





ŒUVRES

très-complètes

DE SAINTE THÉRÈSE ,

**DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX
ET DU B. JEAN D'AVILA.**

REVISED

1880

DR. WILLIAM T. BRIDGES

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS





S^{TE} THÉRÈSE.

Jaco v. ff. el ff. to sarfome ye fu a my q se tomuy a de
casa los q. v. ff. dix yz el mano que de sea mend. y p
se quita la q. dades yustoteya paguicia se comye de
las a dms pagaçias te ta, e biē oley vienē por q. ne
pier dae fa. casu el brē credito de las y fa te de ella es
pe ro fia rā pre q. les q. darā muy buenos mojos coellos
paribemē q. tocha via ā da. v. ff. con los y dispuçiones
ar to es q. nos aya dios q. te ē pie mij refc por a mo
de dios ple ya el me de se ver los y a fuera de esa casa q. yo le
cha un tray cō arto cuydadode de q. er fu may q. vt
pader ceud todos ma ueros sea por todo ala bado y pay
le fa may las limos q. y ca via esta del dia ā tepten
ffuy q. ne ol y ce wē thay y con el velo por q. el q. traya tocad
a via edyo pa ē si may son muy lindos los q. v. ff. me da
con todo me ay caridad de ay ta q. yo se lo pidano en
biarme nada mas qujero q. lo gaste ē su ffeya lo
ē esta fundaçion es batabiē ē todo q. ruse ē q. se a
de parar pida a muy to señores de buenos casa q. na
no q. re mos la her vij la a top ay y buenos y ar los y te ya
cuydadode elle y el o bis pono ceja de azer nos q. dē co
mje de la dios por caridad y a los q. nos ay bda
es criba. v. ff. du ville tea fray dony ujo siyonobres er ibiere
por q. se pa de esta fundaçion a q. p. scuzare acer lo si no digale
lugran ff. ca vdo de mij parte se q. y tome a cay do qua cum
pli dame to lo ae cho ē, prove en las hermanas q. iolo ay en

dos y dar tu fficōn es praxal por y fabel de Jesus q se
de de to de conta parece q esta por q ellos y los de
nos diã lo q ay q decir y gote q q es cribir otros
artas no mas de q me t u fenir me la qual de de
o da fatidud q yole suplico a mē / los mijfa lej
er muy buenos y mōda son tã to q no se qua do
lo a mos de paz

Joli b. ff. Licer va

teresa de Jesus

+
pa la m^e priora de la Josef
de Salamanca

el y mōdiago dara a los myspa
des dominicos los cartas v. ff.
los acarge

Oeuvres
TRES-COMPLÈTES
DE SAINTE THÉRÈSE

PRÉCÉDÉES

DU PORTRAIT DE LA SAINTE PAR TH. BLANCHARD, DU FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE
PAR BINETEAU, DE SA VIE PAR VILLEFORE, ET DE LA BULLE

DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV;

SUIVIES D'UN GRAND NOMBRE

DE LETTRES INÉDITES,

DES MÉDITATIONS SUR SES VERTUS PAR LE CARDINAL LAMBRUSCHINI,
DE SON ÉLOGE PAR BOSSUET ET PAR FRA LOUIS DE LÉON, DU DISCOURS
SUR LE NON-QUIÉTISME DE LA SAINTE PAR VILLEFORE;

DES ŒUVRES COMPLETES

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX

ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA;

Formant ainsi un tout bien complet de la plus célèbre Ecole ascétique d'Espagne.

TRADUITES

PAR ARNAUD D'ANDILLY, M^{lle} DE MAUPEOU, DOM LA TASTE, L'ABRÉ CHANUT,
VILLEFORE, CHAPPE-DE-LIGNY, F. PÉLICOT, J. A. EMEÛ,
M. L'ABBÉ CENAT DE L'HERM,

Et plusieurs autres traducteurs vivants;

PUBLIÉES PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ.

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE

TOME PREMIER,

CONTENANT LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE PAR VILLEFORE ET PAR ELLE-MÊME, LA BULLE DE SA
CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV, SES MÉDITATIONS SUR LE PATER ET APRÈS LA COMMUNION,
LE CHEMIN DE LA PERFECTION ET LE CHATEAU DE L'ÂME.

4 VOLUMES IN-4°. — PRIX : 24 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J. P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1858

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Vie de sainte Thérèse par M. Villefore.	page 5
Bulle de sa Canonisation par Grégoire XV.	125
Vie de sainte Thérèse par elle-même.	134
Méditations sur le <i>Pater</i> .	404
Méditations après la communion.	423
Le Chemin de la Perfection.	444
Le Château de l'Ame.	589

Avertissement

D'ARNAUD D'ANDILLY.

L'éminence de l'esprit de sainte Thérèse, jointe à toutes les vertus et à toutes les grâces surnaturelles qui peuvent enrichir une âme, me la faisant considérer comme l'un des plus grandes lumières de l'Église dans ces derniers siècles, me porta, il y a déjà plusieurs années, à entreprendre de traduire toutes ses œuvres. Mais, lorsqu'après avoir donné au public son traité du Chemin de la Perfection et quelques autres petits traités, je voulais continuer, je me trouvai engagé à traduire des Vies de Saints, par des raisons dont j'ai rendu compte dans l'avis au lecteur du volume de celles que j'ai fait imprimer d'un grand nombre des plus illustres. Un autre engagement m'obligea ensuite à la traduction de Joseph : et l'ayant achevée à cet âge que Dieu a comme donné pour terme à la vie des hommes, et au-delà des bornes duquel l'Écriture dit qu'il n'y a plus que de l'infirmité et de la douleur, j'avais résolu de ne travailler désormais que pour moi seulement, en m'occupant à de saintes lectures qui ne remplissent mon esprit que des pensées de l'éternité. Dans ce dessein, la première chose que je fis fut de relire sainte Thérèse pour ma propre édification ; et j'en fus si touché, que je crus que, puisque Dieu me donnait une santé si extraordinaire dans un tel âge, je devais l'employer à achever ce que je n'avais fait que commencer ; et je m'y suis attaché avec tant d'application, que Dieu m'a fait la grâce de finir ce long travail plus tôt que je n'aurais osé l'espérer.

Encore que la Sainte parle beaucoup dans ses ouvrages de la pratique des vertus, et particulièrement de celle de l'humilité et de l'obéissance, néanmoins, parce que l'oraison est le principal sujet dont elle traite, elle s'étend plus sur celui-là que sur tous les autres, à cause qu'elle le considérait comme le moyen d'arriver à cette haute perfection qu'elle souhaitait aux âmes dont Dieu lui avait donné la conduite. Mais parce que les grâces dont il l'a favorisée, et les vérités qu'il lui a fait connaître dans une occupation si sainte, sont si extraordinaires et si élevées, que ce qu'elle en rapporte peut passer pour des nouvelles de l'autre monde et pour un langage tout nouveau, il n'y a pas sujet de s'étonner que presque tous ceux qui lisent ces œuvres trouvent de l'obscurité dans les endroits où elle traite de ces matières si sublimes. C'est ce qui m'avait fait croire que, pour dissiper en quelque sorte ce nuage qui s'offre d'abord à leurs yeux, et qui demande tant d'attention pour ne se point laisser refroidir dans une lecture si différente de celle des autres livres, je devais commencer cet avertissement par éclaircir les termes dont la Sainte se sert pour entendre les choses qui ont si peu de rapport à nos connaissances ordinaires, afin que, lorsque l'on se rencontrera dans ces endroits difficiles, on ne soit pas surpris par l'ignorance des termes dont la Sainte est contrainte d'user pour s'expliquer, et qu'ainsi, ne perdant point courage, on franchisse ces écueils qui ont jusqu'ici arrêté la plupart du monde dans les endroits les plus élevés et les plus excellents de ses ouvrages. Mais depuis, ayant considéré que cela contiendrait ici trop de place, j'ai pensé qu'il valait mieux renvoyer les lecteurs à la table des matières, que j'ai faite très-exactement, que l'on trouvera à la fin, sur tout ce qui regarde les diverses manières d'oraison.

Après que l'on se sera rendu ces termes familiers, je veux croire que l'on n'aura pas beaucoup de peine à entendre tout ce qui est compris dans cet ouvrage. Je l'ai

divisé en deux parties, et voici l'ordre dans lequel j'ai jugé à propos de mettre les diverses pièces qui le composent.

LA VIE DE LA SAINTE, ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

Je ne m'arrêterai point à donner des louanges à cet ouvrage, puisqu'il est déjà si connu et si estimé de tout le monde. Je me contenterai de dire que, comme la Sainte se trouva obligée, par le commandement de ses supérieurs, d'y parler des grâces qu'elle avait reçues de Dieu, c'est là qu'elle commence à traiter particulièrement de l'oraison, qu'elle compare à un jardin spirituel qui peut être arrosé en quatre manières, dont la première est l'oraison-mentale, qui est comme tirer de l'eau d'un puits à force de bras ; la seconde, l'oraison de quiétude, qui est comme en tirer avec une machine ; la troisième, l'oraison d'union, qui est comme en recevoir sans peine d'une fontaine ou d'un ruisseau par des rigoles ; et la quatrième, l'oraison de ravissement, qui est comme une pluie qui tombe du ciel, sans que nous y ayons en rien contribué. A quoi j'ajouterai que le feu d'un amour de Dieu, tel qu'était celui dont brûlait le cœur de la Sainte, ne pouvant être si ardent sans jeter des flammes, elle interrompt souvent son discours pour s'adresser à cette suprême majesté par des paroles toutes de feu et d'amour, de même que saint Augustin dans ses Confessions, dont elle témoigne que la lecture avait fait une si forte impression en son âme ; et son style dans ces matières d'un amour céleste et tout divin me paraît si semblable au sien, qu'il est, à mon avis, facile de voir qu'ils étaient animés d'un même esprit. Je pense qu'il se trouvera très-peu de saints à qui il ait fait une telle grâce.

FONDATAIONS FAITES PAR LA SAINTE DE PLUSIEURS MONASTÈRES.

Quoique ces fondations soient une relation de plusieurs choses semblables, elles sont mêlées de divers événements rapportés d'une manière si agréable, et la narration en est si pure, qu'il y a peu d'histoires plus divertissantes. Elles sont aussi très-utiles, parce la Sainte n'y perd aucune occasion de faire d'excellentes réflexions sur l'exercice des vertus, pour exciter ses religieuses à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

MANIÈRE DE VISITER LES MONASTÈRES.

Rien ne peut, ce me semble, être plus utile pour les supérieurs et pour les supérieures que ce petit traité, tant il excelle également en prudence et en sainteté.

AVIS DE LA SAINTE A SES RELIGIEUSES.

Ces avis sont aussi des instructions fort utiles.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

Je ne dirai rien de ce traité, après le jugement si avantageux que le public en a déjà fait lorsque je lui en ai donné la traduction.

MÉDITATION SUR LE PATER.

Je ne pourrais que répéter la même chose que je viens de dire sur le Chemin de la Perfection.

LE CHATEAU DE L'ÂME.

C'est ici où je me trouve obligé de me beaucoup étendre, à cause de la prévention presque générale que cet ouvrage est si obscur, qu'il est inutile de le lire.

La manière d'exprimer les choses est ce qui les rend d'ordinaire intelligibles ou obscures. Ainsi, de très-faciles à entendre par elles-mêmes peuvent être obscures lorsqu'elles sont mal exprimées ; au lieu que les plus difficiles étant bien traduites

peuvent, quelque élevées qu'elles soient, être rendues claires par la netteté de l'expression. Que si on allègue sur cela la difficulté qui se rencontre dans les écrits des prophètes et de l'Apocalypse, il suffit, ce me semble, de répondre que les prophètes et saint Jean, ou, pour mieux dire, le Saint-Esprit qui parlait par leur bouche, n'a pas eu dessein de se rendre plus intelligible, parce que ce sont des secrets et des mystères qui doivent demeurer inconnus aux hommes, jusqu'à ce que le temps soit arrivé de les rendre, par les effets, intelligibles à tout le monde. Mais, pour ce qui regarde ces traités de sainte Thérèse, et particulièrement celui du Château de l'Ame, c'est le contraire. Car elle dit précisément en divers endroits qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se rendre intelligible, à cause que son dessein est de découvrir à ses religieuses ce que Dieu lui avait fait connaître de son infinie grandeur, et des merveilles renfermées dans les grâces extraordinaires qu'il fait aux âmes; comme aussi de leur apprendre ce qu'elle savait des artifices dont le démon se sert pour les faire tomber dans ses pièges, et pour détruire ainsi en elle l'ouvrage de son esprit saint. En quoi elle témoigne toujours appréhender de ne se pas bien expliquer: ce qui montre combien elle désirait d'éviter l'obscurité. La question n'est donc pas si ces matières sont si élevées qu'elles soient inconnues à ceux qui n'ont point reçu de Dieu le don de ces oraisons si sublimes, puisque chacun en convient; mais de savoir si cette grande Sainte a exprimé de telle sorte ce que l'expérience lui en a appris, qu'elle l'ait rendu intelligible; et c'est ce que je suis persuadé qu'elle a fait, me paraissant que l'on peut entendre ce qu'elle rapporte de ces communications de Dieu avec les âmes, à qui il donne dès cette vie des connaissances angéliques. Ainsi il ne s'agit pas de demeurer d'accord si elle a eu l'intention dans cet ouvrage de bien expliquer ces hautes vérités, puisque l'on n'en peut douter, ni si elle s'en est bien acquittée, après avoir vu de qu'elle sorte elle s'exprime si clairement dans tout le reste; mais seulement de juger si, dans cette traduction, j'ai bien compris son sens, et si j'ai été assez heureux pour le faire comprendre aux autres. Or, c'est en quoi je ne suis pas si présomptueux que de croire d'avoir aussi bien réussi qu'auraient pu le faire des personnes très-habiles et beaucoup plus intelligentes que je ne le suis en ces matières si spirituelles. Ce que je puis dire avec vérité, c'est que je n'ai jamais rien trouvé de si difficile, tant par les choses en elles-mêmes, que par la manière d'écrire de la Sainte, qui met quelquefois parenthèses sur parenthèses, lorsque l'esprit de Dieu l'emporte avec tant de rapidité à déclarer ce qu'elle sait des effets de la grâce, qui vont si fort au-delà des connaissances humaines. Ainsi il n'y a point d'efforts que je n'aie faits pour tâcher à découvrir son véritable sens. Et, comme toute la difficulté tombe sur ce qui est de l'oraison, le moyen dont je me suis servi pour m'en éclaircir a été de considérer avec une extrême application tout ce que la Sainte en a dit dans ses autres traités, qui ont précédé celui de ce Château de l'Ame, dans lequel elle marque particulièrement que depuis quatorze ou quinze ans qu'elle avait écrit de cette matière, Dieu lui en avait fait connaître beaucoup de choses qu'elle ignorait auparavant: tellement que l'on peut dire que ce traité est comme son chef-d'œuvre en ce qui regarde l'oraison. Mais cet avantage ne lui ôte pas celui d'être aussi très-excellent et très-utile pour ce qui est de la pratique des vertus. Elle en parle admirablement en plusieurs endroits. Et si, d'un côté, les personnes spirituelles y trouvent tant de lumières dont elles n'avaient point de connaissances, ceux que Dieu n'a pas favorisés de semblables grâces, et qui sont même encore engagés dans le siècle, n'y trouveront pas moins à apprendre pour la pratique d'une vie toute chrétienne; car cette grande Sainte y fait voir que la perfection ne dépend pas de ces grâces extraordinaires, de ces visions merveilleuses, de ces ra-

vissements , de ces extases que Dieu donne à qui il lui plaît , et que l'on ne doit pas demander , ni même désirer ; mais que tout consiste à soumettre entièrement notre volonté à la sienne. Ce qui est d'une si grande consolation , que l'on ne saurait trop admirer son infinie bonté pour les hommes , de vouloir ainsi , par des voies si différentes , les rendre éternellement heureux.

PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU.

Je ne saurais assez m'étonner de ce que le traité du Château de l'Ame faisant tant de bruit , on ne parle point de ses Pensées sur l'amour de Dieu , qui sont comme la septième demeure de ce Château spirituel , et encore plus élevées s'il se peut. J'avoue n'avoir jamais rien vu qui m'ait paru plus beau , ni qui porte l'esprit à une plus haute admiration de la grandeur infinie de Dieu et des merveilles de sa grâce. En quoi le traité est d'autant plus à estimer , que la Sainte y mêle , selon sa coutume , à des pensées si sublimes , des instructions très-utiles pour la pratique des vertus ; et qu'au lieu de décourager les lecteurs par la vue d'une perfection à laquelle ils n'oseraient aspirer elle les console en leur faisant voir qu'il n'est point nécessaire , pour être entièrement uni à Dieu , et ainsi parfaitement heureux , qu'il nous favorise de ses grâces si relevées ; mais qu'il suffit , comme je viens de le dire , de soumettre absolument notre volonté à la sienne , et de témoigner cette soumission par toutes nos actions.

MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION.

Comme j'avais déjà donné ce petit traité au public , avec celui du Chemin de la Perfection et des Méditations sur le Pater , je me contenterai de dire que je l'ai mis en suite du Château de l'Ame et des Pensées sur l'amour de Dieu , parce qu'il est plein de mouvements si vifs et si ardents de cet amour , qu'il peut passer pour l'une de ces effusions du cœur , qui détachent de telle sorte une âme des sentiments de la terre , qu'elle l'élève vers le ciel par son ardeur et son impatience de posséder cet adorable Sauveur qui fait toute sa félicité , et la remplit de l'espérance de régner éternellement avec lui dans sa gloire.

Quant aux LETTRES DE LA SAINTE , ayant considéré ses œuvres comme toutes comprises dans les trois volumes en espagnol , imprimés à Anvers en 1649 , j'avais cru , après avoir achevé le troisième , qu'il n'y avait rien d'elle à traduire. Mais sur ce que j'appris qu'il y avait un quatrième volume , aussi imprimé à Anvers en 1661 , j'ai voulu le voir , et j'ai trouvé qu'il n'est composé que de lettres de la Sainte et de quelques avis à ses religieuses et aux carmes déchaussés , avec des remarques de M. l'évêque de Palafox , et qu'il n'y a que deux ou trois de ces lettres qui aient du rapport à ses autres ouvrages , le reste n'étant que des lettres particulières qu'elle écrivait touchant les affaires de son ordre. Ainsi j'ai cru que M. Pélicot , ayant traduit avec grand soin ce quatrième volume , je ne pourrais , sans une espèce de larcin , en tirer ces deux ou trois lettres , ou me persuader sans présomption de pouvoir , en les traduisant de nouveau , y mieux réussir que lui.

Voilà donc en quoi consistent généralement toutes les œuvres de cette grande Sainte qui ont paru jusqu'à cette heure. Et je n'ai rien omis à traduire des trois premiers volumes que des vers , dont la reprise est : *Que muero porque no muero* , c'est-à-dire : *Car je meurs de ne mourir pas* ; parce que la Sainte ayant déclaré expressément dans le tome premier de sa Vie , que ces vers étaient une production de son amour et non de son esprit , j'avoue n'avoir pas été assez hardi pour entreprendre d'expliquer des pensées que le Saint-Esprit lui a inspirées et fait exprimer d'une manière si élevée et si pénétrante , que quand on pourrait douter de la vérité des paroles de cette admi-

nable Sainte, ce que personne n'oserait faire, il serait facile de juger, par le style de ces vers divins, qu'elle n'y a point eu de part.

On trouvera dans quelques endroits des notes ; et comme je ne doute point que ces notes, qui sont dans l'espagnol, ne soient des remarques faites par quelque grand contemplatif sur les matières les plus difficiles de l'oraison, et qu'elles ont été traduites par le père Cyprien dans sa traduction des ouvrages de cette grande Sainte, je me suis cru obligé de les traduire aussi, afin que l'on ne me pût blâmer d'avoir négligé de le faire.

Pour ce qui regarde la fidélité de ma traduction, j'espère que ceux qui voudront se donner la peine de la conférer exactement avec l'espagnol, jugeront qu'il est difficile d'être plus religieux que je l'ai été à rapporter le sens de la Sainte, et même jusqu'aux moindres des mots que l'on ne pourrait omettre sans l'altérer en quelque sorte. Mais comme chaque langue a des beautés et des expressions qui lui sont particulières, il n'y a point de soin que je n'aie pris pour balancer, par les avantages que notre langue a sur l'espagnole, ceux que l'espagnole a sur la nôtre. Et je suis persuadé que c'est l'une des règles la plus importante, aussi bien que la plus difficile à pratiquer, que l'on puisse suivre dans la traduction, parce qu'elle fait que, dans plusieurs endroits, les copies surpassent les originaux. Après avoir rendu raison à ceux qui liront cet ouvrage de la conduite que j'y ai tenue, il ne me reste qu'à implorer l'assistance de cette glorieuse Sainte, afin que Dieu ait mon travail agréable. Et si ses prières ont été si puissantes lorsqu'elle était encore sur la terre, où il ne lui découvrait ces hautes vérités que comme à travers des nuées éclatantes de lumière, que ne dois-je point attendre de son intercession, maintenant que, ces voiles étant levés, elle règne avec lui dans sa gloire, qu'elle voit ces vérités dans leur source, et que l'ardente charité dont elle était embrasée s'est augmentée de telle sorte dans le ciel, qu'on peut la considérer comme l'un de ces séraphins qui brûlent sans cesse de ce feu divin que nuls siècles ne verront éteindre. J'espère aussi que ceux qui seront le plus touchés de la lecture de ces admirables ouvrages de la Sainte, et particulièrement entre tant de maisons religieuses, celles de son ordre voudront bien imiter sa charité, en ne me refusant pas la prière que je leur fais de tout mon cœur de se souvenir de moi devant Dieu.

PRÉFACE

DE LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE,

par M. de Villefore.

Il paraît peut-être assez inutile de donner au public une nouvelle Vie de sainte Thérèse, après qu'elle-même a pris soin d'en écrire une qui, depuis plusieurs années, est si purement traduite en notre langue. J'en ai jugé de la même manière quand on m'a proposé d'entreprendre celle-ci ; mais, depuis que j'ai lu les différents auteurs espagnols, j'ai changé de sentiment.

Il suffirait, pour autoriser la composition d'un autre ouvrage, de dire que celui de cette Sainte n'est pas complet, car elle ne dit pas un mot des quatorze dernières années qu'elle a vécu ; et il est certain que, dans cet espace de temps, il lui est arrivé bien des choses capables d'exciter la curiosité des fidèles.

Comme donc ni la traduction de M. Arnaud d'Andilly, ni celle de M. l'abbé Chanut ne nous apprennent rien de ces quatorze années, puisqu'ils ne sont que les simples interprètes de la Sainte, on ignore encore à cet égard tout ce qu'ils n'ont pu nous dire.

Il est vrai que le Livre de ses fondations est un supplément où l'on trouve plusieurs incidents remarquables qui ne sont pas dans sa vie; mais cela ne va pas encore jusqu'à la fin, et n'a point l'air d'une narration méthodique.

Nous avons en vieux français une Vie de sainte Thérèse écrite en espagnol par le père Ribera, jésuite. J'avoue que c'est une histoire entière et conduite depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais, sans parler de la composition, qui est très-peu conforme au goût d'aujourd'hui, le style de la traduction en est devenu si barbare, qu'il est malaisé de n'en pas souhaiter une autre. Cela n'empêche pourtant pas qu'on n'y rencontre des endroits assez curieux, et l'on s'en peut servir comme d'un ancien mémoire; car ce père est un des premiers auteurs et des mieux instruits sur ce qui regarde cette Sainte.

Outre ces raisons qui semblent assez essentielles pour faire désirer une nouvelle histoire, on peut encore ajouter que la manière dont sainte Thérèse écrit la sienne embarrasse beaucoup la narration. Souvent elle s'arrête à des réflexions étrangères qui mettent trop de distance entre les événements, dont la liaison est si longtemps interrompue qu'on a peine à les rapprocher. Les digressions longues et répétées rendent le récit languissant, et sont cause que l'on prend beaucoup moins de part à des faits qui ne se réunissent pas assez, et qui, faute d'être rapportés de suite, échappent à notre souvenir.

Sainte Thérèse fut obligée d'écrire de cette sorte, parce qu'il était plus question de donner à connaître les dispositions de son âme que le cours des actions de sa vie. Ses confesseurs, pour qui elle écrivait, exigeaient d'elle un détail fort étendu sur la nature des grâces et des inspirations qu'elle recevait; et le soin qu'elle prend de les satisfaire avec exactitude la jette quelquefois tellement à l'écart, qu'elle ne sait pas elle-même comment reprendre le fil de son discours.

Tout cela suppose une relation assez peu suivie. Mais, d'ailleurs, combien faut-il s'imaginer qu'elle a supprimé de circonstances qui donnaient trop de lustre à ses actions? Combien de faits ne pouvaient tourner qu'à son avantage? On est surpris d'en découvrir un si grand nombre dans les auteurs contemporains, dont quelques-uns l'ont pratiquée longtemps, et nous apprennent des particularités qu'il y aurait de l'injustice à taire et à retenir enveloppées sous les voiles du silence. Il faut donc revenir toujours aux historiens espagnols.

L'abrégé latin du père Jean de Jésus-Maria, l'un des premiers Carmes réformés, m'a été très-utile pour mon dessein; il est composé avec beaucoup d'ordre et d'agrément, et j'en ai tiré de grands secours.

Mais les mémoires les plus amples et les plus sûrs sont les Annales des Carmes déchaussés et la Vie (1) que l'évêque de Terrassonne écrivit très-peu d'années après la mort de la Sainte, qu'il avait fort connue, et qu'il conduisit même pendant quelque temps.

Le premier de ces ouvrages, qui est l'histoire générale de l'ordre, rapporte avec soin tout ce qu'on peut dire de plus certain de sainte Thérèse. Mais il est écrit avec tous les assaisonnements du langage espagnol, c'est-à-dire, avec des allégories conti-

(1) Messire Jacques d'Yépez, religieux hiéronymite, et depuis évêque de Terrassonne.

nelles, des métaphores peu judicieuses, des louanges insipides; et la vérité, pour ainsi parler, gémit sous ces ornements bizarres et mal assortis, en sorte qu'il la faut aller chercher sous ces amas de figures entassées pour la remettre en état de paraître au jour avec sa beauté simple et naturelle.

L'évêque de Terrassonne est tombé dans les mêmes inconvénients des écrivains de son pays. Il ne laisse point aux lecteurs le plaisir de sentir naître leur admiration. On dirait qu'il se défie de leur jugement, tant il a soin de le prévenir, car à chaque événement il ajoute de magnifiques éloges, comme si la sainteté ne brillait pas assez au seul éclat des vertus.

Pendant il faut demeurer d'accord que ces deux livres renferment bien de beaux traits capables d'enrichir une histoire. J'ai tâché d'en composer celle-ci, où l'on trouvera du moins rassemblés dans une même suite tous les faits qui donnent à connaître sainte Thérèse sous son véritable caractère, sans rien omettre des circonstances qui l'ont rendue dans l'Eglise un des plus grands exemples de ces derniers temps.

Au reste, ce n'est point ici la vie d'une religieuse retirée dans une cellule où rien ne la soustrait à la paisible contemplation des vérités éternelles. Elle eût été bien contente d'y passer tranquillement ses jours; et les grâces extraordinaires qu'elle y recevait dans la ferveur de ses oraisons ne lui donnaient pas beaucoup d'envie de chercher à se répandre parmi le monde. Mais la Providence divine la destinait à beaucoup de travaux extérieurs qui devaient contribuer à la gloire de Jésus-Christ et à la sanctification des âmes.

On ne doit pas s'étonner de voir une femme faible, et appelée à un état de vie solitaire, exposée néanmoins à tant d'occasions de se dissiper et à tant de courses et de voyages. Personne ne convenait mieux que cette Sainte aux desseins de Dieu pour travailler à l'étendue de son royaume. Les grandes connaissances qu'il lui avait données sur les biens de la vie future et sur la beauté de la justice firent naître dans son cœur ce zèle ardent qui la dévorait pour le salut du prochain; les dons sublimes dont elle fut favorisée la tinrent toujours au-dessus des tentations qui s'élèvent au milieu du commerce du monde, quand on est obligé de s'y rencontrer. Ce sont ceux que Dieu destine à sanctifier et à convertir les autres qui doivent être auparavant les plus retirés dans la solitude, où l'on se munit des armes nécessaires pour combattre en sûreté contre les puissances des ténèbres; et le ministère apostolique serait la vocation la plus périlleuse de toutes, si pour en remplir les fonctions Dieu choisissait des sujets que les lumières les plus vives de sa grâce et les expériences fréquentes de sa miséricorde n'auraient pas assez affermis contre les dangers et la corruption du siècle.

C'est sur de tels fondements que sainte Thérèse a été soutenue durant tous les travaux pénibles qui lui ont fait passer les dernières années de sa vie dans de si fatigantes agitations. Cela n'était pas assurément de son choix; elle s'en est expliquée souvent; mais les volontés divines ont toujours prévalu dans son cœur; et, quand il a fallu les accomplir, elle s'est toujours mise au-dessus de ses propres penchants et des jugements des hommes, qui n'ont pas manqué d'attaquer sa conduite, parce qu'ils n'en reconnaissaient pas les principes.

Ainsi, pour la justifier dans ses démarches, et pour faire en sorte qu'on puisse juger d'abord de la vocation de cette Sainte que Dieu avait choisie pour être le sanctuaire de ses grâces les plus distinguées et l'instrument de tant d'œuvres éclatantes, il ne sera pas hors de propos de donner une idée générale du caractère de ses vertus: on en sera plus susceptible de leur impression par les sentiments avantageux dont on aura pu se laisser prévenir.

La plupart de ceux qui donnent la vie de quelque saint ont coutume de mettre à la fin de leur ouvrage un supplément où ils font l'éloge de chaque vertu séparément. J'avoue que je ne puis me soumettre à cette méthode, et j'ai toujours pensé qu'après avoir conduit le récit des actions d'une personne jusqu'à sa mort, le lecteur ne s'intéressait plus guère à ce qu'on lui en rapportait au-delà, et qu'il est peu sensible à des traits de sainteté détachés des circonstances qui en font le prix et le mérite (1). Ainsi, au lieu de mettre le panégyrique après l'histoire, j'ai cru le pouvoir placer auparavant; d'autant plus que ce qu'on rapporte ici n'aurait pu s'appliquer à des faits particuliers, ni se bien arranger dans le cours de la narration.

Je ne serais pas entré dans ce détail, si l'on pouvait se dispenser de répondre aux preventions de quelques gens, qui, faute d'être assez instruits du caractère de sainte Thérèse, ont osé dire qu'elle s'était trop témérairement engagée dans des entreprises étrangères à sa vocation et à son état.

Comme donc elle n'était pas seulement appelée aux simples exercices de la vie religieuse, mais à des travaux apostoliques, nous essaierons de faire voir qu'il y eut dans ses vertus une force et une fermeté convenables aux emplois que Dieu lui avait destinés.

Sa foi ne fut pas seulement inébranlable et sans atteinte, et ne se réduisit pas à des dispositions passives qui la tenaient soumise aux vérités révélées; pleine de reconnaissance et d'admiration pour un don si précieux, délicate sur la docilité due à toutes ses parties, armée d'un courage à toute épreuve pour les soutenir, fidèle aux plus légères pratiques de la religion, sensible au moindre souvenir de ses augustes mystères, qu'elle croyait d'autant plus fortement qu'elle les comprenait moins; mais elle était encore embrasée par le zèle d'en étendre la créance chez les nations les plus barbares. Ce fut l'objet qu'elle se proposa dans les divers établissements de ses couvents, pour engager les solitaires qu'elle rassemblait à demander à Dieu, par leurs oraisons et leurs pénitences, les lumières de la foi sur les peuples qui n'en étaient pas encore éclairés.

Cette vertu n'était pas seulement vive et agissante dans ses écrits. Jamais la doctrine d'aucun théologien ne fut exposée à un examen plus rigoureux que les ouvrages de cette Sainte. Bien loin d'éviter le jugement des gens habiles, dès qu'elle apprenait que quelque docteur célèbre ne jugeait pas d'elle avantageusement, elle l'allait trouver aussitôt pour s'éclaircir avec lui. Comme elle ne souhaitait rien tant que d'éviter les illusions, elle croyait ne pouvoir trouver de meilleurs conseils qu'auprès de ceux que de faux bruits avaient mal prévenus pour elle; car elle regardait leurs sentiments comme les plus sincères et les plus dégagés de la flatterie. Tout ce qu'il y avait alors d'hommes savants dans l'ordre de Saint-Dominique, dans la compagnie de Jésus, dans l'ordre de Saint-François; les plus illustres par leurs lumières et par leurs vertus, prononcèrent en sa faveur sur la nature de ses dispositions intérieures; et plusieurs d'entre eux, qui d'abord l'attaquaient dans sa doctrine, en devinrent par la suite les plus zélés défenseurs. Elle s'adressa toujours pour être éclaircie aux personnes les plus capables; son génie sublime ne s'accommodait de rien de médiocre en pareille matière, et tant de témoignages importants sont des preuves de la pureté et de la vivacité de sa foi.

Nous ne prétendons pas exprimer quelle fut la violence de son amour pour Jésus-Christ; tout ce qu'on en publierait n'approcherait point de ce qu'on en voit dans ses livres. Si les actions sont des preuves de l'amour, on aura quelque idée du sien par le

(1) M. l'abbé Chanut, qui a traduit la Vie de la Sainte, fait un détail de ses vertus dans son Epître dédicatoire aux carmélites de ce royaume.

prodigieux nombre de ses difficiles entreprises ; par sa fermeté dans les traverses et dans les obstacles ; par son courage et par sa joie dans les souffrances, par sa patience dans les maladies. Elle mourait, pour ainsi dire, de langueur, d'être obligée de vivre au milieu des nuages de son exil où la présence de l'époux céleste lui était cachée ; elle s'en plaignait tendrement à lui, et désirait ardemment la mort. Nul instant de ses journées n'était sans action, et ne ralentissait l'activité de ses mouvements. Elle n'eut pas comme les autres des heures marquées pour penser aux vérités divines, elle les y employait toutes, et il n'y avait pas plus de vide dans son temps que dans son cœur. Quelquefois elle était tellement dévorée par ses désirs de voir Dieu, qu'on eût dit qu'elle allait expirer. Alors elle se retirait dans les lieux les plus écartés du monastère ; et quand on l'y découvrait, on la trouvait toute abîmée dans les transports de son amour. Le commerce inévitable de la conversation, le boire, le manger, les négociations, les voyages, rien n'était capable de la distraire un moment. Quand le cœur est tout à Dieu, et que nul objet ne le divise, il n'a pas besoin de la solitude et du repos pour se soutenir. Ainsi c'est à des âmes remplies de ces sentiments qu'il appartient de paraître au milieu du monde, sans crainte que rien ne les y affaiblisse.

Une autre disposition bien nécessaire pour se livrer sans dégoût à tous les exercices d'une vie apostolique, c'est la charité du prochain. Aussi celle de sainte Thérèse fut-elle digne des desseins que le Seigneur avait sur elle. Ce fut cette vertu qui la fit tant de fois sortir de son monastère pour aller efficacement travailler au salut des âmes qu'elle voyait périr. Elle en était si vivement enflammée, qu'elle enviait leurs talents aux prédicateurs, aux théologiens, aux docteurs, et elle eût voulu être capable de remplir les fonctions de tous les Apôtres pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ.

Ses prières ferventes ont souvent attiré la conversion des pécheurs, et délivré les âmes détenues dans les lieux où la justice divine les purifie. Elle visitait les malades avec une affection sans égale, et partageait entre eux tout ce qu'on lui donnait pour son propre soulagement. Elle témoignait une douceur prévenante à tous ceux qu'elle savait ne la pas aimer, et leur parlait avec des termes et des démonstrations de bonté qui souvent ont désarmé leur haine.

Mais un des principaux motifs de ses fondations et de tant de peines qu'elle endura, fut l'envie de faire honorer Jésus-Christ au Saint-Sacrement, et d'élever, disait-elle, autant de sanctuaires qu'elle pourrait, où le Sauveur fût adoré sous les voiles eucharistiques. On sait avec quelles dispositions elle prenait cette divine nourriture, et les effets qu'elle produisit dans son âme.

Quelle confiance en Dieu n'exigent point les travaux apostoliques ! combien la sienne fut-elle parfaite, et que de preuves ne nous en fournira point son histoire ! il est bien nouveau de voir une femme seule, toujours infirme, toujours traversée et comme enchaînée, exposée à tant d'outrages, à la raillerie, à l'indigence, qui néanmoins est assez résolue pour ne jamais désespérer du succès de ses desseins malgré de continuels obstacles. Elle n'entreprit que des choses presque impossibles, et dans les divers établissements de ses monastères, surtout de ceux d'Avila, de Médine et de Séville, à peine avait-elle le premier argent pour commencer des ouvrages qui demandaient des sommes considérables ; mais sans s'amuser à réfléchir sur les moyens d'en trouver, elle s'assura toujours que tout lui viendrait des trésors de Jésus-Christ. Nulle adversité ne fut capable de l'abattre ; elle ne craignit jamais que le péché ; et sans rien avoir pour appuyer son espérance, elle espéra néanmoins toujours. Dans le temps que les magistrats d'une ville, les docteurs les plus vénérables, ses amis, ses parents, s'opposaient à ses desseins ; dans le temps que le démon redoublait sa rage contre elle ; que

Dieu, pour éprouver sa constance, se cachait aux yeux de sa foi, elle eut toujours confiance que tout ce qu'elle avait entrepris réussirait.

De quel courage n'eut-elle pas besoin en une infinité d'occasions, et quels témoignages n'en donna-t-elle pas ! L'éclat de cette vertu consistant à ne point s'arrêter à rien de médiocre, et à chercher en chaque chose ce qu'il y a de grand, personne ne peut lui disputer d'avoir excellé en ce genre. Jamais elle n'eut que de vastes projets, et n'imagina rien de faible ni de borné. Dès les plus tendres années de l'enfance on vit en elle cette disposition. Lorsque les difficultés venaient l'accabler, et quand le faux zèle de ses ennemis fut près de renverser tous ses premiers établissements, loin de s'abandonner aux pleurs et aux regrets, et de donner des marques de faiblesse, elle fut la première à consoler les autres et à les encourager. Durant les périls et les fatigues de ses voyages elle les ranimait et les réjouissait même quelquefois. Quelle fermeté n'y avait-il pas à s'aller hardiment présenter à ceux qu'elle savait être prévenus contre elle, sans être effrayée par leur condamnation et par leur critique !

Comme les heureux succès et la grande réputation sont les pièges les plus dangereux qu'on puisse tendre à l'humilité, si celle de sainte Thérèse n'eût été bien établie que serait-elle devenue ? Aussi c'était pour s'y maintenir qu'elle s'accusait de ses fautes avec exagération. Rien ne lui faisait plus de peine que de se voir honorée ; elle eût souhaité pouvoir se soustraire à la vue de ceux qui s'apercevaient de ses bonnes œuvres, et s'aller cacher dans quelque endroit où elle eût été inconnue. Il lui est quelquefois arrivé de demeurer du temps en des lieux où elle remarquait qu'on avait peu d'estime pour elle, comme elle le témoignait un jour à son confesseur en lui écrivant ; et quand elle se réjouissait ainsi d'être connue dans ses imperfections, elle croyait se réjouir de la vérité. Elle avait accoutumé de dire qu'elle s'étonnait comment on pouvait s'arrêter à ce qu'elle faisait et à ce qu'elle disait, tant elle se croyait indigne d'attirer la moindre attention. Lorsqu'on fit courir à Séville tant de bruits faux et désavantageux à son innocence : Je rends grâce à Dieu, dit-elle, de ce qu'on me connaît mieux ici que partout ailleurs. Dans ces humiliations monastiques, qui semblent quelquefois si peu de chose aux gens du siècle, parce qu'ils ne voient pas les ressorts du cœur qui leur donne le mouvement, elle excellait par ses motifs et par ses manières. Déjà fort avancée en âge elle avait coutume de consulter de jeunes religieuses, de rendre les plus humiliants services, de porter pour elles les fardeaux les plus pesants, de leur demander pardon s'il lui échappait quelque parole un peu dure, de se tenir abaissée devant les différentes prieures qu'elle rencontrait dans les villes où elle passait, sans examiner ni leur capacité ni leurs talents ; de se prosterner dans le réfectoire, de dire tout haut ses fautes, et de n'en point apporter d'excuse si on l'en reprenait. Jamais elle ne fut, dit-elle, tentée de vaine gloire et n'eut à se confesser de rien qui eût rapport à ce vice.

Dès sa première jeunesse elle fut attaquée de diverses maladies, et n'en fut guère exempte tant qu'elle vécut ; mais elles ne retardèrent jamais ni ses affaires ni ses entreprises, et elle les souffrit avec une force extraordinaire, quoiqu'elle en ait peut-être souffert de plus longues et de plus cruelles que personne. Elle assure que pendant quarante ans elle n'avait point passé de jour sans endurer quelque douleur. Si tout ce qu'elle souffrit d'incommodités dans ses courses différentes mit sa patience à tant d'épreuves, les mauvaises humeurs des autres, les médisances, les jalousies, les outrages ne furent pas plus capables de l'ébranler.

Les fatigues de ses voyages et les rigueurs des saisons, qui lui étaient fort sensibles, ne lui servirent jamais de prétexte pour diminuer ses austérités ni pour les suspendre ;

et il est surprenant qu'une personne si faible et presque toujours en marche ou malade en ait fait de si excessives.

Il faut dans un genre de vie comme celui où elle était appelée être beaucoup au-dessus des inconvénients de la pauvreté, car on s'y trouve souvent réduit; aussi l'amour de cette vertu fut-il en elle très-agissant. Les expériences qu'elle en fit dans les divers établissements de ses monastères sont des preuves bien remarquables du détachement où elle était de toutes sortes de commodités. Pour satisfaire à tant de divers besoins qui la pressaient, elle fut si attachée au travail qu'à peine avait-elle du temps pour reposer. Elle se réjouissait dans les alarmes de l'indigence autant qu'un avare dans l'abondance de ses richesses.

On peut juger de quelle obéissance elle eut besoin en une infinité de rencontres. Elle la pratiqua dans les choses où son inclination était le plus opposée, sans examiner ni le mérite des personnes ni leurs raisons.

On verra dans sa vie de quel caractère était sa reconnaissance, et l'on ne trouvera peut-être jamais une âme plus violemment touchée par ce sentiment. Le plus petit service qu'elle recevait ne sortait point de son souvenir, et les moindres bienfaits lui étaient toujours présents.

Mais quelle doit avoir été la prudence d'une personne engagée dans des négociations si épineuses? Jamais on ne la vit prendre de fausses mesures dans toute sa conduite, surtout dans le gouvernement de ses monastères. Elle ne prescrivait rien à ses religieuses avec aigreur, et les déterminait sans nulle violence à faire tout ce qu'elle voulait. Quand il était question de les corriger de leurs manquements, elle savait ménager et proportionner les rigueurs de la pénitence sans les accabler. Elle aimait autant les coupables qu'elle haïssait les fautes; et de la manière dont elle les reprenait, jamais elle ne s'attira la moindre aversion. Elle examinait avec discernement la différence des esprits, pardonnait volontiers aux mélancoliques, mais ne leur souffrait rien de mal à propos. Elle affectionnait beaucoup les religieuses ferventes et soumises, et conservait de la fermeté pour les tièdes et les indociles. Quand il fallait admettre une postulante, elle s'arrêtait moins à sa piété qu'au bon esprit. On lui en demanda quelquefois la raison, et elle répondait: Que la piété pouvait s'acquérir dans le cloître, mais que la trempe de l'esprit ne pouvait changer. Elle trouvait pour l'ordinaire les filles de petit génie peu capables de s'exercer à la vertu, et très nuisibles aux autres par leur entêtement. Si parmi ses religieuses il y en avait quelques-unes qui reçussent dans l'oraison des grâces non communes, elle les obligeait de consulter sur cela d'habiles théologiens qu'elle consultait aussi elle-même; car elle voulut toujours être bien éclairée sur ces sortes de choses, non-seulement en ce qui la regardait, mais aussi celles que la Providence divine avait commises à ses soins.

Voilà de quelle manière le Seigneur l'avait préparée pour exécuter ses ordres, et l'on doit convenir que des vertus de ce caractère la rendaient très-propre aux desseins de Dieu, soutenaient en elle les principes de sa vocation, et la mettaient en état, durant ses occupations extérieures, de vaincre le monde avec tout ce qu'il peut avoir ou de terrible, ou de séduisant, ou d'agréable.

Comme l'on n'a que trop de penchant à fonder son opposition à la pratique des vertus chrétiennes sur l'impossibilité d'atteindre à la perfection des saints, que l'on s'autorise à ne pas imiter quand leurs actions paraissent trop au-dessus des efforts ordinaires de la nature, on s'est proposé, dans cet ouvrage, de donner une vie qui put servir de modèle, de sorte qu'il ne faut pas s'attendre à voir ici sainte Thérèse dans des ravissements fréquents et dans de continuelles extases. On a même évité de la représenter sous ces idées, et sans prétendre combattre la réalité de ces dons excellents, dont

la vérité n'est point révoquée en doute par ceux qui savent ce que peut l'amour d'un Dieu tout-puissant sur une âme où il veut répandre ses délices, on a cru qu'il ne fallait pas montrer cette Sainte comme l'objet d'une admiration stérile, mais plutôt exposer la grandeur de son courage et la pureté de ses vertus à l'imitation des âmes ferventes.

Cependant il n'a pas été possible, et même il y aurait eu de l'injustice de retrancher tout ce qui a rapport à ces grâces choisies que la Sainte a reçues en une si grande abondance; mais on en a parlé modérément.

Il faut pourtant convenir que tout ce qu'on a supprimé de ces divines opérations qui l'ont si fort distinguée entre tous les autres saints, est reconnu pour très-solide par les docteurs les plus opposés à ces sortes de choses.

Tous les théologiens ont toujours déclaré que ses dispositions et ses enseignements sur ces matières ne renferment que des vérités hors d'atteinte; on n'en admet point, et l'on n'en soutient point d'autres dans tout son ordre. En vain les faux mystiques modernes ont voulu mettre leurs dogmes insensés à l'abri de la doctrine de cette Sainte; une nourriture céleste, comme l'appelle l'Église, ne souffre point de mélange et de corruption; et pour me servir des paroles d'un grand (1) orateur de nos jours, jamais le manteau de Thérèse et de ses enfants ne couvrit des erreurs condamnées.

Il serait donc à souhaiter que la plupart des hommes fussent plus disposés à croire la vérité de ces communications mystérieuses, et qu'en faisant une histoire on ne fût pas obligé de se gêner jusqu'à ménager la délicatesse de certains critiques peu éclairés. Mais comme on écrit pour l'utilité générale de tous les fidèles, et que, suivant les règles de la sagesse et les maximes des saints oracles, il faut proportionner les vérités à l'intelligence humaine, il est de la prudence de ne pas exposer le langage du divin amour à l'insulte des profanes et aux mépris de ceux qui condamnent et blasphèment tout ce qu'ils ignorent, et qui, devenus semblables à des animaux sans raison, corrompent tellement leur esprit, qu'ils ne connaissent rien que par le seul instinct de la nature. Les dons spirituels seront toujours inintelligibles aux hommes charnels; ainsi, loin de familiariser indiscrètement ces mystères, il faut souvent n'en rien dire. Mais si l'on n'en parle que sobrement, c'est par respect pour ces dons sublimes, et nullement pour le goût de pareilles critiques, qui n'est rien moins que respectable.

D'ailleurs, il n'est pas donné à tous de démêler avec précision les diverses subtilités de ces opérations de la grâce; il est aisé d'y prendre le change, et de confondre ce que les mystiques abusés ont écrit de faux et de vain sur ces matières, avec ce que sainte Thérèse en a dit de vrai et de solide. Semblables méprises ne sont pas sans exemples, et elle les appréhendait si fort, qu'en beaucoup d'endroits de ses ouvrages elle recommande qu'on les lise avec précaution, et ne permet pas à toutes sortes de personnes de les lire.

Enfin, ce qui m'a encore déterminé d'en user ainsi, c'est que j'ai cru devoir me faire justice à moi-même, et reconnaître mon insuffisance. Il faut des mains habiles pour toucher à des choses si délicates, et les développer judicieusement. Thérèse seule est capable de les traiter avec toute la justesse et toute la dignité qui leur convient; et j'avoue sans peine que l'entreprise est au-dessus de mes forces et de mes lumières.

Voilà les raisons qui nous ont obligé de rapporter si peu de chose des états si extraordinaires de la Sainte, quoique nous en soyons plus persuadés que personne, malgré ce qu'on y peut opposer. Nous regardons ces âmes privilégiées comme les prophètes du nouveau Testament, à qui Dieu révèle encore aujourd'hui ses plus secrets mystères.

(1) Le père de la Rue dans un panégyrique de sainte Thérèse.

res, comme il les révélait à ceux de l'ancien : car prophétiser n'est pas seulement prédire, mais voir, connaître, pénétrer et approfondir ce qui est inconnu au commun des chrétiens. Il y aura donc toujours des prophètes en Israël ; l'esprit de Jésus sera l'esprit de prophétie, et l'esprit de prophétie sera le témoignage de Jésus. Mais comme cet esprit de prophétie a de tout temps été l'objet de la raillerie du monde corrompu, on se moque en nos jours des nouveaux prophètes, comme on se moquait des anciens, qui pour cela n'en étaient ni moins éclairés de Dieu, ni moins respectables dans leurs visions prophétiques.

A comparer celles d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, de l'Apocalypse, avec celles de sainte Thérèse, que découvre-t-on dans celles-ci qu'on ne découvre pareillement dans les autres que nous faisons profession de croire ? Que ne trouve-t-on pas dans les visions du (1) Pasteur, de sainte Perpétue, de saint Cyprien, et de tant d'autres que tous les siècles et tous les Pères de l'Église ont respectées ?

Il serait inutile, pour appuyer davantage la vérité de ces révélations, d'ajouter quelque chose aux autorités que nous venons de rapporter ; néanmoins examinons un peu les raisons de ceux qui les combattent, et les causes de leur résistance à les croire.

Ils sont tellement accoutumés à ne faire jamais abstraction des sens dans leurs idées, qu'ils ne sauraient comprendre qu'on puisse entendre ou voir quelque chose sans l'entremise des oreilles et des yeux. Voir un objet immédiatement par l'esprit, entendre une voix intérieure, rien ne leur paraît plus chimérique ordinairement que ces façons de parler. Cependant rien n'est plus réel, les sensations de la vue et de l'ouïe ne sont que des figures et des images de la vue et de l'ouïe spirituelles. Les sens ne sont que des instruments et des organes pour former certaines impressions dans l'âme, et ne sont nullement les causes d'une infinité d'opérations intellectuelles, indépendantes du ministère de l'ouïe et des yeux. Avoir dans l'esprit une idée fixe, claire et distincte de quelque objet, c'est le voir. Penser actuellement à quelque principe sûr, à quelque maxime certaine, c'est entendre la vérité. Le nom ne fait rien à la chose : si cela n'est pas ainsi appelé par le commun des hommes, s'ils ont sur cela d'autres notions, il n'en est pas moins vrai que l'âme voit et entend immédiatement par elle-même. Il n'est pas nécessaire, pour admettre ses opérations purement intellectuelles, de nous renvoyer à sa manière d'agir après la mort : dès cette vie même elle opère souvent ainsi ; et l'expérience nous apprend combien les spéculations métaphysiques, poussées jusqu'à quelque excès, sont capables d'arrêter l'action des sens. Pourquoi donc les opérations intellectuelles qui ont la religion pour principe, et qui sont soutenues et même prévenues par un secours surnaturel, ne seront-elles pas indépendantes de l'entremise des organes sensibles ?

Ce qui rend les opérations purement spirituelles si difficiles à croire pour certaines personnes, c'est qu'elles ne jugent de l'action de l'esprit que par ses rapports avec les sens ; mais cela ne le met point essentiellement dans leur dépendance. Les sentiments de notre âme ne sont attachés aux organes du corps en certaines choses que par l'institution divine qui l'a ainsi ordonné, et nullement par des relations nécessaires des organes aux sentiments ; rien n'est plus opposé que la nature des uns et des autres. Bien loin que l'entremise des sens soit nécessaire à l'âme pour agir, plus ils ont de part à son opération, plus ils l'affaiblissent et la dégradent. Car toute action des sens met l'âme dans la servitude et la dépendance, et lui ôte quelque chose de sa noblesse et de sa vivacité. Les assujettissements du corps resserrent ses connaissances et bor-

(1) Livre d'Hermas.

nent l'étendue de ses lumières, dès qu'elle agit indépendamment, et que ses idées et ses perceptions sont immédiates, elle a toute une autre force; et ce serait bien mal connaître l'essence de l'âme, que de regarder comme des chimères ses opérations les plus vives et les plus réelles.

Les causes de l'incrédulité de la plupart des gens sur ces matières naissent donc d'un renversement d'idées; on attribue tout au corps, et presque rien à l'âme; et c'est néanmoins tout le contraire; car, selon la véritable idée des choses, on peut dire qu'en un sens tout appartient à l'esprit. C'est lui qui voit, et non pas les yeux; c'est lui qui entend, et non pas les oreilles. L'âme dépend du ministère des sens dans les opérations sensibles, mais n'en a que faire dans les opérations intellectuelles, comme nous avons dit. Or, tout étant de ce genre à l'égard de ce qui nous met en commerce avec Dieu, et les sens ne pouvant atteindre à ce qui est purement intellectuel, c'est sans eux qu'elle entend et qu'elle voit; car toutes les opérations de l'intelligence se réduisent à voir et à entendre, puisque c'est entendre que d'avoir dans l'esprit une vérité, et que c'est voir que d'avoir une idée vive et distincte.

Au reste, il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les objets de pure intelligence qui puissent nous donner des perceptions et des idées indépendamment des sens. Je dis même que les objets sensibles qui peuvent être présents à l'esprit sans le ministère des organes extérieurs ne rendent pas ses opérations moins réelles. C'est une erreur de penser que tout ce qui s'imprime dans l'esprit par l'entremise de l'imagination, est chimérique. L'imagination, à proprement parler, est le réservoir des images que les objets ont imprimées ou peuvent imprimer dans l'âme par les sens; mais elle y ajoute souvent beaucoup, elle les spiritualise, elle les perfectionne, et même les perpétue, pour ainsi dire; car sans employer davantage le ministère des organes extérieurs, l'âme se les peut représenter une infinité de fois, quoiqu'elle n'en ait reçu qu'une seule fois l'impression par les sens. L'imagination en elle-même est une modification de l'âme, et peut être cause occasionnelle ou en bien ou en mal. Dieu l'emploie comme il veut, et de la manière qu'il emploie les sens extérieurs, pour donner à l'âme l'impression des objets; il est le maître d'en tirer des images et des idées, comme de tirer de la mémoire les souvenirs. Si ces souvenirs et ces images n'ont rien que de conforme à la vérité, et représentent à l'âme quelque mystère de la religion, ou quelque maxime de l'Écriture, je ne vois pas pourquoi l'on peut appeler cela des chimères et des fantômes sans réalité. Ce n'est pas l'extérieur et le sensible de l'opération qui la réalise, c'est l'impression qu'elle fait sur l'âme. L'imagination n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise; mais quoiqu'elle ne juge de rien et ne désire rien, elle peut être à l'entendement une occasion de bien ou mal juger, et à la volonté une occasion de désirer ou bien ou mal, soit que l'erreur ou la vérité la mette en mouvement, soit que la cupidité ou la charité la fasse agir.

Tout ceci supposé, qui doute qu'une âme juste et chérie de Dieu par une préférence distinguée, ne puisse avoir avec lui des communications intimes qui remplissent son esprit d'idées si pures et de vérités si certaines, qu'elle voit et qu'elle entend bien des choses que les hommes plongés dans les sens ne sont pas capables de voir ni d'entendre? Sous quelle autre notion cette âme peut-elle faire connaître ces vérités et ces idées, quand elle s'en explique, qu'en disant qu'elle voit et qu'elle entend? Lorsque, par exemple, l'humanité de Jésus-Christ est représentée à l'esprit dans quelque état et dans quelque circonstance de la vie du Sauveur, si l'impression de cette idée est bien vive et bien profonde, et que l'âme en soit toute occupée, pense-t-elle seulement alors si les sens y ont part ou non, et peut-elle dire autrement, sinon qu'elle a vu l'humanité de Jésus-Christ sous telle ou telle forme? Saint Paul, tout éclairé qu'il était, en

parlant de son ravissement au ciel, dit qu'il ne sait si cela s'est fait ou dans son corps, ou sans son corps. Lorsque l'idée de l'enfer, du paradis, de quelques attributs de Dieu s'imprime bien vivement dans une âme, peut-elle sur cela s'expliquer d'une autre façon qu'en disant qu'elle a vu l'enfer, le paradis, les perfections divines? Il ne s'agit pas de savoir si cette idée est juste et répond exactement à la vérité de ce qu'elle représente; il suffit que ce soit la manière dont Dieu juge à propos de l'éclairer sur ce sujet. Ainsi dès qu'il est certain que ces choses sont possibles, toutes les objections se réduisent à dire que ce qu'on appelle *visions et voix intérieures* n'est le plus souvent dans telles et telles personnes que des fantômes et des chimères, c'est-à-dire, des idées vagues et sans fondement, ou des paroles purement imaginées.

Je sais qu'à l'égard de bien des gens faibles qui s'attribuent ces sortes de grâces dont nous parlons, il peut entrer de l'illusion dans leurs pensées, et que sans parler des surprises de l'orgueil, une imagination trop forte et trop dominante est la source de bien des prestiges. Mais les mauvaises conséquences ne doivent pas détruire les bons principes. Quand on a de vraies raisons pour s'assurer de la sagesse d'un esprit; et quand, après bien des preuves, on a reconnu dans quelqu'un l'uniformité de la conduite, l'humilité des sentiments, le réglemeut des passions, la pureté des mœurs, je ne vois pas pourquoi l'on refuserait de donner créance à ces dons privilégiés que Dieu accorde à quelques âmes choisies. Le peu d'expérience qu'en a le commun des fidèles, le peu de facilité pour les expliquer, le peu de pénétration pour les comprendre, tout cela ne doit pas, ce me semble, engager à les nier.

Ainsi, lorsque nous lisons en tant d'endroits de la vie et des écrits de sainte Thérèse, qu'elle a vu Jésus-Christ de telle et telle manière, que Dieu lui a dit intérieurement telles et telles paroles, je ne fais nulle difficulté d'y ajouter foi, parce que je crois donner à son discours l'interprétation convenable, et que d'ailleurs je suis convaincu de la solidité d'esprit et de la sincérité de cette Sainte.

Enfin une des causes les plus ordinaires de toutes les objections qu'on forme sur ces sortes de sujets, c'est le peu d'idée qu'on a de la Divinité, dont on ignore la manière d'agir sur les âmes; et je ne puis mieux soutenir cette raison que par les paroles éloquentes d'un grand prélat de notre France.

La plupart des hommes, dit-il, ne connaissent Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur et d'éloigné de nous. On ne le regarde que comme un être puissant et sévère qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, et contre le jugement duquel il faut se précautionner. Quand on dit aux hommes de chercher Dieu dans leur propre cœur, c'est leur proposer de l'aller chercher dans les terres les plus inconnues; car qu'y a-t-il de plus inconnu pour eux que le fond de leur propre cœur, et que ce sanctuaire impénétrable de l'âme, où Dieu veut qu'on l'adore en esprit et en vérité? Comment entendraient-ils les vérités célestes, puisque les vérités terrestres, dit Jésus-Christ, ne peuvent se faire sentir à eux? Tout disparaît comme une ombre aux yeux de celui qui a vu Dieu une fois au fond de son âme. C'est Dieu qui fait tout, qui donne tout, qui règle tout, et le monde ne le voit point; mais celui qui ne le voit point n'a jamais rien vu, et passe sa vie dans les illusions d'un songe.... C'est dans le sein tendre et paternel au Seigneur que nous l'oublions; c'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui. Ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir et de nous enlever, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs, les créatures n'en sont que les canaux grossiers; et le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit partout, et nous échappons toujours à ses poursuites. Il est partout, et nous ne le voyons en aucun endroit; nous croyons être seuls des que nous n'avons que lui. Il fait tout, et nous ne comptons sur lui en rien, et même nous croyons tout désespéré quand nous n'a-

vons plus d'autres ressources que sa providence ; comme si l'amour infini et tout-puissant ne pouvait rien.

Saint Augustin enclérit encore sur tout cela dans une de ses lettres , où il veut prouver que ce que nous voyons par l'intelligence a plus d'être et de vérité que tout ce que les yeux nous découvrent. Cette pensée ramenait la lumière et la joie dans son âme, et la dégagait des nuages où les soins et les affaires l'avaient souvent enveloppée. *Lors, dit-il, que pour me renouveler, je rappelle ce grand principe, et qu'après avoir imploré le secours de Dieu, je commence à m'élever vers lui et vers ce qui est solidement vrai, cette vue anticipée des choses permanentes me remplit tellement l'esprit, que je suis étonné quelquefois de me voir obligé de recourir au raisonnement pour me persuader de l'existence de ce qui nous environne, et qui nous est aussi présent que nous-même.*

On ne peut exprimer plus vivement ce qu'il y a de force et de réalité dans les opérations d'une intelligence épurée.

LA VIE

DE

SAINTE THERESE.

Livre premier.

SAINTE THÉRÈSE naquit en l'année 1515, le 28 de mars, dans une ville épiscopale de la vieille Castille nommée Avila, que les auteurs du pays estiment une des plus considérables de l'Espagne. Ils en louent la pureté de l'air, la salubrité des eaux, la fertilité du terroir, et la situation des maisons, bâties sur le penchant d'une colline, d'où l'on découvre une vue agréable. Ils font aussi l'éloge de la piété des habitants, et surtout du courage et de la générosité des femmes.

Les parents de la Sainte y vivaient avec toute la distinction que méritaient leurs vertus et leur naissance. Son père était un gentilhomme qui soutenait honorablement l'éclat de sa condition, et s'appelait Alphonse de Cepède. Quoiqu'il parût dans le monde et dans les compagnies autant que les affaires et les bienséances l'y obligeaient, il aimait naturellement la solitude et la lecture, et consacrait la meilleure partie de son temps à la retraite et à la prière. Il eut un grand nombre d'enfants, trois de sa première femme, et neuf de la seconde, et les affectionna tous ; mais il eut pour Thérèse une prédilection particulière ; elle était la troisième du second lit, et sa mère s'appelait Béatrix d'Ahumade.

Cette dame n'eut que deux filles, dont Thérèse était l'aînée, et les sept garçons, à la réserve d'un seul, s'engagèrent tous dans la profession des armes, où ils se distinguèrent par leur valeur et par leur fidélité à tous les devoirs.

Le nom que notre Sainte reçut au baptême signifie, dit-on, un feu ou un prodige, dans sa langue originale, et un poète a même rapporté que les païens donnaient ce nom à Bellone pour exprimer sa force. Mais quoi qu'il en soit, le courage de Thérèse fut encore mieux exprimé dans ses actions que dans son nom.

Dès sa tendre jeunesse on remarqua l'élevation de ses sentiments. A peine sa raison était-elle développée, qu'elle forma des projets et des entreprises. Elle ne connut pas plus tôt les mystères de la foi, qu'elle les goûta, et crut que ce n'était point assez aimer Jésus-Christ, que de ne lui pas sacrifier sa vie.

Entre tous ses frères il y en avait un nommé Rodrigue, que les convenances de l'âge et de l'humeur lui rendaient plus cher que les autres. Elle se séparait avec lui pour faire ensemble de pieuses lectures, et pour admirer les exemples des premiers chrétiens. Leurs jeunes cœurs s'enflammaient de telle sorte au récit des souffrances et des victoires de tant de martyrs, que l'envie de marcher sur leurs traces croissait en eux de jour en jour. Ils trouvaient même que les saints avaient acheté le ciel à bon marché; l'idée d'une éternité les frappait d'étonnement; et ils s'écriaient : *Quoi toujours, toujours ils verront Dieu! Quoi jamais, jamais les damnés ne le verront!* Et sur ces paroles ils faisaient des réflexions aussi solides qu'auraient pu faire des personnes accoutumées à s'occuper depuis long-temps des vérités éternelles. Après avoir bien conféré tous deux sur la meilleure manière de servir Dieu, un jour dans les transports de leur ferveur, ils prirent la résolution de s'échapper de la maison paternelle pour aller chez les Maures, en demandant l'aumône, s'offrir à la persécution de ces barbares, et donner leur vie pour le nom de Jésus-Christ. Ils se préparèrent du mieux qu'ils purent à l'exécution de ce dessein, et amassèrent pour leur voyage autant de petites provisions que leur faiblesse leur put permettre d'en emporter, s'abandonnant pour les suites à tout ce qu'il plairait à la Providence divine d'en ordonner. Thérèse avait sept ans quand elle se mit ainsi en chemin avec son frère. Ils sortirent de la ville par la porte d'Adaja, qui est le nom de la rivière, et marchaient tous deux délibérément, lorsqu'un de leurs oncles les rencontra sur le pont : il leur demanda où ils allaient dans cet équipage, et ils lui répondirent sans façon qu'ils allaient se faire martyriser chez les Maures, et que rien ne leur paraissait égal au bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Leur oncle les ramena au logis, où leur mère était dans la désolation et dans les alarmes. Elle les reprit fortement de leur sortie. Rodrigue rejeta la faute sur sa sœur, et dit que c'était elle qui l'avait pressé de faire ce voyage et de se mettre en chemin avec elle.

Thérèse, affligée du peu de succès de son entreprise, ne changea pas pour cela de sentiments et continua de vivre séparée du commerce du monde. Les bagatelles de l'enfance ne la touchaient point, et faisant toutes ses délices des entretiens qu'elle avait avec son frère sur la béatitude éternelle, pour se consoler de n'avoir pu souffrir le martyre, ils bâtissaient ensemble dans le jardin de petits hermitages où ils se retiraient comme dans des demeures fort solides, sans être rebutés par les insultes des vents et des orages, qui ne respectaient pas toujours leurs édifices. Si Thérèse admettait à ces innocentes occupations d'autres personnes, c'était à condition que ses compagnes représenteraient dans leurs jeux la vie qu'on mène dans les monastères de religieuses, quoiqu'alors elle n'eût pas beaucoup d'envie de s'y renfermer. Elle était, dans ces premiers temps, très-exacte à remplir les devoirs de piété qu'elle s'était prescrits; elle faisait de longues prières, et compatissait beaucoup aux misères des pauvres, qu'elle assistait autant qu'une personne de son âge en peut avoir les moyens et les occasions.

Son père, pour l'entretenir dans les bonnes dispositions où il la voyait, lui faisait lire toutes sortes de bons livres. Elle recevait aussi d'excellents avis de sa mère, qui lui inspira une fervente dévotion à la sainte Vierge, dont elle a, dit-elle, toujours été secourue, et qui ne lui a jamais manqué. Elle dit que sa mère était très-belle, mais nullement occupée de sa beauté, et que, dans l'état de langueur où elle passa

presque toute sa vie, elle porta patiemment ses infirmités. Sa santé se ruina enfin peu à peu, et elle mourut âgée seulement de trente-sept ans.

Thérèse en fut extrêmement affligée, et dans l'excès de sa douleur elle fut, selon sa coutume, se jeter aux pieds de la Mère de Dieu, qu'elle pria d'être la sienne désormais, et de la dédommager de sa perte.

C'en était une à la vérité très-considérable pour Thérèse, que sa mère avait élevée avec beaucoup de soin. Cependant, quoique cette dame eût une piété très-éclairée, sa tendresse excessive pour ses enfants l'avait rendue trop indulgente en beaucoup de petites choses qui ne laissaient pas d'être importantes pour leur éducation. Comme elle était habituellement très-infirmes, surtout quelques années avant sa mort, pour donner à ses maux quelque distraction agréable, elle se permettait la lecture de ces romans dont l'Espagne a produit un si grand nombre. Ses filles, qui se crurent autorisées par son exemple, s'y attachèrent aussi bien qu'elle, et ces livres firent sur Thérèse de fortes impressions qui furent l'origine des affaiblissements de sa vertu. Elle déplore dans sa vie ce peu d'application des pères et des mères, qui, pendant que leurs enfants sont encore jeunes, ont pour eux des condescendances indiscrètes, qui deviennent la source de leur malice, et les plus grands obstacles à leur salut éternel.

Thérèse n'avait que douze ans quand sa mère mourut, et néanmoins ces dangereux livres avaient déjà surpris son cœur. Peut-être que dans une personne d'un esprit moins avancé, ils n'auraient pas faits de si bonne heure leurs progrès funestes; mais il y a dans les génies du premier ordre une pénétration curieuse qui les met quelquefois plus en péril que les autres. Cependant, quelque soin qu'elle ait pris d'exagérer ses infidélités, le vice ne donna jamais d'atteinte mortelle à son innocence, et tout se réduisit à des transgressions et à des légèretés qu'il ne faut nullement dissimuler, mais aussi qui ne doivent pas être empoisonnées. Du caractère dont elle était, les joies mondaines purent bien amollir son âme, mais n'en bannirent jamais tout-à-fait l'amour de Dieu. Voici comme les auteurs contemporains l'ont dépeinte.

Thérèse avait l'esprit juste, étendu, susceptible des plus belles connaissances, un génie propre aux grands desseins, l'âme noble et supérieure aux événements; un jugement solide et incapable de se laisser prévenir, ou de se fier témérairement à ses lumières; un cœur fidèle, généreux, sensible au mérite, à l'amitié, à la justice, au devoir; une humeur égale et flexible. Tout plaisait en elle : la conversation, les manières, la politesse, la modestie, la droiture; et toutes ces qualités assaisonnées des grâces extérieures de sa personne, faisaient le plus agréable assortiment du monde, et rendaient son commerce délicieux.

Aussi l'on eut toujours beaucoup d'empressement pour faire quelque liaison avec elle. Cependant comme son père aimait peu le monde, il n'attirait guère de visites chez lui, et craignait d'ailleurs que le tumulte des compagnies n'introduisit dans sa famille une dissipation qui détournât ses enfants des exercices où il les voulait assujétir, pour les former à la pratique des vertus chrétiennes. Il ne put néanmoins éviter de recevoir quelques parents proches, du même âge que Thérèse. Il y avait entr'autres une cousine, dont l'esprit badin et les galantes manières lui plaisaient fort. Cette fille avait beaucoup de penchant pour toutes sortes d'amusements profanes. Elle lisait avec âpreté les aventures de chevalerie, et après s'en être bien rempli la tête, elle venait s'en réjouir avec Thérèse, qui prenait beaucoup de plaisir à les entendre, et lui racontait aussi ses lectures, où elles faisaient toutes deux des réflexions frivoles et peu édifiantes pour les mœurs. Quelques cousins germains furent admis

à ces conversations trop enjouées ; chacun y parlait de ses petits desseins, dont Thérèse était fort curieuse de leur faire conter l'histoire pour en apprendre les suites. Après des entretiens de cette nature, il n'est pas surprenant que son cœur n'eût plus de goût pour les vérités célestes. Dès qu'elle était seule, elle se replongeait dans ces lectures, où elle employait la plus grande partie des jours et des nuits, et recommençait ensuite à s'en entretenir, plus touchée que jamais de ces illusions, et toute disposée à en écouter de nouvelles. Sa dangereuse parente était attentive à la faire entrer dans ses galanteries, dont elle lui rendait un compte exact, et Thérèse par une reconnaissance assez mal entendue lui découvrait tout ce qui se passait dans son cœur. Cette mutuelle confiance fut pernicieuse à notre Sainte. L'officieuse cousine lui fit connaître quelques personnes propres à lui plaire ; elle s'accoutuma peu à peu à les voir et à les souffrir, et bientôt ensuite à les croire et à les souhaiter, avec d'autant moins de scrupule que c'était, disait-on, dans la vue d'un établissement honnête et convenable à sa condition.

A la naissance de ces nouveaux sentiments, toutes les lumières de la grâce s'éclipèrent, et les restes de sa ferveur s'éteignirent au même instant. Elle commença dès lors à prendre un soin particulier de sa personne, surtout de sa coiffure et de ses mains : elle étudia son langage, sa contenance, sa démarche ; tout cela lui parut des objets dignes d'une grande application. En un mot, la parure lui devint une occupation sérieuse, et elle ne tarda pas long-temps à être assez habile pour donner des leçons aux autres. Car elle eut toujours, durant ces déplorables années, beaucoup de talent pour réussir dans les vanités et dans les curiosités mondaines.

Un tel changement ne put être ignoré de son père. L'aversion qu'il témoigna toujours pour les lectures profanes avait engagé Thérèse à lui cacher soigneusement cette inclination déréglée qu'il avait sans cesse combattue dans sa femme, et qu'il n'aurait eu garde de souffrir dans ses enfants, s'il en avait eu connaissance. Ainsi elle vécut de la sorte pendant trois ans sans qu'il s'aperçût du danger de ses conversations, ni même de son ajustement recherché. Elle avait si bien pris ses précautions pour s'assurer de la discrétion des femmes de chambre, que leur propre intérêt les empêcha de rien découvrir de ses dérèglements à son père, qui ne les connut que fort tard. Enfin la dissipation de sa fille le frappa comme les autres ; il en voulut savoir l'origine, et ne l'eut pas plus tôt apprise, qu'il résolut d'y mettre ordre. Il observa néanmoins des ménagements ; et pour ne rien faire avec un éclat qui sans doute eût beaucoup mortifié Thérèse, il attendit la conclusion du mariage de sa sœur aînée, et se servit de ce prétexte pour faire rentrer sa seconde fille dans un couvent, où, depuis la mort de sa mère et le départ de sa sœur, il lui convenait mieux d'être élevée que dans la maison paternelle.

Cette séparation fut pénible à Thérèse, mais ne le fut pas tant qu'on pourrait penser. Elle avait alors quinze ans. Comme il y avait eu dans sa conduite moins de malice que de facilité d'humeur, elle ne souffrit pas beaucoup à s'éloigner de sa compagnie. De plus, l'attention qu'elle avait à ménager les dehors, et sa délicatesse sur l'honneur, lui firent comprendre que, puisqu'on en venait avec elle à une précaution si sévère, il fallait qu'elle l'eût bien méritée, et qu'elle se fût exposée au danger de perdre l'estime des gens sages, et cette réflexion la consolait un peu d'être dans le cloître. Elle déteste dans sa vie les illusions de cette fausse gloire qui l'avaient rendue si sensible au jugement des hommes, tandis qu'elle était si peu touchée de l'état où la tenaient devant Dieu les infidélités de son cœur. Le couvent d'Avila, où elle fut mise, s'appelait *Notre-Dame-de-Grâce*. C'était une retraite honnête, et rem-

plie d'un assez grand nombre de religieuses qui prenaient soin d'y élever beaucoup de jeunes filles qualifiées que leurs parents avaient commises à leurs soins.

Thérèse, qui n'y entra que par obéissance, s'y ennuya d'abord; elle y passa les huit premiers jours assez tristement, plutôt par le soupçon de s'être déshonorée dans le monde, que par le chagrin d'être en religion. Car alors elle ne pouvait, dit-elle, souffrir le mépris, et sentait un plaisir secret à se voir estimée.

La maîtresse des pensionnaires s'aperçut de ses inquiétudes; c'était une fille de beaucoup d'esprit, que Thérèse goûta bientôt; et ne sachant à qui s'adresser pour se soulager dans son ennui, elle s'ouvrit volontiers à cette religieuse, qui sut profiter de la conjoncture pour lui représenter ce qu'il y a de faux et de funeste dans les joies profanes, et combien il est amer à une âme d'avoir abandonné Dieu. Elle était surtout vivement frappée de ces paroles : *Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*, que cette religieuse lui répétait souvent. Ces entretiens différents de ceux qu'elle avait quittés, rappelèrent souvent le souvenir des douces impressions que la grâce faisait sur son cœur, avant que l'amour du monde les eût effacées. Elle se trouva partagée par des sentiments contraires qui causaient dans son âme de violents combats; car du côté du monde il lui venait furtivement certains messages qui retardaient beaucoup les progrès que la religieuse voulait faire; mais, dès qu'on le sut, on y mit obstacle si prudemment, que toutes les avenues furent dorénavant bien gardées.

La petite intelligence qu'elle avait conservée dans le monde, était avec une personne dont l'alliance lui convenait en toute manière, et elle ne l'eût pas entretenue autrement; car quoiqu'elle fût devenue très-sensible au plaisir des conversations amusantes, elle avait toujours une extrême horreur de tout ce qui pouvait être interprété à son désavantage.

Thérèse n'ayant plus rien qui la détournât des voies du salut, sentit sa ferveur se rallumer jusques-là même que l'état de la vie religieuse qu'elle n'avait auparavant jamais goûté, lui parut pour elle le plus souhaitable et le plus sûr. Elle commença donc d'y penser, mais ces pensées la quittaient et la reprenaient; tantôt elle délibérait si elle serait ou religieuse ou mariée; tantôt elle ne voulait être ni l'un ni l'autre. Enfin la régularité de ces filles venant peu à peu à la toucher, elle se recommanda à leurs prières; elle devint plus tranquille, et parut moins s'ennuyer, et l'on vit bientôt renaître les agréments et la sérénité de son humeur. Il n'y eut point de religieuse dans ce couvent qui ne la trouvât fort à son gré, et qui, lui témoignant tous les empressements d'une amitié tendre, ne tâchât de lui rendre agréable le séjour de leur maison.

Mais, plus ce qu'elles offraient de flateur à Thérèse l'ébranlait et la détachait du monde, plus elle sentait de violence à la seule idée d'un engagement. Ces irrésolutions fatiguèrent long-temps son esprit, et lui causèrent des agitations si vives, qu'elle tomba dans une maladie fort considérable, qui contraignit son père de la retirer au bout d'un an et demi, et de la reprendre chez lui, où elle demeura quelque temps très-languiissante. Il crut que sa santé se rétablirait encore mieux à la campagne, et résolut de la mener chez sa fille nouvellement mariée, pour qui Thérèse conservait toujours une parfaite amitié. Ils s'arrêtèrent sur la route chez Dom Sanchez de Cépède, frère de Dom Alphonse, et oncle de notre Sainte. Dom Sanchez retint le père et la fille, et ne les voulut pas laisser aller plus loin. Ce gentilhomme était veuf, et s'était retiré dans une de ses terres, où l'amour de la solitude et le désir de son salut lui faisaient trouver mille douceurs. Les saintes lectures, les délices de la prière, les innocents travaux de la vie champêtre partageaient son temps. Dom Alphonse, se voyant obligé pour ses affaires de s'en retourner à Avila, laissa sa fille avec son oncle, qui promit

d'en prendre autant de soin que si elle eût été la sienne. C'était un homme fort attaché à la régularité de ses pratiques, et, bien loin que l'indisposition de sa nièce lui fût une occasion d'en interrompre le cours, il lui proposa de s'associer elle-même à ses œuvres de piété. Thérèse, qui n'était guère en état de s'assujétir à ce genre de vie, ne s'y plaisait pas beaucoup. Elle ne voulut pas néanmoins refuser son oncle, et lui cacha aisément ses inconvénients, car sa complaisance a toujours surmonté ses répugnances les plus fortes. Enfin, peu à peu elle se rétablit, et trouvait une satisfaction particulière à lire les livres que son oncle lui mettait entre les mains. Elle en lut quelques-uns sur la vie spirituelle, qui lui donnèrent beaucoup d'attrait pour marcher dans les voies de la perfection évangélique, et qui furent les premiers moyens dont Dieu se servit pour l'élever à cette sublime contemplation où elle arriva dans la suite. Comme l'envie de se faire religieuse commençait à se former tout-à-fait en elle quand elle quitta Notre-Dame-de-Grâce, à force de se nourrir de la vérité, son cœur s'affermis de plus en plus dans la résolution de quitter le monde; et quand le moment de faire ce divorce se présentait à son esprit, elle ne se trouvait plus si agitée qu'elle l'avait été dans la maison d'où elle était sortie. Cependant elle ne se déterminait pas entièrement; elle fut trois mois à combattre, et l'état de la vie religieuse qui lui paraissait le meilleur, n'était point encore de son goût : *Je me représentais, dit-elle, que les peines de la religion ne pouvaient être tout au plus que comme les peines du purgatoire, et qu'ayant mérité l'enfer, je n'aurais pas sujet de me plaindre, quand je serais dans le purgatoire tout le temps que j'avais à vivre pour aller ensuite dans le ciel, car c'était toujours là mon désir.* Ce furent enfin les Éptres de saint Jérôme, qui achevèrent l'ouvrage de son sacrifice; elle lisait avec une extrême consolation les avis que ce Père de l'Eglise donnait à toutes ces dames romaines, qui, pour s'y conformer, renonçaient courageusement à l'abondance de leurs richesses, et à toutes les délicatesses de leur âge, de leur sexe, et de leur naissance. Elle se proposa donc d'entrer dans le couvent dès qu'elle aurait dit à son père son dessein : *Car le lui déclarer, dit-elle, et prendre l'habit, c'était la même chose. J'étais si glorieuse, que l'ayant dit une fois, il me semble que je n'aurais pu consentir à me dédire.*

Dès qu'elle fut revenue chez son père, elle s'expliqua sans aucuns détours, mais trouva dans lui plus d'opposition qu'elle n'avait prévu. Elle employa auprès de lui la médiation de quelques personnes, qui ne purent obtenir son consentement. Il aimait sa fille avec excès, et ne pouvait se résoudre à s'en séparer pour toujours. Mais Thérèse se défiait trop de son cœur pour s'exposer davantage aux illusions du monde qui l'avaient déjà séduite. Elle observa l'occasion de s'échapper, et ne l'eut pas plus tôt trouvée, qu'elle la saisit. Ainsi, sans se découvrir à personne qu'à l'un de ses frères qu'elle prit avec elle pour l'accompagner, et qu'elle avait aussi engagé à se retirer du monde, elle alla se renfermer dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, où elle demanda l'habit religieux. Ce couvent était de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et avait été bâti par une duchesse de Médina Céli, deux ans avant la naissance de Thérèse. Il est situé hors la ville, du côté du nord. Il y a une très-belle église, de spacieux logements, un cloître magnifique et de beaux jardins. A peine Thérèse avait-elle dix-huit ans quand elle exécuta ce dessein.

Comme ce n'était pas un amour de Dieu bien dominant qui la déterminait à ce qu'elle faisait, l'éloignement du monde et la séparation de son père se firent vivement sentir. La description qu'elle fait elle-même de l'état où elle fut alors, donne une idée bien terrible de ce qu'elle souffrait. *Il me semble, dit-elle, que sortant du logis tous mes os se déboîtèrent, et que mon cœur se déchira en mille pièces.* On peut aisément s'imaginer ce que la forte amitié qu'elle avait pour son père dut lui

causer de violence, et quel cruel hommage fit à la nature un cœur aussi tendre que le sien.

Thérèse fit choix de cette maison religieuse plutôt que d'une autre, parce qu'elle y avait une intime amie nommée Jeanne Suarez, et que d'ailleurs on y vivait avec régularité. En arrivant au monastère, elle dissimula si bien son agitation, que personne ne s'en aperçut. Elle y entra avec un air gai et un visage serein. Toute la communauté, qui ne savait pas ce qu'il en coûtait à sa raison pour paraître de si agréable humeur, la reçut avec beaucoup de joie, dans l'espérance que de si heureux commencements auraient des suites encore plus heureuses. Son père, qui la vit persévérer si courageusement, ne s'opposa plus à ce qu'elle voulait, et fit un sacrifice à Dieu de tous les mouvements de sa tendresse.

Thérèse commençait le sien, éclairée seulement d'une foi pure, sans que les douleurs de la grâce répandissent la joie dans son cœur : mais elle ne s'arrêta point aux idées tristes qui l'effrayaient ; elle espéra toujours que Dieu n'établirait jamais mieux en elle le règne de son amour, que sur les débris de l'amour-propre, et ne fut pas trompée dans sa confiance ; car dès qu'elle eut pris l'habit, toutes ses frayeurs se dissipèrent, et toutes ses peines s'évanouirent. Il semblait que Dieu n'attendait que de lui voir exécuter ce qu'il lui avait inspiré pour la remplir de consolations célestes, et pour lui faire connaître combien il favorise une âme qui force ses propres inclinations pour lui plaire. Elle reçut en ce moment une satisfaction si parfaite de se voir religieuse, qu'elle n'en a jamais perdu le goût. Les pratiques les plus humiliantes de la religion devinrent ses délices. *Lors, dit-elle, que je balayais dans la maison aux mêmes heures que j'avais auparavant employés aux divertissements et à la parure, je me plaisais à penser combien j'étais heureuse d'être délivrée de ces vanités séduisantes, et je sentais une joie si vive à me souvenir de mon affranchissement, que j'en étais surprise moi-même, et ne pouvais comprendre d'où cela venait.*

Cette révolution de sentiments qu'elle éprouva fit sur elle une telle impression, qu'elle demeura persuadée que, quand Dieu nous inspire quelque chose pour son service, les répugnances qu'on y ressent ne doivent jamais être écoutées, et que plus on les méprise, plus on en connaît ensuite l'illusion : *Si l'âme, dit-elle, se soulève et se trouve étonnée jusqu'à ce qu'on ait mis la main à l'œuvre, c'est Notre-Seigneur qui le permet ainsi pour rendre la victoire plus complète, le mérite plus grand, et la récompense plus abondante.*

Thérèse passa l'année de son noviciat dans une ferveur toujours égale, malgré les diverses incommodités que lui causa le changement de vie et de nourriture. Les occupations les moins propres à sa délicatesse ne la rebutaient point. Il y avait dans ce monastère une religieuse attaquée d'une si dégoûtante maladie qu'elle faisait horreur à voir, et toutes les sœurs l'abandonnaient comme si elle eût eu la peste. Thérèse se rendit assidue auprès d'elle, marquant la joie qu'elle avait de la secourir de toutes les façons, et le peu de peine qu'elle trouvait à lui rendre toutes sortes de services.

Pendant qu'elle était toujours fidèle à remplir les observances régulières, le démon fit de nouveaux efforts pour ébranler sa constance : car avant le temps de sa profession qui s'approchait, il lui vint quelques doutes dans l'esprit sur la faiblesse de son tempérament, dont ses infirmités continuelles lui apprenaient assez à se défier. Elle craignit de succomber sous les austérités de sa règle, et sentit chanceler sa résolution. Mais un rayon de grâce lui découvrit le piège de l'ennemi, et se souvenant aussitôt des violents combats qu'à sa prise d'habit elle avait soutenus, et qui avaient été suivis de tant de faveurs du ciel, elle fit les vœux de son engagement à l'âge de dix-neuf ans, avec une humilité courageuse ; et fut ensuite si contente et si parfaitement dé-

tachée, qu'elle croyait, dit-elle, en certains moments voir tout l'univers sous ses pieds.

Il n'y eut personne dans cette communauté qui ne lui témoignât de l'affection, et il eût été bien difficile de faire autrement et de ne la pas aimer; car elle avait toutes les qualités convenables à la société religieuse. Jamais elle ne murmurait ni contre les bizarreries des humeurs, ni contre la sévérité des pratiques; nulle aversion, nulle prédilection ne la divisait, et cette conduite lui mérita si bien l'estime de ses sœurs, qu'elles s'adressaient souvent à elle, et la faisaient dépositaire de leurs inquiétudes et de ce qui causait quelquefois entr'elles de petits refroidissements de charité. Rien alors n'était plus admirable que sa discrétion et sa prudence; car elle n'entrait dans aucune de ces pitoyables émotions qui défigurent la beauté des maisons les plus ferventes. Peut-être ces justes mesures qu'elle observa furent-elles aussi la cause du peu de justice qu'on lui rendit quelquefois: car les personnes vivement touchées de leurs intérêts ne s'accrochent pas de cette impartialité, et veulent toujours qu'on se déclare.

Thérèse, qui déplorait incessamment les dissipations de sa première jeunesse, ne se lassait point d'en gémir, et quand elle avait accompli tous ses devoirs, elle employait le temps qui lui restait pour demander à Dieu ses miséricordes. De sorte qu'elle vivait dans une si profonde solitude, que quelques religieuses, à qui sa grande retraite ne plaisait pas, l'accusèrent de singularité. Elle se conduisit d'une manière si sage en cette occasion, qu'il ne lui échappa ni justification, ni plaintes; elle ne mécontenta pas une de ses sœurs, et ne parut aussi mécontente de personne. Elle laissa croire sur sa grande retraite tout ce qu'on en voulut imaginer, même le soupçon qu'on en conçut contre elle qu'elle s'ennuyait dans son état.

Cependant les mortifications qu'elle s'était imposées au-delà même des règles communes, la mirent enfin dans un tel épuisement, qu'elle en fut accablée; ses défaillances augmentèrent; elle sentit de violents maux de cœur, dont furent étonnés ceux qui la voyaient; elle eut de fréquents évanouissements où elle perdit connaissance, et plusieurs autres incommodités qui lui firent passer l'année d'après sa profession dans des souffrances continuelles. Elle supporta tous ces maux, possédant son âme dans sa patience, et bénissant toujours la main divine qui la frappait. On employa toutes sortes de remèdes pour la soulager. Sa communauté, à qui elle était extrêmement chère, n'oublia rien pour y réussir; et son père, qui ne l'avait jamais tant aimée, l'ayant fait voir à tous les médecins d'Avila, sans qu'ils pussent lui donner le moindre soulagement, la fit sortir du couvent, pour la mener dans un endroit où on lui faisait espérer qu'elle recevrait sa guérison, par le moyen d'une femme qu'on disait être fort habile.

Thérèse prit avec elle, pour l'accompagner, sa bonne amie Jeanne Suarez; c'était une religieuse de grande vertu, et déjà avancée en âge. Comme dans leur monastère, quoiqu'assez régulier, on ne faisait pas profession de clôture, leur sortie n'eut rien qui pût scandaliser les yeux du public. Elles sortirent sur la fin de l'automne, et les remèdes que devait prendre Thérèse, ne pouvant avoir leur efficacité qu'au commencement du printemps, son père crut la devoir mener à la campagne chez sa sœur, pour leur donner à toutes deux la joie de se voir, car elles s'aimaient passionnément. Ils s'arrêtèrent encore sur le passage comme la première fois, à la maison de son oncle, qui les reçut avec plaisir dans sa solitude, où il continuait à servir Dieu. Il trouva sa nièce dans des dispositions qui réjouirent beaucoup sa piété, et lui prêta des livres capables de lui donner du goût et des facilités pour la prière, et qu'elle emporta chez sa sœur.

Ce fut alors que Dieu commença à lui découvrir les trésors immenses de sa grâce, et lui fit goûter quelque chose de ces dons sublimes d'oraison qui l'ont si fort élevée au-dessus des voies communes, et l'ont si étroitement unie avec Jésus-Christ.

Dans cette maison de campagne, où la solitude lui donnait les moyens de réfléchir sur les vérités divines qu'elle recommençait à goûter plus que jamais, elle éprouva combien le Seigneur est doux à une âme dégagée des liens de la vanité. Sa sœur n'épargnait rien pour lui rendre agréable le séjour de sa maison, et son amitié seule pour Thérèse eût été plus capable que toute autre chose de contribuer à son soulagement, si ses maux l'eussent moins accablée. Elle fut jusqu'au mois d'avril en ce lieu; et lorsqu'au commencement du printemps les plantes eurent repris leur force et leur vertu, elle fut menée au village de Becde, où demeurait la femme qui la devait traiter; on lui fit prendre pendant un mois des remèdes violents, nullement convenables à ses maladies, et de beaucoup trop forts pour la délicatesse de sa complexion. Thérèse en fut tellement abattue et fatiguée, que la fièvre la reprit; elle ne dormait ni nuit ni jour; toute nourriture la dégoûtait; ses nerfs commencèrent à se retirer, ce qui lui causa d'extrêmes douleurs: jusques-là, dit-elle, qu'il lui semblait qu'on lui arrachait le cœur avec des dents aiguës. Et de plus, elle tomba dans une profonde mélancolie qui la dévorait encore plus que sa fièvre. Quand cette humeur sombre est habituelle et naturalisée au tempérament, on se plait dans les noires idées qu'elle produit; mais quand elle vient par occasion et par excès dans un esprit où la joie fait sa résidence ordinaire, elle y cause de tristes ravages.

Thérèse en fit l'expérience; mais comme elle était accoutumée à chercher sa consolation dans le fréquent usage des sacrements, elle s'informa s'il n'y aurait point par hasard dans un endroit si dépourvu, quelque homme éclairé qu'elle pût prendre pour son confesseur. Comme il n'y avait pas à choisir, elle prit le seul ecclésiastique qui s'y trouva. Ce prêtre avait de l'esprit, et quelque légère teinture de science. Dans les conversations qu'il eut avec Thérèse, il découvrit bientôt l'étendue de son mérite, et fut vivement touché de voir tant de piété solide dans une si jeune personne; car elle n'avait alors que vingt-deux ans. Thérèse se plaisait aussi beaucoup avec lui, mais prenait plus de plaisir à l'entretenir de Dieu que d'autre chose, ce qui n'engageait pas moins l'ecclésiastique; car plus les femmes, dit-elle, ont de vertu, plus on sent de penchant à les estimer. Il prit enfin tant de confiance en sa pénitente, qu'il lui avoua que depuis plusieurs années il était scandaleusement en mauvais commerce avec une femme dont il ne pouvait rompre les chaînes. Thérèse était trop compatissante pour ne pas s'intéresser à son malheur; elle employa toutes les adresses de la charité, celles même de son esprit, pour démêler ce qui s'opposait à l'affranchissement de ce misérable, et ayant reconnu ce que c'était, elle l'obligea de lui remettre une petite idole de cuivre qu'il portait au cou par ordre exprès de cette femme; et dès qu'il l'eut quittée, il fut changé.

Thérèse, qui n'ajoutait pas foi à ces sortes de choses, continua de faire à Dieu des prières aussi ferventes pour la persévérance de cet homme, qu'elle en avait fait pour sa conversion. Il passa le reste de sa vie dans la pénitence, et mourut en bon chrétien.

Après qu'elle eut essayé durant trois mois toutes les ignorances de la villageoise empirique, elle revint à Avila beaucoup plus malade que quand elle en était partie, et alla descendre chez son père. On la mit entre les mains des médecins de la ville, qui n'en espéraient presque rien, et la regardaient comme atteinte d'une fièvre étiqne. Ses maux redoublèrent encore dans les opérations des remèdes, sans néanmoins affaiblir sa patience ni son courage. Le souvenir de l'histoire de Job, qu'elle avait lue dans les Morales de saint Grégoire, l'encourageait à souffrir, et elle se soutenait avec ces paroles: *Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevriions-nous pas aussi les maux?*

La fête de l'Assomption approchait, et, se sentant de plus en plus affaiblir, elle demanda les sacrements. Son père, par une tendresse mal éclairée, ne voulut pas qu'elle les reçût; il dit qu'elle serait effrayée par cet appareil, et que, connaissant la vivacité de sa ferveur, elle ferait des efforts pour s'y préparer, qui lui causeraient des révolutions dangereuses à sa santé. Déjà six semaines s'étaient écoulées depuis son retour, lorsque le jour même de l'Assomption, pendant le redoublement d'un accès de sa fièvre, elle tomba dans une profonde léthargie qui lui ôta tout mouvement. Elle fut près de quatre jours de suite dans cet état, sans donner aucun signe de vie à tous les tourments qu'on lui fit souffrir pour la réveiller.

Dans la crainte de la voir expirer à tout moment, on lui donna l'extrême-onction; et enfin peu de temps après on ne douta plus qu'elle ne fût morte. Le bruit s'en répandit partout. On fit même un service pour elle dans un des couvents de son ordre. On avait creusé sa fosse dans son monastère, d'où quelques religieuses furent députées selon leur usage pour venir enlever le corps. Le père, qui se connaissait fort aux battements du poulx, ne voulut jamais convenir qu'elle fût morte, et s'opposa seul à son enterrement. Enfin au bout de quatre jours elle revint, et se plaignit tendrement qu'on l'eût éveillée. Elle dit que, durant ce long évanouissement, Dieu lui avait montré la félicité des saints dans le ciel, et les supplices de l'enfer, et qu'il lui avait révélé beaucoup d'événements futurs, non-seulement sur les affaires générales, mais sur la réforme particulière de son ordre. Les suites ont confirmé la vérité de ses prédictions.

Dès que l'usage des sens lui fut rendu, elle redemanda les sacrements, elle fut confessée, et reçut le saint Viatique. Elle demeura jusqu'à Pâques dans la maison de son père, où elle souffrit des douleurs très-vives. Car au retour de son évanouissement de quatre jours, sa langue était restée toute en pièces des morsures qu'elle s'était faites; son gosier, où rien n'avait passé depuis long-temps, était si sec, que, dans son extrême faiblesse, elle ne pouvait presque respirer ni seulement avaler de l'eau. Il lui semblait que tous les membres de son corps étaient disloqués. Un furieux étonnement de tête ne la quitta point, et toutes ses douleurs enfin se terminèrent à une paralysie universelle qui lui resta.

Tant de maux, sans parler d'un extrême ennui qui l'accablait, demandaient bien du temps pour la rétablir entièrement. Mais dès qu'elle se crut un peu soulagée, elle voulut retourner à son monastère, sans que l'on pût l'en empêcher. Elle y fut tourmentée pendant huit mois par des convulsions et des retirements de nerfs qui lui faisaient souffrir des maux incroyables. L'impuissance de se mouvoir était ce qui l'affligeait le plus; et lorsqu'elle commença peu à peu à se traîner sur ses pieds et sur ses mains, elle devint un peu moins triste. Elle ne fut cependant tout-à-fait délivrée de ses maladies qu'au bout de trois ans, après avoir été inspirée de se recommander à saint Joseph, à qui elle se reconnaît redevable de sa guérison. Depuis ce temps-là elle conserva une dévotion si vive et si fervente pour ce grand saint, qu'en toutes occasions elle eut recours à lui, sans avoir jamais employé vainement son intercession; aussi n'a-t-elle rien oublié de ce qui a dépendu d'elle pour multiplier son culte, et pour engager tout le monde à faire l'épreuve de son pouvoir auprès de Dieu. Car avant elle ce saint n'était presque pas connu parmi les peuples.

Il est surprenant qu'après tant de lumières et de faveurs divines, qu'après les dangers et la délivrance de tant de maladies; qu'en un mot, après tant de grâces si particulières et si récentes, on en perde sitôt l'impression et le souvenir.

Cependant, dès que Thérèse fut guérie, sa piété se ralentit insensiblement. Beaucoup de personnes séculières l'avaient souvent visitée pour faire quelque diversion à

ses souffrances, et continuèrent encore après son rétablissement, qui devait sans doute ajouter de nouveaux charmes à sa conversation, dont on ne se lassait jamais. Thérèse, touchée de l'empressement qu'on lui témoignait, s'imaginait y devoir répondre, et peu à peu sa politesse la menait plus avant qu'il ne fallait. Il est certain qu'elle s'était fait, sur la reconnaissance, des idées trop simples et trop générales, et que l'horreur qu'elle avait de l'ingratitude, lui causa quelquefois de dangereuses illusions; aussi les a-t-elle bien déplorées dans la suite de sa vie : *O quel aveuglement, mon Dieu, s'écrie-t-elle ! que n'ai-je été toujours ingrate au monde, et jamais à vous !*

Ainsi les conversations vives venant à se multiplier, les liaisons agréables se formèrent, le cœur s'amollit, et le goût de la prière cessa. C'en fut assez pour faire bientôt cesser la prière même, car sous prétexte que ses infidélités la rendaient indigne de s'entretenir avec Dieu, elle n'osait plus s'en approcher.

Après avoir secoué ce joug, sous lequel elle se fût bien moins égarée, elle se livra tout-à-fait à la dissipation. Avant qu'elle eût franchi cette barrière, elle se sentait trop combattue par des sentiments opposés. L'oratoire et la grille la partageaient; l'un détruisait ce que faisait l'autre. Lorsqu'elle était au parloir, le souvenir des faveurs célestes venait mêler de l'amertume à ses joies mondaines, et lorsqu'elle était en oraison, les images des vrais plaisirs venaient l'y troubler et faire évanouir sa fermeté.

Ce fut pour éviter ces agitations violentes et ces reproches secrets, qu'elle abandonna l'exercice de la prière mentale. Elle s'en abstint encore par une autre raison prise de sa sincérité même, qui lui tendit un piège en cette rencontre; tant il est vrai que les vertus morales, si la religion ne les dirige, ne suffisent pas pour nous bien conduire.

Comme elle comprenait toute la malice de son égarement, elle s'imagina que dans une vie aussi dissipée que la sienne, c'était imposer au monde, que d'observer les pratiques des âmes les plus intérieures; car en la voyant si régulière au dehors, on lui croyait le cœur fort dégagé. Ainsi, selon son erreur, pour agir de meilleure foi avec Dieu et avec les hommes, ou plutôt, pour se mettre plus en liberté, elle devint entièrement esclave de ses désirs.

Toutes ces liaisons indiscrettes étaient assaisonnées de part et d'autre de tant d'agrément, qu'elles devenaient de jour en jour plus difficiles à rompre. Chacun contribuait à rendre le commerce plus vif, à prolonger la durée des visites, et à former par conséquent de nouveaux obstacles au retour des réflexions.

Cependant, comme les yeux de la divine miséricorde étaient toujours ouverts sur Thérèse, au milieu d'un entretien qu'elle eut un jour avec une personne dont la familiarité lui devenait plus dangereuse que celle de toute autre, Jésus-Christ se présenta intérieurement à elle, accablé sous les tourments de sa flagellation, et lui faisant connaître combien cette conversation lui déplaisait. Cette idée la retint sur le bord du précipice, mais ne fut pas suffisante pour l'en éloigner, ni pour la soustraire au péril. Car on lui dit, pour calmer ses scrupules, que les visites d'un homme que sa qualité distinguait si fort, loin de tirer à conséquence, lui faisaient honneur. Et d'ailleurs il marqua lui-même tant d'empressement pour continuer à la voir, qu'elle n'eut pas la force de s'en défendre.

Au seul souvenir de ces conversations séduisantes, elle en est encore effrayée quand elle en fait le récit. *Hélas, dit-elle, Seigneur, que ne puis-je rapporter toutes les occasions dangereuses que vous m'avez fait éviter lorsque j'y étais le moins attentive, et durant ces tristes années où je m'exposais à perdre tous les jours, non-seulement votre grâce, mais en même temps ma réputation et mon innocence ! Vous m'en avez délivrée, mon Dieu ! tandis que je faisais tout ce qu'il fallait pour me donner à connaître telle que j'étais, vous*

cachiez ma mauvaise conduite, vous preniez soin de mettre au jour de petites vertus, si j'en avais quelques-unes, et de les faire paraître grandes aux yeux du monde, ce qui me conservait toujours la bonne opinion du public; car quoique mes vanités se laissassent quelquefois entrevoir, comme on remarquait en moi d'autres choses qui paraissaient bonnes, on avait peine à se persuader le mal.

Une de ses parentes, ancienne religieuse du même couvent, lui donnait souvent des avis sur son peu de vigilance, mais elle s'en fatiguait et s'en ennuyait. Ainsi elle passa une année entière errante dans les voies de la vanité sans recourir à l'oraison.

Lorsqu'elle était le plus dissipée, son père tomba malade. Elle sortit pour l'aller assister à la mort, et lui rendre tous les soins qu'exigeaient d'elle le devoir et la tendresse; il était toute sa consolation en ce monde. Elle le trouva qui s'affaiblissait beaucoup, et le servit au-delà de ses forces: car, dès lors, elle était sujette à ces maux de cœur et à ces vomissements qui la réduisirent pendant vingt années à des infirmités habituelles. Elle encouragea son père à souffrir par les motifs les plus pressants et les plus élevés. Le malade, ne se défiant pas qu'elle eût le cœur ailleurs occupé, l'interrogea sur les progrès de sa ferveur. Thérèse lui avoua qu'elle avait quitté l'oraison, sans néanmoins lui en découvrir la vraie cause, mais l'attribuant à sa santé languissante. Quand le moment d'une séparation si rude arriva, elle en fut extrêmement touchée; mais du moins son affliction la mit en état de réfléchir un peu plus sur sa conduite.

Pendant le séjour qu'elle fit chez son père, elle avait pris son confesseur. C'était un religieux de Saint-Dominique, fort homme de bien, à qui elle découvrit toutes les dispositions de son âme; et ce directeur sage lui persuada de reprendre la pratique de l'oraison. Il lui fit si bien voir à quel danger elle s'était exposée en la quittant, qu'elle n'a jamais cessé de s'y appliquer tous les jours, malgré le silence de l'Esprit-Saint, qui, durant dix-huit ans, l'y a tenue privée de ses lumières, et sans lui rendre le goût des dons célestes dont il l'avait autrefois favorisée dans cet exercice.

Dieu l'avait prévenue par tant de grâces, et par de si touchants témoignages de son amour, qu'il n'est pas étonnant qu'après qu'elle l'eut oublié, il lui ait fait sentir les rigueurs de sa jalousie pour la purifier et la remettre en état de recevoir une nouvelle abondance de faveurs qu'il lui destinait, et qui surpassèrent de beaucoup celles qu'elle avait déjà reçues.

Cette longue suite d'années où, pendant sa prière, elle a toujours trouvé le Dieu des consolations sourd à sa voix, nous fournit dans ses actions extérieures peu d'événements et peu de faits à rapporter, mais nous découvre dans son cœur une grande diversité de sentiments à décrire, et beaucoup d'opérations divines à admirer.

Thérèse, après la mort de son père, était rentrée dans son couvent, résolue, à la vérité, de chercher fidèlement du secours dans l'oraison, mais nullement déterminée à faire divorce avec les compagnies mondaines. Comme le charme de la vertu ne l'entraînait point à la prière, et qu'elle y portait le goût des créatures dont elle ne pouvait se dépendre, elle y allait d'ordinaire comme au supplice, ou du moins elle y entraît avec beaucoup de répugnance et d'ennui. Dès qu'elle y était, Dieu lui donnait un grand sentiment de ses péchés, dont il lui faisait de vifs reproches, qui étaient suivis de beaucoup de larmes; et un moment après il l'abandonnait à son insensibilité, au désordre de ses pensées, et à la guerre de ses passions.

Lorsque le temps de sa prière était fini, et qu'elle allait de nouveau se livrer aux amusements profanes, la voix de Dieu recommençait à crier au fond de son cœur, et l'appelait d'un côté, tandis que de l'autre elle suivait la voix du monde. Elle dit, en racontant ses anciennes agitations, qu'elle est encore étonnée comment elle a pu résister

à ces différentes attaques, et combattre si long-temps contre Dieu et la créature, sans se soumettre tout-à-fait à l'un ou à l'autre.

Durant ces heures fixes et réglées qu'elle s'était inviolablement prescrites pour venir chercher à l'oraison la force et la lumière qui lui manquaient, l'esprit de Jésus-Christ n'agissait sur elle que comme un Dieu jaloux qui se venge, et la laissait accablée sous le poids de ses misères. Mais en d'autres temps, et lorsqu'elle s'y attendait le moins, une clarté soudaine se répandait dans son âme, et lui montrait l'éternel amour de Jésus-Christ pour elle, la fidélité de ses promesses, et l'imposture des biens sensibles.

Ces faveurs imprévues l'affligeaient au lieu de la consoler, et elle ne pouvait être en effet punie plus rigoureusement que par ces redoublements de tendresse. Elle dit qu'elle en était tourmentée, confondue, anéantie, et c'était le genre de supplice le plus cruel pour un cœur comme le sien. « O Dieu de mon âme, dit-elle, où trouverai-je des termes assez forts pour expliquer toutes les grâces que, dans le cours de ces années, vous me faisiez, en me disposant tout-à-coup par un grand repentir, et dans le temps que je vous offensais le plus, à goûter vos douceurs et vos caresses les plus familières ?

« Il est vrai, Seigneur, que pour vous venger, vous vous serviez de la plus rude, mais de la plus délicate punition que vous puissiez exercer contre moi, et que vous saviez me devoir être la plus sensible : car vous me punissiez de mes fautes par des familiarités encore plus tendres. »

Cependant tout cela ne lui détachait pas le cœur, et les entretiens frivoles l'amusaient toujours. Ce qu'ils avaient de séduisant pour elle amollissait tellement sa vertu, qu'elle n'avait pas la force de se soutenir sur le penchant où elle était. Les remords les plus pressants lui offraient en vain la victoire ; ses résolutions les plus sérieuses et les plus fermes s'évanouissaient au moment qu'il les fallait mettre en usage : « Je re-tombais, dit-elle, dès le soir dans les fautes que j'avais le matin pleurées. Que vous avez de bonté, Seigneur, de souffrir avec vous une âme qui ne saurait souffrir que vous soyez avec elle ! O que vous savez bien être ami ! Que de condescendances, que de faveurs pour une créature que vous aimez ! Vous attendez que peu à peu elle se fasse à votre humeur, et cependant vous supportez la sienne : vous lui tenez compte de ces instants d'amour qu'elle vous témoigne, et, avec un repentir d'un moment, elle vous fait oublier toutes ses offenses. »

La situation de Thérèse était assurément digne de compassion. Elle ne goûtait de joie pure, ni dans le commerce du monde, ni dans le service de Dieu. De quelque côté qu'elle se tournât, elle y portait un cœur partagé, que des sentiments contraires déchiraient ; tantôt les remords suspendaient le cours de ses divertissements ; tantôt les compagnies l'y rengageaient encore plus : mais, tant que durèrent ces vicissitudes d'égaréments et de retours, elle ne quitta point l'exercice de la prière, malgré tout le dégoût qu'elle en avait, et tout l'ennui qu'elle en ressentait. « Quand j'allais, dit-elle, à l'oraison, la violence que je souffrais par mes méchantes habitudes, était si excessive, et au moment que j'entrais dans l'oratoire, la tristesse qui me prenait était si grande, que j'avais besoin, pour m'y contraindre, de tout mon courage, que l'on dit n'être pas petit. En effet, on a vu, dans les occasions, que Dieu m'en a donné beaucoup au delà de mon sexe, mais par malheur je l'ai bien mal employé. »

C'était même son grand courage qui faisait son plus rude supplice, car il l'excitait à des efforts que Dieu laissait encore impuissants, afin de lui faire éprouver à quel excès de faiblesse ses infidélités l'avaient réduite.

Pour bien concevoir le caractère de ses agitations et de ses peines, il faut se la re-

présenter sous deux idées. D'un côté, c'est une jeune religieuse de vingt-sept ans, éclairée dès l'enfance sur l'excellence de la religion, sur les grands objets de l'éternité, sur le néant des choses humaines, et dans la suite prévenue familièrement par les dons les plus sublimes de la grâce, et par les témoignages les plus sensibles de l'amour de Jésus-Christ. De l'autre, c'est une personne généralement estimée par les gens du meilleur esprit et du meilleur goût, dont elle fait l'empressement et les délices; ardente pour ses amis, tendre par excès à la reconnaissance, plus propre que nulle autre à former des liaisons nobles et flatteuses, à les soutenir, à les animer, et aussi capable d'en faire tout l'agrément que de le sentir. Ce fut sur de telles dispositions que Dieu voulut exercer cette longue variété d'épreuves, qui donnèrent au cœur de Thérèse de si terribles assauts.

Elle savait pourtant par mille expériences que l'âme est tout autrement émue par les vives impressions de la foi que par celles des sens. Lorsqu'elle les comparait l'un à l'autre, l'irrésolution de son choix l'accablait de honte; elle sentait, disait-elle, son esclavage, mais ne pouvait comprendre en quoi il consistait; car on ne lui faisait aucun scrupule de ses conversations amusantes, qui néanmoins lui étaient entièrement le goût des choses divines, et nourrissaient en elle ses sentiments de tiédeur. Il lui arrivait quelquefois d'être surprise que, durant le temps de sa prière, Dieu la laissât si désolée sans lui rien découvrir des trésors de sa vérité. Et lorsque dans la suite elle fait réflexion sur ce qui causait alors son étonnement: « La plaisante manière, dit-elle, de prétendre à l'amour de Dieu! Nous voudrions tout-à-l'heure le tenir entre nos mains, et garder en même temps toutes nos attaches; n'exécuter aucun de nos bons desirs, ne parvenir jamais à relever de terre notre cœur, et néanmoins être inondés de consolations spirituelles. »

Après toutes ces révolutions, où elle était toujours demeurée errante au gré des desirs qui la partageaient, elle se trouva enfin fatiguée de tant de vains efforts, qui n'avaient pu la faire parvenir au repos qu'elle souhaitait. Un jour qu'elle était plus qu'à l'ordinaire déchirée par ses remords et par ses passions, elle entra, selon sa coutume, dans un oratoire, et vit dans un coin un tableau qu'on avait emprunté pour quelque solennité prochaine; c'était une image de Jésus-Christ couvert de sang et de plaies. En y jetant les yeux, il lui vint aussitôt dans l'esprit, combien elle était ingrate à tous les tourments que son Sauveur avait endurés pour elle, et cette réflexion lui causa soudainement une si vive douleur, qu'elle crut, dit-elle, que son cœur s'allait fendre. Frappée par ce coup salutaire, elle se prosterna devant cette image; elle y répandit des torrents de larmes, et protesta qu'elle ne se relèverait point qu'auparavant elle n'eût obtenu la force de n'être plus infidèle à Dieu. Sa prière fut écoutée; elle se sentit en peu de moments plus de courage et plus de ferveur que jamais, et non-seulement ne tomba plus dans ses grandes dissipations, qu'elle eut toujours depuis en horreur, mais fit des progrès étonnants en toutes sortes de vertus.

Avant la fin de ces années orageuses, où la main du Seigneur se tenait sur elle appesantie, elle avait commencé de lire les Confessions de saint Augustin. Elle y examina les rapports qu'il y avait entre les égarements de ce grand homme et les siens: mais se trouva beaucoup plus infidèle que lui, parce qu'il n'avait jamais quitté Dieu depuis le moment de sa conversion, au lieu qu'elle était retombée tant de fois. L'heureux instant où la grâce avait triomphé de ce saint docteur la touchait particulièrement, et cette voix qu'il entendit dans ce jardin lui paraissait frapper à ses oreilles. Elle s'y arrêta long-temps, les yeux tout baignés de pleurs, et lorsque dans la suite elle fait le récit de cet événement, et qu'elle se représente les révoltes de son cœur et les violents combats dont elle était alors agitée: « O grand Dieu, s'écrie-t-elle, qu'une âme souffre

« quand il s'agit de perdre la liberté qu'elle a d'être toujours maîtresse d'elle-même !
 « que de tourments elle endure ! j'admire encore aujourd'hui comment j'y pouvais
 « réussir. »

Il semble que Dieu n'attendait, pour ainsi dire, que quelques démarches de sa part pour la remplir des dons célestes. Dès qu'elle revenait à Jésus-Christ, il revenait à elle, et les faveurs divines recommençaient et redoublaient. Elle s'en étonnait toujours, parce que Dieu, dit-elle, ne donne ordinairement ces grâces lumineuses qu'aux âmes qui ont acquis déjà une grande pureté de conscience.

Ce fut donc d'abord après son divorce avec les compagnies qu'elle fut élevée à cette contemplation sublime dont elle parle dans l'endroit de sa vie, où elle décrit les différents degrés d'oraison par où elle est parvenue à de si hautes connaissances et à de si grands sentiments d'amour.

Elle traite cette matière avec étendue, et fait une longue suspension à son récit, pour expliquer ces diverses opérations de l'Esprit de Dieu. Ce serait interrompre le cours de notre histoire que de rapporter ici tout ce qu'elle dit sur ce sujet, ou définir toute sa doctrine, que d'en faire simplement l'analyse.

Il n'appartient pas à des profanes de parler le langage des saints, et d'entrer dans des mystères réservés aux âmes pures et choisies. De plus il faut bien considérer par quels motifs sainte Thérèse écrit sur ces sortes de choses. Elle le fit par ordre exprès de son confesseur, qui, voulant s'éclaircir sur les dispositions de son âme, dont les théologiens de ce temps-là jugeaient fort différemment, l'avait engagée à lui faire un ample détail de tout ce qui lui était arrivé depuis sa naissance ; et c'est pour satisfaire à cet ordre qu'elle nous a laissé sa propre histoire. Nous parlerons en son lieu du caractère de tout l'ouvrage, et nous nous contenterons de dire à présent qu'à l'égard de cette doctrine mystérieuse qui a été le sujet de ses longues digressions, elle déclare qu'on ne peut s'en expliquer nettement, ni se faire assez entendre, et que, quelque désir qu'elle ait de la bien développer, tout ce qu'elle en pourra dire sera toujours très-obscur. Aussi, dans les avis qu'elle a laissés pour ses sœurs, elle les exhorte fort à n'avoir pas d'empressement pour cette lecture, plus propre souvent à nourrir des curiosités vaines, qu'à porter à la pratique des vertus, et à la mortification des sens. C'est pour cela qu'elle eût bien voulu s'exempter de ce travail : *J'écris, dit-elle, à la dérobée et avec peine, parce qu'étant dans une maison pauvre, cela m'empêche de filer, et me détourne de mes autres occupations ; si l'on ne m'avait commandé d'écrire, au seul souvenir que je suis femme, la plume me serait tombée des mains.*

Tout ce que la Sainte nous apprend de ces communications intimes qu'elle eut avec Dieu, passe l'intelligence humaine, mais du moins nous laisse juger que depuis qu'elle eut renoncé aux conversations dangereuses, la prière n'eut plus pour elle que des charmes et des douceurs, et que, du moment qu'elle y entra, elle se trouvait abimée dans les lumières et dans les délices.

Cependant le Seigneur ne lui accorda pas un repos fixe et inaltérable. Il y avait encore en elle des infidélités à punir. La jalousie divine s'était vengée des attachements un peu trop tendres qui avaient amolli Thérèse, par ces amertumes et ces ennuis qu'elle avait soufferts dans l'oraison, durant vingt années : mais cette âpreté qu'elle avait eue pour les lectures profanes qui l'avaient séduite, méritait aussi son châtiement. Ainsi Dieu n'ayant voulu donner la paix à son cœur qu'après lui avoir fait éprouver une cruelle guerre, il ne donna de calme à son esprit qu'après lui avoir fait essayer bien des tempêtes.

Tandis que Thérèse marchait à grands pas dans les voies de la sainteté la plus éminente, sans que rien fût capable de l'en détourner, elle commença de se sentir agitée

par une humble frayeur que ces douceurs excessives qu'elle goûtait dans la prière, et que ces familiarités surprenantes où Jésus-Christ daignait entrer avec elle, ne fussent des impostures du démon, qui la voulait détourner d'une plus utile et plus sérieuse application à demander à Dieu ses miséricordes. Elle fut violemment tourmentée de cette crainte, et pensa qu'elle ne trouverait de repos qu'après avoir consulté sur cela des gens habiles. Elle s'adressa d'abord à un gentilhomme de ses parents, nommé François de Salecède, qui faisait son séjour à Avila ; c'était un grand homme de bien, et qui, quoique engagé dans le mariage, menait une vie intérieure. Thérèse le pria de conférer sur ces incertitudes avec un fameux directeur de la ville, de Gaspar Dace, bon théologien, et célèbre par ses lumières et par sa sainteté. Ces deux personnes examinèrent mûrement toute cette affaire spirituelle, et après l'avoir bien approfondie, ils jugèrent que Thérèse était dans l'illusion, et voulurent un peu brusquement la faire renoncer à de légères imperfections qui ne paraissaient pas s'accorder avec ces dons sublimes dont elle était continuellement favorisée.

Il est vrai qu'elle avait renoncé sans réserve à tous ces entretiens frivoles qui avaient si long-temps amusé son cœur : mais elle n'était pas indifférente à la conversation des gens d'esprit, elle s'y prêtait encore quelquefois, et n'en fuyait pas les occasions. Cela peut ne pas s'appeler une faiblesse et un partage dans les âmes communes : mais dans celles que Dieu traite avec autant de distinction qu'il faisait Thérèse, il est difficile de l'appeler autrement. Voilà ce qui fondait les doutes de ces personnes et des autres qui la croyaient trompée. Car il y avait dans Avila de saintes âmes, beaucoup plus parfaites et plus détachées qu'elle n'était alors, à qui Dieu ne communiquait point ces sortes de grâces extraordinaires.

Une des plus sensibles mortifications que Thérèse ait jamais souffertes, c'est que les faveurs particulières qu'elle recevait de Dieu, soient devenues publiques, et de n'avoir pu les retenir sous un éternel silence. Les uns s'en entretenaient pour la juger et la rassurer ensuite dans ses doutes, qui n'étaient pas mal fondés : car en ce même temps-là il était arrivé à quelques femmes de grandes illusions sur ces matières. Les autres en parlaient pour la blâmer. On disait qu'elle voulait passer pour sainte, et qu'elle inventait des pratiques nouvelles, quoiqu'elle n'accomplît pas encore sa règle, et qu'elle fût bien au-dessous de beaucoup de religieuses de la maison. Thérèse n'en voulait de mal à personne, et même justifiait ses accusateurs auprès de Dieu, lui représentant qu'ils n'avaient pas tort. Cependant ses deux amis, qui l'avaient pressée un peu plus vivement, s'aperçurent que leurs décisions l'avaient effrayée, et lui conseillèrent avec prudence de s'adresser à quelqu'un des pères de la Compagnie de Jésus, très-expérimentés sur les voies intérieures, et nouvellement établis dans Avila.

Thérèse, à qui la grande réputation de ces pères avait déjà donné pour eux beaucoup de respect et de confiance, ne manqua pas de suivre ce conseil. Elle eut le bonheur de trouver un homme fort propre à ménager ses faiblesses et à guérir les plaies de son cœur. Aussi les lui découvrit-elle entièrement ; et elle lui fit une confession générale de toute sa vie. Ce père ayant appris que jusqu'alors elle n'avait point eu de directeur fixe et assuré, lui inspira sagement de renoncer à de petites choses qui, n'étant pas des fautes essentielles, la retardaient néanmoins beaucoup dans les voies de Dieu. De plus, il lui ordonna de méditer sur la vie et sur les mystères de Jésus-Christ, mais en même temps de résister à ces sentiments de joie qu'elle avait en priant, jusqu'à ce qu'il lui eût donné d'autres règles. Enfin il l'exhorta beaucoup à mortifier ses penchants plus qu'elle n'avait fait.

Ces manières douces l'encouragèrent ; elle prit les armes contre elle-même ; elle s'abandonna sans s'épargner à toutes les rigueurs de la pénitence, et joignit à cela

plus de recueillement, plus de silence et de retraite. La prudence de ce père parut en ce qu'il ne soumit point d'abord Thérèse à des lois trop dures. Il laissa quelque chose à faire à son zèle ; il suivit l'œuvre de Dieu, il étudia le naturel et les habitudes de la personne qu'il conduisait, et peu à peu, sans prévenir les mouvements de la grâce, il la fit avancer davantage. Quoiqu'elle eût beaucoup de docilité pour ses conseils, elle dit pourtant qu'il lui imposait certaines pénitences qui n'étaient pas de son goût, mais qu'elle les faisait. Elle fut deux mois à résister à l'impression de Dieu, suivant que son confesseur lui avait ordonné ; mais plus elle combattait, plus Dieu la comblait de faveurs.

En ce temps-là, le père François de Borgia, provincial alors, et depuis général des Jésuites, vint à Avila. Le confesseur de Thérèse lui persuada de consulter sur ses doutes ce grand homme, plus illustre encore par son généreux renoncement au monde et par ses connaissances dans les choses divines, que par les titres et par l'éclat de sa naissance. Elle fit en sorte qu'il la vint voir, et avec sa franchise naturelle lui découvrit le fond de son âme. Saint François de Borgia lui répondit sans hésiter que ce qu'elle éprouvait était véritablement l'opération de l'Esprit-Saint : il lui recommanda fort de ne plus résister à son attrait, de commencer son oraison par la considération des souffrances de Jésus-Christ ; et que, si Dieu l'élevait à une contemplation plus sublime, elle ne s'opposât point à son mouvement. Elle fut très-satisfaite de cette réponse ; elle se prescrivit de plus grandes austérités qu'elle n'en avait fait encore, et les pratiqua toute sa vie avec beaucoup de constance et de courage. La faiblesse de son tempérament ni ses infirmités continues ne l'empêchaient point de porter toujours un rude cilice, et elle ne se guérissait des plaies de la pénitence qu'en s'en imposant de nouvelles.

Cependant son confesseur ayant été obligé de s'éloigner d'Avila, elle en fut fort affligée, dans la crainte de n'en pas trouver un autre qui lui fût si convenable. Quand il partit, son âme se trouva, dit-elle, comme dans un désert, éperdue, agitée d'alarmes, et sans savoir où chercher du secours. Un de ses parentes demanda la permission de la mener chez elle ; aussitôt elle y consentit, afin d'avoir le moyen d'aller à la maison des Jésuites pour tâcher d'y trouver un confesseur qui pût remplacer le sien. Elle eut occasion chez sa parente de faire amitié avec une dame veuve, d'une qualité distinguée, qui menait une vie sainte, et même était fort en liaison avec ces pères, auprès de qui elle logeait.

Thérèse prit le confesseur de cette dame, et alla passer quelques jours chez elle pour voir plus commodément le Jésuite qu'elle avait choisi. Il se nommait le père Baltazar Alvarez ; c'était un religieux sage et très-propre à tenir la place de celui que Thérèse avait perdu. Il reconnut aussitôt que, malgré les grandes grâces qu'elle recevait, et toutes les austérités qu'elle pratiquait, elle était encore faible et peu affermie dans la vertu ; et remarqua que, par une certaine noblesse de sentiments elle ne pouvait s'empêcher de témoigner beaucoup d'amitié à ceux qui en avaient pour elle ; et comme il s'aperçut que cela n'était que trop capable de ralentir sa ferveur dans les choses divines, il lui dit que, pour contenter Dieu, il fallait lui sacrifier tout, et renoncer à toutes ces liaisons amusantes. Ce conseil lui parut sévère, et elle sentait beaucoup de violence à le suivre. La tendresse naturelle qui l'attachait aux personnes qu'elle voyait, la préoccupait de telle sorte, qu'elle ne croyait pas pouvoir honnêtement rompre ces engagements, et elle disait à son confesseur que, puisqu'il ne voyait point de mal dans cette sensibilité qu'elle avait pour ses amies, elle ne comprenait pas quelle raison il avait de l'en vouloir séparer, et de la faire passer pour inconstante et pour ingrate. Le père Alvarez lui dit de recourir à la prière, et de réciter pendant

quelques jours l'hymne du Saint-Esprit, pour obtenir d'être éclairée. Elle lui obéit avec ferveur, et pendant cette prière pleurait amèrement ses attaches. Un jour, après avoir long-temps gémi selon sa coutume, Dieu tout-à-coup s'empara de son esprit plus fortement qu'il n'avait fait encore, jusqu'à lui ôter même presque tout l'usage de ses sens; et elle entendit au fond de son cœur comme une voix qui lui disait : *Je veux désormais que vous n'ayez plus de commerce avec les hommes, mais avec les anges.* Ce peu de paroles eut tant d'efficace, qu'elle se trouva déterminée sur l'heure à faire ce que bien des conseils et bien des efforts n'avaient pas eu le pouvoir de gagner sur elle; et les résolutions qu'elle prit firent même beaucoup de bien aux personnes que leurs conversations lui avaient rendues si chères.

Après tous ces divorces, Thérèse ne tenait plus aux créatures, et l'Esprit-Saint, qui se plaisait dans cette âme parfaitement purifiée, ne cessait de la combler de ses faveurs : mais elle ne se trouva pas pour cela délivrée de ses peines.

Ces dons rares et sublimes dont Dieu la prévenait à tout moment, servaient à la critique et à la curiosité de bien des gens de vertu. On s'en entretenait dans les écoles et dans les conférences des théologiens, et quelques-uns même, par un zèle officieux, se mêlaient gratuitement et sans aveu de vouloir apporter remède à ce qu'ils appelaient des illusions. En sorte que six personnes qui faisaient profession de spiritualité par état, après avoir conféré ensemble sur les dispositions de la Sainte, décidèrent qu'elle était trompée. Ils en parlèrent à son confesseur, et l'engagèrent dans leur opinion, du moins à faire semblant d'y être, pour pouvoir mieux, disaient-ils, éprouver la Sainte. Le père Alvarez, qui était fort humble, se fiait peu à ses lumières, et souvent en consultait d'autres sur les états de Thérèse, ce qui la mettait, et lui-même aussi quelquefois, dans de très-grands embarras. Il fut donc résolu qu'elle communierait plus rarement; qu'elle vivrait moins retirée, et ne prolongerait plus ses oraisons au-delà du temps prescrit par la règle. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler ses inquiétudes et ses frayeurs. Quand son confesseur lui eut annoncé cette décision, elle en fut pénétrée de douleur, et sans doute on la mettait dans une situation bien cruelle.

Thérèse avait fait un sacrifice à Dieu, non seulement de toutes les liaisons qui pouvaient partager son cœur, mais encore de toutes celles qui pouvaient faire dans son esprit la diversion la plus légère. Et dans le temps que Jésus-Christ, pour la récompenser de tant d'efforts, lui fait éprouver tout ce qu'il y a de plus vif dans les opérations de sa grâce, on l'oblige d'y renoncer, et on la réduit à tenir entre le ciel et la terre, sans objet et sans soutien, le cœur le plus sensible et le plus tendre qui fut jamais.

Ce qui la touchait pourtant plus que toutes choses, c'était de n'avoir pu soustraire à la connaissance des hommes ces mystères de miséricorde et d'amour qui s'étaient passés dans son âme, et de voir les faveurs divines les plus secrètes exposées à la censure publique, et soumises à la discussion de l'intelligence humaine.

Elle ne découvrit l'excès de sa tristesse à personne qu'au père Alvarez, qui l'aimait beaucoup, quoiqu'il eût pour elle des manières un peu sèches. Mais comment ne se fût-il pas impatienté quelquefois? On lui reprochait à tout moment qu'il avait trop de crédulité de s'arrêter à regarder comme solide et véritable tout ce que Thérèse lui disait de ses dispositions. Il avait de plus à répondre à tout ce qu'on lui objectait pour détruire la bonne opinion qu'il avait d'elle : et d'ailleurs il la fallait consoler sur tous ces bruits qui l'affligeaient, et travailler sans cesse à la calmer sur toutes ses frayeurs.

Comme on ne pouvait lui défendre de gémir en secret, elle offrait à Dieu ses soupirs, et se plaignait tendrement à lui des calomnies qu'on faisait contre elle, et des

persécutions qu'elle souffrait. Un jour qu'elle était fort occupée de son affliction, elle sortit de l'église, et se retira dans un oratoire sans avoir personne avec qui elle pût soulager ses peines, incapable de lire ou prier, dans une désolation totale, le cœur plongé dans l'amertume et dans l'ennui, et l'esprit agité de frayeur que le démon ne la trompât, et prête à succomber sous le poids qui l'accablait, sans savoir que devenir. Elle demeura quatre ou cinq heures en cet état, sans recevoir de consolation ni de la terre ni du ciel, et abandonnée aux alarmes de mille autres peines qu'elle imaginait. En ce moment qu'elle était abîmée dans sa douleur, elle vit évanouir toutes ses peines avec ce peu de paroles qu'elle entendit intérieurement : *Ne craignez point, ma fille, c'est moi : je ne vous abandonnerai pas. O Seigneur, s'écrie-t-elle en cet endroit, qu'il paraît bien que vous êtes le véritable et le puissant ami ! vous pouvez tout ce que vous voulez, et vous ne cessez jamais d'aimer ceux qui vous aiment ! Que tous les êtres du monde vous louent, Seigneur. Oh ! qui pourrait dire combien vous êtes fidèle à vos amis ? Toutes les créatures peuvent nous manquer : mais, ô puissant Maître des créatures, vous ne nous manquez jamais ! Après avoir un peu laissé souffrir ceux que vous aimez, que vous les en dédommangez délicieusement, Seigneur, et qui pourrait exprimer la tendresse et les charmes de votre retour ! Oh ! qui pourrait être assez heureux pour n'avoir jamais porté d'autres chaînes que les vôtres ? O mon Dieu, que n'ai-je assez d'esprit ; que n'ai-je un langage nouveau pour faire connaître vos merveilles comme mon âme les connaît ! Tout me manque, Seigneur, mais pourvu que vous ne m'abandonniez pas, je ne vous manquerai pas moi-même.*

La joie fit couler des torrents de larmes, et elle ne pouvait admirer assez le soudain changement de son cœur, qui tout-à-coup se trouva dans une paix si profonde. Elle dit qu'à en juger par le déplorable état où elle était auparavant, elle aurait cru que, pour la disposer à la tranquillité, il lui aurait fallu plusieurs heures ; et que rien n'était comparable à la force de ce peu de paroles qui lui donnèrent en un instant tant de courage, tant d'assurance, tant de calme et tant de lumières, qu'elle se sentit prête à soutenir contre le monde entier, que c'était Dieu véritablement qui lui avait parlé. *Que tous les savants, dit-elle, s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que tous les démons se déchainent pour me tourmenter ; je sais, Seigneur, que vous êtes le Dieu puissant et fidèle, et qu'après avoir fait tant de fois l'expérience de ce que l'on gagne à ne se fier qu'à vous seul, vous ne me manquerez en nulle occasion.* Dorénavant, elle ne s'inquiéta plus des jugements des hommes ; on continua néanmoins d'interpréter désavantageusement tout ce qui lui arrivait. On alla même jusqu'à dire qu'elle était possédée, et elle fut trois ans à soutenir de la part des gens de bien mille sortes de railleries et de soupçons qui l'affligeaient à la vérité, mais qui ne la décourageaient point.

Les dons célestes augmentaient toujours, et se répandaient sur elle dans une évidence qui l'affranchissait de plus en plus de toutes ses incertitudes. Cependant Dieu la soumit encore à une épreuve bien rigoureuse. Un religieux qui la confessait lorsque le père Alvarez était absent, lui dit un jour, par je ne sais quelle inspiration, qu'elle était assurément abusée, et que, sous quelque idée que Dieu pût se manifester à elle dans la prière, aussitôt elle ne manquât pas de s'en moquer, et de s'armer même du signe de la croix. Le commandement était dur ; aussi lui parut-il qu'on lui enfonçait le poignard dans le sein. Peut-être tant de faux jugements que l'on fit sur son état doivent-ils s'attribuer à son peu de facilité de s'expliquer. Elle était la première à dire qu'elle ne pouvait se faire entendre quand elle parlait de ces effets purement surnaturels que Dieu opérait en elle, et cela n'était pas suprenant, puisqu'elle-même ne comprenait pas comment cela se faisait. En parlant à son confesseur, à qui elle

envoyait l'histoire de sa vie : *J'avoue en cela, lui dit-elle, mon ignorance et ma grossièreté, et cela fait bien voir que, quoiqu'il vous semble que j'ai l'esprit assez vif, je ne l'ai pourtant pas tel que vous pensez ; car j'ai éprouvé en plusieurs rencontres que mon intelligence, selon le proverbe, ne se nourrit que de ce qu'on lui présente tout apprêté.*

Comme le père Alvarez fut quelques jours sans revenir, elle obéit à l'ordre qu'on lui avait donné, et le signe de croix lui paraissant une insulte sacrilège qu'elle faisait à Jésus-Christ, elle lui en demandait pardon quand elle le faisait. On vit par la suite combien le mérite de son obéissance était agréable à Dieu : car il ne cessa point de la remplir de ses dons les plus excellents, et lui promit qu'un jour la vérité se découvrirait, et que ceux qui jugeaient d'elle désavantageusement reviendraient de leur erreur.

Cette promesse l'enflamma d'un nouvel amour encore plus ardent, et souvent il lui semblait que son âme s'allait séparer de son corps. Le désir de voir Jésus-Christ la dévorait tellement, que dans ses transports elle se croyait prête à expirer. Elle aimait à répéter ces paroles du Prophète : *Mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, avec autant d'ardeur qu'un cerf altéré cherche la source des eaux.* A ces mots elle se sentait emportée hors d'elle-même ; et Dieu permettait quelquefois qu'elle ne pût se contenir devant le monde, afin que la vérité commençât à se découvrir. Toute l'éloquence humaine est impuissante pour exprimer la violence de ses mouvements, et l'on peut en juger par l'exemple que nous allons rapporter. Il est très-célèbre dans l'histoire de sa vie. Et comme il est des plus extraordinaires et des plus difficiles à représenter, nous ne changerons rien aux propres termes de la Sainte, qui le rapporte elle-même.

Dans l'excès, dit-elle, de ces désirs, il a plu quelquefois à Notre-Seigneur de me favoriser de la vue d'un ange assez petit de taille, mais d'une beauté admirable, et que ses yeux étincelants me firent prendre pour un séraphin. Il tenait à la main un large dard qui me paraissait être d'or, et porter à la pointe un peu de feu. Je sentais comme s'il me l'eût enfoncé dans le cœur à diverses reprises, et me perçant jusqu'au fond des entrailles, il me semblait qu'en le retirant il me les arrachait et les enlevait avec lui ; et il me laissait tout embrasée d'amour pour Dieu. Elle ajoute qu'en ces occasions, la douleur qu'elle ressentait était si violente, que n'ayant pas la force de crier, elle était contrainte de laisser échapper quelques soupirs faibles et languissants ; et que ces maux sont accompagnés d'une si excessive douceur, que l'âme n'a garde de désirer la cessation d'un mal si délicieux.

Voilà sans doute un langage qui n'est pas tout-à-fait intelligible au commun des hommes : mais l'ignorance de l'esprit humain ne détruit pas la réalité des opérations divines, et dans le récit de ces mystères, il y a toujours de quoi suffisamment exciter dans les cœurs humbles et dociles le désir de se mettre en état de les pénétrer. *C'est, dit la Sainte, entre Dieu et l'âme un si doux commerce d'amour, que je supplie sa bonté d'en faire goûter les délices à quiconque croirait que je ne dis pas la vérité : car, après que cela était passé, quand j'en faisais le récit, personne ne comprenait rien à ce que je disais.*

On est surpris de l'entendre dire qu'après des faveurs de cette nature, elle retombait encore de temps en temps dans les mêmes incertitudes, et ne pouvait concevoir comment des sentiments si contraires pouvaient se rencontrer dans le même cœur. Lorsque les troubles revenaient, c'était pour elle un rude assaut : car toutes les grâces qu'elle avait reçues s'effaçaient alors de son idée, ou, comme si elles n'eussent été qu'un songe, il ne lui en restait qu'un léger souvenir qui ne servait qu'à la tourmenter ; et ses lumières s'obscurcissaient de telle sorte, qu'elle se laissait aller aux doutes et aux défiances sur tout ce qui lui arrivait intérieurement. Mais Dieu ne la laissa plus que peu de moments dans de telles agitations.

Ce fut en ce temps-là qu'un jour, étant en oraison, elle se trouva, dit-elle, en un instant toute vivante dans l'enfer; et aussitôt elle comprit que Dieu lui voulait faire voir le lieu que les démons lui avaient préparé. Un auteur des plus solides rapporte cette vision dans un de ses ouvrages, et nous pouvons bien la rapporter après lui. Il y a, dit-il, en ces occasions deux choses qu'on peut mettre en doute : 1° si la personne qui fait le récit est sincère; 2° si ce n'est point une illusion de son imagination. Or, pour peu qu'on ait connaissance des ouvrages et du caractère de sainte Thérèse, on ne doutera jamais de sa sincérité; et l'on aura de la peine à croire que des imaginations mettent les âmes dans un état aussi saint et aussi divin que celui où il paraît que Dieu la mettait par ces visions, et l'on ne se persuadera nullement qu'il ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions fantastiques, ni fonder sur des chimères tant de solides établissemens et tant d'œuvres éclatantes. Voici les propres termes de la Sainte :

L'entrée de ce lieu, dit-elle, me parut comme une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, ou comme un four fort bas, fort obscur et fort serré; le terrain, ce me semble, était d'une eau bourbeuse et sale, d'une odeur empestée, et pleine d'un grand nombre de reptiles venimeux. Au bout, de cette petite rue était un creux fait dans le mur en forme de niche où je me vis mettre fort à l'étroit; tout ceci encore n'est que mal ébauché, et cet aspect, tout affreux qu'il paraît, était un charme en comparaison du sentiment intérieur. Ce tourment était si terrible, que tout ce qu'on en saurait dire ne peut en représenter la moindre partie; je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à peine pourrais-je le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir, quoiqu'au rapport des médecins j'aie éprouvé les douleurs les plus insupportables qu'on puisse endurer en cette vie; ajoutez à cela une certaine agonie de l'âme, un serrement de cœur, un accablement, un ennui, un désespoir si épouvantable, que j'entreprendrais en vain de l'exprimer. Ce n'est pas l'âme qu'on déchire par une violence étrangère, c'est elle-même qui se déchire, qui s'arrache et se met en pièces. Comment pourrais-je exprimer ce feu intérieur et cette espèce de rage spirituelle dont l'impression se faisait en moi, sans que je connusse par qui? mais je me sentais toute consternée et toute hachée en mille pièces.

Elle ajoute que, si elle ne peut pas dire comment tout cela se passa, elle comprit bien néanmoins que c'était une grande grâce que le Seigneur lui avait faite, afin qu'elle vit de ses propres yeux d'où sa miséricorde la retirait. Elle dit que le récit de ses tourmens n'est rien, et qu'il est impossible de les décrire, et que, bien qu'il y ait près de six ans que cela lui est arrivé, dès qu'elle s'en rappelle le souvenir, elle est saisie de frayeur, et prête à tomber en défaillance.

Depuis ce temps-là tout lui parut facile dès qu'elle le mesurait aux peines de l'enfer, dont les livres et les discours des hommes lui avaient donné des idées si faibles et si peu proportionnées à ce qu'elle avait éprouvé dans cette occasion. *A quoi pensais-je, mon Dieu, s'écrie-t-elle, lorsque je me laissais enchanter aux fausses joies du monde; et comment pouvais-je prendre du plaisir à des choses qui me conduisaient à ce lieu funeste et dans cette affreuse demeure pour toujours?*

La Providence divine lui avait envoyé fort à propos saint Pierre d'Alcantara pour la tirer entièrement de ses perplexités, et pour en effacer toutes les traces dans son esprit. Ce saint vint à Avila comme commissaire-général de son ordre et visiteur de cette province. La même dame qui avait fait connaître les pères Jésuites à Thérèse, voulut lui faire connaître ce grand homme; et, sans en rien dire à notre Sainte, elle demanda au père provincial des Carmes la permission de le mener chez elle pendant huit jours, afin que l'homme de Dieu pût lui parler et l'examiner plus commodément. Thérèse lui fit grande pitié lorsqu'elle lui raconta toutes les contradictions qu'elle

avait souffertes de la part des gens de bien et des docteurs. Il lui dit que c'était une des plus grandes peines de cette vie; et lorsqu'il eut étudié avec application les diverses dispositions de la Sainte, il les approuva si fort, qu'il déclara qu'après les vérités de la foi, rien ne lui paraissait plus certain que cette âme était conduite par l'esprit de Dieu. Il fit donc tout ce qu'il fallait pour la rassurer; mais il ne laissa pas de lui annoncer qu'elle n'était pas au bout de ses peines.

Thérèse fut ravie qu'un homme de cette importance et d'une si grande lumière eût ramené le calme et l'assurance dans son âme. Pressée du désir de se donner à Dieu plus qu'elle n'avait fait jusqu'alors, elle s'engagea par un vœu à faire en toutes choses ce qu'elle connaîtrait être le plus parfait et le plus agréable aux yeux du Seigneur. Il y eut dans ce vœu un grand excès d'amour et de courage; toutes les vertus les plus héroïques de la religion, tous les exercices les plus nobles de la piété en sont les suites; car c'était s'engager à donner toute son attention pour n'avoir que des idées pures et célestes, pour ne parler que du royaume de Dieu, et pour consacrer ses moindres actions à sa gloire. Elle observa fidèlement ce vœu pendant cinq années, mais ses confesseurs et ses supérieurs, jugeant qu'il pouvait avoir un grand nombre d'inconvénients, l'en relevèrent au bout de ce temps-là. Cette vue terrible de l'enfer lui revenant sans cesse dans l'esprit, elle forma en elle-même un autre plan de vie, et la résolution de se séparer entièrement du monde. Elle était sur cela dans une agitation continuelle, sans trouble néanmoins et sans inquiétude; et ce qu'il y avait de douceur dans ces nouveaux desirs lui persuadait que de si justes sentiments avaient pour principe une inspiration divine.

Livre second.

Thérèse se trouvait engagée dans une maison où, depuis ses derniers projets de retraite et de pénitence, il lui eût été difficile de satisfaire à toute l'étendue de son zèle; et les mêmes choses qui s'opposaient à la parfaite régularité de ce monastère, auraient mis obstacle à ses desseins. Durant les jours de sa dissipation, elle ne s'était pas aperçue que cette demeure ne lui était pas convenable: mais sitôt qu'elle se fût proposé des pratiques et des maximes plus sévères, elle ne s'accommoda plus des libertés qu'on y tolérait.

La règle qu'on y observait alors était celle qui fut donnée aux ermites du Mont-Carmel, par Albert, patriarche de Jérusalem; mais elle n'était plus dans sa première vigueur depuis qu'en l'année 1431, Eugène IV l'avait adoucie, et cette mitigation ne contentait pas la ferveur de notre Sainte.

Comme les revenus ne suffisaient pas pour plus de quatre-vingts religieuses qu'elles étaient dans ce couvent, les unes s'adressaient à leurs parents, les autres à leurs amis pour en recevoir le supplément à leurs besoins. Ces relations au dehors attiraient beaucoup de visites séculières qu'on recevait d'abord par honnêteté, et ensuite avec plaisir; de là peu d'exactitude dans les observances, peu d'uniformité dans les sentiments. On se partialisait, on se divisait, et l'on conversait librement avec ses amis, sans respecter les lois du silence. Mais ce qui déplaisait à Thérèse, c'était le défaut de clôture.

Avant la défense du concile de Trente, on sortait avec l'agrément du provincial, non seulement pour des raisons graves, mais frivoles. Thérèse était celle que cette

facilité dégoûtait le plus , parce qu'elle aimait mieux que les autres la solitude , et qu'elle en était souvent enlevée par des dames du premier rang , qui , charmées de son commerce et de son humeur , obtenaient des supérieurs la permission de l'em-mener avec elles passer plusieurs jours.

Cependant , sans se découvrir à personne , elle roulait dans son esprit de grands desseins , depuis cette terrible vision de l'enfer , où elle avait connu les supplices qui lui étaient préparés si elle eût continué de vivre dans les mêmes relâchements. Elle était sans cesse occupée du désir d'entreprendre quelque chose qui pût marquer à Dieu sa reconnaissance , et méditait incessamment en elle-même sur les voies qu'elle pourrait prendre pour y réussir.

On avait mis une nièce de la Sainte entre les mains de ces religieuses pour former ses mœurs : mais les soins qu'on prit de son éducation n'empêchaient pas qu'elle n'eût beaucoup de penchant pour les vanités mondaines , et qu'elle n'employât presque tout son temps à la parure et à l'ajustement. Un soir qu'elle s'entretenait avec sa tante et avec une jeune religieuse de leurs amies , Thérèse , sans faire semblant de songer à rien , commença tout-à-coup à dire gaiement , comme à son ordinaire , que la vie qu'on menait dans cette maison n'était plus de son goût ; que le nombre des religieuses était trop grand , et que cela lui déplaisait. Eh bien ! dit aussitôt sa nièce , retirons-nous en toutes trois , et commençons un genre de vie plus austère , et conforme à celui des anachorètes. Cela ne fut pas dit en vain ; elles passèrent toute la nuit à raisonner sur ce projet ; et , après n'en avoir fait que rire d'abord , elles vinrent peu à peu à s'en entretenir sérieusement , et à penser aux moyens de l'exécuter. La nièce , qui était fort vive , offrit tout d'un coup à sa tante mille ducats. Thérèse lui sut bon gré de cette offre , mais fut encore plus ravie de voir qu'au milieu de ses vains amusements , elle montrât tant de zèle pour une œuvre qui semblait la devoir si peu intéresser. Il parut bien dans la suite que Dieu la touchait dès lors , puisqu'après que la réforme fut établie , elle se fit Carmélite , et vécut si saintement , qu'étant prieure à Valladolid , le roi et la reine d'Espagne vinrent la visiter au lit de la mort , et lui demandèrent part à ses prières.

Le lendemain de cet entretien , la Sainte fut visitée par une dame de ses amies , fille du gouverneur de la ville de Toro. Elles s'aimaient toutes les deux tendrement , et Thérèse connaissait cette veuve très-propre à contribuer à son dessein. Comme elle voulut découvrir ses sentiments : *Voilà* , lui dit-elle , en lui montrant sa nièce et la religieuse , qui étaient présentes , *deux jeunes personnes qui parlaient hier de l'envie qu'elles auraient de fonder un monastère , et elles m'ont fait passer la nuit à raisonner sur ce projet si bien concerté : car elles ne veulent pas moins que réformer l'ordre du Mont-Carmel.* La dame , loin de railler de cette nouvelle , la goûta fort ; et elle insista beaucoup sur cette fondation. Elle leur marqua les moyens d'en assigner les revenus , et il fut résolu qu'avant que de prendre aucune mesure , on recommanderait à Dieu cette affaire , et que l'on ferait de fréquentes oraisons pour connaître sur cela sa volonté. Elles s'y engagèrent toutes quatre de bon cœur , et un jour , la Sainte , après avoir communiqué , fut intérieurement éclairée d'une manière à ne plus douter que Jésus-Christ ne voulût qu'elle travaillât à cette entreprise. Elle fut excitée à ne rien épargner pour le succès de cet établissement , et à le mettre sous l'invocation de saint Joseph ; et il lui parut que Dieu lui promettait que lui-même serait au milieu des vierges qui demeureraient en ce lieu-là. Mais elle fut de plus persuadée qu'il fallait rapporter à son confesseur cette inspiration. Elle sentit aussitôt son courage s'animer pour tout entreprendre , quoiqu'elle prévît toutes les contradictions qui s'élèveraient contre elle ; et ce n'était pas sans frayeur qu'elle pensait que la paix don-

elle jouissait lui allait être enlevée, et qu'elle serait bientôt exposée à toutes les agitations des affaires.

Les obstacles ne la rebutaient nullement ; mais elle n'était pas moins ingénieuse à se les représenter dans tout ce qu'ils avaient de plus difficile, et ce fut toujours la manière dont Dieu la conduisit, soit pour la convaincre de ses faiblesses, ou pour donner plus d'éclat à ses victoires.

La maison qu'il fallait quitter était dans la plus belle situation du monde ; elle y avait, dit-elle, une cellule très-propre et tout-à-fait à son gré ; de bonnes amies, avec qui elle avait été élevée dès sa jeunesse ; l'estime de toutes les religieuses qui s'empressaient pour avoir part à la sienne, et mille commodités de toutes les façons. C'est pourquoi, comme elle reçut pour cette entreprise des inspirations réitérées, elle se sentit combattue lorsqu'elle vint à considérer qu'il n'était plus question de s'arrêter à de simples désirs, mais que le temps de mettre la main à l'œuvre était arrivé ; qu'il fallait enfin éclore ce grand dessein, et produire au dehors ce qui n'avait été jusque-là qu'un entretien de pieuses pensées ; et qu'il ne s'agissait pas de suivre le mouvement d'une inspiration douteuse, ou de se laisser conduire à quelques lumières incertaines, mais d'obéir à un commandement exprès que Dieu lui avait fait plus d'une fois.

Elle alla donc faire le récit de tout au père Alvarez. Comme il était fort prudent, il ne voulut pas rejeter sa proposition avec aigreur, quoiqu'il crût que la chose ne pourrait jamais réussir : mais il l'avertit d'en parler à son provincial, le père Salazar, homme sage et très-éclairé. Thérèse conféra sur la réponse de son confesseur, avec la dame son amie, qui s'intéressait à l'œuvre, et avec sa nièce ; et il fut résolu que madame Guyomar (c'était le nom de cette dame), se chargerait de parler au père provincial. C'est une chose assez surprenante, dit Palafox, de voir trois femmes enfermées dans une chambre du monastère de l'Incarnation d'Avila, dont l'une est une pauvre religieuse, l'autre une jeune fille pensionnaire dans ce couvent, l'autre une veuve de qualité de la ville de Tore, qui toutes trois consultent ensemble à loisir sur les moyens de réformer un ordre comme celui du Mont-Carmel, composé de tant de gens illustres, et que tout ce dessein soit fondé sur mille ducats, offerts par la nièce de Thérèse et sur le crédit d'une veuve deses amies.

Cependant on alla trouver le père provincial des Carmes. Ce religieux, dont la piété était fort solide, approuva leur dessein ; il les assista même de ses conseils et de ses soins, et leur promit de recevoir le nouveau monastère au nombre de ceux qui étaient sous sa conduite.

Avant que le provincial se fût déclaré si favorablement, Thérèse avait écrit à S. Pierre d'Alcantara, qui la confirma fortement dans sa résolution, et en avertit l'évêque d'Avila. Elle en écrivit aussi au père Louis Bertrand, de l'ordre de Saint-Dominique, qui demeurait alors à Valence, et il l'engagea fort à cette entreprise.

De si beaux commencements effrayèrent le démon, et il répandit partout l'esprit de discorde. On sut bientôt dans la ville ce nouveau dessein, et dès que la chose fut publique, on n'entendit de toutes parts que des railleries sur l'extravagance de l'entreprise, et des médisances contre celles qui l'avaient formée. Cela même fut si loin, que madame Guyomar étant allée le matin du jour de Noël trouver son confesseur, il la renvoya comme indigne de recevoir l'absolution, et comme étant la cause d'un si grand scandale.

Thérèse comprit que, pour apaiser ces murmures, il fallait recourir à l'autorité de quelque personnage de grande considération. Ainsi, de crainte que les pères de la Compagnie de Jésus, nouvellement établis dans Avila, peu connus et peu à leur aise

encore, ne fussent molestés, s'ils paraissaient donner leur protection à ce nouveau projet de réforme, elle alla avec madame Guyomar trouver le père Yvagnez, homme illustre par sa doctrine et par sa vertu, l'esprit le plus éclairé qu'il y eût en ce lieu, et peut-être dans tout son ordre, ordre de Saint-Dominique, et dont la réputation devait être d'un très-grand poids sur ceux qui s'opposaient à l'entreprise. On ne lui parla point des inspirations particulières qui avaient fait sur cela connaître les volontés divines; car elles voulaient être déterminées par les lumières ordinaires des théologiens.

Ce religieux était déjà prévenu par quelques personnes qui s'étaient bien attendues qu'on le consulterait, et un des plus considérables officiers de la ville l'avait averti de ne pas donner son approbation à ce dessein. Le père Yvagnez était lui-même persuadé que l'exécution en était impossible : mais, pour ne point d'abord contrister ces dames, il se chargea d'examiner cette affaire, et leur demanda huit jours pour y penser plus à loisir, très-résolu néanmoins de les en détourner ensuite. Outre le peu de vraisemblance que ce père voyait au succès de l'entreprise, il considérait encore combien Thérèse avait d'obstacles à combattre : les plaintes du monastère de l'Incarnation, les contradictions des pères Carmes, la résistance de la noblesse, l'opposition des magistrats et les murmures des peuples. Cependant, dès qu'il eut fait un peu de réflexion sur la chose, elle lui parut une inspiration divine, et quand Thérèse vint le retrouver avec son amie, il leur dit qu'elles devaient suivre ce dessein, et que si quelqu'un s'y opposait, on n'avait qu'à le lui envoyer.

Cette réponse encouragea ces dames. On fit le prix d'une maison pour l'acheter, et l'on en devait signer le contrat le lendemain; mais les oppositions de la ville et du couvent de l'Incarnation firent un si grand éclat, que le père provincial, effrayé de tant d'ennemis, sous prétexte que les revenus seraient trop modiques et trop peu assurés, refusa la permission qu'il s'était engagé de donner, et retira sa parole.

Quoique Thérèse, pour en venir si avant, eût essayé bien des combats et bien des peines, dès qu'elle eut appris par madame Guyomar le refus du provincial, elle se tint en repos sans plus se donner aucun mouvement pour cette négociation, ce qui fut une belle preuve de son obéissance.

Alors tout le monde commença à parler d'elle avec moins d'estime; on la regarda comme une femme sans jugement. Toutes les religieuses de l'Incarnation s'irritèrent contre elle, comme si leur réputation eût été attaquée par cette nouvelle entreprise, et il y en eut qui allèrent jusqu'à dire qu'elle devrait être enfermée dans une prison. On lui venait dire en tremblant que les temps étaient fâcheux, et que l'on pourrait bien lui susciter quelque méchante affaire, et donner avis aux inquisiteurs de sa conduite.

Elle souffrit tout avec patience, croyant avoir obéi à Dieu, et cette pensée suffisait pour la calmer, et même pour la réjouir. Ainsi, quoiqu'elle se désistât de toutes poursuites, elle ne perdit néanmoins jamais la confiance que la promesse de Jésus-Christ s'accomplirait. Toutes ses plaintes se réduisirent à dire à Dieu dans sa prière : *Pourquoi, Seigneur, me commandez-vous des choses qui paraissent impossibles? Encore toute femme que je suis, si j'avais la liberté! mais enchaînée de tous côtés, sans argent, et sans savoir où en prendre, ni pour les expéditions, ni pour autre chose, que puis-je faire, Seigneur?*

Le père Alvarez n'avait pas paru d'abord d'un sentiment contraire à Thérèse; mais dès qu'il sut le refus du provincial, il se déclara contre ce qu'elle voulait entreprendre, et lui écrivit qu'elle devait être maintenant persuadée par le mauvais succès, que tout son projet n'était qu'une rêverie, et que cela devait l'instruire pour l'avenir à ne plus penser à de telles entreprises, et à ne plus parler jamais de celle-là, dont toute la ville

avait été scandalisée. Cette lettre la toucha vivement; elle commença à craindre d'avoir été une occasion de péché à quelqu'un, à douter des inspirations qu'elle avait eues, et à hésiter même sur la vérité de toutes les révélations de sa vie passée. Dieu la consola dans ses inquiétudes; il la combla de faveurs nouvelles, mais lui ordonna de se soumettre à son confesseur pendant quelque temps.

Cependant le père Yvagnez et madame de Guyomar, qui, sur cette affaire, n'étaient soumis à l'obéissance de personne, poursuivaient conjointement et sans relâche le projet de la fondation; tandis que Thérèse, pour se tenir soumise à ses supérieurs, se tenait tranquille dans son couvent, où Jésus-Christ la fortifiait, et répandait sur elle toutes les douceurs de sa grâce.

Ces négociations demeurèrent suspendues pendant six mois. Au bout de ce temps, il vint au collège des Jésuites un nouveau recteur, plus favorable au dessein de Thérèse que le précédent, qui avait engagé le père Alvarez à s'y opposer. Celui-ci s'appelait le père Gaspar Salazar, dont la Sainte parle en plusieurs occasions comme d'un homme d'un très-grand mérite, et avec qui elle fut dans une étroite liaison. Il goûta d'abord l'avis du père Alvarez; mais il en changea bien vite, quand il eut examiné mieux la chose; et non-seulement il fut un des plus empressés pour le succès de cette entreprise, mais il fit revenir le père Alvarez à son sentiment. En sorte que trois ordres de l'Église contribuèrent à la réforme des Carmes: celui de Saint-François, par le père Pierre d'Alcantara; celui de Saint-Dominique, par le père Yvagnez, et celui des Jésuites par le père Salazar, recteur d'Avila.

Dès que Thérèse vit son confesseur dans son sentiment, elle amassa le plus d'argent qu'elle put; et, pour ne pas faire éclater imprudemment sa négociation, elle écrivit à sa sœur d'envoyer son mari à Avila pour y faire le marché de la maison, comme si ce devait être pour lui. Son beau-frère lui rendit volontiers ce service. Il vint d'Albe, où il faisait sa demeure avec sa famille, et l'édifice fut commencé le dixième d'août 1561. Thérèse engagea sa sœur à venir peu de temps après; mais, de crainte qu'on ne se défiât de quelque chose, elle recommanda à cette dame de laisser entendre aux habitants qu'elle venait fixer son séjour à Avila, et que cette maison s'ajustait pour elle. De cette sorte elle eut inspection sur l'ouvrage, et le visitait souvent, pour animer les ouvriers à l'expédition.

Nous ne taïrons point ici un miracle attesté dans les informations juridiques ordonnées par le Pape pour la canonisation de la Sainte. Ce fut au sujet du fils unique de sa sœur. Cet enfant n'avait que cinq ans, et un jour que son père revenait à la maison, il le trouva étendu sans mouvement et déjà froid, sous les débris d'un pan de muraille qui était tombé, et qui l'avait écrasé pendant qu'il jouait. Le père le relève, il l'embrasse, il l'appelle; mais l'enfant n'avait plus ni signe de vie ni sentiment. Aussitôt ce père affligé, ne sachant pas trop ce qu'il faisait, apporta son fils à sainte Thérèse, au monastère de l'Incarnation. Cependant la mère, qui entendit les clameurs des domestiques, se contraignit quelque temps par honnêteté pour une dame de condition qui lui rendait alors visite: mais ne pouvant plus se contenir, parce qu'elle se doutait de ce malheur, elle n'en fut pas plus tôt éclaircie, qu'elle s'abandonna aux cris les plus douloureux, et dans le transport de son désespoir elle accourut auprès de sa sœur. L'enfant était entre les bras de Thérèse, qui, voyant la mère dans une si violente agitation, l'exhorta fort à s'apaiser. Plusieurs personnes étaient présentes, et dans un profond silence attendaient les suites de cet événement. Thérèse, ayant baissé son voile, approcha son visage de l'enfant, et demeura quelque temps en cet état. Elle poussa intérieurement vers Dieu des gémissements et les plus ardents soupirs, afin qu'il daignât épargner une si grande affliction à ceux dont il voulait bien se servir pour l'éta-

blissement de son nouveau monastère. Aussitôt l'enfant, comme revenu d'un profond sommeil, porta ses petites mains au visage de la Sainte qu'il embrassa tendrement. Et alors Thérèse, comme si l'enfant se fût réveillé naturellement selon sa coutume, dit à la mère avec des paroles accompagnées de sa politesse et de sa prudence ordinaires : *Eh ! grand Dieu, ma sœur, à quel excès de trouble vous abandonnez-vous ? tenez, voilà votre enfant réveillé, embrassez-le tout à votre aise.*

Comme on remarqua dans la suite que Thérèse n'aimait pas qu'on lui parlât de cette aventure, on ménagea sur cela sa modestie ; mais l'on ne put empêcher Gonzales (c'était le nom de l'enfant), que l'on en avait instruit, de dire quelquefois à sa tante, quand il fut plus âgé, qu'elle était obligée de lui faire faire son salut en sûreté, puisque sans elle il serait déjà dans le ciel. Il expérimenta durant sa vie la fidélité de sa tante à prier pour sa sanctification ; car il mourut trois ans après elle, en sa vingt-huitième année, et fit paraître à sa mort de grands témoignages de sa vertu.

Thérèse ne laissait pas d'être incertaine à qui elle obéirait, ou à son provincial, ou à l'évêque ; mais Dieu lui inspira de suivre plutôt ce que lui prescrirait son prélat Alvare de Mendoce, qui entraît sérieusement et ardemment dans cette affaire, et qui envoya au Pape pour obtenir qu'on lui en laissât l'administration. Ainsi elle se calma sur ce point, et crut que, dans les commencements, il fallait ne se déclarer à personne de suspect ; car, quoiqu'on n'aperçût plus de mouvements au dehors pour cette entreprise, on ne l'avait pas oubliée, et l'on en blâmait toujours Thérèse dans l'occasion. Un jour qu'elle était à un sermon avec sa sœur, le religieux qui prêchait parla contre les révélations fausses et leurs mauvaises suites. Il attaqua Thérèse ouvertement, et la reprit avec aigreur en public, comme si elle eût commis le plus grand péché du monde d'avoir ce dessein : mais tout cela ne l'inquiétait guère.

Tandis que l'œuvre s'avançait sourdement, et se poursuivait avec ferveur, une muraille bâtie sur d'excellents fondements, et soutenue par des arcs-boutants solides, fut renversée durant une nuit ; et comme on ne put jamais connaître la cause de cet accident, on ne l'attribua qu'au démon, qui ne pouvait souffrir les progrès de cette entreprise. Le beau-frère de la Sainte, qui présidait au travail des ouvriers, les reprit de leur mauvaise construction, et se préparait à les contraindre de refaire le mur à leurs frais, mais la Sainte l'avertit de ne les y pas obliger, et lui dit que ce malheur était l'effet de la colère et de la malice du démon.

Cette chute de muraille découragea beaucoup madame de Guyomar ; elle vint trouver la Sainte, et lui dit que peut-être Dieu n'approuvait pas leur entreprise, puisqu'une muraille si forte et si bien bâtie s'était renversée contre toute apparence. Thérèse, sans s'émouvoir, lui répondit d'un air agréable, mais sérieux : Si la muraille est renversée, il faut la relever. Aussitôt la dame fut calmée, et elle envoya un courrier à sa mère pour lui demander l'argent qu'il fallait pour le rétablissement de ce mur.

Rien ne faisait perdre courage à Thérèse ; elle craignait seulement que le père provincial, par quelque voie indirecte, n'eût connaissance de ce qu'on négociait, et ne lui défendit d'aller plus loin : mais Dieu même apporta remède à cette crainte.

Un des premiers seigneurs de la Castille (Avias Parlo) mourut à Tolède. Sa femme, qui était sœur du duc de Medina-Céli, en fut si vivement affligée, que rien n'était capable de la consoler. Elle entendit parler de Thérèse comme d'une personne éminente en vertu, que les grâces de son humeur rendaient aimable à tout le monde, et qui, selon ce qu'on en disait, devait être très-capable de contribuer au soulagement de ses peines. L'envie qu'elle eut de la voir la fit écrire au provincial des Carmes, pour le prier de donner à la Sainte la permission de venir passer quelques jours

avec elle. Ce père, ravi d'avoir occasion d'obliger une dame de cette importance, écrivit du lieu où il était à Thérèse qu'elle allât trouver cette dame au plus tôt. Elle reçut la lettre la veille de Noël, et tous ceux à qui elle la montra, et qui savaient le secret de ses affaires, lui dirent qu'elle les allait entièrement ruiner si elle partait, et que sa présence était absolument nécessaire à Avila. Thérèse, qui crut voir la volonté de Dieu dans l'ordre de ses supérieurs, ne s'arrêta point à ces raisonnements; outre que Jésus-Christ l'avait intérieurement avertie de partir avec confiance, et l'avait instruite que son absence était nécessaire au succès de son entreprise, jusqu'à ce que les nouvelles de Rome fussent arrivées. Ainsi l'après-dîner du lendemain, propre jour de la fête, elle partit avec son beau-frère, qui l'accompagna sur la route, pour lui rendre les services dont elle pouvait avoir besoin dans une saison si rigoureuse.

Les gens qui n'entraient point dans les mystères de la négociation, la voyant entreprendre un voyage de plus de vingt lieues, crurent qu'elle ne pensait plus à son œuvre, et l'on recommença de nouveau à faire des railleries de sa conduite. Cependant elle arriva heureusement à Tolède, où elle reçut bien des caresses de cette dame, qui ne fut pas long-temps à s'apercevoir combien la compagnie de la Sainte lui était utile. Sa naissance et le commerce du grand monde lui avaient donné des manières nobles et polies qu'elle mettait à tout moment en usage pour prévenir Thérèse par mille témoignages d'une tendre amitié. La Sainte en était confuse, et s'en trouvait embarrassée. Cependant sa conversation et ses exemples firent beaucoup de bien dans cette maison. Les personnes qui venaient souvent y rendre visite étaient, dit la Sainte, d'un si haut rang, que j'aurais dû tenir à honneur de les servir: je vivais néanmoins, et je parlais avec elles aussi librement que s'il n'y eût point eu de différence entre elles et moi.

Thérèse était bien éloignée de flatter cette dame par des discours qui pussent la nourrir dans une fausse idée de son élévation. *Quelquesfois, dit-elle, je l'entretenais des réflexions que je faisais sur les avantages de mon état au-dessus du sien. Je considérais qu'elle était femme comme moi, sujette, au milieu de sa grandeur, aux mêmes faiblesses et aux mêmes passions; et je conclusais de là, devant elle, combien peu l'on doit être touché de ces grands titres du siècle, puisque, plus l'on est élevé, plus on a d'inquiétudes et de peines. La seule application à soutenir la dignité de son état ne laisse pas vivre un moment en repos. On mange hors de temps et de règle, parce qu'il faut que tout aille conformément à la qualité, et non selon le tempérament et les besoins; il faut souvent se régler plutôt par sa condition que par son goût: cela me fit concevoir une si grande aversion de cet état de grandeur, que je disais en moi-même: Dieu me garde de tous ces malheureux assujétissements!*

Tout ce qu'il y avait de personnes au service de cette dame, depuis les premiers officiers jusqu'aux domestiques les plus subalternes, profitèrent du séjour que Thérèse fit à Tolède; elle leur inspira le goût de la piété, régla les heures de leur loisir, et leur donna des occupations sanctifiantes; mais elle dit qu'elle se trouva beaucoup fatiguée d'avoir à tout moment à les accorder dans les rencontres où la jalousie et l'intérêt mettaient entre eux de la division.

Dieu continuait de répandre sur elle ses faveurs, comme il avait fait dans son monastère; et pour satisfaire à la reconnaissance qu'elle en avait, elle ne manquait aucune occasion de porter les âmes à la vertu.

Un jour elle fut à la messe aux Dominicains, où elle apprit qu'un religieux de cet ordre, qu'elle connaissait, était alors dans la ville; elle demanda à le voir, parce qu'elle avait remarqué autrefois en lui bien des dispositions à s'avancer dans les voies de la contemplation; mais elle s'aperçut, par leur entretien, qu'il y avait fait de très-grands

progrès. Comme elle avait pour lui beaucoup d'estime, elle fut si touchée de l'accroissement de ses lumières, que, pressée du désir qu'il en reçût encore davantage, elle pria Jésus-Christ de l'éclairer toujours de plus en plus. *Vous ne devez point, dit elle, Seigneur, me refuser cette grâce; car cette personne est toute propre à être de nos amis. O bonté! ajoute-t-elle aussitôt, ô condescendance infinie de mon Dieu, qui ne prend pas garde aux paroles, mais qui considère seulement le zèle et l'affection d'où elles partent, et qui souffre qu'une misérable créature telle que moi s'exprime si hardiment devant une si haute majesté. En ces occasions c'est l'amour qui parle, et non pas moi.*

Une personne très-dévote et très-attachée aux religieux du Mont-Carmel, qui s'en allait à Rome pour demander la permission de fonder un monastère de Carmélites réformées, ayant appris que Thérèse était à Tolède, se détourna beaucoup de sa route pour la venir voir. La Saint, qui n'était pas encore bien instruite des anciennes constitutions de son ordre, ne savait pas, avant que d'avoir entretenu cette personne, que la règle ordonnait, avant la mitigation, que les maisons n'eussent pas de revenu. Cette ouverture lui fit plaisir, et la détrompa de l'erreur où elle avait été de croire que les rentes bien fondées empêchaient les inquiétudes; au lieu, dit-elle, de considérer les grands soins et les embarras que la propriété des possessions entraîne avec elle. Elle en écrivit à ses amis d'Avila, qui s'opposèrent fort à sa résolution: mais elle fut confirmée dans son sentiment par le conseil de saint Pierre d'Alcantara, qui l'exhorta fort à ne pas faire autrement, et lui exposa avec éloquence tous les avantages de la pauvreté. D'ailleurs elle eut sur cela des inspirations si fortes, et qui la convainquirent si clairement que c'était la volonté de Dieu, qu'elle ne s'arrêta plus aux raisonnements qu'on lui faisait pour l'en détourner.

Depuis long-temps Thérèse, pour obéir à un de ses confesseurs, avait commencé d'écrire toutes les particularités de sa vie, mais n'avait pas continué. Comme, durant son séjour à Tolède, elle se trouva un peu plus libre, elle acheva, pour satisfaire au père Yvagnez, qui la pressait fort de lui découvrir tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance. Ce célèbre dominicain lui avait rendu de si grands services sur les perplexités de son âme, et pour l'affaire du nouvel établissement, qu'elle ne put jamais le refuser.

Si, lorsque la Sainte composa cet écrit, elle eût été moins gênée par divers assujétissements, il y aurait dans son histoire plus de précision et d'exactitude: mais c'est à son peu de loisir, aux détails étrangers qu'on exigeait d'elle, à la prompt expédition qu'on lui demandait, à l'impossibilité de la révision, qu'il faut attribuer les digressions et les redites, qui rendent quelquefois l'ouvrage un peu languissant. Tout y plaît d'ailleurs; l'éloquente naïveté des narrations, la peinture des caractères, l'expression des sentiments, les traits brillants d'un génie heureux, enfin l'élévation et la vivacité du style, surtout dans une langue tout-à-fait propre aux métaphores, et susceptible de tout l'ornement des figures. Voici la lettre qu'elle écrivit au père Yvagnez en lui envoyant sa relation:

Le Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon révérend père, ainsi soit-il.

Je ne serais point trop mal de vous exagérer le mérite de mon obéissance pour vous obliger de me recommander à Dieu avec plus de zèle: car quelle peine n'ai-je point eue à me voir dépeinte sur ce papier, et à me retracer l'idée de toutes mes misères! Je puis dire néanmoins avec vérité que j'ai plus souffert encore à déclarer les grâces du Seigneur que mes péchés. Je me suis fort étendue, suivant vos ordres, à condition que vous déchirez ce qui ne vous paraîtra pas bien, comme vous me l'avez promis. Je n'avais point achevé de relire cet écrit quand vous l'avez envoyé chercher; peut-être y trouverez-vous bien des choses mal expliquées; d'autres qui seront répétées. J'ai eu si peu de temps, que je ne pou-

vais revoir ce que j'avais fait. Je vous prie, avant que de l'envoyer au père maître d'Avila, de le corriger et de le faire transcrire, de crainte que quelqu'un ne reconnaisse mon écriture. Je serai fort aise qu'il le voie, et en le commençant j'ai eu intention qu'il en jugeât. S'il me croit dans le bon chemin, j'en serai extrêmement consolée. Voilà tout ce que je puis faire et tout ce qui dépend de moi. Usez-en, mon révérend père, en toutes choses comme il vous plaira; et souvenez-vous que vous voilà engagé à ne pas abandonner une personne qui remet son âme entre vos mains. Je recommanderai la vôtre au Seigneur tant que je vivrai. Vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir que de vous hâter d'avancer de plus en plus dans son service. Vous avez déjà bien commencé, mais vous verrez dans cette relation combien il est avantageux de se donner tout entier à celui qui se donne à nous sans réserve; qu'il soit à jamais béni. J'espère de sa bonté que vous et moi nous verrons un jour les grandes miséricordes qu'il nous a faites; et que nous le louerons éternellement dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

La Sainte retoucha cet ouvrage dans la suite, et l'arrangea avec un peu plus de méthode, et tel que nous l'avons aujourd'hui, par ordre du père Garcie de Tolède, qui était devenu son confesseur.

Après que Thérèse eut été plus de six mois chez cette dame, l'ordre de son provincial fut changé en une permission de revenir à Avila, ou de demeurer encore à Tolède. Comme on travaillait à l'élection d'une prieure au monastère de l'Incarnation, elle appréhendait qu'on ne jetât les yeux sur elle, et ce n'était pas sans fondement, car tous les suffrages se réunissaient pour lui donner cette charge, tant par l'amitié qu'on lui portait, et la connaissance qu'on avait de ses talents, que par l'envie de la fixer à cette place, et de lui ôter les idées de son dessein.

Ces conjonctures l'embarrassèrent, et elle voulait différer son retour sous prétexte des grandes chaleurs qui rendaient le voyage plus pénible : mais Dieu lui fit connaître dans l'oraison que rien ne devait la retarder; qu'elle était nécessaire à Avila; qu'à la vérité elle devait se préparer à une croix bien pesante; mais qu'elle prit courage, et qu'il ne l'abandonnerait pas.

La voix de Dieu se faisait souvent entendre à Thérèse d'une manière si claire qu'elle ne pouvait s'y méprendre, et si nous ignorons les ressorts de cette opération divine, nous comprenons du moins que, dans une âme pure et bien dégagée des objets sensibles, la vérité se manifeste avec plus de certitude que tout ce que l'on peut connaître par l'entremise des sens. La Sainte alla trouver son confesseur, qui était un jésuite de Tolède; elle lui dit son inspiration, et qu'elle craignait que cette pesante croix ne fût la supériorité de son monastère. Ce père, qui ne savait comment calmer son inquiétude, lui conseilla de partir sans délai, malgré les chaleurs excessives; car c'était au milieu de l'été.

Quand la dame chez qui Thérèse demeurait vit qu'elle était résolue à partir, la douleur qu'elle en eut fut si violente, que ce fut pour la Sainte une autre espèce de tourment d'avoir à soutenir son affliction, et à se vaincre elle-même sur les attendrissements que sa reconnaissance ordinaire lui causait. Elle dit que lorsqu'elle fait réflexion à l'attachement que cette dame avait pour elle, la permission qu'elle en obtint pour s'en aller lui parut un miracle.

Après qu'elle eut surmonté toutes les peines que lui causait ce départ, elle se mit en route pour Avila. *J'avais*, dit-elle, *mon chemin gaiement, fort résolue à tout ce que Dieu voudrait m'envoyer.* Elle arriva très-promptement; si elle eût différé un peu davantage, ou se fût arrêtée quelque part, elle eût tout-à-fait perdu l'occasion de faire son établissement.

Ce n'était donc pas pour la supériorité de l'ancien monastère, mais pour la fonda-

tion du nouveau, qu'il fallait tant se hâter : car les lettres du Pape qui donnaient à l'évêque l'administration de cette affaire, arrivèrent à Avila le même jour que la Sainte. Saint Pierre d'Alcantara y était alors ; et par le poids de son autorité, et surtout par la déférence que l'évêque avait pour lui, il donna un grand mouvement à cette entreprise ; car ce prélat avait peine à consentir que ce nouveau monastère s'établît sans rente : mais saint Pierre d'Alcantara l'y détermina si bien, qu'il s'y porta dans la suite avec ardeur.

Ce merveilleux saint ne survécut guère à l'achèvement de cette œuvre, et au bout de quelques jours il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses austérités et de ses vertus. Il semble qu'il n'avait été retenu sur la terre que jusqu'au retour de Thérèse. Elle eut une connaissance particulière de son éminente sainteté, et les impressions qu'elle fit sur elle l'ont obligée d'en rapporter quelques circonstances dans l'histoire de sa propre vie. Elle avait appris de lui-même qu'il passa quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie, tant de jour que de nuit, et que de toutes les austérités qu'il avait pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avait paru dans le commencement la plus grande ; que pour ce sujet il était toujours debout ou à genoux, et que, durant le peu de temps qu'il s'asseyait pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur. Quand il aurait voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme on le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps il ne couvrit jamais sa tête, et la tint toujours exposée aux ardeurs du soleil et aux incommodités de la pluie et du froid ; il marchait toujours les pieds nus, ne portait rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe, qu'il quittait dans les grands froids, et ouvrant sa porte et sa fenêtre, afin que les refermant ensuite, et reprenant son manteau, il donnât quelque soulagement à son corps. Il ne mangeait d'ordinaire que de trois jours en trois jours ; et disait à la Sainte, qui s'en étonnait, que cela n'était pas impossible quand on s'y accoutumait durant sa jeunesse. Il passa trois ans dans un monastère de son ordre sans connaître aucun des religieux qu'à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour rien regarder, et n'allait dans les divers endroits de la maison qu'en suivant les autres. La même chose lui arrivait par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme ; et il disait à Thérèse que du moins, s'il les regardait, c'était sans les voir.

Lorsqu'elle le connut, il était déjà fort âgé, et si atténué, si décharné, que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât : mais sa grande sainteté ne le rendit point farouche, et il avait l'entretien fort doux et fort agréable. La Sainte dit qu'elle prenait plaisir à parler de cet homme incomparable, et nous n'aurions pas suivi ses sentiments si nous n'en eussions dit quelque chose.

Il y eut une conduite de Dieu bien marquée dans la maladie qui arrêta le beau-frère de Thérèse à Avila : lorsqu'il se disposait à s'en aller, il se vit obligé de garder le lit autant de temps qu'il fallait pour donner à notre Sainte un prétexte honnête de sortir souvent de son monastère afin de faire avancer l'ouvrage ; car personne n'y veillait depuis que sa sœur était partie, et que madame Guyomar était absente, pour mieux tenir leur dessein caché. Ainsi, quand la chose fut venue en tel état qu'on n'avait plus besoin du beau-frère, il dit à Thérèse en plaisantant : Je crois qu'il n'est pas nécessaire que ma maladie soit plus longue ; et en effet, le lendemain il fut guéri.

Thérèse comprenait combien il importait de presser l'ouvrage, mais elle eût été bien embarrassée pour l'achever, si, dans le temps qu'elle se vit manquer tout-à-fait

d'argent, un de ses frères, qui demeurait aux Indes depuis trente-quatre ans, ne lui eût envoyé une somme considérable lorsqu'elle s'y attendait le moins. Elle reçut ce secours comme un présent du ciel, et dans la réponse qu'elle fit à son frère, lettre 290 de la Sainte, elle lui marque que cet argent était venu fort à propos. Jamais, dit Palafox à cette occasion (note sur cette lettre), il ne vient à contre-temps, si ce n'est quand on le reçoit pour le garder, et que l'avarice l'emprisonne : mais ce n'était pas là l'usage que la Sainte en voulait faire. Elle fit accommoder le lieu qui devait servir d'église, et les dedans le mieux qu'on put, mais tout se trouvait pourtant fort petit et fort pauvre. Je n'eus pas peu de peine, dit-elle, soit pour ménager les uns et les autres, soit autour du malade, soit autour des ouvriers pour faire donner incessamment à l'édifice quelque forme de maison religieuse.

Le bref de Rome avait été expédié au nom de madame Guyomar par ordre du pape Pie IV en l'année 1562; quelques personnes se doutaient de toute cette négociation; mais, comme elles n'en avaient pas de preuves sûres, elles ne pouvaient rien faire pour s'y opposer.

Quand tout fut mis en bon ordre, Thérèse commença de s'occuper encore plus de l'édifice spirituel que du matériel; elle choisit quatre filles, destituées à la vérité des biens de la fortune, mais très-riches en vertus, pour être les quatre colonnes de ce temple. C'était des filles d'un très-bon esprit et de beaucoup de courage, telles qu'il fallait être pour un établissement de cette nature. Enfin, le 24 août de l'année 1562, Thérèse, accompagnée de deux religieuses de l'Incarnation, ses parentes, qui se trouvaient alors hors de leur couvent, fit donner l'habit à ces quatre filles par le docteur Dace, après qu'il eut solennellement consacré l'église, et qu'il y eut mis le Saint-Sacrement. Voilà de quelle manière se fit le premier monastère des Carmélites réformées qui fut consacré sous l'invocation de saint Joseph, dont nulle autre église ne portait encore le nom. La sœur et le beau-frère de la Sainte, Gonzales Daranda, Julien d'Avila, François de Salcède, et ses autres amis particuliers qui avaient la connaissance de son dessein, furent présents à cette cérémonie.

Quand la Sainte eut mis tout en ordre, elle ne songea plus qu'à retourner au monastère de l'Incarnation, dans l'espérance de revenir à celui de sa réforme, quand le provincial le lui aurait permis. Comme elle n'avait rien entrepris dans cette négociation que par le conseil, et après l'examen des plus célèbres théologiens, pour ne rien faire avec imprudence, elle avait lieu d'espérer que son supérieur ne lui refuserait pas son agrément. Quand elle eut bien considéré l'heureux accomplissement de ses desirs, à peine pouvait-elle contenir les transports de sa joie : elle voyait la fidélité des promesses de Jésus-Christ, le titre de Saint-Joseph donné à sa nouvelle église, l'acquisition de quatre jeunes religieuses remplies de ferveur et de vertus; c'en était assez pour lui donner une satisfaction parfaite : mais l'ennemi du salut des hommes ne put la voir si contente sans en être au désespoir. Ainsi Dieu permit que tout-à-coup l'esprit de la Sainte fût enveloppé d'épais nuages. Elle se sentit agitée de crainte, de soupçons, d'ennuis, et de mille autres sentiments affreux. A cela vint se joindre l'incertitude cruelle, si elle n'avait point agi contre l'intention de son provincial, si la vertu d'obéissance n'avait point été méprisée; si ces jeunes filles pourraient supporter une si grande austérité de vie; si elles auraient de quoi se nourrir; si elle-même, infirme comme elle était, pourrait subsister sans être secourue des autres religieuses de son premier couvent, avec qui elle avait si familièrement vécu; si ce n'était point le démon qui l'était venu troubler dans son cloître, où elle jouissait d'un profond repos, uniquement appliquée à la méditation des choses divines. Un moment auparavant elle était comblée de joie, et maintenant elle succombe à sa tristesse.

Toutes les promesses et toutes les faveurs de Jésus-Christ, toutes les décisions des hommes sages, tous les témoignages de la divine miséricorde étaient évanouis de sa mémoire aussi entièrement que si jamais elle n'en eût fait l'expérience. C'est ainsi que le Seigneur éprouve les grandes âmes; aussi Thérèse eut-elle presque toute sa vie quelque chose à combattre, afin que les grâces extraordinaires qu'elle recevait ne lui ôtassent point la vue des misères de la condition humaine, et qu'elle ne pût pas dire dans son abondance : Je ne serai jamais ébranlée. Mais il faut l'entendre parler elle-même en cette occasion. *La foi, dit-elle, et toutes les autres vertus étaient en moi si affaiblies, et leurs opérations tellement suspendues, que je n'en pouvais tirer aucunes forces pour me défendre de tant d'attaques; je commençai à douter si je pourrais supporter une si rude pénitence, avec tant d'infirmités; si je pourrais me résoudre à m'enfermer dans une si petite maison; je me représentai que j'en quittais une grande et agréable où j'avais toujours été si contente, où j'avais tant de bonnes amies; que les personnes qui étaient ici avec moi ne seraient peut-être pas à mon gré; que je n'étais engagée à bien des choses capables de me porter au désespoir; que peut-être le démon avait prétendu par là m'ôter la paix et la tranquillité de mon cœur; que je ne pourrais plus faire oraison dans le trouble et dans l'inquiétude; et que je m'exposais à me perdre. J'avais l'esprit tellement rempli de tout cela, et d'autres choses de pareille nature, qu'il n'était pas possible d'en détourner ma pensée; et d'ailleurs mon âme était plongée dans une telle amertume, et dans de si noires ténèbres, que je n'ai point de termes pour m'en expliquer.*

En cet état je m'en allai devant le Saint-Sacrement, mais, d'y faire aucune prière, cela n'était pas en mon pouvoir; et je n'avais au cœur et à la bouche qu'une voix de plainte comme si j'eusse été à l'agonie. De plus, je n'osais en parler à personne : car depuis le départ du père Alvarez, je n'avais point encore de confesseur arrêté. O mon Dieu, dans quelle misérable vie sommes-nous ici, où il n'y a ni contentement assuré, ni bien qui ne soit sujet au changement ! Il n'y avait qu'un instant qu'il me semblait que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités de la terre; et un moment après la même chose qui avait fait ma joie me causait un si affreux tourment, que je ne savais que faire de moi. Oh ! si nous faisons une sérieuse attention à tout ce qui se passe ici-bas, chacun connaîtrait par expérience qu'on doit bien peu se mettre en peine d'y avoir de l'affliction ou de la joie !

Thérèse a bien raison de dire que dans toute sa vie, elle n'eut guère de trajet plus rude à essayer que celui-là. Elle fut une demi-journée dans cette situation douloureuse : mais au milieu de ces perplexités cruelles, un rayon de lumière divine vint à paraître, qui, dissipant l'orage, fit connaître l'auteur du trouble.

Alors elle se ressouvint de sa première fermeté, et de cette résolution qui lui avait fait désirer de servir Dieu au milieu des peines et des obstacles; ainsi, pour s'affermir encore plus, elle promit aux pieds de Jésus-Christ, qu'après avoir fait auprès de son supérieur toutes ses diligences et tous ses efforts pour obtenir de lui de se renfermer au plus tôt dans le monastère nouvellement construit, elle y ferait vœu de garder fidèlement la clôture. Dès qu'elle eut fait cette prière, la sérénité revint dans son âme; l'ennemi s'enfuit avec honte; elle se félicita de s'être ainsi engagée, et la joie qu'elle en eut ne la quitta plus. *Je restai, dit-elle, fort fatiguée de ce combat : mais dès que j'eus reconnu que c'était un jeu du démon, je n'en fis que rire. Je crois que Notre-Seigneur permit cette attaque pour me faire connaître la grâce particulière dont il m'avait prévenue, et de quelle peine il m'avait exemptée quand il avait permis que, depuis vingt-huit ans que je suis religieuse, je n'eusse jamais été un moment mécontente de l'être.*

Cependant, dès qu'on vint à savoir que le monastère était établi, d'abord on en

loua Dieu ; mais au bout de quelques heures les cantiques de louanges furent interrompus : il s'éleva partout un grand murmure ; les plus considérables citoyens regardèrent cet établissement comme un mauvais présage , et crurent que leur ville serait renversée si le monastère n'était abattu.

Thérèse, qui ne savait pas ce soulèvement , fatiguée des travaux de la nuit précédente, et des peines d'esprit qu'elle avait essayées, voulut un peu se reposer après le diner ; cela lui fut impossible : car dès qu'on eut su ce qui était arrivé le matin, la prieure de l'Incarnation , pour apaiser le bruit , envoya ordre à Thérèse de revenir sur-le-champ dans son monastère. A peine eut-elle reçu ce commandement , qu'elle dit adieu à ses quatre novices, désolées de la voir partir, et en ayant nommé une pour être à la tête des trois autres, elle se rendit à son couvent. Elle crut qu'on l'allait mettre en prison, mais ne s'en inquiéta pas beaucoup. Dès qu'elle eut pourtant rendu compte de ses actions, la prieure s'apaisa un peu.

Comme on avait envoyé un courrier au père provincial pour lui apprendre ce que Thérèse avait fait, il vint aussitôt, et fit appeler la Sainte. Elle dit qu'allant trouver ce bon père, elle repassait dans son esprit les innocents artifices dont elle s'était servie pour lui cacher sa négociation, et qu'à cette idée elle ne pouvait s'empêcher de rire quand elle parut devant lui.

Le provincial la réprimanda sévèrement, et les religieuses mal intentionnées exagérèrent beaucoup les défauts de sa conduite. Thérèse à tout cela ne répondait rien, suivant la résolution qu'elle avait prise. Mais enfin le provincial l'obligea de parler ; et elle fit le récit de toute cette affaire si ingénument et si franchement, que ni le père ni les religieuses n'eurent plus rien à lui objecter.

Cependant ayant cherché l'occasion dans la suite d'entretenir le provincial en particulier, elle lui fit un ample détail de toutes choses, qui l'éclaircit parfaitement. Il lui témoigna beaucoup d'affection, lui fit bien des honnêtetés, et lui promit qu'il contribuerait aux avantages du nouveau monastère dès que l'émotion de la populace serait apaisée.

La ville fut durant trois jours dans une aussi grande agitation que si elle eût été assiégée par les ennemis. L'artisan quittait sa boutique, le bourgeois sa maison ; les fainéans couraient de rue en rue. Il faisait beau voir une pauvre fille livrée à la contradiction d'une ville entière, et de tous les corps qui la composaient ; contrariée par les ecclésiastiques et par le peuple ; devenue la fable du public, et la risée de tout le monde ; sans compter ce qu'elle souffrait de la part de ses religieuses. Je ne comprends pas, dit-elle, comment on pouvait s'imaginer que trois ou quatre religieuses enfermées pussent porter un si grand préjudice à toute une ville.

Le gouverneur, le maire et les échevins, les principaux habitants, les théologiens, les jurisconsultes, s'assemblèrent, pour conférer sur cet événement, qu'ils regardaient comme une des plus importantes affaires ; les chefs de chaque communauté, les députés du chapitre de la cathédrale, deux religieux de chaque couvent se trouvèrent à la conférence. Ils résolurent dans leurs délibérations, que pour le salut de la ville il fallait renverser ce monastère, après en avoir enlevé l'Eucharistie ; et ils auraient sur l'heure exécuté leur jugement, si le père Bagnez, l'un des plus graves religieux de l'ordre de saint Dominique, et qui ne connaissait point alors Thérèse, ne se fût levé au milieu de l'assemblée, où il harangua après le gouverneur, pour s'opposer seul à leur décision, et leur faire entendre qu'il ne fallait pas tant se presser ; qu'on devait réfléchir prudemment à ce qu'on ferait, qu'on avait tout le temps d'attendre, et que cela regardait la juridiction de l'évêque. Il apporta plusieurs raisons, qu'il exposa

avec beaucoup de sagesse , et avec tant de douceur , que le dessein d'abattre ce monastère ne fut pas exécuté.

Cependant durant tout l'orage Thérèse n'avait d'autre liberté que celle de lever les mains au Ciel , et disait à Dieu : *Seigneur, cette maison n'est pas à moi, c'est pour vous qu'elle a été faite; maintenant qu'il n'y a personne qui en prenne soin, c'est à vous de le faire.*

La ville était toujours fort émue : Thérèse , et ceux qui l'avaient servie dans cette œuvre , étaient chargés de malédictions. L'esprit de discorde se répandait dans tous les quartiers pour y exciter de nouveaux troubles ; et la Sainte , au milieu de ces soulèvements populaires , s'affermissait si bien dans la ferveur de l'oraison , que bien qu'elle sût tous les traits de calomnie qu'on lançait sur elle , son âme était aussi tranquille que si rien de tout cela ne l'eût regardée. L'on ne peut avoir de meilleure preuve que la lettre enjouée qu'elle écrivit à madame de Guyomar , qui était à Torre en ce temps-là , pour la prier de lui acheter une cloche , et quelques missels , et de les lui envoyer. Ce n'est pas que de temps en temps elle n'eût quelques alarmes que le monastère ne fût détruit ; mais Dieu la rassurait aussitôt dans la prière.

Le peuple était toujours ardent à aigrir le gouverneur , qui , croyant que tout lui serait ouvert , vint au monastère , où il commanda aux quatre jeunes novices d'en sortir , ou qu'il ferait enfoncer les portes. Ces filles , que la Sainte avait instruites à ne pas trembler , répondirent honnêtement que ce n'était point au gouverneur , mais à l'évêque à donner un tel ordre , et que dès que le prélat leur commanderait , elles sortiraient aussitôt.

Cette réponse eut son effet , et calma le gouverneur. Il se retira , fit écarter la populace , apaisa le tumulte , et renvoya l'affaire à une justice réglée. Cependant il n'y avait personne qui voulût se charger des intérêts de ce monastère. Mais Julien d'Avila , très-saint prêtre et très-éclairé , se déclara son défenseur ; et comme on en avait appelé à Madrid pour les religieuses , on envoya un commissaire du conseil royal sur les lieux pour s'instruire des raisons des deux parties.

Tandis que toute la ville se déchaînait contre cet établissement , sans que personne eût le crédit de le protéger , Thérèse du fond de sa solitude poussait des gémissements vers le Ciel , et au sortir de sa prière demeurait aussi tranquille que si elle eût eu la protection de tout l'univers.

Cette tempête dura six mois avec beaucoup de fureur , et c'était la croix que Jésus-Christ avait prédite à la Sainte lorsqu'elle était à Tolède , et qu'elle porta si courageusement. De crainte néanmoins que ces quatre religieuses ne manquassent de quelque chose dans le monastère , le docteur Dace , soutenu de l'évêque , en fit prendre soin hardiment. Elles furent pourvues de confesseurs et d'exhortations pour les animer et pour les instruire.

Le père Yvagnez , Dominicain , revint à Avila , où il était en grande réputation. Il employa son autorité pour ramener à la raison quantité de personnes prévenues , et leur inspira de meilleures intentions. Dès qu'il fut parti , on sollicita fortement l'évêque de faire avoir à Thérèse la permission de son provincial pour retourner au monastère de Saint-Joseph. Cela paraissait alors bien difficile ; néanmoins cette permission lui fut accordée. Ainsi vers la fin de l'année 1562 , elle revint au couvent de sa réforme , et amena même avec elle quatre autres religieuses de l'Incarnation , dont il y en avait une qui fut élue prieure ; car Thérèse ne voulait pas l'être. On peut juger de la joie que cette petite troupe répandit dans cette maison naissante.

Le prélat ayant remarqué dans la suite combien Thérèse était propre au gouverne-

ment, et quelle était l'étendue de sa prudence, l'obligea de se mettre à la tête de ses sœurs. Dieu lui fit dans cette charge mille grâces nouvelles, qui témoignaient assez avec quelle complaisance il les voyait. Ce fut alors qu'on eut occasion de mieux connaître sa profonde sagesse. Elle donna à ses filles la forme de vie qu'elles devaient mener, et ne fit rien sans la participation de l'évêque. Elle mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison, et la mortification des sens. Elle établit la clôture exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens et les communications du dehors, et rendit les conversations du dedans fort courtes et fort rares. Elle ne permit à ses religieuses, pour se soulager dans leurs peines, que le recours aux consolations divines, qui ne leur manquèrent pas. Elle établit la pratique de vivre d'aumônes et sans revenus. Elle réforma l'habillement, changea l'étamine en grosse serge, les souliers en sandales, les matelas en paillasses, et la délicatesse des aliments en grossière nourriture.

Lorsque les choses eurent été réglées de la sorte, et avec tant de succès, la ville commença à se désister de ses poursuites, et l'on s'aperçut que le procès tombait de lui-même; ceux qui s'étaient élevés contre cette fondation avec plus d'emportement, y devinrent les plus affectionnés; et chacun avoua que la victoire de tant de traverses et de tant d'obstacles ne pouvait être que l'ouvrage de Dieu.

Aussitôt les aumônes se répandirent avec abondance dans le monastère : *Tout le monde, dit la Sainte, nous apporte, sans que nous demandions, et il ne nous manque rien. Nous gardons la règle telle que l'a dressée le père Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, confirmée, l'an 1248, par Innocent IV, la cinquième année de son pontificat.*

Mais ce qui étonna le plus, c'est que dans cette habitation nouvelle, il vint s'y renfermer plusieurs jeunes filles de condition, très-attachées au monde, entre lesquelles on distingua beaucoup deux nièces de la Sainte, dont l'une était celle qui lui avait offert mille ducats quand elles commencèrent à parler de ce projet.

Livre troisième.

Ce fut en ce temps-là que par ordre du père Dominique Bagnez, qui confessait alors la Sainte, elle composa le livre *du Chemin de la perfection*. Le style en est simple, mais noblement soutenu; les règles de la vie spirituelle y sont exposées nettement et solidement. Tout y exhorte à la pratique des vertus les plus épurées, mais surtout à l'amour de l'oraison.

Personne n'a parlé plus sainement ni plus judicieusement que Thérèse sur cette matière, qu'on doit toujours traiter avec beaucoup de précaution et de sagesse. On peut même dire que les fidèles des derniers temps, à un petit nombre près, ne connaissant plus la prière que sous l'idée d'un exercice de cérémonie, et purement extérieur, on est redevable à sainte Thérèse d'avoir non-seulement dissipé les ténèbres où la plupart des esprits se trouvaient enveloppés sur ce sujet, mais d'avoir encore inspiré le goût de la prière mentale, dont elle marque si nettement la nécessité, les motifs et les règles. Ce caractère l'a toujours distinguée des autres saints; dans le temps même qu'elle vivait encore, on reconnut déjà le fruit de ses instructions dans le public; et une infinité de personnes expérimentèrent les effets de leur application à la prière intérieure. Elle dit qu'aussitôt qu'on avait pris le goût de l'oraison, on s'affectionnait à ses religieuses; il est certain qu'encore aujourd'hui les âmes véritablement recueillies sentent une inclination particulière pour tout l'ordre des Carmes et des Carmélites de

sa réforme. Ainsi ce serait ravir à notre Sainte la gloire qui lui est due pour avoir enrichi l'Eglise d'une doctrine si salutaire ; ce serait même priver les chrétiens des enseignements les plus utiles, que d'écrire une vie de sainte Thérèse, sans parler des excellentes maximes qu'elle nous a laissées pour l'oraison, et qu'elle a répandues dans ses différents ouvrages. Nous ne pouvons donc pas nous dispenser d'en dire ici quelque chose, que nous avons pris soin d'extraire de ses lettres et de ses autres écrits.

Au reste nous avertissons que nous ne prétendons rien rapporter de ces états extraordinaires où, par un privilège spécial, Dieu l'a élevée. Comme les dons sublimes ne se tirent point en exemple, on ne les doit point donner en préceptes. Nous ne parlerons donc de la prière intérieure, que considérée dans les voies communes, et telle que la peuvent pratiquer tous les fidèles. Il est bien glorieux à notre Sainte que nuls théologiens et nuls docteurs, même les plus opposés à la spiritualité, n'aient jamais rien trouvé à reprendre à tout ce qu'elle a écrit sur des matières si délicates, où elle fait entrer tous les principes d'une très-pure et très-simple métaphysique.

Nous rapporterons d'abord ce qu'elle dit au chapitre onzième de sa vie. Comme il s'agissait d'aller au-devant des répugnances que l'on peut sentir à pratiquer cet exercice quand on n'y est pas accoutumé, elle appuie sur le courage qu'il faut avoir pour ne se pas rebuter des difficultés apparentes, et elle fait rouler ses instructions sur une ingénieuse allégorie dont l'agrément de son esprit lui fournit l'idée. *Il est si difficile, dit-elle, à des personnes ignorantes comme moi de bien exprimer le langage du cœur et de l'esprit, que je suis contrainte de chercher quelque moyen pour m'en débattre, et de recourir aux comparaisons familières. Je dis donc que celui qui veut commencer à prier mentalement doit s'imaginer qu'il entreprend de faire dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit agréable à Dieu, et d'où il faut que Notre-Seigneur lui-même arrache ces mauvaises plantes pour en mettre de bonnes en leur place. On peut croire que cela est fait, quand après s'être résolu de pratiquer l'oraison, on s'y exerce, et qu'à l'imitation des bons jardiniers, on cultive et l'on arrose ces nouvelles plantes, afin de les faire croître, et de produire des fleurs dont la bonne odeur convie sa Majesté divine à venir souvent se procurer dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs, qui ne sont autre chose que les vertus dont nos âmes sont parées et embellies.*

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison, à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumés à suivre l'égarément de leurs sens. Lorsqu'ils veulent se mettre en prière, il faut qu'ils se retirent dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire, et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits aussi bien que les imparfaits, doivent en user ainsi ; mais moins souvent, comme je le dirai dans la suite.

La difficulté est au commencement, à cause que l'on n'ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés, est un repentir véritable accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu ; et l'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de Jésus-Christ, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application ne lasse l'esprit dans les premiers temps.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer l'eau du puits : et Dieu veuille que nous y en trouvions : mais au moins il ne tient pas à nous, puisque nous tâchons à en tirer, et faisons ce que nous pouvons pour arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon, que, lorsque pour des raisons qui lui sont connues, et qui nous sont peut-être fort avantageuses, il permet que le puits se trouve à sec dans le temps que nous faisons, comme de bons jardiniers, tout ce que nous pouvons pour tirer de l'eau ; il nourrit les fleurs sans eau, et fait croître les vertus. J'en-

tends par cette eau nos larmes , et à leur défaut la tendresse et les sentimens de dévotion.

Mais que fera celui qui, dans ce travail, ne trouvera durant plusieurs jours que de la sécheresse ; qui sentira le dégoût de voir que ses efforts sont inutiles , et que bien qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau ? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour se rendre agréable au seigneur de ce jardin qu'il s'est donné tant de peine ; et qu'il l'aurait prise inutilement s'il ne se rendait pas digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère. Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer le bras, ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir, c'est tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je, alors ce jardinier ? il se consolera, il se réjouira, et répétera à très-grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce roi du ciel et de la terre, sans chercher sa satisfaction propre ; il le remerciera beaucoup de la grâce qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente, et de ce qu'il lui aide à porter sa croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté la croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume, et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi quand même cette sécheresse durerait toujours, il l'a doit considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible ; on ne peut rien perdre avec un si bon maître ; et un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'il lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point ; mais qu'il se souvienne que le démon en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années, je sais qu'elles sont toujours récompensées. Ainsi je considérais comme une grande faveur que Dieu me faisait, lorsque je pouvais tirer quelque goutte d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes, et que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter, que plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde. Mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure des consolations qu'il m'a données depuis dans l'oraison, m'a payée de tout ce que j'y avais souffert durant un si long temps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines et plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui, et reconnaître s'ils se pourront résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour notre bien, parce que les grâces dont il a dessein de nous favoriser dans la suite sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer. Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour le plus grand bien d'une âme, lorsque vous connaissez qu'elle est à vous, qu'elle s'abandonne entièrement à votre volonté ; qu'elle est résolue de vous suivre partout jusqu'à la mort, et la mort de la croix, de vous aider à porter cette croix, et enfin de ne vous abandonner jamais ?

Ceux qui se sentent dans cette résolution, et se peuvent flatter d'avoir renoncé à tous les sentimens de la terre pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre ; car qui peut affliger ceux qui sont dans un état déjà si élevé, que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, et de n'en rechercher point d'autres que de converser seuls avec Dieu ? Le plus difficile est fait alors.

Rendez-en grâces, bienheureuses âmes, à sa Majesté divine, confiez-vous en sa bonté, qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime, et gardez-vous bien d'entrer en cette pensée.

Pourquoi donne-t-il à d'autres en si peu de jours tant de dévotion, et ne la donne-t-il pas en tant d'années? Croyez que c'est pour notre plus grand bien; et puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira, il nous fait assez de grâce de nous permettre de travailler dans son jardin, et d'y être auprès de lui. Comme nous ne saurions n'y point être, puisqu'il y est toujours, s'il veut que ces plantes et ces fleurs croissent et soient arrosées, les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, et les autres sans eau, que nous importe?

Fuyez donc, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne permettiez pas que je vous offense, et que je renonce à la vertu, si vous m'en avez donné quelques-unes, dont je ne suis redevable qu'à vous seul. Je désire de souffrir, puisque vous avez souffert. Je souhaite que votre volonté soit accomplie en moi en toutes les manières que vous l'avez agréable; et ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'un trésor d'aussi grand prix qu'est votre amour enrichisse ceux qui ne vous servent que pour en recevoir des consolations.

Il faut extrêmement remarquer, et l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de le dire, qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale, avec une ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable: car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire, parce qu'elle nous console; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice et à pratiquer l'humilité; autrement il me semble que ce serait vouloir toujours recevoir, et jamais ne rien donner. Je le répète encore, et je ne saurais trop le répéter, il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquiétudes et de ces distractions de notre esprit: il ne saurait se délivrer de ces peines qui le gênent et acquérir une heureuse liberté, s'il ne commence à ne point appréhender les croix; mais alors Notre-Seigneur l'aidera à les porter; sa tristesse se changera en joie, et il avancera beaucoup. Autrement n'est-il pas évident, par tout ce que j'ai dit, que, s'il n'y a point d'eau dans le puits, nous ne saurions y en mettre? mais il n'y a rien que nous ne devrions faire pour en tirer s'il y en a, parce que Dieu veut que notre travail soit le prix de notre vertu, et qu'elle ne peut augmenter que par ce moyen.

Il se trouve encore des enseignements plus méthodiques dans le livre du *Chemin de la perfection*, où la Sainte traite spécialement de cette matière. Elle pose encore pour fondement de ne point se décourager dans cet exercice, et d'y persévérer malgré les dégoûts et les obstacles. Si l'esprit, dit-elle, est naturellement si dissipé, qu'il ne puisse s'arrêter à rien, il faut avoir recours aux livres pour le fixer, et j'avoue que les paroles de l'Évangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus savants et les mieux écrits.

Peut-être on vous dira qu'il y a du péril dans la pratique de l'oraison; mais quiconque vous le dira est lui-même un grand écueil pour vous, et vous le devez regarder de la sorte. Le péril consiste à n'avoir pas l'humilité ni les autres vertus; mais à Dieu ne plaise qu'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison. Ces frayeurs sont des suggestions du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber les âmes intérieures. Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde! Ils ne considèrent point cette foule innombrable de personnes qui, ne faisant jamais d'oraison, et ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie et dans tant d'autres péchés horribles. Et si le démon, par ses artifices et par un malheur déplorable, mais très-rare, fait tomber quelques-uns de ceux qui pratiquent ce saint exercice, ils en prennent sujet d'effrayer les autres sur une pratique si salutaire. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent

abuser ainsi, de croire que, pour s'exempter du mal, il faut éviter de faire le bien; et je ne crois pas que le diable ait employé jamais un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

Thérèse ajoute encore qu'une âme touchée d'amour pour Jésus-Christ trouve du plaisir dans tout ce qui lui en rappelle le souvenir, et qu'elle n'entendait jamais dire à la messe, dans le *Credo*, que le royaume de son époux n'aura point de fin sans en être pénétrée de joie.

Elle met en usage, dans le vingt-sixième chapitre de ce livre, les raisons les plus touchantes pour faire naître dans tous les cœurs le goût de la prière mentale, et il faut convenir que son expérience l'avait merveilleusement instruite.

Revenons maintenant, dit-elle, à notre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte, qu'encore que nous ne nous en apercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous savez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience, puis dire le Confiteor, et faire le signe de la croix. Mais étant seules lorsque vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes filles, d'avoir compagnie. Et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Imaginez-vous donc, mes sœurs, que vous êtes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ; considérez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette prière, et, croyez-moi, ne vous éloignez jamais d'un ami si parfait et si véritable. Que si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, et qu'il connaisse que vous désirez de tout votre cœur, non-seulement de ne le perdre point de vue, mais de faire tout ce qui sera en votre puissance pour essayer de lui plaire, vous ne pourrez, comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprès de vous. Jamais il ne vous abandonnera. Il vous assistera dans tous vos besoins; et quelque part que vous alliez, il vous tiendra toujours compagnie. Or, croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami?

O mes sœurs! vous qui ne sauriez beaucoup discourir avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer sans vous trouver aussitôt distraites, accoutumez-vous, je vous en prie, à ce que je viens de dire : je sais, par ma propre expérience, que vous le pouvez; car j'ai passé plusieurs années dans cette peine, de ne pouvoir arrêter mon esprit durant l'oraison; et j'avoue qu'elle est grande; mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seulès, et nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années; car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est employé si utilement; et qui nous empêche de l'y employer? Je vous dis encore que l'on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnements et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et subtiles considérations; mais je vous demande seulement de le regarder; car, si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de votre esprit attachés sur cet adorable époux de vos âmes? Quoi! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables! Que si, après l'avoir considéré, vous ne lui trouvez pas de beauté, je vous permets de ne le plus regarder, quoique cet Époux céleste ne cesse jamais de tenir ses yeux arrêtés sur vous. Hélas! encore qu'il ait souffert de vous mille indignités, il ne laisse pas de vous regarder; et vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses extérieures pour les jeter quelquefois sur lui! Considérez, comme le dit l'épouse dans le cantique, qu'il ne désire autre chose, sinon que nous le regardions. Ainsi, pourvu que vous le cherchiez, vous le trouverez tel que vous le désirez; car il prend tant de plaisir à voir que nous attachions notre vue sur lui, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

Sainte Thérèse fait voir ensuite combien il est avantageux à l'âme de méditer sur

les différents mystères de la vie de Jésus-Christ, et quelle application on en doit faire dans les diverses situations où l'on se trouve.

On prétend, dit-elle, que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent suivre tous leurs sentiments, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, de la joie quand ils sont gais, quoique elles n'en aient point dans le cœur : ce qui, en passant, vous doit faire remarquer, mes sœurs, de quelle sujétion il a plu à Dieu de nous délivrer. C'est là véritablement, et sans rien exagérer, de quelle sorte Notre-Seigneur traite avec nous; car il veut que nous soyons les maîtresses; il s'assujétit à nos désirs et se conforme à nos sentiments. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité, et alors quel contentement sera le vôtre de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfections, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière et tout comblé du plaisir que donne à un victorieux le gain d'une sanglante bataille qui le rend maître d'un si grand royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner! Croiriez-vous, après cela, que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête?

Que si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin des Oliviers, et jugez quelles doivent être les peines dont son âme était accablée, puisqu'encore qu'il fût non-seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connaître sa tristesse et de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour vous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouet, persécuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude, qu'il vous sera facile de vous consoler avec lui seul à seul. Ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans que, même en cet état, on lui donne le temps de respirer. Car pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres; et quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre époux en cet état; si, ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez plaisir de vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible, ce sera alors que vous pourrez lui dire : O Seigneur du monde, véritable époux de mon âme, est-il possible que vous vous trouviez réduit à une telle extrémité! O mon Sauveur et mon Dieu, est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile créature que je suis? car il me semble que je remarque à votre visage que vous tirez quelque consolation de moi. Comment se peut-il faire que les anges vous laissent seul, et que votre Père vous abandonne sans vous consoler? Puis donc que cela est ainsi, et que vous voulez bien tant souffrir pour l'amour de moi, qu'est-ce que ce peu que je souffre pour l'amour de vous, et de quoi me puis-je plaindre? Je suis tellement confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, que je suis résolue de souffrir tous les maux qui me pourront arriver, et de les considérer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, mon cher Sauveur; je suis résolue de vous suivre en quelque lieu où vous alliez, et je passerai partout où vous passerez.

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de votre divin Rédempteur; et pourvu que vous le soulagiez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds. Méprisez tout ce qu'ils vous diront; fermez les oreilles à leurs insolences, et quoique vous trébuchiez et que vous tombiez avec votre saint époux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances; et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque sensibles qu'elles soient, elles vous sembleront si légères, en comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer, et me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur lorsqu'il était dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil sans les détourner jamais de dessus lui. N'ayez point, je vous prie, cette exécrance : quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'effort pour se recueillir, et le regarder au-dedans de soi, ce qui se peut sans aucun péril, en y apportant seulement un peu de soin, aurait beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Madeleine au pied de la croix, lorsqu'il aurait eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge, et de cette bienheureuse femme? Que de menaces! que de paroles injurieuses! que de rebuts, et que de mauvais traitements ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver? ce qu'elles endurent devait être sans doute bien terrible. Mais comme elles étaient plus touchées des souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffait une moindre. Ainsi, mes sœurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pu souffrir de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits; mais en vous y exerçant, vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous aider, choisissez entre les mystères de Notre-Seigneur, celui qui vous donnera plus de dévotion, et portez-en l'image sur vous, non sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de parler souvent à lui.

Le reste de ce chapitre est une exhortation à la persévérance dans la prière; une explication des causes de la tiédeur, des sources de la difficulté que nous trouvons à converser avec Dieu, et des motifs pour nous en approcher.

Jésus-Christ, dit-elle, ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans la bouche ce que vous aurez à lui dire; puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles vous pourront-elles manquer pour vous entretenir avec Dieu? Ne le croyez pas, mes sœurs, et pour moi je ne saurais croire que cela puisse arriver, pourvu que vous vous y exerciez; car si vous ne le faites, qui doute que les paroles ne vous manquent, puisque, cessant de converser avec une personne, elle nous devient comme étrangère, quand même elle nous serait proche parente, et nous ne savons plus que lui dire, parce que la parenté et l'amitié s'évanouissent aussitôt que la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, et pour y accoutumer l'âme peu à peu par de saints artifices et de saints attraits, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que depuis plusieurs années vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, et que l'on ne saurait porter à retourner avec lui sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'état où le péché nous a réduites. Notre âme est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou, pour mieux dire, à toutes ses peines, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Ainsi pour faire qu'elle veuille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices; car autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrons jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que pourvu que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin maître, avec un très-grand désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute ses disciples, et ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes.

Considérez attentivement toutes ses paroles; les premières qu'il prononcera vous feront connaître l'extrême amour qu'il vous porte; et que peut-il y avoir de plus doux et de plus agréable à un bon disciple que de voir que son maître l'aime?

Il faut que la pratique de la prière mentale soit nécessaire aux chrétiens, puisque notre Sainte, écrivant à un grand prélat, qu'elle félicite d'avoir l'humilité, la charité,

le zèle des âmes et de la gloire de Dieu, qui sont des vertus essentielles, non-seulement à tous les fidèles en général, mais particulièrement aux évêques, elle ajoute néanmoins qu'il lui manque la principale chose, et sur laquelle toutes les autres vertus sont appuyées comme sur leur fondement, parce qu'il ne s'exerçait pas assidûment à la prière intérieure : *Or dès que le fondement vient à manquer, dit-elle, tout l'édifice est bientôt renversé. La charité est suffisante, sans doute, pour nous sauver, mais on ne la conserve pas sans l'oraison ; il faut persévérer dans la justice pour entrer au ciel, mais Dieu n'accorde la persévérance qu'à nos désirs, et il n'y a que les désirs qui soient une véritable prière. L'oraison est le canal par où viennent les inspirations célestes ; dès qu'on cesse de prier, les lumières du Saint-Esprit et les eaux de la grâce ne coulent plus.*

La docilité de cet évêque était admirable ; car Thérèse lui donne, pour ainsi dire, les premiers éléments de l'instruction. Après lui avoir recommandé de ne se point décourager ni rebuter quand son imagination s'égarait, ou que son cœur est insensible, elle lui dit que d'abord il doit se reconnaître pécheur, et s'accuser intérieurement des fautes que sa conscience lui reproche ; qu'ensuite il faut se présenter devant Dieu pour apprendre de lui ses devoirs ; car dès qu'il nous ouvre les yeux dans la prière, on voit, dit-elle, bien des imperfections qu'on ne remarquait pas auparavant. Après ces préliminaires, elle l'exhorte à se représenter tous les mystères et tous les états de Jésus-Christ, tantôt les uns, tantôt les autres, mais principalement ses souffrances, qu'elle lui recommande fort de considérer en détail sous les différentes idées qu'on en peut avoir en s'arrêtant aux mouvements que ces considérations feront naître ; et s'abandonnant aux transports de son admiration : *Vous devez, dit-elle, approcher de l'oraison avec une soumission parfaite, et vous y laisser mener par le chemin où Dieu voudra vous conduire ; écoutez attentivement ses leçons ; soit qu'il vous console, soit qu'il vous rebute, recevez tout avec un esprit égal ; lorsqu'il vous reprend, humiliez-vous ; lorsqu'il vous éclaire, avouez votre indignité, et avouez aussi qu'il n'a pas moins de pouvoir pour prodiguer ses faveurs, que pour venger nos offenses. Ne pas soumettre son esprit dans la prière, c'est y aller plutôt pour enseigner Dieu, que pour en être enseigné. Comme en entrant à l'oraison vous avez dû dire à Dieu que vous vous présentiez pour parler à lui, quoique vous ne fussiez que cendre et poussière, vous devez avoir les qualités de la poussière et de la cendre, et vous tenir comme elles au centre de la terre. Quand le vent élève la poussière, il ne serait pas naturel qu'elle ne s'élevât point, elle monte autant que le vent l'élève et la soutient ; dès que le vent cesse, elle retourne en bas. L'âme doit agir de même dans l'oraison ; se tenir assise bien bas sur sa propre connaissance : mais quand le soufle du Saint-Esprit l'élève, qu'il la porte dans le sein de Dieu, qu'il l'y soutient et lui manifeste ses beautés, il faut qu'elle sache jouir de ses faveurs.*

Soyez encore comme un ver de terre lorsque vous priez ; un ver ne s'élève point, ni quand les créatures le foulent aux pieds, ni quand les oiseaux le piquent. S'il vous vient dans l'esprit que vous feriez mieux de secourir le prochain, d'étudier, de prêcher, et de vaquer aux soins de votre charge, répondez que vos propres besoins sont les premiers où vous devez remédier ; la parfaite charité commence par elle-même ; le pasteur, pour bien s'acquitter de sa charge, doit se placer sur un lieu éminent d'où il puisse voir son troupeau, et discerner si ses brebis ne sont point attaquées par les loups : or, ce lieu éminent, c'est l'oraison.

Un ver encore ne s'élève point de terre, quoique les oiseaux le piquent ; de même l'homme doit demeurer ferme dans la situation où Dieu le met en priant, quoique les démons l'importunent et l'inquiètent, et mettent de l'agitation dans ses pensées. Ce n'est pas peu profiter dans l'oraison, que de souffrir patiemment ces dissipations importunes ; c'est s'offrir en holocauste, et tout le sacrifice alors se brûle dans le feu de la tentation. Ne

croyez pas que ce soit un temps perdu que de demeurer là sans rien recevoir ; c'est beaucoup gagner que de travailler sans intérêt, et pour la seule gloire de Dieu. Il en est de cela comme des enfants qui travaillent dans le champ de leur père ; ils ne reçoivent pas tous les jours le salaire de leur journée, mais au bout de l'an ils retirent tout.

L'homme qui s'approche de l'oraison doit beaucoup travailler et ne se lasser jamais, dans le temps calme et dans la belle saison, afin de faire, comme la fourmi, des provisions pour l'hiver et pour le temps des grandes eaux, de crainte alors de mourir de faim, comme des animaux qui n'ont eu soin de ne rien amasser ; vous savez que ces grandes eaux et cet hiver, c'est la mort et le jugement.

Thérèse finit sa lettre en priant cet évêque de lui pardonner l'insdiscrétion qu'elle a eue de lui écrire sur cette matière ; mais elle se justifie par le zèle qu'elle avait pour le salut et le service de ce grand prélat.

Voici d'autres enseignements tirés d'une lettre qu'elle écrivait au père Gratien, à qui elle recommandait de donner de sa part quelques avis à la prieure de Séville touchant l'oraison. *Avertissez cette personne, lui dit-elle, de se contenter de sa manière de prier, sans se mettre en peine si son entendement n'agit point quand Dieu la favorise d'une autre sorte. Le plus important à savoir en ce qui regarde la prière mentale, c'est que la mieux faite et la plus agréable à Dieu, est celle qui produit dans l'âme de meilleurs effets : je ne parle pas à présent des résolutions et des désirs ; quelque quantité que l'âme en produise, et quelque caractère de bonté qu'on leur attribue, tout cela n'est pas toujours tel que notre amour-propre nous le représente ; mais je parle de ces bons effets qui confirment les bons désirs par l'exécution : en sorte que l'âme puisse juger du désir qu'elle a d'honorer Dieu par le soin qu'elle prend de ne le point offenser, et par son attention à s'occuper la mémoire et l'esprit de tout ce qui pourra lui plaire, et lui témoigner notre amour. Voilà ce que l'on peut appeler une véritable oraison, et non pas ces goûts où nous mettons nos complaisances. Quand l'oraison n'est pas comme je viens de dire, on ne voit dans l'âme que beaucoup de lâcheté, des craintes et des ressentiments contre ceux qui nous méprisent, ou qui ne nous estiment pas assez. Pour moi je ne voudrais point d'autre oraison que celle qui m'enrichit de vertus, et quand même elle serait accompagnée de travaux, de sécheresses et d'afflictions, si j'en devenais plus humble, je la croirais excellente. Car ce que j'estime le plus dans la prière, c'est ce qui plaît le plus à Dieu. Celui qui souffre prie quand il offre à Dieu ce qu'il souffre ; et quelquefois il prie beaucoup plus que celui qui se rompt la tête dans un coin de sa cellule, et qui croit avoir bien fait oraison quand il a versé quelques larmes avec effort.*

Toutes ces instructions sont assurément bien solides et bien judicieuses, et nous offrent de grandes facilités pour la prière.

Revenons maintenant à l'histoire de sainte Thérèse, qui, renfermée dans son petit désert de Saint-Joseph, y jouissait d'un profond repos, après toutes les tempêtes qu'elle avait soutenues. Ce lieu était un paradis de délices, non-seulement pour elle, mais pour Jésus-Christ même, qui le lui fit souvent connaître. Rien de mortel, rien de passager ne détournait ces ferventes solitaires de leur continuelle application à méditer les choses divines. Toutes disputaient à l'envi à qui retracerait mieux dans ses mœurs, sous une matresse si éclairée, la sainteté de leurs anciens pères. On y cultivait avec soin toutes les vertus. On y faisait une profession exacte de la pauvreté des Apôtres ; et il y arrivait une infinité de choses admirables, qu'on est obligé de supprimer, pour se renfermer dans la seule histoire de sainte Thérèse.

Voici les principales observances qui se pratiquaient dans ce monastère naissant. En été, les religieuses se levaient à cinq heures, durant l'hiver à six ; elles commençaient leur journée par une heure d'oraison mentale, qu'elles faisaient indifféremment,

ou dans leurs cellules, ou dans les hermitages du jardin. On régla depuis qu'elles s'assembleraient en commun pour cet exercice, afin de se donner mutuellement bon exemple. Après l'oraison, on récitait les quatre petites heures du bréviaire, ou l'on en chantait quelques-unes selon la qualité de la fête. Ensuite les religieuses allaient dans leurs cellules, ou dans des lieux destinés au travail qui leur était assigné. Chacune, en s'occupant à son office particulier, observait un silence exact, et tel qu'il convient à des solitaires : c'est pour cette raison que Thérèse ne voulut point qu'il y eût de chambre commune pour le travail des mains, de crainte que la compagnie ne donnât quelque occasion de parler. Il n'y avait point aussi de grande salle pour loger ensemble les religieuses, afin de mieux conserver les bienséances et l'honnêteté. Chacune travaillait et reposait dans sa cellule séparément, d'où même elle ne pouvait sortir, sans une nécessité bien évidente. On sonnait la Messe à huit heures en été, et à neuf en hiver. Après la Messe chaque religieuse retournait en sa cellule pour vaquer au travail des mains : un quart-d'heure avant le dîner on sonnait une petite cloche pour l'examen de conscience que chaque religieuse faisait, ou dans sa cellule ou dans le lieu où elle se rencontrait. Hors les jours de jeûne on allait dîner à dix heures ; et durant les jeûnes commandés par l'Eglise, ou ajoutés par la règle, on ne dinait qu'à onze heures et demie. La plus ordinaire portion pour le dîner de chaque religieuse était un œuf, avec un potage de légumes ; quelquefois on leur donnait un peu de poisson très-commun, si ce n'est qu'on ne leur en envoyât d'autre par aumônes. Après le dîner, la supérieure leur permettait de s'entretenir ensemble pendant un peu de temps ; mais chacune portait son ouvrage à la récréation pour s'y occuper honnêtement, et s'y moins livrer à l'intempérance du discours. Il n'était permis dans ces conversations ni de s'écarter de la modestie, ni de rien dire contre la charité. A deux heures on allait à Vêpres, et les religieuses se retiraient ensuite dans leur cellule, où chacune employait une heure à faire une lecture spirituelle, et passait le reste de l'après-dîner à s'occuper du travail des mains, jusqu'à Complies, qui se disaient à cinq heures en été, et à six en hiver : ensuite on allait souper ou faire collation, selon la diversité des temps ; aussitôt après on se retirait dans sa cellule jusqu'à huit heures que l'on commençait l'oraison mentale du soir, qui durait jusqu'à neuf heures. Après qu'elle était finie, on récitait les Matines, et on faisait l'examen de conscience. Quand on avait de la sorte achevé la journée, les religieuses se retiraient dans leur cellule, où elles s'occupaient jusqu'à onze heures que l'on donnait le signal pour se coucher ; et la retraite alors était tellement recommandée, qu'il n'était permis à personne de se tenir hors de sa cellule.

On a depuis autrement distribué les heures et la manière de ces exercices, selon que l'expérience l'a fait juger à propos. Mais on n'a jamais présumé de rien innover touchant la régularité et l'austérité de la vie. Dans le temps que l'auteur des Annales des Carmes réformés écrivait son livre, on continuait encore avec ferveur à pratiquer toutes ces observances dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila.

Jamais la tristesse ne mêlait d'amertumes aux douceurs que la grâce leur faisait goûter, et leurs autérités ne les rendaient, ce semble, que plus sensibles à la joie ; on le voit par une réponse que la Sainte faisait à son frère. *J'ai reçu ici votre lettre, lui dit-elle ; nos sœurs ont pris beaucoup de plaisir à la lire dans leur récréation, et j'en fus aussi toute réjouie ; et je m'imagine que vous cesserez plutôt de vivre, que d'être de belle humeur : mais comme c'est avec des saintes, cela vous sied bien.*

Thérèse et ses religieuses étaient dans les plus grands excès de leur zèle, lorsque le père Alphonse Maldonat, de l'ordre de Saint-François, nouvellement revenu des Indes, passa par Avila. Il y rendit visite à notre Sainte, et lui fit la peinture

du malheur de tant de peuples idolâtres qui vivaient sans la connaissance du vrai Dieu, et périssaient hors la vraie religion. Elle fut si frappée de cette nouvelle, que, après que ce père l'eut quittée, elle alla se réfugier seule dans un des hermitages qu'elle avait fait construire aux extrémités du jardin pour y prier plus en repos. Elle y répandit devant Dieu beaucoup de larmes, et lui représenta la destinée de ces âmes malheureuses, à qui les vérités et les promesses de la foi étaient inconnues. Elle le conjura instamment de lui ouvrir quelque voie pour travailler à leur salut ; et réitéra plusieurs jours la même prière avec une extrême ardeur. Une nuit qu'elle continuait à demander à Dieu cette grâce, il l'assura que dans un peu de temps elle verrait de grandes choses. Cette lumière la consola : mais elle ne pouvait juger à quoi elle devait s'attendre, et demeura ferme néanmoins dans l'espérance que l'événement serait heureux.

On voit dans la conduite qu'a tenue la Sainte depuis la conversation qu'elle eut avec le père Maldonnat, combien son zèle pour la conversion des âmes la dévorait, puisque ne pouvant agir par un ministère extérieur, et par les talents de la parole dans les prédications publiques, elle tâcha d'y suppléer en formant par la suite des communautés monastiques, où l'on offrirait à Dieu de continuels sacrifices de prières et de pénitence pour obtenir aux pécheurs les lumières et les miséricordes divines.

Les généraux des Carmes demeuraient ordinairement à Rome, et n'étaient jamais venus en Espagne. Mais dans le temps qu'on s'y attendait le moins, Jean-Baptiste Ru-beo de Ravenne, général de l'Ordre, vint à Avila. C'en était assez pour effrayer beaucoup les religieuses de Saint-Joseph, qui ne se trouvaient pas soumises à son obéissance, et vivaient sous celle de l'évêque. Cependant, comme la Sainte n'avait à se faire aucun reproche sur cela, et se reposait sur l'innocence de ses intentions, non-seulement elle ne chercha point à se soustraire à la vue de ce supérieur, mais elle fit même en sorte qu'il pût visiter le monastère.

Il fut extrêmement édifié des exercices de pénitence et de retraite qui se pratiquaient dans cette maison ; il y admira le courage, la prudence, et même la politesse de Thérèse, qui lui raconta naïvement toutes choses. *Je lui parlai*, dit-elle, *avec sincérité sur tout ce qui s'était fait, et je ne puis parler autrement.* De sorte que le général, loin de désapprouver l'entreprise, lui fit connaître combien elle lui était agréable ; car il lui donna des lettres-patentes pour fonder d'autres monastères comme celui-là ; et il défendit qu'aucun provincial ne la troublât dans ses desseins. Elle n'en avait jamais osé tant espérer, et cela ne lui était pas même venu dans l'esprit : mais le général fut tellement charmé de voir reflourir dans ce monastère la régularité primitive des anciens pères du Carmel, qu'il souhaite l'accroissement d'un si grand bien. Le caractère de sainte Thérèse lui plut si fort, que durant son séjour il retourna plusieurs fois la visiter autant que ses occupations purent lui permettre, et lui donna toujours des témoignages de son estime.

Comme elle eut lieu de se persuader par cette permission du général, que c'étaient-là les grandes choses que durant sa prière Dieu lui avait fait entendre qu'elle verrait, elle pensa qu'apparemment ce n'était pas à quelques couvents de religieuses qu'il fallait borner les vues de la Providence, mais y comprendre aussi des monastères d'hommes pour donner à ce grand dessein une plus belle étendue. Ainsi pour ne point paraître se trop prévaloir de la condescendance de son supérieur, elle pria l'évêque de conférer avec lui sur ce sujet ; mais la chose lui parut d'une exécution difficile, et ne put se régler avant son départ.

Lorsqu'il était déjà passé jusqu'à Valence, pour s'en retourner à Rome, Thérèse,

qui comprit que cet établissement serait agréable à Dieu, et très-avantageux à ses sœurs, écrivit à ce père une lettre armée de toutes les raisons les plus capables de combattre et de réfuter tout ce qu'on opposait. Le général en fut touché ; tout le prévenait en faveur de la Sainte, et il ne put résister à l'efficace de ses raisonnements, qui le persuadèrent et l'engagèrent à permettre la fondation de deux couvents d'hommes sous le consentement du provincial actuellement en place, et de celui qui en était sorti. Ces deux pères parurent avoir assez de peine à accorder leur agrément, mais ils ne purent le refuser aux pressantes sollicitations de l'évêque, qui s'employait avec plaisir pour tout ce qui intéressait Thérèse. Elle fut ravie d'avoir obtenu ce qu'elle demandait ; car quoiqu'elle ne connût encore aucuns religieux qui aspirassent à cette austérité de vie, et qui désirassent de contribuer à ce nouvel établissement, la grandeur de son courage ne lui promettait que d'heureux succès ; et sans cesse elle pria le Seigneur qu'il en suscitât seulement un pour commencer.

Pendant qu'elle méditait sur cette affaire, Dieu lui inspira de penser à fonder un couvent de religieuses à Medine du Champ, qui étant une ville assez voisine et assez opulente, lui parut propre à devenir la première colonie de son ordre.

La vie extérieure où cette longue suite de fondations a mis Thérèse, ne fut pas de son choix, et n'aurait pas été de son goût, si l'ordre de Dieu ne lui eût rendu agréables toutes ses volontés. Mais dans ses voyages et dans ses occupations les plus tumultueuses, elle ne perdit rien de son recueillement uniforme et de son application aux vérités célestes. Quand l'amour de Dieu remplit tout le cœur, l'action cesse de lui être dangereuse, et il n'y a que l'amour imparfait qui ait besoin de repos.

Le père Balthasar Alvarez, ancien confesseur de la Sainte, était alors à Medine : elle lui écrivit par le père Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph, et lui marqua l'ample permission qu'elle avait du père général, afin qu'il en conférât avec l'abbé de cette ville, qui, pendant la vacance du siège épiscopal, se trouvait supérieur du diocèse. Il reçut avec joie la proposition, et l'affaire fut négociée si diligemment par les soins de Julien d'Avila, qu'elle fut achevée en quinze jours. Thérèse en même temps, pour plus grande sûreté, avait écrit au prieur des Carmes de Medine de lui acheter une maison propre à faire un monastère ; de sorte qu'elle se trouva avec deux maisons sans avoir le premier argent pour les payer, ni pour se mettre en chemin, n'ayant pour toutes richesses que son espérance. *Tout se réduisait, dit-elle, à une pauvre Carmélite chargée de patentes et de bons désirs. Que vous montrez bien, Seigneur, continue la Sainte, que votre puissance n'a point de bornes, lorsque vous donnez tant de hardiesse à une créature, ou pour mieux dire, à une fourmi telle que je suis.*

Comme elle était dans cet embarras, une jeune demoiselle qui s'était présentée pour entrer au monastère de Saint-Joseph, et qui n'avait pu, parce que le nombre de treize était rempli, offrir la petite somme qu'elle avait destinée à sa dot pour commencer l'œuvre de Medine du Champ ; la Sainte l'accepta volontiers, et donna l'habit à cette demoiselle avant nulle autre de celles qu'elle reçut pour cette nouvelle maison.

Après que Thérèse eut pris toutes ses mesures pour le voyage, elle choisit quatre religieuses de Saint-Joseph d'Avila pour les mener avec elle à Medine. Toutes celles qui restèrent, à la vue des préparations de son départ, furent aussi affligées qu'on peut penser ; la Sainte ne l'était pas moins que les autres, et son cœur était trop reconnaissant et trop tendre pour ne pas sentir cette absence ; mais elle eut soin de cacher sa douleur, et après avoir passé bien du temps dans un des hermitages du jardin pour recommander à Dieu son monastère, elle en partit accompagnée des religieuses qu'elle emmenait, de Julien d'Avila, et de quelques autres personnes de leur suite.

On fit ce qu'on put pour cacher son départ, mais on le sut, et cela donna occasion à

de nouveaux murmures dans toute la ville. On en jugea précipitamment selon la coutume. On l'accusa d'être une étourdie, une imprudente, d'aimer à courir et à se promener, et on lui donna toutes sortes de noms indignes. Ses amis avaient tâché de la détourner de ce voyage qu'ils n'approuvaient pas, surtout l'évêque qui s'en était affligé plus qu'un autre parce qu'il n'aurait plus la consolation de la voir, et qu'il augurait mal de cette entreprise. Enfin d'autres disaient qu'il fallait voir où de telles rêveries aboutiraient ; mais la fermeté de son esprit n'était pas accoutumée à s'étonner de ces sortes de choses. Elle continua sa route, et comme elle était en chemin, elle reçut un exprès qui lui apportait une lettre du propriétaire de la maison que Julien d'Avila avait achetée, par laquelle il lui mandait qu'il ne la pourrait mettre en possession de cette maison à cause que les pères Augustins qu'il aimait beaucoup, et qui en étaient proches voisins, voyaient cette affaire avec peine ; de sorte qu'elle n'avait qu'à rester à Avila jusqu'à ce que cet obstacle fût levé.

Cette nouvelle la toucha fort ; mais de crainte de décourager ses compagnes, qui n'étaient pas encore bien aguerries à soutenir des traverses, elle n'en parla point . après y avoir bien pensé, elle se rassura, et crut même que ce contre-temps était un heureux présage.

Les mauvais chemins les firent arriver de nuit au bourg d'Aréval, où un prêtre de leurs amis leur avait fait préparer un logement chez des femmes dévotes.

Comme le père Dominique Bagnez se trouvait en ce lieu par hasard, Thérèse le fit avertir de la venir voir, afin de tout régler par ses avis. L'affaire lui parut aisée à terminer, mais le bruit de l'obstacle s'étant répandu parmi sa troupe malgré sa précaution, elle en eut de l'inquiétude, et passa la nuit sans dormir. Le prieur des Carmes de Medine qui arriva le lendemain, calma son esprit, dès qu'il l'eut assurée que la maison qu'il avait achetée suffirait pour ces commencements, et qu'on pourrait lui donner quelque forme de maison religieuse ; on approuva son expédient ; et après avoir conféré sur tout cela, il fut résolu que quatre des six religieuses resteraient dans une ville voisine, où il y avait pour curé un cousin germain de deux de ces filles. La Sainte accompagnée des deux autres religieuses, passa par Olmède, où était alors l'évêque d'Avila ; il la reçut avec grand plaisir, et quoiqu'il fût déjà fort tard, il ne put l'engager à rester. De sorte que lui ayant fait donner une voiture plus honnête et plus commode que celle où elle était, au milieu de la nuit du même jour, elle arriva enfin à Medine.

Elle avait vu sur sa route la propriétaire de la maison qu'on lui voulait louer et l'avait tellement charmée par ses discours, que cette dame avait envoyé ordre à son homme d'affaires de sortir de la maison, et de prêter tous les meubles et tous les lits dont on aurait besoin pour l'établissement.

Julien d'Avila, qui était arrivé avant Thérèse, avait averti les pères Carmes de sa venue, pour préparer tout ce qui concernait l'ornement du lieu ; de sorte qu'au premier bruit que fit le chariot de la Sainte, lorsqu'elle vint descendre à la porte du monastère, le prieur et les religieux se mirent aussitôt en état de porter tout ce qui devait convenir à la maison nouvelle. Thérèse ne demeura pas sans rien faire, elle encouragea les travailleurs par ses paroles et par son exemple, et se donna tous les mouvements nécessaires pour tout mettre en ordre. La nuit ne fut pas bien longue, car c'était la veille de l'Assomption. Plusieurs personnes s'étaient rendues dans la ville, où l'on préparait pour le jour de la fête un grand combat de taureaux. Comme tout le monde arrivait en foule pour ce spectacle, les rues se trouvaient assez peuplées, et l'on était fort étonné de voir à ces heures-là des ecclésiastiques, des religieux et des religieuses qui portaient tant de hardes et tant de paquets à la faveur des ténèbres ; on en faisait li-

brement et de toutes les façons beaucoup de railleries, qui ne laissèrent pas d'inquiéter un peu Thérèse. Enfin toute la troupe arriva à la maison, où l'homme d'affaires était couché. On essuya toujours quantité d'insultes des passants, tandis qu'on frappait à la porte. L'homme d'affaires se leva, lut la lettre de sa maîtresse, et obéit aussitôt. On entra dans un petit vestibule dont l'on trouva les murailles presque démolies. Une seule chambre assez mal en ordre, fermée seulement de plâtras, et dont ce qui restait de murs était raboteux et affreux à voir, fut le lieu qu'on y trouva le plus propre pour y loger le Saint-Sacrement. L'homme d'affaires offrit des tapisseries et des rideaux de damas pour couvrir ces difformités. Cela fit plaisir à Thérèse qui, pendant toutes ces agitations, conservait toujours sa belle humeur, que rien ne lui ôtait jamais, et peut-être aussi pour encourager les autres. Faute de provision de clous, on arracha ceux qu'on put trouver aux vieilles murailles; les Carmes se hâtèrent de tendre et d'orner le lieu, et les religieuses en emportèrent les terres, et en balayèrent les ordures.

Cependant le jour était prêt à commencer; il fallait rendre visite au maire de la ville, pour le prier d'envoyer un notaire attester par écrit que ce couvent ne s'établissait point sans la permission de l'abbé qui était alors absent, de crainte qu'il n'y eût opposition. On le pressa beaucoup, le notaire vint faire un acte pour rendre témoignage. Le lieu fut paré d'ornemens. On pendit une petite cloche dans le plus haut de la maison, et aux premiers rayons de l'aurore on sonna la messe.

Tout le voisinage accourut en foule, et fut fort surpris qu'en une nuit on eût commencé et achevé un monastère. Les habitants qui ne savaient quelles mesures prendre, demeurèrent fort étonnés, et en peu de temps le concours du peuple s'y trouva si nombreux, que les lieux ne furent plus capables de les contenir.

Il fallut que les religieuses allassent se réfugier sous un petit escalier qui restait de tous les débris de l'autre côté de l'autel, afin que s'y étant enfermées elles entendissent la messe par les fentes de la porte, et se débarrassent à la foule qui les accablait.

C'est ainsi que fut établi le monastère de Medine du Champ, en l'année 1567, le propre jour de l'Assomption. On peut juger avec quel courage Thérèse conduisait cette entreprise. Rien ne la rebuta; car après avoir essayé toutes les fatigues du chemin sans prendre le moindre soulagement, ni diminuer rien de ses jeûnes et de la frugalité de ses repas, elle arrive à minuit, et dans le temps qu'elle devrait un peu se reposer, sans faire réflexion sur ses infirmités ni sur son âge, qui était alors de cinquante-trois ans; sans se souvenir ni de manger ni de dormir, elle se charge de meubles et de fardeaux; tout occupée de l'œuvre du Seigneur, nullement embarrassée de ce qu'il y avait à faire, accomplit son dessein, et perfectionne son ouvrage dans une ville peuplée, où il fut plus tôt achevé qu'il ne fut connu.

Le succès la consola de toutes ses peines; mais dans le temps qu'elle s'abandonnait au plaisir de voir Jésus-Christ adoré sur son autel, au milieu de ce nouveau sanctuaire, le démon éleva dans son âme une tempête semblable à celle qu'il avait formée à l'établissement du monastère d'Avila. Dieu, qui savait de quelle manière elle se conduisait dans ces assauts, se plaisait à la voir combattre pour se réjouir ensuite avec elle de ses victoires. Ainsi de peur que les faveurs divines ne réveillassent en elle quelques complaisances trop humaines, les grandes grâces qu'elle reçut, et les innocentes joies qu'elle goûta, furent toujours suivies d'épreuves qui la retinrent dans la dépendance et dans la crainte.

Après que la messe fut achevée, elle sortit de son réduit pour examiner cette mesure, que pendant la nuit précédente elle n'avait pu bien reconnaître. Elle fut touchée de douleur et d'appréhension que quelque hérétique caché, que la foire célèbre pou-

vaît avoir attiré en ce lieu, ne vint faire quelque outrage à l'Eucharistie, qu'aucune muraille ne mettait à couvert. Sa tristesse et son trouble augmentaient peu à peu ; elle se représentait les discours qu'on tiendrait d'elle : elle désespérait du succès de son entreprise ; la lumière céleste s'était éclipcée ; plusieurs pensées importunes la tourmentaient sur l'imprudence de son dessein : elle commençait à douter si c'était Dieu qui le lui avait inspiré ; et de là naissait en son âme une incertitude cruelle sur tout ce qui lui était arrivé durant le cours de sa vie. Car d'une seule illusion elle concluait que par le passé elle avait été toujours livrée à des impostures.

Il ne faut pas s'étonner que cet esprit sublime fût tout à coup sans courage et sans lumière ; ni qu'après avoir méprisé les choses les plus difficiles, la seule pensée des difficultés l'effraie. C'est ainsi que la Sagesse divine se cache de temps en temps aux âmes éminentes, afin qu'elles connaissent ce qu'elles sont quand Dieu les fortifie, ou quand il les abandonne à elles-mêmes.

Thérèse ne s'expliqua point de sa peine, et renferma toute cette tempête dans le fond de son cœur pour ne point alarmer ses compagnes. Après qu'elle eût soutenu cette tentation depuis le matin jusqu'au soir, Dieu l'éclaira intérieurement en lui faisant connaître que cet orage était causé par le démon, et qu'elle devait se le persuader, puisque les autres religieuses étaient exemptes de ce trouble.

Cependant elle ne se contenta pas d'assigner toutes les nuits quelques personnes pour garder le saint Sacrement ; mais sa sollicitude la réveillait souvent pour y prendre garde elle-même.

Car tout étant ouvert par les ruines de l'édifice, le clair de la lune lui donnait moyen de voir tout ce qui se faisait dans ce lieu. Le culte du saint Sacrement fut un des principaux motifs de ses fondations, et elle disait que rien ne lui tenait tant à cœur que d'élever le plus qu'elle pourrait de trônes à Jésus-Christ sur la terre. Aussi sa dévotion au très-saint Sacrement fut la cause que dans la suite on rendit plus d'honneur à ce mystère, et que l'usage de la communion plus fréquente s'introduisit.

Après qu'une semaine fut passée dans ces précautions pour empêcher la profanation des saints mystères, un vertueux marchand de Medine prêta à Thérèse la moitié d'un logis spacieux qui lui appartenait, jusqu'à ce que la nouvelle maison qu'on avait achetée fût entièrement accommodée en monastère. La Sainte fut visitée en ce lieu par quelques personnes de piété, et entr'autres par une femme de condition, nièce de l'archevêque de Tolède. Cette dame fut si contente et si touchée de la conversation de Thérèse, qu'en entrant chez elle, son premier soin fut de faire le récit de tout ce qu'elle avait vu à sa fille, âgée d'environ dix-huit ans. Cette jeune personne se sentit aussitôt une si violente inclination d'être carmélite, qu'elle le déclara à sa mère ; lui dit combien elle se trouvait dégoûtée du monde, dont elle reconnaissait déjà le faux et le néant, et parla si éloquemment sur ce sujet, qu'elle donna l'envie à sa mère de prendre la même résolution qu'elle, et toutes deux vinrent s'offrir à notre Sainte ; et avant que de s'engager elles lui apportèrent beaucoup d'argent pour le bâtiment de la chapelle et du cloître de ses religieuses.

Thérèse, au bout de deux mois, se rendit au monastère, où le prier des Carmes faisait beaucoup avancer l'ouvrage ; et où l'on envoyait de larges aumônes, qui servirent à payer les dettes. Cependant l'exemple de cette dame, qui s'était rendue carmélite avec sa fille, fit dans la ville tant d'effet, que plusieurs filles de qualité, charmées de la beauté de cet état, voulurent s'y engager, et firent leur sacrifice avec un détachement si parfait, que Thérèse elle-même l'admira.

Après qu'elle eût surmonté toutes les difficultés de la fondation de Medine, l'établissement des monastères d'hommes lui revint dans l'esprit ; elle en parla secrètement a :

père Antoine, prieur des Carmes de la ville, pour sonder ses sentiments. Il goûta son dessein ; mais comme elle remarqua qu'il n'était pas d'une constitution bien robuste, ni propre à porter les travaux d'une vie austère, elle ne le pressa pas beaucoup. Il lui dit qu'un peu avant sa proposition il avait formé le projet de s'engager dans une vie plus pénitente, et qu'il était résolu d'entrer dans l'ordre des Chartreux. Thérèse s'en réjouit extrêmement, et l'exhorta à s'éprouver par des exercices d'une plus sévère discipline ; il lui obéit, et passa une année entière dans ces préludes de réforme, et Dieu lui fournit les occasions de se voir à beaucoup d'épreuves ; car après qu'il eut conféré avec Thérèse, la réputation qu'il avait d'être un grand homme de vertu, le fit choisir du roi pour travailler à rectifier quelques abus introduits dans son ordre ; ce qui lui fit souffrir de la part des carmes mitigés beaucoup de persécutions, et bien des oppositions à tous les bons desseins qu'il eut dans la suite.

Avant que Thérèse partit d'Avila, dom Bernard de Mendoce, frère de l'évêque, avait commencé à lui parler d'une donation qu'il lui voulait faire pour une fondation de Carmélites. Il vint à Medine lui confirmer les mêmes offres pour l'établissement d'un monastère à Valladolid, et la pressa fort de ne pas différer de se mettre en possession d'une maison spacieuse et d'un grand enclos qu'il lui donnerait dans cette ville-là. Notre Sainte lui témoigna sa reconnaissance, mais se trouvait embarrassée comment elle satisferait à l'empressement de cette dame chez qui elle avait demeuré six mois à Tolède, et qui la priait instamment de fonder un monastère à Malagon, dont la seigneurie lui appartenait. Dom Bernard insistait toujours ; et comme madame Marie de Mendoce sa sœur devait emmener Thérèse avec elle, il voulut, avant son départ, passer un acte pour la donation de sa maison de Valladolid, et ne pas remettre sa libéralité à un autre temps.

Pendant que Thérèse était à Medine, il y vint un religieux fort jeune encore, mais de beaucoup d'esprit, et d'un très-solide jugement, qui faisait ses études de théologie dans le collège des Carmes mitigés de Salamanque. Il avait nouvellement reçu l'ordre de prêtrise, et était venu à Medine pour accompagner un ancien religieux qui dit de lui tant de bien à la Sainte, et lui fit tant d'éloges de sa vertu, de sa ferveur et de sa pénitence, qu'elle conçut un grand désir de le voir.

L'ancien religieux le dit le lendemain à son compagnon. Le père Jean de la Croix, qui n'aimait nullement les visites, et fuyait toutes sortes de communications avec les femmes, même les plus vertueuses et les plus saintes, fut contraint néanmoins de se rendre aux instances qu'on lui faisait, et vint voir Thérèse. Elle ne l'eut pas plus tôt examiné pendant quelques moments, qu'elle reconnut qu'il était propre à son dessein. Elle admira sa prudence et son courage dans une si grande jeunesse ; et comme elle songeait au moyen de lui découvrir à propos ses projets, il prévint lui-même sa pensée, et lui déclara qu'il se sentait appelé de Dieu à une vie plus austère que celle qu'il professait, et que ne pouvant suivre tous ses desirs dans l'ordre où il se trouvait engagé, il délibérait de se retirer parmi les Chartreux, où, soutenu par l'exemple de ces fervents solitaires, et par la commodité de leur retraite, il espérait que Dieu lui ferait la grâce de travailler plus efficacement et plus parfaitement à son salut.

La Sainte remarquait de plus en plus en lui tant de talents et de mérite, et lui trouvait une sagesse et une doctrine si convenables à la conduite des couvents de sa réforme, que ne pouvant plus retenir sa joie, elle lui découvrit à son tour le dessein qu'elle avait de fonder des monastères de Carmes déchaussés, et le conjura d'attendre jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de lui donner une maison de cette réforme, où il pourrait se consacrer à Dieu, et passer sa vie dans les exercices de la pénitence et

de l'oraison; et lui fit entendre qu'il ferait beaucoup mieux de travailler à la réforme de son ordre, que de s'engager dans un autre.

L'éloquence de la Sainte ne fit pas moins d'impression sur l'esprit du père Jean de la Croix, que le mérite de ce grand religieux en avait fait sur elle. Il se rendit à ses conseils, et la pria seulement pour contenter sa ferveur, d'exécuter son dessein au plus tôt.

Thérèse fut très-contente d'avoir rencontré pour ce nouvel édifice deux pierres fondamentales si bien choisies. Elle voulait néanmoins différer un peu pour éprouver davantage le père Antoine, à qui elle ne se fait pas tant qu'au frère Jean de la Croix, qui était fort de son goût. De sorte qu'il se passa bien une année depuis la fondation du monastère des religieuses de Medine, jusqu'à l'établissement du premier couvent des Carmes réformés.

Cependant Thérèse était invitée d'aller visiter le couvent d'Alcala, où la béate qu'elle avait vue durant son séjour à Tolède, avait fait un établissement de Carmelites réformées. Elle partit donc de Medine avec madame Marie de Mendoce, qui la mena dans son équipage, et la fit passer par Madrid, où l'on souhaitait fort de la voir. Elles allèrent descendre chez madame de Mascaregnas, qui avait été gouvernante du roi régnant Philippe II. Plusieurs dames s'y étaient rendues avec une extrême curiosité de connaître Thérèse, et de découvrir dans sa personne quelque chose d'extraordinaire. Elle remarqua dans leur empressement à la recevoir, et par plusieurs petits discours jetés d'abord, qu'on attendait d'elle quelques entretiens et quelques traits d'une spiritualité non commune. Ainsi, dès qu'elle eut satisfait aux premiers compliments et aux bienséances, elle dit, en s'asseyant : Oh ! qu'il y a de belles rues dans Madrid ! et elle engagea la conversation sur des matières de cette sorte, sans rien laisser paraître de surnaturel et de sublime. Quelques dames moins éclairées en perdirent une partie de la bonne opinion qu'elles en avaient; mais d'autres plus habiles ne laissèrent pas, au travers de ces innocents artifices, de démêler qu'il y avait en elle de très-éminentes vertus.

La même chose lui arriva au monastère royal des religieuses déchaussées de Saint-François, où elle fut obligée d'aller avec la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, fondatrice de ce couvent. Durant quinze jours que Thérèse demeura dans ce monastère avec la princesse, elle se déguisa si bien, qu'on ne vit rien en elle que de fort commun; mais quelques personnes plus pénétrantes que les autres, percèrent jusque sous les voiles de son ingénieuse modestie; et l'abbesse, qui était sœur de saint François de Borgia, dit, en la voyant s'en aller : Dieu soit béni de nous avoir fait voir une sainte que nous pouvons imiter, car sa vie est la plus commune du monde. Elle parle, elle mange, elle dort, elle marche comme nous autres; sa conversation est simple, sans ostentation et sans cérémonie, et l'on voit néanmoins que Dieu est bien avant dans son cœur.

La Sainte se rendit à Alcala pour faire plaisir à madame de Mascaregnas; elle embrassa toutes les religieuses avec des sentiments d'une véritable tendresse, comme si elles avaient été ses propres filles; et les excita pendant un séjour de deux mois à une telle ferveur qu'elle leur inspira la régularité de sa réforme, qu'elles ont toujours gardée depuis, sans quitter pourtant la juridiction de l'évêque, à qui elles étaient soumises.

Du monastère d'Alcala, Thérèse vint à Tolède, où la dame chez qui elle avait déjà passé six mois, la pressait fort de venir, afin d'y prendre des mesures pour faire un établissement de Carmelites réformées à Malagon, dont elle avait les domaines. Quelque envie que pût avoir la Sainte de multiplier ces fondations pour la gloire de Dieu,

elle ne laissa pas de se refroidir un peu pour celle-ci, quand elle fit réflexion que la ville était trop petite pour y fonder un monastère sans revenu. Elle consulta sur cela, selon sa coutume, quelques théologiens, entr'autres le père Dominique Bagnez. Comme elle vit qu'il faisait valoir le décret du concile de Trente, qui permet les revenus en ces occasions, et que d'ailleurs cette dame la sollicitait vivement, elle consentit à ce qu'elle voulait.

Après avoir fait venir d'Avila cinq religieuses, elle fut conduite à Malagon par cette dame. Le monastère n'y était pas encore tout-à-fait préparé; de sorte qu'elles se retirèrent dans le château, d'où elles sortirent huit jours après, le dimanche des Rameaux, et se rendirent en procession à l'église, où elles entendirent la messe et le sermon. Delà elles accompagnèrent le saint Sacrement jusqu'au lieu de leur retraite, se tenant cachées selon leur coutume sous leurs voiles noirs qui les couvraient; et c'est ainsi qu'à la vue de toute la ville, charmée d'un spectacle si touchant, elles entrèrent dans le troisième monastère fondé sous l'invocation de Saint-Joseph. Le lieu n'était pas trop convenable, et le bruit de la place voisine le rendait peu propre au silence de la prière. Ainsi, par les libéralités magnifiques de la fondatrice, et par les travaux de Thérèse, qui portait elle-même les fardeaux et les matériaux pour la construction d'un lieu plus commode, Dieu fit la grâce à ces religieuses d'y passer au bout de quatorze jours, quoique les architectes eussent dit que cette ouvrage durerait six mois.

Quand Thérèse arriva dans Malagon, elle y fut attaquée d'un violent rhumatisme, et d'une douloureuse contraction de nerfs. Cependant dès qu'il fallut travailler et présider à son ouvrage, elle se sentit aussitôt guérie: dès que tout fut achevé, pour mieux faire voir la conduite de la Providence divine, ses douleurs recommencèrent, et elle fut obligée de se remettre au lit.

Elle vit avec joie toute cette affaire consommée, mais s'inquiéta néanmoins que ce monastère eût des rentes, puisque les autres n'en avaient point. Car quoiqu'elle se fût rendue au sentiment des plus habiles théologiens, l'amour qu'elle avait pour la pauvreté évangélique ne laissait pas de lui donner des scrupules, et c'est pour cela qu'elle exhorta toujours ses religieuses à demeurer pauvres, et qu'elle leur donna de l'horreur pour ses sortes de revenus. Mais Dieu, pour lui faire connaître qu'il approuvait son obéissance aux docteurs, et son renoncement à son jugement propre, lui fit entendre qu'il se plaisait dans cette retraite. Aussi les religieuses vivaient dans une ferveur et dans une austérité qui consola beaucoup la Sainte. A son retour elle écrivit à la fondatrice, madame Louis de la Cerda, pour la consoler sur quelques événements.

Cette réforme de son ordre réussissait trop bien pour n'en pas continuer l'accroissement. Elle pensa donc à la fondation de Valladolid, où dom Bernard de Mendoce lui avait donné une grande maison accompagnée de bons domaines: mais elle fut fort affligée d'apprendre qu'il était mort subitement à Ubède sans pouvoir achever sa confession, quoiqu'il donnât de grands témoignages de pénitence. Elle pria Dieu instamment de répandre sur lui ses miséricordes; et durant sa prière, se sentit portée à croire que cette âme serait délivrée des peines qui la purifiaient, le jour qu'on dirait la première messe dans le nouveau monastère. Elle partit de Malagon, où elle avait séjourné deux mois, sans s'arrêter à la fondation qu'elle voulait faire à Tolède; et après avoir passé à la hâte par Avila et par Medine, elle se rendit incessamment à Valladolid, avec six religieuses qu'elle avait prises dans ses couvents. Elles y arrivèrent fort fatiguées; et néanmoins il leur fallut aller entendre la messe en un couvent de Carmes à l'entrée de la ville, et la Sainte dit qu'elle trouva le chemin si long, que

ses peines en redoublèrent. Le lieu destiné pour l'établissement lui déplut, quoiqu'il fût fort agréable ; mais il y fallait faire beaucoup de dépense ; et d'ailleurs il y passait une rivière qui pouvait beaucoup nuire à la santé. Elle n'en dit mot néanmoins, et la première messe y fut célébrée le second dimanche du mois d'août.

Julien d'Avila, qui disait la messe, s'aperçut qu'en donnant la communion à la Sainte elle fut toute absorbée dans une profonde application ; et depuis elle raconta qu'en ce moment elle avait été éclairée sur la délivrance de dom Bernard de Mendocce.

Comme ce lieu était fort malsain, et que tout son monde y tombait malade, madame Marie de Mendocce, que ses libéralités envers les pauvres ne rendaient pas moins illustre que sa naissance, demanda que cette maison lui fût cédée, et leur en donna une autre bien plus commode où elle fit, pour le rétablissement, plusieurs dépenses. Ainsi la petite communauté de religieuses fut conduite solennellement à la maison nouvelle, d'où elles répandirent la bonne odeur de leurs vertus, qui ranimèrent la piété des habitants, et donnèrent envie à plusieurs filles de condition de s'engager dans le même état.

Aussi les exemples de Thérèse y contribuèrent plus que tout le reste. Elle s'acquît dans cette ville une si grande réputation que ses sentiments étaient des lois, et l'on n'osait penser autrement qu'elle. Un fameux prédicateur l'étant venu voir, se plaignit dans son entretien qu'on ne lui eût pas donné une certaine chaire pour prêcher le carême. La Sainte, en le regardant d'un œil de compassion, ne fit que lui dire avec son air fin : Hélas, mon père ! et cela suffit pour l'obliger à rentrer en lui-même et se reprocher sa vanité.

Après que Thérèse eut fait quelque séjour à Valladolid, elle y reçut une lettre où elle était invitée de travailler à la fondation du monastère de Tolède. Elle laissa le nouvel établissement en bon ordre, et, dans le dessein d'y poursuivre l'ouvrage qu'on lui proposait, elle revint auparavant à Avila pour y passer un peu de temps.

Livre quatrième.

Quoique la Sainte continuât toujours de marcher dans la voie des fondations pour les Carmélites réformées, elle ne perdait pas de vue le dessein d'établir aussi des monastères de Carmes, et ne laissait pas d'y travailler en chemin faisant.

Un gentilhomme d'Avila, nommé D. Raphaël, à qui la Sainte n'avait jamais parlé, ayant su qu'elle voulait fonder un monastère de Carmes réformés, était venu, avant son départ pour Valladolid, lui offrir une maison qu'il avait dans un hameau d'environ vingt feux, où demeurait un receveur des biens qu'il possédait en ces quartiers-là : Thérèse n'eut pas une fort grande idée de cette maison, mais ne laissa pas d'en louer Dieu et d'en remercier ce gentilhomme ; et comme elle était sur le point d'aller à Médine pour se rendre ensuite à Valladolid, elle lui avait promis qu'elle la pourrait voir en passant. Elle était partie de grand matin avec une religieuse et Julien d'Avila, qui l'accompagnait dans tous ses voyages ; mais ils s'égarèrent sur la route, et le lieu où ils allaient était si peu connu que personne ne pouvait le leur enseigner, en sorte qu'ils s'en trouvaient éloignés dans le temps qu'ils en croyaient être fort proche. C'était à la fin du mois de juin, et le soleil avait tant d'ardeur que Thérèse met cette journée au nombre de celles qui lui ont été les plus pénibles à passer. Enfin ils y arrivèrent un peu avant la nuit, et trouvèrent la maison si sale, à cause de la quantité de gens qui faisaient la moisson, que la Sainte ne put s'y résoudre d'y coucher. Cette pauvre maison

était isolée sans tenir au village, et située proche d'un petit ruisseau, dans une campagne exposée à la rigueur de tous les vents et aux ardeurs du soleil ; enfin ce n'était qu'un logis de paysan.

Tout ce bel édifice consistait dans un porche, une chambre retranchée, un galetas et une petite cuisine. Thérèse, après avoir jeté les yeux sur tout cela, en imagina la distribution : elle destina le porche pour une chapelle, le galetas pour un chœur et la chambre pour un dortoir. Sa compagne, qui la voyait faire tous ces partages, ne comprenait pas comment l'on en viendrait à l'exécution, et toute mortifiée qu'elle était, y trouvait des difficultés extrêmes. En vérité, ma mère, dit-elle à Thérèse, quelque habile que vous soyez, vous n'en sauriez venir à bout, n'y pensez plus, je vous prie ; mais cela ne la rebuta pas. En arrivant à Medine, elle fit au P. Antoine un détail sincère de la construction du lieu qu'elle avait visité ; elle lui demanda s'il pourrait se résoudre à passer quelque temps à Durvel, c'était l'endroit en question, et lui dit que c'était seulement pour commencer et que Dieu leverait bientôt tous les obstacles. Ce père répondit qu'il était prêt d'y aller et de demeurer même, s'il le fallait, dans une étable.

Il ne s'agissait plus que d'avoir la permission des deux provinciaux : celui qui était en charge était un assez bon homme, et quoiqu'il n'eût guère d'inclination pour ces nouveaux établissements, Thérèse lui alléguant tant de raisons pour le déterminer, qu'il se laissa persuader à son éloquence, qui en persuadait bien d'autres, et lui accorda ce qu'elle voulait. Pour son prédécesseur, comme il se trouva dans la nécessité d'avoir recours au crédit de madame Marie de Mendoce, pour d'autres affaires, cette dame s'en prévalut pour avoir son consentement.

Thérèse qui avait emmené avec elle à Valladolid le P. Jean de la Croix, avait reconnu en lui tant de courage et tant de grâces, qu'elle crut qu'il le fallait envoyer à Durvel pour rendre l'habitation un peu plus logeable, et elle lui donna, pour sa compagnie et pour son service, un des manœuvres qui travaillait au monastère de Valladolid, où elle était alors.

En cet endroit la Sainte interrompt le cours de sa relation pour faire à ses enfants une exhortation vive contre la magnificence des édifices. *Je vous conjure*, leur dit-elle, *mes sœurs, et vous mes pères, de demeurer toujours dans un grand détachement de ces maisons magnifiques et somptueuses, et d'avoir toujours devant les yeux ces saints fondateurs de notre ordre, qui sont nos pères, que nous savons être arrivés par la pauvreté et par l'humilité à la jouissance éternelle de la présence de Dieu.*

Le P. Jean de la Croix, à l'aspect d'une maison si dépourvue de toutes choses, ne fut ni surpris, ni découragé. Comme il n'avait dans l'esprit que des idées de mortification et de pénitence, il ne conçut point d'autres moyens d'orner son nouveau monastère que d'y mettre beaucoup de croix et de têtes de mort. Il demeura seul presque deux mois dans ce petit réduit, parce que le P. Antoine achevait à Medine les affaires qui l'y retenaient, pour se démettre de sa charge de prier. Tous les paysans et les laboureurs de la métairie étaient surpris de voir un habillement d'une figure si nouvelle et dont ils n'avaient rien vu de semblable ailleurs. Ils regardaient cet homme incomparable avec admiration ; ils s'estimaient heureux quand ils pouvaient l'entretenir un moment ; car il ne leur parlait que de la vie éternelle, et il y avait dans ses discours une douceur qui les charmaient. Ces bonnes gens ne se lassaient point de visiter ce petit monastère et de fréquenter cette dévote chapelle. Les offices du chœur et la cloche attiraient ces gens rustiques, et l'exemple de cet homme rare les excitait à la piété. Chacun des habitants du village était si ravi du bonheur qui leur était arrivé, qu'ils s'en vantaient partout, et l'on ne parlait que du nouveau carme déchaussé, dont les peuples des environs respectaient la vertu.

Cependant la Sainte entretenait souvent le P. Antoine pour voir s'il demeurerait ferme dans sa résolution, pour lui donner une pleine connaissance de la manière dont on vivait dans ces monastères, et pour l'instruire de tout ce qui lui semblait convenir, afin que les choses fussent bien fondées dès le commencement. Quelques jours avant que de le faire partir pour Durvel, elle lui demanda s'il avait eu soin de préparer les choses qui étaient les plus nécessaires en ce lieu-là, il lui dit que oui, et qu'il avait plusieurs horloges de sable pour régler leurs méditations. Thérèse ne put s'empêcher de sourire à cette réponse, quoiqu'elle fût néanmoins édifiée de voir que ce bon père faisait consister ses plus importantes provisions dans ces horloges. Le P. Antoine partit et mena avec lui deux religieux de son couvent de Medine qu'il avait excités à venir s'essayer pour la réforme.

La lettre que Thérèse avait recue à Valladolid était du P. Hernandez, jésuite, qui avait assisté à la mort d'un riche bourgeois de Tolède, touché du désir de faire un pieux usage de ses biens, parce qu'il ne laissait point d'enfants; ce père, outre les relations d'amitié qu'il avait avec Thérèse, connaissait l'utilité de ces fondations nouvelles, de sorte qu'il avait inspiré au mourant d'appliquer à cette œuvre ses libéralités; mais la mort l'ayant surpris, il avait chargé un de ses parents d'exécuter sur cela ses bons desseins. Ce fut sur ces avis que la Sainte partit pour Tolède, avec deux religieuses qu'elle amenait d'Avila; mais elle voulut voir sur sa route en quel état était cet établissement des Carmes, à Durvel. Elle y arriva le matin, et trouva le P. Antoine qui balayait: il était d'une famille noble, et avant que de se faire religieux il avait vécu dans le monde avec distinction, et avait aimé la gloire. Thérèse qui le trouva dans cet exercice, et qui remarqua sur son visage la joie et la tranquillité de son âme, lui dit en l'abordant: Eh quoi, mon père, où est donc l'honneur? Maudit soit le temps, dit-il, où j'en ai fait tant de cas. La Sainte entra dans la chapelle où respirait un air de piété et de recueillement qui la surprit. Tout y était dans la simplicité la plus parfaite; on n'y voyait de tous côtés que des croix et des têtes de mort. Le galetas qui était au milieu du logis servait de chœur, et l'on pouvait y faire l'office, mais il fallait se baisser bien bas pour y entrer et pour y entendre la messe. Il y avait aux deux côtés de la chapelle deux petits hermitages, où l'on ne pouvait demeurer qu'assis ou couché tant ils étaient bas; il y faisait si froid qu'il avait fallu y mettre quantité de foin. Ces bons pères n'avaient pour chevet que des pierres, des croix et des têtes de mort au-dessus. Depuis matines ils demeuraient en oraison, et lorsqu'ils allaient à prime, leurs habits, sans qu'ils s'en aperçussent, étaient fort souvent tout couverts de neige, parce que le toit avait des ouvertures qu'on n'avait pas eu soin de rétablir.

Ils récitaient l'office avec les deux religieux mitlgés qu'ils avaient amenés. Ils allaient prêcher dans les lieux d'alentour, qui manquaient d'instruction; et Thérèse dit que c'était pour cette raison qu'elle avait le plus souhaité leur établissement en ce lieu-là, très-écarté de tout autre monastère et de tout autre secours spirituel. Ils allaient jusqu'à deux lieues faire leurs prédications, marchant les pieds nus sur la neige et sur la glace (car ce ne fut que dans la suite qu'on les obligea d'avoir des sandales). Après avoir passé tout le jour à prêcher et à confesser, ils s'en retournaient sans avoir mangé, et sans que ce travail, tout pénible qu'il était, leur parût considérable. On leur apportait des lieux voisins de quoi vivre, plus qu'ils n'en avaient besoin; et des gentilshommes qui les avaient pris pour les confesser, leur offraient des maisons plus commodes et mieux situées.

Thérèse dit qu'elle avait en sa compagnie deux marchands qui furent très-touchés et très-consolés du spectacle de pénitence qu'ils virent dans ce petit désert, et par-

leurs sentiments, ajoute-t-elle, on peut juger quel est le pouvoir de la vertu, puisqu'ils estimaient plus cette pauvreté que leurs richesses.

La Sainte se rendit à Tolède le 24 de mars en l'année 1569, et alla loger chez la sœur du duc de Medina-Céli, chez qui elle avait déjà demeuré six mois. Elle y était beaucoup aimée, et fut mise avec ses compagnes dans une chambre aussi commode qu'un monastère pour tous leurs exercices de piété. Le parent, chargé d'exécuter les dispositions du donateur, exigea d'elle, pour l'accomplissement de cette œuvre, beaucoup de conditions injustes. D'ailleurs plusieurs personnes considérables se trouvaient maltraitées par ce testament, entr'autres celui qui commandait dans la ville en l'absence de l'archevêque.

Ainsi, la Sainte ne put rien avancer pendant deux mois, quoique l'affaire fut sollicitée par les gens les plus illustres. Elle souffrait avec peine ces retardements et ces obstacles; car il ne lui paraissait pas raisonnable de s'en aller sans avoir rien fait; mais elle sut bientôt le parti qu'elle avait à prendre, quand on l'eut secrètement informée que le commandant n'était point dans les sentiments de ceux qui la traversaient.

Ayant interrompu tous ses autres soins, elle se transporta dans l'église la plus proche du palais de ce gouverneur, et l'envoya humblement prier de vouloir bien lui donner audience. Il vint la trouver lui-même où elle était, et alors avec un air ferme et libre, mais plein de douceur et de modestie, elle lui exposa ainsi ses raisons. *Il était digne d'un homme que ses lumières, son rang et sa vertu rendent aussi grand que vous, de protéger une entreprise aussi glorieuse à Dieu qu'est la nôtre. Je suis venue ici pour le véritable intérêt de la ville, et il y a cependant deux mois que j'y suis, sans avoir encore pu rien obtenir sur un si juste sujet. Il est sans doute bien rude à des filles qui font profession d'une vie austère, non-seulement qu'on ne leur offre aucun secours, mais qu'elles trouvent même de l'opposition dans ceux qui sont les plus occupés de leurs plaisirs. Réfléchissez un peu, je vous prie, sur ce que vous aurez à répondre au tribunal de Jésus-Christ. Car je ne vois pas quelle excuse y peut apporter un homme chargé de veiller au bien des peuples, et à l'utilité commune*

Thérèse dit ces paroles avec toute la force et toutes les grâces de son éloquence ordinaire. Le gouverneur en fut ému, aussi lui accorda-t-il la permission qu'elle demandait, quoiqu'avec quelques restrictions; car il voulut que le monastère n'eût ni rentes ni fondateur; mais la Sainte ne laissa pas de regarder son ouvrage comme achevé, quoiqu'elle n'eût pourtant alors que quatre ou cinq ducats pour toutes richesses. *Ce n'était pas grand'chose*, dit-elle, *que Thérèse et si peu d'argent : mais Dieu, Thérèse, et quatre ou cinq ducats, c'est beaucoup.* Ainsi sans savoir où trouver de l'argent, ni sans penser à conserver ce peu qu'elle avait, elle en acheta deux tableaux, et quelques meubles tous des plus simples; mais elle ne voyait pas par où s'y prendre pour avoir une maison. Lorsqu'elle était dans cet embarras, un religieux de Saint-François, d'une rare vertu, très-particulièrement de ses amis, et qui souhaitait fort lui être utile, en partant de Tolède, lui envoya un jeune homme qu'il confessait, avec ordre d'offrir ses services à la Sainte pour l'affaire de la fondation. Thérèse reçut son compliment avec honnêteté, mais il fit rire tous ceux qui étaient présents; car outre que ce jeune homme était fort pauvre, il paraissait n'avoir ni le crédit ni la prudence nécessaire pour conduire et pour presser un ouvrage de cette nature. Mais la Sainte, par une sagesse plus éclairée, comprit que ce saint religieux ne lui aurait pas envoyé une personne inutile, et commença de mettre en fonction le jeune Andrade (c'était le nom qu'il portait); elle le pria de lui chercher et de lui louer une maison. Bien des gens habiles jusqu'alors ne l'avaient pu faire; mais Andrade, dès le lendemain apporta à la

Sainte les clés d'une maison commode qu'il avait louée. Elle alla voir ce logement qui lui plut fort, et malgré les remontrances de ses amis, qui l'en détournèrent, elle y fit porter ses meubles, qu'un enfant, dit-elle, aurait porté tous sans être beaucoup chargé. Aussi lorsqu'Andrade lui était venu dire que la maison était libre, et qu'elle pouvait y faire porter ses meubles : cela sera bientôt fait, lui répondit-elle, car tout consiste dans une couverture et deux paillasses.

Elle emprunta des ornements pour les saints mystères. Elle mena un menuisier à la maison, pour y faire quelques accommodements. Afin de rendre solennels les exercices du monastère, elle porta une de ces sonnettes dont on se sert à la messe à l'élévation de l'hostie; car elle n'avait pas de plus grosses cloches. Sa troupe passa cette nuit sans dormir, aussi bien qu'elle; on ne trouva dans cette petite maison qu'une seule chambre qui pût être consacrée en chapelle. Enfin, le jour commençant à paraître, après que Thérèse, aidée de ses compagnes, eut fait tout préparer, elles ouvrirent la porte de la chapelle qui était bouchée avec des briques. Quelques femmes de la populace, couchées dans la maison voisine, se trouvèrent offensées de ce qu'on les éveillait si matin, et s'emportèrent avec beaucoup d'aigreur; mais Thérèse sut les apaiser avec des paroles honnêtes et avec quelque argent qu'elle leur promit. Le père prieur des Carmes mitigés vint d'assez bonne heure pour dire la messe. Au son de la petite cloche, on assembla quelques personnes propres à être témoins à la prise de possession, qui fut le quatorzième du mois de mai de l'année 1569, et ce monastère fut encore établi sous le titre de Saint-Joseph.

On peut s'imaginer combien la ville dut être surprise à la vue de cet événement. Déjà les esprits étaient effrayés par certaine prédiction qui leur annonçait que ce jour-là même, la terre devait s'entr'ouvrir et engloutir toute la ville. Dans cette crainte, plusieurs personnes avaient pris la précaution de se confesser et de recevoir l'Eucharistie en viatique. Que devaient donc dire les habitants, lorsque bien loin d'être abîmés, comme ils le croyaient, ils virent cet édifice? Les uns en furent touchés de dévotion, et les autres émus de colère; mais entre tous les ennemis que Thérèse eut à combattre, ceux qui composaient le conseil de l'archevêque étaient les plus animés contre elle. Le gouverneur était absent, et n'avait pas donné par écrit la permission; de sorte qu'ils regardaient comme une hardiesse extrême, qu'une femme seule eût osé, malgré eux, entreprendre l'établissement d'un monastère. Car en l'absence du gouverneur ils réglaient seuls toute la police ecclésiastique, et s'étaient toujours opposés à la fondation. Ils reprirent la Sainte avec de violentes menaces; mais elle répondit sans s'étonner, qu'elle n'avait commencé qu'avec une permission très-expresse. Ils furent irrités de cette réponse, et lui dirent qu'ils voulaient examiner ses pouvoirs; et que cependant ils défendaient qu'on célébrât la messe dans la nouvelle église. Cela dura quelques jours, jusqu'à ce que quelques personnes de considération les eussent portés à s'apaiser.

Durant cet intervalle qu'elles allaient au-dehors entendre la messe, un jour que Thérèse était dans une église, une femme perdit un de ses patins; elle se persuada qu'il avait été dérobé par la Sainte, qu'elle vit dans un coin toute seule et enveloppée dans son manteau pour n'être pas connue, cette femme prit l'autre patin qui lui restait, et se jetant sur Thérèse avec colère, elle lui en déchargea plusieurs coups sur la tête. Le choc était rude pour une personne faible et très-infirmes; mais Thérèse, quoique fort maltraitée, ne lui dit pas un mot; elle se conserva dans sa patience ordinaire, et se tournant seulement vers ses compagnes qui s'approchèrent : *Dieu bénisse, dit-elle, cette bonne femme, j'avais déjà bien mal à la tête.*

Après que le nouveau monastère ne fut plus inquiété par les officiers de l'archevêque

les religieuses y goûtèrent dans leur retraite toutes les consolations promises aux âmes fidèles et véritablement détachées. Et certainement elles avaient besoin d'être intérieurement soutenues, pour souffrir l'extrême pauvreté où elles étaient abandonnées, surtout la nuit que le froid les saisissait; car elles n'avaient pour se couvrir toutes, qu'une couverture, deux sacs et leurs habits; elles n'avaient ni bois, ni batterie de cuisine, ni autres meubles, et leurs plus magnifiques repas se réduisaient les premiers jours à quelques petits poissons peu capables de les nourrir. Cependant elles étaient dans une joie qu'on ne pouvait exprimer, et se faisaient un plaisir de tout ce qui leur arrivait. Une nuit que Thérèse se sentit pressée par la rigueur du froid, elle demanda quelque chose à ses compagnes pour se mieux couvrir; mais en faisant toutes un éclat de rire, elles lui répliquèrent: Quoi, vous avez sur vous, ma mère, tout ce qu'il y a de couvertures dans la maison, et vous n'en avez pas encore assez? Lorsqu'elle racontait les aventures de ses voyages, elle avait coutume de rapporter cette réponse pour se réjouir, car ses peines n'ont jamais fait d'autre impression sur elle.

Il ne laisse pas d'être étonnant que dans une ville aussi abondante en richesses que Tolède, où la sœur du duc de Medina-Céli eut sans doute volontiers pourvu Thérèse de tout ce qui lui manquait, elles s'y soient néanmoins trouvées dans cette extrême indigence; car comment cette dame si opulente, si libérale, et si remplie d'affection pour la Sainte, put-elle ne pas penser quelle endurait le froid et la faim? Mais il faut regarder cet événement comme une conduite de Dieu, qui voulut éprouver la foi de ces ferventes religieuses. Elles portèrent cet état de privation avec tant de paix, que lorsque les aumônes vinrent dans la suite les tirer de leur pauvreté, elles s'en affligèrent sincèrement; surtout Thérèse que Dieu prit soin pendant ces jours d'épreuves de nourrir intérieurement des plus solides consolations de la grâce. Le parent de ce bourgeois décédé les secourut amplement dans leur indigence; il reprit le dessein de sa fondation, et s'appliqua de nouveau si efficacement à y travailler, qu'il parut à Thérèse qu'elle lui devait permettre de choisir pour le tombeau de ses descendans la plus grande chapelle de l'église qu'il leur voulait faire bâtir. Plusieurs des amis de la Sainte s'y opposaient, et disaient que dans une ville aussi importante que Tolède, il ne fallait pas faire à un homme d'une condition médiocre, le même honneur qu'on aurait fait à des gens de la première distinction; mais Jésus-Christ, dans la prière, reprit Thérèse de s'être rendue trop complaisante à ces considérations humaines. De sorte qu'elle ne s'y arrêta plus, et l'événement fit connaître qu'elle avait bien fait; car cet homme les pourvut de beaucoup de riches ornemens, leur fonda plusieurs messes, et leur acheta une grande maison qui coûta douze mille ducats.

Dès que le nouveau monastère fut en état, Thérèse y conduisit ses religieuses, que la même ferveur et le même détachement soutenaient toujours.

Il y avait à Tolède une fille qui vivait publiquement dans une grande dévotion; elle aimait fort à entendre les sermons, et à se trouver à toutes les stations de la ville. Il lui prit envie d'être Carmélite, et elle vint trouver notre Sainte, qui d'abord fut assez contente de son esprit, de sa santé et de ses desirs; de sorte qu'elle consentit à la recevoir. Son entrée fut fixée à un certain jour, et la veille elle vint au couvent rendre une visite. Quand elle prit congé de Thérèse jusqu'au lendemain: Ma mère, dit-elle, j'apporterai aussi une bible que j'ai. *Une bible, ma fille*, lui dit aussitôt la Sainte, *non, ne venez point, nous n'avons pas besoin de vous ni de votre bible, nous sommes de pauvres ignorantes qui ne savons que filer, et faire ce qu'on nous ordonne.* Thérèse avait tout d'un coup discerné par cette parole, qu'elle n'était pas propre pour son monastère. Elle soupçonna qu'elle était causeuse et curieuse, ce qui ne convenait pas à des Carmélites; les suites firent juger que Thérèse avait bien pensé; car cette fille s'associa peu

de temps après avec d'autres dévotes qui firent tant d'extravagances, qu'elles en furent punies par l'inquisition. Cependant cette fille avait surpris le discernement de plusieurs personnes qui l'avaient crue toute autre qu'elle n'était ; mais Thérèse qui savait combien le cœur humain a de replis, ne se fit pas tout d'un coup aux apparences. Un jour en écrivant à un de ses religieux : *Je n'ai pu, lui dit-elle, m'empêcher de rire, quand j'ai vu dans votre lettre que vous vous faisiez fort de connaître cette fille, seulement à la voir. Hélas ! mon père, les femmes ne sont pas si faciles à connaître que vous pensez, puisque leurs confesseurs mêmes, après les avoir pratiquées longtemps, sont souvent fort surpris de les avoir si peu connues.*

L'austère régularité du monastère nouveau se perfectionnait admirablement de jour en jour, et l'obéissance s'y gardait tellement à la lettre, que les supérieures étaient obligées de veiller prudemment sur ce qu'elles exigeaient de leurs religieuses ; car le moindre signe était aussitôt pris si sérieusement, qu'un jour la communauté se trouvant près d'un fossé plein d'eau, la prieure dit en riant à une de ses filles pour l'éprouver : Vous jetteriez-vous là-dedans si je vous le disais ? et la religieuse y fut plongée si promptement, qu'après qu'on l'eut retirée, il fallut changer tous ses habits.

Thérèse demeura près d'un an en deux fois à Tolède, où elle n'oublia rien pour donner la dernière forme à cet établissement. Les quinze derniers jours avant la Pentecôte, elle les y employa à plusieurs réparations nécessaires pour l'exactitude de la discipline et le bon ordre de la maison. Tout fut achevé la veille de la fête ; mais elle fut fort lasse et fort fatiguée d'avoir passé ce temps avec un grand nombre d'ouvriers. Le lendemain, comme elle était au réfectoire avec les sœurs, et que délivrée de ces ennuyeuses occupations, elle était si consolée, qu'elle ne pouvait manger, on entendit frapper rudement à la porte, et on lui amena un courrier de la part de la princesse d'Eboly, qui la pria instamment de partir aussitôt pour venir fonder un monastère à Pastrane. Thérèse, qui jouissait en paix des fruits de son ouvrage, reçut avec chagrin cette lettre, qui lui parut hors de saison ; car l'établissement de Tolède, encore nouveau, semblait exiger sa présence.

Cependant la chose pressait ; le prince Ruygomez, mari de cette princesse, était favori du roi, et il fallait l'engager dans ses intérêts, afin que par son crédit il lui attirât la protection du souverain dans les différentes contrariétés qui menaçaient souvent ses saintes entreprises. Elle consulta l'oracle, c'est-à-dire, elle s'adressa dans sa prière à Jésus-Christ, qui lui fit entendre qu'elle devait partir, parce qu'elle était nécessaire en ce lieu pour des affaires qui lui étaient alors inconnues ; et il lui fut inspiré de porter avec elle ses constitutions et sa règle. Elle voulut encore avoir l'avis de son confesseur, sans lui rien dire de sa révélation. Il lui conseilla le voyage ; et elle partit le lendemain de la Pentecôte, le trentième mai de l'année 1569. Les suites ont fait voir que quand Dieu lui inspira de se mettre en chemin pour Pastrane, il avait en vue des choses plus importantes que l'établissement d'un couvent de Carmélites. Elle passa par Madrid, et vint descendre, selon sa coutume, chez madame de Mascaregnas, dont la maison tenait au couvent des religieuses de Saint-François, qu'elle avait fondé. Cette dame avait alors chez elle un ermite fort respecté à la Cour, et à qui elle avait donné une chambre écartée dans son palais. Elle dit à Thérèse qu'elle ne pouvait arriver plus à propos, et qu'elle voulait lui faire voir un homme d'une éminente vertu et d'un rare mérite, qui souhaitait fort de la connaître, et dont elle serait très-contente.

Ce grand serviteur de Dieu eut trop de relation avec Thérèse, et fit une figure trop considérable dans son ordre, pour n'en pas dire quelque chose.

Ambroise Marian était né à Bironte, ville du royaume de Naples. Il étudia les lettres

humaines et la jurisprudence, et on l'appliqua à la lecture des livres saints. Il fit de si grands progrès dans toutes ces connaissances, qu'il mérita le titre de docteur dans l'une et l'autre faculté. Il avait beaucoup de vivacité d'esprit, et de la pénétration sur toutes sortes de choses; et il réussit merveilleusement en toutes les sciences où il s'attacha. Ce fut particulièrement dans l'étude de l'éloquence et de la poésie latine que parut la beauté de son génie; il aimait fort les mathématiques, et se rendit un excellent géomètre.

Jacques Bon-Compagny, qui fut dans la suite élu pape, et appelé Grégoire XIII, étudia avec ce jeune napolitain, et depuis qu'il fut élevé sur la chaire pontificale, il conserva toujours pour Ambroise la même amitié qui les avait unis durant leur jeunesse.

Il fut député au concile de Trente, en considération de ses mérites; et quoiqu'il parût beaucoup dans cette assemblée, par sa piété et par sa doctrine, il se fit encore néanmoins plus admirer par sa prudence et par son habileté dans le maniement des affaires les plus épineuses. Le concile, qui reconnut ses talents extraordinaires, le chargea d'une importante négociation pour les intérêts de l'Eglise dans la Flandre et dans l'Allemagne, et dans d'autres états du Nord. Il réussit parfaitement dans cet emploi, et chacun fut content de sa négociation. La reine de Pologne, qui remarqua son mérite, voulut le prendre pour son conseil. Ambroise ne put la refuser, et accepta la charge d'intendant de sa maison qu'elle lui donna.

Cependant le monde avait peu d'attraits pour lui, et Dieu qui voulait le détacher de la Cour et le retirer du siècle, lui inspira de faire vœu de chasteté, afin de ne se pouvoir engager dans le mariage. Il se fit chevalier de Malthe, et eut bientôt une commanderie de cet ordre; et cela lui fit prendre la résolution de choisir la profession des armes. Il suivit à la guerre le roi Philippe II, qui l'honora de sa confiance, et eut souvent recours à ses conseils, dont il eut sujet d'être fort content.

Pour lui rendre le monde encore plus désagréable, Dieu permit qu'on l'accusât d'avoir assassiné un homme de qualité, quoiqu'il en fût très-innocent. Il se trouva deux faux témoins qui déposèrent contre lui, et le chargèrent de les avoir sollicités de commettre avec lui cet assassinat. Ambroise fut arrêté, et mis dans une étroite prison où il eut beaucoup à souffrir, et où sa réputation reçut de violentes atteintes. Durant cette captivité, il eut le loisir de faire beaucoup de réflexions utiles sur le néant des choses humaines, et prit tout-à-fait la résolution de quitter entièrement le monde dès que le Seigneur aurait fait connaître son innocence, dont il le pria instamment de découvrir la vérité. Les témoins ayant été interrogés, se coupèrent, et Ambroise, qui n'avait rien voulu entreprendre pour sa justification, sollicita dans la suite fortement, et dépensa même beaucoup pour faire éviter la mort à ces misérables, et à celui qui les avait suscités.

Dès qu'Ambroise fut élargi, le dessein de renoncer au siècle le pressant toujours, il examina le parti qu'il avait à prendre, afin de ne rien faire imprudemment.

Cependant le roi, qui connaissait tous ses talents, lui donna commission de se transporter à Cordoue pour y voir comment on pourrait rendre navigable, depuis là jusqu'à Séville, la rivière de Guadalquivir. Il obéit aux ordres du roi, et après s'être acquitté de sa commission, il se retira chez les pères Jésuites de Cordoue pour y faire les exercices spirituels. Cette retraite lui donna de nouvelles lumières et de nouveaux desirs pour la solitude; mais il ne savait encore de quel côté se déterminer. Un jour qu'il regardait par la fenêtre de la chambre où il faisait sa retraite, il aperçut un ermite fort vénérable, habillé très-austèrement, qui entrait dans l'église de ces pères. Il l'envoya supplier de monter à sa chambre pour lui

parler. Ce saint homme vint l'y trouver ; c'était le supérieur des ermites de Tardon, célèbre par sa sainteté. Ambroise l'interrogea beaucoup, et lui ayant fait faire le récit de la manière dont on vivait dans sa solitude, il en approuva les exercices, et résolut de visiter cet ermitage pour en examiner plus particulièrement toutes les observances. Dès qu'il fut sorti de sa retraite, il se rendit au désert de Tardon. Il fut touché vivement de tant d'exemples de vertus qui le frappèrent, et témoigna tant d'ardeur de se voir au nombre de ces saints ermites, qu'ils lui donnèrent leur habit l'an 1562. Comme on faisait en cette maison profession d'une pauvreté très-rigoureuse, et que chacun s'entretenait du travail de ses mains, le novice fut obligé d'apprendre un métier pour gagner sa vie comme les autres ; et pour se mortifier et s'humilier encore davantage, il choisit d'apprendre à filer par l'opposition qu'il y avait de cet exercice à celui des armes.

Après qu'il s'était acquitté soigneusement de tous les devoirs de la communauté, il employait le reste du temps en oraison, et y passait ordinairement quatre heures. La nuit il faisait des pénitences excessives, et se nourrissait si frugalement, que sa vie n'était qu'une abstinence continuelle. Il avait tellement éteint tout l'éclat de sa naissance et de son esprit, qu'il semblait être un pauvre ignorant, et il avait si absolument méprisé la sagesse et la délicatesse du monde, qu'il s'estimait très-heureux de s'asseoir aux pieds du bon frère Matthieu son supérieur, et d'en écouter attentivement les discours simples, et les exhortations familières.

Il rencontra dans cette communauté, un ermite Italien, nommé frère Jean de la Misère, avec lequel il avait autrefois demeuré durant sa jeunesse. Ce saint homme avait beaucoup de ferveur et de simplicité, et une si douce conversation, qu'on ne pouvait s'entretenir avec lui sans ressentir les charmes de sa vertu. Ces deux amis eurent beaucoup de joie de renouveler leur connaissance, et bénirent les ordres secrets de la Providence divine de les avoir rassemblés dans ce port de salut, et mis tous deux sous le même habit.

Ambroise se trouvant obligé d'aller à Palme visiter son valet malade qu'il avait mis dans l'hôpital, il pria le frère Jean de l'accompagner en cette visite. Quand ils furent arrivés, le malade dit en secret à Ambroise qu'il avait en son pouvoir une perle d'un grand prix, qu'un serviteur du secrétaire de la reine avait dérobée, et qu'il la trouverait enveloppée dans un papier en un certain trou de son ermitage. Après qu'Ambroise eut assisté et consolé son malade du mieux qu'il put, il retourna dans sa cellule, où il trouva la perle qu'il alla présenter à son supérieur. Ce bon frère, qui n'en savait point le prix, lui ordonna d'aller avec son compagnon le frère Jean, la faire voir à Séville. Ils allèrent tout simplement la montrer à un riche lapidaire, qui la reconnut aussitôt pour celle qu'il avait autrefois vendue à la reine. Il fit avertir le juge ; les deux ermites furent arrêtés et conduits aussitôt en prison. Le juge, au retour de la campagne, se fit amener les deux prisonniers pour les interroger sur le fait dont on les chargeait. Lorsqu'il vit l'ermite Ambroise, et qu'il reconnut le visage de cet homme illustre, et d'une réputation autrefois si brillante, il l'embrassa tendrement, et lui fit toutes sortes de caresses. Il reprit aigrement les huissiers d'avoir osé mettre la main sur un homme d'un si grand mérite, et fit connaître à la Cour la vérité de cette affaire, qui attira de nouvelles louanges et de nouveaux respects à l'ermite.

Quelque temps après il arriva quelques affaires à l'ermitage de Tardon, qui obligèrent les ermites de députer à Séville Ambroise avec son compagnon, le frère Jean. Le séjour de cette grande ville les incommoda tellement, qu'ils se retirèrent à un quart de lieue de distance, dans un ermitage appelé Saint-Onuphre. Les affaires qu'il était venu ménager pour son couvent, le retinrent un an en ce lieu avec son compagnon,

sans qu'il eût autre chose pour subsister, que le travail de ses mains. Il s'était appris à filer le lin avec tant d'adresse et d'industrie, que son ouvrage était extraordinairement estimé, jusque-là que les dames lui en payaient l'once au prix de dix réales. Tout le monde dans Séville vint peu à peu à le connaître. On admirait sa pauvreté et sa pénitence, et les personnes les plus distinguées, ravies de son esprit et de sa doctrine céleste, accouraient à son ermitage pour le visiter, et pour l'entretenir sur les affaires de leur salut.

Le frère Jean fut à la fin ennuyé d'un si grand abord de monde qui venait troubler le repos de leur solitude. Il n'osa pas pourtant s'en plaindre, mais ne croyant pas y pouvoir remédier, il trouva plus à propos de se retirer secrètement, et sans prendre congé de son compagnon, dans un ermitage plus à l'écart. Lorsque Marian ne vit plus ce bon frère, il en fut extrêmement affligé, et l'affection qu'il avait pour lui l'obligea de faire toutes les diligences possibles pour le chercher. Dès qu'il eut découvert le lieu où il était, il l'alla joindre; et frère Jean, qui ne s'était éloigné que par un principe de ferveur et de simplicité, n'eut pas de peine à se réunir au frère Ambroise Marian, qui le mena dans une solitude qu'un grand d'Espagne lui avait offerte. Le roi Philippe II, qui le sut en ce lieu, lui envoya ordre en même temps de venir à la Cour, pour recevoir la commission de faire tirer du Tage une certaine terre qui serait utile à la plaine d'Aranjués.

Avant que de partir de Madrid, il voulut aller visiter ses chers amis du Tardon, qui le prièrent instamment d'obtenir du roi par son crédit, que le pape approuvât la façon de vivre qu'ils pratiquaient en ce désert; parce que depuis la déclaration du concile de Trente, il ne leur était plus permis de vivre de la sorte, sans approbation du Saint-Siège. Ambroise s'employa pour leur service avec beaucoup d'ardeur, et fit agir si bien auprès du pape, les grands d'Espagne qui étaient ses amis, que les ermites eurent la permission de choisir entre les règles des anciens pères celle qui leur plairait le plus. Cependant Ambroise visitait tous les lieux solitaires, qui pouvaient convenir à son dessein de retraite. Le roi lui en donna un dans la plaine d'Aranjués, dont il le remercia, parce qu'il était plus propre à faire de beaux jardins, que des ermitages rustiques; mais le prince Ruygomez lui en offrit un autre proche de Pastrane qui lui fut très-agréable.

Thérèse, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, lui fit lire la règle et les constitutions de sa réforme. Il les lui demanda pour lire en son particulier, et les communiqua à son compagnon le frère Jean. Tous deux y trouvèrent le véritable genre de vie qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Ils en conçurent une extrême joie, et le lendemain matin déclarèrent à madame de Mascaregnas qu'ils étaient résolus d'embrasser la réforme des Carmes déchaussés. Cette dame vint aussitôt apprendre une si agréable nouvelle à Thérèse, qui, transportée de joie d'avoir acquis à son ordre deux hommes d'une vertu si rare, en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Lorsqu'elle retourna le lendemain voir le père Marian, elle lui témoigna la joie qu'elle avait d'avoir enrichi sa réforme si heureusement. Le père Marian lui répondit, que non-seulement il était prêt à se consacrer à Dieu parmi les Carmes réformés, mais même de céder à l'ordre un ermitage que le prince Ruygomez lui avait donné; que c'était un lieu commode, solitaire, et très-propre à fonder un couvent. Thérèse accepta ce qu'il proposait. Elle écrivit à l'évêque d'Avila pour solliciter auprès des deux provinciaux la permission de cet établissement. Elle dit au père Marian d'en attendre la réponse à Madrid avec le frère qui l'accompagnait, Italien comme lui, très-simple et très-détaché du monde. Elle prit le chemin de Pastrane, avec quelques-unes de ses religieuses.

Le prince et la princesse la reçurent très-bien, et la logèrent avec sa troupe dans l'appartement le plus retiré de leur palais, pour y demeurer, tandis qu'on bâtissait la maison qui était destinée pour le monastère. Thérèse souffrit avec ses compagnes quelques incommodités dans ce château. Le logement qu'on leur avait donné était fort serré; et d'ailleurs les domestiques ne prenaient pas beaucoup de soin d'elles; mais ce ne fut pas là ce qui donna le plus de peine à la Sainte; elle fut bien plus mortifiée de ne pouvoir accorder tout ce qu'on exigeait d'elle.

La princesse avait d'assez bons accès de dévotion, mais de trop faibles idées de la vertu, qu'elle ajustait toujours à son humeur. Sa piété ne la rendait ni moins délicate sur les prétendus privilèges de son rang, ni moins attachée à ses desseins. Elle voulut obliger Thérèse à donner sur-le-champ l'habit de Carmélite réformée à une religieuse Augustine qu'elle avait auprès d'elle. La Sainte lui dit qu'elle ne pouvait aller si vite, et qu'il fallait auparavant qu'elle connût bien le caractère de la personne; et que d'ailleurs ces changements de religion à une autre ne l'accoutumaient pas, et ne lui plaisaient pas beaucoup. La princesse qui était prompte et dominante, se fâcha contre Thérèse. Il y eut encore d'autres difficultés pour la fondation. La princesse ne voulait pas qu'on y attachât du revenu. Thérèse n'y pouvait consentir autrement, à cause que le lieu était trop peu considérable pour espérer que les aumônes y suffiraient; et elle était résolue de partir sans avoir rien fait. Enfin le prince qui avait l'esprit plus juste et plus accommodant, détermina sa femme à fixer un revenu médiocre; et le couvent fut établi, le neuvième de juillet 1569, sous le titre de Notre-Dame de la Conception.

La princesse ayant su par hasard que Thérèse avait avec elle le livre qu'elle avait écrit de sa vie, voulut qu'elle le lui prêtât. La Sainte la refusa nettement; cette princesse insista toujours; elle fit intervenir son mari, et l'un et l'autre persécutèrent tellement Thérèse, qu'elle fut obligée de le leur prêter, après le leur avoir néanmoins fait donner expressément leur parole que nul autre ne le verrait; c'est ce qui ne fut guère observé. Le livre passa de main en main à tous les officiers domestiques, qui s'en moquèrent à leur aise. On en fit même des copies qu'on ne manqua pas d'envoyer à Madrid, où elles furent le sujet de toutes les railleries de la Cour: et la vie de la Sainte y fut tellement décriée et traitée d'extravagance, que l'inquisiteur voulut la voir pour l'examiner. On peut penser en quel état était alors Thérèse de voir les dons de Dieu méprisés et la religion profanée.

Cependant le père Marian et son compagnon ayant reçu des deux provinciaux des Carmes leur permission, se rendirent à Pastrane avec un autre père du même ordre, qui voulait aussi embrasser la réforme. Cette arrivée donna beaucoup de joie à la Sainte, qui pourtant eut besoin de toute sa force et de toute sa prudence pour ménager l'esprit du prince, et le porter à la fondation des Carmes, tandis qu'il lui fallait éprouver tant de contrariétés de la princesse. Cependant elle le détermina à ce qu'elle voulut. Il donna des pièces d'étoffe pour les habits des nouveaux religieux. Thérèse et ses compagnes les taillèrent et les ajustèrent. La vêtue se fit dans la chapelle du château, où le père Carme mitigé qui se réformait, fit une éloquente prédication, dont le prince et la princesse furent très-touchés, et tous les officiers de leur maison qui s'y trouvèrent. Tous les juges et les officiers de la ville y furent présents. Un gentilhomme de ces quartiers y assista, et fut si soudainement frappé de ce spectacle, qu'il voulut s'unir à ces fervents solitaires. On les conduisit à leur ermitage solennellement en procession. Toute la ville y était, et beaucoup de personnes des lieux voisins. L'ermitage de Pastrane est situé sur une montagne toute ronde, et presque entièrement séparée des autres collines qui sont à l'entour. Elle est au milieu de trois vallées qui viennent se terminer à ses pieds, et forment trois différents aspects. La première s'é-

tend depuis la ville de Pastrane jusqu'à cette montagne. La seconde qui commence au-dessous de celle-ci, va finir au courant du Tage, et n'a pas moins d'une lieue de longueur. La troisième est une plaine unie et fort agréable, cultivée partout, couverte de vignes, de blés, et des autres richesses de la nature, et coupée d'un grand chemin. On voit à un quart de lieue de la ville de Pastrane, située sur un coteau le plus beau du monde, orné de verdure et de fleurs. Les collines qui bornent les vallées de part et d'autres sont couvertes d'oliviers, de pins, et d'autres arbres toujours verts, qui forment d'agréables objets à la vue. Les habitants de cette montagne et ceux qui contemplent la disposition de ce paysage, sont charmés d'un si beau séjour.

Mais la vie que menèrent en ce lieu les premiers ermites qui l'habitèrent, et qu'on y mena toujours depuis, est bien plus digne de nos admirations. Le père Antoine de Jésus, qui régla la forme de leurs exercices, soutenu des bonnes intentions et de la piété du prince Ruygomez, établit dans cette solitude, pour le principe et le fondement de la ferveur, la pratique continuelle de l'oraison. Ces premiers religieux purent sans doute à juste titre être appelés de véritables contemplatifs, tant ils étaient dégagés des choses de la terre, et appliqués à celles du ciel. Quand l'heure de la prière leur annonçait de se rendre au chœur, ils y volaient avec joie. Loin de se lasser dans cet exercice, ils y trouvaient de nouvelles forces. Ils se tenaient à genoux, immobiles comme des statues, les yeux fixement attachés sur la croix de Jésus-Christ; à peine les entendait-on respirer. Ils étaient vigilants à cacher les grâces dont Dieu les favorisait dans la prière; et ceux qui craignaient d'être trahis par quelques soupirs échappés malgré eux, se retiraient dans un coin de l'église, ou dans les lieux écartés du jardin, pour répandre en liberté leur cœur devant Dieu. Lorsqu'ils revenaient de leur retraite, on n'avait que faire de leur en demander des nouvelles; on voyait dépeinte sur leur visage la joie modeste dont ils jouissaient au-dedans d'eux-mêmes, et il suffisait de les entendre pour juger du contentement de leur esprit.

Une contemplation si pure et si continuelle des vérités divines, fit régner dans ce monastère toutes les vertus; et l'on serait étonné des pratiques d'obéissance, de pauvreté et de mortification que ces saints religieux mirent en usage.

Thérèse fut extrêmement consolée de voir un établissement qui lui promettait de si grandes suites. Ses espérances ne l'ont point trompée, et l'on a vu les progrès de cet ordre, où la ferveur et la régularité se sont conservées sans altération.

Après les fondations de Durvel et de Pastrane, les couvents des Carmes réformés se multiplièrent; mais nous n'en parlerons pas davantage, parce que cela devient étranger à notre sujet. Aussi Thérèse n'eut pas plus tôt vu les choses en mouvement, et en état de se perfectionner sans son ministère, qu'elle ne s'en mêla plus; elle continua d'avoir des relations et des liaisons très-étroites avec les pères de la réforme, pour être éclairée par leurs conseils, et les consulter sur le gouvernement de ses religieuses, mais n'entra plus dans les négociations d'établissements d'hommes, et se renferma dans les soins qui la regardaient.

Elle fut néanmoins toujours très-sensible à l'accroissement des pères réformés, et dans les occasions leur donna ses avis touchant le progrès de leur réforme, et même sur la manière de se conduire dans le commerce du monde. Car elle était si persuadée que la vie de retraite devait être le fondement de leur institution, qu'un jour écrivant au père Marian : *Je ne crois pas*, lui dit-elle, *que ce soit une chose avantageuse à notre ordre d'avoir des religieux qui s'occupent à confesser des filles repenties. Il serait bien plus à propos que le monde les reconnût pour des ermites dégagés de toutes sortes d'affaires, et tout absorbés dans la contemplation des choses divines, plutôt que de les voir d'un*

rôté et d'autre avec des femmes de ce caractère; quoique ce ne soit que pour les retirer de leur mauvais commerce, on ne laissera pas de s'en scandaliser.

Thérèse, en quittant Pastrane, revint à Tolède, où il y avait encore quelques affaires à régler, que la précipitation de son départ ne lui avait pas permis de finir tout-à-fait.

Durant le séjour que fit la Sainte en cette ville, elle écrivit aux Indes à Laurent de Cépède son frère, qui se disposait à repasser en Espagne pour s'y établir. Elle l'entre tint sur plusieurs choses qui regardaient les affaires de la famille; et l'on voit par cette lettre de quelle manière la piété la plus épurée peut compatir avec l'intérêt de nos proches. C'est dans ces occasions où l'on connaît bien mieux le caractère de la vertu des saints, que dans les devoirs de la religion même qui les rend plus attentifs sur leurs mouvements; et c'est ce qui nous engage d'extraire cette lettre, car il est utile d'entendre Thérèse sur toutes sortes de matières.

On prie, lui dit-elle, continuellement Dieu dans nos couvents pour votre heureux retour; car puisque vous avez dessein de servir le Seigneur, nos religieuses sont obligées de le prier qu'il lui plaise de vous ramener heureusement dans ce pays. Nous avons maintenant six monastères de religieuses bien établis, et deux de nos carmes réformés; tout cela marche à grands pas dans les voies de la perfection. Je suis maintenant à Tolède, et je m'y suis beaucoup mieux trouvée cet hiver, que je n'avais fait depuis long-temps. L'air de ce pays est excellent; et si je ne voyais les inconvénients qu'il y a du côté de vos enfants, qui vous empêcheraient de vous établir ici, j'aurais eu dessein de vous faire choisir cette ville pour votre demeure, à cause que l'air y est si bon; mais vous pourrez trouver dans le plat pays d'Avila des endroits où vous pourrez passer les hivers, comme sont bien des gens. Tout dépend de la volonté de Dieu; ainsi je crois qu'il veut que j'aie à présent plus de santé que je n'en ai eu depuis quarante ans, quoique je garde la règle comme les autres religieuses, et que je ne mange de viande qu'à la dernière extrémité. Il y a environ un an que j'eus la fièvre quarte; j'étais alors à Valladolid, où je fondais un de nos monastères; je m'y trouvais très-bien traitée par les soins de madame Marie de Mendoce, qui m'aime avec beaucoup d'affection. Dieu connaît quand nous avons besoin de la santé pour notre avancement, et il nous la donne; mais s'il voit qu'elle ne nous soit pas nécessaire, il nous envoie la maladie: qu'il soit béni en tout. J'ai été fort affligée d'apprendre que vous ayez eu mal aux yeux; c'est un fâcheux mal, je rends grâces à Dieu que vous en soyez guéri.

Votre beau-frère vous a écrit son voyage de Séville. Un de mes amis l'adressa si bien, qu'il toucha l'argent le même jour qu'il arriva; il l'a apporté, et à la fin de ce mois on le délivrera à ceux que vous ordonnez. On fit en ma présence le compte des droits qu'il a fallu payer au roi; je vous l'enverrai dans le paquet. Ce n'est pas peu pour moi que d'être savante dans ces sortes de choses; mais que voulez-vous? je suis tellement devenue femme d'affaire par ces fondations que j'ai faites, que je sais un peu de tout. Et comme je mets ce qui vous regarde au même rang que les affaires de Dieu même, je suis bien aise de m'en mêler. Je vous avertis, de peur que je ne l'oublie, que le fils de Quete est mort fort jeune. Il ne faut faire nul fondement sur cette vie; et je suis fort consolée quand je me souviens que vous êtes persuadé de cette vérité.

Je voudrais, après m'être détachée des affaires de ce couvent, m'en retourner à Avila, dont je suis encore prieure, pour ne pas fâcher l'évêque, à qui j'ai de grandes obligations, et toute notre réforme aussi. Je ne sais pas ce que Dieu voudra faire de moi, et je suis dans l'incertitude si j'irai à Salamanque, où l'on m'offre une maison; car, bien que je souffre beaucoup de fatigues dans ces voyages, le profit que font ces couvents par toutes les villes où ils sont établis, est si considérable, que mes confesseurs m'obligent en conscience d'en

fonder autant que je pourrai ; et Notre-Seigneur y contribue d'une manière qui m'encourage infiniment.

J'avais oublié dans mes autres lettres de vous faire savoir les commodités que vous trouverez dans Avila pour bien élever vos enfants. Les pères de la Compagnie de Jésus y ont un collège, où ils enseignent la grammaire aux jeunes gens, qu'ils font confesser tous les jours ; et ils les rendent si vertueux, qu'on n'en saurait trop louer Dieu. On enseigne aussi la philosophie et la théologie dans le couvent des Dominicains ; tellement que pour être instruit dans les sciences et dans la piété, il ne faut pas sortir d'Avila. Il y a une si grande dévotion parmi le peuple, qu'elle édifie ceux qui viennent des autres villes. Plusieurs personnes y font oraison, fréquentent les sacrements, et mènent une vie très-parfaite. Le bon François de Salcède est du nombre.

Je suis ravie des aumônes que vous envoyez à ceux de nos parents qui en ont besoin. Quant à moi, je n'ai affaire de rien, car j'ai plus qu'il ne me faut ; ainsi une partie de ce que vous m'avez envoyé sera pour ma sœur ; j'emploierai le reste en bonnes œuvres à votre intention. Il faut que le monde soit dans un grand aveuglement, d'avoir si bonne opinion de moi ; je n'en sais pas la raison, mais j'ai un si grand crédit partout, qu'on me confie jusqu'à deux mille écus ; de sorte que, dans le temps que j'ai le plus d'aversion pour l'argent et pour les affaires, Dieu veut que j'en sois embarrassée ; ce n'est pas une petite croix pour moi. Dieu veuille, au moins, que je puisse le servir dans tout ce tracas ! car, à la fin, cela passera comme je l'espère.

Votre retour en ce pays me donnera sans doute quelque consolation ; j'en reçois peu de la terre : puissions-nous nous joindre ensemble pour travailler au salut des âmes ! Je suis touchée de compassion d'en voir un si grand nombre de perdues ; entre autres, ces Indiens, chez qui vous vivez, ne me donnent pas peu de peine. Dieu daigne les éclairer, et aussi ceux de ce pays ! car je vous assure qu'il y a bien de la peine et du mal partout. Je n'en sais que trop là-dessus. Comme je vais en tant d'endroits, et que je traite le plus souvent avec tant de personnes différentes, tout ce que je puis dire, c'est que nous sommes pires que des bêtes. Nous ne connaissons point la dignité de notre âme, que nous avilissons, et que nous dégradons par l'attache à tant de bagatelles. Daigne le Seigneur nous éclairer !

Comme la Sainte se préparait à s'en retourner à Avila, François Velasquez et sa femme, Thérèse Delays, la sollicitèrent, par l'entremise de sa sœur madame d'Ahumade, de venir faire à Albe une fondation. Elle se rendit à leurs prières et les alla voir, mais ne put alors rien régler, parce qu'ils exigeaient d'elle des conditions trop onéreuses à l'établissement. Elle revint à Médine, et ensuite à Pastrane, pour assister à la profession du père Marian, qui fit son sacrifice avec une générosité vraiment héroïque. De là elle fut obligée de se rendre encore à Tolède, où l'on pratiquait toujours les plus éminentes vertus.

C'était pour Thérèse un sujet de joie de visiter souvent ce monastère, où tout flattait sa ferveur. Une demoiselle de quarante ans, très-riche et très-commodément établie dans le monde, vint demander l'habit à la Sainte, et lui faire une donation de tout son bien, qu'elle lui fit accepter avant même son engagement. Thérèse, pour l'éprouver, lui représenta que, si elle n'était pas propre à l'austérité de leur vie, on la renverrait sans ménagement, sans que sa donation pût l'empêcher. Cela ne rebuta point la demoiselle, qui déclara qu'elle s'exposait volontiers à ce risque pour la gloire de Dieu. Thérèse reçut ensuite une autre fille fort pauvre, et qui n'avait pour toutes richesses que les talents de son esprit. Et pour faire connaître ce qu'elle pensait sur cette réception, elle dit hautement qu'elle donnait entrée à cette seconde fille avec encore plus de joie qu'elle n'en avait eu en recevant celle qui était si riche. Nulles considérations humaines ne la déterminaient et ne lui faisaient impression.

Un jour, à l'occasion d'une autre fille qu'elle avait aussi reçue pour rien, elle écrivit au père Dominique Bagnez : *Assurez-vous, mon père, que c'est pour moi une joie très-sensible toutes les fois que je reçois des filles qui n'apportent rien au couvent, et que je les reçois seulement pour l'amour de Dieu. De sorte que, quand elles n'ont pas de quoi se mettre dans d'autres monastères, et qu'elles ne peuvent pas suivre leur vocation faute d'argent, je reconnais que Dieu me fait une grâce particulière de me les adresser, afin que je les contente. Si je pouvais toutes les faire recevoir de cette manière, j'en serais extrêmement ravie.*

Il paraissait bien dans l'occasion qu'elle s'en faisait une joie. Lorsque son frère était encore aux Indes, d'où il devait partir pour revenir en Espagne, elle lui manda que, pour obtenir de Dieu que son voyage fût heureux, et qu'il revint, lui et ses enfants, dans une santé parfaite, elle avait reçu une fille qui n'avait rien apporté, et qu'elle voulait même lui fournir un lit.

Quelques progrès que fit sa réputation, et de quelque utilité que fût son séjour à Tolède, la jalousie ne laissait pas d'agir contre elle quelquefois. Un homme la vint demander un jour, et lui dit au parloir mille choses outrageantes; il l'appela orgueilleuse et une hypocrite, qui, pour se glorifier du titre de fondatrice, allait par tout, faisant des établissements de monastères. Elle l'écouta paisiblement tant qu'il voulut, et il s'en alla sans qu'elle lui eût rien répondu. Le confesseur du couvent, qui fut informé de cette aventure, voulut lui dire, pour la consoler, qu'il ne fallait pas s'arrêter aux discours d'un extravagant. *Oh! mon père, reprit Thérèse, n'appellez pas fou, je vous prie, un homme qui m'a si bien dit mes vérités.*

Quand elle fut prête à partir de Tolède, un père jésuite, des plus célèbres et des plus accrédités dans Salamanque, lui écrivit qu'il était avantageux de faire en cette ville un établissement de sa réforme, et qu'il lui conseillait de s'y rendre. La Sainte y avait déjà pensé; et, cet avertissement l'y ayant déterminée, elle revint à Avila, d'où elle écrivit à ce père pour obtenir la permission de l'évêque, qui n'eut pas de peine à l'accorder. Il savait déjà les progrès et les utilités de ce nouvel institut. On chercha secrètement une maison, qui fut louée sans qu'on le sût. L'affaire fut conduite avec prudence, de crainte qu'elle ne fût divulguée; car Thérèse a toujours été persuadée que pour ne point exciter la jalousie, elle ne devait faire connaître ses desseins que lorsque tout était en état d'être accompli. Elle partit donc d'Avila avec une seule religieuse, parce qu'il lui semblait inutile et plus prudent de n'en pas mener un si grand nombre jusqu'à ce que l'ouvrage eût sa perfection. Elle porta avec elle une grande provision d'espérance, mais fort peu d'argent; et elle arriva à Salamanque sur le midi, la veille de la Toussaint de l'année 1570, après avoir souffert la nuit précédente bien des fatigues, et essuyé bien de mauvais chemins.

Dès qu'elle fut à l'hôtellerie, elle envoya quérir un marchand qu'elle connaissait, et qui lui avait loué la maison. Elle le chargea de mettre incessamment les lieux en bon ordre, et s'y rendit elle-même vers le soir, après qu'on eut fait sortir de cette maison, avec assez de peine, des écoliers qui l'occupaient. Le recteur des Jésuites, qui l'avait fait venir, lui envoya aussitôt quelques frères pour travailler à ce qu'il y avait à faire, et mettre la chapelle en état d'y célébrer décentement la messe. Le lendemain, de grand matin, on prit possession : le saint Sacrifice fut offert, et l'on donna au monastère le nom de Saint-Joseph.

On fit dans la suite venir des religieuses de Médine et d'Avila. Mais cette nuit, qui était entre la fête de la Toussaint et le jour des Morts, Thérèse se trouva seule avec sa compagne dans les vastes appartements de cette maison, assez mal fermée et encore plus mal meublée. Elles s'étaient toutes deux retirées dans une chambre pour se re-

poser sur de la paille, qui était toujours son premier meuble. Thérèse voulut un peu se laisser aller au sommeil ; mais sa compagne était toujours agitée d'alarmes qu'il n'y eût encore quelques-uns de ces écoliers cachés dans la maison, d'où ils étaient sortis malgré eux. *Je ne puis, dit-elle, m'empêcher de rire, quand je pense à la frayeur de cette bonne mère, qui était beaucoup plus âgée que moi.* Cependant les cloches ne cessaient point de faire entendre leur bruit lugubre, et au souvenir du jour suivant, l'image de la mort se présentait à l'esprit de la religieuse. Thérèse, qui s'aperçut combien sa compagne était effrayée, et qu'elle tenait ses yeux fixement ouverts, lui demanda ce qu'elle regardait : Je pensais, ma mère, lui répondit-elle, ce que vous deviendriez ici seule, si je venais à mourir. *Ma sœur, lui répondit Thérèse, dans les nécessités pressantes les réflexions sont inutiles quand elles ne sont pas accompagnées de remède ; si cela arrive, je verrai ce que j'aurai à faire ; maintenant laissez-moi dormir.* La question de la religieuse était assez imprudente, car la Sainte craignait beaucoup les corps morts, et ne pouvait demeurer seule dans un lieu où il y en avait.

Après un séjour de deux mois dans Salamanque, Thérèse, y ayant laissé tout en bon ordre, partit pour Avila, où elle reçut des lettres d'Albe, qui lui apprenaient que Velasquez et sa femme acquiesçaient à ses raisons pour l'établissement du monastère. Thérèse y retourna, le mari et la femme donnèrent un revenu suffisant, outre leur maison, et allèrent demeurer dans une autre. Depuis la fondation de ce couvent, le duc et la duchesse d'Albe allèrent visiter la Sainte, et prirent pour elle et pour ses filles une tendre inclination, aussi bien que pour les carmes réformés. Ainsi Thérèse acquit à son ordre de puissants protecteurs, qui, dans toutes les occasions, ont témoigné par leurs discours et par leurs œuvres, leur attachement pour cet ordre, qui se glorifie de leur appui, et leur rend tous les devoirs de gratitude et de respect.

Après la fondation du monastère d'Albe, Thérèse fut deux ans sans en faire d'autres. Quand elle allait en voyage, elle avait coutume de ne mener avec elle que celles de ses religieuses qui le souhaitaient le plus ; et elle les en remerciait avec les paroles les plus flatteuses. Avant que de partir, elle les faisait communier, pour les fortifier contre les événements de la route. Elle avait soin de choisir d'honnêtes conducteurs de chariots ou de litières, et, s'il n'y en avait point, de prendre des charrettes bien couvertes, où elle et ses compagnes tenaient leurs voiles baissés, et ne se permettaient de parler que quand il le fallait. Elle portait avec elle une petite sonnette pour donner le signal de la prière et du silence, aussi régulièrement que dans son monastère ; et, de crainte que les voituriers et les autres personnes de la compagnie ne les interrompissent dans leur oraison, elle les contenait soit par l'autorité que lui attirait son mérite, soit par de petits présents qu'elle leur faisait. Lorsqu'elles étaient arrivées à l'hôtellerie, elles s'enfermaient du mieux qu'elles pouvaient, pour se soustraire aux yeux du monde : rien ne représentait mieux un monastère régulier dans les lieux mêmes les moins propres aux exercices de la religion. Elle avait le cœur tellement uni à Dieu, et l'esprit si fort appliqué aux choses éternelles, que, sans le soin qu'il lui fallait prendre de ses sœurs, elle aurait eu besoin plutôt de quelque divertissement pour lui relâcher l'esprit, que d'être excitée à se recueillir, tant elle avait une idée vive de la présence du Seigneur. Elle prenait occasion de tout ce qui arrivait, pour adoucir les travaux et les ennuis du voyage, et mêlait néanmoins toujours des discours édifiants aux conversations agréables qu'elle permettait.

Dès qu'il arrivait quelque accident fâcheux sur la route, son courage se ranimait. Un jour qu'elle allait d'Avila à Médine, la nuit les surprit près d'une rivière, et le ciel était si sombre, qu'ils ne se voyaient presque pas les uns les autres ; de sorte que ceux qui l'accompagnaient n'osaient s'engager à la passer. Comme ils étaient dans cette in-

quiétude, sans savoir à quoi se résoudre, la Sainte leur dit d'un air gai : *Il n'y a pas d'apparence que nous demeurions ici toute la nuit exposés à l'air, passons et nous recommandons à Dieu ; je passerai la première.* Tous la suivirent, et ils arrivèrent à l'autre bord sans nul danger.

Elle se ressentait toujours de quelque reste des maladies qu'elle avait eues : des vomissements toutes les nuits, souvent des maux de cœur et des coliques, une espèce de paralysie qui, de temps en temps, la prenait à la tête et aux bras. Comme elle était quelquefois obligée de se mettre en chemin avec ces incommodités, elle souffrait alors beaucoup ; car, outre sa pauvreté, qui la faisait manquer de bien des choses, il fallait essayer les difficultés et les dangers de la route, les pluies, les neiges, les vents, les orages, les chaleurs ; à tout cela elle ne faisait que rire. Il lui arriva plusieurs fois de souffrir tout le jour la pluie ou la neige, et de faire plusieurs lieues sans trouver de bourgade ni de couvents, et rencontrer ensuite de mauvaises hôtelleries, où il n'y avait pas de feu pour la chauffer et sécher ses habits, où même on ne trouvait rien à manger ; et, pour se reposer de toutes ces fatigues, se mettre sur un lit dur et sans toit, d'où l'on pouvait voir le ciel ; partir ensuite au point du jour encore toute mouillée, et ses habits percés de l'eau qui était tombée sur elle. Elle eût beaucoup mieux aimé ne sortir jamais et ne point quitter sa chère solitude ; mais son général lui avait ordonné de fonder autant de monastères qu'elle pourrait ; et Jésus-Christ lui-même lui commandait tous ses voyages, dont elle ne fit pas un sans inspiration divine bien avérée, et sans ordre exprès de ses confesseurs. Cependant bien des gens qui ne voyaient pas ce feu continuel qui la dévorait pour l'augmentation de la gloire de Dieu, et ne remarquaient en elle qu'une simple femme, parlaient de temps en temps assez désavantageusement de sa conduite ; mais aujourd'hui que toute la terre reçoit de si grands fruits de ses courses laborieuses, elles sont devenues les plus grandes preuves de son courage et de sa sainteté.

Durant ces deux années de repos qu'elle eut sans continuer ses fondations, elle fut faire un tour à Salamanque, où ses filles étaient accablées de pauvreté ; on les changea d'habitation, et elles furent mises dans un endroit commode, où la présence de leur mère leur attira beaucoup de bénédictions et d'aumônes.

Le comte et la comtesse de Montereï avaient obtenu permission des supérieurs, que quand Thérèse viendrait à Salamanque, elle irait descendre chez eux ; de sorte qu'ayant été avertis de sa venue, ils envoyèrent au devant d'elle. La Sainte ne voulut pas leur refuser ce qu'ils souhaitaient ; et sa présence, sa conversation et ses exemples leur donnèrent beaucoup de joie. Un jour le comte et la comtesse supplièrent Thérèse de visiter une malade de leur palais, qui leur était fort chère. C'était une dame dont le mari était gouverneur de leurs enfants. Son mal l'avait réduite à une telle extrémité, qu'elle était presque désespérée des médecins. Thérèse ne manqua pas de l'aller voir, et s'étant approchée de son lit pour lui témoigner plus de compassion, elle mit sa main sur la tête de la malade ; alors cette mourante commença de se réveiller en sursaut, et s'écria par admiration : *Qui est-ce qui me touche ? Ah ! que je me porte bien maintenant !* La Sainte lui fit signe de ne dire mot, et la voyant si fort émue, elle la pria de se taire ; mais la malade, dans le transport de sa joie, et dans l'étonnement d'un si prompt retour de sa santé, continua toujours les cris de sa reconnaissance. Tous ceux qui étaient présents rendirent mille actions de grâces à Thérèse de cet événement, et elle s'efforçait de dire : *Ne prenez pas garde à cela, messieurs, ne voyez-vous pas bien que cette pauvre dame rêve ?* Mais elle eut beau faire ; il lui en fallut souffrir tout l'honneur ; car, au même instant, la malade se leva, et se trouva parfaitement guérie. Thérèse, en arrivant à Salamanque, avait appris qu'il y avait au monastère deux reli-

gieuses qui s'étaient persuadées qu'elles ne pouvaient passer un jour sans communier, en sorte que si elles ne recevaient l'Eucharistie dès le matin, elles paraissaient tomber en défaillance. Le confesseur n'en pouvait avoir raison, mais la Sainte leur défendit cette pratique; elle leur dit que, quoiqu'elle eût elle-même de pareils désirs, elle s'en abstenait pour se conformer à la règle commune: qu'importe d'en mourir, leur dit-elle, il vaut mieux mourir que de se singulariser. Le premier jour la privation leur coûta beaucoup, le lendemain elles furent moins affligées, et le troisième jour encore moins; et elles se conformèrent aux pratiques générales.

Elle ne gouverna jamais ses filles avec contrainte, mais elle en faisait ce qu'elle voulait par sa douceur; elle gagnait d'abord leurs cœurs, ensuite on ne lui refusait rien. Quand elle arrivait en quelqu'un de ses monastères, elle se soumettait à la prieure et à la sous-prieure, et s'essayait toujours à la dernière place.

Thérèse laissa dans Salamanque une grande idée de ses vertus; mais elle ne fut pas plus tôt revenue à Avila, qu'elle fut obligée d'en partir pour se rendre à Médine, où il y avait des différends entre les religieuses et les parents d'une novice favorisée du provincial des carmes. La Sainte, qui ne marchait jamais qu'avec les précautions convenables, demanda à son supérieur un religieux des mitigés pour l'accompagner. Il lui en donna un qu'il crut avoir bien choisi, mais plein de préjugés contre elle, et qui critiquait et contredisait toutes ses démarches. Quoiqu'elle sût bien ses sentiments, elle n'en fit rien connaître, et reçut comme de la main de Dieu cette compagnie, qui lui venait par la voie de l'obéissance; durant tout le chemin, elle en usait avec lui avec une amitié et une joie qui surprenaient tout le monde. Ils passèrent près d'un monastère où la Sainte avait encore beaucoup de gens qui lui étaient opposés; elle ne l'ignorait pas; et quoiqu'il y eût une lieue de détour, elle fit en sorte qu'on l'y mena. Elle entra d'abord dans l'église, les religieux le surent, mais pas un ne l'y alla trouver. La Sainte les fit tous appeler, et leur parla à chacun en particulier avec tant de témoignages de cordialité et d'affection, qu'il semblait que c'étaient ses meilleurs amis. Elle demeura chez eux depuis le matin jusqu'au soir, et elle causa un tel changement dans leurs esprits, que, lorsqu'elle s'en alla, ils sortirent tous pour l'accompagner. Ils la virent s'éloigner avec regret, et demeurèrent remplis d'admiration pour ses vertus, et bien honteux de leurs préventions. Le père qui l'accompagnait fut si ravi par cet exemple et par d'autres encore qu'elle lui donnait à chaque pas, qu'il détesta ses préjugés téméraires, et la pria de le choisir pour être le compagnon de tous ses voyages.

Lorsqu'elle fut arrivée à Médine, elle examina l'affaire en question. Comme elle reconnut que les religieuses n'avaient point tort, elle ne put se défendre de soutenir leurs raisons contre celles du provincial et des parents de la novice; ce supérieur en fut mortifié, et tâcha de chagriner Thérèse dans les occasions. Il la reprit un jour de ce qu'elle souffrait qu'on l'appelât fondatrice; elle le pria fort d'empêcher qu'on ne la nommât de la sorte, et lui avoua qu'elle n'avait pas plus fait de réflexion sur ce titre, que si on l'eût appelée Thérèse.

Enfin, il voulut mettre à ce couvent une prieure de l'observance mitigée, que ni la Sainte, ni ses filles ne croyaient nullement leur convenir. Leur résistance lui déplut; et pour faire valoir son autorité, il ordonna à Thérèse de sortir incessamment de Médine, et d'emmener avec elle la religieuse qu'on voulait faire prieure, pour mettre à cette place celle qu'il désirait. Thérèse, très-soumise à l'obéissance, exécuta l'ordre aussitôt, et le même soir, quoiqu'il fût déjà fort tard, et malgré les rigueurs de l'hiver, et les infirmités qui l'accablaient; malgré les alarmes de ses sœurs, qui se désolaient sur la perte de leur mère, elle partit sans retardement; elle revint à son couvent

d'Avila dans le temps que le pape Pie V venait de nommer des visiteurs pour tous les ordres religieux. Le P. Ferdinand, dominicain, homme d'une rare sagesse et d'une vertu distinguée, avait été choisi pour visiteur des Carmes.

Quoiqu'il connût déjà Thérèse de réputation, il l'affectionna, et l'estima tout autrement quand il l'eut vue, et ne la regardait pas comme une simple femme, mais comme un homme des plus courageux ; il en conçut une si haute idée, qu'un jour que des hommes fort importants parlaient d'elle assez mal devant lui : Je ne le souffrirai pas, leur dit-il, et si vous continuez d'en médire, je sortirai.

Lorsqu'il visita les pères carmes de Médine, et qu'il les eut trouvés peu favorables à la Sainte, il revint à Avila, et l'envoya prieure à Médine, d'où on l'avait chassée, et où elle avait été élue par les suffrages unanimes des religieuses, à la place de celle que le provincial y avait mise, et qui s'était bientôt dégoûtée de l'austérité de cette vie. Thérèse ne fut là néanmoins que trois mois ; et ce même père la fit revenir à Avila pour y être prieure du monastère mitigé de l'Incarnation. Ce choix lui fit beaucoup de peine ; car il lui paraissait rude qu'on l'engageât à prendre soin d'un monastère non réformé, et à remettre la régularité dans un couvent moins austère que les siens, tandis qu'elle était tout occupée à former ses nouveaux enfants ; mais elle fut obligée de se soumettre par une inspiration de Jésus-Christ même. Car, un jour qu'elle pria dans sa cellule pour un de ses frères, dont le salut était en danger, elle fit cette plainte au Sauveur, et lui dit, avec sa familiarité accoutumée : *En vérité, Seigneur, si vous aviez un frère, et que je le visse dans un semblable péril, j'en reprendrais, pour le délivrer, tout ce qu'il y aurait de plus difficile.* Jésus-Christ lui fit connaître que toutes les âmes étaient ses frères, et qu'il lui reprochait de trop tarder à aller prendre soin de celles qui avaient besoin de son secours dans le monastère de l'Incarnation. Elle ne balança plus, et, s'étant rendue à Saint-Joseph d'Avila, elle y fit vœu, entre les mains du père visiteur d'observer la règle de la réforme, en quelque lieu que l'obéissance l'obligeât d'aller, et signa cet engagement le 15 juillet 1571. Le père visiteur accepta sa déclaration, et fit inscrire Thérèse au nombre des religieuses conventuelles du nouveau monastère de Salamanque, après l'avoir reconnue dégagée de celui de l'Incarnation, quoiqu'elle vint d'en être élue prieure par le visiteur même, et par les pères de son ordre.

Dans la visite que le père Ferdinand avait faite au couvent de l'Incarnation, il avait vu le besoin qu'il avait d'une prieure habile pour en rétablir le spirituel et le temporel ; les biens se trouvaient mal administrés, et presque dissipés. En sorte que les religieuses, au nombre de quatre-vingts, n'ayant presque rien de ce qu'il leur fallait, étaient résolues à demander la permission de retourner chez leurs parents ; leur indigence avait introduit beaucoup de dissipation et de liberté ; et Thérèse avait paru très-propre à ce père pour apporter remède à tout. Elle savait que les saintes pratiques qu'elle y avait vues de son temps étaient presque abolies, et c'est ce qui causait sa répugnance pour cette place, outre l'éloignement naturel qu'elle avait de tout ce qui s'appelait supériorité.

Cette élection fit beaucoup de peine aux religieuses que l'on n'avait point consultées, et qui n'en avaient eu nulle participation ; et d'ailleurs elles appréhendaient que la Sainte ne vint leur interdire beaucoup de choses qu'elles s'étaient permises depuis long-temps. Enfin Thérèse fut conduite au monastère, et l'on ne saurait exprimer le trouble qui s'y excita. Quelques religieuses, en très-petit nombre, se soumirent ; mais les autres s'opposèrent avec éclat ; elles élevèrent leurs voix, se répandirent en plaintes et en murmures violents ; et soutenues par les hommes les plus considérables, réclamèrent contre cette nomination. Thérèse, pendant leur bruit, était à genoux de-

vant le Saint-Sacrement, et le provincial qui l'avait amenée, se sentait fort irrité de leur résistance, et faisait éclater sa voix. Thérèse se leva, et lui vint dire qu'il ne devait pas s'étonner de ce qu'elles disaient ; et qu'au fond elles avaient raison de refuser une prieure qu'elles n'avaient pas élue, et qui n'avait nul mérite. Quand elles eurent un peu diminué leurs cris, le provincial les fit assembler du mieux qu'il put, et leur lut l'ordre qu'il portait ; le trouble s'étant apaisé, la Sainte les pria de s'asseoir ; et après s'être mise sur un petit siège au bas de la place de la prieure, elle leur fit cette exhortation : *Mesdames, mes mères, et mes sœurs, il a plu à Dieu et à nos supérieurs de m'envoyer en cette maison pour y exercer l'office de prieure. J'y songeais d'autant moins, que je me vois fort éloignée de le mériter. Cette élection m'afflige, non seulement parce qu'on me donne une charge dont je ne puis dignement remplir les obligations ; mais parce qu'on vous ôte le droit que vous avez d'élire une prieure, et que malgré vous on vous en donne une qui ferait beaucoup si elle pouvait apprendre de la dernière de cette communauté les vertus et ses devoirs.*

Je ne viens donc que pour vous servir, et pour vous satisfaire en tout ce qui dépend de moi : j'espère que le Seigneur m'aidera dans ce dessein ; car, pour ce qui regarde l'observance régulière, la moindre de vous peut me réformer et m'instruire. Ainsi, voyez, mesdames, ce que je puis faire pour vous, soit en général, soit en particulier ; je le ferai volontiers, quand il s'agirait même de répandre mon sang, et sacrifier ma vie. Je suis professe et fille de cette maison, et par conséquent votre sœur ; je connais l'humeur et les besoins de toutes les religieuses, du moins de la plus grande partie ; vous n'avez donc pas sujet de craindre le gouvernement d'une personne dévouée à vous par tant de titres, et vous ne devez pas appréhender ma conduite ; car, bien que j'aie demeuré jusqu'à présent parmi mes religieuses déchaussées, je sais néanmoins, grâces à Dieu, comment il faut gouverner celles qui ne le sont pas ; je désire seulement que nous tâchions toutes de servir Dieu avec douceur, et que pour un si bon maître, à qui nous sommes si redevables, nous fassions ce peu d'observance que votre règle et vos constitutions vous ordonnent. Je connais l'excès de notre faiblesse, mais après tout, si nos œuvres ne peuvent parvenir à cette exactitude de notre règle, du moins efforçons-nous d'avoir un désir sincère d'y arriver ; car Jésus-Christ est bon, et il nous donnera la force d'exécuter, et de mettre en pratique ce que nos bons desirs et nos bonnes intentions auront conçu.

Thérèse prononça ce discours avec un air libre et prévenant qui lui soumettait les esprits en toutes occasions : aussi les religieuses les plus opiniâtres se sentirent calmées dès qu'elle eut fini ; de sorte qu'il n'y en eut pas une qui ne vécût avec joie sous sa domination. La Sainte trouva dans ce monastère beaucoup d'indigence et de tiédeur ; mais peu de temps après son arrivée, les biens célestes et temporels s'y répandirent en abondance. Sitôt qu'elle eut rétabli l'exactitude et l'uniformité des exercices, elle mit des officières propres à entretenir la régularité ; les visites, les conversations et les correspondances inutiles furent interdites, et cela fit beaucoup de peine à bien des gens qui venaient s'amuser aux grilles avec les religieuses. Un gentilhomme des plus qualifiés, et depuis long-temps accoutumé à passer au parloir plusieurs heures dans des conversations peu édifiantes, fut fort irrité de ce changement : il vint souvent au monastère, et voyant qu'on lui répondait toujours, de la part de la prieure, que la religieuse qu'il demandait était occupée, il s'emporta beaucoup contre la Sainte, et voulut qu'on lui fit venir à la grille. Il lui dit dans sa colère beaucoup de paroles outrageantes, qu'elle écouta sans rien répondre, et sans marquer la moindre impatience. Après qu'il eut achevé, elle s'anima de son zèle, et prenant un air grave et un ton haut, qu'elle savait prendre quand elle voulait, elle lui dit qu'elle le trouvait bien hardi de venir interrompre les épouses de Jésus-Christ dans leur solitude ; et après qu'elle l'eut traité

comme il le méritait, sans qu'il dit un mot, elle finit en lui annonçant, que s'il paraissait davantage aux portes du monastère, pour y venir faire ses insolentes menaces, elle en écrirait au roi, et qu'il y allait de sa tête. Aussitôt il s'en alla tremblant, et ce qu'il dit aux autres de la fermeté de la prieure, les empêcha d'y revenir tous. Quand le gouverneur d'Avila eut appris la réforme du monastère de l'Incarnation, qui fut tout changé en si peu de temps, il rendit visite à Thérèse pour l'en remercier.

Cependant, quoique cette administration exigeât d'elle beaucoup de vigilance et de soin, son zèle ne laissait pas de s'étendre dans tous les lieux qu'elle avait établis; et du fond de sa retraite elle les réglait tous. Elle fut même obligée, après deux années de gouvernement, de se transporter par ordre du visiteur à Salamanque, où ses religieuses étaient dans quelques embarras, qui exigeaient sa présence. Un jour qu'elle y était en oraison, elle reçut une forte inspiration de Jésus-Christ, d'aller fonder un couvent à Ségovie. La chose lui paraissait impossible, parce que le visiteur voulait qu'elle revint au plus tôt à l'Incarnation où elle était nécessaire. Elle lui en écrivit néanmoins sans lui parler de son inspiration; et quoiqu'avant sa lettre il fût d'un sentiment contraire, il y consentit.

Elle obtint la permission de l'évêque du lieu. Elle fit louer une maison, et prenant avec elle quatre religieuses, elle arriva à Ségovie la veille de l'établissement; ainsi le monastère fut fondé le propre jour, et sous le titre de Saint-Joseph. La messe y fut célébrée, et l'on y posa le saint Sacrement le dix-neuvième mars de l'année 1574. L'évêque alors n'était pas dans la ville. Son grand-vicaire, qui n'avait aucune connaissance de cette affaire, ne l'eut pas plus tôt sue, qu'il en fut très-irrité; il se rendit en hâte au couvent, et réprimanda le prêtre qu'il trouva disant la messe. Julien d'Avila, l'inséparable compagnon de Thérèse, se cacha sous un escalier pour éviter sa fureur. Enfin il s'emporta contre le père Jean de la croix, que la Sainte avait amené, et s'il en eut eu le pouvoir, il aurait commandé qu'on l'enfermât. Il se contenta d'interdire le lieu, et envoya sur-le-champ un prêtre enlever le saint Sacrement.

Thérèse alla conter cette aventure au père recteur des Jésuites, qui fut trouver ce grand-vicaire implacable; d'autres personnes de considération y furent aussi; il s'apaisa un peu; mais il dit qu'il voulait qu'on lui produisît des témoins de cette permission obtenue de l'évêque. Dès qu'il les eut entendus, il se calma tout-à-fait, sans néanmoins permettre que le saint Sacrement fût remis.

Thérèse, qui comprit que le retour de l'évêque consumerait le reste de cette affaire, ne songea plus qu'à remplir le nombre des religieuses de cette maison; et dans ce dessein elle envoya Julien d'Avila et un autre prêtre de ses amis, pour ramener à Ségovie toutes les religieuses de Pastrane. Mais il faut expliquer ce qui obligea la Sainte d'abandonner ce couvent.

Le prince Ruygomez, duc de Pastrane, était mort à Madrid le 29 juillet de l'année précédente 1575. Il avait été assisté par le père Marian et le père Baltazar de Jésus, prieur de Pastrane. La princesse d'Eboli sa femme, parut excessivement affligée de cette mort, et ne consultant que l'impétuosité de son humeur, elle dit au père Marian qu'elle voulait se mettre en religion, et lui demanda l'habit de son ordre, pour exécuter sur-le-champ son dessein. Elle était dans une telle impatience, qu'on fut contraint de la revêtir d'un vieil habit de Carmélite, qui se trouva par hasard, et qu'on lui donna pour satisfaire à son empressement, qui ne lui permettait pas d'attendre qu'on lui en fit un neuf. Elle ne consulta personne, elle ne régla rien des grandes affaires qu'elle avait, elle laissa ses biens et ses charges à l'abandon, et sans vouloir écouter rien que les caprices de sa ferveur indiscrete, elle partit de

Madrid, suivie de tous ses équipages, et revêtue d'un habillement de Carmélite assez bizarre.

Le père Baltazar, qui avait assisté à la mort du prince Ruygomez, ne voulut point attendre la princesse pour venir avec elle dans son carrosse, et se rendit à pied à son couvent. Il vint aussitôt aux Carmélites, et la mère prieure l'étant venu saluer, il lui dit qu'il lui apportait de bonnes nouvelles, et qu'il lui amenait pour carmélite la duchesse de Pastrane, qui, voulant après la mort de son mari mourir au monde, portait déjà l'habit de l'ordre; mais que c'était tout de bon, et qu'elle témoignait assez par ses paroles et par ses actions la haine qu'elle avait du siècle; de sorte qu'il fallait espérer que cette princesse, devenue une grande sainte, donnerait beaucoup de crédit à leur réforme, et une réputation extraordinaire à ce couvent, où elle venait de se consacrer. Après que le père Baltazar eut achevé son récit le plus sérieusement qu'il put : *Quoi, la princesse religieuse !* s'écria la prieure. *Si cela est le monastère est perdu.* Néanmoins elle appela ses filles, et commanda qu'on mit toute la maison en bon ordre, et qu'on préparât deux lits, l'un pour la princesse, et l'autre pour sa mère qu'elle amenait avec elle. Elles arrivèrent à huit heures du matin.

Cette princesse, en changeant d'habits, n'avait pas changé d'humeur, ni renoncé à sa fierté, ni au désir de dominer. Elle tenait toujours au faste et à l'éclat, où sa grande naissance l'avait accoutumée; elle avait toujours le même penchant pour les plaisirs et pour les commodités, et toutes les vivacités d'un amour-propre qui n'a jamais trouvé de résistance. La prieure eut beaucoup à souffrir de ses bizarreries, parce qu'elle désirait des choses tout-à-fait incompatibles avec la vie pénitente d'une carmélite. Dès qu'elle fut entrée dans le couvent, on lui donna un autre habit, parce que celui qu'elle avait reçu du père Marian n'était ni assez propre, ni assez bien fait pour elle. Après qu'elle se fut un peu reposée, elle demanda que sur-le-champ on donnât l'habit à deux de ses demoiselles. La prieure répondit qu'il fallait auparavant avoir la permission des supérieurs. Et qu'est-ce qu'ils ont à voir dans mon monastère, reprit-elle fièrement? On la pria d'attendre un peu; ce retardement la choqua beaucoup; mais les supérieurs ayant donné permission, les demoiselles reçurent l'habit; et la princesse voulut être au milieu des deux, quand on le leur donna, pour participer, dit-elle, aux bénédictions qu'elles recevaient.

Après la cérémonie on la mena à une chambre avec sa mère, où on leur avait préparé à dîner; mais elle témoigna du dégoût pour toutes les viandes qu'on lui avait servies, et dit qu'elle voulait dîner au réfectoire. On lui présenta auprès de la prieure une place accommodée exprès pour elle; mais elle en parut avoir du mépris, et s'alla mettre à une des dernières de la communauté, sans jamais vouloir écouter rien de ce qu'on lui représenta, et conservant toujours, dans l'humiliation qu'elle choisissait, un esprit d'indépendance.

La prieure, qui prévit bien tous les inconvénients attachés aux fantaisies d'une telle novice, offrit à cette princesse une partie du monastère, pour loger en son particulier, avec une porte de communication dans la clôture. Cet expédient parut bon à tout le monde, mais comme elle ne l'avait pas imaginé elle-même, elle ne l'accepta pas, et voulut demeurer dans le couvent.

Le lendemain on fit l'enterrement du duc de Pastrane dans le monastère des Carmes réformés, où il avait choisi sa sépulture pour lui et pour ses descendants. L'évêque de Ségovie et d'autres personnes distinguées demandèrent ensuite à voir la princesse, et la prieure l'avertit de les aller recevoir à la grille de l'église. Cette restriction lui déplut, et elle voulut qu'ils entrassent dans le couvent. De sorte qu'elle fit ouvrir les portes de la clôture, non-seulement pour eux, mais pour leurs officiers

et leurs domestiques , malgré tout ce que purent lui remontrer les religieux et les religieuses ; malgré même la honte qu'en avaient ces personnes , qui ne voulaient pas se présenter. Quelques jours après, elle demanda qu'on lui fit entrer deux de ses demoiselles séculières pour la servir, et il fallut bien le vouloir. La prieure, qui ne savait plus que faire, s'avisait d'en écrire à Thérèse, qui fit une lettre à cette princesse, où tous les égards et tous les ménagements dus à son rang étaient observés, telle qu'on la peut imaginer d'une personne aussi prudente et d'un aussi bon esprit. Elle en fut néanmoins offensée, et conçut un grand mépris pour la Sainte. Tout lui déplaisait dans la maison ; dès qu'on lui représentait quelques manquements, c'était la choquer, et elle le prenait au point d'honneur. Enfin la prieure, lasse d'un tel dérangement dans son monastère, fut la trouver avec deux de ses religieuses, et lui dit nettement que, si elle voulait continuer à vivre dans une indépendance qui faisait beaucoup de tort à leur régularité, elles supplieraient la mère Thérèse de les retirer de Pastrane, et de les mettre dans une maison où elles pussent accomplir leur règle. La princesse se tint tellement offensée de ce discours, qu'elle quitta la communauté, et s'alla renfermer dans un des ermitages du jardin, où elle voulut demeurer sans que les religieuses l'y servissent. La prieure lui envoya pourtant les deux novices qui avaient été à elle.

Lorsque cette princesse se vit en toute liberté, elle commença à se former des exercices et une religion à sa fantaisie ; et, pour se mettre en état de prendre part aux divertissements du monde, elle fit faire à son ermitage une porte au dehors, pour recevoir les compagnies et les visites qui la consolait, disait-elle, beaucoup mieux de la perte de son mari, que n'avaient fait ces imbécilles religieuses. Ensuite, pour leur faire sentir son pouvoir de fondatrice, elle fit encore cesser le bâtiment de leur église et de leur couvent, et elle ôta même l'aumône que le prince son mari avait fondée pour leur nourriture ; de sorte qu'elles se virent exposées à toutes les suites d'une extrême pauvreté. La princesse ennuyée de son ermitage, en sortit tout-à-fait, et se retira dans une maison de la ville, où elle porta toujours son habit de religieuse. Quand elle fut dans cette maison, elle n'y vit plus tant de monde que dans son ermitage, et elle fit accommoder en chapelle une chambre du logis, où elle faisait à sa mode les exercices de carmélite.

Ces divers inconvénients font assez connaître que l'établissement du monastère de ces carmélites n'avait point été le principal objet du voyage que Thérèse fit en ce lieu par inspiration divine, et que la conquête de P. Marian pour sa réforme, en était la véritable cause. La Sainte ayant donc jugé par tous ces événements bizarres, combien ses filles étaient mal à Pastrane, elle résolut de les en retirer, et leur envoya, comme nous avons dit, deux ecclésiastiques de confiance, avec des charrettes pour les amener à Ségovie. Lorsque les prêtres furent arrivés, l'un d'eux ôta le saint Sacrement. Les religieuses sortirent au milieu de la nuit, et se rendirent où les charrettes les attendaient. Elles arrivèrent à Ségovie, et y furent reçues avec bien de la joie. La Sainte y demeura six mois, et y rendit de grands services à toute la ville. Quelques filles de condition, touchées du désir de la retraite, se consacrèrent à Dieu dans ce monastère, que leurs dots mirent en état d'avoir bientôt une maison bien fondée et bien bâtie.

Les impressions que le mérite de Thérèse avait faites sur elles, ne contribuèrent pas peu à les déterminer ; on sentait du penchant à suivre tout ce qu'elle conseillait, et ses avis étaient utiles aux personnes les plus respectables. On le voit par la manière dont elle écrivit alors à un grand seigneur, qui fut depuis archevêque d'Eborac : et par la lettre III au même seigneur, quand il fut devenu archevêque ; et la lettre VI à D. Sanche d'Avila.

Thérèse était encore alors prieure de l'Incarnation d'Avila; et comme ses trois années de gouvernement devaient bientôt expirer, elle partit, quoiqu'avec peine, et laissa prieure à Ségovie celle qui l'avait été à Pastrane. A son arrivée, elle trouva les religieuses de l'Incarnation dans un grand mouvement, pour tâcher d'obtenir qu'elle continuât d'être leur prieure. Elles ne purent cependant avoir ce qu'elles demandaient, et pleurèrent amèrement le départ de celle dont l'entrée leur avait causé tant d'inquiétude. Elles firent même paraître tant d'attachement pour la Sainte, que trois années après, elles l'élirent pour leur prieure, et sollicitèrent les provinciaux, le visiteur, les puissances séculières, et même écrivirent au roi pour maintenir cette élection. Mais, à cette occasion, elles furent violemment persécutées par le P. provincial des mitigés. On leur ôta les carmes déchaussés, que la Sainte leur avait donnés pour les conduire. Le P. Jean de la Croix, qui en était un, fut mis dans une prison fort étroite. On réduisit ces religieuses au pain et à l'eau. On les excommunia même assez peu juridiquement. Thérèse fut comprise dans ces procédures ecclésiastiques, mais peu fondées. Et, quoiqu'en se faisant professe de ce couvent, elle y eût apporté une dot considérable, qu'elle y laissa en passant à la réforme, on voulait néanmoins persuader qu'elle était étrangère dans cette maison.

La Sainte fut peu mortifiée pour lors de ce qui la regardait personnellement, mais elle fut très-sensible aux persécutions de ses filles : ainsi, lorsque ses trois années de prieure, dont nous parlons, furent expirées, il n'est pas surprenant qu'elle sentit quelque peine à les quitter. Elle s'en retourna donc au monastère de Saint-Joseph, où elle fut mise à la tête de ses chères filles avec une joie universelle, et un consentement unanime. Pendant qu'elle était encore prieure de l'Incarnation, et durant le peu de séjour qu'elle avait fait à Salamanque, une demoiselle qui demeurait à Veas, sur les confins de l'Andalousie, lui avait écrit pour la presser instamment de s'y rendre, et d'y venir fonder un monastère. La chose avait paru à Thérèse très-difficile; mais pour ne pas s'opposer à l'ordre qu'elle avait reçu de son général, qu'elle aimait fort à contenter, elle avait envoyé au père visiteur la lettre de cette demoiselle. Il lui avait fait réponse qu'il fallait consentir à de si pieux desirs, et qu'elle eût à répondre qu'elle partirait quand on aurait obtenu la permission de l'ordinaire. Le visiteur ne croyait pas qu'on la pût avoir, et peut-être n'eût-il pas consenti, s'il l'avait cru; mais cette permission fut accordée, ainsi, quand la Sainte fut affranchie de toutes les affaires qui l'avaient embarrassée; quand elle eut fait revenir les religieuses de Pastrane, établi celles de Ségovie, déposé le gouvernement de l'Incarnation, elle crut devoir suivre ce nouvel ouvrage.

Cette demoiselle dont elle avait reçu une lettre à Salamanque, s'appelait Catherine de Sandoval, qui, durant sa jeunesse, et à l'âge de quinze ans, avait donné dans un tel excès de vanité, que jamais personne n'avait poussé plus loin les sentiments de l'orgueil. Sa naissance, sa fortune et son ambition l'avaient aveuglée; l'éclat de sa beauté avait ébloui son esprit; les applaudissements continuels de tout le monde lui avaient persuadé qu'elle était une créature d'un ordre au-dessus des autres; elle s'abandonnait à la complaisance que lui causaient les services qu'on lui rendait; elle croyait tous les hommes obligés d'être idolâtres de sa personne; elle se félicitait sans cesse sur le triomphe de ses charmes, et sur l'indifférence qu'elle conservait à la vue des hommages qui lui venaient de toutes parts. Elle écoutait avec mépris toutes les propositions d'établissement que son père lui faisait; et quelque distinction qu'il y eut dans les personnes, elle les trouvait indignes d'elle. Tandis qu'elle se livrait à l'égarément de ses pensées, un jour qu'elle était dans une chambre, elle regarda par hasard un crucifix,

dont elle lut l'inscription ; ensuite elle jeta les yeux sur le Christ, et cette vue fut accompagnée d'un rayon de grâce si vif et si perçant, qu'aussitôt toute sa vanité s'évanouit. Une lumière soudaine l'enflamma d'un violent amour pour le Sauveur ; elle conçut une forte idée de sa faiblesse, un désir ardent de souffrir, un profond mépris d'elle-même ; et dans ce transport elle fut si touchée des avantages de l'obéissance, qu'elle eût volontiers souffert qu'on l'eût emmenée chez les Maures, pourvu qu'elle y eût été soumise à la volonté d'autrui. Après que tous ces mouvements eurent pris tout-à-coup naissance dans son cœur, et l'eurent diversement agitée, elle dit, en jetant les yeux encore sur ce crucifix : *Vous voyez, Seigneur, que par mes larmes j'ai tâché de purifier mon cœur ; gardez-le, je vous prie, mon divin Maître, et ne me le rendez pas ; je vous le consacre pour toujours.*

Depuis ce jour, elle s'imposa des règles et des heures pour prier ; elle affligea son corps par les rigueurs de la pénitence. Elle se mettait de l'eau sur le visage, qu'elle exposait ensuite au soleil pour se noircir le teint, et pendant trois années donna des marques d'un très-grand mépris du monde.

En même temps que Dieu la toucha, il lui inspira l'envie de se faire religieuse ; mais elle avait beau en demander le consentement à ses parents, ils le lui refusaient toujours. Elle continua de vivre dans les exercices de la mortification et de la retraite autant qu'elle put, et passait les nuits en prières, parce que durant le jour on ne lui en laissait pas la liberté. Souvent il arrivait qu'en se mettant en oraison à dix heures du soir, elle y demeurait jusqu'au jour. Son père et sa mère moururent, et elle commença alors à songer à la fondation d'un monastère pour s'y retirer ; mais peu après leur mort, elle fut attaquée d'une hydropisie, d'une fièvre étique, d'une extrême chaleur de foie, d'un cancer qu'on ne put déraciner qu'avec le fer. Tous ces maux la tinrent au lit pendant dix ans. Ses amis se moquaient de son projet de fondation et de son dessein de se faire religieuse. *S'il plaisait à Dieu,* leur répondit-elle, *que je fusse guérie dans un mois, ne croiriez-vous pas qu'il approuve ce que je souhaite ?* Dès ce moment-là elle commença d'instantes prières pour demander à Dieu, ou qu'il la guérît de ses maux, ou qu'il lui ôtât les désirs de religion et de fondation. Avant que le mois fût passé, sa santé se rétablit parfaitement ; et ce fut en ce temps qu'elle avait écrit à notre Sainte, la lettre dont nous avons parlé.

Thérèse, qui était informée de toute cette histoire, dit que c'était avec de telles âmes qu'elle aimait d'entrer en commerce. Elle partit aussitôt d'Avila, et passant par Tolède, elle prit quelques religieuses. Elle fut attaquée à Magalon d'une fièvre ardente ; et ayant dit à Dieu dans sa prière : *Comment pourrai-je, Seigneur, supporter ce mal, et continuer mon chemin ?* Elle fut tout-à-fait guérie.

Lorsque la Sainte fut à Veas, la demoiselle dont nous avons parlé, se trouvait dans une santé robuste et constante, et son exemple avait persuadé à une sœur plus jeune qu'elle, de s'engager dans la même réforme. Thérèse et ses filles furent menées au logis des deux sœurs, solennellement en procession, par les prêtres revêtus de leurs surplis avec la croix, et furent reçues avec toute la joie que pouvaient ressentir des personnes qui les souhaitaient depuis tant d'années. Le monastère fut établi le jour de saint Matthias en 1574. L'ainée des deux sœurs désirait d'être mise au nombre des converses ; mais Thérèse ne le voulut pas ; et crut ne devoir pas manquer de donner à ses vertus tout l'éclat qu'elles méritaient, en lui refusant ce qu'elle demandait.



Livre cinquième.

Jusqu'alors les Carmes et les Carmélites de la réforme n'avaient point de supérieurs particuliers, et vivaient sous l'autorité des Carmes de l'observance mitigée. Mais par une conduite spéciale de la Providence divine, le père Jérôme Gratién, religieux de la réforme, quoique assez nouveau dans les exercices de la vie religieuse, fut nommé commissaire et visiteur apostolique des Carmes des deux observances, dans la province d'Andalousie. Il eut de si étroites liaisons avec Thérèse, qui s'aperçut bientôt de ce qu'il valait, qu'on ne peut se dispenser de rapporter sur quoi elle avait fondé cette grande estime.

Gratién prit naissance à Valladolid, en 1545. Son père avait été secrétaire de Charles-Quint, et l'était encore de Philippe II. L'empereur l'avait fait chevalier, pour honorer l'antiquité de sa noblesse, et récompenser ses grands services. Il fit étudier son fils sous les Jésuites, à Madrid, où la cour était déjà établie; et le jeune homme fit bientôt paraître ses heureuses dispositions. Il avait beaucoup d'esprit et des manières agréables et prévenantes. Il avait surtout un art de plaire et de se faire aimer, qui lui attirait tous les cœurs, et lui donna des amis illustres; et jamais personne ne sut mieux faire valoir sans affectation le mérite et les talents. En 1569 il reçut l'ordre de la prêtrise; peu de temps ensuite, l'amour de la pénitence le toucha si fort, qu'il voulut se faire religieux dans l'ordre des Carmes réformés, dont les vertus l'avaient édifié pendant ses études de philosophie à Alcalá. Lorsqu'il pensa sérieusement à s'y engager, il fut effrayé par l'austérité de cette vie, et combattit longtemps en lui-même. Enfin il prit leur habit en 1572, le 25 mars; il fit bientôt connaître de quoi il était capable. L'étendue de son génie l'engagea de bonne heure en beaucoup d'occupations importantes, et le mit dans les grands emplois de son ordre, où il fut exposé à la jalousie, à cause de sa jeunesse et de son peu d'ancienneté de religion.

Depuis longtemps il avait ouï parler de Thérèse, qu'il souhaitait fort de connaître. Comme il sut qu'elle était à Veas, il s'y rendit; et dès cette première entrevue, ils formèrent entre eux cette union de sentiments, qui les intéressa l'un pour l'autre dans toutes les occasions, où par la suite leur zèle pour la gloire de Dieu et pour les progrès de leur ordre, les mit à de si rudes épreuves.

A peine le père Gratién était-il arrivé à Veas, que le nonce Hormanet l'envoya quérir pour le faire aussi visiteur de la province de Castille, à la place du père Ferdinand, qui se déposait; mais avant de partir de Veas, il pria Thérèse d'aller fonder un monastère à Séville, où elle était fort souhaitée; il l'assura que les aumônes y abonderaient, et que l'archevêque le protégerait. La Sainte y consentit pour lui plaire, quoiqu'elle n'approuvât pas fort ce dessein, et elle hâta son voyage à cause des chaleurs qui s'avançaient. Elle se mit en chemin, après avoir choisi pour l'accompagner six religieuses très-propres à partager avec elle les peines qu'elle devait souffrir. Elles en eurent en effet de beaucoup de manières. Lorsqu'il leur fallut passer dans un bac la rivière de Guadalquivir, pour arriver à Cordoue, elles eurent un accident qui leur causa bien des alarmes. Les chariots ne purent descendre à l'endroit où le câble était tendu, et l'on fut obligé de prendre plus bas, en se servant néanmoins de ce câble. Ceux qui le tiraient ayant lâché, le bac s'en alla sans rames au fil de l'eau. Le désespoir du batelier, dans un péril si pressant, était ce qui donnait plus de peine à la Sainte. Toutes ses religieuses se mirent en prières, et les autres jetèrent de grands cris. Un gentilhomme qui de son château fort proche voyait le danger, avait envoyé

pour les secourir dès avant qu'on eût lâché le câble que les religieux et les autres tenaient de toutes leurs forces, et que la rapidité de l'eau les contraignit ainsi de quitter. Enfin Dieu eut pitié d'eux, le bac s'arrêta sur un banc de sable; et, la nuit étant venue, celui qu'on avait envoyé du château leur servit de guide pour les mettre dans leur chemin, car sans lui ils se seraient trouvés dans un nouvel embarras.

Le lendemain matin, seconde fête de la Pentecôte, lorsqu'elles entrèrent à Cordoue, quantité de gens s'approchèrent de leurs chariots pour voir qui était dedans, et lorsqu'elles arrivèrent à l'église où Julien d'Avila devait dire la messe, elle était remplie de monde à cause qu'elle était dédiée au Saint-Esprit. L'équipage parut surprenant à tout ce peuple, qui fit un si grand murmure, que Thérèse attribua la cessation de sa fièvre à la peur que cela lui causa. *Lorsqu'ils nous virent entrer, dit-elle, avec nos manteaux blancs et nos voiles baissés, ils furent aussi émus que s'ils avaient vu entrer une troupe de taureaux dans l'église.* Un bon homme eut la charité de faire écarter la foule. Thérèse le pria de les mener dans quelque chapelle où il les enferma. Elle dit qu'elle fut fort impatiente de sortir de cette église, quoiqu'elle ne sût où mener sa troupe pour se retirer le reste du jour, qu'elles furent obligées de passer sur un pont dans leur chariot.

Les chaleurs de l'Andalousie, qui sont très-ardentes, les incommodaient beaucoup, et quand le soleil avait donné sur leur chariot, elles y étaient comme dans un poêle. Un jour qu'il les tourmentait davantage qu'à l'ordinaire, elles crurent devoir s'arrêter sur le midi: mais elles se mirent dans un si mauvais logis, que tout ce qu'on put faire, fut de leur donner une petite chambre sans fenêtre, qui n'avait pour plancher que le toit de la maison, et qu'un soleil brûlant perçait jusqu'au fond, quand on en ouvrait les portes. *On me mit sur un lit, dit la Sainte, mais qui était tellement dur, que j'aurais mieux aimé coucher par terre. Il était si haut d'un côté et si bas de l'autre, que je ne m'y pouvais tenir, et il me semblait n'être fait que de pierres pointues. Tout est supportable en santé: mais en vérité, c'est une étrange chose que la maladie. Enfin je crus qu'il valait mieux me lever et partir, parce que le soleil de la campagne me paraissait encore plus supportable que celui de cette chambre.*

Cependant nulle sorte de souffrance extérieure ne lui enleva jamais la joie qui faisait le caractère de son humeur; elle offrait toutes ses peines à la majesté divine; et de là vint l'habitude qu'elle s'était formée d'employer à tout propos son héroïque devise: *Ou souffrir ou mourir.* Enfin elle arriva à Séville trois jours avant la Trinité. Les pères mitigés vinrent lui demander en vertu de quoi elle fondait tant de monastères. Elle répondit simplement que c'était par ordre du père général. Le père Marian avait loué une maison, mais l'affaire ne put se terminer aussitôt que la Sainte l'avait pensé; car, quoique l'archevêque eût accordé la permission, il ne voulait pas que le monastère fût établi sans revenus. Thérèse n'y pouvait consentir autrement; parce que la ville lui paraissait trop grande et trop célèbre pour ne pas espérer que les aumônes suffiraient à la subsistance de ces religieuses. Le père Marian sollicita l'archevêque avec tant d'instance, qu'il se rendit à la fin, et permit que la messe fût célébrée le jour même de la Trinité, le 29 mai 1575, et cette maison fut encore mise sous la protection de saint Joseph. L'archevêque avait accordé sa permission avec assez de restrictions et de peines; mais dès qu'il eut entretenu Thérèse, et qu'il eut goûté sa conversation, il fit tout ce qu'elle voulut et dit en la quittant: Je ne crois pas qu'il y ait personne qui puisse jamais lui rien refuser.

Le monastère eut à souffrir dans les commencements, et il est étonnant qu'une ville opulente comme celle-là, et d'où les richesses des Indes se répandent dans toute l'Europe, n'ait paru pauvre que pour ces ferventes religieuses. Jamais elles ne

souffrirent davantage ailleurs les rigueurs de la pauvreté. Thérèse y fut attaquée par la maladie, par l'ennui, par la médisance, par l'oubli des hommes, et souffrit beaucoup d'autres épreuves qui firent éclater sa vertu. On avait reçu dans ce monastère une fille que la réputation de sa sainteté rendait fameuse; mais les instructions qu'elle avait eues dans le monde, fort différentes de celles que l'on donnait dans le couvent, montrèrent son indocilité. Les religieuses s'en affligeaient fort; mais enfin, ne pouvant plus soutenir la régularité de cette vie, elle sortit, et la bonne opinion qu'on avait d'elle, pensa faire beaucoup de tort à ce nouvel établissement. Quelques gens de son parti poussèrent si loin les choses, que la Sainte fut dénoncée à l'inquisition; mais son innocence y fut aussitôt attestée en bien des manières.

D'un autre côté, Dieu, qui la comblait ordinairement de consolations et de faveurs semblait l'avoir abandonnée à sa propre faiblesse, et ne faisait plus briller ses lumières au fond de son âme. Depuis le mois de mai qu'elle était à Séville, jusqu'au carême suivant, elle n'avait reçu de pas un endroit ni commodité ni soulagement; et son départ approchait. Elle eut recours à son asile ordinaire, et dans la ferveur d'une prière ardente qu'elle fit à Dieu, elle crut l'entendre lui dire : *Je vous ai exaucée, prenez confiance*; cela lui parut suffire pour l'accomplissement de son œuvre.

En effet, son frère Laurent de Cépède arriva des Indes en ce temps, et vint à Séville, où il lui fournit abondamment et avec plaisir toutes les choses dont elle eut besoin; on chercha une maison spacieuse, qui fut bientôt trouvée. Au milieu d'un grand concours des habitants, le saint Sacrement y fut apporté d'une autre église par l'archevêque, qui y dit la messe fort solennellement, et ce nouveau lieu fut consacré avec beaucoup de gloire et d'éclat le 3 juin 1576.

Une dame fort riche et d'une vertu solide, ayant appris l'indigence où avaient été jusque-là ces religieuses, fut inspirée de les secourir. Comme elle ne voulait pas que dans le public on sût ses libéralités, elle choisit pour les faire une béate à qui elle défendit de leur dire d'où ce secours venait. La béate disposa de ces aumônes selon sa propre dévotion, et les distribua à plusieurs personnes de sa connaissance, supposant que des religieuses n'étaient pas tant à plaindre, et qu'elles n'en avaient pas tant de besoin; de sorte que, sans beaucoup de scrupule, elle reçut durant plusieurs jours les charités que cette dame lui commandait de porter aux Carmélites, qu'elle laissait languir dans leur pauvreté. Enfin Dieu, qui ne voulut pas plus longtemps exercer la patience de ses épouses, permit que cette dame apprît l'infidélité de sa dévote, dont elle ne se servit plus; et les religieuses commencèrent à jouir des aumônes qui leur étaient destinées. Le prier de la chartreuse des Grottes qui fut informé de leur misère, les assista aussi beaucoup longtemps; et Thérèse en ses lettres témoigne en plusieurs endroits combien elle se sentait redevable à la générosité de ce grand religieux.

Le couvent se vit bientôt en meilleur état, et notre Sainte qui, depuis un an demeurait à Séville, prit ses mesures pour en partir, après avoir tout mis en ordre. On ne saurait dire combien ces filles furent touchées de ce départ; et ces séparations étaient toujours une de ses plus sensibles peines. *Ce n'était pas pour moi*, dit-elle, *une petite violence, que de me séparer de mes sœurs pour aller dans un autre endroit. La tendresse dont je les aime est si vive, que je puis bien dire avec vérité, que ces adieux étaient bien tristes pour moi, surtout quand je pensais que je ne les verrais plus. La douleur qu'elles ressentirent de leur côté, leur laissait répandre quantité de larmes; car quoiqu'elles soient détachées de tout le reste, Dieu ne leur a pas fait la grâce de l'être de moi. Je faisais tous mes efforts pour ne leur pas témoigner ma douleur, et les reprenais même d'être encore si imparfaites; mais leur inclination était si forte, que mes remontrances ne servaient de rien*

Il se trouva par les suites dans cette maison des filles de beaucoup d'esprit ; cela ne déplaisait pas à notre sainte, qui croyait celles de ce caractère plus propres que les autres à entretenir la paix, quand d'ailleurs elles sont soumises : mais elle ne voulait pas que leurs lumières et leurs talents leur donnassent lieu de s'amuser à des sciences étrangères à leur état. C'est pour cela que dans une lettre qu'elle écrivit un jour à la prieure de ce couvent : *Il faut, lui dit-elle, que je n'oublie pas à vous mander, que la lettre du père Marian n'aurait paru belle, s'il n'y avait point eu de latin : je prie Dieu de détacher toutes mes filles de la vanité d'entendre le latin. Que cela ne leur arrive jamais plus, et ne le permettez point du tout ; j'aime bien mieux qu'elles aient la sainte ambition de paraître simples et ignorantes, comme plusieurs saints ont fait, que de vouloir être réthoriciennes.*

Elle partit le plus tôt qu'elle put, pour prévenir les chaleurs, et vint se livrer à d'autres travaux. Elle se fût trouvée soulagée de ne plus fonder de maisons ; car il y avait long-temps qu'elle désirait de finir sa vie dans le repos et dans la retraite. Mais lorsqu'elle était sur le point de partir d'Avila pour la fondation de Veas, la femme d'un des auditeurs du conseil lui avait écrit de Caravaque, pour la prier instamment d'y venir fonder un monastère. Trois jeunes demoiselles distinguées par leur naissance, et toutes trois nommées François, après avoir été fortement touchées par une éloquente prédication d'un père Jésuite, avaient renoncé généreusement au monde, et s'étaient renfermés dans la maison de cette dame, qui les avaient mises dans un appartement solitaire, où elles ne s'occupaient qu'à la méditation des choses divines. La réputation de Thérèse ayant pénétré dans leur retraite, elles souhaitaient ardemment d'être admises au nombre de ses filles. Lorsque la Sainte en avait appris la nouvelle, elle s'était disposée pour aller à Caravaque dès qu'elle aurait eu achevé l'établissement de Veas ; mais le père Gratien, nouveau visiteur, avait jugé à propos qu'elle différât, et qu'elle fit auparavant celui de Séville. Ce retardement avait été très-sensible à ces demoiselles ; ainsi Thérèse ne fut pas plus tôt libre, qu'elle fit partir cinq religieuses pour Caravaque, où elles arrivèrent huit jours avant la fête de Noël. Dès que toutes choses eurent été réglées, et les permissions obtenues, on prit possession le premier jour de l'année 1577. Le monastère fut consacré sous le nom de Saint-Joseph, et les trois demoiselles y prirent l'habit.

A la fin de l'année précédente, la Sainte avait écrit l'histoire de ses fondations jus qu'alors, et elle l'avait commencée en 1573, durant son séjour à Salamanque, par ordre du père Ripalda, jésuite, son confesseur. Thérèse n'a point fait d'ouvrage où son caractère soit mieux dépeint que dans celui-ci, car non seulement elle rend agréable le détail de ces relations, mais elle ne fait jamais mieux paraître la gaieté de son humeur, que lorsqu'il y a des événements fâcheux et des marches fatigantes à raconter.

Après cette fondation de Caravaque, Thérèse fut quatre ans sans en faire d'autres. Elle écrivit même au père général, pour lui demander la grâce de n'en plus faire ; mais il la refusa, et lui manda qu'il voudrait qu'elle pût fonder autant de couvents de carmélites qu'elle avait de cheveux à la tête. Cependant, peu de temps après cette réponse, il changea bien de sentiments. La Sainte, après la fondation de Caravaque, était retournée à Tolède pour quelques réglemens qui exigeaient sa présence. Elle y eut occasion d'écrire à son frère, qui depuis son retour des Indes, demeurait à Avila ; et l'on voit dans ses lettres avec quelle facilité de génie elle traite toutes sortes de matières. *Je vous avertis, lui dit-elle, de faire visiter la maison où vous êtes logé, il me semble que j'ai ouï dire qu'il y avait un appartement prêt à tomber, prenez y bien garde.... Le nonce m'a mandé de lui envoyer le nombre de nos religieuses, leur origine, leur âge, leurs noms. Si c'est pour en choisir quelques-unes et les envoyer réformer d'autres couvents, cela ne*

nous conviendrait pas. Je vous prie de dire à la supérieure d'Avila de m'envoyer les noms de toutes les professes, l'année de leur réception, et leur âge, et de signer cet écrit : mais je fais à présent réflexion que je suis prieure de ce couvent, et je le signerai moi-même.... la fête du saint Nom de Jésus qui était hier, fut fort solennelle pour nous. Je n'ai rien à vous envoyer pour tous vos bienfaits, que ces chansons que mon confesseur m'ordonna de faire pour réjouir mes sœurs. Je ne saurais les mieux divertir ; l'air en est beau, et je souhaiterais que le petit François le put apprendre... Les stances que j'ai faites n'ont ni pieds ni tête, mais on ne laisse pas de les chanter.... Quelle cervelle de fondatrice ! que vous semble-t-il de son jugement ? Cependant j'en croyais avoir beaucoup quand je fis ces vers.

Je vous envoie un cilice dont vous vous servirez, quand vous vous trouverez trop dissipé durant la prière ; écrivez-moi comment vous vous accommoderez de cette bagatelle on peut bien l'appeler ainsi, quand on se souvient de ce que Jésus-Christ a souffert pour nous. Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je pense que pour les confitures et l'argent que vous nous avez envoyé, je vous fais présent d'un cilice.

Le docteur Velasquez mon confesseur, m'est venu voir aujourd'hui ; je lui ai communiqué ce que vous me marquez de la tapisserie et de la vaisselle d'argent que vous voulez acheter : il dit que cela ne fait ni bien ni mal, pourvu que vous soyez bien persuadé de la vanité de ces sortes de choses, et que vous n'y soyez pas attaché ; il avoue même qu'il est juste que vous ayez une maison meublée selon votre qualité, puisque vous devez marier vos enfants. A vous parler franchement, ce parent qui est venu ici m'a beaucoup ennuyé ; que voulez-vous faire à cela ? Il faut passer ainsi la vie ; je ne m'étonne donc pas de votre ennui. »

Les mitigés depuis long-temps remarquaient avec peine les progrès de la réforme ; ils croyaient voir dans les succès et dans la réputation de Thérèse bien des raisons de s'en chagriner ; et d'ailleurs les liaisons où elle se trouvait avec le père Gratien, leur faisaient craindre qu'il ne voulut les porter à la même régularité que les réformés. Ce père s'était acquis beaucoup de crédit sur l'esprit du nonce Hormanet, qui l'avait fait visiteur apostolique de l'Andalousie et de la Castille ; et les mitigés, qui prétendaient avoir parmi eux des hommes plus capables que lui de ces emplois, les voyaient avec une extrême douleur entre les mains d'un homme si jeune et si nouveau dans leur ordre.

Le père Gratien, qui sut leur mécontentement, voulut se démettre de ses charges ; mais le nonce l'en empêcha. Enfin les Carmes tinrent un chapitre général à Plaisance en Italie, où il fut ordonné que la Sainte ne ferait plus nulles fondations, et qu'elle se tiendrait dans une chambre du monastère qu'elle choisirait pour sa demeure, avec défense d'en sortir. On avait écrit contre elle au général des choses très-désavantageuses et très-injustes, et l'on n'épargna pas davantage les Carmes réformés, qu'on traitait de désobéissants et de séditieux. Ce chef d'ordre changea si promptement toutes les dispositions favorables où il était auparavant, qu'il crut que pour le bien de la paix, il fallait entièrement détruire cette réforme ; un tel dessein parut ébranler toutes les fondations. Un nouveau nonce venu depuis la mort du nonce Hormanet, et prévenu dès Rome contre les Carmélites et les Carmes déchaussés, leur faisait éprouver diverses peines ; la prison, les pénitences, les censures ecclésiastiques accablaient ces innocents religieux. On leur défendit d'entreprendre aucunes affaires ; on déposa le père Gratien ; on nomma pour visiteur à sa place le père Ange Salazar, et tout paraissait sur le penchant de sa ruine.

Thérèse apprit ces nouvelles à Séville, où quelques affaires l'avaient rappelée, et se sentit fort affligée des peines qu'on exerçait contre ces pères, à qui leurs vertus attiraient des croix si pesantes ; car pour ce qui la regardait, elle fit assez voir que

son cœur n'en perdit rien de sa tranquillité ordinaire , dans la lettre qu'elle écrivit au général à cette occasion. Il semble que cet événement lui soit étranger ; elle le félicite d'abord sur le succès de ses entreprises dans la congrégation de Mantoue ; elle lui rend compte des derniers établissemens qu'elle a faits ; elle lui demande grâce pour le père Gratien et le père Marian qu'on avait accusés devant lui ; car quoiqu'elle ne les croie pas coupables , elle le suppose , pour ne pas faire penser au général qu'il les faisait persécuter mal à propos. Elle lui rapporte , pour les justifier dans son esprit , des raisons qu'elle le prie de considérer. *Peut-être* , lui dit-elle , *n'êtes-vous pas si bien informé en Italie , que moi qui suis sur les lieux ; et nous autres femmes , quoique nous ne soyons pas propres à donner des conseils , quelquefois pourtant nous rencontrons bien.* Lorsqu'elle vient ensuite à l'endroit où elle lui parle de ce qui la regarde , il y a plaisir à voir avec quel dégageement elle le fait.

J'ai appris , dit-elle , *l'ordonnance du chapitre qui me défend de sortir du couvent que je choisirai. Le père Ange Salazar , provincial , l'avait envoyée au père Ulloa , avec ordre de me la signifier. Ce bon père , qui crut que cela me fâcherait (car on ne me l'a procurée qu'à ce dessein) , la gardait dans sa chambre , de crainte de m'affliger. Il y a un peu plus d'un mois que l'ayant su par une autre voie , j'ai fait en sorte qu'il me la signifiait. En vérité j'eusse été ravie que vous m'eussiez déclaré vos ordres par une lettre , où j'eusse été bien contente de remarquer que vous aviez pitié de moi , et de tous les travaux que j'ai essayés dans ces fondations ; car je ne suis pas assez forte pour souffrir beaucoup. Si pour récompense de mes fatigues vous m'eussiez ordonné de me reposer , cela m'eût fort satisfaite. Mon respect pour votre révérence , et ma délicatesse pour tout ce qui vient de vous , ont beaucoup contribué au ressentiment que j'ai eu que cette ordonnance m'ait été signifiée comme à une personne fort désobéissante ; le père provincial en a parlé de la sorte à toute la cour , et il le croyait de même ; car comme si j'eusse eu quelque répugnance à me soumettre à vos volontés , il me mandait que je pouvais m'adresser au Pape ; mais ce n'est pas là ma conduite ; quand j'aurais toute l'opposition imaginable à vos commandemens , je n'aurais pas moins d'exactitude à les suivre. J'ai voulu exécuter vos ordres vers les fêtes de Noël : mais comme le chemin est trop long , on ne me l'a pas permis : on a cru que ce n'était pas l'intention de votre révérence , que je hasardasse ma santé dans une saison si rigoureuse. Je ne prétends pas demeurer toujours dans cette maison , mais seulement jusqu'à la fin de l'hiver ; car je ne me trouve pas bien avec les gens de l'Andalousie. En quelque endroit que je sois , je vous supplie fort de ne pas discontinuer de m'écrire. Comme je n'ai pas d'affaires à présent , ce qui me plaît beaucoup , je crains que vous ne m'oubliez ; mais je vous en empêcherai bien , et , quand je devrais vous ennuyer , je ne cesserai point de vous écrire ; il y va de mon repos.*

Ce que nous venons d'extraire de cette lettre ne témoigne pas une personne fort aigrie ; aussi Thérèse ne l'était-elle pas ; les choses qu'on déposa contre elle et contre les religieux et les religieuses de sa réforme , furent si diffamantes , qu'on n'ose en faire le récit. On dit d'elle sur l'honnêteté , les calomnies les plus atroces , et tout ce qu'on peut reprocher à la femme la plus perdue ; les écrits injurieux couraient d'une main à une autre ; peu s'en fallut même que le nonce n'ajoutât créance à ces faux bruits , et il la traita de femme inquiète et vagabonde , lorsqu'elle fut à Tolède , où elle avait choisi sa détention. L'évêque de Terrassonne , qui avait alors soin de sa conscience , dit qu'il admirait la situation de joie et de constance où elle était , tandis que tout le monde se déchainait contre elle sans l'épargner. En la présence de cet évêque elle reçut une lettre du père Gratien , où il paraissait désespérer du succès de leurs affaires ; cette nouvelle découragea tout-à-fait le père Marian qu'elle avait auprès d'elle ; mais elle n'en fut nullement abattue , et dit d'un air ferme : *Nous souffrirons*

bien des travaux, mais la religion subsistera. Tous les jours on lui faisait de nouveaux rapports de tout ce qu'on disait contre sa conduite. On lui vint rapporter un jour qu'un homme, dans une conférence de gens graves, l'avait comparée à une femme décriée dans toute l'Espagne : Ah ! dit-elle, s'il me connaissait, il en dirait de moi bien d'autres. Comme elle passait ensuite dans une chambre voisine, elle se heurta rudement au front contre le pivot d'une porte, et le coup retentit fort loin. On accourut, et on la trouva qui riait : Ma sœur, dit-elle, je suis bien blessée, et je sais bien où je le suis ; mais pour ce qu'on me disait tout à l'heure, je ne sens nul endroit où cela me fasse mal.

Nous ne saurions mieux marquer les sentiments où elle était sur la persécution qu'on lui faisait, que par le commencement de la lettre qu'elle écrivit de Tolède à Pastrane à un carme déchaussé, d'une éminente vertu, nommé Jean de Jésus Roca :

J'ai reçu, lui dit-elle, votre lettre dans cette prison où je suis renfermée, avec un extrême plaisir de voir que je souffre tous ces travaux pour mon Dieu et pour ma religion : tout ce qui m'afflige est de penser que vous êtes en peine de moi, et votre affliction est la seule que je ressente ; ainsi, mon fils, ne vous chagrinez pas, ni vous ni les autres religieux ; car je puis dire comme saint Paul, quoique je ne sois pas sainte comme lui, que les prisons, les travaux, les persécutions, les tourments, les calomnies que je souffre pour ma religion et pour mon Sauveur, sont autant de bienfaits de sa main divine. Je ne me suis jamais vue avec moins d'embarras que maintenant. Dieu protège et assiste les prisonniers et les affligés : je lui rends mille grâces ; et il est juste que vous le remerciez aussi des faveurs qu'il me fait dans cette captivité. Hélas ! mon père, est-il un plus grand plaisir que de souffrir pour un Dieu si bon ? Les saints ont-ils été jamais plus dans leur centre et dans le comble de leur joie, que quand ils ont souffert pour lui ? La croix est le chemin le plus sûr et le plus frayé pour aller à Dieu. Cherchons donc la croix, mon père, embrassons-la : soupirons après les souffrances ; malheur à notre réforme, malheur à nous tous, si elles viennent à nous manquer. Vous me marquez dans votre lettre que le seigneur nonce a fait défense de fonder aucun couvent de Carmes déchaussés ; et même qu'à l'instance du père général, il a ordonné de détruire ceux qui sont déjà fondés. Vous ajoutez qu'il est en colère contre moi ; que tout le monde s'est armé contre mes enfants, qui se cachent dans les grottes obscures des montagnes, et dans les maisons les plus retirées, de peur d'être trouvés et d'être pris. Voilà ce que je ressens dans mon cœur : voilà ce qui m'afflige. Est-il possible que mes enfants doivent souffrir pour une pécheresse et une mauvaise religieuse, tant de persécutions et tant de peines ? mais je suis sûre que Dieu n'abandonnera point ceux qui le servent avec ferveur et avec fidélité.

Thérèse avait raison de l'espérer. En tous les monastères réformés on levait les yeux et les mains au ciel pour implorer du secours. Tous les amis de cette réforme s'employaient pour elle, et rien ne réussissait en apparence : mais bientôt après on vit la Providence divine se déclarer en sa faveur.

Pendant ce temps elle fut encore tourmentée d'autres peines qui ne regardaient pas sa réforme (car tous les maux de l'Eglise, de quelque nature qu'ils fussent, l'affligeaient), à l'occasion de la mort de Charles IX, roi de France. Elle fit voir combien elle appréhendait que la mort de ce prince ne facilitât dans le royaume les progrès de l'hérésie calvinienne. De la manière dont elle s'explique sur cela dans une lettre au seigneur dom Teuton de Bragance, on voit combien les intérêts de Jésus-Christ lui tenaient au cœur, et comme elle était également sensible à tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport, tout ce qui contribuait au salut des âmes en quelque façon que ce fût, lui donnait autant de joie que leur perte lui causait de peine.

C'est par cette raison qu'elle fut satisfaite de voir ce grand homme nommé à l'archevêché d'Evora en Portugal. C'était un ministre ecclésiastique d'une éminente vertu, avec qui elle était en grande liaison d'amitié, et même de confiance ; car elle lui ouvrait entièrement son cœur sur ce qu'elle pensait des tempêtes qui agitaient sa réforme dans ce temps où elle était si persécutée. Il paraît bien par une autre lettre qu'elle lui écrit, que le mérite du père Gratiën était le principe de tout cet orage. Ce grand homme excitait la jalousie des mitigés, non seulement à cause de ses qualités personnelles, mais de la confiance que Thérèse prenait en lui plus qu'en tout autre ; ainsi tous les coups retombaient sur elle, comme elle le déclare. Jamais ses vertus ne jetèrent tant d'éclat qu'en cette rencontre ; tout ce qui la regardait uniquement ne la touchait guère, mais elle succombait à la douleur que lui causaient les calomnies qu'on faisait contre ses religieuses et contre le père visiteur. Elle dit qu'il les a souffertes comme un autre Saint-Jérôme ; et laisse entrevoir qu'elles roulaient sur des impostures de même genre que celles qu'on avait faites contre ce père de l'Eglise.

Elle fait tout ce détail à cet archevêque, moins pour sa propre consolation, que pour celle du prélat qui lui avait exagéré quelques traverses qu'il avait eues ; et par la comparaison des injustices dont il se plaignait, avec celles que ses religieuses avaient si tranquillement souffertes, elle tâche à lui donner quelque honte de son trop de sensibilité. *Dans les peines de la nature, lui dit-elle, c'est une faiblesse quand les plaintes sont plus grandes que les maux.*

Après que la Sainte eut répandu bien des larmes devant Dieu, bien redoublé ses mortifications et ses jeûnes, elle se crut obligée de solliciter le crédit des grands du royaume ; et elle écrivit au roi en faveur de ses enfants, pour lui demander la grâce de les protéger. Ses paroles eurent tant d'efficace sur l'esprit de ce prince, qu'elles obtinrent ce que par tous les autres moyens on n'avait pu faire. Le père Ferdinand, Dominicain, autrefois visiteur de l'une et l'autre observance, avait informé le roi de la vie régulière des réformés et des ennemis qu'ils avaient ; mais quoique ce prince et les évêques d'Espagne eussent instruit de la vérité le nouveau nonce, il était si prévenu et si attaché à son opinion, que cela n'eût pas été capable de le détromper, si le roi n'eût trouvé l'expédient de lui donner quatre assesseurs pour conférer avec lui des affaires de cette réforme. Les carmes déchaussés avaient pendant ce temps-là député à Rome pour obtenir la séparation des deux observances ; ainsi le résultat de la députation d'Italie et des commissaires examinateurs en Espagne, fut qu'on séparerait les mitigés des réformés ; et qu'ils auraient les uns et les autres un Provincial particulier. Cette décision rétablit la paix dans les monastères des carmes et des carmélites ; et notre Sainte en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Comme le couvent des carmélites de Séville avait donné naissance à toutes ces agitations, la Sainte, de temps en temps, écrivait à la prieure pour la consoler, mais laissait apercevoir, par le style libre et enjoué de ses lettres, que les persécutions n'ébranlaient guère le calme de son esprit.

Durant cet orage, qui dura quatre ans, elle fut inquiétée par un événement d'une autre nature, mais qui ne laissa pas de l'embarrasser beaucoup. Nous avons dit que lorsqu'elle travaillait à fonder le monastère de Saint-Joseph d'Avila, il vint en cette ville un père Jésuite, nommé le père Gaspar Salazar, pour y être recteur du temps du Père Alvarez. La Sainte eut des relations très-particulières avec ce nouveau recteur, non seulement sur les affaires de sa conscience qu'elle lui découvrait, mais encore parce qu'il était un excellent homme d'oraison, et qu'il avait un tour d'esprit qui convenait au sien. Les progrès de la réforme des carmes et carmélites plurent beaucoup

à ce religieux ; il en fut même si touché, qu'il voulut passer de sa compagnie dans ce nouvel ordre. Son père provincial, qui en eut connaissance, soupçonna la Sainte d'avoir part à ce dessein, et lui en écrivit une lettre de mécontentement, qui donna lieu à la réponse qu'elle lui fit, très-affligée qu'on eût jugé d'elle si différemment de ses manières accoutumées. Il y a dans cette lettre des instructions très-solides et très-remarquables sur bien des choses, et qui nous ont déterminé à la rapporter presque entière. *A ne vous point mentir, lui dit-elle, j'ai été fort surprise quand j'ai lu la lettre que le père recteur m'a rendue de vous, et où vous me marquez que j'ai persuadé au père Gaspar Salazar de quitter la compagnie de Jésus pour passer dans notre réforme, et que même je lui ai fait entendre que c'est la volonté divine, déclarée par révélation. Pour la première chose dont vous m'accusez, Dieu sait que, bien loin de lui persuader de quitter votre compagnie, je ne l'ai jamais désiré ; vous connaîtrez avec le temps que je dis vrai. Lors même que j'appris son dessein, dont je ne fus pas informée par lui (car il ne m'en a rien mandé), j'en fus tellement émue et tellement chagrine, que cela n'accommodait pas le peu de santé que j'avais alors ; et il y a si peu de temps qu'on m'a dit cette nouvelle, que vous l'avez sue beaucoup avant moi.*

A l'égard de la révélation dont vous parlez, vous jugez bien, puisqu'il ne m'a point écrit son dessein, que je n'ai jamais pu savoir s'il en a eu quelque'une ; quand même ce serait moi qui aurais eu cette révélation, que vous appelez rêverie, je ne suis pas assez imprudente pour faire un si grand changement sur un fondement comme celui-là ; d'ailleurs je n'aurais pas eu la légèreté de le lui déclarer. J'ai, grâce à Dieu, plusieurs personnes qui m'enseignent l'estime et le crédit qu'on doit donner à ces sortes de choses, et s'il n'y avait eu rien de plus positif dans cette affaire, je ne crois pas qu'un homme aussi prudent que le père Salazar s'y fût beaucoup arrêté.

Il faut, dites-vous, que les supérieurs vérifient ce qui s'est passé sur cela ; je trouve qu'on fera fort bien, vous n'avez qu'à lui ordonner ; car il est certain qu'en l'avertissant, il ne fera rien sans votre permission. Je ne disconviendrai jamais de la grande amitié qu'il y a entre le père Salazar et moi, ni des bienfaits que j'en ai reçus, mais je suis persuadée que, s'il a eu tant de penchant pour m'obliger, c'était plutôt pour rendre service à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, que par aucune inclination pour moi : car je crois que nous avons demeuré quelquefois deux ans sans nous écrire. Je ne nierai pas non plus que l'amitié qui est entre nous ne soit fort ancienne ; tout le monde sait assez que je me suis trouvée en certains temps dans un plus grand besoin de secours qu'à présent, lorsque notre ordre n'avait encore que deux carmes déchaussés ; et j'aurais eu alors plus d'occasions de le porter à ce changement, qu'aujourd'hui que nous avons, grâce à Dieu, plus de deux cents religieux, à ce que je crois, parmi lesquels il y en a d'assez capables pour conduire des filles simples et vauvres comme nous ; et je n'ai jamais cru que la main de Dieu dût être plus raccourcie pour notre ordre que pour les autres. Vous dites encore que j'ai écrit afin de faire accroire et de faire dire que je le détournais de son dessein ; mais, si j'ai pensé à de semblables choses, je prie Dieu de ne me point écrire dans le livre de vie. Qu'on permette à mon ressentiment une telle exagération ; car je veux vous convaincre que je n'en use avec votre compagnie que comme une personne à qui vos intérêts tiennent fort au cœur, et qui exposerait sa vie pour vous servir tous, en ce que je croirais ne pas déplaire à Dieu. Ses secrets sont impénétrables ; mais, comme je n'ai point du tout trempé dans cette affaire, Dieu m'est témoin que je ne voudrais pas non plus y avoir aucune part à l'avenir. Si l'on m'en impute la faute, ce n'est pas la première fois qu'on m'accuse sans que j'aie manqué ; je sais seulement que, quand Dieu est content, toutes choses se raccommoient sans peine ; et je ne croirai jamais que Jésus-Christ, après avoir choisi sa compagnie comme un moyen pour réparer et renouveler l'ordre de sa sainte Mère, permette que rien de considérable les divise, etc

Selon toutes les apparences , cet éclaircissement satisfit le provincial des Jésuites ; car Thérèse continua toujours d'être dans une grande liaison d'amitié avec tous les pères de cette compagnie. On le voit même par la lettre qu'elle écrivit à la duchesse d'Albe en ce temps-ci, et par une autre lettre au père Gratien.

Durant tous ces jours de captivité qu'elle passa dans Tolède, elle fut exposée à toutes sortes d'épreuves ; mais à son retour à Saint-Joseph d'Avila, les douleurs extérieures ne l'attaquèrent pas moins que les peines de l'esprit. Un jour qu'elle allait à Complies avec une lumière à la main, après avoir monté l'escalier qui était devant l'entrée du chœur, elle demeura chancelante, et tournant quelques pas en arrière, elle tomba du haut de l'escalier jusqu'en bas. Le coup fut si rude, que les religieuses crurent la trouver morte ; elles accoururent avec beaucoup de promptitude et de trouble, et en la relevant, lui trouvèrent le bras gauche rompu. La douleur qu'endura Thérèse fut excessive, elle souffrit encore plus quand on vint à la panser ; car il se passa bien du temps avant qu'on eût trouvé quelque personne assez adroite pour une telle opération. Lorsqu'elle arriva, le bras était déjà noué ; la Sainte ne laissa pas de se résoudre à faire remettre l'os à sa place. Elle comprenait les difficultés et les risques de cette opération dangereuse ; mais son désir insatiable de souffrir l'encouragea de telle sorte, qu'elle se remit entre les mains de l'opératrice, après avoir ordonné à toutes les religieuses d'aller au chœur et d'y prier pour elle. Ainsi elle demeura seule avec cette femme, et une autre femme qu'elle avait amenée. Ces deux femmes, qui ne manquaient pas de force, commencèrent alors à la prendre, et lui tirèrent le bras si violemment chacune de son côté, qu'elles firent faire un éclat à un os de l'épaule. Le bras demeura un peu moins noué qu'auparavant ; mais Thérèse souffrit des douleurs insupportables. Durant tout ce temps, elle ne pensa, dit-elle, qu'à ce qu'avait souffert Jésus-Christ, lorsqu'on étendit ses bras sur la croix, et ne se plaignit pas davantage que si l'on eût fait cette opération à quelqu'autre personne. Quand les religieuses revinrent, elles la trouvèrent aussi tranquille que s'il ne lui était rien arrivée. Elle fut long-temps si incommodée et si travaillée de cet accident, qu'elle ne pouvait presque remuer le bras, et elle en demeura même estropiée ; car le reste de sa vie, elle ne put s'en servir pour s'habiller, ni pour se mettre un voile sur la tête.

Pendant ce long séjour que Thérèse fit à Tolède, les maux et les peines qu'elle y souffrit l'avaient tellement dégagée de la vie présente, qu'elle ne respirait plus que pour le ciel. Ces dispositions de détachement la mirent en état de commencer son livre appelé communément *le Château de l'âme*. Le père Gratien, qui se trouvait avec elle dans le fort des persécutions, lui dit un jour la peine qu'il ressentait de voir que le livre qui contenait l'histoire de sa vie, où elle avait renfermé tant de lumières et tant d'instructions admirables pour l'oraison, se trouvât comme supprimé depuis que l'inquisition s'en était saisie. Il ajouta que, pour remédier à cette perte, elle n'avait qu'à composer un autre livre, où ne rapportant rien de ce qui la regardait, elle enseignerait la même doctrine, pour servir à instruire ses religieuses sur une matière qu'il importe si fort de bien savoir. La Sainte fit sur elle un grand effort pour obéir ; car alors elle était accablée de maux et d'afflictions qui ne laissaient guère de liberté à son esprit. Elle entreprit néanmoins ce travail, et déclare au commencement que jamais l'obéissance ne lui a paru si difficile et si pénible, que dans la composition de cet ouvrage. Elle y traite avec méthode les différentes manières dont une âme peut être élevée jusqu'à la plus sublime contemplation des vérités éternelles, bannir de son esprit toutes les images sensibles, et s'abîmer dans le sein de la Divinité même. Heureux celui qui peut entrer dans l'intelligence de ces mystères in-

connus à la plupart des hommes ! La Sainte n'aurait eu garde de les exposer à leur examen et à leur critique, si le docteur Velasquez, son confesseur, ne l'eût encore obligée d'écrire sur un sujet si malaisé à bien éclaircir. Elle commença cet ouvrage la dernière année qu'elle fut à Tolède, et l'acheva la même année, dans son couvent d'Avila, après son retour.

Ce fut en ce même temps qu'elle écrivit à l'évêque de Palence, dont elle cultivait le commerce, et ne pouvait oublier les grâces qu'elle en avait reçues durant qu'il avait été son évêque ; et l'on voit par les lettres qu'elle écrivit à la sœur de ce prélat, que leur liaison durait toujours.

Pendant que Thérèse avait demeuré à Veas pour y établir un monastère de son ordre, elle avait appris que le livre de sa Vie était à l'inquisition, par l'imprudencé qu'avait eue la duchesse de Pastrane d'en envoyer à Madrid des copies ; elle sut par la suite, qu'à ce tribunal on en faisait un examen très-sérieux ; et cela lui fit plaisir, parce qu'elle regardait la décision des examinateurs, comme un moyen d'être en repos non seulement sur ce qu'il fallait penser de son ouvrage, mais des choses extraordinaires qu'elle y rapportait.

Un peu avant que de quitter Tolède, elle eut occasion de rendre visite à l'archevêque, qui était président de l'inquisition, pour lui demander la liberté de fonder un monastère de ses religieuses à Madrid. Ce prélat, après avoir traité avec elle de la fondation dont il s'agissait, lui dit d'un air nonnête et obligeant, qu'il était fort édifié d'apprendre les grandes grâces que Dieu lui avait faites, et qu'elle l'en devait beaucoup remercier, parce que tous les dons excellents viennent de lui. *On nous a présenté, continua-t-il, à l'inquisition, un certain livre qu'on vous attribue ; je l'ai lu tout entier, et plusieurs personnes très-doctes l'ont lu aussi ; nous n'y avons tous rien remarqué qu'on pût reprendre ; de sorte que, bien loin que ce livre ait fait à votre révérence aucun préjudice, je puis l'assurer qu'il lui fait honneur. Cela m'a donné même envie de m'offrir à vous pour être à l'avenir votre très-humble chapelain. Je vous prie donc d'agréer les offres de mon service, et de voir en quoi je puis m'employer pour vous et pour tout votre ordre.*

Le père Gratien, qui accompagnait la Sainte, a rapporté ce discours de l'archevêque, qui était alors le cardinal Quiroga. Néanmoins ni Thérèse, ni ce religieux ne voulurent point presser le prélat de leur rendre ce livre ; mais peu de temps après, la prieure de Madrid le supplia de remettre ce trésor entre les mains des disciples de sainte Thérèse, qui était morte un peu auparavant. L'archevêque en fit la proposition au conseil, qui, non seulement accorda volontiers que le livre fût rendu à l'ordre, mais voulut même contribuer à la dépense qui serait nécessaire pour l'imprimer.

L'écrit que nous avons de sainte Thérèse sur la manière de visiter les monastères de religieuses, fut composé en ce temps-là. C'est un ouvrage très-excellent, très-utile, et rempli d'une sagesse très-éclairée. Elle y donne des avis sur le soin qu'il faut prendre de ces communautés monastiques par rapport au temporel et au spirituel ; elle fait ses premières instructions sur le règlement des choses extérieures, et dit que, dans les monastères fondés, comme dans ceux qui n'ont pas de revenus, il faut avoir une sérieuse attention au gouvernement judiciaire du temporel. Elle veut qu'on examine soigneusement les livres de la dépense ; qu'il ne s'en fasse aucune dans les maisons rentées, que par proportion aux revenus, pour n'y point contracter des dettes imprudentes, qu'elle regarde comme la source la plus commune et la plus dangereuse du relâchement, parce que la nécessité des religieuses les oblige de chercher des secours au-dehors, et de recourir à leurs parents et à leurs amis, ce qu'on ne peut guère pratiquer sans en venir à des complaisances qui intéressent la régularité et la

retraite. Elle exige la même précaution des monastères pauvres, et veut que, dans leurs plus grands besoins, on s'y appuie sur une vive confiance en Dieu, qui ne leur manquera jamais; et c'est sur ce principe qu'elle ordonne que dans ces maisons où l'on vit d'aumônes, on ait autant de soin de bien nourrir les religieuses et de bien traiter les malades, que dans les maisons les plus richement établies.

Ensuite elle vient au détail des réglemens pour l'administration spirituelle. Son premier avis est de recommander au supérieur ou visiteur, de ménager si prudemment sa douceur, et l'affection qu'il témoigne aux religieuses, qu'elles soient néanmoins bien persuadées de sa rigueur et de son inflexibilité pour les choses essentielles. Rien, dit-elle, n'est plus dangereux que de les trop laisser se reposer sur l'indulgence d'un supérieur qu'elles croient incapable de les contrister en rien. Lorsque la régularité n'est point intéressée, elle veut qu'on ait une extrême condescendance pour les faiblesses inévitables à la fragilité naturelle, qu'on encourage les sœurs dans leur travail des mains, et qu'on en fasse même l'éloge aux autres, pour leur donner la consolation de voir que leur supérieur n'ignore pas leur application et leurs peines. Elle prétend qu'on visite exactement la clôture et la retraite au dedans; et que, dès que cette revue aura été faite, le visiteur sorte aussitôt pour donner ses avis au parloir, sans s'arrêter inutilement dans l'intérieur du monastère. Elle défend le trop de commerce du confesseur ou du chapelain avec les religieuses, persuadée que leurs communications nécessaires se réduisent à des entretiens fort rares, et que de plus fréquents contribueraient à la dissipation des sœurs. Elle leur permet de dire librement et charitablement au visiteur tout ce qu'il leur paraît, dans leur prière, mériter quelques avis pour le bon ordre de la maison, et recommande fort aux prieures de ne s'en point offenser. Aussi, pour tenir les choses dans une subordination toujours égale, elle veut que le visiteur ne détermine rien en ces occasions qu'après avoir beaucoup examiné ce qu'on lui a dit. Elle parle fort contre les prédilections trop marquées d'une prieure pour quelques religieuses, sans néanmoins leur interdire de prendre confiance aux conseils de celles de leurs sœurs qui leur paraissent plus prudentes et plus éclairées.

Elle s'oppose fortement aux inclinations que quelques-unes des sœurs pourraient avoir de passer d'un couvent à un autre, et veut qu'on leur déclare dès le commencement qu'elles ne se doivent jamais attendre que cela leur soit accordé. C'est, dit-elle, ouvrir une porte au démon pour tenter à tout moment les religieuses dans leur état, et leur en donner du dégoût. Si dans la suite quelques raisons importantes obligent à en faire aller quelqu'une dans une autre maison, elle ordonne qu'on se garde bien de lui laisser croire que c'est parce qu'elle l'a désiré.

Elle recommande fort au visiteur de ne point souffrir qu'une prieure, par excès de zèle, impose à sa communauté des pratiques de surrogation qui chargeraient trop les religieuses, déjà suffisamment exercées par leurs règles.

Elle s'arrête à la manière de réciter l'office, et veut que dans le chant ou la psalmodie on observe les pauses exactement, et un ton de voix conforme à la profession, et qui ressente la vie austère qu'elles mènent.

Elle enjoint à la supérieure de n'avoir jamais d'argent en dépôt, mais de le remettre entre les mains de la cèlerièrè, suivant les constitutions, même dans les maisons qui vivent d'aumônes.

Elle recommande fort au visiteur d'être d'un secret inviolable à l'égard de ce que chaque religieuse lui confiera; de ne point se rebuter de toutes les petites choses dont on lui fera le détail, afin que les religieuses soient bien convaincues qu'elles ont un supérieur vigilant qui examine tout, et s'attache à l'exactitude des obser-

vances. Cette réflexion, dit-elle, les tient dans le devoir, parce que la plupart des femmes sont naturellement timides et jalouses de leur honneur.

Elle défend expressément de faire trop bonne chère au visiteur, qu'elle exhorte fort lui-même à ne le point souffrir.

Il serait trop long de faire une analyse plus exacte de ce livre ; il suffira d'ajouter qu'on en a si bien reconnu le mérite, que le P. Alphonse de Jésus-Maria qui, dans la suite, fut élu général de la réforme, y fit un avant-propos qu'il adresse aux religieuses déchaussées, pour leur en recommander la méditation et la lecture.

Nous ne dirons rien des méditations sur le *Pater*, quoique l'ouvrage soit très-édifiant et très-bien écrit ; mais plusieurs critiques ne l'attribuent pas à sainte Thérèse ; et en effet il est d'un style et d'un tour différents des autres.

Il n'y a point eu d'ouvrage de notre sainte qui n'ait eu l'approbation du public. Sitôt que ses œuvres parurent, le tribunal de l'Inquisition les approuva par un décret authentique et très-honorable. Le roi Philippe II, qui voulut en avoir les originaux en sa disposition, les fit mettre à sa bibliothèque de Saint-Laurent dans l'Escorial. Quoiqu'il y ait en ce lieu plusieurs autres écrits originaux de divers saints, il y en eut trois auxquels ce prince voulut qu'on rendit un honneur particulier, qui sont les ouvrages de saint Augustin, de saint Chrysostôme, et de sainte Thérèse, qu'il fit placer sous une grille de fer dans une riche armoire toujours fermée, et dont il portait la clé sur lui.

Cependant les commissaires que le roi avait associés au nonce pour juger avec lui les différends entre les Carmes de l'une et l'autre observance, le firent un peu revenir de ses préventions ; il nomma pour supérieur de la réforme le P. Ange de Salazar, très-affectionné pour ce nouvel institut, et qui commença de rendre à Thérèse la liberté d'aller où elle voudrait. Elle avait reçu de Dieu intérieurement des assurances que la persécution finirait bientôt ; et les réformés, dans une assemblée où ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire pour la conservation de leur ordre, ayant décidé qu'il fallait envoyer à Rome pour y soutenir leurs intérêts, ils prièrent Thérèse de choisir d'entre eux pour député celui qui lui paraîtrait le plus propre à cette négociation. Elle jeta les yeux sur le P. Jean de Jésus Rocca, qui lui représenta beaucoup de difficultés pour éluder son choix ; mais elle les aplanit toutes, et le fit résoudre à partir.

Elle continua de vivre avec une tranquillité parfaite, jusqu'à ce que cette affaire fût tout-à-fait terminée ; et l'on voit par une lettre qu'elle écrivit alors à son frère, que les persécutions ne lui ôtaient pas la liberté de son humeur. Enfin tout réussit à Rome et en Espagne à l'avantage des réformés, dont on reconnut l'innocence ; on y fut persuadé de l'utilité que cette réforme apportait à l'Eglise ; il fut réglé qu'ils auraient un Provincial particulier, et que les mitigés n'auraient plus nulle inspection sur eux.

Après que la paix eut été parfaitement rétablie dans l'ordre des Carmes, on nomma le P. Gratiën pour provincial de la réforme ; et ce fervent religieux n'oublia rien pour contribuer de tout son pouvoir à donner plus d'étendue aux nouveaux établissements commis à ses soins ; Thérèse lui écrivit une belle lettre pour le féliciter sur l'affranchissement de toutes ses peines.

Elle vit renaitre avec plaisir les occasions de fonder d'autres monastères. Il y avait à Villeneuve-Laxave, neuf demoiselles retirées ensemble depuis quelques années, qui vivaient dans une grande mortification, et souhaitaient fort d'être Carmélites. On en avait écrit à la Sainte, pour la prier de répondre à leurs désirs, et de venir faire un établissement de son ordre en ce lieu-là. Cette fondation lui parut assez difficile ; et, pour plusieurs raisons, elle ne pouvait s'assurer si ces filles avaient les qualités requises ; elles n'avaient pas de maison, ni même de quoi subsister ; et d'ailleurs il ne

lui paraissait pas aisé qu'un si grand nombre de personnes pussent s'accommoder à la manière de vivre des Carmélites, ni qu'étant des filles accoutumées depuis long-temps à un genre de vie qu'elles s'étaient prescrite, elles se soumissent volontiers dans un noviciat aux premiers éléments de la discipline religieuse. Cependant ses meilleurs amis lui conseillèrent cette fondation ; et J.-C. lui fit connaître, dans la prière, qu'elle ne devait pas la différer. Elle n'y apporta donc plus d'obstacle. Ainsi après avoir quitté Tolède, et passé quelque temps dans le couvent d'Avila, elle se mit en chemin avec trois ou quatre religieuses.

Depuis qu'elle était sortie si honorablement des persécutions qu'elle avait souffertes, sa réputation avait encore reçu un nouveau lustre. Tous les peuples sur la route accouraient en foule pour la voir, et pour recevoir sa bénédiction. Ceux qui l'accompagnaient ne pouvaient empêcher la foule de l'accabler, particulièrement dans un lieu appelé *Ville-Robledo*, où la Sainte alla loger dans la maison d'une bonne femme. Il y vint tant de monde, qu'on fut obligé de mettre deux gardes à la porte, afin qu'elle pût dîner en repos. Cela ne fut pas même suffisant ; car il y en eut qui montèrent par-dessus les murailles de la cour. Au sortir de cette bourgade, il se trouva tant de peuples assemblés, qu'aux jours des plus grandes fêtes, et aux processions les plus solennelles, il n'y en eût pas eu davantage. Ils arrivèrent encore à un autre bourg où ils eurent la même peine ; en sorte qu'il fallut en partir trois heures avant le jour ; car l'impétuosité de la foule lui paraissait moins supportable que le froid et l'obscurité de la nuit. Le bruit de sa venue courait d'un lieu à un autre avant qu'elle fût arrivée, et l'on se disputait à qui aurait l'honneur de la loger et de la traiter. Un riche laboureur, fort affectionné à l'ordre des Carmes, sachant que sainte Thérèse devait passer par son village, fit accommoder sa maison, prépara un bon dîner, et réunit toute sa famille, qui était fort grande. Il fit assembler aussi ses troupeaux, afin que Thérèse put aussi bien bénir les animaux que les hommes. Quand elle arriva à ce village, elle ne voulut ni ne put s'y arrêter ; de sorte que ce bon laboureur sortit au-dehors avec tout son train, pour avoir sa bénédiction qu'il n'avait pas eu dans son logis. Thérèse fut touchée de ce spectacle, et recommanda toute sa famille au Seigneur.

Elle passa outre, et trouva sur son chemin un monastère de carmes déchaussés, nommé *Notre-Dame du Secours*, où elle s'arrêta. Il avait été bâti dans un désert autrefois habité par la bienheureuse Catherine de Cardonne, que ses éminentes vertus et sa naissance illustre ont rendue si célèbre en Espagne. Cette fervente solitaire avait renoncé depuis plusieurs années aux avantages de sa condition, aux emplois éclatants qu'elle avait eus à la cour, et s'était retirée dans une solitude à l'écart, où par inspiration divine elle avait dans la suite établi un couvent de carmes déchaussés qu'elle avait fait venir de Pastrane. Il n'y avait que trois ans qu'elle était morte, lorsque Thérèse passait par ce désert, et l'on y racontait encore avec admiration ses dons sublimes d'oraison et ses mortifications excessives qui réjouissent beaucoup la piété de notre Sainte, et dont elle fait un détail bien édifiant dans le livre de ses fondations.

Ainsi ce serait ôter à l'histoire de Thérèse un épisode trop agréable et trop touchant, que de ne pas un peu s'étendre sur la vie de cette fameuse pénitente, qu'on peut appeler la première solitaire de l'Espagne. Ce que nous en dirons est attesté par des personnes qui ont vécu avec elle, et de qui l'ont appris les auteurs espagnols, d'où nous tirons ce que nous allons dire ; outre ce que nous en apprenons de sainte Thérèse, qui s'est beaucoup étendue à cette occasion, et nous donne lieu de rapporter, à son exemple, toutes les particularités merveilleuses dont elle paraît si touchée.

D'ailleurs le parfait attachement que cette grande solitaire parut avoir à la réforme

des carmélites et des carmes, et ce qu'elle fit pour en augmenter les progrès et la gloire, mérite qu'on ne retranche rien de ce qui peut contribuer à la sienne.

Catherine de Cardonne naquit à Naples, en l'an 1514. Elle sortait de l'illustre maison de ce nom établie en Catalogne; son père s'appelait dom Raimond de Cardonne, allié à la maison royale d'Arragon; on n'a point su le nom de sa mère, qu'on croit être une dame de Flandre; on sait seulement qu'elle était proche parente de la princesse de Salerne.

Catherine ayant perdu son père à l'âge de huit ans, quoique si jeune encore, fut inspirée de Dieu de passer sa vie à faire pénitence des péchés qu'il avait pu commettre; elle fut mise chez la princesse de Salerne, sa parente, parce que les lois de la bienséance ne permettaient pas à sa mère de prendre soin de son éducation. A l'âge de treize ans, un gentilhomme napolitain, touché de son mérite, qui consistait plus dans les qualités de son esprit que dans les grâces extérieures, la fit demander en mariage. On l'y fit consentir avec peine; mais au bout de quelque temps ce gentilhomme qui la devait épouser mourut; et elle se retira dans un couvent de capucines, où elle s'abandonna à toutes les rigueurs de la pénitence. Elle vivait fort retirée, passait beaucoup d'heures en oraison le jour et la nuit, et ne quittait point les livres spirituels.

Le prince de Salerne ayant quitté le service de l'empereur Charles-Quint pour passer à celui du roi de France, la princesse sa femme reçut depuis ordre de Philippe II de passer à Valladolid en Espagne. Avant que de partir, elle pria fort Catherine de Cardonne de l'accompagner; elle n'y consentit pas d'abord; mais enfin la princesse lui fit de si vive instances, qu'elle ne put la refuser, quand on l'eut assurée qu'on la laisserait vivre selon ses désirs de retraite. La princesse étant arrivée à Valladolid, y forma une cour très-brillante et très-nombreuse. Elle avait beaucoup de beauté, aimait la magnificence, et savait s'attirer le respect et les hommages de tous ceux qui l'approchaient. Catherine l'accompagnait partout, et se trouvait toujours présente aux visites qu'elle recevait. Il venait souvent un certain religieux au palais de la princesse, nommé Cazale, que sa noblesse et son esprit faisaient recevoir. La princesse ne se plaisait pas moins à l'entendre dans les conversations particulières, que dans les prédications, où il montrait beaucoup d'éloquence et d'agrément; mais Catherine ne goûtait ni ses talents ni ses maximes. Il mettait dans les affaires du salut tant de facilités et de plaisir, qu'il en bannissait les moindres violences; et il donnait à l'efficace des mérites de Jésus-Christ une étendue qui rendait dans l'homme toutes les bonnes œuvres et toutes les vertus inutiles. Catherine marquait toujours un visage sévère quand il étalait ses principes; et la princesse, qui était plus habile dans les lois de la politesse, que dans celles de la religion, reprenait quelquefois Catherine de combattre avec trop peu de complaisance les opinions d'un si grand docteur. Catherine lui représentait ce qu'il y avait de dangereux dans les discours de cet homme; mais ne la persuada pas d'abord.

Un jour qu'il vint au palais, Catherine témoigna tant de chagrin de le voir, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander la cause; elle lui dit franchement que, dans son sermon sur la fête de Pâques, qu'elle avait entendu le matin, il avait dit beaucoup de choses indiscretes. Elle s'échauffa même si fort, que la princesse fut obligée de la prier de se taire, et de ménager davantage un si grand prédicateur qui plaisait à toute la cour. Quand il fut sorti, Catherine dit que cet homme était très-indigne de sa réputation, et qu'elle espérait par la miséricorde de Dieu qu'il ne prêcherait plus. Cependant Cazale avait averti le jour de Pâques qu'il prêcherait le samedi suivant; et il

s'assembla ce jour-là pour l'entendre, une compagnie très nombreuse. Tandis que les dames qui accompagnaient la princesse, raillaient Catherine de sa prédiction, le prédicateur vint proche de l'autel pour se mettre à genoux, pour se préparer à monter en chaire ; et au même moment parut un officier de l'inquisition, qui cria au milieu de l'assemblée qu'on n'eût point à entendre le sermon du docteur Cazale, parce qu'il le faisait prisonnier de la part du Saint-Office. Cet emprisonnement se fit l'an 1538, et l'année suivante Cazale fut condamné à être brûlé.

Peu de temps après, la princesse de Salerne mourut de chagrin de ce que le roi ne lui fit pas justice sur la conservation de ses biens ; et ce prince, qui connaissait le mérite de Catherine, la remit entre les mains de son premier ministre, le prince Ruygomez, afin que la princesse d'Eboli sa femme pût jouir d'une si bonne compagnie. On lui donna le soin de l'éducation de dom Carlos, fils de Philippe II, et de dom Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles-Quint. Elle s'attira si bien l'amitié de ces deux princes, qu'ils la respectaient comme leur mère, et ne lui donnaient jamais d'autre nom. La cour n'eut rien pour elle de contagieux ; elle se conduisait par des principes si contraires aux fausses maximes qu'on y reçoit, et aux intrigues qu'on y ménage, que rien ne l'empêcha de continuer à vivre avec autant de retraite et de mortification, qu'elle avait fait jusqu'alors. Elle ne se montrait en public qu'autant que l'exigeaient les fonctions de son emploi. Elle vivait aussi sobrement que si les nourritures les plus exquises lui eussent manqué, et pratiquait des exercices de pénitence très-austères.

Cependant les facilités qu'elle se conservait pour vivre en solitude au milieu de la cour, ne paraissaient pas suffire à son zèle, et elle se sentit inspirée de s'aller cacher dans le fond des déserts, afin de s'y pouvoir uniquement occuper à la contemplation des choses divines, et de satisfaire ses désirs de pénitence dont elle était si vivement touchée. Elle comprenait toute la difficulté de cette entreprise, et combien une conduite pareille était nouvelle en Espagne ; mais ces pensées ne la quittant point, elle consulta quelques directeurs, qui n'osèrent lui conseiller de suivre son inclination ; et enfin elle s'adressa à deux autres, dont saint Pierre d'Alcantara était un, qui la fortifièrent dans ses sentiments, et l'exhortèrent à les mettre à exécution.

Pendant que Catherine était agitée de ces pensées, le prince Ruygomez ayant acheté une grande terre, y voulut mener la princesse sa femme, et Catherine le pria qu'elle la pût accompagner. Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu, un prêtre solitaire dans ces quartiers, vint pour parler au prince de quelques affaires. Catherine, qui connaissait le mérite de ce saint homme, lui déclara son dessein en particulier, et le pria de l'aider à l'accomplir. Ce prêtre fut étonné de voir dans une dame de condition des sentiments si rares ; il lui offrit ses services, et lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait. La veille de son départ, elle écrivit une belle lettre au prince et à la princesse d'Eboli, où elle leur mandait que, ne pouvant plus résister à l'inspiration divine qui la pressait de s'aller cacher au fond du désert, elle les conjurait par l'amitié qu'ils avaient eue pour elle, de la laisser désormais en repos, sans se mettre en peine de la chercher, parce que, quand même on la trouverait, on ne la ferait point retourner à la cour. Elle ajoutait qu'elle ne les oublierait pas dans ses prières, et les suppliait d'assurer les deux princes qu'elle se souviendrait toujours d'eux devant le Seigneur. Et ayant laissé cette lettre en un lieu où elle savait bien qu'on la trouverait le lendemain matin, elle sortit de nuit du château, et se rendit dans un endroit où le saint prêtre l'attendait avec un de ses amis. Ils lui coupèrent les cheveux, lui mirent un habit d'ermite, comme ils avaient entre eux résolu, pour mieux déguiser son sexe ; se chargèrent de plusieurs

instruments de pénitence, qu'elle voulut emporter, et prirent le chemin de l'évêché de Cuença.

Ils furent d'abord trouver l'évêque, pour lui demander la permission d'habiter dans son diocèse; et après l'avoir obtenue, ils s'avancèrent vers la ville de La Roda. Lorsqu'ils furent sur une petite colline à un quart de lieue de la ville : *C'est ici, dit Catherine, où Dieu veut que j'établisse ma demeure; n'allons pas, je vous prie, plus avant.* Alors ses deux compagnons cherchèrent en cet endroit quelque retraite commode où elle put se mettre à l'abri de la rigueur des saisons et des injures du temps. Ils découvrirent entre des halliers d'épines, difficiles à percer, un enfoncement fort creux, et plus propre à servir de tanière aux renards, que de cellule à un ermite. C'était une petite grotte si serrée et si basse, qu'il n'y avait pas assez de place pour y tenir une personne debout; et Catherine, qui était fort déliée, et d'une taille assez petite, avait de la peine à s'y cacher, parce que l'entrée en était fort étroite. Ils fermèrent l'ouverture de ce trou d'une claie de genêt qu'ils fabriquèrent, pour ôter aux yeux des passants la vue de cette habitation, et mettre à couvert l'ermite qui s'y devait renfermer. Cette grotte est à une demie lieue d'un monastère appelé Fonte-Sainte, que les religieux trinitaires avaient bâti quelques années auparavant au milieu de ce désert.

Après que l'ermitage de Catherine eut été accommodé de la sorte, ses deux compagnons prirent congé d'elle, et lui ayant souhaité la persévérance dans sa vocation, avec une abondance de grâces du ciel, ils ne lui laissèrent pour tout bien de la terre, que trois pains qu'ils lui avaient apportés. Ce fut à quoi se réduisirent les provisions de cette grande dame nourrie auparavant à la cour, à la table du roi, dans le sein des richesses et des délices. Elle se trouvait néanmoins si contente de sa pauvreté, qu'il lui semblait n'avoir encore été libre et pleinement satisfaite que dans ce moment. Elle regardait les herbes de ces terres désertes, et les fruits des arbres sauvages, comme les aliments les plus délicieux à son goût. Le creux de son rocher lui paraissait plus agréable que les magnifiques appartements des palais où elle avait demeuré; et se voyant depouillée de toutes les richesses périssables, elle sentait dans son cœur autant de complaisance que si elle eût été maîtresse de tout l'univers.

Sainte-Thérèse s'écrit en cet endroit : *Quel devait être, Seigneur, l'amour dont brûlait pour vous cette âme héroïque, puisqu'il lui fallait oublier ainsi le soin de sa nourriture, les périls où elle s'exposait, et le hasard où elle mettait sa réputation lorsqu'on ne pourrait découvrir ce qu'elle serait devenue! Quelle devait être cette sainte ivresse qui lui faisait ainsi renoncer à tous les biens, à tous les plaisirs et à tous les honneurs du monde, dans l'appréhension de rencontrer quelque obstacle qui l'empêchât de jouir sans cesse de la présence du divin Époux!*

Catherine commença sa retraite en 1562, la même année que Thérèse commença la réforme de son ordre dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila.

On ne saurait exprimer la joie que goûta Catherine, de se voir ainsi séparée de tous les objets sensibles, et en liberté de ne plus s'occuper que de Dieu, elle n'eut point d'autre lit que la terre durant l'hiver, et durant l'été une grosse pierre lui servit de chevet, et son habit grossier fut sa seule couverture. Elle n'employa jamais autre chose pour se garantir des gelées, et se défendre des extrêmes ardeurs du soleil que la claie de genêts qu'on avait attachée à sa porte. Ses meubles étaient des cilices, des disciplines, des chaînes de fer, et d'autres semblables instruments. Son oratoire était un crucifix qu'elle avait apporté avec elle; et pour consacrer toute sa montagne, elle y planta des croix de bois en divers lieux, où elle allait faire de dévotes stations. Les dimanches et les fêtes, elle allait au couvent de Notre-Dame de Fonte-Sainte entendre la messe, et recevoir les sacrements. Elle prit un père de ce couvent pour son

confesseur, sans lui découvrir son état ni sa vocation ; et elle avait coutume pour mieux déguiser son sexe de grossir sa voix quand elle parlait, et conservait dans l'église un grand silence, et une posture très-recueillie.

L'ermite fut bientôt remarqué des habitants de ces lieux, et des autres personnes qui venaient faire leurs dévotions à Fonte-Sainte, parce qu'on n'avait jamais vu de solitaire semblable dans ce pays, où l'on n'en avait pas même entendu parler. Chacun avait les yeux attachés sur un objet si nouveau. Quand on lui faisait quelque question inutile ou curieuse, elle n'y répondait point ; et si c'était quelque chose de nécessaire, sa réponse était courte et modeste. Lorsqu'elle voulait se retirer dans sa solitude, pour ne point donner à connaître le lieu de sa demeure, elle prenait tant de détours, qu'elle lassait enfin la curiosité de ceux qui l'observaient. Elle ne pouvait néanmoins se délivrer de leur importunité qu'avec bien des peines et bien des fatigues, parce qu'étant nu-pieds, il lui fallait marcher en cheminant sur des ronces, sur des épines et sur des cailloux qui l'incommodaient beaucoup.

Après qu'elle eut mangé les trois pains que ses conducteurs lui avaient laissés, elle choisit pour sa nourriture les herbes crues de la campagne, et se condamna même à paître sur la terre comme ferait une brebis, sans s'aider de ses mains. Elle a depuis avoué que cette nourriture avait pour elle un goût plus agréable que tout ce qu'elle avait mangé de meilleur à la table du roi d'Espagne.

Elle continua cette manière de vie durant les trois années qu'elle fut inconnue dans sa solitude. Il lui prit souvent des défaillances où ses longues abstinences la réduisaient ; mais elle en fut toujours miraculeusement guérie. Elle s'était accoutumée à ne prendre qu'une heure de sommeil, et dans ses plus grands affaiblissements ne se permettait qu'une demi-heure de plus. Tout le temps qu'elle avait était employé à la prière, soit à réciter les psaumes, soit à l'oraison mentale, où Dieu lui faisait des grâces extraordinaires. Ses macérations et ses disciplines allaient au-delà de ce qu'on peut imaginer, et l'ardeur de la pénitence ne put jamais être en nulle autre personne aussi violente qu'en Catherine. Elle prenait un extrême plaisir à contempler les créatures, et trouvait dans l'ordre de l'univers une harmonie qui la charma ; elle s'affligeait néanmoins quelquefois que le péché eût renversé un si bel ordre, et qu'un seul homme fut capable de tout déranger dans les lois générales du monde.

Pendant la nuit, et lorsque rien ne troublait la sérénité de l'air, elle se mettait ou à la porte de sa grotte, ou sur la pointe de quelque colline, pour considérer le mouvement des cieux, et pour admirer la lumière des astres ; elle sentait une vive joie durant le silence de ces nuits tranquilles, à voir tous les éléments dans le calme, tous les animaux de la terre dans une profonde paix, et tout le monde dans le repos. Les bêtes les plus sauvages s'apprivoisaient autour d'elle ; et les insectes les plus dangereux rampaient aux environs de sa grotte sans l'offenser.

Après que Catherine eut passé de la sorte trois années, inconnue aux hommes, Dieu permit qu'un berger, homme de bien et très-simple, la rencontra par hasard un jour qu'elle cueillait des herbes et qu'elle arrachait des racines pour sa nourriture, assez près de sa grotte. Il s'approcha d'elle sans qu'elle l'aperçut, et vint si près qu'elle vit bien qu'il était inutile de prétendre s'échapper en prenant la fuite. Ce berger la salua à sa façon rustique, et l'abordant lui tint ce langage : Mon frère l'ermite, tous ceux de ce pays souhaitent fort de vous connaître ; et je sais que les habitants de notre village et des environs de cette montagne ont une grande envie de vous voir ; ils vous ont considéré dans l'église de Fonte-Sainte, et vous ont remarqué si retiré, si ami du silence, si caché dans votre capuche, que vous leur êtes un sujet d'admiration. Je vous assure qu'ils seraient ravis de converser avec vous, et de vous rendre tous les services

possibles. Nous avons tâché jusqu'à présent de découvrir le lieu de votre retraite, sans que personne l'ait pu savoir; et tout le monde souhaite d'apprendre où vous demeurez; mais, puisque Dieu m'a fait la grâce de vous rencontrer, vous me direz, s'il vous plaît, le lieu de votre ermitage, car je veux vous apporter tous les jours la moitié de ce qui me sera donné pour manger aux champs. Si je porte cette bonne nouvelle à mon maître, il ne manquera pas de vous pourvoir de toutes les choses dont vous avez besoin, car c'est un bon homme qui souhaite fort de vous connaître; mais, pour commencer dès aujourd'hui à vous rendre service, tenez, voilà un morceau de mon pain, que je vous donne de bon cœur pour l'amour de Dieu: jetez-là vos herbes, et les laissez pour les bêtes; demain je vous apporterai davantage de ma portion.

La solitaire fut très-affligée de cette aventure, parce qu'elle craignit que sa grotte ne fût découverte. Elle remercia néanmoins honnêtement le berger, prit le pain qu'il lui offrait; et, sans lui vouloir dire sa demeure, le quitta en prenant des détours fort écartés afin qu'il ne pût rien découvrir. Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, la faim qui la pressait, l'obligea de goûter à ce pain; mais comme il était fort grossier, le non usage où elle était depuis si long-temps de manger des choses solides, avait rendu ses gencives si tendres et si délicates, qu'elle souffrit beaucoup en mangeant ce pain.

Cependant le berger, qui n'avait pu savoir de l'ermite l'endroit où il demeurait, comprit néanmoins que ce ne devait pas être bien loin du lieu où il l'avait rencontré; il y vint donc le lendemain, et, après avoir soigneusement observé tous les lieux où il passait, il s'aperçut que vers une petite élévation de la montagne, l'herbe était un peu plus foulée qu'ailleurs; il se laissa conduire à ces traces, et vint droit à un passage qui était au milieu de plusieurs buissons d'épines, et fermé d'un fagot de bois sec; il s'approcha, et trouva que c'était une grotte pratiquée dans cette montagne. Il essaya par curiosité de l'ouvrir. Ce fagot, qui servait de porte, était attaché par le haut et par le bas avec des cordes faites de genêt, et par dedans il y avait une corde qui servait à l'ermite pour se renfermer. Il ne fallait pas de grands efforts pour rompre de telles barrières; mais le berger jugeant que l'ermite était alors dans sa retraite, ne voulut pas l'interrompre durant ses prières. Au bout de quelque temps il le conjura, comme saint Antoine avait fait à saint Paul autrefois, de lui ouvrir sa cabane; l'ermite lui refusa d'abord, mais enfin se laissa vaincre; et lui donna entrée dans sa grotte. Le berger fut extrêmement satisfait de cette découverte, et lui marqua la joie qu'il allait donner à son maître, en lui portant cette bonne nouvelle. L'ermite pria instamment le berger de le laisser en repos, et de ne dire à personne le lieu de sa demeure; mais cet homme lui dit qu'il avait promis à son maître de la lui apprendre, et que tout ce qu'il pouvait faire était de n'en parler à nul autre. Cependant tout le monde le sut bientôt. Il venait à sa grotte une affluence de peuples, qui s'en retournaient pénétrés de dévotion, après avoir été les témoins de la vie pénitente et austère de notre ermite. On le regardait comme un homme; cependant quelques bergers soupçonnaient que c'était une femme, et crurent, à quelques réponses de l'ermite, se devoir confirmer dans leur opinion. Ils en parlèrent à quelques prêtres, que leur curiosité conduisit dans la grotte de l'ermite, lorsqu'il en était absent. Après avoir bien cherché, ils trouvèrent des lettres de don Juan d'Autriche, qui donnaient à Catherine le nom de mère.

Ce prince, qu'elle avait toujours affectionné beaucoup plus que don Carlos, était en commerce de lettres avec elle, par l'entremise de l'ecclésiastique qui l'avait conduite au désert, et se trouvait parfaitement bien des avis que Catherine continuait de lui donner. Les prêtres, s'étant éclaircis de leurs soupçons, publièrent partout cette nouvelle, qui, non seulement fit respecter davantage le mérite de la solitaire, mais fit

connaître encore que c'était une personne de première distinction. Il ne manquait plus que de savoir comment elle se nommait : mais un religieux trinitaire de Fontaine-Sainte, qui vint un jour pour la voir, ne l'ayant pas rencontrée, trouva dans sa grotte une paire d'heures où il y avait écrit au dernier feuillet : *La princesse d'Eboli a donné ces Heures à Catherine de Cardonne*. Ce père tint la chose secrète, et l'on ne nomma plus l'ermite autrement que la bonne femme. Le concours des peuples augmentait toujours ; en sorte que Catherine, qui s'en trouvait incommodée, quoique sa charité la portât à les secourir, songea sérieusement à choisir une autre demeure. Elle eut d'abord le dessein de se faire religieuse ; mais elle trouva beaucoup de difficulté à cette entreprise. Comme elle voulait laisser sa grotte à quelqu'un, elle pensait à en faire présent aux religieux de Saint-François ; mais ayant été avertie par un laboureur qu'il y avait des carmes déchaussés à Pastrane, qui menaient une vie extrêmement austère et retirée, elle goûta fort tout ce qu'elle entendit dire de cette nouvelle réforme ; et, voyant bien que Dieu voulait qu'elle se manifestât au monde, après avoir passé huit années dans sa solitude, elle résolut d'aller à Pastrane, où elle espérait recevoir, pour ses desseins, beaucoup d'assistance du prince d'Eboli, qui l'avait toujours extrêmement considérée.

Elle écrivit à ce prince, qui lui envoya le père Marian pour la faire venir à Pastrane, où elle fut reçue avec toute la joie qu'on se peut imaginer. Le père Marian lui avait appris sur la route le mérite de sainte Thérèse ; elle fut voir les Carmélites dès qu'elle fut arrivée ; son entretien grossier surprit tous ceux qui avaient su combien de politesse elle avait eue autrefois dans le monde ; mais l'habitude de sa vie érémitique avait fait évanouir tous ses agréments. La mère prieure, qui savait son dessein de se faire religieuse, la pria fort de choisir le couvent de Pastrane pour sa retraite ; mais elle répondit qu'elle était indigne d'un tel honneur ; et ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'elle trouvait encore dans l'habillement et dans la coiffure d'une religieuse trop d'ajustement : ainsi voulant conserver son capuche, où elle se tenait cachée, elle prit l'habit des pères carmes, qu'elle porta jusqu'à la mort.

Le bruit des aventures de Catherine s'étant répandu à la cour, la princesse Jeanne lui envoya ordre de la venir trouver à Madrid, où ses exemples édifièrent beaucoup les courtisans qui se souvenaient de l'éclat de son mérite ; elle parut, dit sainte Thérèse, avec beaucoup de répugnance à la cour, qu'elle avait quittée avec tant de joie. Sa conversation était devenue fort simple, mais ne laissait pas de plaire. Elle fut néanmoins réprimandée par le nonce, qui lui voulut faire quitter son habit d'homme et son capuche ; mais enfin persuadé de la simplicité de ses intentions, il la laissa faire. De Madrid Catherine vint à Tolède, et se retira quelques jours dans le couvent des Carmélites ; et c'est par ce moyen que sainte Thérèse, y venant depuis, apprit de la vie de cette sainte, toutes les merveilles qu'elle en a rapportées dans le Livre de ses fondations.

Catherine, au bout de quelques jours, retourna à Madrid pour y solliciter les patentes de la fondation qu'elle voulait faire à sa grotte, d'un couvent de carmes déchaussés ; elle vit souvent don Juan d'Autriche, et lui prédit la victoire de Lépante sur les Turcs. Elle remporta de Madrid non seulement les expéditions nécessaires, mais beaucoup d'aumônes pour son nouvel établissement. Le couvent des carmes fut bâti à l'endroit de sa grotte, où est l'église de ces religieux, et l'on fit une nouvelle demeure à Catherine, avec une communication souterraine pour venir à l'église. Elle passait dans cette nouvelle grotte, dit sainte Thérèse, la plus grande partie du jour et de la nuit pendant les cinq ans qu'elle vécut encore, et l'on a regardé comme une chose surnaturelle, que des mortifications aussi excessives que les siennes, n'aient pas

plus tôt fini ses jours. Les Carmes de ce monastère nouveau vivaient dans des austérités prodigieuses, et l'on n'a rien rapporté des solitaires de la Thébàide, qui n'ait été pratiqué parmi eux.

Catherine leur rendait tous les services qu'elle pouvait, les assistait dans leurs maladies, les fortifiait par ses discours, les encourageait par ses exemples, et répandait sur le prochain tous les secours de sa charité.

Enfin, après avoir pratiqué des austérités inouïes pendant les treize ou quatorze années de sa retraite, et reçu de Dieu les dons les plus sublimes de l'oraison, le Vendredi-Saint de l'année 1577, comme les religieux chantaient la Passion dans le chœur de leur église, elle sentit une si violente douleur, en méditant sur le crucifiement de Jésus-Christ, qu'elle tomba dans une telle foiblesse, qu'on crut qu'elle ne passerait pas le Samedi-Saint. Néanmoins elle se trouva un peu mieux ce jour-là, et, ayant repris courage, elle rappela ses forces pour se mettre en état de recevoir le lendemain, jour de la solennité de Pâques, les religieux qui devaient venir en procession à sa grotte. Mais son mal la reprit le matin, et les carmes la firent porter dans un endroit plus proche de leur couvent, où ils étaient plus à portée de la secourir; ce n'était pas un lieu fort commode, mais il l'était toujours plus que sa caverne. Ces pères mirent auprès d'elle deux femmes dévotes pour lui rendre tous les services dont elle avait besoin, et ne cessèrent de l'exhorter dans ses derniers moments. Elle reçut leur assistance avec beaucoup d'actions de grâces, leur parla elle-même de Dieu dans les sentiments les plus remplis de douleur de ses péchés et du désir qu'elle avait de voir Jésus-Christ, et mourut de la sorte le onzième de mai 1577.

Les Carmes de ce monastère, où nous avons vu auparavant arriver Thérèse, vinrent en procession au-devant de leur prieur qui accompagnait la Sainte. Leur contenance modeste, leur profond recueillement et leurs voix mortifiées, qui chantaient le *Te Deum*, touchèrent sensiblement notre Sainte : « Je ne vis rien en ce lieu, dit-elle, qui ne m'édifiât extrêmement; mais ma consolation était mêlée d'une confusion qui me dure encore, quand je pense que celle qui a passé sa vie dans une pénitence si rude, était fille comme moi, plus délicatement élevée à cause de sa condition, moins pécheresse sans comparaison que je ne suis, moins prévenue des faveurs que le Seigneur m'a faites en tant de manières, dont une des plus grandes et des plus touchantes, est de ne m'avoir pas précipitée dans l'enfer que j'avais mérité par mes péchés. » Elle quitta ce désert toute remplie de l'idée des vertus qu'on y pratiquait, et se rendit à Ville-neuve, où elle fut reçue solennellement.

Les neuf demoiselles, qui depuis long-temps l'attendaient, furent ravies de joie à son arrivée. Elle examina leurs esprits; elle admira leur ferveur, dont elle faisait, dit-elle, plus d'estime que des revenus les plus considérables, et les perfectionna beaucoup par ses instructions. Thérèse, loin de trouver dans cette ville des oppositions à son dessein, n'y reçut que des acclamations publiques. Le monastère fut fondé sous le titre de Sainte-Anne. Les neuf demoiselles y prirent l'habit; et, après que la Sainte eut fait en ce lieu un séjour de deux mois, elle en partit pour Tolède, où sa présence était nécessaire.

Pendant qu'elle y était, on donna l'évêché de Palence à l'évêque d'Avila. Thérèse, qui depuis long-temps souhaitait de voir sous l'obéissance de l'ordre le monastère de Saint-Joseph d'Avila, prit cette occasion pour l'y mettre; et ayant su la translation de cet évêque, avant qu'il partit pour Palence, elle traita de cette affaire avec les religieuses; ainsi cela se fit avec le consentement de toutes les personnes intéressées. L'évêque, par inclination pour sa réforme, n'était pas d'abord de cet avis,

mais elle le détermina par ses raisons, et elle lui écrivit ensuite sur cela une lettre bien prudente.

Ce prélat, qui connaissait le mérite de la Sainte mieux que personne, et l'utilité des couvents qu'elle fondait, voulut en avoir un aussi dans son diocèse, et il avait invité la Sainte à le venir établir. Comme elle passait par Valladolid pour se rendre à Palence, elle y fut surprise par une paralysie si dangereuse, et par des maux de cœur si violents, qu'elle se crut proche de sa mort; de sorte qu'elle fut obligée de s'arrêter pendant un mois, sans que la force et la vigueur de son courage pussent surmonter la faiblesse de la nature, qui se trouvait trop attaquée par le mal. Durant ce séjour à Valladolid, elle reçut des lettres de la prieure de Villeneuve de Laxave, qui lui mandait que son couvent souffrait beaucoup de misère, et qu'elle avait peine à se résoudre à faire faire profession à neuf demoiselles qui n'apportaient presque rien à la religion. Thérèse fit réponse qu'on se gardât bien d'en renvoyer une seule, et qu'il fallait prendre confiance en Dieu pour l'avenir. Les suites firent voir qu'elle en avait bien jugé; car Dieu fit plusieurs miracles pour secourir ces religieuses.

L'année qui précéda cette fondation avait été stérile en cette contrée, et l'on y était par conséquent dans une fort grande nécessité. Les religieuses, pour provision de leur année, n'avaient en tout qu'environ neuf boisseaux de farine, sans argent pour en acheter d'autres, et sans crédit pour en emprunter. La prieure s'était donné beaucoup de peine pour faire venir quelques aumônes au monastère, et n'avait reçu que deux réals; mais, pleine de la confiance en Dieu que la Sainte lui avait inspirée, elle fit distribuer la farine qui était dans sa maison, où dix-sept personnes s'en nourrirent pendant six mois sans qu'elle leur manquât jusqu'au nouveau blé.

Pendant le cours d'une maladie universelle que répandit la misère en tous ces quartiers, les religieuses en furent attaquées comme les autres; et ne trouvant point à vendre leurs ouvrages, se virent bien embarrassées; mais Dieu permit qu'un poirier de leur enclos fut chargé d'une si grande quantité de fruits, qu'elles en cueillaient tous les jours des poires autant qu'il en fallait pour le couvent, les accommodant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Elles en vendirent même dans la ville, et cette abondance dura deux mois, autant que les maladies.

Les incommodités que la Sainte souffrit dans Valladolid ne l'empêchèrent pas de travailler à l'explication du cantique de Salomon. Nous n'avons plus qu'un fragment de l'ouvrage sur ce livre plein de mystères. Elle l'avait commencé par obéissance à son confesseur, et le supprima par soumission à un autre, qui ne fit pas paraître beaucoup de prudence, en exigeant d'elle ce sacrifice; car ce qui nous en reste nous oblige de penser ainsi.

Quand Thérèse quitta cette ville, elle n'était pas encore bien guérie; elle en partit néanmoins pour Palence, où elle arriva le lendemain des Innocents. La maison avait déjà été préparée par un chanoine de ses amis qu'elle en avait prié. Le monastère fut érigé le jour suivant, sous le nom de Saint-Joseph. L'évêque, plein de joie à la vue de cet établissement, fit la consécration de l'église: il y répandit beaucoup d'aumônes, et toute la ville généralement parut se réjouir de cette fondation. L'esprit de ces peuples plaisait fort à Thérèse, et de jour en jour ce monastère lui donnait une satisfaction nouvelle. Durant le séjour qu'elle y fit, elle écrivit une lettre fort sensée au père Gratien, sur quelques particularités qui regardaient la police de ces monastères.

Une nuit que la Sainte écrivait dans sa cellule, on ne sait pas quoi, elle fut tout-à-coup si dégagée des sens, qu'une religieuse y entra sans qu'elle l'entendit. Cette sœur s'assit auprès d'elle, et la considérait attentivement avec une extrême surprise. La

Sainte de temps en temps posait sa plume, et interrompait ce qu'elle écrivait par de profonds soupirs qui lui échappaient. Ses yeux paraissaient si pleins de feu, et son visage si éclatant, que la religieuse en fut touchée d'une vive crainte; car il y avait dans son extérieur une majesté qui représentait les divines opérations qu'elle éprouvait. La religieuse sortit sans être aperçue; peut-être travaillait-elle alors à ces Méditations après la communion, qu'on appelle en espagnol *Exclamations* : du moins c'est dans cette année qu'elle les composa. Jamais l'amour ne s'est exprimé par des termes si pleins de force, et avec des transports si violents, que dans cet écrit; les hommes ne sauraient parler un tel langage, et le Dieu qui l'animait fut sans doute l'auteur de ce style ardent et sublime. Il serait bien difficile de lire un tel ouvrage sans être vivement touché : bien des gens l'ont reconnu par expérience, et ont été convertis par cette lecture.

Avant que la Sainte quittât Palence, elle reçut des lettres de l'évêque d'Osme, qui la pria d'aller fonder un monastère à Sorie. Une dame riche et sans enfants souhaitait avec ardeur cet établissement. Ce diocèse avait pour évêque le docteur Velasquez, qui, du temps qu'il était chanoine à Tolède, avait confessé Thérèse pendant le long séjour qu'elle y avait fait; et elle lui avait trop d'obligations pour le refuser. Elle prit donc avec elle six religieuses, et se fit encore accompagner de quelques pères réformés. Lorsqu'elle fut arrivée à Sorie, les religieuses, sans nuls obstacles, furent mises dans une grande maison qu'on leur avait destinée. On célébra la première messe le 14 juin 1581, et ce lieu fut nommé le monastère de la Trinité.

Après que Thérèse eut resté quelque temps en cette ville, elle en partit pour revenir à Avila avec sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemi, si célèbre par son esprit et par ses vertus, qui n'ont pas moins éclairé la France que l'Espagne. La Sainte fut fort incommodée sur la route par ses diverses maladies et par les difficultés des chemins. Dès qu'elle fut arrivée, le père provincial vint la voir, et les religieuses de Saint-Joseph le conjurèrent instamment de leur donner Thérèse pour prieure. Elle était si fatigué de tous ses voyages, qu'elle ne se trouvait guère en état de les continuer, et le séjour de son premier monastère lui convenait mieux que tout autre. La religieuse qui était alors prieure, lui céda volontiers sa place; car elles avaient l'expérience que partout où elle était il n'y manquait rien. Dès que Thérèse fut prieure, elle prit soin de rétablir dans ce monastère la discipline qui s'y trouvait beaucoup affaiblie par la dépendance où les avait mises leur pauvreté, et les complaisances qu'elles avaient eues pour les gens du monde. Mais Thérèse pourvut à tout, et prit également soin de la nourriture des corps et des âmes.

Il n'y avait pas trois mois qu'elle était en charge, lorsque le père Jean de la Croix lui amena des voitures pour la conduire à Grenade, afin d'y faire une fondation depuis long-temps projetée. La Sainte se trouva trop affaiblie pour y aller, et elle y envoya quatre religieuses, dont elle en nomma une pour être prieure. Une dame de distinction, à la prière de qui cet établissement se formait, les reçut honorablement, les enrichit de ses bienfaits, et mit cette fondation en bon état.

Cependant depuis six ans quelques pères illustres de la Compagnie de Jésus, invitaient Thérèse à faire un établissement de carmélites à Burgos. L'archevêque en avait déjà donné la permission, à la prière de l'évêque de Palence, son ami : mais il avait averti que, si l'on voulait établir ce monastère sans revenus, il fallait avoir la permission des magistrats de la ville. Une dame qui s'intéressait beaucoup à cet établissement, lui écrivit que cette permission était obtenue, et qu'on lui serait obligé de partir le plus tôt qu'elle pourrait. Quelque envie qu'elle en eût, cela lui parut assez difficile à cause de l'accablement où elle était réduite. La rigueur de l'hiver ne convenait guère à

ses maladies, qui lui faisaient craindre le froid, auquel elle était fort sensible, et qui se faisait toujours sentir à Burgos beaucoup plus qu'ailleurs ; de sorte qu'elle eût bien voulu donner la conduite de cette affaire à la prieure de Palence, fille de condition, et d'une éminente vertu ; mais Jésus-Christ lui fit entendre dans la prière, qu'elle ne devait pas s'effrayer, et qu'il était la véritable chaleur.

Nous avons pu remarquer plusieurs fois, dans le cours de cette histoire, qu'elle eut souvent de ces inspirations claires et décisives, qu'on appelle, dans le langage de la théologie spirituelle, des voies intérieures, tant il y a de certitude dans leur impression ; mais jamais Thérèse ne se régla sur tout ce qu'elle entendit de la sorte. Quand ses confesseurs lui ordonnaient de faire autrement, elle leur obéissait sans résistance, après leur avoir déclaré ce qui se passait dans son âme.

Elle reçut encore une seconde lettre de cette dame, qui la pressait de partir ; ainsi le lendemain de la Circoncision, en l'année 1582, elle se mit en chemin avec trois religieuses qu'elle prit d'Avila ; cinq autres qu'elle devait prendre à Palence, et trois pères carmes, dont le provincial en était un, parce qu'il voulait visiter le couvent de Sorie, qu'il n'avait pas encore vu depuis son établissement ; mais plutôt, parce que me croyant, dit-elle, encore bonne à quelque chose, et me voyant vieille et infirme, il voulait prendre soin de ma santé dans une saison si rigoureuse.

Thérèse approchait de la mort, et Dieu qui voulait couronner une si belle vie par le triomphe de ses souffrances, lui en préparait de nouvelles. Elle s'en douta bien par le renouvellement de courage qu'elle se sentit ; car cela ne manquait jamais de lui arriver quand la Providence lui destinait quelque nouveau sujet de peine. Dès les premiers jours du voyage les pluies, les neiges, et toutes les incommodités de l'hiver vinrent fondre sur cette petite troupe. Thérèse fut fort tourmentée par sa paralysie. Elle passa par Médine, et de-là fut à Valladolid, où son mal augmenta si considérablement, que les médecins lui persuadèrent d'en partir au plus tôt, parce que si elle différait, elle n'aurait plus la force de le faire. Elle se hâta donc d'aller à Palence, où il vint au devant d'elle une si grande quantité de peuple, qu'à peine pouvait-elle descendre de son chariot. Les religieuses la reçurent en chantant le *Te Deum*. Elles avaient même tapissé leur cloître ; et elles la prièrent instamment de passer dans leur monastère quelques jours. Il semblait même à propos de le faire, à cause des pluies qui continuaient ; et les chemins étaient tellement inondés, qu'on aurait dû plutôt prendre des bateaux que des chariots pour y passer. La Sainte insistait toujours pour son départ ; mais, afin de ne rien faire imprudemment, elle envoya reconnaître les chemins par un homme, qui rapporta qu'ils étaient impraticables. Thérèse fit réflexion sur son rapport, et dans le même temps Jésus-Christ lui dit intérieurement de ne rien craindre, et qu'il serait avec elle ; cette parole la fit résoudre à partir ; ce n'était point du tout le sentiment de ses amis, qui ne pouvaient approuver la témérité de son entreprise. On eut beau lui représenter toutes sortes de raisons, elle conjura ses compagnes d'avoir pour elle cette complaisance, et Dieu fut fidèle à sa parole.

Un religieux de sa réforme qui l'accompagnait à ce voyage, lui parlant, sur les chemins de la réputation qu'elle avait d'être sainte, elle lui fit cette réponse : *On a dit de moi trois choses ; que j'étais assez bien faite ; que j'avais de l'esprit, et que j'étais sainte ; j'ai cru les deux premières durant quelque temps, et je me suis confessée d'une vanité si pitoyable ; mais pour la troisième, je n'ai jamais été assez folle pour me la persuader un moment.*

Le jour qu'elles sortirent de Palence, leurs chariots enfonçaient si avant dans les boues, qu'il fallait prendre les chevaux de l'un pour les atteler à l'autre. Les pères carmes travaillaient de toutes leurs forces, et avaient beaucoup de peine, parce

qu'elles n'avaient que de jeunes charretiers, peu soigneux. La présence du père provincial encourageait beaucoup Thérèse, qu'il soulageait de son mieux. Ses soins s'étendaient à tout, et son esprit égal et tranquille ne s'inquiétait de rien. Elles arrivèrent le soir à une hôtellerie si pauvre et si dépourvue, qu'on n'y trouva pas même un lit pour la Sainte, quoique, dans l'état où elle était, elle eût assez besoin de ce petit soulagement. On lui annonçait de si mauvaises nouvelles du chemin qui restait à faire jusqu'à Burgos, qu'il semblait être de la prudence de s'arrêter en ce lieu-là, tout incommode qu'il fût; mais Thérèse, rassurée par Jésus-Christ, encouragea sa troupe à continuer le voyage, et l'on prit un guide pour les conduire. L'eau était répandue sur toute la campagne; on ne voyait dans une grande étendue de pays que le ciel et l'eau, et pour arriver à Burgos il fallait passer sur des ponts que l'inondation couvrait d'un pied, et qui avaient si peu de largeur, que pour peu que les chariots vissent à s'écarter, ils seraient tombés dans la rivière. Lorsqu'on fut proche de ces ponts, le péril parut tel qu'il était. Le père Gratien, provincial, quelque courage qu'il eût, lorsqu'il se vit au milieu de l'eau, sans savoir le chemin qu'on devait prendre, et sans le secours d'aucun bateau, ne laissa pas d'appréhender; et la Sainte elle-même, quelque assurance que Jésus-Christ lui eût donnée, ne fut pas exempte de frayeur. On peut juger en quel état étaient ses compagnes. Toutes se confessèrent, et la Sainte les embrassa tendrement avec les paroles les plus héroïques et les plus touchantes. Après qu'elles eurent récité le symbole de la foi, Thérèse, sans être nullement troublée, mais d'un visage où régnait la paix, les exhorta de la sorte : *Quel plus grand bonheur, mes filles, vous pourrait-il arriver que de mourir en cette occasion, et par ce genre de martyre, pour la gloire de Dieu? Mais attendez, je vais passer la première; si je suis submergée, je vous conjure instamment, retournez à l'hôtellerie.* A ces mots elle s'avance d'un pas ferme, et comme si les eaux eussent respecté la grandeur de sa foi, elle passa sans nul accident. Quand elle fut à l'autre bord, quoique sa paralysie lui embarrassât la langue, et la fit parler avec peine, elle se fit entendre du mieux qu'elle put à sa troupe pour l'encourager. Ils avaient tous été si frappés de sa résolution hardie, que personne ne balança plus à la suivre, et leur confiance ne fut point trompée. Enfin, après tant de traverses et de périls, elles arrivèrent à Burgos ce même jour vingt-cinq de janvier; et la Sainte, avant que de songer à se reposer, voulut aller se prosterner devant le crucifix célèbre et miraculeux, que l'on garde avec tant de vénération dans cette ville.

Je vous avoue, dit-elle, en faisant le récit de cette aventure, que je ne suis jamais si contente que quand ces établissements se font après beaucoup d'obstacles et de peines : et ce sont ceux que je vous raconte le plus volontiers.

Avant que de se coucher, elle s'était tenue assise auprès du feu plus qu'à l'ordinaire, parce que ses habits étaient fort mouillés; et la nuit suivante elle fut si tourmentée par ses vomissements et par les ulcères qui la piquaient dans la gorge, qu'elle en jeta beaucoup de sang par la bouche. Le lendemain, comme elle ne pouvait se lever, on approcha son lit d'une fenêtre, d'où elle rendit des réponses et régla beaucoup d'affaires. La ville lui députa quelques principaux citoyens pour lui venir faire compliment, et elle les reçut avec sa politesse accoutumée.

Le provincial, sans perdre de temps, alla trouver l'archevêque, qui refusa la permission; et alléguait pour raison, que, quand il avait proposé cet établissement à Thérèse, il n'avait pas prétendu qu'elle l'entreprit si promptement, mais seulement la faire venir sur les lieux pour y examiner toutes choses. Peut-être ce prélat ignorait-il les lettres réitérées et pressantes qu'elle avait reçues. Thérèse, au bout de quelques jours, alla elle-même lui rendre visite; mais elle n'en put rien obtenir, quoiqu'il l'affectionnât fort, et il voulut qu'on différât. La Sainte, qui tâchait de se conserver avec ses filles

dans une grande retraite, allait avec elles de grand matin à l'église les jours de fête seulement, et fort incommodée des boues et des eaux qui étaient en abondance dans la ville. Un jour qu'elle eut à passer un ruisseau dans un endroit fort étroit, elle pria une femme qui était au passage de lui faire un peu de place. Cette femme qui la vit dans un habillement si pauvre, lui répondit avec un terme de mépris : *Passe si tu veux ; et la poussa si rudement, qu'elle la jeta dans la boue. Les compagnes de Thérèse s'en irritèrent ; mais elle leur dit : Laissez, laissez, mes filles, cette bonne femme a bien rencontré, et a fait cela fort à propos.*

Cependant le provincial commençait à s'ennuyer de tant de travaux inutiles, et pensait à s'en retourner. Rien ne pouvait être plus fâcheux pour la Sainte, que cette résolution. Elle eut recours à la prière, et Jésus-Christ la fortifia de telle sorte, qu'elle fut la première à persuader au père provincial, qui devait prêcher le Carême à Valladolid, de ne point s'inquiéter d'elle, de partir sans retardement, et de la laisser à Burgos pour poursuivre l'affaire.

Ce père, avant son départ, fit en sorte qu'on donnât à ses religieuses un petit logement dans l'hôpital de la Conception. Elles y souffrirent beaucoup de froid, à cause qu'on les logea dans de mauvaises petites chambres proches des tuiles, qu'elles eurent même beaucoup de peine à avoir, parce qu'elles faisaient partie de quelques appartements que des dames dévotes avaient dans cet hôpital, et qui s'étaient fait prier beaucoup pour les prêter.

Thérèse fut toujours malade en ce lieu. Elle avait un si grand dégoût, qu'elle ne pouvait même regarder la viande. Un jour, elle dit qu'elle croyait qu'une orange lui ouvrirait l'appétit ; peu d'heures après une dame lui en envoya quelques-unes en petit nombre, mais excellentes. La Sainte les reçut avec grand plaisir, et les ayant mises dans sa manche, elle dit qu'elle voulait descendre dans les salles pour y visiter un malade qui se plaignait beaucoup. Lorsqu'elle fut avec les pauvres, elle leur distribua toutes ses oranges ; ses compagnes s'affligèrent qu'elle n'en eût point réservé pour elle. *Je les désirais plus pour eux que pour moi*, répondit-elle d'un air content ; *me voilà fort joyeuse d'avoir fait cette distribution.*

Il y avait en cet hôpital un homme qui souffrait des douleurs aiguës, et qui poussait de si hauts cris qu'il incommodait tous les malades. La Sainte, qui compatissait aux uns et aux autres, vint le trouver où il était ; dès que le pauvre l'aperçut, il ne cria plus. *Mon enfant*, lui dit Thérèse, *pourquoi criez-vous si haut ? tâchez d'endurer avec patience ce mal pour l'amour de Dieu.* Le malade lui répondit que ses douleurs étaient si grandes, qu'il semblait qu'on lui arrachait le cœur ; elle demeura quelque temps auprès de lui, et le recommanda fort à Dieu. Ses douleurs et ses cris cessèrent ; et quoiqu'on lui appliquât encore des remèdes violents, il ne criait pas plus que s'il n'eût point eu de mal. Jamais personne n'eut dans ses manières et dans ses discours un art plus sûr pour consoler les personnes affligées. Les pauvres conjuraient souvent l'hospitalière de leur amener cette sainte femme, parce qu'ils n'avaient qu'à la voir pour être aussitôt consolés ; aussi, quand elle s'en alla, tous les malades la pleurèrent et se crurent abandonnés.

Enfin, après avoir vaincu beaucoup d'obstacles, elle obtint la permission de l'archevêque, et on lui chercha une maison. Celle qu'on lui trouva ne paraissait lui convenir au sentiment de personne. Elle l'alla voir elle-même, et elle lui plut si fort, qu'elle l'acheta. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est qu'en ce temps-là plusieurs communautés voulant bâtir dans la ville, la même maison avait été fort visitée et fort examinée, sans que personne l'eût trouvée à son gré, et il semblait que Dieu l'eût réservée pour Thérèse, et pour la lui faire avoir à bon marché. Le monastère fut érigé sous le titre

le Saint-Joseph, avec les formalités accoutumées. Le même jour l'archevêque prêcha : il rendit témoignage à la haute estime que méritait Thérèse, et qu'il se repentait d'avoir causé du retardement à sa fondation.

Après qu'elle eut achevé cet ouvrage, elle y jeta les yeux, et pria Dieu de donner la nourriture à celles à qui il venait de donner une maison. Dieu l'assura du secours de sa providence, et lui fit connaître qu'elle pouvait partir sans inquiétude.

Elle vint de Burgos à Palence, d'où elle écrivit à don Sanchez d'Avila une lettre où l'on voit par la liberté de son style, que ses indispositions excessives ne l'inquiétaient pas beaucoup. Ensuite elle vint à Médine, d'où elle se disposait à revenir à son couvent d'Avila, dont elle était prieure, mais elle connut qu'il fallait prendre d'autres mesures et changer de dessein ; car le père Antoine de Jésus, vicaire provincial, l'attendait à Médine pour la conduire à Albe, où la duchesse la demandait. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, parce qu'elle se croyait plus utile à Avila ; mais sans répliquer ni consulter le besoin qu'elle avait de se reposer après tant de travaux et de maladies, elle monta dans un chariot, fort accablée de ses maux, et proche d'un petit bourg qui est sur la route, elle tomba en faiblesse, d'une manière qui toucha de pitié tous ceux qui l'accompagnaient. Elle ne trouva en ce lieu rien de propre à manger qu'un peu de figes ; la sœur Anne de Saint-Barthélemi, sa compagne, en était désolée : *Ne vous affligez pas, ma fille*, lui dit Thérèse, *ces figes-là sont fort bonnes, et il y a beaucoup de pauvres qui n'en ont pas tant pour se nourrir*. Elle arrive le lendemain après dîner à la ville d'Albe, toute fatiguée des violentes secousses de la voiture, et des incommodités de la route. Elle fut descendre chez la duchesse, qui l'attendait, et lui voulut donner à souper pour la soulager un peu dans l'accablement où elle la voyait ; mais la Sainte la refusa, parce qu'il y avait dans la ville un monastère de son ordre. Ainsi, après avoir donné plusieurs heures à la duchesse, elle se rendit à son couvent sur les six heures du soir, le jour de la Saint-Matthieu 1582. La prieure et les religieuses la supplièrent instamment de se coucher pour se reposer ; elle leur obéit, en disant : *Dieu me veuille aider, je me sens dans une lassitude et un abattement extrême. Il y a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure*.

Le lendemain elle se leva, visita toute la maison, entendit la messe, communia ; et, dans tous ces exercices, dont elle s'acquittait avec la ferveur d'un ange, elle traîna ses jours jusqu'à la fête de Saint-Michel, tantôt succombant à ses maux, tantôt se relevant.

Le jour de Saint-Michel, après avoir entendu la messe et communié, elle se trouva si considérablement affaiblie par un flux de sang qui la tourmentait, qu'elle se mit au lit ; sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemi, demeurait nuit et jour auprès d'elle, pour satisfaire encore plus à son amitié qu'à son devoir, et même pour consoler la communauté, qui savait l'attachement que la Sainte avait pour elle. La duchesse d'Albe entraît tous les jours dans le couvent, et rendait à Thérèse toutes sortes de services de ses propres mains, sans que personne pût l'en empêcher. Le premier jour d'octobre, après qu'elle eut passé toute la nuit à prier, elle fit appeler le père Antoine de Jésus pour se confesser. Ce père, après sa confession, la conjura de s'adresser à Dieu, pour en obtenir qu'il ne la retirât pas encore du monde ; elle lui répondit qu'elle n'y était plus nécessaire ; et dès ce jour-là elle commença à donner à ses religieuses de salutaires avis, en leur annonçant qu'elle devait bientôt les quitter. Le père Antoine lui demanda si, supposé qu'elle mourût, elle ne voulait pas que son corps fût porté à Saint-Joseph d'Avila, qui était son propre couvent ? *Ai-je quelque chose qui m'appartienne*, lui répondit-elle, *et ne me donnera-t-on pas bien ici un peu de terre ?* Comme, la veille de Saint-François, elle sentit l'heure de sa mort approcher, elle demanda les sacrements ; tandis qu'on était allé quérir le saint Viatique, elle joi-

gnit les mains, et dit à ses religieuses ces touchantes et dernières paroles : *Mes filles et mesdames, je vous prie, pour l'amour de Dieu, que les règles et les constitutions soient exactement observées, et que vous ne vous arrêtiez pas aux exemples de cette indigne pécheresse qui va mourir ; pensez plutôt à lui pardonner.* Ce discours fit fondre en larmes toutes ses sœurs ; dont pas une n'eut la force de lui répondre. Dès qu'elle aperçut dans sa cellule Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques, toute accablée qu'elle était de sa paralysie, elle se leva si courageusement à son séant, que si on ne l'eût retenue, elle se serait jetée à terre. Son amour, à la vue de cet aliment céleste, lui donna des forces. Son visage se ranima, et parut s'embellir et se rajeunir ; alors, tournant ses yeux ardents vers Jésus-Christ, elle dit ces paroles : *Venez, Seigneur, venez, cher Epoux : enfin l'heure est venue, et je vais sortir de cet exil. Il est temps, et il est bien juste que je vous voie, après que ce violent désir m'a si long-temps dévoré le cœur.* Quand elle eut reçu cette divine nourriture, elle demanda l'Extrême-Onction, et répondit attentivement à toutes les prières des sacrés ministres. Elle ne se lassait point de répéter : *Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise ; et trouvait dans cette pensée une consolation sensible.* Le jour de Saint-François, après avoir passé la nuit à souffrir des maux extrêmes, vers les sept heures du matin, elle laissa pencher sa tête sur les bras de la sœur Anne de Saint-Barthélemi, tenant de sa main défaillante un crucifix qu'elle ne quitta point, et qu'on ne put lui ôter qu'après sa mort. Elle demeura paisiblement dans cette posture les yeux ouverts, et fixement attachés sur l'image du Sauveur jusqu'à neuf heures du soir, qu'elle mourut entre les bras de cette tendre et fidèle amie, que la violence de sa douleur pensa faire expirer avec elle.

Thérèse vécut soixante-sept ans, six mois, sept jours. Elle passa quarante-sept ans dans la religion, vingt-sept ans au monastère de l'Incarnation, et les vingt dernières dans sa réforme, dont elle vit l'accroissement jusqu'à seize couvents de religieuses, et quatorze de religieux. Le jour de sa mort, qui fut en l'année 1582, le quatrième d'octobre, se trouve aujourd'hui le quinzième, depuis la réformation du calendrier.

Si les suites de cette mort n'ajoutent rien à la sainteté de Thérèse, elles sont du moins des témoignages éclatants qu'elle est reconnue pour une sainte du premier ordre, à des titres bien incontestables. Nous en rapporterons quelques-uns, et nous les choisirons entre ceux qui sont mis dans la bulle de sa canonisation, et qui sont tirés des informations juridiques que l'on fit en Espagne par ordre du pape Paul V.

Au moment que la Sainte expirait, plusieurs religieuses d'une vertu solide et éprouvée, virent différents signes miraculeux : un globe de lumière qui s'élevait dans les airs ; une colombe qui de sa cellule s'élevait au Ciel ; Jésus-Christ lui-même, environné de ses anges, autour de son lit ; et plusieurs autres prodiges authentiquement attestés, dont le récit édifierait la piété des fidèles, mais qu'il est inutile d'exposer à l'incrédulité des profanes.

La mort n'effaça point les traits de la Sainte ; les rides de la vieillesse disparurent sur son visage, et ses membres demeurèrent aussi flexibles que si elle eût été encore en vie. Une odeur agréable parfuma non seulement toute sa cellule et les environs, mais se répandit au loin dans le monastère.

Le corps demeura exposé depuis le soir qu'elle mourut jusqu'au lendemain qu'on célébra la messe ; il fut mis ensuite dans un lieu qui servait alors de chœur d'en-bas, et on le posa entre les deux grilles de ce chœur, pour être plus sûrement gardé et tenu plus déceument. Il se fit à ce tombeau plusieurs miracles.

Cependant Dieu fit connaître que ce saint corps n'était pas enterré selon l'excellence de sa dignité, et que les religieuses d'Albe n'avaient pas dû le traiter comme les

autres. Elles se souvinrent de tant de prodiges dont Thérèse les avait rendues les témoins, de tant d'exemples de ferveur, de tant de vertus éminemment pratiquées, et regrettèrent le peu de précaution qu'elles avaient eue pour rendre à ce dépôt précieux tout l'honneur et toute la vénération qu'on lui devait. De temps en temps elles entendaient frapper de grands coups autour du sépulcre; il en sortait souvent une odeur qui parfumait les environs; et tous ces signes leur annonçaient ce que Dieu semblait exiger d'elles.

Le père provincial vint visiter le monastère, et elles lui firent le récit de ces merveilles. Il résolut aussitôt de déterrer le corps, mais le voulut faire secrètement, de crainte que les ducs d'Albe n'en fussent offensés. Ainsi, ayant un soir fait fermer les portes, lui et son compagnon travaillèrent avec les religieuses à ôter le monceau de pierres qu'on avait jetées dans la fosse et sur le cercueil. Plus on approchait, et plus augmentait la bonne odeur. Il faut remarquer qu'il y avait déjà neuf mois que sainte Thérèse était morte. Il découvrirent la caisse; ils trouvèrent la planche de dessus déjà pourrie et pleine de mousse; l'habit de la Sainte, qui ne touchait point la chair, était pourri de même, et le corps était plein de la terre que la corruption de l'habit avait formée: en sorte qu'il fallut le ratisser avec un couteau pour le nettoyer. Quand ils l'eurent bien découvert, ils le trouvèrent aussi entier, aussi flexible et aussi blanc qu'au moment qu'elle était morte. Aussitôt ils se jetèrent tous à genoux, pour rendre hommage à la sainteté de leur mère, et pour adorer les miséricordes de Dieu. Ils revêtirent le corps d'un nouvel habit, et le mirent dans un linceuil de toile fine. Le provincial en coupa la main gauche pour la porter au monastère d'Avila; les religieuses d'Albe s'en affligèrent beaucoup, mais il ne laissa pas de le faire; et, le corps ayant été renfermé dans une caisse neuve, il le fit remettre dans son premier sépulcre, parce qu'il n'était pas encore temps d'y faire un plus grand appareil.

Cela demeura de la sorte jusqu'en l'année 1585, que les Carmes réformés tinrent un chapitre général à Pastrane. Dom Alvare de Mendoce, évêque de Palence, et auparavant d'Avila, avait beaucoup prié le P. Gratien d'obtenir à ce chapitre que le corps de la Sainte fût porté dans une grande chapelle qu'il y avait fait bâtir du temps qu'il en était évêque. Le P. Gratien fit tout ce qu'il put pour faire agréer la proposition aux pères assemblés. Il alléguait que la ville d'Avila avait donné naissance à la Sainte; que le monastère d'où la réforme tirait son origine y était; qu'il semblait plus convenable pour l'honneur et la dévotion de cette sainte de déposer son corps dans cette ville, qui était très-peuplée et très-célèbre, et où il y avait une église cathédrale, plusieurs couvents de religieux et de religieuses, que non pas dans Albe, où il n'y avait rien de tout cela; que Thérèse elle-même avait eu ce dessein, puisqu'en sortant de Burgos elle serait revenue dans Avila, si on ne l'en eût pas empêchée, et qu'elle n'avait été à Albe que par obéissance au père Antoine, par complaisance pour la duchesse, et pour se reposer en chemin.

Après que les pères eurent examiné toutes ces raisons, le nouveau provincial portant la parole, il fut ordonné que le corps serait transporté au monastère de Saint-Joseph d'Avila, mais le plus secrètement que l'on pourrait, pour ne point en donner connaissance aux ducs d'Albe. Deux commissaires furent députés du chapitre pour exécuter cette translation. Ils vinrent notifier leurs patentes à la prieure d'Albe et aux trois plus anciennes religieuses; et en leur présence, pendant que la communauté récitait les matines au chœur, ils enlevèrent le corps, après en avoir coupé le bras gauche pour le laisser au monastère d'Albe. Ils trouvèrent le corps aussi entier et dans le même état qu'à la première visite qu'on en avait faite il y avait deux ans; les habits étaient tout pourris, et le linceuil nullement endommagé.

On peut se représenter la douleur de ses filles, lorsqu'au sortir de leurs prières elles apprirent qu'on leur avait enlevé leur trésor. Les commissaires étant arrivés à Avila, le corps fut reçu des religieuses de Saint-Joseph avec une joie qu'on ne saurait exprimer. Il fut déposé d'abord dans le chapitre sous un magnifique dais et enrichi de tous les ornements les plus précieux. Cette translation ne put être si secrète qu'on ne le sût. Quelques personnes de la première distinction, et fort affectionnées à sainte Thérèse, demandèrent au provincial la permission de visiter ces précieuses reliques. On la leur accorda sans peine, et ils vinrent de la cour descendre chez l'évêque d'Avila, à qui ils déclarèrent ce qui les amenait. L'évêque envoya dire aux religieuses qu'il se rendrait à leur couvent avec vingt personnes, qu'il leur ordonnait de laisser entrer avec lui pour voir le corps de leur sainte mère.

L'évêque se fit accompagner de quelques médecins habiles qui visitèrent exactement le corps, et furent si surpris de le trouver entier, ferme, flexible, avec les nerfs toujours liés ensemble, sans nulle corruption, et d'où sortait une agréable odeur; qu'ils déclarèrent que cela était trop au-dessus des lois de la nature, pour n'être pas regardé comme un véritable miracle.

Ces nouvelles se divulguèrent et vinrent enfin jusqu'à don Ferdinand de Tolède, oncle du duc d'Albe, et qui, en l'absence de ce prince, veillait à ses intérêts. Il avait un mérite rare, et une grande réputation; de sorte qu'ayant informé le pape de l'enlèvement qu'on avait fait dans les domaines de son neveu, le Saint-Père en écrivit au nonce qu'il avait en Espagne en 1586, et lui manda d'ordonner aux carmes de faire reporter le corps de sainte Thérèse à la ville d'Albe. Le provincial obéit. Cela se fit néanmoins avec beaucoup de secret, pour éviter l'émotion populaire. On présenta le corps aux religieuses d'Albe, où l'on arriva le 25 d'août 1586. On leur demanda si elles le reconnaissaient; elles le vérifièrent, et déclarèrent que la translation était fidèle; et dans la suite on érigea un monument magnifique dans une chapelle spacieuse du monastère, où ce dépôt précieux se conserve encore aujourd'hui.

Les actes publics qu'on a dressés pour la canonisation de sainte Thérèse, ont été faits avec la plus grande exactitude. Paul V donna la commission de les examiner à l'archevêque de Tolède, et aux évêques d'Avila et de Salamanque. Quand les actes eurent été envoyés à Rome, le pape commit trois auditeurs du palais apostolique, très-vigilants et très-éclairés, pour en faire la discussion. Leur rapport fut que la sainteté de la vierge Thérèse était parfaitement bien prouvée dans ces actes; et le Saint-Père les remit aux cardinaux des rites, pour en faire un nouvel examen.

Cependant l'ordre de la réforme de Thérèse s'étendait toujours en Espagne, et les monastères de Carmes et de Carmélites se multipliaient. Les dons célestes ne cessaient point d'enrichir ces paisibles retraites, et ces âmes pures et détachées répandaient au loin la bonne odeur de leurs vertus. Monsieur de Bérulle fut inspiré de faire un voyage en Espagne pour y travailler à l'établissement d'une colonie de cet ordre dans la France. Son dessein réussit heureusement, et il amena dans ce royaume quelques carmélites choisies des plus éminentes en sainteté, et des plus familières compagnes de Thérèse. Le détail de leur arrivée, leur établissement et leurs progrès sont suffisamment expliqués dans la vie de ce grand cardinal; et nous nous contenterons de louer le Seigneur d'avoir éclairé l'Eglise de France par de si vives lumières, et donné de si grands exemples de ferveur à tous les fidèles. Chacun sait que le mérite de ces religieuses est au-dessus de tous les éloges; si l'on entreprenait de leur en faire, on respecterait peu leur modestie; et d'ailleurs, on n'ajouterait rien à la renommée.

Cette colonie française ayant été établie en 1605, Paul V, qui connaissait non seu-

lement le mérite éclatant de notre Sainte, mais combien les religieux et les religieuses de sa réforme étaient utiles à l'Eglise, pour y donner l'exemple des vertus les plus parfaites, ne perdit aucune occasion de contribuer à l'étendue de cet ordre, et peu de temps avant que de mourir, il écrivit un bref au roi de France, Henri IV, pour l'inviter à recevoir dans son royaume un détachement de ces religieux, pour qui ce grand prince était déjà favorablement prévenu par tout ce qu'il en avait appris, et par la vie que menaient les carmélites. Voici le bref que le pape lui envoya.

A NOTRE TRÈS-CHER FILS,
HENRI IV,
 ROI TRÈS - CHRÉTIEN,
 PAUL V, PAPE.

Notre très-cher fils en Jésus-Christ : Salut et bénédiction apostolique. L'unique consolation que nous ayons pour adoucir nos inquiétudes au milieu de nos grands travaux et de nos soins continuels, c'est de voir que, malgré les troubles et les artifices que le démon met incessamment en usage pour s'opposer au culte de la religion et au salut des âmes, on ne manque pas néanmoins de fidèles zélés pour la gloire de Dieu, et animés de charité pour leur prochain, qui, par leurs discours et par leurs exemples, s'efforcent de ramener dans le droit chemin ceux qui s'égarerent, et de donner du secours et de la joie à ceux qui travaillent dans la vigne du Seigneur. Certainement on peut mettre parmi ce nombre nos chers fils les frères carmes déchaussés, qui, dans notre bonne ville de Rome, et dans toute l'Italie, ont donné de si beaux exemples de ferveur et de vertus par leurs oraisons, par leurs pénitences, par leurs prédications, par le ministère de la confession et par l'application à tant d'œuvres saintes dont les âmes fidèles retirent un si grand fruit ; cela mérite bien l'extrême affection que nous avons pour eux dans le Seigneur, et que tout le monde les respecte et les honore. Or, comme nous avons appris que ces religieux sont très-souhaités dans le florissant royaume de votre majesté ; que nous jugeons d'ailleurs que la présence de ces saints solitaires sera très-utile pour rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique dans votre royaume, appelé, à si juste titre, très-chrétien ; et qu'enfin vous nous avez paru si prudemment et si dévotement désirer de les avoir, nous exhortons et conjurons instamment votre majesté, par ces présentes, de recevoir en France l'ordre des carmes déchaussés. Nous espérons qu'en peu de temps, votre majesté fera l'expérience du profit qu'en retireront vos sujets. Il est en vérité surprenant combien ils sont capables d'inspirer la piété dans les cœurs ; parce qu'ils cherchent purement la gloire de Dieu, et le salut des âmes, et qu'ils font profession de la pauvreté la plus parfaite dans la simplicité de leur cœur. Notre vénérable frère le cardinal François de Joyeuse, qui vous présentera cette lettre, vous déclarera plus en détail la sainteté de cette religion ; et il est chargé de notre part de vous exhorter vivement à cette œuvre de piété ; aussi nous supplions votre majesté de l'écouter comme nous-même, et d'ajouter à ses paroles autant de foi que si nous vous parlions immédiatement. Nous pouvons vous assurer que nous recevrons beaucoup de joie lorsque nous saurons que nos chers fils et frères les Carmes

Déchaussés auront été reçus de votre majesté dans son vaste royaume de France; qu'ils y seront sous vos auspices, et qu'ils y auront fixé leur séjour, comme nous le souhaitons. Nous prions Dieu qu'il vous conserve sous sa protection, et qu'il augmente en vous les dons de sa grâce et de votre zèle pour le rétablissement de la religion catholique. Nous donnons notre bénédiction apostolique du fond de notre cœur à votre majesté.

Donné à Rome, en l'église de Saint-Pierre, le 28 d'avril 1610, et de notre pontificat le cinquième.

Grégoire quinzième, qui fut le successeur de Paul cinquième sur la chaire pontificale, poursuivit avec beaucoup de zèle la canonisation de Thérèse; il entendit le rapport des cardinaux, reçut la décision unanime de tous les différents examinateurs, et rendit public le culte de la Sainte par sa déclaration solennelle du mois de mars mil six cent vingt-et-un.

BULLE

DE LA CANONISATION

DE LA

BIENHEUREUSE VIERGE THÉRÈSE.

GRÉGOIRE, ÉVÊQUE,

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU.

A PERPÉTUELLE MÉMOIRE.

Le Tout-Puissant Verbe de Dieu, étant descendu du sein de son Père en ce bas monde, pour nous retirer de la puissance des ténèbres, après avoir accompli le temps de sa dispensation, et devant retourner de ce monde à son Père, n'a point choisi beaucoup de personnes nobles, ni beaucoup de philosophes du siècle, pour propager, dans l'univers entier, l'Eglise de ses élus qu'il avait acquise par son sang, comme aussi pour l'instruire par la parole de vie, pour confondre la sagesse des sages du monde, et pour détruire tout orgueil qui s'élevait contre Dieu; mais il a fait choix des personnes du peuple, qui étaient comme la lie et le rebut des hommes, lesquels pussent s'acquitter de la fonction à laquelle il les avait prédestinés de toute éternité, non point dans la sublimité du style, ni dans les paroles d'une sagesse humaine, mais dans la simplicité et dans la vérité. Et aussi dans la suite des temps, lorsque, suivant ses décrets éternels, il a daigné visiter son peuple par ses fidèles serviteurs, souvent il a employé pour ce ministère des hommes simples et humbles, par le moyen desquels il a communiqué de grands biens à l'Eglise catholique, leur révélant ainsi, suivant ses paroles, les mystères du royaume du ciel cachés aux grands du monde, les illuminant de grâces divines si abondamment, qu'ils enrichissent

l'Église par les exemples de toutes les vertus, et lui donnant un nouvel éclat par la gloire des signes et des prodiges. Mais, en nos jours, il a opéré un salut signalé par les mains d'une femme, en suscitant dans son Église, comme une nouvelle Débora, la vierge Thérèse, laquelle, ayant remporté une victoire admirable en domptant sa chair par une virginité perpétuelle, triomphant du monde par une humilité merveilleuse, et terrassant toutes les embûches du démon par un grand nombre de vertus éminentes; aspirant à de plus hauts exploits, et s'élevant au dessus de la condition et de la portée de son sexe par la grandeur de son courage, elle a ceint de force ses reins, et a formé un bataillon de personnes fermes et valeureuses, qui combattissent avec des armes spirituelles pour la maison du Dieu des armées, pour sa loi et pour ses commandements, laquelle vierge, pour l'accomplissement d'un si grand œuvre, Notre-Seigneur a remplie de l'esprit de sagesse et d'entendement, et l'a tellement inondée des trésors de sa grâce, que sa splendeur, comme une étoile dans le firmament, éclate et brille dans la maison de Dieu pour une éternité. Nous avons donc jugé digne et convenable que celle que JÉSUS-CHRIST, Notre Seigneur, fils unique du Père éternel, a daigné manifester à son peuple, comme une épouse ornée d'une couronne et parée de ses bijoux dans la gloire des miracles; suivant notre sollicitude pastorale dans l'Église universelle, à laquelle, bien que sans le mériter, nous présidons; nous avons, dis-je, jugé convenable de décréter d'autorité apostolique, qu'elle soit honorée comme une sainte et une élue du Seigneur, afin que tous les peuples confessent Dieu dans ses merveilles, et que tout homme connaisse que ses miséricordes ne sont point taries; en sorte que, bien que nos péchés exigeant les fléaux de sa justice, il nous visite avec la verge de son indignation, il ne retient pas néanmoins, ou ne retire point ses miséricordes et ses largesses par les traits acérés de sa colère, lorsque, dans nos afflictions, il nous munit de nouveaux secours, et va multipliant ses amis, qui défendent et protègent son Église par les suffrages de leurs mérites et de leurs intercessions; et afin que tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST entendent quelle abondance de son esprit Dieu a versé sur sa servante, et qu'ainsi la dévotion croisse de jour en jour à son égard, nous avons trouvé à propos d'insérer ici quelques-unes de ses vertus signalées et éminentes, et aussi quelques merveilles de celles que Dieu a opérées par elle.

Thérèse naquit à Avila, au royaume de Castille, l'an de notre salut 1515, de parents nobles de race et de vertu, par lesquels étant élevée en la crainte de Dieu, elle donna des témoignages admirables de sa future sainteté, dès son jeune âge, d'autant que, lisant les actions et les exploits des saints martyrs, son cœur fut tellement pénétré du feu du Saint-Esprit, qu'elle s'enfuit de la maison de ses parents avec son frère, qui était encore dans l'enfance, pour passer en Afrique, et y répandre son sang pour la foi de JÉSUS-CHRIST. Mais étant détournée de

son dessein par la rencontre de son oncle, déplorant par des larmes continuelles la perte de l'heureux partage qu'on lui avait ravi, elle compensa le désir ardent du martyr par des aumônes et autres œuvres pieuses. Étant parvenue à l'âge de vingt ans, elle se consacra entièrement au service de JÉSUS-CHRIST, et suivant la vocation du ciel, elle prit l'habit de religieuse dans le monastère de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui gardait la règle mitigée, afin qu'étant plantée dans la maison du Seigneur, elle y poussât des fleurs. Après dix-huit ans de profession dans cette maison, affligée de maladies graves, et tourmentée par diverses tentations, sans être soulagée des consolations d'en-haut, elle supporta le tout avec l'assistance de Dieu, si constamment, que, par cette preuve de sa foi, elle fût trouvée plus précieuse que l'or qui est affiné par le feu, et digne d'honneur, de louange et de gloire au jour de la révélation de JÉSUS-CHRIST. Et parce que, pour élever un haut édifice des vertus chrétiennes, il a fallu mettre le fondement de la foi, Thérèse l'a posé si ferme et si stable, que, suivant la parole du Seigneur, elle doit être comparée à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre; d'autant qu'elle croyait et révérait tellement les saints sacrements de l'Église et les autres points et mystères de notre religion, qu'elle ne pouvait avoir plus de certitude d'aucune chose que ce fût, comme elle le disait et le témoignait souvent. Étant éclairée de cette lumière de la foi, elle contemplait si clairement des yeux de l'âme le corps de JÉSUS-CHRIST au saint sacrement de l'Eucharistie, qu'elle disait qu'elle ne portait point envie à ceux qui le voyaient des yeux du corps. Quant à la vertu d'espérance, elle en avait une si vive en Notre-Seigneur, qu'elle déplorait sans cesse sa captivité de cette vie mortelle, qui lui empêchait la jouissance continuelle de sa majesté, et assez ordinairement étant ravie en extase, et considérant les joies du paradis, elle croyait y participer. Entre toutes les vertus de Thérèse, a particulièrement éclaté l'amour de Dieu. Il était si ardent dans son cœur, que ses confesseurs admiraient et louaient sa charité, non comme celle d'un homme, mais comme celle d'un chérubin, laquelle a été aussi augmentée par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en plusieurs visions et révélations, lui ayant fait la grâce de la prendre pour son épouse, en lui donnant la main droite, et lui disant ces paroles : « Désormais, « comme une vraie épouse, tu soigneras mon honneur ; maintenant je « suis ton unique, et tu es toute à moi. » Elle a vu aussi un ange qui lui traversait les entrailles avec un trait ardent ; alors l'amour divin remplissait tellement son cœur, que, guidée par ce feu sacré, elle fit un vœu bien difficile à exécuter ; savoir, de faire toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait, et à la plus grande gloire de Dieu. Mais, après sa mort, en une vision, elle déclara à une religieuse qu'elle n'était pas morte par la force de la maladie, mais par l'excès d'un embrasement de l'amour divin. Rien ne peut égaler sa charité envers le prochain ; elle pleurait continuellement les ténèbres des infidèles et des

hérétiques; et pour obtenir leur conversion, elle offrait au Seigneur des jeûnes, des disciplines et autres mortifications. Cette sainte vierge résolut aussi dans son cœur de ne laisser passer aucun jour sans rendre quelque office de charité au prochain; en quoi elle a tellement été favorisée, qu'elle n'a jamais manqué d'occasion pour l'exercer. Quant à ce qui est d'aimer ses ennemis, elle a merveilleusement suivi notre Seigneur Jésus-Christ, parce que, souffrant de grandes adversités et d'horribles persécutions, elle aimait néanmoins ceux qui la persécutaient, et priait pour ceux qui la haïssaient; les injustices et les injures qu'on lui faisait redoublaient son amour et sa charité : aussi de graves personnages avaient-ils coutume de dire que celui qui voulait être aimé de Thérèse devait l'offenser ou lui nuire. Pour les vœux qu'elle a prononcés lors de sa profession, elle les a remplis avec un zèle scrupuleux; non seulement elle soumettait toutes ses actions à l'avis et à la direction de ses supérieurs avec la plus grande humilité, mais elle prit le ferme propos de conformer toutes ses pensées à leur volonté. Elle a aussi jeté au feu, en vertu de cette soumission, un livre rempli d'une insigne piété qu'elle avait composé sur le Cantique des cantiques, pour obéir en cela à son confesseur. Elle avait coutume de dire qu'elle pourrait se tromper à discerner les visions et les révélations, mais non pas à rendre l'obéissance aux supérieurs. Elle a tellement chéri la pauvreté, qu'elle gagnait sa nourriture par le travail de ses mains : lorsqu'elle trouvait quelque religieuse mal vêtue, elle échangeait aussitôt ses habits avec les siens; et si quelquefois le nécessaire venait à lui manquer, elle s'en réjouissait, rendant plus de grâces à Dieu de cette disette que d'un bienfait signalé. Parmi toutes les vertus dans lesquelles elle a excellé, comme épouse de notre divin Sauveur, celle de chasteté a paru encore avec plus d'éclat; elle a accompli rigoureusement, jusqu'à la mort, le vœu qu'elle en avait fait dès son enfance, et a conservé, tant en corps qu'en esprit, une pureté angélique et sans tache. Elle était humble de cœur. Favorisée de plus en plus des dons de l'Esprit-Saint, elle demandait au Seigneur qu'il mit des bornes à ses grâces, et qu'il n'oubliât pas sitôt ses offenses. Pour les insultes et les affronts, elle les désirait ardemment; ayant en horreur les honneurs du monde, elle fuyait jusqu'à la vue des hommes. Patiente à l'excès, sa devise était pâtir ou mourir. Outre ces présents de la libéralité divine, le Tout-Puissant l'a encore enrichie d'une infinité d'autres grâces. Il l'a remplie de l'esprit d'intelligence, de manière que, non seulement elle laissât dans l'Eglise de Dieu des exemples de bonnes œuvres, mais encore qu'elle l'arrosât des pluies d'une sagesse céleste, ayant écrit des livres de la théologie mystique, et d'autres qui abondent en piété, desquels les fidèles recueillent des fruit en abondance, y étant excités à désirer de jouir du séjour des saints. Inspirée par la grâce divine, elle a commencé la réforme du Carmel, et a réussi non seulement à l'égard des femmes, mais même à l'égard des hommes,

Plusieurs monastères de religieux et de religieuses ont été établis par toute l'Espagne et en d'autres lieux de la chrétienté, quoiqu'elle n'eût ni argent, ni revenu quelconque, se confiant à la seule miséricorde de Dieu, dans ses fondations. Pour l'établissement de ces maisons, non seulement elle était dépourvue de tout secours et appui humain, mais aussi, souvent elle a éprouvé la résistance et la contradiction des princes et des puissants du siècle. Cependant le Seigneur bénissant ses œuvres, les monastères ont pris racine en accroissement, et ont abondamment fructifié dans la maison du Seigneur. Dieu a voulu signaler les grandes vertus de Thérèse par des miracles, lorsqu'elle était encore sur la terre. Nous en insérerons ici quelques-uns. Ayant une grande disette de blé dans le diocèse de Cuense, et se trouvant à peine dans le monastère de Ville-Neuve de la Xare autant de farine qu'il en fallait pour nourrir, l'espace d'un mois, dix-huit religieuses ; par les mérites et l'intercession de cette sainte vierge, le Dieu tout-puissant, qui nourrit et substance ceux qui espèrent en lui, la multiplia tellement, que, bien que, pendant six mois on en tirât abondamment pour la nourriture des servantes de Dieu, jamais elle ne se diminua jusqu'à la récolte. Anne de la Trinité, religieuse du couvent de Médine-du-Champ, était atteinte de fièvre et d'un érysipèle au visage. Thérèse la caressa d'abord, puis touchant légèrement les parties affligées : « Courage ! dit-elle, ma fille, Dieu vous « délivrera, j'espère, de cette maladie : » aussitôt la fièvre et l'érysipèle disparurent. Alberte, prieure du même monastère, était en danger de mort, par suite d'une pleurésie, mais la sainte vierge Thérèse lui ayant touché le côté où était le mal, dit qu'elle se portait bien, et lui commanda de se lever. La religieuse parfaitement guérie se leva, en louant Notre-Seigneur. Enfin, étant venu le temps auquel elle devait recevoir de la main de Dieu la couronne de gloire, tant pour les maux supportés pour son honneur que pour les bonnes œuvres faites en vue de l'utilité de l'Église, elle tomba malade à Albe. Pendant tout le temps de sa maladie, elle s'entretenait avec ses sœurs de l'amour divin, remerciant souvent Dieu de l'avoir mise dans le sein de l'Église catholique, recommandant, comme ses premières vertus, la pauvreté et l'obéissance aux supérieurs ; ayant aussi reçu en toute humilité le sacré Viatique de son pèlerinage et le sacrement de l'Extrême-Onction, tenant en main l'image de Jésus-Christ crucifié, son âme s'envola aux demeures de la béatitude éternelle. Or, Dieu a manifesté, par plusieurs signes, à quel sublime degré de gloire il a élevé Thérèse ; car elle a apparu à plusieurs religieuses dévotes et craignant Dieu ; l'une a vu, sur le toit de l'église, dans le chœur et sur la chambre où elle est morte, une multitude de lumières célestes. L'autre a vu, près de son lit, notre Seigneur Jésus-Christ, éclatant de splendeur et entouré d'une grande troupe d'anges. Une autre a vu beaucoup de personnes vêtues de blanc entrer dans sa cellule et se mettre autour de son lit. Il y en eut une aussi qui, au moment où elle rendit l'esprit, vit sortir de sa bouche une colombe blanche ; une

autre vit sortir par la fenêtre une splendeur semblable à un cristal. Même un arbre près de sa chambre, couvert de chaux, masqué par une muraille et sec depuis longues années, se trouva soudainement chargé de fleurs à l'instant où elle expira. Son corps parut, après ce dernier passage, d'une très-grande beauté, sans aucune ride, d'une blancheur merveilleuse, ainsi que les habits et les linges dont elle avait usé pendant sa maladie, exhalant une odeur délicieuse, au grand étonnement et à l'admiration de chacun. Il y a eu aussi plusieurs miracles que Dieu a opérés par les mérites de sa servante, qui ont rendu glorieuse son entrée dans le ciel. Une religieuse, qui depuis long-temps avait mal aux yeux et une douleur de tête, prit la main de la vierge défunte, et l'ayant portée sur sa tête et sur ses yeux, fut guérie sur-le-champ. Une autre, baisant ses pieds, recouvra le sens de l'odorat qu'elle avait perdu, et sentit corporellement l'odeur du parfum qu'elle exhalait par la vertu divine. Son corps fut mis dans un cercueil de bois, sans aucun préparatif, et inhumé bien avant dans la terre; la fosse fut même remplie de chaux et de grosses pierres; cependant il sortait de son sépulcre une odeur si merveilleuse, qu'on résolut de déterrer ce corps sacré. Il fut trouvé entier, sans corruption et aussi flexible que s'il eût été fraîchement enterré, étant en outre trempé d'une liqueur odoriférante qu'il rend encore jusqu'à présent, Dieu témoignant la sainteté de sa servante par un miracle continuel. C'est pourquoi le corps fut revêtu de nouveaux habits et posé dans un nouveau cercueil, les autres étant consommés de pourriture; il fut porté après au même lieu, où ayant demeuré l'espace de trois années, le sépulcre fut ouvert pour en tirer ce précieux dépôt, et le porter à Avila. Souvent visité par l'ordre des commissaires apostoliques, il fut toujours trouvé incorrompu, maniable, trempé de la même liqueur et exhalant une pareille odeur. Or, dans la succession des temps, Dieu a manifesté aux hommes la gloire de sa servante par de fréquentes grâces qu'il a accordées par son intercession à ceux qui se sont recommandés pieusement à ses prières. Un enfant âgé de quatre ans avait le corps tellement retiré et si difforme, qu'il ne pouvait marcher, ni remuer étant couché. Ayant cette maladie depuis sa naissance, et n'en ressentant aucune douleur, on le jugeait tout-à-fait incurable; mais ayant été porté, pendant neuf jours, dans la chambre où la sainte vierge avait demeuré pendant sa vie, il sentit en soi une vertu extraordinaire, et fut soudainement guéri. Les forces lui revinrent, il marcha sans aide et sans appui au grand étonnement de tous, et publia hautement qu'il avait obtenu sa guérison par le moyen de la mère Thérèse de Jésus. Anne de Saint-Michel, religieuse, tourmentée depuis deux ans de douleurs aiguës, ayant trois chancres à la poitrine, ne pouvant reposer, tourner le cou, ni élever les bras, s'appliqua une parcelle des reliques de sainte Thérèse. S'étant recommandée à elle du fond de son cœur, elle fut guérie en un instant de toutes les plaies de son corps, et même d'un mal intérieur dont elle était travaillée depuis long-temps. François Perez, recteur

d'une église paroissiale, était tellement tourmenté d'un abcès qui s'était formé à l'entrée de l'estomac, que le bras s'étant aussi retiré, il ne put célébrer la messe pendant l'espace de cinq mois. Les remèdes humains étant impuissants, il eut recours aux divins. Élevant ses yeux vers les montagnes de Dieu, il obtint la santé; car, portant sur sa poitrine une lettre écrite de la main de Thérèse, il fut guéri du mal qu'il avait en cette partie; et visitant son sépulcre et appliquant le bras, qui se garde à Albe, sur le sien qui était encore retiré, il en obtint une parfaite guérison. Jean de Leyra avait un mal de gorge si violent, qu'il pouvait à peine respirer; et déjà il était réduit à toute extrémité, lorsqu'il mit avec une grande confiance un mouchoir dont sainte Thérèse s'était servie sur la partie où était le mal; s'étant ensuite laissé aller au sommeil, il se trouva guéri à son réveil, et s'écria qu'il devait sa guérison aux mérites de la bienheureuse Thérèse. La sainteté de Thérèse étant reconnue dans toute sorte de nations, son nom étant en très-grand honneur parmi les fidèles, Dieu, par son intercession, opérant tant de miracles qui s'augmentaient de jour en jour ainsi que sa vénération, on en a dressé des procès-verbaux dans différents endroits de l'Espagne qui ont été envoyés à ce Saint-Siège; et Philippe, troisième roi catholique d'Espagne, faisant en ceci grande instance, l'affaire diligemment discutée, tant à la sacrée congrégation des rites que dans la rote, notre prédécesseur, Paul V, d'heureuse mémoire, a permis qu'on fit son office dans tout l'ordre des carmes, comme d'une vierge bienheureuse. Le même Philippe III, ayant supplié derechef notre prédécesseur Paul V, de passer outre à la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse, il commit de nouveau l'affaire aux cardinaux de la sacrée congrégation des Rites, qui décrétèrent qu'on ferait de nouveaux procès-verbaux par autorité apostolique, et députèrent à cet effet le cardinal Bernard de Rojas, de bonne mémoire, archevêque de Tolède, et les vénérables frères évêques d'Avila et de Salamanque, qui, s'étant acquittés avec soin de cette commission, en renvoyèrent tous les actes au même Paul V, notre prédécesseur. Il ordonna à trois auditeurs des causes du palais apostolique, savoir: François, archevêque de Damas, lieutenant, maintenant cardinal de la sainte Église romaine; Jean-Baptiste Coccine, doyen; et Alphonse Mauzanède, d'examiner ces actes avec la plus grande attention et de lui en dire leur avis. Ayant considéré soigneusement toutes choses, selon que le requérait l'importance de l'affaire, ils ont fait rapport que la sainteté de vie et les miracles de la bienheureuse vierge Thérèse étaient pleinement justifiés, et que tout ce qui est requis par les sacrés canons pour sa canonisation s'y trouvait abondamment vérifié, et qu'on y pouvait passer outre. Afin que l'affaire se fit avec la maturité qui était convenable à une chose si importante, le même Paul ordonna à nos chers fils les cardinaux de la sainte Église romaine, de la congrégation des Rites sacrés, qu'ils vissent de nouveau lesdits procès, et prissent connaissance exacte de toute la cause. Or le même Paul V, ayant achevé son pèlerinage en cette vie

mortelle; et nous, quoique sans aucun mérite, par la seule bonté de Dieu, ayant été appelés au gouvernement de l'Église, nous avons cru qu'il fallait avancer cette affaire pour l'augmentation de la gloire de Dieu et l'utilité de la sainte Église; et avons estimé que ce serait un grand moyen pour adoucir les misères de ces temps, si la dévotion des fidèles de Jésus-Christ était accrue envers les saints et les élus de Dieu qu'ils intercédassent pour nous dans de si grandes nécessités. Partant, nous commandâmes auxdits cardinaux d'exécuter au plus tôt ce qui leur avait été enjoint par notre prédécesseur, ce qu'ayant accompli avec la diligence convenable, et tous ayant opiné unanimement à ce qu'on canonisât la vierge Thérèse, notre vénérable frère François Maria, évêque du Port, cardinal du Mont, exposa brièvement devant nous, dans notre consistoire, le sommaire de tout le procès, et son avis avec celui de ses collègues. Ce qu'étant entendu, les autres cardinaux, qui étaient présents, prononcèrent, d'un commun suffrage, qu'il fallait passer outre. Donc, notre cher fils Jules Zambecarius, avocat consistorial de notre cour, ayant harangué pour sa canonisation, et nous ayant supplié humblement, au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique d'Espagne, d'y daigner procéder, nous fîmes réponse que nous consulterions sur une chose si importante nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, et les évêques qui pour lors étaient en cour; nous exhortâmes ardemment, au nom de Jésus-Christ, les cardinaux et les évêques présents, à persister soigneusement en oraison, et à humilier leurs âmes devant Dieu par des jeûnes et des aumônes; à prier avec nous le Seigneur de répandre sur nous la lumière de vérité, pour connaître et accomplir sa divine volonté. Dans le consistoire demi-public qui fut tenu ensuite, non seulement les cardinaux y étant appelés, mais aussi les patriarches, archevêques et évêques qui étaient en notre cour, nos notaires du siège apostolique, les auditeurs des causes du sacré palais, aussi présents, ayant mentionné plusieurs faits relatifs à la sainteté insigne de la servante de Dieu, de la multitude des miracles, et de la dévotion des peuples envers elle dans toute la chrétienté; après avoir aussi exposé les instances qui nous étaient faites, non seulement au nom de très-grands rois, mais aussi au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Ferdinand, roi des Romains, élu empereur, et plusieurs autres princes chrétiens; tous, d'un accord et d'une commune voix, bénissant le Seigneur, qui honore ses amis, ont été d'avis qu'il fallait canoniser la bienheureuse Thérèse et la mettre au rang des saintes vierges, desquels tous ayant oui le consentement, nous nous sommes grandement réjouis d'une intime affection de cœur au Seigneur, rendant grâces à Dieu et à son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il avait regardé son Église des yeux de la miséricorde; et qu'il avait voulu l'illustrer d'une si grande gloire. Partant, nous publiâmes le jour de la canonisation, et enjoignîmes à nos mêmes frères et fils de persévérer en oraisons, et de continuer à faire des aumônes, à ce que,

dans l'exécution d'une si grande œuvre, la splendeur du Seigneur fût sur nous, et que sa majesté dirigeât l'œuvre de nos mains, pour accomplir sa volonté. Enfin toutes les choses qui devaient être faites suivant les sacrées constitutions et la coutume de l'Église romaine ayant été exécutées aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre, nous nous sommes assemblés avec nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, avec les patriarches, archevêques, évêques, prélats de la cour romaine, officiers et nos amis, le clergé séculier et régulier, et une très-grande multitude de peuple. Les demandes pour la canonisation ayant été réitérées, au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique, par notre bien-aimé fils Louis, cardinal du titre de Sainte-Marie Transpontine, surnommé Ludovisio, notre neveu selon la chair ; par Jules, l'avocat susdit, après avoir chanté les sacrées prières et les litanies, et ayant imploré humblement les grâces du Saint-Esprit, en l'honneur de la sainte Trinité et à l'exaltation de la foi catholique, avec l'autorité de Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, celle des bienheureux apôtres et la nôtre, du conseil et du consentement unanime de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, des patriarches, archevêques et évêques, présents en cour de Rome, nous avons défini que la vierge Thérèse, de bonne mémoire, native d'Avila, de laquelle la sainteté était pleinement vérifiée, avec sa sincérité de foi et l'excellence de ses miracles, doit être tenue comme sainte, et avons décrété qu'elle doit être enrôlée au catalogue des saintes vierges, comme nous le définissons, le décrétons et l'admettons par la teneur de ces présentes ; avons mandé et mandons que tous les fidèles de Jésus-Christ l'honorent et la révérent comme vraiment sainte, ordonnant que, par tout l'Église, on puisse bâtir et consacrer en son honneur des temples et des autels, dans lesquels on offre des sacrifices à Dieu ; et que tous les ans, le cinquième d'octobre, auquel jour elle a été transportée à la gloire céleste, son office puisse être célébré comme d'une sainte Vierge, suivant l'usage du bréviaire romain. Avec la même autorité nous avons remis et remettons miséricordieusement en Notre-Seigneur à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui tous les ans en la même fête visiteront le sépulcre où repose son corps, une année et une quarantaine ; et à ceux qui visiteront dans l'octave de cette fête, quarante jours de pénitence à eux enjointe, ou due en quelque manière que ce soit. Finalement, ayant rendu grâces à Dieu de ce qu'il lui avait plu illustrer son Église de cette insigne et nouvelle lumière ; et après avoir chanté en l'honneur de sainte Thérèse, l'oraison solennelle des saintes vierges, nous avons célébré la messe à l'autel du prince des apôtres, avec la commémoration de cette sainte vierge ; et avons concédé à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui étaient là présents, indulgence plénière de tous leurs péchés. Il est donc raisonnable que, pour un si grand bienfait, avec toute sorte d'humilité, nous bénissions et nous glorifions tous celui auquel convient toute bénédiction, honneur, gloire, puissance dans les

siècles des siècles, demandant à Dieu par des prières continuelles que, par l'intercession de son élue, il détourne sa face de nos péchés; qu'il nous regarde et nous montre la lumière de ses miséricordes, et qu'il envoie sa crainte aux nations qui ne le connaissent point, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que le nôtre. Au reste, parce qu'il serait difficile que les présentes lettres fussent portées en tous les lieux où il serait nécessaire, nous voulons que partout on ajoute la même foi aux copies; et même à celles qui seront imprimées, étant signées de quelques notaires publics, et munies du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, qu'on ferait à ces présentes, si elles étaient produites ou montrées. Que personne donc n'entreprenne d'enfreindre ce témoignage de nos définitions, décret, adscription, commandement, statut, ordonnance et volonté, ou d'y contrevenir avec une hardiesse téméraire. Que si quelqu'un avait cette présomption que d'attenter à ceci, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 1621, le douzième jour de mars, et le deuxième de notre pontificat.

LA VIE

DÈ

SAINTE THÉRÈSE,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Je souhaiterais que, comme l'on m'a ordonné d'écrire très-particulièrement la manière de mon oraison et les grâces que j'ai reçues de Dieu, on m'eût permis de faire connaître, avec la même exactitude, la grandeur de mes péchés, et la vie imparfaite que j'ai menée. Ce me serait beaucoup de consolation; mais au lieu de me l'accorder, on m'a lié les mains sur ce sujet. Ainsi, il ne me reste qu'à conjurer, au nom de Dieu, ceux qui liront ce discours de ma vie, de se souvenir toujours que j'ai été si méchante, que je ne remarque un seul de tous les saints qui se sont convertis à Dieu, dont l'exemple puisse me consoler. Car je vois que depuis qu'il lui a plu de les toucher, ils n'ont point continué à l'offenser; au lieu que, non seulement je devenais toujours plus mauvaise, mais il me semblait que je prisse plaisir à résister aux grâces que Notre-Seigneur me faisait, quoique je comprisasse assez qu'elles m'obligeaient à le mieux servir, et que je ne les pouvais trop connaître.

Qu'il soit béni à jamais de m'avoir attendu avec tant de patience : je ne saurais trop l'en remercier, et j'implore de tout mon cœur son secours, pour pouvoir écrire avec autant de clarté que de vérité cette relation que mes confesseurs m'ont ordonné de faire, et que je n'avais jusqu'ici osé entreprendre, quoique Dieu m'eût, il y a long-temps, donné la pensée d'y travailler. Je souhaite qu'elle réussisse à sa gloire, et que me faisant encore mieux connaître à ceux qui m'y ont engagée, ils me fortifient dans ma faiblesse, afin que je puisse faire un bon usage des grâces que j'ai reçues de Dieu, à qui toutes les créatures doivent donner de continuelles louanges.

CHAPITRE PREMIER.

Vertus du père et de la mère de la Sainte. Soit qu'ils prenaient de l'éducation de leurs enfants. La Sainte n'étant âgée que de six ou sept ans, entre, avec un de ses frères, dans le désir de souffrir le martyre.

Les faveurs que j'ai reçues de Dieu, et la manière dont j'ai été élevée auraient dû suffire pour me rendre bonne, si la malice n'y eût point apporté d'obstacle. Mon père était fort affectionné à la lecture des bons livres, et en avait plusieurs en langue vulgaire afin que ses enfants pussent les entendre. Ma mère secondait ses bonnes intentions pour nous ; et le soin qu'elle prenait de nous faire prier Dieu, et de nous porter à concevoir de la dévotion pour la sainte Vierge et pour quelques saints, commença à m'y exciter à l'âge de six ou sept ans. J'y étais aussi poussée, parce que je ne voyais en mon père et en ma mère que des exemples de vertu.

Mon père était très-charitable envers les pauvres et les malades, et avait une si grande bonté pour les serviteurs, qu'il ne put jamais se résoudre d'avoir des esclaves, tant ils lui faisaient de compassion. Ainsi ayant eut, durant quelques jours, chez lui, une esclave qui appartenait à l'un de ses frères, il la traitait comme si elle eût été sa propre fille, et disait qu'il ne pouvait sans douleur voir qu'elle ne fût pas libre. Il était très-véritable dans ses paroles ; on ne l'entendit jamais jurer ni médire de personne ; et il n'y avait rien dans toute sa conduite que de fort honnête et de fort louable.

Ma mère était aussi très-vertueuse, et son peu de santé la fit tomber dans de grandes infirmités. Quoiqu'elle fût extrêmement belle, elle faisait si peu de cas de cet avantage qu'elle avait reçu de la nature, qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, une personne fort âgée n'aurait pu vivre d'une autre manière qu'elle faisait. Son humeur était extrêmement douce, elle avait beaucoup d'esprit : sa vie fut traversée par de grandes peines, et elle la finit très-chrétiennement.

Nous étions douze enfants, trois fils et neuf filles ; et tous, par la miséricorde de Dieu, ont imité ses vertus et celles de mon père, excepté moi, quoique je fusse celle de tous ses enfants qu'il aimait le mieux.

Je paraissais, avant que d'avoir offensé Dieu, avoir de l'esprit, et je ne saurais me souvenir qu'avec douleur du mauvais usage que j'ai fait des bonnes inclinations que Notre-Seigneur m'avait données. J'étais en cela d'autant plus coupable, que je ne voyais rien faire à mes frères qui m'empêchât d'en profiter. Quoique je les aimasse tous extrêmement et que j'en fusse fort aimée, il y en avait un pour qui j'avais une affection encore plus particulière. Il était environ de mon âge, et nous lisions ensemble les Vies des saints. Il me parut, en voyant le martyre que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avaient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence; et il me prit un grand désir de mourir de la même sorte, non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui, mais afin de ne point différer à jouir d'une aussi grande félicité que celle que je lisais que l'on possède dans le ciel. Mon frère entra dans le même sentiment; et nous délibérions ensemble du moyen que nous pourrions tenir pour venir à bout de notre dessein. Nous nous proposâmes de passer dans les pays occupés par les Maures, et de demander à Dieu qu'il nous fit la grâce de mourir par leurs mains. Et, quoique nous ne fussions encore que des enfants, il me semble qu'il nous donnait assez de courage pour exécuter cette résolution, si nous en pouvions trouver le moyen; et ce que nous étions sous la puissance d'un père et d'une mère, était la plus grande difficulté que nous y voyions. Cette éternité de gloire et de peines que ces livres nous faisaient connaître, frappait notre esprit d'un étrange étonnement; nous répétions sans cesse: Quoi! pour toujours, toujours, toujours! Et, bien que je fusse dans une si grande jeunesse, Dieu me faisait la grâce, en prononçant ces paroles, qu'elles imprimaient dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité.

Lorsque nous vîmes, mon frère et moi, qu'il nous était impossible de réussir dans notre dessein de souffrir le martyre, nous résolûmes de vivre comme des ermites, et nous travaillâmes à faire ces ermitages dans le jardin; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes sur les autres, venant à tomber, parce qu'elles n'avaient point de liaison, nous ne pûmes en venir à bout. Je ne saurais encore maintenant penser, sans en être beaucoup touchée, que Dieu me faisait dès-lors des grâces dont j'ai si peu profité.

Je donnais l'aumône autant que je le pouvais, et mon pouvoir était petit. Je me retirais en solitude pour faire mes prières, qui étaient en grand nombre, avec le rosaire, pour lequel ma mère avait une grande dévotion, et nous l'avait inspirée. Lorsque je me jouais avec les petites filles de mon âge, mon grand plaisir était de faire des monastères et d'imiter les religieuses; et il me semble que je désirais de l'être, quoique non pas avec tant d'ardeur que les autres choses dont j'ai parlé.

J'avais environ douze ans quand ma mère mourut, et, connaissant

la perte que j'avais faite, je me jetai toute fondante en larmes, aux pieds d'une image de la sainte Vierge, et la suppliai de vouloir être ma mère. Quoique je fisse cette action avec une grande simplicité, il m'a paru qu'elle me fut fort avantageuse ; car j'ai reconnu manifestement que je ne me suis jamais recommandée à cette bienheureuse Mère de Dieu, qu'elle ne m'ait assistée. Elle m'a enfin appelée à son service, et je ne puis penser qu'avec douleur que je ne persévérerai pas aussi fidèlement que je devais dans les bons désirs que j'avais alors. « Seigneur
« mon Dieu, puisque j'ai sujet de croire que, me faisant tant de grâces,
« vous aviez dessein de me sauver, n'aurait-il pas fallu que, par le
« respect qui vous est dû, encore plus que pour mon intérêt, mon
« âme, dans laquelle vous vouliez habiter, n'eût point été profanée
« par tant de péchés ? Je ne saurais en parler sans en être vivement
« touchée, parce que je n'en puis attribuer la cause qu'à moi seule,
« étant obligée de reconnaître qu'il n'y a rien que vous n'ayez fait pour
« me porter, dès cet âge, à être absolument toute à vous, et que mon
« père et ma mère ont pris tant de soin de m'élever dans la vertu, et
« m'ont donné de si bons exemples, qu'au lieu de me pouvoir plaindre
« d'eux, j'ai tous les sujets du monde de m'en louer. »

Lorsque je fus un peu plus avancée en âge, je commençai à connaître les dons de la nature dont Dieu m'avait favorisée, et que l'on disait être grands ; mais au lieu d'en rendre grâces à Dieu, je m'en servis pour l'offenser, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE II.

Préjudice que reçut la Sainte de la conversation d'une de ses parentes. Combien il importe de ne fréquenter que des personnes vertueuses. On la met en pension dans un monastère.

Il me semble que ce que je vais rapporter me nuisit beaucoup, et il me fait quelquefois considérer combien grande est la faute des pères et mères qui ne prennent pas soin d'empêcher leurs enfants de rien voir qui ne les puisse porter à la vertu. Car, ma mère étant telle que je l'ai dit, tant de bonnes qualités que je voyais en elle firent peu d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable ; et ce qu'elle avait de défectueux me fit grand tort. Elle prenait plaisir à lire des romans, et ce divertissement ne lui faisait pas tant de mal qu'à moi ; car elle ne laissait pas de prendre tout le soin qu'elle devait avoir de sa famille, et peut-être ne le faisait-elle que pour occuper ses enfants, afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auraient été capables de les perdre ; mais nous oublions nos autres devoirs, pour ne penser qu'à cela seul. Mon père le trouvait si mauvais, qu'il fallait bien prendre garde qu'il ne s'en aperçût pas. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture ; et cette faute, que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me semblait qu'il n'y avait point de

mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à une occupation si vaine, sans que mon père le sût, et ma passion pour cela était si grande, que je ne trouvais de contentement qu'à lire quelqu'un de ces livres que je n'eusse point encore vu.

Je commençai à prendre plaisir à m'ajuster et à désirer de paraître bien ; j'avais un grand soin de mes mains et de ma coiffure ; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités ; et comme j'étais fort curieuse, je n'en manquais pas. Mon intention n'était pas mauvaise, et je n'aurais pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité, sans comprendre qu'il y eût du péché ; mais je vois bien maintenant qu'il était fort grand.

Comme mon père était extrêmement prudent, il ne permettait l'entrée de sa maison qu'à ses neveux, mes cousins germains ; et plutôt à Dieu qu'il la leur eût refusée aussi bien qu'aux autres ! Car je connais maintenant quel est le péril, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui non seulement ne connaissent point combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parents dont je parle n'étaient qu'un peu plus âgés que moi ; nous étions toujours ensemble, ils m'aimaient extrêmement, mon entretien leur était fort agréable ; ils me parlaient du succès de leurs inclinations et de leurs folies, et, qui pis est, j'y prenais plaisir ; ce qui fut la cause de tout mon mal.

Que si j'avais à donner conseil aux pères et aux mères, je les exhorterais de prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfants à cet âge, que ceux dont la compagnie peut leur être utile, rien n'étant plus important, à cause que notre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience ; car ayant une sœur plus âgée que moi, fort sage et fort vertueuse, je ne profitai point de son exemple, et je reçus un grand préjudice des mauvaises qualités d'une de mes parentes qui venait souvent nous voir. Comme si ma mère, qui connaissait la légèreté de son esprit, eût prévu le dommage qu'elle devait me causer, il n'y avait rien qu'elle n'eût fait pour lui fermer l'entrée de sa maison ; mais elle ne le put à cause du prétexte qu'elle avait d'y venir. Je m'affectionnai extrêmement à elle, et ne me lassais point de l'entretenir, parce qu'elle contribuait à mes divertissements, et me rendait compte de toutes les occupations que lui donnait sa vanité. Je veux croire qu'elle n'avait point d'autre dessein dans notre amitié que de satisfaire son inclination pour moi, et le plaisir qu'elle prenait à me parler des choses qui la touchaient.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année, et il me semble que, durant ce temps, je n'offensai point Dieu mortellement, ni ne perdis point sa crainte ; mais j'en avais davantage de manquer à ce que l'honneur du monde oblige. Cette crainte était si forte en moi, qu'il me paraît que rien n'aurait été capable de me la faire perdre. Que j'aurais été heu-

reuse si j'avais toujours eu une aussi ferme résolution de ne faire jamais rien de contraire à l'honneur de Dieu ! mais je ne prenais pas garde que je perdrais , par plusieurs autres voies , cet honneur que j'avais tant de passion de conserver , parce qu'au lieu de me servir des moyens nécessaires pour cela , j'avais seulement un extrême soin de ne rien faire contre ce qui peut ternir la réputation d'une personne de mon sexe.

Mon père et ma sœur voyaient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avais pour cette parente , et me témoignaient souvent de ne la point approuver ; mais , comme ils ne pouvaient lui défendre l'entrée de la maison , leurs sages remontrances m'étaient inutiles , et il ne se pouvait rien ajouter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageais si imprudemment.

Je ne saurais penser sans étonnement au préjudice qu'apporte une mauvaise compagnie ; et je ne le pourrais croire si je ne l'avais éprouvé , principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterais que mon exemple pût servir aux pères et aux mères , pour les faire veiller attentivement sur leurs enfants ; car il est vrai que la conversation de cette parente me changea de telle sorte , que l'on ne reconnaissait plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnait , et qu'elle et une autre , qui était de son humeur , m'inspirèrent les mauvaises qu'elles avaient. C'est ce qui me fait connaître combien il importe de n'être qu'en bonne compagnie , et je ne doute point que , si j'en eusse rencontré à cet âge une telle qu'il eût été à désirer , et que l'on m'eût instruite dans la crainte de Dieu , je me serais entièrement portée à la vertu , et fortifiée contre les faiblesses dans lesquelles je suis tombée.

Ayant ensuite entièrement perdu cette crainte de Dieu , il me resta seulement celle de manquer à ce qui regardait mon honneur , et elle me donnait des peines continuelles. Mais , me flattant de la créance que l'on n'avait point de connaissance de mes actions , je faisais plusieurs choses contraires à l'honneur de Dieu , et même à celui du monde , pour lequel j'avais tant de passion.

Ce que je viens de rapporter fut donc , à ce qui m'en paraît , le commencement de mon mal , et je ne dois pas peut-être en attribuer la cause aux personnes dont j'ai parlé , mais à moi-même , puisque ma seule malice suffisait pour me faire commettre tant de fautes , joint que j'avais auprès de moi des filles toujours disposées à me fortifier dans mes manquements ; et s'il y en eût eu quelqu'une qui m'eût donné de bons conseils , je les aurais peut-être suivis ; mais leur intérêt les aveuglait , de même que j'étais aveuglée par mon affection à suivre mes sentiments. Néanmoins , comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses deshonnêtes , j'ai toujours été très-éloignée de ce qui peut blesser l'honneur ; et je me plaisais seulement dans les divertissements et les conversations agréables ; mais parce qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à un péril évident , je me mettais au hasard de me

perdre, et d'attirer sur moi la juste fureur de mon père et de mes frères. Dieu m'en garantit par son assistance, quoique ces conversations dangereuses ne purent être si secrètes qu'elles ne donnassent quelque atteinte à ma réputation, et que mon père n'en soupçonnât quelque chose.

Trois mois, ou environ, s'étaient passés de la sorte, lorsque l'on me mit dans un monastère de la ville où j'étais, et où l'on élevait des filles de ma condition, mais plus vertueuses que moi. Cela se fit avec tant de secret, qu'il n'y eut qu'un de mes parents qui le sut. On prit pour prétexte le mariage de ma sœur, et ce que, n'ayant plus de mère, je serais demeurée seule à la maison. L'affection que mon père avait pour moi était si extraordinaire, et ma dissimulation si grande, qu'il ne me pouvait croire aussi mauvaise que je l'étais; ainsi je ne tombai point dans sa disgrâce, et bien qu'il se répandit quelque bruit de ces entretiens trop libres que j'avais eus, l'on n'en pouvait parler avec certitude, tant parce qu'ils durèrent peu, qu'à cause que ma passion pour l'honneur faisait qu'il n'y avait point de soin que je ne prisse pour les cacher, sans considérer, mon Dieu, qu'ils ne pouvaient être cachés à vos yeux, qui pénétrèrent toutes choses. « Quel mal, ô mon Sauveur, n'arrive-t-il « point de ne se pas représenter cette vérité, et de s'imaginer qu'il « puisse y avoir quelque chose de secret de ce qui se fait contre votre « volonté! Pour moi je suis persuadée que l'on éviterait beaucoup de « maux, si l'on se mettait fortement dans l'esprit que ce qui nous im- « porte n'est pas de cacher nos fautes aux hommes, mais de prendre « garde à ne rien faire qui vous soit désagréable. »

Les huit premiers jours que je passai dans cette maison me furent fort pénibles, non pas tant par le déplaisir d'y être, que par l'appréhension que l'on eût connaissance de la mauvaise conduite que j'avais eue; car j'en étais déjà lasse; et parmi tous ces entretiens si vains et si dangereux, je craignais beaucoup d'offenser Dieu, et me confessais fort souvent. Au bout de ce temps, et encore plus tôt, ce me semble, cette inquiétude se passa, et je me trouvais mieux que dans la maison de mon père.

Les religieuses étaient fort satisfaites de moi, et me témoignaient beaucoup d'affection, parce que Dieu me faisait la grâce de contenter toutes les personnes avec qui je me trouvais. J'étais alors très-éloignée de vouloir être religieuse, mais j'avais de la joie de me voir avec de si bonnes filles; car celles de cette maison avaient beaucoup de vertu, de piété et de régularité. Le démon ne laissa pas néanmoins, pour me tenter, de pousser des personnes du dehors à tâcher de troubler le repos dont je jouissais; mais, comme il n'était pas facile d'entretenir un tel commerce, il cessa bientôt: je commençai à rentrer dans les bons sentiments que Dieu m'avait donnés dès mon enfance; je connus combien grande est la grâce qu'il fait à ceux qu'il met en la compagnie des gens de bien, et il me semble qu'il n'y avait point de moyen dont son infinie

bonté ne se servit pour me faire retourner à lui. Que vous soyez, mon Sauveur, à jamais béni de m'avoir soufferte si longtemps ! Amen.

La seule chose qui me paraît me pouvoir excuser dans ma conduite précédente, si je n'avais commis tant d'autres fautes, c'est que tout ce commerce que j'avais eu se pouvait terminer avec honneur par un mariage, et que mon confesseur et d'autres personnes, dont je prenais conseil en diverses choses me disaient que je n'offensais point Dieu en cela. Une des religieuses du monastère couchait dans la chambre où j'étais avec les autres pensionnaires, et il me semble que Dieu commença, par son moyen, à m'ouvrir les yeux, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE III.

Grands avantages que tire la Sainte des entretiens d'une excellente religieuse, sous la conduite de laquelle elle était avec les autres pensionnaires. Elle commence à concevoir un faible désir d'être religieuse. Une grande maladie la contraint de retourner chez son père. Elle passe chez un de ses oncles qui était très-vertueux, et ensuite du peu de séjour qu'elle y fit, elle se résout à être religieuse.

Comme cette bonne religieuse était fort secrète et fort sainte, je commençai à profiter de ses sages entretiens : je prenais plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu, et il me semble qu'il n'y a point eu de temps auquel je n'y en aie pris. Elle me raconta comme cette seule parole qu'elle avait lue dans l'Évangile : *Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus*, l'avait portée à se faire religieuse, et me représentait les récompenses que Dieu donne à ceux qui quittent tout pour lui. De si saints entretiens commencèrent à bannir de mon esprit mes mauvaises habitudes, à y rappeler le désir des biens éternels, et à m'ôter l'extrême aversion que j'avais d'être religieuse. Je ne pouvais voir quelqu'une des sœurs pleurer en priant Dieu, ou faire quelques autres actions de piété, sans lui en porter envie, parce que j'avais en cela le cœur si dur, que j'aurais pu entendre lire toute la Passion de notre Seigneur sans jeter une seule larme, et j'en souffrais beaucoup de peine.

Jedemeurai un an et demi dans ce monastère, et j'y profitai beaucoup. Je faisais plusieurs oraisons vocales, et priais toutes les sœurs de me recommander à Dieu, afin qu'il lui plût de me faire connaître en quelle manière il voulait que je le servisse ; mais j'aurais désiré que sa volonté ne fût pas de m'appeler à la religion, quoique d'un autre côté j'appréhendasse le mariage. Au bout de ce temps je me sentis plus portée à être religieuse, mais non pas dans cette maison, parce que les austérités me paraissaient alors d'autant plus excessives, que je connus depuis qu'elles étaient plus louables, et quelques-unes des plus jeunes religieuses me fortifiaient dans cette pensée ; au lieu que, si toutes se fussent rencontrées dans une même disposition, cela m'aurait beaucoup servi. Ce qui me confirmait encore dans ce sentiment, c'est que j'avais une intime amie dans un autre monastère, et que si j'avais à me rendre religieuse, j'aurais voulu être avec elle, considérant ainsi da-

vantage ce qui flattait mon inclination que mon véritable bien. Mais ces bonnes pensées de me donner entièrement à Dieu dans la vie religieuse s'effaçaient bientôt de mon esprit, et n'avaient pas la force de me persuader d'en venir à l'exécution.

Quoique je ne négligeasse pas entièrement alors ce qui regardait mon salut, notre Seigneur veillait beaucoup plus que moi pour me disposer à embrasser la profession qui m'était la plus avantageuse : il m'envoya une grande maladie qui me contraignit de retourner chez mon père. Quand je fus guérie, on me mena voir ma sœur, qui demeurait à la campagne, et qui avait tant d'affection et de tendresse pour moi, qu'elle aurait désiré de tout son cœur que je demeurasse toujours avec elle. Son mari me témoignait aussi beaucoup d'amitié, et j'ai l'obligation à Notre-Seigneur que je n'aie jamais été en lieu où l'on ne m'en ait fait paraître, quoique je ne le méritasse pas, étant aussi imparfaite que je le suis.

Je m'arrêtai en chemin en la maison d'un de mes oncles, frère de mon père, et qui était veuf ; c'était un homme fort sage et très-vertueux, et Dieu le disposait à la vocation à laquelle il l'appelait : car quelques années après, il abandonna tout pour se faire religieux, et finit sa vie de telle sorte que j'ai sujet de croire qu'il est maintenant dans la gloire. Il me retint durant quelques jours auprès de lui. Son principal exercice était de lire de bons livres en langue vulgaire, et son entretien ordinaire, de parler des choses de Dieu et de la vanité de celles du monde. Il m'engagea de prendre part à sa lecture, et quoique je n'y trouvasse pas grand goût, je ne le témoignai point ; car il ne se pouvait rien ajouter à ma complaisance ; quelque peine qu'elle me donnât, elle était même si excessive, que ce que l'on aurait dû considérer en d'autres comme une vertu, était en moi un grand défaut. « O mon Dieu, par « quelles voies votre majesté me disposait-elle à l'état auquel vous « m'appeliez, en me contraignant, contre ma propre volonté, de me « faire violence ! Que vous soyez béni éternellement. Amen. »

Quoique je n'eusse demeuré que peu de jours auprès de mon oncle, ce que j'y avais lu et entendu dire de la parole de Dieu, joint à l'avantage de converser avec des personnes vertueuses, fit une telle impression dans mon cœur qu'il m'ouvrit les yeux pour considérer ce que j'avais compris dès mon enfance, que tout ce que nous voyons ici-bas n'est rien, que le monde n'est que vanité, et qu'il passe comme un éclair. J'entrai dans la peur d'être damnée, si je venais à mourir dans l'état où j'étais ; et quoique je ne me déterminasse pas entièrement à être religieuse, je demeurai persuadée que c'était pour moi la condition la plus assurée, et ainsi peu à peu je me résolus à me faire violence pour l'embrasser.

Ce combat qui se passait en moi-même dura trois mois ; et, pour vaincre mes répugnances, je considérais que les travaux de la religion ne sauraient être plus grands que les douleurs que l'on souffre dans le purgatoire ; et qu'ayant mérité l'enfer, je n'aurais pas sujet de me

plaindre d'endurer en cette vie autant que je ferais dans le purgatoire, pour aller après dans le ciel, où tendaient tous mes désirs ; mais il me semble que j'agissais en cela plutôt par une crainte servile que par un mouvement d'amour. Le démon, pour me détourner d'un si bon dessein, me représentait que j'étais trop délicate pour pouvoir porter les austérités de la religion. A quoi je répondais que, Jésus-Christ ayant tout souffert pour moi, il était bien juste que je souffrisse quelque chose pour lui, et que j'avais sujet de croire qu'il m'aiderait à le supporter. Je ne me souviens pas bien toutefois si j'avais dans l'esprit cette dernière pensée, et je fus assez tentée durant ce temps. Ma santé continuait d'être fort mauvaise, et j'avais, outre la fièvre, de grandes faiblesses ; mais le plaisir que je prenais à lire de bons livres me soutenait ; et les Epîtres de saint Jérôme m'encouragèrent tellement, que je résolus de déclarer mon dessein à mon père, ce qui était presque comme prendre l'habit de religieuse, parce que j'étais si attachée à tout ce qui regarde l'honneur, que rien ne me paraissait capable de me faire manquer à ce que je m'étais une fois engagée.

Comme mon père avait une affection tout extraordinaire pour moi, il me fut impossible d'obtenir de lui la permission que je lui demandais, quelque instance que je lui en fisse, et quelques personnes que j'employasse auprès de lui pour tâcher de le fléchir. Tout ce que je pus tirer de lui fut que je ferais après sa mort ce que je voudrais. La connaissance que j'avais de ma faiblesse me faisant voir combien ce retardement pouvait m'être préjudiciable, je tentai une autre voie pour venir à bout de mon dessein, comme on le verra dans la suite.

CHAPITRE IV.

La Sainte prend l'habit de religieuse, et sent en même temps un très-grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie, que son père est obligé de la faire sortir du monastère pour la faire traiter. Celui de ses oncles dont il a été ci-devant parlé lui donne un livre qui lui sert beaucoup pour lui apprendre à faire l'oraison ; et elle commence à entrer dans l'oraison de quiétude et même d'union, mais sans la connaître. Elle eut besoin, durant plusieurs années, d'avoir un livre pour se pouvoir recueillir dans l'oraison.

Lorsque j'étais dans ces pensées, je persuadai à l'un de mes frères de se faire religieux, en lui représentant qu'il n'y a que vanité dans le monde, et nous résolûmes ensemble d'aller de grand matin au monastère où était cette amie qui m'était si chère. Mais quelque affection que j'eusse pour elle, j'étais dans une telle disposition, que je serais entrée sans difficulté en quelque autre monastère que ce fût, où j'aurais cru pouvoir mieux servir Dieu, et qui aurait été plus agréable à mon père, parce que n'ayant alors devant les yeux que mon salut, je ne pensais plus à chercher ma satisfaction particulière.

Je crois pouvoir dire avec vérité que, quand j'aurais été prête à rendre l'esprit, je n'aurais pas souffert davantage que je fis au sortir de la maison de mon père. Il me semblait que tous mes os se déta-

chaient les uns des autres, parce que mon amour pour Dieu n'était pas assez fort pour surmonter entièrement celui que j'avais pour mon père et pour mes proches, et il était si violent, que, si Notre-Seigneur ne m'eût assistée, je n'aurais jamais pu continuer dans ma résolution : mais il me donna la force de me surmonter moi-même, et ainsi je l'exécutai.

Dans le moment que je pris l'habit, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Personne ne s'aperçut de celle qui se passait dans mon cœur : mais chacun croyait, au contraire, que je faisais cette action de grande joie. Il ne se peut rien ajouter à celle que j'eus de me voir revêtue de ce saint habit, et elle a toujours continué jusques à cette heure. Dieu changea en une très-grande tendresse la sécheresse de mon âme : je ne trouvais rien que d'agréable dans tous les exercices de la religion : je balayais quelquefois la maison dans les heures que je donnais auparavant à mon divertissement et à ma vanité; et j'avais tant de plaisir à penser que j'étais délivrée de ces vains amusements et de cette folie, que je ne pouvais assez m'en étonner, ni comprendre comment un tel changement s'était pu faire. Ce souvenir fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu. Car je sais par diverses expériences que, quand c'est son seul amour qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions, mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie et notre récompense d'autant plus grande, que nous aurons eu plus à combattre; et il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. Je l'ai, comme je viens de le dire, expérimenté diverses fois, en des occasions fort importantes. C'est pourquoi si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, et nous l'inspire diverses fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne la pouvoir exécuter, puisque si c'est seulement pour son amour que l'on s'y porte, elle ne saurait ne pas réussir par son assistance, rien ne lui étant impossible. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

« O mon souverain bien et mon souverain repos, la grâce que votre
 « infinie bonté m'avait faite de me conduire par tant de divers détours à
 « un état aussi assuré qu'est celui de la vie religieuse, et dans une mai-
 « son où vous aviez un si grand nombre de servantes de qui je pouvais
 « apprendre à m'avancer dans votre service, ne devait-elle pas me
 « suffire ? Comment puis-je passer outre dans la suite de ce discours,
 « lorsque je pense à la manière dont je fis profession, à l'incroyable
 « contentement que je ressentis de me voir honorée de la qualité de
 « votre épouse, et à la résolution dans laquelle j'étais de m'efforcer de
 « tout mon pouvoir pour vous plaire ? Je n'en puis parler sans verser

« des larmes ; mais ce devrait être des larmes de sang , et mon cœur se
 « devrait fendre de douleur , lorsque je vois que , quelque grands que
 « parussent ces bons sentiments , ils étaient bien faibles , puisque je vous
 « ai offensé depuis . Je trouve maintenant que j'avais raison de craindre
 « de m'engager dans un état si relevé , quand je considère le mauvais
 « usage que j'en ai fait : mais vous avez voulu , mon Dieu , pour me
 « rendre meilleure et me corriger , souffrir que je vous aie offensé du-
 « rant vingt ans , en employant aussi mal que j'ai fait une telle grâce . Il
 « semble , mon Sauveur , vu la manière dont j'ai vécu , que j'eusse ré-
 « solu de ne rien tenir de ce que je vous promettais . Ce n'était pas néan-
 « moins mon intention : mais repassant par mon esprit de quelle sorte
 « j'ai agi depuis , je ne sais quelle elle pouvait être . La seule chose dont
 « je suis assurée , c'est que cela fait bien connaître , ô Jésus-Christ , mon
 « époux , quel vous êtes , et quelle je suis . Et je puis dire avec vérité
 « que ma douleur de vous tant offenser est souvent modérée par la joie
 « que je ressens de ce que la patience avec laquelle vous me souffrez fait
 « voir la grandeur de votre miséricorde . Car en qui , Seigneur , a-t-elle
 « jamais plus paru qu'en moi , qui me suis rendue si indigne des grâces
 « que vous m'avez faites ? Hélas ! mon créateur , j'avoue qu'il ne me
 « reste point d'excuse . Je suis coupable de toutes les fautes que j'ai
 « commises ; et je n'avais pour les éviter qu'à répondre par mon amour
 « pour vous à celui dont vous me donnez tant de preuves . Mais , n'ayant
 « pas alors été assez heureuse pour m'acquitter d'un devoir qui m'était
 « si avantageux , que puis-je faire maintenant que d'avoir recours à
 « votre bonté infinie ? »

Le changement de vie et de nourriture altéra ma santé , quoique j'en fusse fort contente : mes défaillances augmentèrent , et mes maux de cœur étaient si grands , que , se trouvant joints à tant d'autres maux , on ne pouvait les voir sans étonnement . Je passais ainsi la première année ; et il me semble qu'en cet état je n'offensais pas beaucoup Dieu . Le mal était si grand , que je n'avais presque toujours que fort peu de connaissance , et je la perdais quelquefois entièrement . Il ne se pouvait rien ajouter aux soins que mon père prenait de moi : et , parce que les médecins de ce lieu-là ne réussissaient point à me traiter , il me fit transporter dans un autre où il y en avait que l'on disait être fort habiles , et que l'on espérait qu'ils me guériraient . Comme l'on ne faisait point vœu de clôture dans le monastère d'où je sortais , la religieuse que j'ai dit m'avoir prise en grande affection , et qui était déjà ancienne , m'accompagna . Je demurai presque un an dans le lieu où l'on me mena ; et la quantité de remèdes que l'on employa durant trois mois me fit tant souffrir , que je ne sais comment je pus les supporter .

Étant partie à l'entrée de l'hiver , je demurai jusqu'au mois d'avril en la maison de ma sœur , parce qu'elle était proche du lieu où l'on devait commencer au printemps à me traiter . J'avais passé , en y allant , chez celui de mes oncles dont j'ai parlé , et il me donna un livre qui porte

pour titre : *Le troisième Abécédaire*, lequel enseigne la manière de faire l'oraison de recueillement. Comme j'avais renoncé à lire de mauvais livres depuis que j'avais reconnu combien ils sont dangereux, et qu'il y avait un an que je n'en lisais plus que de bons, je reçus celui-là avec grande joie, et me résolus de faire tout ce que je pourrais pour en profiter : car je ne savais point encore comment il fallait faire oraison et se recueillir ; mais Notre-Seigneur m'avait favorisée du don des larmes. Cette lecture me toucha fort ; je commençai à me retirer quelquefois dans la solitude, à me confesser souvent, et à marcher dans le chemin que me montrait ce livre, qui me servait de directeur ; car je n'en ai point eu durant vingt ans, ni de confesseur qui m'entendit, quoique j'en aie toujours cherché ; ce qui m'a fait beaucoup de tort, et a été cause que souvent je suis retournée en arrière, et que j'ai même couru fortune de me perdre entièrement : au lieu qu'un directeur m'aurait au moins aidée à éviter les occasions d'offenser Dieu.

Sa souveraine majesté me fit dès-lors beaucoup de grâces ; et, sur la fin des neuf mois que je passai dans cette solitude, quoique je ne fusse pas si soigneuse de ne la pas offenser que ce livre m'enseignait, et que je passasse par dessus beaucoup de choses que j'aurais dû pratiquer, parce qu'il paraissait impossible d'agir avec tant d'exactitude, je prenais garde néanmoins de ne point tomber dans quelque péché mortel. Plût à Dieu que j'eusse toujours usé d'une semblable vigilance ! Mais quant aux péchés véniels, je n'en tenais pas grand compte ; et ce fut là mon grand mal.

DE L'ORAISON.

Marchant dans ce chemin, il plut à Notre-Seigneur de me donner l'oraison de quiétude, et quelquefois celle d'union, encore que je ne compris rien ni à l'une ni à l'autre, et que j'ignorasse le prix de cette faveur que je crois qu'il m'eût été fort avantageux de connaître.

Cette oraison d'union durait très-peu, et moins, à ce que je crois, qu'un *Ave, Maria* ; mais elle produisait un tel effet dans mon âme que bien que je n'eusse pas encore vingt ans, je me trouvais dans un si grand mépris du monde, qu'il me semblait que je le voyais sous mes pieds, et avais compassion de ceux qui s'y trouvaient engagés, quoiqu'ils ne s'occupassent qu'à des choses permises.

Ma manière d'oraison était de tâcher, autant que je le pouvais, d'avoir toujours Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au dedans de moi ; et lorsque je considérais quelque une des actions de sa vie, je me la présentais dans le fond de mon cœur. Mais j'employais la plupart de mon temps à lire de bons livres, et c'était là tout mon plaisir, parce que Dieu ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement, et de me servir de l'imagination. J'étais si grossière que, quelque peine que je prisse, je ne pouvais me représenter au dedans de moi l'humanité de Jésus-Christ.

Encore que, par cette voie de ne pouvoir agir par l'entendement, on

arrive plus tôt à la contemplation , pourvu que l'on persévère , elle est extrêmement pénible , à cause que , la volonté n'ayant point de quoi s'occuper , ni l'amour d'objet présent qui l'arrête , l'âme demeure comme sans appui et sans exercice dans une sécheresse et une solitude difficiles à supporter ; d'où il arrive qu'elle se trouve combattue par les diverses pensées qui lui viennent. Ceux qui sont dans cette disposition ont besoin d'une plus grande pureté de cœur que ceux qui peuvent agir par l'entendement , à cause que ces derniers , se représentant le néant du monde , ce que nous devons à Jésus-Christ , ce qu'il a souffert pour nous , le peu de service que nous lui rendons , et les grâces qu'il fait à ceux qui l'aiment , en tirent des instructions pour se défendre des mauvaises pensées , et fuir les occasions qui pourraient les faire tomber dans le péché. Ainsi , comme ceux qui sont privés de cet avantage sont en plus grand péril , ils doivent beaucoup s'occuper à de saintes lectures , pour en tirer le secours qu'ils ne peuvent trouver dans eux-mêmes. Cette manière de prier sans que l'entendement agisse est si pénible , et la lecture , quelque brève qu'elle soit , est si nécessaire pour recueillir et suppléer à l'oraison mentale , que si le directeur ordonne sans cette aide de demeurer longtemps en oraison , il sera impossible de lui obéir , et la santé des personnes qu'il conduira de la sorte se trouvera altérée par une aussi grande peine que sera celle qu'elles souffriront.

J'ai maintenant , ce me semble , sujet de croire que ç'a été par une conduite particulière de Dieu que , durant dix-huit ans que je demeurai dans de si grandes sécheresses , manque de savoir méditer , je ne trouvais personne qui m'enseignât cette manière d'oraison , parce qu'il m'aurait été impossible à mon avis de la pratiquer. Ainsi , excepté lorsque je venais de communier , je n'osais jamais m'engager à prier que je n'eusse un livre , et je n'appréhendais pas moins de demeurer en oraison sans cette assistance , qu'un homme craindrait de s'engager à combattre seul contre plusieurs. Ce livre m'était comme un second ou un bouclier pour me défendre de la distraction que tant de diverses pensées pouvaient me donner , et il m'assurait et me consolait , parce qu'il faisait que ces sécheresses ne m'arrivaient guère ; au lieu que je ne manquais jamais d'y tomber quand je n'avais point mon livre , et mon âme s'égarait dans ses pensées ; mais je n'avais pas plutôt pris un livre qu'elle se recueillait , et mon esprit , comme attiré doucement par ce moyen , devenait calme et tranquille. Quelquefois même il me suffisait d'ouvrir le livre , sans avoir besoin de passer outre : d'autres fois je lisais un peu , et d'autrefois je lisais beaucoup , selon la grâce que Notre-Seigneur me faisait.

Il me paraissait alors qu'avec des livres et de la solitude , je n'avais rien à appréhender , et je crois qu'étant assistée de Dieu , cela se serait trouvé véritable , si un directeur ou quelque autre personne m'eût avertie de fuir les occasions , et m'eût aidée à ne point différer d'en sortir lorsque j'y serais tombée. Que si le démon m'eût en ce temps-là

attaquée ouvertement, il me semble que je ne me serais jamais laissée aller à commettre encore de grands péchés ; mais il était si artificieux, et moi si mauvaise, que je profitais peu de mes bonnes résolutions, quoiqu'elles me servissent beaucoup pour pouvoir souffrir avec autant de patience qu'il plut à Notre-Seigneur de m'en donner, en d'aussi grands maux que furent ceux que j'endurai dans ces terribles maladies. J'ai sur cela pensé cent fois avec étonnement quelle est l'infinie bonté de Dieu, et je ne saurais, sans en ressentir beaucoup de joie, considérer la grandeur de ses miséricordes. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir fait voir si clairement que je n'ai point eu de bon dessein dont il ne m'ait récompensée, même dès cette vie. Quelque imparfaites et mauvaises que fussent mes œuvres, mon divin Sauveur les perfectionnait et les rendait bonnes : il cachait mes péchés, obscurcissait les yeux de ceux qui les voyaient, pour les empêcher de les apercevoir ; et, s'il arrivait qu'il les remarquassent, ils les effaçaient de leur mémoire. Ainsi je puis dire qu'il couvrait mes fautes pour les rendre imperceptibles, et qu'il faisait éclater la vertu qu'il mettait en moi comme malgré moi.

Mais il faut revenir à mon sujet, pour obéir à ce que l'on m'a commandé : sur quoi je me contenterai de dire que si je m'engageais à rapporter particulièrement la conduite que Dieu a tenue envers moi dans ces commencements, j'aurais besoin de beaucoup plus d'esprit que je n'en ai pour pouvoir faire connaître les infinies obligations dont je lui suis redevable, et quelle a été mon extrême ingratitude qui me les a fait oublier : qu'il soit à jamais béni de l'avoir soufferte ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Préjudice que la Sainte dit avoir toujours reçu des demi-savants. Dieu se sert d'elle pour retirer son confesseur d'un grand péril. La maladie de la Sainte la réduit en tel état qu'on la crut morte.

J'ai oublié de dire que, durant l'année de mon noviciat, des choses qui étaient de peu de conséquence en elles-mêmes me causèrent beaucoup de chagrin, parce que l'on m'accusait souvent sans raison ; et qu'étant fort imparfaite, j'avais peine à le souffrir ; mais la joie de me voir religieuse me les faisait supporter. Comme j'aimais la solitude et pleurais quelquefois pour mes péchés, les sœurs s'imaginaient et disaient entre elles que je n'étais pas contente. J'étais néanmoins affectionnée à toutes les choses de la religion : il n'y avait que le mépris que j'avais peine à souffrir, tant je désirais d'être estimée. Du reste j'étais exacte en tout ce que je faisais, et il ne paraissait rien en moi que de vertueux. Cela ne me justifie pas toutefois, parce que je ne pouvais ignorer que j'y recherchais ma satisfaction, et qu'ainsi mon ignorance dans le reste ne pouvait servir d'excuse, si ce n'en est une que, ce monastère n'étant pas établi dans une grande perfection, ma malice faisait que je laissais ce qui s'y faisait de bon, pour suivre ce qu'il y avait de mauvais.

Il y avait alors une religieuse malade d'une effroyable maladie, qui lui

causa bientôt la mort. C'étaient des ulcères qui s'étaient faits en son ventre, par lesquels elle rendait la nourriture qu'elle prenait. Ce mal, qui donnait de l'horreur à toutes les sœurs, ne produisit d'autre effet en moi que de me faire admirer la patience de cette bonne religieuse. Je disais à Dieu que, s'il lui plaisait de m'en accorder une semblable, il n'y avait rien que je ne fusse prête à souffrir : et il me semble que j'étais véritablement dans cette disposition, parce que j'avais un si violent désir de jouir des biens éternels, que j'étais résolue d'embrasser tous les moyens qui me les pouvaient procurer. Je ne saurais assez m'étonner que je fusse alors dans ce sentiment ; car je ne me sentais point encore avoir cet amour pour Dieu, qu'il me paraît avoir eu depuis que j'ai commencé à faire oraison. J'étais seulement éclairée d'une certaine lumière qui me faisait considérer comme digne de mépris tout ce qui prend fin, et comme d'un prix inestimable ces biens célestes et permanents que l'on peut acquérir par le détachement des biens périssables et passagers. Dieu exauça ma prière. Deux ans n'étaient pas encore accomplis, que je me trouvais en tel état, qu'encore que mes souffrances ne fussent pas de la même nature que celles de cette bonne religieuse, je crois qu'elles n'étaient pas moins grandes, comme on pourra le connaître par ce que je vais dire.

Le temps de faire des remèdes pour ma guérison étant venu, mon père, ma sœur, et cette religieuse qui avait tant d'amitié pour moi, et qui sortit pour m'accompagner, me firent transporter, avec toute l'affection imaginable, au lieu destiné pour cette cure. Alors le démon commença à jeter le trouble dans mon âme, et Dieu tira du bien de ce mal.

Il y avait en ce lieu-là un ecclésiastique qui avait d'assez bonnes qualités, et de l'esprit, mais qui n'était que médiocrement savant. Je le pris pour mon confesseur, parce que j'ai toujours aimé les gens de lettres ; et les demi-savants m'ont fait tant de tort, que j'ai connu par expérience qu'il vaut mieux en avoir qui ne soient pas du tout savants, pourvu qu'ils soient vertueux et de bonnes mœurs, parce que se défiant d'eux-mêmes, et moi ne m'y fiant pas non plus, ils ne font rien sans en demander conseil à des gens habiles, et ceux-là ne m'ont jamais trompée ; au lieu que ces demi-savants l'ont souvent fait, quoiqu'ils n'en eussent pas l'intention, mais seulement parce qu'ils n'en savaient pas davantage, et que les croyant capables, je ne me tenais pas obligée à faire plus que ce qu'ils me conseillaient. Ils me conduisaient par une voie large, ne faisaient passer des péchés mortels que pour des péchés véniels, ne comptaient pour rien les véniels ; et j'étais si mauvaise que s'ils m'eussent traitée avec plus de rigueur, je pense que j'en aurais cherché d'autres.

Une telle conduite m'a été si préjudiciable, que je me suis crué obligée de la remarquer ici, afin d'avertir les autres d'éviter un si grand mal. Mais cela ne m'excuse pas devant Dieu, parce qu'elle était par

elle-même si dangereuse, et les fautes qu'elle me faisait commettre si grandes, que cela seul devait suffire pour m'empêcher d'y tomber. Je crois que Dieu permit, pour punition de mes péchés, que ces confesseurs se trompassent et me trompassent de la sorte, et je trompai d'autres personnes en leur disant ce qu'ils me disaient. Je demurai durant plus de dix-sept ans dans cet aveuglement, et jusqu'à ce qu'un savant religieux de l'ordre de saint Dominique commença à me détromper, et que des pères jésuites achevèrent de me faire connaître combien cette conduite était dangereuse, et me firent appréhender le péril où elle me mettait, comme je le dirai dans la suite.

Lorsque je commençai de me confesser à ce prêtre séculier, il me prit en fort grande affection, parce que, depuis que j'étais religieuse, je m'accusais de peu de fautes en comparaison de celles dont je me suis accusée dans la suite de ma vie. Il n'avait aucune mauvaise intention dans cette affection qu'il me portait; mais elle était si excessive qu'elle ne pouvait passer pour bonne. Je lui faisais connaître que, pour rien au monde, je n'aurais voulu offenser Dieu en des choses importantes; et il m'assurait qu'il était dans la même disposition. Ainsi nous entrâmes en de grandes communications; et comme mon esprit était plein des pensées de la grandeur de Dieu, et mon plaisir, dans ces conversations, de parler de lui, cet amour pour sa divine majesté d'une personne aussi jeune que j'étais alors, donna tant de confusion à cet ecclésiastique, qu'il se résolut de me déclarer l'état déplorable où il était; car il y avait près de sept ans qu'il était engagé dans une affection très-périlleuse avec une femme de ce même lieu, et il ne laissait pas de dire la messe, ce qui était une chose si publique, qu'elle l'avait ruiné de réputation, sans que l'on osât néanmoins lui en parler. Comme je l'aimais beaucoup, cela me donna une extrême compassion, parce que j'étais dans un tel aveuglement, que je considérais comme une vertu d'aimer les personnes qui nous aiment. Que maudite soit cette maxime, lorsqu'elle s'étend jusqu'à nous porter à faire des choses contraires à la loi de Dieu. C'est l'une de ces folies qui trompe le monde, et qui me trompait comme les autres; car c'est à Dieu seul que nous sommes redevables de tout le bien que nous recevons des hommes; et ainsi comment peut-on attribuer à la vertu de ne point rompre les amitiés qui lui sont désagréables et qui l'offensent? « Malheureux monde, que vous êtes aveugle! que votre aveuglement est périlleux! et que vous me feriez, Seigneur, une grande grâce, s'il vous plaisait de me rendre très-ingrate envers lui, et que je ne le fusse point envers vous! » Pour m'éclaircir encore davantage de cette affaire, je m'informai particulièrement des personnes du logis où cet ecclésiastique demeurait, et j'appris que, si quelque chose le pouvait excuser dans le malheureux état où il se trouvait, c'était que cette méchante femme lui avait donné et l'avait obligé de porter à son cou, pour l'amour d'elle, une médaille de cuivre où il y avait un sort, et que l'on n'avait jamais pu le faire résoudre à la quitter. Je ne suis pas per-

suadée de tout ce que l'on dit de ces sortilèges ; mais je dirai ce que j'en ai vu, afin que les hommes se gardent de ces détestables créatures qui, après avoir renoncé à toute crainte de Dieu, et à la pudeur que leur sexe les oblige d'avoir en si grande recommandation, sont capables de commettre toute sorte de crimes pour satisfaire aux passions que le démon leur inspire. Quelque grande pécheresse que je sois, je n'ai jamais été tentée d'ajouter foi, ni d'avoir recours à ces moyens diaboliques ; je n'ai jamais eu intention de mal faire ; et je n'aurais jamais voulu, quand je l'aurais pu, contraindre quelqu'un de m'aimer, parce que Dieu m'a empêchée de tomber dans ces crimes, où, s'il m'eût abandonnée à moi-même, je serais tombée comme les autres, n'y ayant en moi que misères et faiblesse. Lorsque j'eus appris tout ce particulier, je témoignai à cet ecclésiastique plus d'affection qu'auparavant : en quoi mon intention était bonne ; mais ma conduite ne l'était pas, puisque l'on ne doit jamais faire le moindre mal pour en tirer du bien, quelque grand qu'il soit. Je ne lui parlais presque toujours que de Dieu, et cela put lui servir ; mais je crois que cette grande amitié qu'il avait pour moi fut ce qui le fit résoudre à me remettre entre les mains cette médaille. Je la fis jeter dans la rivière, et il se trouva aussitôt comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil. Tout ce qu'il avait fait durant un si long-temps se représenta à ses yeux ; il en fut épouvanté, connut la grandeur de son péché, et en conçut de l'horreur. Je ne doute point que la sainte Vierge ne l'ait extrêmement assisté en cette rencontre ; car il avait une grande dévotion pour la fête de la Conception, et la solennisait très-particulièrement. Il abandonna entièrement cette malheureuse femme, et ne pouvait se lasser de rendre grâces à Dieu de lui avoir ouvert les yeux pour sortir d'un si grand aveuglement. Il mourut au bout d'un an que j'avais commencé à le voir, et il en avait passé plusieurs au service de Dieu. Je n'ai jamais cru que l'affection qu'il me portait fût mauvaise, quoiqu'elle eût pu être plus pure, et il s'est rencontré des occasions où j'aurais pu commettre de grandes fautes, si je n'avais toujours appréhendé d'offenser Dieu ; mais, comme je l'ai déjà dit, je n'aurais jamais voulu faire ce que j'aurais cru être un péché mortel ; et il me semble que cette disposition, dans laquelle cet ecclésiastique me voyait, augmentait l'affection qu'il avait pour moi, parce que, si je ne me trompe, les hommes estiment beaucoup plus les femmes lorsqu'ils les voient portées à la vertu, et elles acquièrent par ce moyen un plus grand pouvoir sur leur esprit, comme on le connaît dans la suite. Ainsi je suis persuadée que Dieu fera miséricorde à ce prêtre ; car il mourut dans de fort bonnes dispositions, très-détaché de ce dangereux commerce, et il semble que Notre-Seigneur voulût le sauver par le moyen que j'ai dit.

J'eus durant trois mois de très-grandes douleurs au lieu dont je viens de parler, parce que les remèdes étaient plus forts que la délicatesse de ma complexion ne pouvait porter. Les médecins qui me virent durant les deux premiers mois me mirent presque à l'extrémité, et ce mal

de cœur si extraordinaire, pour lequel on me traitait, s'augmenta avec tant de violence, qu'il me semblait quelquefois qu'on me l'arrachait avec des ongles de fer; et il me mettait dans un tel état, que l'on appréhendait que l'excès d'une douleur si insupportable ne passât jusqu'à la rage. La fièvre ne me quittait point; les médecines que l'on m'avait données sans discontinuation durant un mois m'avaient si extrêmement abattue que j'étais réduite à ne pouvoir prendre que des bouillons; le feu qui dévoiraient mes entrailles fit que mes nerfs se retirèrent avec des douleurs si excessives, que je n'avais ni jour ni nuit un seul moment de repos; et tant de maux joints ensemble me mirent dans une profonde tristesse.

Mon père me ramena alors au lieu d'où j'étais partie, les médecins me virent encore, et perdirent toute espérance de me guérir, parce que, outre tous ces maux, j'étais étique. Mais ce qui me donnait de la peine n'était pas de me voir condamnée par eux, c'étaient les douleurs que ce retirement de nerfs me faisait souffrir depuis la tête jusqu'aux pieds; et qu'ils disaient eux-mêmes être des plus grandes que l'on saurait endurer. Ainsi l'on aurait pu dire que j'aurais été à plaindre dans un si étrange tourment, si mes péchés ne l'eussent bien mérité.

Trois mois se passèrent dans cette souffrance, et on ne comprenait pas comment il était possible que je résistasse à tant de maux joints ensemble. Ils étaient tels que je ne puis m'en souvenir sans étonnement, et ne point considérer comme une grâce particulière de Dieu la patience qu'il me donna, et que l'on connaissait visiblement venir de lui seul. L'histoire de Job, que j'avais lue dans les Morales de saint Grégoire, me servit beaucoup, et il paraît que Dieu, pour me donner la force de supporter tant de douleurs, me prépara par cette lecture et par le secours que je tirais aussi de ce que je commençais à faire oraison. Tous mes entretiens n'étaient qu'avec lui seul, et j'avais presque toujours dans l'esprit et dans la bouche ces paroles de Job, que je sentais, ce me semblait, me fortifier : *Après avoir reçu tant de bienfaits de la main de Dieu, pourquoi ne souffrirais-je pas avec patience les maux qu'il m'envoie ?*

Je fus travaillée de la sorte que je viens de dire, depuis le mois d'avril jusqu'au 15 d'août; mais principalement les trois derniers mois; et alors la fête de l'Assomption de la sainte Vierge étant venue, et ayant toujours aimé à me confesser souvent, je voulus me confesser. On crut que c'était l'appréhension de la mort qui m'y portait, et mon père pour me rassurer ne voulut pas me le permettre. O amour qui ne procédez que d'une excessive tendresse naturelle! combien êtes-vous à craindre, puisque encore que mon père fût si sage et si bon catholique, l'affection qu'il avait pour moi me pouvait être si préjudiciable! Il me prit, cette même nuit, une défaillance qui dura près de quatre jours, sans qu'il me restât aucun sentiment. On me donna durant ce temps le sacrement de l'extrême-onction; on croyait à tous moments que j'allais

rendre l'esprit : on me récitait le *Credo*, comme si j'eusse été en état de pouvoir l'entendre ; et l'on doutait si peu que je ne fusse morte, que lorsque je revins à moi, je trouvai sur mes yeux de la cire de la bougie que l'on avait présentée pour voir si j'étais passée. Dans la douleur qu'avait mon père de m'avoir empêchée de me confesser, il poussait des cris jusqu'au ciel, il adressait ses prières à Dieu, et je ne saurais trop louer son infinie bonté d'avoir daigné les entendre. La fosse pour m'enterrer avait, durant un jour et demi, été ouverte dans notre monastère, et un service fait pour moi dans un couvent de religieux de notre ordre, lorsqu'il plut à Dieu de me faire revenir comme des portes de la mort. Je me confessai aussitôt, et communiai en répandant quantité de larmes ; mais il me semble que ces larmes ne procédaient pas du seul regret d'avoir offensé Dieu ; ce qui aurait suffi pour me sauver, si ces péchés que l'on ne faisait passer que pour véniels, et que j'ai connu clairement depuis être mortels, n'y eussent point apporté d'obstacle. Car, encore que les douleurs que je souffrais fussent insupportables et qu'il me restât peu de sentiment, il me semble que je me confessai entièrement de toutes les choses en quoi je croyais avoir offensé Dieu ; et il m'a fait cette grâce entre tant d'autres, que, depuis que j'ai commencé à me confesser, je n'ai point manqué à m'accuser de tout ce que j'ai cru être péché, quoique véniel. Je suis néanmoins persuadée que, si je fusse morte, mon salut était fort douteux, à cause de l'ignorance de mes confesseurs, et que j'étais si mauvaise. Ainsi je ne saurais penser sans trembler à la manière dont Dieu voulut me conserver comme par miracle.

Pouvez-vous, mon âme, trop considérer la grandeur de ce péril d'où Notre-Seigneur vous tira ? et quand votre amour pour lui ne vous empêcherait pas désormais de l'offenser, la crainte ne devrait-elle pas vous retenir, puisqu'il pourrait vous ôter la vie lorsque vous vous trouveriez dans un état encore mille fois plus dangereux ? Je crois même que je pourrais, sans exagérer, dire mille et mille fois au lieu de mille, quand je devrais être reprise par celui qui, en me commandant d'écrire ma vie, m'a ordonné de me modérer en ce qui regarde l'aveu de mes péchés, dans lesquels je ne me flatte que trop. Je le conjure au nom de Dieu, de trouver bon que je les fasse connaître sans en rien dissimuler, afin de mieux faire voir combien la miséricorde de Dieu est admirable, et avec quelle patience il supporte nos offenses. Qu'il soit béni à jamais ! Je le prie de me réduire plutôt en cendre que de souffrir que je sois si malheureuse que de cesser de l'aimer.

CHAPITRE VI.

Extrémités où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse faiblesse. Elle se fait ramener dans son monastère, et demeure percluse durant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispositions intérieures. Elle a recours à saint Joseph, et recouvre la santé par son intercession. Grandes louanges de ce saint.

Dieu seul connaît jusqu'à quel point allaient les incroyables dou-

leurs que je souffris en suite de cette défaillance qui me dura quatre jours. Ma langue était toute déchirée à force de l'avoir mordue, et mon gosier en tel état, tant par mon extrême faiblesse, qu'à cause que je n'avais rien pris durant ce temps, que, l'eau même n'y pouvant passer, j'étais comme étranglée. Il me semblait que mes os n'avaient plus de liaison; j'avais un étourdissement de tête incroyable; j'étais toute ramassée comme un peloton sans pouvoir non plus remuer ni les bras, les mains et les pieds, que si j'eusse été morte, et il me semble que j'avais seulement la liberté de remuer un doigt de la main droite; je ne pouvais souffrir que l'on me touchât pour peu que ce fût, et s'il était besoin de me faire changer de place, il fallait que ce fût avec un linceul que deux personnes tenaient par les deux bouts. Je demurai ainsi jusqu'au dimanche des Rameaux, sans aucun soulagement lorsqu'on me touchait; mais mes douleurs cessaient assez souvent, pourvu que l'on ne me touchât point, et dans la crainte où j'étais que la patience ne me manquât, je me tenais heureuse de voir que ces douleurs si aiguës n'étaient pas continuelles, quoique les frissons de la fièvre double-quarte qui me restait fussent si grands qu'ils pussent passer pour insupportables, et que mon dégoût fût extrême.

Je désirais avec tant d'ardeur de retourner dans notre monastère, que, ne pouvant me résoudre d'attendre davantage, je m'y fis ramener en cet état. Ainsi l'on me revit en vie lorsque l'on me croyait morte, mais avec un corps plus que mourant, et qu'on ne pouvait regarder sans compassion. Ma faiblesse allait au-delà de tout ce qui se peut dire : il ne me restait que les os, et cela dura plus de huit mois. Je demurai ensuite durant près de trois ans toute percluse, quoique avec un peu d'amendement; et, lorsque je commençai à me pouvoir traîner, je rendis de grandes actions de grâces à Dieu. Je souffris tous ces maux avec beaucoup de résignation à sa volonté, et les derniers avec joie, parce qu'ils me paraissaient n'être rien en comparaison des premiers; mais, quand ils auraient toujours duré, je me trouvais très-disposée à me soumettre à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner de moi. Il me semble que mon désir de guérir n'était que pour pouvoir m'occuper à l'oraison dans la solitude, en la manière qu'on me l'avait enseignée, parce qu'il n'y avait point dans l'infirmerie de lieu propre pour cela. Je me confessais fort souvent et parlais beaucoup de Dieu; toutes les sœurs en étaient édifiées, et s'étonnaient de la patience que Notre-Seigneur me donnait, leur paraissant impossible, sans son secours, que je souffrisse avec plaisir de si grands maux.

Je ne saurais trop le remercier de la grâce dont il me favorisait de pouvoir faire oraison, parce qu'elle me faisait comprendre quel bonheur c'est de l'aimer, et que je sentais alors en moi des dispositions à la vertu que je n'avais point auparavant, quoiqu'elles ne fussent pas encore assez fortes pour m'empêcher de l'offenser. Je ne disais du mal de personne, et j'excusais celles dont on se plaignait, parce que j'avais tou-

jours devant les yeux que je devais traiter les autres comme j'aurais voulu que l'on me traitât. Je ne perdais donc point l'occasion d'en user ainsi, quoique ce ne fût pas si parfaitement que je ne fisse des fautes en quelques rencontres; mais j'évitais pour l'ordinaire d'en commettre. Celles avec qui je conversais plus particulièrement en étaient si persuadées, qu'elles croyaient n'avoir rien à appréhender de moi sur ce sujet; ce qui n'empêche que je n'aie un grand compte à rendre à Dieu du mauvais exemple que je leur donnais en d'autres choses. Je prie sa divine majesté de me le pardonner, et de ce que j'étais la cause de plusieurs maux, quoique mon intention ne fût pas si mauvaise qu'étaient les effets de ma mauvaise conduite.

J'entrai dans un grand amour de la solitude, et prenais tant de plaisir de penser à Dieu et d'en parler, que si je trouvais quelqu'un avec qui m'en entretenir, sa conversation m'était beaucoup plus agréable que toute la politesse, ou pour mieux dire la grossièreté du monde. Je me confessais et communiais souvent; j'étais très-affectionnée à lire de bons livres, et j'avais un tel repentir de mes péchés, que je n'osais quelquefois faire oraison, tant j'appréhendais l'extrême peine que la pensée d'avoir offensé Dieu me donnait, et qui me tenait lieu d'un grand châtiement. Cela augmenta encore de telle sorte, que je ne sais à quoi comparer le tourment que j'en souffrais; ce n'était pas la crainte qui le causait; car je n'en avais aucune; mais c'était le souvenir des faveurs que Notre-Seigneur me faisait dans l'oraison, de tant d'autres obligations que je lui avais, et de mon extrême ingratitude. Les larmes que je répandais en si grande abondance pour mes péchés m'affligeaient au lieu de me consoler, lorsque je considérais que je n'en devenais pas meilleure, et que toutes les résolutions que je faisais, et la peine que je prenais pour m'en corriger, ne m'empêchaient pas d'y retomber quand les occasions s'en offraient. Il me semblait que ces larmes n'étaient que des larmes feintes, et que mon repentir n'était qu'une dissimulation, qui me rendait encore plus coupable par le mauvais usage que je faisais de ces larmes qu'il plaisait à Dieu de me donner.

Je tâchais dans mes confessions de ne rien dire que de nécessaire, et il me semble que je faisais tout ce que je pouvais pour me rendre Dieu favorable; mais mon malheur venait de ce que je ne coupais pas la racine des occasions qui donnaient sujet à mes fautes, et de ce que je ne tirais presque point de secours de mes confesseurs; car s'ils m'eussent avertie du péril où je me trouvais, et m'eussent dit que j'étais obligée de renoncer entièrement à ces dangereuses conversations, je ne doute point qu'ils n'eussent remédié à ce mal, et fait cesser toutes mes peines, parce que j'avais tant d'horreur du péché mortel, que si l'on m'eût fait connaître que j'y étais tombée, je n'aurais pu souffrir d'y demeurer seulement durant un jour.

Toutes ces marques de la crainte que j'avais d'offenser Dieu étaient des effets de mon oraison, et cette crainte était tellement enveloppée et

comme étouffée par mon amour pour lui, qu'elle ne me pouvait permettre de penser au châtement que j'aurais dû appréhender. Durant tout le temps que je fus si malade, je pris un grand soin de ne point commettre de péchés mortels ; mais je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et ce désir fut cause de mon mal. Me trouvant percluse, quoique si jeune, et voyant l'état où les médecins de la terre m'avaient mise, je résolus de recourir à ceux du ciel pour obtenir ma guérison. Je supportais néanmoins mon mal si patiemment, que je pensais quelquefois que, si cette santé que je souhaitais tant devait être cause de ma perte, il m'était beaucoup meilleur de demeurer comme j'étais ; mais je servirais mieux Dieu si j'étais saine : en quoi je me trompais fort, rien ne nous étant si avantageux que de nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile. Je commençai donc à demander que l'on dit des messes pour moi, et que l'on fit des prières approuvées, n'ayant pu souffrir certaines dévotions de quelques personnes, et particulièrement de femmes que l'on a connues depuis être superstitieuses.

DÉVOTION DE LA SAINTE POUR SAINT JOSEPH

Je pris pour patron et pour intercesseur le glorieux saint Joseph, je me recommandai beaucoup à lui, et j'ai reconnu depuis que ce grand saint m'a donné, en cette occasion et en d'autres où il allait même de mon honneur et de mon salut, une plus grande et plus prompte assistance que je n'aurais osé la lui demander. Je ne me souviens pas de l'avoir jusqu'ici prié de rien que je n'aie obtenu, ni ne puis penser sans étonnement aux grâces que Dieu m'a faites par son intercession, et aux périls dont il m'a délivrée, tant pour l'âme que pour le corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres saints la grâce de nous secourir dans de certains besoins ; mais je sais par expérience que saint Joseph nous secourt en tous ; comme si Notre-Seigneur voulait faire voir que, de même qu'il lui était soumis sur la terre, parce qu'il lui tenait lieu de père et en portait le nom, il ne peut dans le ciel lui rien refuser. D'autres personnes à qui j'ai conseillé de se recommander à lui l'ont éprouvé comme moi ; plusieurs y ont maintenant une grande dévotion ; et je reconnais tous les jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire.

Je n'oubliais rien de tout ce qui pouvait dépendre de moi pour faire que l'on célébrât sa fête avec grande solennité ; en quoi, bien que mon intention fût bonne, j'agissais fort imparfaitement, parce qu'il y entraît plus de vanité que de cet esprit de piété qui est simple et tout intérieur. Car j'étais si imparfaite, que je mêlais toujours de grands défauts au bien que Notre-Seigneur m'inspirait de faire, tant j'étais naturellement vaine et curieuse : je le prie de tout mon cœur de me le pardonner. L'expérience que j'avais des grâces que Dieu accorde par l'intercession de ce grand saint me faisait souhaiter de pouvoir persuader à tout le

monde d'avoir une grande dévotion pour lui, et je n'ai connu personne qui en ait une véritable, et la lui ait témoignée par ses actions, qui ne se soit avancé dans la vertu. Je ne me souviens point de lui avoir, depuis quelques années, rien demandé le jour de sa fête, que je n'aie obtenu; et s'il se rencontrait quelque imperfection dans l'assistance que j'implorais de lui, il en réparait le défaut pour la faire réussir à mon avantage. Si j'avais la liberté d'écrire tout ce que je voudrais, je rapporterais plus particulièrement, avec grand plaisir, les obligations que j'ai à ce glorieux saint, et que d'autres personnes lui ont comme moi; mais pour demeurer dans les bornes que l'on m'a prescrites, je passerai plus légèrement que je ne le désirerais sur plusieurs choses, et m'étendrai sur d'autres plus que je ne devrais, par mon peu de discrétion en tout ce que je fais. Je me contenterai donc en cette rencontre de prier, au nom de Dieu, ceux qui n'ajouteront pas foi à ce que je dis, de le vouloir éprouver; et ils connaîtront par expérience combien il est avantageux de recourir à ce grand patriarche, avec une dévotion particulière. Les personnes d'oraison lui doivent, ce me semble, être fort affectionnées; car je ne comprends pas comment l'on peut penser à tout le temps que la sainte Vierge demeura avec Jésus-Christ enfant, sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il leur rendit; et ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison n'ont qu'à prendre cet admirable saint pour leur guide, afin de ne se point égarer. Dieu veuille que je ne me sois point égarée moi-même dans la hardiesse que j'ai prise de lui parler, et de publier le respect que je lui porte, après avoir tant manqué à le servir et à l'imiter! Ma guérison fut un effet de son pouvoir: je sortis du lit; je marchai; je cessai d'être percluse; et le mauvais usage que je fis d'une telle grâce fut un effet de mon peu de vertu.

Qui aurait pu s'imaginer que je fusse sitôt tombée, après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, après qu'il avait commencé à me donner des vertus qui devaient m'animer à le servir, après qu'il m'avait retirée d'entre les bras de la mort, et du péril d'une condamnation éternelle; et après avoir comme ressuscité mon âme aussi bien que mon corps, en sorte que toutes les personnes qui m'avaient vue dans un état si déplorable ne pouvaient alors voir sans étonnement que je fusse encore en vie? « Mais peut-on, mon Dieu, nommer une vie celle que l'on passe au milieu de tant de dangers? Il me semble néanmoins qu'écrivant ceci, je pourrais, me confiant en votre assistance et en votre miséricorde, dire avec saint Paul, quoique non pas si parfaitement que lui: *Je ne vis plus, mais c'est vous, mon Créateur, qui vivez en moi* depuis quelques années, parce que je vois, ce me semble, que vous me conduisez par la main, et m'inspirez une ferme résolution dont j'ai éprouvé l'effet en plusieurs rencontres, de ne rien faire de contraire à votre volonté, quoique je vous aie sans doute offensé en beaucoup de choses sans le connaître. Je crois aussi qu'il n'y a rien que je ne fisse de

« tout mon cœur pour votre service, si j'en rencontrais des occasions, « ainsi qu'il y en a eu quelques-unes où je vous ai été fidèle par votre assistance; et il me semble que je n'aime ni le monde ni ce qui est dans le monde, et que, hors de vous seul, mon Dieu, qui êtes tout mon bonheur et toute ma joie, je considère tout le reste comme des choses fort pesantes. Il se peut faire que je me trompe; mais vous, Seigneur, qui voyez le fond de mon cœur, vous savez que mes sentiments sont conformes à mes paroles. Quel sujet n'aurais-je pas toutefois d'appréhender, si vous cessiez de m'assister, connaissant comme je fais, que je n'ai de force et de vertu, qu'autant qu'il vous plaît de m'en donner! Mais dans cette opinion que j'ai de moi-même n'entre-t-il point, ô mon Sauveur, quelque présomption qui vous porte à m'abandonner? Détournez, s'il vous plaît, de moi un si grand malheur par votre bonté et par votre miséricorde. Je ne sais comment nous pouvons aimer une vie pleine de tant de dangers : cela me paraissait impossible, et m'est néanmoins arrivé diverses fois. Puis-je donc cesser de craindre, voyant que, pour peu que vous vous éloigniez de moi, mes bonnes résolutions ne m'empêchent pas de tomber? Que vous soyez béni à jamais de ce qu'encore que je vous aie abandonné, vous ne m'avez pas abandonnée de telle sorte que votre main secourable ne m'ait souvent relevée. Je ne saurais dire et serai bien fâchée de le pouvoir dire, combien de fois il vous a plu de me faire cette grâce, ainsi qu'on le verra dans la suite. »

CHÂPITRE VII.

La Sainte, après être guérie, se rengage en des conversations dangereuses, et, par fausse humilité, n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la clôture est nécessaire dans les monastères des femmes, et quel mal c'est de mettre des filles dans les maisons non réformées. Jésus-Christ apparaît à la Sainte avec un visage sévère. Elle engage son père à faire oraison; il y fait un grand progrès, et meurt saintement. La Sainte sort de son monastère pour l'assister. Un religieux dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se passait en elle-même, parce qu'elle n'était pas encore détachée de ces conversations inutiles et dangereuses. Quelle peine c'est à une âme qui aime Dieu, de recevoir de lui des faveurs au lieu de châtiments, lorsqu'elle l'offense encore; et combien grand est le besoin de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.

Je me rengageai alors dans tant d'occasions si périlleuses que, passant d'un divertissement à un autre, et de vanité en vanité, mon âme tomba dans un tel dérèglement que j'avais honte d'oser m'approcher de Dieu par une communication telle qu'est celle dont il nous favorise dans l'oraison; et, à mesure que mes péchés se multipliaient, je perdais le goût qui se rencontre dans la pratique des vertus. « En quoi je voyais clairement, mon Dieu, que ce n'était pas vous qui vous retirez de moi, mais que c'était moi qui me retirais de vous. » Ainsi, me trouvant trompée par le plus grand artifice dont le démon se puisse servir, et me voyant si malheureuse, je commençai, sous prétexte d'humilité, à crain-

dre de faire oraison. Je crus que, puisque nulle autre n'était plus imparfaite que moi, je devais suivre le train ordinaire, et me contenter des prières vocales, auxquelles j'étais obligée, sans oser converser avec Dieu par l'oraison mentale, dans le même temps que je méritais d'être en la compagnie des démons.

Étant en cet état, je trompais le monde, parce qu'il ne paraissait rien en moi dans l'extérieur que de louable, et il n'y avait point de sujet de blâmer les autres religieuses de la bonne opinion qu'elles en avaient. Je n'agissais pas néanmoins en cela avec dissimulation, ni à dessein de paraître avoir plus de piété que je n'en avais ; car, par la grâce de Dieu, je ne me souviens point de l'avoir jamais offensé par hypocrisie ou par vaine gloire. J'en avais au contraire tant d'aversion, qu'aussitôt que j'en sentais les premiers mouvements, la peine que j'en souffrais était si grande, que le démon était contraint de me laisser en repos, sans plus oser me tenter en cette manière, parce que, y perdant plus qu'il n'y gagnait, il voyait que ses vains efforts tournaient à mon avantage : et c'est pourquoi il ne m'a guère attaquée de ce côté-là. Peut-être néanmoins, que si Dieu eût permis qu'il m'eût tenté aussi fortement en cela qu'en d'autres choses, je n'aurais pu y résister ; mais sa divine majesté m'en a jusqu'ici préservée, et je ne saurais trop lui en rendre grâces. Ainsi, comme je ne pouvais ignorer ce qui était dans mon cœur, j'étais si éloignée de vouloir passer dans l'esprit de ces bonnes filles pour meilleure que je n'étais, que je ne pouvais voir sans beaucoup de peine la trop bonne opinion qu'elles avaient de moi.

Ce qui leur cachait ainsi mes défauts venait de ce qu'elles voyaient qu'étant encore si jeune et dans tant d'occasions de perdre mon temps, je me retirais souvent pour prier et lire beaucoup ; que je prenais plaisir à parler de Dieu, à faire peindre en plusieurs lieux son image, et à mettre dans mon oratoire diverses choses qui excitaient la dévotion : que je ne disais du mal de personne, et autres choses semblables qui avaient quelque apparence de vertu : à quoi il faut ajouter que je réussissais assez en ce que l'on estime dans le monde. Tout cela faisait que l'on me donnait plus de liberté qu'aux plus anciennes et que l'on prenait une grande confiance en moi. Je n'en abusais pas, car je ne faisais rien sans en demander la permission ; il ne m'est jamais arrivé de parler par des trous, ou à travers les fentes de murailles, ou de nuit ; et je ne pouvais comprendre que l'on en usât de la sorte dans un monastère, parce que Dieu m'assistait ; et y faisant réflexion, je trouvais qu'étant aussi imparfaite que j'étais, et les autres si bonnes, je n'aurais pu sans un grand péché, donner sujet de douter de leur vertu, en commettant de semblables fautes ; mais j'en faisais assez d'autres dans lesquelles, il est vrai néanmoins, je ne tombais pas de propos délibéré, et avec autant de connaissance que j'aurais fait en celles-là.

Ce que je viens de rapporter me donne sujet de croire que je reçus un grand préjudice d'être dans une maison où il n'y avait point de clô-

ture, parce que les libertés que les religieuses qui étaient bonnes pouvaient prendre innocemment, à cause qu'elles ne s'étaient pas obligées à davantage, auraient été capables de me damner, étant aussi mauvaise que je suis, si Dieu ne m'eût soutenue par des grâces particulières. Ainsi je trouve qu'un monastère de femmes sans clôture les met dans un si grand péril, que c'est plutôt le chemin de l'enfer pour celles qui sont mauvaises, qu'un remède à leurs faiblesses. On ne doit pas toutefois prendre ce que je dis pour le monastère où j'étais alors, puisqu'il y a tant de religieuses qui servent Dieu avec une grande perfection, et qu'étant aussi bon qu'il est, il ne saurait ne point continuer à les favoriser de ses grâces. Ce monastère n'est pas du nombre de ceux dont l'entrée est fort libre, et l'on y observe toute la règle ; mais j'entends parler de quelques autres monastères que j'ai vus, et qui me font une très-grande compassion. Il ne suffit pas que Dieu fasse entendre sa voix une seule fois à ces pauvres filles pour les rappeler à lui ; il faut qu'il frappe diverses fois aux oreilles de leur cœur pour les faire rentrer dans leur devoir, tant elles sont remplies de l'esprit du monde, de sa vanité et de ses plaisirs, et comprennent peu leurs obligations. Dieu veuille même qu'elles ne tiennent point pour vertu ce qui est péché, comme cela m'est arrivé trop souvent ; et il est si difficile de ne pas s'y tromper, qu'il n'y a que Dieu qui, par une assistance particulière de sa grâce, puisse donner la lumière nécessaire pour le comprendre.

Que si les parents voulaient suivre mon conseil, quand même ils ne seraient point touchés de la considération du salut de leurs filles, en les mettant dans des maisons où elles courent plus de fortune de se perdre que dans le monde, ne devraient-ils pas l'être par la considération de leur honneur, et les marier plutôt moins avantageusement, ou les retenir auprès d'eux, que de les mettre, pour s'en décharger, en de semblables monastères, si ce n'est qu'ils reconnussent en elles de très-bonnes inclinations ? et Dieu veuille encore que cela leur serve ; car, si elles se portent au mal dans le monde, on les connaîtra bientôt ; au lieu que dans les monastères elles se peuvent longtemps cacher, mais enfin on les découvre, et ce mal est d'autant plus grand, qu'elles le communiquent aux autres, sans que quelquefois il y ait de la faute de ces pauvres filles qui se laissent aller, sans y penser, au mauvais exemple qu'on leur donne.

En vérité on ne peut trop plaindre celles qui, renonçant au siècle pour éviter les périls qui s'y rencontrent, et passer leur vie au service de Dieu, se trouvent en beaucoup plus grand hasard que jamais, et ne savent comment y remédier, parce que la jeunesse, la sensualité, et le démon les poussent à faire les mêmes choses qu'elles avaient voulu éviter en quittant le monde ; et elles s'aperçoivent si peu qu'elles sont mauvaises, qu'elles sont presque persuadées qu'elles font bien. Il me semble qu'on peut, en quelque sorte, les comparer à ces malheureux hérétiques qui s'aveuglent volontairement, et tâchent d'engager les au-

tres dans leur erreur qu'ils prennent pour la vérité, sans pouvoir néanmoins en être entièrement persuadés, parce qu'ils sentent dans le fond de leur cœur comme une voix intérieure qui leur dit qu'ils se trompent.

Quel malheur est donc plus grand que celui des monastères, autant d'hommes que de femmes, qui ne sont pas réformés, et où l'on marche également par deux voies si différentes, l'une de la vertu, et l'autre du relâchement? Mais, que dis-je, également? hélas! on suit beaucoup plus la voie qui est si périlleuse, parce que nos mauvaises inclinations nous y poussent, et que l'exemple de ce que la plupart y marchent nous la fait paraître encore plus agréable. Ainsi le chemin de la véritable observance est si peu battu, que le religieux et la religieuse qui veulent satisfaire aux obligations de leur vocation ont plus de sujet d'appréhender les personnes avec qui ils vivent que les démons, doivent être plus retenus à parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu, que des amitiés et des liaisons que le diable fait contracter dans ces monastères (1).

Y a-t-il donc sujet de s'étonner de voir tant de maux dans l'Église, puisque ceux qui devraient porter les autres à la vertu ont tellement éteint en eux l'esprit des saints fondateurs de leurs ordres? Je prie Dieu de tout mon cœur d'y vouloir apporter le remède qu'il sait y être nécessaire.

Quand je m'engageai dans ces conversations dont j'ai parlé et que je voyais pratiquer aux autres, je ne croyais pas qu'elles me dussent être aussi préjudiciables que je l'ai éprouvé depuis; mais il me semblait que ces visites, si ordinaires dans plusieurs monastères, ne me feraient pas plus de mal qu'aux autres religieuses que je voyais être bonnes. Je ne considérais pas que, comme elles étaient beaucoup meilleures que moi, elles ne s'exposaient pas par-là à un si grand péril que je faisais, et je voyais bien néanmoins qu'il y en avait, quand ce n'aurait été qu'à cause du temps qui s'y employait si mal.

Lorsque je commençai de faire connaissance avec une certaine personne, Dieu m'ouvrit les yeux pour me faire voir l'état où j'étais, et que ces sortes d'amitiés me convenaient mal. Jésus-Christ se présenta à moi avec un visage sévère, et me fit connaître combien ma mauvaise conduite lui était désagréable. Je le vis plus clairement des yeux de mon âme, que je ne le pourrais voir avec ceux de mon corps; et quoiqu'il y ait plus de vingt-six ans que cela se passa, cette vue fit une telle impression sur mon esprit, qu'elle m'est encore aussi présente qu'elle me le fut dans ce moment. Je demeurai si épouvantée et si troublée, que je ne voulus plus voir cette personne; mais je reçus un grand dommage d'ignorer que l'on peut voir quelque chose sans l'entremise des yeux corporels; et le démon pour me confirmer dans cette ignorance, me fai-

(1) Ceci est obscur, et il faut qu'il y ait quelque faute dans l'exemplaire espagnol.

sait entendre que c'était une chose impossible; que ce que j'avais vu n'était qu'une imagination; que ce pouvait être un artifice du malin esprit, et autres choses semblables. Néanmoins il me paraissait toujours que c'était Dieu et que je ne me trompais pas; mais comme cela ne s'accordait point avec mon inclination, j'aidais aussi moi-même à me tromper; de sorte que, n'osant en parler à qui que ce fût, je ne pus résister aux instances que l'on me fit de recevoir cette personne, et à l'assurance que l'on me donnait que non-seulement cela ne pouvait nuire à ma réputation, mais que sa conversation m'était honorable. Ainsi je m'y rengeai, et à d'autres encore, en d'autres temps, parce que, durant le grand nombre d'années que je goûtais un plaisir si dangereux, il ne me paraissait pas qu'il le fût beaucoup, quoique je reconnusse quelquefois qu'une telle récréation n'était pas bonne. Nulle autre me causa plus de distractions que mes entretiens avec cette personne, parce que je conçus beaucoup d'amitié pour elle.

Un jour que j'étais avec cette même personne et avec une autre, nous vîmes venir vers nous un crapaud, mais qui marchait beaucoup plus vite que ces sortes d'animaux n'ont accoutumé. Je n'ai jamais pu comprendre comment il pouvait venir, et en plein midi, du côté d'où il venait. Je crus que cela n'était pas sans quelque mystère, et l'impression qu'il me fit ne s'est jamais effacée de mon esprit. « Dieu tout-puissant, « avec combien de soin et de bonté me donniez-vous, en tant de manières différentes, de salutaires avertissements! et que j'en ai peu profité! »

Il y avait dans ce monastère une religieuse, ma parente, fort ancienne et grande servante de Dieu. Elle me donnait quelquefois de très-bons avis; et non-seulement je ne les suivais pas, mais il me causait de l'éloignement pour elle, parce qu'il me semblait qu'elle se scandalisait sans sujet. Je rapporte ceci pour faire voir l'extrême bonté de Dieu, et ma malice, qui me rendait digne de l'enfer par mon ingratitude; comme aussi afin que, si Dieu permet que quelques religieuses lisent un jour ceci, elles apprennent, par mon exemple, à ne pas tomber en de semblables fautes. Je les conjure en son nom d'éviter de telles récréations, et je le prie de me faire la grâce de désabuser, par ce que je dis ici, quelques-unes de celles que j'ai trompées, en les assurant qu'il n'y avait point de mal ni de péril, en quoi je ne saurais trop déplorer mon aveuglement, et les maux dont le mauvais exemple que j'ai donné a été la cause; car je n'avais pas dessein de les tromper, mais j'étais trompée la première, dans la créance que j'avais qu'il n'y avait pas grand mal à cela.

Etant donc si imparfaite et si incapable de m'aider moi-même, j'avais un très-grand désir d'être utile aux autres; ce qui est une tentation ordinaire à ceux qui commencent, et néanmoins elle me réussit. Ainsi, comme j'aimais extrêmement mon père, je lui souhaitais ardemment le bonheur de savoir faire oraison, que je croyais posséder, et qui passait dans mon esprit pour le plus grand dont on puisse jouir en cette

vie. J'usai donc de toute l'adresse que je pus pour lui en faire naître le désir ; je l'y engageai et lui donnai des livres pour l'en instruire ; et comme il était très-vertueux, il s'y appliqua avec tant de soin, qu'il y fit, en cinq ou six ans, un fort grand progrès. La consolation que j'en eus, fut telle que l'on peut s'imaginer, et je ne pouvais me lasser d'en louer Dieu. Il eut beaucoup de traverses, et il les supportait avec une très-grande soumission à sa volonté. Il venait souvent me visiter, pour se consoler avec moi par des entretiens de piété, et je ne pouvais voir, sans une étrange confusion, qu'il me coyait toujours la même qu'auparavant, quoique je fusse alors si distraite, que je ne faisais plus d'oraison.

Je demurai durant plus d'un an en cet état, m'imaginant de témoigner en cela plus d'humilité. Mais ce fut, comme je dirai dans la suite, la plus grande tentation que j'aie eue, et dont la continuation aurait été capable d'achever de me perdre, parce qu'en faisant oraison on se recueille après avoir offensé Dieu, et l'on prend davantage garde à fuir les occasions. Mon père venant donc me voir, dans la croyance que je continuais toujours ce saint exercice, je ne pus souffrir plus longtemps de le voir trompé. Ainsi je lui dis que je ne faisais plus d'oraison ; mais je ne lui en dis pas la cause. Je pris pour prétexte mes infirmités, étant véritable qu'il m'en était beaucoup resté depuis que j'avais été guérie de cette grande maladie dont j'ai parlé ; et ce n'est que depuis peu que je sens quelque soulagement dans ce qu'elles me font souffrir.

J'ai, durant vingt ans, été travaillée d'un vomissement qui ne me permettait de manger qu'à midi, et quelquefois encore plus tard ; mais depuis que je communie plus souvent, ce vomissement me prend le soir avant que je me couche, et m'incommode encore plus qu'auparavant. Je suis même obligée de l'exciter avec une plume ou quelque autre chose, parce qu'autrement il me ferait souffrir davantage. Je ne suis aussi presque jamais sans ressentir diverses douleurs ; et elles sont quelquefois bien grandes, principalement des maux de cœur, quoique je ne tombe pas souvent dans cette défaillance qui m'était auparavant si ordinaire ; mais je me trouve délivrée de cette paralysie et de ces fièvres qui me tourmentaient si fort ; et je suis, depuis huit ans, si peu touchée de ces maux qui me restent, que quelquefois je m'en réjouis, parce qu'il me semble que c'est, en quelque manière, servir Dieu que de les supporter avec patience.

Comme mon père était très-véridique, et qu'il ne me soupçonnait point de vouloir mentir, il crut aisément ce que je lui dis ; et, parce que je connaissais bien que ce prétexte que j'avais pris ne suffisait pas, j'ajoutai, pour le mieux persuader, que tout ce que je pouvais faire était d'assister au chœur. Mais cela même ne devait point me dispenser de continuer à faire oraison, puisqu'il n'y a point besoin de forces corporelles, qu'il ne faut que de l'amour, et que, pourvu que l'on veuille et que l'on ne se décourage point, Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je

dis toujours, parce que encore que la violence des maux empêche quelquefois l'âme de rentrer en elle-même, elle ne laisse pas de trouver d'autres moments où elle le peut, même au milieu des douleurs; et jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres, où une âme qui aime Dieu véritablement offre avec joie à Jésus-Christ ces mêmes douleurs, dans la vue que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre, qu'elle devient en quelque sorte, par ce moyen, semblable à lui, et mille autres pensées qui se présentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison; mais qu'avec un peu de soin on tire aussi de grands avantages des temps même où Notre-Seigneur nous ôte celui de la faire par les souffrances qu'il nous envoie; et c'est ce qui m'arrivait lorsque j'étais dans la disposition qu'il désirait de moi.

Cependant mon père m'aimait de telle sorte, et avait si bonne opinion de moi, qu'il ne doutait point de la vérité de ce que je lui disais, et me plaignait extrêmement. Comme il était déjà arrivé à un si haut degré de perfection, il se contentait de me voir sans beaucoup m'entretenir, disant que c'était perdre du temps inutilement; et je ne m'en mettais guère en peine, parce que je l'employais en de vaines et inutiles occupations.

Je ne portai pas seulement mon père à faire oraison, j'y excitai encore d'autres personnes, lors même que j'abusais de telle sorte des grâces de Dieu. Car aussitôt que je voyais qu'elles avaient quelque inclination pour la prière, je les instruisais de la manière de méditer, et je leur donnais des livres qui en traitaient, parce que je ne fus pas plus tôt entrée dans ce saint exercice que je fus touchée du désir de voir les autres y entrer aussi. Il me semblait que, ne servant pas Dieu comme j'y étais obligée, je devais au moins, pour ne pas me rendre inutile la faveur qu'il me faisait, procurer que d'autres le servissent au lieu de moi. Ce que je dis ici prouve jusqu'à quel point allait mon aveuglement de négliger mon salut, lorsque je travaillais pour celui des autres.

Mon père ensuite tomba malade de la maladie dont il mourut, et qui ne dura que peu de jours. Je sortis pour l'aller assister; et cette maladie qu'il souffrait dans son corps n'était pas si grande que celle où mon âme était tombée, par ces vains amusements et ces vaines occupations, quoique durant tout le temps que j'étais en si mauvais état, je ne croyais pas pécher mortellement, et que, si je l'eusse cru, je n'aurais voulu, pour rien au monde, y demeurer. Les peines que je pris dans cette maladie de mon père, pour satisfaire à mon devoir, furent si grandes, que je m'acquittai, en quelque sorte, de celles qu'il s'était données pour moi durant mes longues infirmités. Je faisais plus que ma santé et mes forces ne me permettaient; et, bien que je connusse assez que je perdais

mon appui et toute ma consolation, il n'y eut point de contrainte que je ne me fisse pour lui cacher ma douleur, encore qu'elle fût si violente, et que je l'aimasse avec tant de tendresse, qu'il me sembla, lorsqu'il expira, qu'on m'arrachait l'âme.

La manière dont il mourut, le désir qu'il en avait, et les choses qu'il nous dit, après avoir reçu l'extrême-onction, nous obligèrent à rendre à Dieu de grandes actions de grâces. Il nous chargea de lui demander pour lui sa miséricorde, et de le prier de nous assister pour persévérer dans son service, et considérer quel est le néant du monde. Il nous témoignait, par ses larmes, son extrême regret de n'avoir pas servi Dieu comme il l'aurait dû, et il nous dit qu'il aurait souhaité de mourir religieux, dans l'un des ordres les plus austères. Je ne doute point que Dieu ne lui eût fait connaître qu'il mourrait de cette maladie; car, encore que les médecins le trouvassent beaucoup mieux, il ne tenait compte de l'assurance qu'ils lui donnaient, et ne pensait qu'à se préparer à la mort. Son plus grand mal était une douleur dans les épaules, qui ne le quitta jamais, et qui était quelquefois si violente, qu'elle le contraignait de se plaindre. Sur quoi je lui dis qu'ayant une si grande dévotion pour ce que souffrit Notre-Seigneur, lorsqu'il porta sa croix sur ses épaules, il devait croire qu'il voulait lui faire sentir par cette douleur combien grande avait été la sienne. Ces paroles lui donnèrent tant de consolation, qu'on ne l'entendit plus se plaindre. Il demeura trois jours sans sentiment; mais le jour qu'il mourut, Dieu le lui rendit si entier, que nous ne pouvions assez nous en étonner; et il le conserva toujours, jusqu'à ce qu'au milieu du *Credo*, qu'il disait lui-même, il rendit l'esprit. Son visage ressemblait à celui d'un ange; et il me paraissait l'être, en quelque sorte, par les excellentes dispositions où était son corps. Mais qui peut mieux que ce que je viens de rapporter faire connaître combien, après avoir vu une telle vie et une telle mort, je suis coupable de ne pas m'être corrigée de mes défauts, pour ressembler en quelque sorte, à un si bon père? Un religieux dominicain, fort savant, et qui était son confesseur depuis quelques années, disait avoir trouvé en lui une telle pureté de conscience, qu'il ne doutait point qu'il n'augmentât dans le ciel le nombre des bienheureux.

Comme ce religieux était extrêmement vertueux, j'en reçus beaucoup d'assistance. Car m'étant confessée à lui, Dieu lui donna une grande charité pour moi, et il s'appliqua avec soin à me faire connaître le mauvais état où j'étais. Il me faisait communier tous les quinze jours. Je pris peu à peu confiance en lui, lui parlai de mon oraison, et il me dit de ne la pas discontinuer, parce qu'elle ne me pouvait être que fort utile. Je commençai donc à la reprendre, et je ne l'ai jamais quittée depuis; mais je n'évitai pas les occasions qui m'étaient si préjudiciables. Ainsi je passais une vie très-pénible, parce que l'oraison me donnait connaissance de mes fautes. Dieu m'appelait d'un côté, le monde m'entraînait de l'autre. Les biens célestes m'attiraient, ceux de la terre me retenaient att-

chée; et j'aurais bien voulu pouvoir allier deux contraires aussi opposés que la vie spirituelle et la satisfaction que donnent les plaisirs des sens. Ce combat qui se passait en moi-même me faisait beaucoup souffrir dans mon oraison, à cause que ma manière de la faire était de me recueillir intérieurement, et que mon esprit se trouvant alors esclave au lieu qu'il aurait dû être le maître, je ne pouvais le renfermer au-dedans de moi, sans enfermer avec lui mille choses vaines. Je passai plusieurs années dans cette peine; et je ne saurais penser sans étonnement, comment il se peut faire que je ne me corrigéai point de ce défaut, ou que je n'abandonnai point l'oraison. Mais il n'était pas en mon pouvoir de l'abandonner, parce que Dieu, qui voulait se servir de ce moyen pour me faire des grâces encore plus grandes, m'y retenait et m'y soutenait de sa main toute-puissante.

« Seigneur, mon Dieu, de quelles occasions ne m'avez-vous point
 « alors délivrée par votre bonté, et de quelle sorte ne m'y rengageais-je
 « point par ma misère? de quel péril de me perdre entièrement de répu-
 « tation ne m'avez-vous point garantie, lorsque je m'abandonnais si im-
 « prudemment à faire des choses qui pouvaient me faire connaître pour
 « aussi imparfaite que je l'étais? Vous cachez mes fautes, Seigneur, aux
 « yeux des hommes; vous leur laissez seulement apercevoir ce qu'il y avait
 « de bon en moi, et le leur faisiez paraître si grand, qu'ils continuaient à
 « me beaucoup estimer. Ainsi, bien que quelquefois ils entrevissent mes
 « vanités, les autres choses qui leur paraissaient dignes de louange les
 « éblouissaient, et les empêchaient de s'y arrêter et de les croire, à cause
 « sans doute que votre suprême sagesse, à qui toutes choses sont pré-
 « sentes, le jugeait nécessaire pour me conserver l'estime des personnes
 « à qui vous vouliez que je parlasse dans la suite des temps pour les
 « porter à vous servir, et qu'au lieu de considérer la grandeur de
 « mes péchés, vous ne considériez que le désir que j'avais de vous être
 « fidèle, et de la peine que je souffrais de ne pas en avoir la force.

« O Dieu de mon âme, comment pourrai-je exprimer les grâces dont
 « vous m'avez favorisée durant ce temps, et comme, lorsque je vous of-
 « fensais le plus, vous me disposiez par un très-grand repentir à les goû-
 « ter? Vous usiez, pour cela, mon Dieu, du châtimeut que vous connais-
 « siez me devoir être le plus pénible, en ne me punissant que par de
 « grandes faveurs d'aussi grandes fautes qu'étaient les miennes. Je ne
 « crois pas, Seigneur, en parlant ainsi, dire une folie, quoiqu'il n'y au-
 « rait pas sujet de s'étonner que j'eusse l'esprit troublé par le souvenir
 « d'une aussi étrange ingratitude qu'était la mienne. »

C'était une chose si insupportable à mon humeur, de recevoir des faveurs au lieu de châtimeuts, qu'une seule m'était plus difficile à supporter que ne l'auraient été plusieurs grandes maladies, parce que, connaissant que je les avais bien méritées, j'aurais cru satisfaire en quelque sorte par ce moyen à la justice de Dieu; mais recevoir de nouvelles grâces après s'être rendu indigne des premières, c'est un espèce de tour-

ment qui me paraît terrible, et il le doit être à tous ceux qui ont quelque connaissance de Dieu et quelque amour pour lui, puisque c'est une marque de vertu. Ces sentiments étaient le sujet de mes larmes et de ma douleur, de me voir toujours à la veille de faire de nouvelles chutes, quelque véritables que fussent mes désirs, et quelque fermes que fussent mes résolutions. Qu'une âme est à plaindre de se trouver seule au milieu de tant de périls ! car il me semble que, s'il y eût eu quelqu'un à qui j'eusse pu communiquer toutes mes peines, il m'aurait empêché de retomber dans les mêmes fautes, par la honte de l'avoir pour témoin de ma faiblesse, quand même la crainte d'avoir offensé Dieu ne m'aurait pas retenue.

Ainsi je conseillerais à ceux qui s'appliquent à l'oraison, et principalement dans les commencements, de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose très-importante, quand même ils n'en tireraient d'autre avantage que de s'entr'aider par leurs prières ; car, si dans le commerce du monde, quelque vain et inutile qu'il soit, on tâche de faire des amis pour soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, et augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois pas pourquoi il ne serait point permis à ceux qui commencent à aimer et à servir Dieu véritablement de communiquer à quelques personnes ses consolations et ses peines, que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que, pourvu qu'ils veuillent sincèrement se donner à Dieu, ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer et leur faire sentir la pointe de ces premiers mouvements, mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, et ils profiteront, à mon avis, aux autres et à eux-mêmes par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent, au contraire, qu'on ne peut, sans vanité, entrer dans une communication si sainte, trouveraient donc qu'il y a de la vanité à entendre dévotement la messe à la vue du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé, comme chrétien, et que la crainte qu'il s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de le faire.

Cela est si important pour ceux qui ne sont pas encore bien affermis dans la vertu, et qui, outre les obstacles qui s'opposent à leurs bons desseins, ont des amis qui les en détournent, que je ne saurais trop en représenter la conséquence. Il n'y a rien que ces dangereux amis ne fassent pour empêcher ceux qu'ils voient dans une véritable disposition d'aimer et de servir Dieu, de la témoigner ; et ils poussent, au contraire, ceux qui sont engagés dans des affections deshonnêtes à les publier hautement : ce qui est si ordinaire qu'il passe aujourd'hui pour galanterie.

Je ne sais si ce que je dis est une rêverie ; mais si c'en est une, vous n'aurez, mon père, qu'à jeter ce papier dans le feu. Et si ce n'en est pas une, je vous supplie de m'aider à faire connaître la grandeur de ce mal, afin qu'on évite d'y tomber. On agit aujourd'hui si faiblement en ce qui

regarde le service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns aux autres pour s'y avancer : de même que ceux qui n'ont que l'esprit rempli des plaisirs et des vanités du siècle s'exhortent à les rechercher. En quoi il est étrange que si peu de gens aient les yeux ouverts pour remarquer leurs folies : au lieu que, lorsqu'une personne commence à se donner à Dieu, tant de gens en murmurent, qu'elle a besoin de compagnie pour se défendre et se soutenir contre leurs attaques, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir, puisqu'autrement elle se trouvera dans une grande détresse. Je pense que c'est à ce sujet que quelques saints s'enfuyaient dans les déserts : et c'est une espèce d'humilité que de se défier de soi-même, et d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La charité s'augmente par la communication ; et il s'y rencontre tant d'avantages, que je ne serais pas assez hardie pour en parler de la sorte, si je ne les avais éprouvés. Mais, quoique je sois la plus faible et la plus misérable de toutes les créatures, je crois que ceux mêmes qui sont affermis dans la vertu ne perdront rien en ajoutant foi, par humilité, à ceux qui ont éprouvé ce que je dis. Pour ce qui est de moi, je puis assurer que, si Dieu ne m'eût fait connaître cette vérité et donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serais, ensuite de diverses chutes et rechutes, tombée dans l'enfer, parce qu'ayant tant d'amis qui m'aidaient à tomber, je me trouvais si isolée lorsqu'il fallait me relever, que je ne comprends pas maintenant comment je le pouvais faire. Dieu seul, par son infinie miséricorde, me donna la main, et je ne saurais trop l'en remercier. Qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans de sentir son cœur partagé entre Dieu et le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison, quelque peine que l'on y ait, et dit qu'en certains temps elle y en avait eu de très-grandes.

Ce n'est pas sans raison que je me suis tant étendue sur cette partie de ma vie, dont les imperfections pourront donner un si grand dégoût aux personnes qui la liront, puisque je souhaite de tout mon cœur qu'ils aient de l'horreur de voir qu'une âme ait pu être si opiniâtre dans ses péchés et si ingrate envers Dieu, après en avoir reçu tant de grâces. Je voudrais que l'on m'eût permis de rapporter particulièrement tous les péchés que j'ai commis durant ce temps, pour ne pas m'être appuyée à cette inébranlable colonne de l'oraison. Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages ; mes chutes étaient grandes ; je ne me relevais que faiblement, je retombais aussitôt dans un état si déplorable, que je ne tenais point compte de mes péchés véniels ; et, quoique j'appréhendasse les mortels, ce n'était pas autant que je l'aurais dû, puisque je ne m'éloignais pas des occasions qui me

mettaient en danger de les commettre. C'était, à mon avis, l'état le plus pénible que l'on puisse imaginer, parce que je ne goûtais ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les contentements du monde. Lorsque j'étais engagée dans ces derniers, le souvenir de ce que je devais à Dieu me troublait; et quand j'étais avec Dieu dans l'oraison, ces affections du monde m'inquiétaient; c'était une guerre si pénible, que je ne sais comment je pus la soutenir, non-seulement pendant vingt ans, mais durant un mois. Cela me fait voir clairement la grandeur de la miséricorde que Dieu m'a faite, de me donner la hardiesse de continuer à faire oraison lorsque j'étais si malheureusement engagée dans le commerce du monde. Je dis la hardiesse, car peut-il y en avoir une plus grande que de trahir son prince et son roi? et sachant qu'il le connaît, ne laisser pas de continuer, puisque encore que nous ne puissions pas être toujours en la présence de Dieu, il me semble que ceux qui font oraison y sont d'une manière très-différente des autres, parce qu'ils sont assurés qu'il les regarde; au lieu que le commun des hommes demeure quelquefois plusieurs jours sans se souvenir qu'il les voit. Il est vrai que, durant ces vingt années, il se passa plusieurs mois, et même, ce me semble, un an tout entier, que je prenais grand soin de ne point offenser Dieu, et de m'occuper de l'oraison.

La vérité que je veux dire très-exactement m'a obligée de dire cela. Mais combien peu ai-je passé de ce temps heureux auquel je me tenais plus sur mes gardes, en comparaison de celui que j'ai passé d'une manière si déplorable! Il n'y avait néanmoins peu de jours que je n'employasse beaucoup de temps à l'oraison, si ce n'était que je fusse malade ou fort occupée. Mais c'était dans mes maladies que j'étais le mieux avec Dieu, et que je travaillais davantage à porter les personnes avec qui je communiquais à se donner entièrement à lui. Je les y exhortais souvent, et le priais de vouloir leur toucher le cœur. Ainsi, excepté cette année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans qu'il y a que je commençai à faire oraison, dix-huit se sont passés dans ce combat de traiter en même temps avec Dieu et avec le monde. Quant aux autres dix années dont il me reste à parler, la cause de cette guerre changea, et elle ne laissa pas d'être grande. Mais, comme je commençais alors à connaître la vanité du monde, et que je tâchais, ce me semble, de servir Dieu, tout me paraissait doux et facile, ainsi que je le dirai dans la suite.

DE L'ORAISON.

Deux raisons m'ont obligée de rapporter ceci particulièrement : l'une pour faire connaître la miséricorde de Dieu et mon ingratitude, et l'autre pour faire connaître combien grande est la grâce dont il favorise une âme lorsqu'il la dispose à s'affectionner l'oraison, quoique ce ne soit pas si parfaitement qu'il serait à désirer; puisque, pourvu qu'elle persévère nonobstant les tentations, les chutes et les péchés où le diable la fait tomber par ses artifices, je ne doute point que Notre-Seigneur ne la

conduise enfin au port, ainsi que j'ai sujet de croire qu'il lui a plu de me faire cette grâce, que je le prie de tout mon cœur de me la vouloir continuer. Plusieurs personnes fort saintes ont démontré l'avantage qu'il y a de s'exercer à l'oraison mentale, et il y a sujet d'en louer Dieu. Sans cela, je n'aurais pas la présomption d'en oser parler.

Je suis assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire oraison ne la doivent point discontinuer, quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moyen de s'en corriger, et que, sans cela, ils y auraient beaucoup plus de peine; mais il faut qu'ils prennent garde à ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera, comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice; et ils doivent, en s'appuyant sur la vérité des promesses de Dieu, qui sont infaillibles, croire fermement que, pourvu qu'ils se repentent sincèrement et qu'ils soient dans la résolution de ne plus l'offenser, il leur pardonnera, les assistera comme auparavant, et leur fera même de plus grandes grâces, si la grandeur de leur repentir les en rend dignes.

Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire oraison, je les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un tel avantage. Il n'y a en cela que tout sujet de bien espérer et rien à craindre, puisque, encore que l'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin, et que l'on ne fasse pas assez d'effort pour se rendre parfait et digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde à ceux qui le font, on connaîtra au moins le chemin du ciel; et si l'on continue d'y marcher, la miséricorde de Dieu est si grande, que l'on doit espérer que cette persévérance ne sera pas vaine, parce qu'il ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte, et que l'oraison mentale n'est autre chose, à mon avis, que de témoigner dans ces fréquents entretiens que l'on a seul à seul avec lui, combien on l'aime, et la confiance que l'on a d'en être aimé. Comme l'amitié doit être fondée sur le rapport qui se rencontre entre ceux qui s'aiment, si l'extrême disproportion qu'il y a entre Dieu, qui est tout parfait, et des créatures aussi imparfaites que nous sommes, fait que nous ne l'aimons pas encore, nous devons nous représenter combien il nous importe de nous rendre dignes de son amitié, et supporter par cette considération la peine que nous avons de converser beaucoup avec une majesté qui nous est si disproportionnée.

« O vous, mon Seigneur et mon Dieu, dont la vue fait la félicité des
 « anges, il me semble que ce que je viens de dire est la manière dont je
 « me trouve avec vous, et je ne saurais y penser sans souhaiter de pou-
 « voir fondre comme de la cire au feu de votre divin amour. Que ne de-
 « vez-vous point souffrir, mon Sauveur, lorsque vous êtes avec une
 « créature qui ne peut souffrir d'être avec vous? Votre bonté est néan-
 « moins si excessive, que non-seulement vous ne la rejetez pas, mais
 « vous lui faites des faveurs; vous attendez avec patience qu'elle s'ap-
 « proche de vous en se conformant à vos volontés, et ne laissez pas ce-

« pendant de l'aimer telle qu'elle est. Vous lui tenez compte des moments
 « où elle vous témoigne de l'amour, et un léger repentir vous fait ou-
 « blier toutes ses fautes. Je l'ai éprouvé, mon Créateur, et je ne comprends
 « pas comment tout le monde ne tâche point de s'approcher de vous
 « pour avoir quelque part au bonheur de votre amitié. Les méchants
 « qui sont si éloignés de vous par leurs mauvaises habitudes doivent
 « s'en approcher, afin que vous les rendiez bons, et que vous souffriez
 « d'être avec eux durant quelques heures chaque jour, encore qu'ils ne
 « soient pas avec vous, ou que, s'ils y sont, ce ne soit comme j'y étais,
 « qu'avec mille distractions que les soins et les pensées du monde leur
 « donnent. Je sais qu'il ne saurait au commencement, ni quelquefois
 « même dans la suite, se défendre de ces distractions; mais, pour les
 « récompenser de la contrainte qu'ils se font de demeurer avec vous,
 « vous empêchez les démons de les attaquer si fortement qu'ils feraient,
 « vous diminuez le pouvoir que ces esprits de ténèbres auraient de leur
 « nuire; et vous donnez enfin à ces âmes le pouvoir de les surmonter et
 « de les vaincre. Ainsi, ô mon Dieu! qui êtes la vie de tous ceux qui se
 « confient en votre assistance, vous n'en laissez perdre aucun; mais en
 « rendant la santé de leur corps plus vigoureuse, vous leur donnez
 « aussi celle de l'âme. »

Je ne sais d'où peut procéder la crainte de ceux qui appréhendent de faire l'oraison mentale; mais je n'ai pas peine à comprendre que le démon nous jette dans l'esprit de vaines terreurs pour nous faire un mal véritable, en nous empêchant de penser aux offenses que nous avons commises contre Dieu, à tant d'obligations que nous lui avons, aux extrêmes travaux et aux incroyables douleurs que Notre-Seigneur a souffertes pour nous racheter, aux peines de l'enfer, et à la gloire du paradis.

C'étaient là, dans les périls que j'ai courus, les sujets de mon oraison, et à quoi mon esprit s'appliquait quand il le pouvait. Il m'est arrivé quelquefois, durant plusieurs années, de désirer tellement que le temps d'une heure que je m'étais prescrit pour faire oraison fût achevé, que j'étais plus attentive à écouter quand l'heure sonnerait, qu'aux sujets de ma méditation, et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent plutôt acceptée que la peine que j'avais de me retirer pour prier. La répugnance que le diable me causait, ou ma mauvaise habitude était si violente, et la tristesse que je ressentais en entrant dans l'oratoire était si grande, que j'avais besoin, pour m'y résoudre, de tout le courage que Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup au-delà de mon sexe, dont j'ai fait un si mauvais usage; mais enfin Notre-Seigneur m'assistait; car, après m'être fait cette violence, je me trouvais tranquille et consolée, et j'avais même quelquefois désir de prier.

Que si, étant si imparfaite et si mauvaise, Dieu m'a soufferte pendant si longtemps, et s'il paraît clairement que ç'a été par le moyen de

l'oraison qu'il a remédié à tous mes maux, qui sera celui, quelque méchant qu'il soit, qui devra appréhender de s'y engager, puisque je ne crois pas qu'il s'en trouve aucun autre qui, après avoir reçu de Dieu tant de grâces, en ait été si ingrat durant tant d'années? qui peut, dis-je, manquer de confiance, en voyant quelle a été sa patience envers moi, parce que je tâchais de me retirer pour demeurer avec lui, quoique souvent avec tant de répugnance, qu'il me fallait faire un grand effort sur moi, ou qu'il m'y poussât contre mon gré?

Si l'oraison est donc si nécessaire et si utile à ceux qui non-seulement ne servent pas Dieu, mais qui l'offensent, comment ceux qui le servent pourraient-ils l'abandonner sans en recevoir un grand préjudice, puisque ce serait se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie, et comme vouloir fermer la porte à Dieu lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses grâces?

Je ne saurais penser sans compassion à ceux qui servent Dieu en cet état, et que l'on peut dire en quelque manière le servir à leurs dépens. Car, quant aux personnes qui font oraison, il les en récompense par des consolations qui rendent leurs peines si faciles à supporter, qu'elles peuvent passer pour très-légères. Mais, comme je traiterai amplement ailleurs des faveurs que Dieu fait à ceux qui persévèrent en l'oraison, je n'en dirai pas ici davantage. J'ajouterai seulement que l'oraison a été le moyen dont Dieu s'est servi pour me faire tant de faveurs, et que je ne vois pas comment il peut venir à nous, si nous lui fermons cette porte, parce que lorsqu'il a résolu d'entrer dans une âme pour se plaire en elle et la combler de ses grâces, il veut la trouver seule, pure, et dans le désir de le recevoir. Ainsi, comment pouvons-nous espérer qu'il accomplisse un dessein qui nous est si avantageux, si, au lieu de lui en faciliter les moyens, nous y apportons de l'obstacle?

Pour faire connaître quelle est la miséricorde de Dieu et l'avantage que je tirai de ne point abandonner l'oraison et la lecture, il faut que je parle ici de l'artifice dont le démon se sert pour perdre les âmes, et de la bonté et de la conduite dont Notre-Seigneur use pour les regagner, afin que mon exemple serve à faire éviter les périls dans lesquels je suis tombée. Sur quoi je les conjure, par l'amour qu'elles doivent avoir pour ce divin Sauveur et par celui qu'il leur porte, de prendre garde principalement à fuir les occasions; car, lorsqu'on s'y engage, quel sujet n'y a-t-il point de trembler, ayant tant d'ennemis à combattre, et si peu de force pour nous défendre!

Je voudrais pouvoir bien représenter la servitude où mon âme se trouvait alors réduite. Je connaissais assez qu'elle était captive; mais je ne comprenais pas en quoi, et j'avais peine à croire que ce que mes confesseurs ne considéraient que comme des fautes légères fût un aussi grand mal qu'il me semblait être. L'un d'eux, à qui je dis le scrupule que cela me donnait, me répondit qu'encore que je fusse dans une haute

contemplation, de semblables occasions et entretiens ne m'étaient point préjudiciables. Ceci m'arriva sur la fin, lorsque, avec l'assistance de Dieu, je prenais davantage de soin d'éviter les grands périls, mais je ne fuyais pas encore entièrement les occasions.

Comme mes confesseurs me voyaient dans de si bons désirs et que je m'occupais à l'oraison, ils s'imaginaient que je faisais beaucoup; mais je sentais bien dans le fond de mon cœur que je n'en faisais pas assez pour répondre aux obligations que j'avais à Dieu. Je ne saurais maintenant penser, sans un extrême regret, à tant de fautes que cela me fit commettre, et au peu de secours que l'on me donnait pour les éviter, n'en recevant que de Dieu seul. Car ceux qui auraient dû m'ouvrir les yeux pour me faire connaître mes manquements me donnaient au contraire la liberté de continuer, en me disant que ces satisfactions et ces divertissements auxquels j'aurais dû renoncer étaient permis.

J'avais une telle affection pour les prédications, que je n'aurais pu en être privée sans en ressentir beaucoup de peine; et je ne pouvais entendre bien prêcher sans concevoir une grande amitié pour le prédicateur, quoique je ne susse d'où cela venait. Il n'y avait point de sermon qui ne me parût bon, encore que je visse les autres en porter un jugement tout contraire; mais lorsqu'en effet il était bon, ce m'était un plaisir sensible; et, depuis que j'ai commencé à faire oraison, je ne me suis jamais lassée de parler ni d'entendre parler de Dieu. Que si, d'un côté, les prédications me donnaient tant de consolation, elles ne m'affligeaient pas peu de l'autre, parce qu'elles me faisaient connaître combien j'étais éloignée d'être telle que je devais. Je priais Dieu de m'assister; mais il me semble que je commettais une grande faute, en ce que, au lieu de mettre toute ma confiance en lui seul, j'en avais encore en moi-même. Je cherchais des remèdes à mes maux et me tourmentais assez; mais je ne considérais pas que tous mes efforts seraient inutiles, si je ne renonçais entièrement à cette confiance que j'avais en moi pour n'avoir recours qu'à lui seul. Mon âme désirait vivre, et je voyais bien que ce n'était pas vivre que de combattre ainsi sans cesse contre une espèce de mort. Mais il n'y avait personne qui me pût donner cette vie après laquelle je soupirais; je ne pouvais moi-même me la donner, et Dieu, de qui seul je pouvais la recevoir, me la refusait avec justice, puisqu'après m'avoir fait la grâce de me ramener tant de fois à lui, je l'avais toujours abandonné.

CHAPITRE IX.

Impression qu'une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies fit dans l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tirait de se représenter qu'elle l'accompagnait dans sa solitude, et de la lecture des confessions de saint Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations.

Dans un état si déplorable, mon âme se trouvait lasse et abattue, et

je cherchais inutilement du repos dans mes mauvaises habitudes. Entrant un jour dans l'oratoire, j'y vis une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies, que l'on avait empruntée pour une fête qui se faisait dans notre maison. Cette image était si dévote et représentait si vivement ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, que je me sentis pénétrée de l'impression qu'elle fit en moi par la douleur d'avoir si mal reconnu tant de souffrances endurées par mon Sauveur pour notre salut. Mon cœur semblait se vouloir fendre ; et alors, toute fondante en larmes, et prosternée contre terre, je priai ce divin Sauveur de me fortifier de telle sorte, qu'à commencer dès ce moment je ne l'offensasse jamais.

J'avais une dévotion particulière pour sainte Madeleine, et pensais souvent à sa conversion, principalement lorsque je communiais, parce qu'étant assurée que j'avais Notre-Seigneur au-dedans de moi, je me jetais comme elle à ses pieds, dans la croyance qu'il serait touché de mes larmes. Mais je ne savais ce que je faisais ; car c'était beaucoup qu'il souffrit que je les répandisse, puisque le sentiment qui les tirait de mes yeux s'effaçait si tôt de mon cœur. Je me recommandais à cette glorieuse sainte pour obtenir de Dieu, par son intercession, qu'il me pardonnât.

Il me paraît que rien ne m'avait encore tant servi que la vue de cette image dont je viens de parler, parce que je commençais à beaucoup me défier de moi-même, et à mettre toute ma confiance en Dieu. Il me semble que je lui dis alors que je ne partirais point de là jusqu'à ce qu'il lui eût plu d'exaucer ma prière ; et je crois qu'elle me fut très-utile, ayant été, depuis ce jour, beaucoup meilleure qu'au-paravant.

Comme je ne pouvais discourir avec l'entendement, ma manière d'oraison était de me représenter Jésus-Christ au-dedans de moi, et de le considérer dans les lieux où il était le plus seul et où il souffrait davantage, parce qu'il me semblait qu'en cet état il était encore plus touché des prières de ceux qui, comme moi, avaient tant besoin de son assistance. J'avais beaucoup de ces simplicités, et ne me trouvais nulle part si bien que quand je l'accompagnais en esprit dans le jardin des Oliviers, et me représentais cette incroyable souffrance qui lui fit, dans son agonie, arroser la terre de son sang. Je désirais ardemment de l'essuyer ; mais la vue du grand nombre de mes péchés m'empêchait d'oser l'entreprendre. Je demeurais là aussi longtemps que mes pensées n'étaient point troublées par ces autres pensées qui me donnaient tant de peine. Durant plusieurs années et avant même que d'être religieuse, orsque je me recommandais à Dieu avant de m'endormir, je pensais toujours un peu à cette oraison de Jésus-Christ dans le jardin, parce que l'on m'avait dit que l'on pouvait gagner par là plusieurs indulgences. Je suis persuadée que cela me servit beaucoup, à cause que je commençai, par ce moyen, à faire oraison sans savoir que je la faisais ; et j'y

étais si accoutumée, que je n'y manquais pas plus qu'à faire le signe de la croix.

Pour revenir à la peine que j'avais dans ces méditations où l'entendement n'agit point, je dis que l'âme y perd ou y gagne beaucoup. Elle y perd en ce que l'esprit n'a rien à quoi s'attacher, et elle y gagne a cause que son amour pour Dieu est la seule chose dont elle s'occupe; mais elle ne souffre pas peu avant que d'en venir là, ci ce n'est que Dieu lui veuille donner bientôt l'oraison de quiétude, ainsi que je l'ai vu arriver a certaines personnes; et, quand on marche par ce chemin, il est bon d'avoir un livre afin de pouvoir se recueillir. La vue des campagnes, des eaux, des fleurs et autres choses semblables réveillaient aussi mon esprit, y rappelaient le souvenir de leur créateur, et le portaient à se recueillir, lors même que j'étais la plus ingrate envers Dieu, et l'offensais davantage. Mais, quant aux choses célestes et sublimes, mon entendement était si grossier, qu'il ne m'a jamais été possible de me les imaginer jusqu'à ce que le Seigneur me les ait représentées dans une autre voie.

Mon incapacité en cela était si extraordinaire, qu'à moins que de voir les objets de mes propres yeux, je ne pouvais me les imaginer, ainsi que les autres font lorsqu'ils se recueillent en eux-mêmes. Tout ce que je pouvais faire était de penser à Jésus-Christ en tant qu'homme; mais, quoi que mes lectures m'apprirent de ses divines perfections, et que je visse plusieurs de ses images, je ne pouvais me le représenter au-dedans de moi. J'étais comme un aveugle, ou comme une personne qui se trouve dans une telle obscurité, que, parlant à une autre qu'elle est très-assurée être présente, elle ne la voit point: c'est ce qui m'arrivait lorsque je pensais à Notre-Seigneur, et ce qui faisait que je prenais tant de plaisir à considérer ses images. Que ceux qui négligent de se procurer ce secours sont malheureux! c'est une marque qu'ils n'aiment point leur Sauveur; car, s'ils l'aimaient, ne prendraient-ils pas plaisir à voir son portrait, comme on en prend à voir ceux de ses amis?

AVANTAGE QUE TIRE LA SAINTE DE LA LECTURE DES CONFESSIONS DE
SAINT AUGUSTIN.

Je n'avais point lu, jusqu'alors, les Confessions de saint Augustin, et Dieu permit, par une providence particulière, qu'on me les donnât sans que j'y pensasse. J'étais fort affectionnée à ce saint, tant parce que le monastère où j'avais demeuré séculière était de son ordre, qu'à cause qu'il avait été pécheur, et que je trouvais de la consolation à penser aux saints que Dieu avait convertis à lui, après en avoir été offensé, parce que j'espérais qu'ils m'assisteraient pour obtenir de sa miséricorde de me pardonner. Mais je ne pouvais penser qu'avec beaucoup de douleur que depuis qu'il les avait une fois appelés à lui, ils n'étaient plus retombés dans les mêmes péchés, au lieu qu'il m'avait appelée tant de

fois, sans que je me fusse corrigée. Néanmoins, considérant son amour extrême pour moi, je reprenais courage, et, dans la défiance que j'ai si souvent eue de moi-même, je n'ai jamais cessé de me confier en sa miséricorde.

Je ne saurais penser sans étonnement à la dureté et à l'obstination de mon cœur, au milieu de tant de secours que je recevais de Dieu ; car, puis-je ne point craindre, lorsque je considère le peu que je pouvais sur moi-même, et que les chaînes qui me retenaient attachée m'empêchaient toujours d'exécuter la résolution de me donner entièrement à lui ?

Quand je commençai à lire les confessions de ce grand saint, je m'y vis, ce me semblait, comme dans un miroir, qui me représentait à moi-même telle que j'étais : je me recommandai extrêmement à lui, et lorsque j'arrivai à sa conversion, et que j'y lus les paroles que lui dit la voix qu'il entendit dans ce jardin, mon cœur en fut si vivement pénétré, qu'elles y firent la même impression que si Notre-Seigneur me les eût dites à moi-même. Je demurai durant longtemps toute fondante en pleurs, et dans une douleur très-sensible. Car, que ne souffre point une âme lorsqu'elle perd la liberté de disposer d'elle-même comme il lui plaît ! et j'admire à cette heure comment je pouvais vivre dans un tel tourment. « Je ne saurais trop vous louer, mon Dieu, de ce que vous
« me donnâtes alors comme une nouvelle vie, en me tirant de cet état,
» que l'on pouvait comparer à une mort, et à une mort très-redoutable.
» Il m'a paru que depuis ce jour votre divine majesté m'a extrême-
« ment fortifiée, et je ne saurais douter qu'elle n'ait entendu mes
« cris, et n'ait été touchée de compassion de me voir répandre tant de
« larmes. »

Je commençai à me plaire encore davantage dans une sainte retraite avec Dieu, et à éviter les occasions qui pouvaient m'en distraire, parce que j'éprouvais que je ne les avais pas plus tôt quittées, que je m'occupais de mon amour pour son éternelle majesté ; car je sentais bien que je l'aimais, mais je ne comprenais pas, comme j'ai fait depuis, en quoi consiste cet amour, quand il est véritable, et à peine me disposais-je à le servir, qu'il me favorisait de ses grâces. Il semblait qu'il me conviât à vouloir bien recevoir les faveurs que les autres tâchent, avec grand travail, d'obtenir de sa bonté ; et, dans ces dernières années, il me faisait déjà goûter ces délices surnaturelles, qui sont des effets de son amour. Je n'ai jamais eu la hardiesse de les lui demander, ni cette tendresse que l'on recherche dans la dévotion ; mais je le priais seulement de me faire la grâce de ne le point offenser, et de me pardonner mes péchés. J'en connaissais trop la grandeur pour oser désirer de recevoir des faveurs, et je voyais bien que sa bonté me faisait une assez grande miséricorde de me souffrir en sa présence, et même de m'y attirer, n'y pouvant aller de moi-même. Il ne me souvient pas de lui avoir demandé des consolations qu'une seule fois que mon âme était dans une extrême sèche-

resse, et je n'y eus pas plus tôt fait réflexion, que ma confusion et ma douleur de me voir si peu humble me procurèrent ce que j'avais eu la hardiesse de demander. Je n'ignorais pas que cela est permis; mais j'étais persuadée que ce n'est qu'à ceux qui s'en sont rendus dignes par une véritable piété, qui s'efforcent de tout leur pouvoir de ne point offenser Dieu, et qui sont résolus et préparés à faire toutes sortes de bonnes œuvres. Il me semblait que mes larmes étaient seulement des larmes de femme inutiles et sans effet, puisqu'elles ne m'obtenaient pas ce que je désirais. Je crois néanmoins qu'elles m'ont servi, et particulièrement depuis ces deux rencontres dont j'ai parlé, dans lesquelles je souffris tant, puisque je commençai à m'appliquer davantage à l'oraison, et à perdre moins de temps dans les choses qui pouvaient me nuire. Je n'y renonçais pas toutefois entièrement; mais Dieu, qui m'aidait à m'en retirer, et n'attendait pour cela que de m'y voir en quelque sorte disposée, me fit, comme on le verra dans la suite, de nouvelles grâces, qu'il n'a accoutumé d'accorder qu'à ceux qui sont dans une grande pureté de conscience.

CHAPITRE X.

Manière dont la Sainte était persuadée de la présence de Jésus-Christ dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité que de ne pas demeurer d'accord des grâces dont Dieu nous favorise.

DE L'ORAISON.

Je me trouvais quelquefois dans l'état que je viens de dire; mais cela passait promptement, et il commença de la manière que je vais le rapporter. En me représentant ainsi Jésus-Christ, ainsi que je l'ai dit, comme si j'eusse été auprès de lui, et d'autres fois en lisant, je me trouvais tout d'un coup si persuadée qu'il était présent, qu'il m'était impossible de douter qu'il ne fût dans moi, ou que je ne fusse entièrement comme abîmée en lui, ce qui n'était point par cette manière de vision que je crois que l'on appelle théologie mystique. L'âme, en cet état, se trouve tellement suspendue, qu'elle pense être hors d'elle-même. La volonté aime; la mémoire me paraît comme perdue, et l'entendement n'agit point (1), mais il ne me semble pas qu'il se perde, il est seulement épouvanté de la grandeur de ce qu'il voit, parce que Dieu prend plaisir à lui faire connaître qu'il ne comprend rien à une chose si extraordinaire.

J'avais auparavant presque toujours ressenti une tendresse que Dieu donne, à laquelle il me semble que nous pouvons contribuer en quel-

(1) La Sainte dit que l'entendement n'agit point, parce qu'il ne raisonne point, ni ne fait point de réflexion, tant il est occupé de la grandeur de ce qu'il voit. Mais il est vrai néanmoins qu'il ne laisse pas d'agir, puisqu'il considère ce qui se présente à lui, et connaît qu'il ne le saurait comprendre. Ainsi, quand la Sainte dit qu'il n'agit point, cela signifie qu'il ne raisonne point, mais qu'il est épouvanté de cette merveille, qui est si extraordinaire, que tout ce qu'il en connaît, c'est qu'il lui est impossible de la comprendre entièrement.

que chose. C'est une consolation qui n'est ni toute sensible, ni toute spirituelle, mais qui, telle qu'elle est, vient de Dieu. Il me semble, comme je l'ai dit, que nous pouvons y contribuer beaucoup, en considérant notre bassesse, notre ingratitude envers Dieu, les obligations infinies que nous lui avons, ce qu'il a souffert pour nous dans toute sa vie, et les extrêmes douleurs de sa passion, comme aussi, en nous représentant avec joie les merveilles de ses ouvrages, son infinie grandeur, l'amour qu'il nous porte, et tant d'autres choses qui s'offrent à ceux qui ont un véritable désir de s'avancer dans son service, lors même qu'ils n'y font point de réflexion. Que si quelque mouvement d'amour se joint à ces considérations, l'âme se réjouit, le cœur s'attendrit et les larmes coulent d'elles-mêmes. Il paraît d'autres fois que nous les tirons de nos yeux comme par force, et qu'en d'autres rencontres Notre-Seigneur nous les fait répandre sans que nous puissions les retenir. On dirait que, par une aussi grande faveur que celle qu'il nous fait de n'avoir pour objet de nos larmes que sa suprême majesté, il veut comme nous payer du soin que nous prenons de nous occuper si saintement. Ainsi, je n'ai garde de m'étonner de l'extrême consolation que l'âme en reçoit, puisqu'elle ne saurait trop s'en consoler et s'en réjouir.

Il me paraît, dans ce moment, que ces consolations et ces joies qui se rencontrent dans l'oraison peuvent se comparer à celles des bienheureux; car Dieu ne faisant voir à chacun d'eux qu'une félicité proportionnée à leurs mérites, ils sont tous parfaitement contents, quoiqu'il y ait encore plus de différence entre les divers états de gloire qui se trouvent dans le ciel qu'il n'y en a entre les consolations spirituelles dont on jouit sur la terre. Lorsqu'ici-bas Dieu commence à faire à une âme la faveur dont je viens de parler, elle se tient si récompensée des services qu'elle lui a rendus, qu'elle croit n'avoir plus rien à désirer, et certes c'est avec raison, puisque les travaux du monde seraient trop bien payés par une seule de ses larmes. Car quel bonheur n'est-ce point de recevoir ce témoignage que nous sommes agréables à Dieu? Ainsi ceux qui en viennent là ne sauraient trop reconnaître combien ils lui sont redevables, ni trop lui en rendre grâces, puisque c'est une marque qu'il les appelle à son service, et qu'il les choisit pour leur donner part à son royaume, s'ils ne retournent point en arrière.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ.

Il faut bien se garder de certaine fausse humilité dont je parlerai, telle que celle de s'imaginer qu'il y aurait de la vanité à demeurer d'accord des grâces que Dieu nous fait. Nous devons reconnaître que nous les tenons de sa seule libéralité sans les avoir méritées, et que nous ne saurions trop l'en remercier. Autrement, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons? Car qui peut douter que plus nous connaissons combien nous sommes

pauvres par nous-mêmes, et riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, et plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité? Cette autre manière d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes et incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaît de nous les faire, nous pouvons bien appréhender que ce nous soit un sujet de vanité; mais alors nous devons croire que Dieu ajoutera à cette grâce celle de nous donner la force de résister aux artifices du démon, pourvu qu'il voie que nous agissons si sincèrement, que notre seul désir est de lui plaire, et non pas aux hommes. Et qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus de quelqu'un, plus nous l'aimons? Si donc non seulement il nous est permis, mais il nous est très-avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de notre être; qu'il nous a tirés du néant; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacun de nous, et même la mort, et qu'avant que nous fussions nés, il avait résolu de souffrir: pourquoi me sera-t-il défendu de considérer toujours qu'au lieu que j'employais mon temps à parler de choses vaines, il me fait la grâce de ne trouver maintenant du plaisir qu'à parler de lui? Cette grâce est si grande, que nous ne saurions nous souvenir de l'avoir reçue, et de la posséder, sans nous trouver nonseulement conviés, mais contraints d'aimer Dieu, en quoi consiste tout le bien de l'oraison, fondée sur l'humilité.

Que sera-ce donc quand une âme verra qu'elle a reçu d'autres grâces encore plus grandes, telles que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs, de mépriser le monde et eux-mêmes? Il est évident que ces personnes si favorisées de lui se reconnaissent beaucoup plus obligées à le servir que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites et aussi indignes que je le suis. La première et la moindre de ces grâces devait être plus que suffisante pour me contenter, et il a plu néanmoins à son infinie bonté de m'en accorder d'autres, que je n'aurais osé espérer. Ceux à qui cela arrive doivent plus que jamais s'efforcer de le servir, afin de ne pas être indignes de ses faveurs, puisqu'il ne les accorde qu'à cette condition. Que s'ils y manquent, il les retire, et ils tombent d'un état si heureux et si élevé dans un état encore pire que celui où ils étaient auparavant, et sa majesté donnera ces mêmes grâces à d'autres, qui en feront un meilleur usage pour eux-mêmes et pour autrui. Comment d'ailleurs voudrait-on que celui qui ignore qu'il est riche fit de grandes libéralités d'un bien qu'il ne sait pas qu'il possède? Nous sommes si faibles par nous-mêmes, qu'il me paraît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste. Car comment cette violente inclination, qui nous porte toujours vers la terre, nous permettrait-elle de nous détacher, et d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le ciel

Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés ; et ainsi, à moins que d'avoir reçu ce gage de son amour, accompagné d'une vive foi, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, et aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits ? Nous ne regardons que le présent, notre foi est comme morte, et ses faveurs la réveillent et l'augmentent. Comme je suis très-imparfaite, je juge des autres par moi-même ; mais il se peut faire que la lumière de la foi leur suffise pour entreprendre de grandes choses. Quant à moi, qui suis si misérable, j'avais besoin de cette assistance et de ce secours.

Je laisse à ces personnes plus parfaites que je ne suis à dire ce qui se passe en elles-mêmes, et je me contente, pour obéir à celui qui me l'a ordonné, de rapporter ce que j'ai éprouvé. Il en connaîtra mieux les défauts que moi ; et s'il se trouve que je me trompe, il n'aura qu'à jeter ce papier au feu. Je le prie seulement, au nom de Dieu, ainsi que tous mes confesseurs, de publier ce que j'ai dit de mes péchés ; et s'ils jugent à propos d'user, même de mon vivant, de cette liberté que je leur donne, afin que je ne trompe pas davantage ceux qui ont bonne opinion de moi, j'en aurai beaucoup de joie. Mais quant à ce que j'écrirai dans la suite, je ne leur donne pas cette même liberté ; et s'ils le montrent à quelqu'un, je les conjure, aussi au nom de Dieu, de ne leur point dire en qui ces choses se sont passées, ni qui les a écrites. C'est pour cette raison que je ne me nomme point, ni ne nomme point les autres ; et je me contente de rapporter, le mieux que je puis, ce que j'ai à dire, sans me faire connaître. Que s'il y a quelque chose de bon, il suffira, pour l'autoriser, que des personnes savantes et vertueuses l'approuvent, et on le devra entièrement attribuer à Dieu, qui m'aura fait la grâce d'y réussir, puisque je n'y aurai point eu de part, et qu'étant si ignorante et si imparfaite, je n'ai été assistée en cela de qui que ce soit. Il n'y a que ceux qui m'y ont engagée par l'obéissance que je leur dois, et qui sont maintenant absents, qui sachent que j'y travaille ; et je le fais avec peine et comme à la dérobée, parce que cela m'empêche de filer, et que je suis dans une maison pauvre, où je n'ai pas peu d'affaires. Si Dieu m'avait donné plus d'esprit et plus de mémoire, je pourrais me servir de ce que j'ai entendu dire et de ce que j'ai lu ; mais ma capacité est si petite, que s'il se rencontre quelque chose de bon dans cet écrit, Notre-Seigneur me l'aura inspiré pour en tirer quelque bien ; et au contraire tout ce qui s'y trouvera de mauvais étant entièrement de moi, je vous prie, mon père, de le retrancher. Il serait, dans l'un et dans l'autre cas, inutile de me nommer, puisqu'il est certain que l'on ne doit point, durant la vie d'une personne, publier ce qu'il y a de bon en elle, et que l'on ne pourrait, après ma mort, dire du bien de moi, sans rendre inutile ce que j'aurais écrit de bon, lorsque l'on verrait que c'est l'ouvrage d'une personne si défectueuse et si méprisable. Dans la confiance que j'ai que vous et ceux qui doivent voir ce papier m'accorderez cette grâce que je

vous demande si instamment, au nom de Dieu, j'écrirai avec liberté, au lieu que je ne pourrais autrement le faire sans un grand scrupule, excepté pour ce qui regarde mes péchés; car en cela je n'en ai point, et, quant au reste, il me suffit d'être femme, et une femme très-imparfaite, pour n'avoir pas les ailes assez fortes pour m'élever davantage. Ainsi, excepté ce qui regarde simplement la relation de ma vie, le reste sera, s'il vous plaît, sur votre compte, et ce sera à vous à vous en charger, puisque vous m'avez tant pressée d'écrire quelque chose des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison. Que si ce que j'en dirai se trouve conforme à la vérité de notre sainte foi catholique, vous pourrez vous en servir comme vous le jugerez à propos; et s'il y est contraire, vous n'aurez, s'il vous plaît, qu'à le brûler à l'heure même pour me détromper, afin que le démon ne tire pas de l'avantage de ce qui m'avait paru m'être avantageux. Car Notre-Seigneur sait, comme je le dirai dans la suite, que j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour trouver quelqu'un qui fût capable de m'empêcher, par ses avis, de tomber dans les fautes que mon peu de lumière pouvait me faire commettre.

Quelque désir que j'aie de rendre intelligible ce que je dirai de l'oraison, il paraîtra sans doute bien obscur à ceux qui ne la pratiquent pas. Je parlerai des obstacles et des dangers qui se rencontrent dans ce chemin, selon que je l'ai appris par ma propre expérience, et par une longue communication avec des personnes fort savantes et fort spirituelles, qui croient que Dieu m'a donné autant de connaissance depuis vingt-sept ans que je marche dans cette voie, quoique j'y aie bronché plusieurs fois, qu'il en a donné à d'autres en trente-sept ou quarante-sept ans qu'ils y ont aussi marché, en pratiquant toujours la pénitence et la vertu.

Que Notre-Seigneur soit béni à jamais, et qu'il se serve de moi comme il lui plaira. Il m'est témoin que je ne prétends autre chose dans tout ce que je rapporterai, sinon qu'il tourne à sa gloire, et que ce lui en soit une de voir qu'il lui a plu de changer en un jardin de fleurs odoriférantes un fumier aussi infect que je suis. Je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre que j'arrache ces fleurs, pour retourner au même état que j'étais, et je vous conjure en son nom, mon père, de lui demander pour moi cette grâce, puisque vous me connaissez mieux que vous ne me permettez de me faire connaître aux autres.

CHAPITRE XI.

L'oraison n'est autre chose que le chemin pour arriver à devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu; mais souvent, lorsque l'on croit avoir entièrement renoncé à tout, il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison doit s'imaginer que son âme est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manières de l'arroser par l'oraison, dont la première est comme tirer de l'eau d'un puits avec grande peine; la seconde, d'en tirer avec une machine; la troisième, d'en tirer d'un ruisseau par des rigoles; la quatrième, de le voir arroser par la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la première de ces quatre manières d'oraison, qui est la mentale, et dit qu'il faut bien se garder

de s'étonner des sécheresses qui s'y rencontrent, et de quelle manière on doit alors se conduire.

DE L'ORAISON ET DE L'AMOUR DE DIEU.

J'ai donc à parler maintenant de ceux qui commencent à devenir heureusement esclaves de l'amour de Dieu; car l'oraison n'est autre chose, à mon avis, que le chemin par lequel nous nous engageons à dépendre, absolument comme des esclaves, de la volonté de celui qui nous a témoigné tant d'amour. Cette qualité d'esclave est si relevée et si glorieuse, que je ne saurais y penser sans une joie extraordinaire, et nous n'avons pas plus tôt commencé de marcher avec courage dans un si heureux chemin, que nous bannissons de notre esprit la crainte servile. « Dieu de mon cœur, que je regarde comme mon unique et souverain bien, pourquoi ne voulez-vous pas que, lorsqu'une âme se résout à vous aimer, et qu'afin de ne s'occuper que de vous, elle fait ce qu'elle peut pour abandonner tout le reste, elle n'ait pas aussitôt la joie de s'élever jusqu'à ce parfait amour qui vous est dû? Mais que dis-je, Seigneur, c'est de nous-mêmes, et non pas de vous que nous avons en cela sujet de nous plaindre, puisque ce n'est que par notre faute que nous différons à jouir pleinement de votre amour, qui est la source de tous les biens imaginables. »

Nous sommes si lents à nous donner entièrement à Dieu, et un bonheur si précieux ne se peut et ne se doit acheter qu'avec tant de peine; qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que nous soyons longtemps à l'acquiescer. Je sais bien qu'il n'y a point de prix sur la terre; mais je ne laisse pas d'être persuadée que si nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous détacher de toutes les choses d'ici-bas, et porter tous nos désirs vers le ciel, ainsi qu'ont fait quelques saints, sans remettre d'un jour à un autre, nous pourrions espérer que Dieu nous accorderait bientôt une si grande faveur. Mais lorsque nous nous imaginons que nous nous donnons entièrement à lui, il se trouve que ce n'est que l'intérêt et les fruits que nous lui offrons, et que nous retenons en effet le principal et le fonds. Après avoir fait profession de pauvreté, ce qui est sans doute d'un grand mérite, nous nous rengageons souvent dans des soins temporels, et particulièrement dans celui d'acquiescer des amis, afin qu'il ne nous manque rien pour le nécessaire, et même pour le superflu. Ainsi, nous rentrons dans de plus grandes inquiétudes, et nous nous mettons peut-être dans un plus grand péril que lorsque nous avions dans le monde la disposition de notre bien.

Nous croyons de même avoir renoncé à l'honneur du siècle en nous faisant religieuse, ou en commençant à mener une vie spirituelle, dans le désir d'arriver à la perfection. Mais, pour peu que l'on touche à ce qui regarde cet honneur, nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu; nous voulons, pour le reprendre, le lui arracher des mains, nous voulons disposer comme auparavant de notre volonté, après l'en avoir rendu le maître; et nous en usons ainsi dans tout le reste.

C'est une plaisante manière de prétendre acquérir l'amour de Dieu, de le posséder pleinement, et d'avoir de grandes consolations spirituelles, en même temps que nous demeurons toujours dans nos anciennes habitudes, que nous n'exécutons point nos bons desseins, et que nous ne nous élevons point au-dessus des affections de la terre. Quel rapport y a-t-il entre des choses si opposées? et ne sont-elles pas absolument incompatibles? Comme nous ne nous donnons pas tout d'un coup à Dieu, il ne nous enrichit pas aussi tout d'un coup par le don d'un trésor si précieux; et nous devons nous estimer trop heureux s'il lui plaît de nous en gratifier peu à peu, quand même il nous en coûterait tous les travaux que l'on peut souffrir en cette vie. C'est une assez grande miséricorde qu'il fait à une âme lorsqu'il lui donne le courage de se résoudre à travailler de tout son pouvoir pour acquérir un tel bien, puisque si elle persévère, il la rendra, avec le temps, capable de l'obtenir. Mais il est besoin qu'il lui donne ce courage, et un courage tout extraordinaire, pour ne point tourner la tête en arrière, parce que le diable ne manquera pas de lui tendre plusieurs pièges pour l'empêcher d'entrer dans ce chemin, à cause qu'il sait que, non seulement elle lui échapperait des mains, mais qu'elle lui ferait perdre plusieurs autres âmes. Car je suis persuadée que celui qui commence de courir dans cette sainte carrière, et fait tout ses efforts pour arriver, avec l'assistance de Dieu, au comble de la perfection, n'ira pas seul dans le ciel; mais que Dieu lui donnera, comme à un vaillant capitaine, des soldats qui marcheront sous sa conduite.

Je traiterai maintenant de la manière dont on doit commencer pour réussir dans une telle entreprise, et remettrai à parler ensuite de ce que j'avais commencé à dire de la théologie mystique; c'est ainsi, ce me semble, qu'on la nomme. Le grand travail est dans ce commencement, quoique Dieu l'adoucisce par son assistance; car, dans les autres degrés d'oraison il y a plus de consolation que de peine, bien qu'il n'y en ait aucun qui ne soit accompagné de croix, mais fort différentes. Ceux qui veulent suivre Jésus-Christ ne sauraient, sans s'égarer, prendre un autre chemin que celui qu'il a tenu, et peut-on se plaindre de ces heureux travaux dont on est si libéralement récompensé, même dès cette vie?

Étant femme, et ne voulant écrire que tout simplement pour satisfaire à ce que l'on m'a ordonné, je désirerais pouvoir m'exempter d'user de comparaisons; mais il est si difficile aux personnes ignorantes comme moi de bien exprimer le langage du cœur et de l'esprit, que je suis contrainte de chercher quelque moyen pour m'en démêler; et si je rencontre mal, comme cela arrivera le plus souvent, mon ignorance vous sera, mon père, un petit sujet de récréation.

QUATRE MANIÈRES D'ORAISON.

Je crois avoir lu ou entendu dire cette comparaison, sans savoir ni où.

je l'ai lue, ni de qui je l'ai entendue, ni à quel propos, tant j'ai mauvaise mémoire, et elle me paraît assez propre pour m'expliquer. Je dis donc que celui qui commence doit s'imaginer qu'il entreprend de faire, dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit agréable à Dieu, dont il faut que ce soit Notre-Seigneur lui-même qui arrache ces mauvaises plantes pour en mettre de bonnes en leur place; et il peut croire que cela est fait quand, après s'être résolu de pratiquer l'oraison, il s'y exerce, et qu'à l'imitation des bons jardiniers, il cultive et arrose ces nouvelles plantes, afin de les faire croître et produire des fleurs, dont la bonne odeur invite sa divine majesté à venir souvent se promener dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs qui ne sont autres que les vertus dont nos âmes sont parées et embellies.

Il faut maintenant voir de quelle sorte on peut arroser ce jardin; comment on doit y travailler; considérer si ce travail n'excédera point le profit que l'on en tirera, et combien de temps il doit durer. Il me semble que cet arrosage peut se faire en quatre manières. Ou en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, ou en tirant avec une machine et une roue, comme j'ai fait quelquefois, ce qui n'est pas si pénible et fournit davantage d'eau; ou en la tirant d'un ruisseau par des rigoles, ce qui est d'un moindre travail, et arrose néanmoins tout le jardin; ou enfin, par une abondante et douce pluie que Dieu fait tomber du ciel, ce qui est incomparablement meilleur que tout le reste, et ne donne aucune peine au jardinier.

Ces quatre manières d'arroser un jardin pour l'empêcher de périr, étant appliquées à mon sujet, pourront faire connaître en quelque sorte les quatre manières d'oraison dont Dieu, par son infinie bonté, m'a quelquefois favorisée. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grâce de m'expliquer si bien, que ce que je dirai serve à l'un de ceux qui m'ont ordonné d'écrire ceci, et à qui il a fait faire en quatre mois plus de chemin dans ce saint exercice que je n'en ai fait en dix-sept ans. Aussi s'y est-il mieux préparé que je n'avais fait, et il arrose par ce moyen, sans grand travail, ce jardin en toutes ces quatre manières, quoique dans la dernière cette eau céleste ne lui soit donnée encore que goutte à goutte; mais de la manière dont il marche, je ne doute point qu'il ne la reçoive bientôt en telle abondance, qu'il pourra, avec l'assistance de Dieu, s'y plonger entièrement. Que si les termes dont je me sers pour m'expliquer lui paraissent extravagants, je serai bien aise qu'il s'en amuse.

DE L'ORAISON MENTALE.

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumées à suivre l'égarément de leurs sens, lorsqu'ils veulent faire oraison. Il faut qu'ils se retirent dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire.

et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits, aussi bien que les imparfaits doivent en user ainsi, mais moins souvent, comme je le dirai dans la suite.

La difficulté est au commencement, à cause que l'on ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés est un repentir véritable, accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu, et l'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de Jésus-Christ, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application lasse l'esprit.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer de l'eau du puits; et Dieu veuille que nous y en trouvions! Mais au moins il ne tient pas à nous, puisque nous tâchons à en tirer, et que nous faisons ce que nous pouvons pour arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon, que, lorsque pour des raisons qui lui sont connues, et qui nous sont peut-être fort avantageuses, il permet que le puits se trouve à sec, dans le temps que nous faisons, comme de bons jardiniers, tout ce que nous pouvons pour en tirer de l'eau, il nourrit les fleurs sans eau et fait croître nos vertus. J'entends par cette eau nos larmes, et, à leur défaut, la tendresse et les sentiments intérieurs de dévotion.

Mais que fera celui qui ne trouvera dans ce travail, durant plusieurs jours, que sécheresse et que dégoût de voir que, quelques efforts qu'il fasse, et encore qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour se rendre agréable au Seigneur de ce jardin, qu'il s'est donné tant de peine, et qu'il l'aurait prise inutilement s'il ne se rendait digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère? Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer les bras, ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir c'est tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je, alors ce jardinier? Il se consolera, il se réjouira, et regardera comme une très-grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand prince. Il lui suffira de savoir qu'il est contenté ce roi du ciel et de la terre, sans chercher sa satisfaction particulière. Il le remerciera beaucoup de la grâce qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente, et de ce qu'il lui aide à porter cette croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté la croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume, et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi, quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon maître; et un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'on lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point; mais qu'il se souvienne

que le démon en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années, je sais qu'elles sont toujours récompensées ; et ainsi je considérais comme une grande faveur que Dieu me faisait, lorsque je pouvais tirer quelques gouttes d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes, et que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter que pour supporter plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde ; mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure de consolation qu'il m'a donnée depuis dans l'oraison m'a payée de tout ce que j'y avais souffert durant si longtemps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines, et plusieurs autres tentations, arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui, et connaître s'ils pourront se résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour notre bien, parce que les grâces dont il a dessein de nous honorer dans la suite sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

« Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour le plus grand bien d'une
 « âme, lorsque vous connaissez qu'elle est à vous, qu'elle s'abandonne
 « entièrement à votre volonté, qu'elle est résolue de vous suivre partout
 « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, de vous aider à porter cette
 « croix, et enfin de ne vous abandonner jamais ? »

Ceux qui se sentent être dans cette résolution, et avoir ainsi renoncé à tous les sentiments de la terre pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre. Car qui peut affliger ceux qui sont déjà dans un état si élevé, que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, et de n'en rechercher point d'autres que de converser seuls avec Dieu ? Le plus difficile est fait alors. Rendez-en grâces, bienheureuses âmes, à sa divine majesté ; confiez-vous en sa bonté, qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime ; et gardez-vous bien d'entrer dans cette pensée : pourquoi donne-t-il à d'autres, en si peu de jours, tant de dévotion, et ne me la donne pas en tant d'années ? Croyons que c'est pour notre plus grand bien ; et puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira. Il nous fait assez de grâces de nous permettre de travailler dans son jardin, et d'y être auprès de lui, comme nous ne saurions n'y point être, puisqu'il y est toujours. S'il veut que ces plantes et ces fleurs croissent et soient arrosées, les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, et les autres sans eau, que nous importe ?

« Faites donc, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous
 « ne permettiez pas que je vous offense, et que je renonce à la vertu, si
 « vous m'en avez donné quelqu'une dont je ne suis redevable qu'à

« vous seul. Je désire souffrir puisque vous avez souffert; je souhaite
« que votre volonté soit accomplie en moi, en toutes les manières que
« vous l'aurez agréable; et ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'un
« trésor d'un aussi grand prix que votre amour enrichisse ceux qui ne
« vous servent que pour en recevoir des consolations. »

Il est essentiel de remarquer, et l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de le dire, qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale avec une ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable. Car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire, parce qu'elles nous consolent; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice et à pratiquer l'humilité. Autrement, il me semble que ce serait vouloir toujours recevoir et ne jamais rien donner.

Pour des femmes faibles comme moi, je crois qu'il est bon que Dieu les favorise par des consolations telles que j'en reçois maintenant de sa divine majesté, afin de leur donner la force de supporter les travaux qu'il lui plaît de leur envoyer, ainsi que j'en ai eu assez; mais je ne saurais souffrir que des hommes savants, de grand esprit, et qui font profession de servir Dieu, fassent tant de cas de ces douceurs qui se trouvent dans la dévotion, et se plaignent de ne les point avoir. Je ne dis pas que, s'il plaît à Dieu de les leur donner, ils ne les reçoivent avec joie, parce que c'est une marque qu'il juge qu'elles peuvent leur être avantageuses; je dis seulement que, s'ils ne les ont pas, ils ne s'en mettent point en peine, mais qu'ils croient qu'elles ne leur sont point nécessaires, puisque Notre-Seigneur ne les leur accorde pas; qu'ils demeurent tranquilles, et qu'ils considèrent l'inquiétude et le trouble d'esprit comme une faute et une imperfection qui ne convient qu'à des âmes lâches, ainsi que je l'ai vu et éprouvé.

Je ne dis pas tant ceci pour ceux qui commencent, quoiqu'il leur importe beaucoup d'entrer dans ce chemin avec cette résolution et cette liberté d'esprit, que je le dis pour ce grand nombre d'autres qui, après avoir commencé à marcher, n'avancent point; et je crois que l'on doit principalement en attribuer la cause à ce qu'ils ne se sont pas d'abord fortement résolus d'embrasser la croix. Aussitôt que leur entendement cesse d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien et s'affligent, quoique ce soit peut-être alors que leur volonté se fortifie, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ce qu'ils considèrent comme des manquements et des fautes n'en est point aux yeux de Dieu. Il connaît mieux qu'eux-mêmes leur misère, et se contente du désir qu'ils ont de penser toujours à lui et de l'aimer. C'est la seule chose qu'il demande d'eux; et ces tristesses ne servent qu'à inquiéter l'âme, et à la rendre encore plus incapable de s'avancer.

Je puis dire avec certitude, comme le sachant par diverses expériences et observations que j'en ai faites, et par les conférences que j'ai eues avec des personnes fort spirituelles, que cela vient souvent de l'indisposition du corps. Notre misère est si grande, que, tandis que notre âme est enfermée dans cette prison, elle participe à ses infirmités; le changement de temps et la révolution des humeurs font que, sans qu'il y ait de sa faute, elle ne peut faire ce qu'elle voudrait, et souffre en diverses manières. Alors, plus on veut la contraindre, plus le mal augmente; ainsi il est besoin de discernement pour connaître quand la faute procède de là, et ne pas achever d'accabler l'âme. Ces personnes doivent se considérer comme malades, changer même, durant quelques jours, l'heure de leur oraison, et passer comme elles pourront un temps si fâcheux, puisque c'est une assez grande affliction à une âme qui aime Dieu, de se voir réduite à ne pouvoir le servir comme elle le désire, à cause des infirmités que son corps lui communique, par la liaison qu'il a avec elle.

Je dis qu'il faut user de discernement, parce qu'il arrive quelquefois que c'est le démon qui cause ce mal; et qu'ainsi, comme il ne faut pas toujours quitter l'oraison, quoique l'esprit soit distrait et dans le trouble, il ne faut pas non plus toujours gêner une âme, en voulant lui faire faire plus qu'elle ne peut. Il y a des œuvres extérieures de charité, et des lectures auxquelles elle pourra s'occuper. Que si elle n'est pas même capable de cela, elle doit s'accommoder, pour l'amour de Dieu, à la faiblesse de son corps, afin de le rendre capable de servir à son tour. Il faut se divertir par de saintes conversations; et même prendre l'air des champs, si le confesseur en est d'avis. L'expérience nous apprend ce qui nous convient de plus en cela. En quelque état que l'on se trouve, on peut servir Dieu. Son joug est doux, et il importe extrêmement de ne pas contraindre et gêner l'âme, mais de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile.

Je le répète encore, et je ne saurais trop le répéter, il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquiétudes, et de ces distractions de notre esprit. Il ne saurait se délivrer de ces peines qui le gênent, et acquérir une heureuse liberté, s'il ne commence à ne point appréhender les croix; mais alors Notre-Seigneur l'aidera à les porter; sa tristesse se changera en joie, et il avancera beaucoup. Autrement, n'est-il pas évident, par ce que j'ai dit, que, s'il n'y a point d'eau dans le puits, nous ne saurions y en mettre? Mais il n'y a rien que nous ne devions faire pour en tirer s'il y en a, parce que Dieu veut que notre travail soit le prix de notre vertu, et qu'elle ne peut augmenter que par ce moyen.

CHAPITRE XII.

La Sainte continue à parler de l'oraison mentale. Elle dit qu'il faut bien se garder de prétendre à un état plus élevé, si Dieu lui-même ne nous y élève. Elle rapporte comme Dieu la rendit, en un moment, capable de faire connaître à ses confesseurs les grâces dont il la favorisait.

DE L'ORAISON MENTALE (suite).

Mon dessein, dans le précédent chapitre, où j'ai fait plusieurs digressions qui m'ont paru nécessaires, a été de montrer comment nous pouvons contribuer à acquérir cette première sorte de dévotion que j'ai dit être l'oraison mentale. Nous ne saurions nous représenter ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, sans en être touchés d'une extrême compassion; mais la douleur qu'elle excite en nous et les larmes qu'elle nous fait répandre, sont mêlées de consolations; et nous ne saurions penser à l'amour qu'il nous porte, à sa résurrection, ni à la part qu'il veut nous donner à sa gloire, sans ressentir une grande joie, qui n'est ni toute spirituelle, ni toute sensuelle, mais qui n'est pas moins louable que la peine que ces souffrances nous ont causée n'est méritoire.

Tout ce qui nous porte à la dévotion par le moyen de l'entendement est de cette sorte, et nous y avons quelque part, quoique sans l'assistance de Dieu nous ne pourrions jamais y arriver. Lorsqu'il a mis une âme en cet état, elle ne doit point aspirer plus haut; et il faut bien remarquer ceci, parce que cette prétention causerait sa perte. Elle doit seulement faire plusieurs actes qui la portent à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu, à augmenter son amour pour lui, et autres choses semblables, qui l'aident à s'avancer dans la vertu. En quoi on peut utilement se servir d'un livre qui porte pour titre : *L'art de servir Dieu*. L'âme se présentera alors Jésus-Christ, comme s'il était devant ses yeux, concevra de grands sentiments d'amour pour sa sainte humanité, lui tiendra toujours compagnie, lui parlera, l'invoquera dans ses besoins, se soulagera dans ses travaux en lui représentant ce qu'elle souffre, augmentera ses consolations en s'en réjouissant avec lui, au lieu de se porter par là à l'oublier, et n'emploiera point en tout cela de prières étudiées, mais usera seulement de paroles conformes à ses désirs et à ses besoins. C'est un excellent moyen de s'avancer en peu de temps, et je crois qu'on l'est déjà beaucoup, lorsque l'on travaille à acquérir cette précieuse présence de Dieu, à s'en servir utilement, et à s'efforcer de reconnaître, par un amour sincère pour lui, les obligations qu'on lui a.

En agissant de la sorte, on ne doit point, comme je l'ai dit, se mettre en peine de n'avoir pas de sentiments de dévotion, mais penser seulement à plaire à Dieu, qui nous donne le désir de le contenter, quoique nos œuvres ne répondent pas à ce désir. En quelque état que nous soyons, cette vue de Jésus-Christ, que nous considérons comme présent, est un moyen très-assuré pour nous avancer dans la première manière d'oraison dont j'ai parlé, passer en peu de temps dans la seconde, et ensuite dans les deux autres, sans avoir sujet d'appréhender les pièges que le diable pourrait nous tendre

J'ai fait voir jusqu'ici ce que nous pouvons faire, à mon avis, pour

entrer dans cette première manière d'oraison. Que si, pour passer outre, et chercher ces goûts et ces consolations que Dieu donne à qui il lui plaît, on fait des efforts d'esprit, on perdra ce que l'on avait déjà, en voulant acquérir ce que l'on n'a pas. Car, ces goûts et ces consolations étant surnaturels, la recherche que l'on en fait par les voies humaines est inutile; et l'entendement cessant d'agir, l'âme demeure dénuée de tout et dans une extrême sécheresse.

Comme tout cet édifice est fondé sur l'humilité, plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devons pratiquer cette vertu, et nous ne saurions y manquer, sans que tout l'édifice tombe par terre: car n'est-ce pas un grand orgueil de vouloir monter plus haut, au lieu de reconnaître que Dieu nous fait trop de grâces de nous permettre d'approcher de lui?

Je n'entends pas, en disant ceci, parler des pensées que l'ont peut avoir des choses célestes, de Dieu, de son infinie grandeur et de son adorable sagesse, qui sont toutes pensées très-saintes, et que je n'ai jamais eues, en étant si incapable et si misérable, que je n'aurais pu seulement rien comprendre aux choses terrestres, si Dieu ne m'en eût fait la grâce; mais d'autres pourront se servir utilement de ces considérations, principalement s'ils sont savants; la science me paraissant très-avantageuse dans un tel sujet, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité. Je l'ai reconnu, depuis peu de jours, en quelques personnes doctes, qui ont fait, en fort peu de temps, un fort grand progrès dans l'oraison; ce qui me fait extrêmement désirer qu'il y ait un grand nombre de savants, comme on le verra dans la suite.

Ce que j'ai dit, que nous ne devons point aspirer plus haut, mais attendre que Dieu nous y élève, est une manière de parler spirituelle; et j'en laisse l'intelligence à ceux qui en ont fait l'expérience, ne pouvant m'expliquer mieux. Dans cette théologie mystique dont j'ai commencé de parler, l'entendement cesse d'agir, parce que Dieu le suspend (1),

(1) Cette suspension de l'entendement dont la Sainte parle ici, et qu'elle nomme théologie mystique, c'est lorsque Dieu découvre à l'âme un amas de choses surnaturelles et divines, et qu'il la remplit d'une si grande lumière, qu'elle les voit toutes distinctement d'une seule vue sans avoir besoin pour cela ni de discours, ni de raisonnements, ni de travail, l'attention qu'elle y a étant si forte, qu'elle ne peut en avoir à d'autres choses. Cette lumière ne la rend pas seulement capable de voir et d'admirer ces divins objets; elle passe jusqu'à la volonté; elle l'enflamme et la rend toute brûlante d'amour. Ainsi, tandis que cela dure, l'entendement est si étonné et si attaché à ce qu'il voit, qu'il ne peut considérer autre chose: la volonté, comme je l'ai dit, brûle d'amour; et la mémoire demeure sans action, parce que l'âme est si occupée de la joie qu'elle ressent, qu'elle perd le souvenir de tout le reste. Quant à ce que la Sainte dit, que cette élévation et suspension est surnaturelle, elle entend que l'âme pâtit plus alors qu'elle n'agit. A l'égard de ce qu'elle ajoute, que l'on ne doit point entreprendre de s'élever par soi-même à cet état, mais attendre que Dieu nous y élève, deux raisons le lui font dire: l'une que nous travaillerions en vain, parce que cela surpasse nos forces; et l'autre, parce que ce serait manquer d'humilité. Ce n'est pas sans sujet qu'elle donne cet avis, pour empêcher que l'on ne tombe dans l'erreur qui se rencontre en quelques traités d'oraison, qui conseillent de suspendre entièrement la pensée, de ne se figurer quoi que ce soit, et de ne pas presque respirer; d'où il arrive qu'au lieu de s'enflammer dans la piété et l'amour de Dieu, on tombe dans la froideur et dans l'indévotion.

ainsi que je le dirai plus particulièrement, s'il lui plaît de m'assister.

Je dis donc que nous ne devons pas tâcher de suspendre notre entendement, ni cesser de le faire agir, parce que nous demeurerions comme stupides, sans pouvoir arriver à ce que nous prétendrions obtenir par ce moyen. Mais, lorsque c'est Dieu qui le suspend et qui arrête ses fonctions, il lui donne des sujets de s'occuper qui le ravissent en admiration, et lui font comprendre, sans discourir et sans raisonner plus de choses, durant l'espace d'un *Credo*, que nous ne pourrions en apprendre avec notre étude en plusieurs années.

C'est une rêverie que de s'imaginer qu'il dépend de nous de faire agir ou de faire cesser d'agir, comme il nous plaît, les puissances de notre âme. Je répète encore, bien qu'on ne le croie pas, qu'il n'y aurait pas en cela grande humilité; et que, s'il n'y a point de péché, c'est au moins une peine très-mal employée et qui laisse l'âme dans le dégoût, parce qu'elle se trouve comme un homme qui, s'étant déjà élancé pour sauter, et étant retenu par quelqu'un, trouve qu'il a fait un effort inutile. Que si l'on y fait attention, on connaîtra par ce dégoût, qu'il y a quelque manquement d'humilité, puisque cette excellente vertu a cela de propre, que nulle des actions dont elle est accompagnée n'en donne jamais. Je pense avoir assez fait entendre, par ce que j'ai dit, ce que je voulais éclaircir; mais ce n'est peut-être qu'à moi. Je prie Dieu de vouloir ouvrir les yeux de ceux qui le liront, par l'expérience qu'ils en feront; car, pour peu qu'ils l'éprouvent, ils n'auront point de peine à l'entendre.

Je lus beaucoup durant plusieurs années, sans rien comprendre à ce que je lisais, et je passai longtemps sans pouvoir dire un seul mot pour faire entendre aux autres ce que Dieu me faisait connaître, et j'en avais beaucoup de peine; mais sa divine majesté en donne, quand il lui plaît, l'intelligence en un moment, d'une manière qui épouvante. Je puis donc dire avec vérité, qu'encore que je communiquasse avec plusieurs personnes très-spirituelles, qui s'efforçaient de m'aider à leur faire entendre les grâces que Dieu me faisait, ma stupidité était si grande, que cela m'était entièrement inutile. Comme Notre-Seigneur a toujours voulu me servir de maître, dont je ne saurais trop le louer, ni le dire, sans en avoir de la confusion, il voulait peut-être que je n'eusse qu'à lui l'obligation de lui ouvrir l'esprit, et de me délier la langue. Ainsi, sans que je le recherche ni ne le lui demandasse, n'ayant été curieuse qu'en des choses vaines, et non en celles où il aurait été louable de l'être, sa divine majesté me donna sur cela, en un moment, une si claire intelligence et une si grande facilité à m'expliquer, que mes confesseurs en furent étonnés, et moi plus qu'eux, parce que je savais, mieux qu'ils ne le pouvaient savoir, quelle était mon incapacité. Il n'y a pas longtemps que j'ai reçu cette grâce, et elle fait que je ne me mets point en peine d'apprendre ce que Notre-Seigneur ne m'enseigne pas, si ce n'est pour ce qui regarde ma conscience.

Je redis encore qu'il faut bien prendre garde à ne pas élever son esprit, si ce n'est pour suivre l'attrait de Dieu qui l'élève; ce qu'il est facile de connaître. Cet avis est fort important, principalement pour les femmes, parce que le diable peut, par ses illusions, les tromper plus facilement que les hommes, quoique je tiens pour certain que Notre-Seigneur ne permettra pas que les artifices de cet ennemi de notre salut nuisent à ceux qui s'efforcent de s'approcher humblement de sa suprême majesté; mais qu'au contraire, ils profiteront du mal qu'il voudrait leur faire.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, à cause que, ce chemin étant le plus battu par ceux qui commencent, ces avis me paraissent fort importants. D'autres en auront sans doute beaucoup mieux écrit, et j'ai une extrême confusion d'avoir entrepris d'en parler. Que Notre-Seigneur, qui souffre et qui veut qu'une personne aussi imparfaite que je le suis se mêle de parler de choses si relevées et si divines, soit béni en tout et à jamais.

CHAPITRE XIII.

Divers avis très-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison, afin de se garantir des pièges que le démon leur tend pour les empêcher de s'y avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes savantes, et d'avoir un bon directeur.

DE L'ORAISON (suite); COMBIEN IL IMPORTE D'AVOIR UN BON DIRECTEUR.

Je crois devoir maintenant parler de certaines tentations qui se rencontrent lorsque l'on commence à s'exercer dans l'oraison, dont j'en ai éprouvé quelques-unes, et donner sur ce sujet, des avis qui me paraissent nécessaires. Il faut marcher dans ce chemin avec joie et tranquillité, et c'est se tromper que de se persuader, comme font quelques-uns, que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit. Il est très-bon néanmoins de se méfier de soi-même, afin de ne point s'engager dans les occasions où l'on a accoutumé d'offenser Dieu jusqu'à ce que l'on soit extrêmement confirmé dans la vertu; mais il se trouve très-peu de personnes qui le soient assez pour pouvoir s'empêcher de tomber, lorsqu'elles se rencontrent dans ces occasions qui sont conformes à leur naturel; et, tandis que nous vivons, l'humilité nous oblige à ne perdre jamais le souvenir de notre faiblesse et de notre misère.

Toutefois il y a des temps et des occasions où il est permis de donner du relâche à son esprit, et une récréation qui le rende capable de retourner avec plus de vigueur à l'oraison; ce que la discrétion, si nécessaire en toutes choses, doit régler. Il faut aussi, pour ne point laisser ralentir nos désirs, avoir une grande confiance en Dieu, et espérer que, pourvu que nous nous efforcions toujours de nous avancer, nous pourrons, avec son assistance, acquérir peu à peu la perfection où tant de saints sont arrivés par ce moyen. Car Dieu veut et prend plaisir à voir que l'on marche avec courage dans son service, pourvu que ce

courage soit accompagné d'humilité et de défiance de soi-même. Je n'ai jamais vu aucune de ces âmes généreuses demeurer en chemin, ni aucune de celles qui étaient lâches, quoiqu'elles fussent humbles, qui aient pu autant avancer en plusieurs années, que les autres faisaient en peu de temps. Je ne saurais penser sans étonnement à l'avantage qu'il y a de ne point se décourager par la grandeur de l'entreprise, à cause que l'âme prend ainsi un vol qui la mène bien loin, quoiqu'ayant, comme un petit oiseau, les ailes encore faibles, elle se lasse et soit contrainte quelquefois de se reposer.

Ces paroles de saint Paul, qui me faisaient voir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec l'assistance de Dieu, me servirent beaucoup, comme aussi ces autres de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.* Je me représentais souvent qu'il n'était point arrivé de mal à saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, bien qu'il ait eu peur après s'y être engagé. Ces premières résolutions sont fort importantes, quoiqu'il faille agir alors avec grande retenue, et ne rien faire que par l'avis de son directeur ; mais il faut prendre garde à ne pas choisir pour directeur un homme qui ne nous apprenne qu'à aller, comme les crapauds, à la chasse de lézards ; et nous ne saurions trop avoir toujours l'humilité devant les yeux, pour connaître que c'est de Dieu seul que nous tenons tout ce que nous avons de force.

Sur quoi il importe de savoir quelle doit être cette humilité ; car je ne doute point que le démon ne nuise beaucoup à ceux qui s'exercent à l'oraison, et qu'il ne les empêche de s'avancer en leur donnant une fausse idée de cette vertu, pour leur faire croire qu'il y a de l'orgueil à aspirer si haut, que de vouloir imiter les saints et désirer de souffrir comme eux le martyre, parce que leurs actions sont plus admirables qu'imitables pour des pécheurs comme nous. Je ne conteste pas cela, et je dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pouvons imiter, et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y aurait sans doute de l'imprudence à une personne faible et malade de vouloir beaucoup jeûner, faire de grandes pénitences, et s'en aller dans un désert où elle ne pourrait trouver de quoi manger, ni aucun soulagement et autres choses semblables.

Mais nous devons être persuadés que nous pouvons, avec l'assistance de Dieu, nous efforcer de concevoir un grand mépris du monde, de l'honneur et des richesses ; car nous y sommes naturellement si attachés, qu'il nous semble que la terre nous doive manquer. Lorsque nous voulons tant soit peu oublier les choses corporelles pour penser aux spirituelles, nous nous imaginons aussitôt qu'il est plus facile de se recueillir quand on ne manque de rien, parce que la pensée de nos besoins nous donne de la distraction et du trouble dans l'oraison. Sur quoi j'avoue ne pouvoir souffrir que nous ayons si peu de confiance en

Dieu et tant d'amour-propre, que de semblables soins nous inquiètent. Cependant il est certain que, lorsque l'on est si peu avancé, ces bagatelles ne donnent pas moins de peine que des choses fort importantes en donneraient à ceux qui le sont beaucoup, et nous nous persuadons néanmoins d'être spirituels. Cette manière d'agir me paraît vouloir accorder et satisfaire tellement le corps et l'âme, que l'un ne perdant rien de ce qui peut le contenter, l'autre ait le bonheur de jouir de Dieu. Ce n'est pas que cela ne puisse être, si on embrasse la vertu ; mais c'est marcher à pas de tortue, que de marcher de la sorte ; et l'on n'arrive jamais par ce chemin à une grande élévation et liberté d'esprit. Il est bon pour des personnes mariées, et l'on ne saurait les blâmer d'agir conformément à leur vocation ; mais on ne me persuadera jamais qu'il soit propre à ceux qui ont renoncé au monde. Je l'ai éprouvé, et je serais toujours demeurée dans ce chemin, si Dieu, par son extrême bonté, ne m'en eût enseigné un autre.

Néanmoins, pour ce qui est des désirs, j'en avais toujours de grands ; mon mal était que je voulais, comme je l'ai dit, allier deux choses incompatibles, l'exercice de l'oraison et mon divertissement ; et je crois que si l'on m'eût fait connaître l'erreur où j'étais, et ce que je devais faire pour m'élever plus haut, sans voler toujours ainsi terre-à-terre, je serais passée de ces désirs stériles aux actions qu'ils doivent produire ; mais, pour punition de nos péchés, il se trouve si peu de personnes qui n'aient en cela une excessive et dangereuse discrétion, que c'est, à mon avis, ce qui empêche ceux qui commencent d'arriver bientôt à une grande perfection ; car il ne tient point à Dieu, et nous sommes si misérables, que nous ne devons en attribuer la faute qu'à nous-mêmes.

Nous pouvons aussi imiter les saints dans leur amour pour la solitude, dans leur silence, et dans plusieurs autres vertus qui ne tueraient point ce misérable corps, qui ne craint pas de dérégler l'âme par le soin qu'il prend de se conserver avec tant de délicatesse. Le démon, de son côté, contribue beaucoup à l'entretenir dans un état si périlleux ; car, pour peu qu'il le voie appréhender pour sa santé, cela lui suffit pour lui faire croire que les moindres austérités seraient capables de la ruiner, et qu'il ne pourrait continuer de beaucoup pleurer sans courir le risque de devenir aveugle. J'en puis parler comme l'ayant éprouvé ; et je ne comprends pas comment la vue et la santé peuvent nous paraître plus précieuses que l'avantage que ce nous serait de les perdre pour un tel sujet. Etant aussi infirme que je le suis, je n'ai jamais rien pu faire, et je ne fais guère encore, jusqu'à ce que je me sois résolue à ne tenir aucun compte de mon corps et de ma santé. Mais, après que Dieu m'eût fait connaître cet artifice du démon, lorsque cet esprit infernal s'efforçait de me faire croire que je me tuais, je lui répondais : Il m'importe peu de mourir. Lorsqu'il voulait me persuader que je devais me divertir pour me délasser l'esprit, je lui repartis : Je n'ai besoin que de croix, et non pas de divertissements ; et ainsi du reste. J'ai claire-

ment reconnu dans la suite, qu'encore que ma santé fût toujours mauvaise, la tentation du diable, ou ma lâcheté, me rendait encore plus infirme ; car je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas tant pris soin de la conserver. On voit par là combien il importe à ceux qui commencent à faire oraison, de ne pas se laisser aller à de si bas sentiments ; en quoi ils doivent me croire et profiter de mes fautes, puisque je le sais par expérience.

Une autre tentation suit ordinairement celle-là ; c'est que, commençant à goûter le repos et l'avantage qui se rencontrent dans l'oraison, on désire que tout le monde soit parfait. Ce désir n'est pas mauvais ; mais on peut faillir en travaillant à le faire réussir, si l'on ne s'y conduit avec tant de discrétion et d'adresse, qu'il ne paraisse pas que l'on veuille enseigner les autres ; et il faut être bien confirmé dans la vertu, afin de ne pas leur être un sujet de tentation. J'en puis parler avec connaissance, comme l'ayant éprouvé lorsque je voulais porter quelques personnes à s'exercer à faire oraison. Car d'un côté, m'entendant parler d'une manière si élevée du grand bien qui s'y rencontre, et me voyant de l'autre si imparfaite, elles ne comprenaient pas comment je me mêlais de la faire, et de quelle façon cela pouvait s'accorder, ce qui leur était un juste sujet de tentation, ainsi qu'elles me l'ont dit depuis. Et d'ailleurs la bonne opinion qu'elles avaient de moi les empêchait de considérer comme mauvais ce qui l'était en effet, à cause qu'elles me le voyaient faire quelquefois. C'est un artifice du démon ; il se sert de nos vertus pour autoriser le mal que nous faisons ; et ce mal, quelque petit qu'il soit, apporte un très-grand dommage dans une communauté. Quel devait donc être celui que j'y causais par ma mauvaise conduite ! Ainsi il n'y a eu, en plusieurs années, que trois personnes qui aient profité de ce que je leur disais, au lieu que depuis que Notre-Seigneur m'a affermi davantage dans la vertu, plusieurs, en deux ou trois années seulement, en ont profité, comme je le dirai dans la suite. Il y a de plus, en cela, un autre mal, qui est que l'âme perd ce qu'elle avait gagné ; car, dans ces commencements, elle ne doit prendre soin que d'elle-même, et rien ne lui peut être plus utile que de se considérer seule dans le monde avec Dieu seul.

Voici une autre de ces tentations dont il faut se garder, quoiqu'elle procède d'un zèle qui paraît louable. C'est le déplaisir que l'on a des fautes et des péchés que l'on remarque dans les autres. Le démon persuade à ces personnes que leur peine ne procède que du désir qu'elles ont que l'on n'offense point Dieu, et de ce qu'elles ne peuvent souffrir que l'on manque à lui rendre l'honneur qui lui est dû. Ainsi elles voudraient pouvoir aussitôt y remédier, et leur inquiétude est telle, qu'elle trouble leur oraison : en quoi le mal est d'autant plus grand, qu'elles s'imaginent n'être poussées que par un mouvement de vertu, de perfection et de zèle pour Dieu.

Je n'entends point parler en cela de la peine que donnent les péchés

publics, s'il s'en rencontre qui passent en coutume dans une congrégation, ni du dommage qu'apporte à l'Église ces hérésies qui précipitent tant d'âmes dans l'enfer ; car cette peine est très-louable et n'inquiète pas.

Le plus sûr, pour une âme qui pratique l'oraison, est donc d'entrer dans un entier détachement pour ne penser qu'à soi-même et à plaire à Dieu ; ce qui est d'autant plus important, que je n'aurais jamais fait, si j'entreprenais de rapporter toutes les fautes que j'ai vu commettre par la confiance que l'on prend en sa bonne intention.

Nous devons considérer attentivement les vertus des autres, et ne regarder leurs défauts que dans la vue de nos péchés. Quoique nous n'agissions pas d'abord en cela avec perfection, cette créance, que les autres sont meilleurs que nous, nous conduit, avec le temps, à une grande vertu ; c'est le moyen de commencer à s'avancer, avec l'assistance de Dieu. Elle nous est si nécessaire en toutes choses, que nous travaillons en vain sans elle ; ainsi nous ne saurions trop la lui demander, et il ne nous la refuse jamais, pourvu que nous fassions, de notre côté, tout ce qui est en notre puissance.

Ceux à qui l'entendement fournit beaucoup de pensées et de méditations sur un même sujet doivent fort considérer cet avis ; et quant à ceux qui, comme moi, ne peuvent agir avec l'entendement, qui les embarrasse plus qu'il ne leur sert, ils n'ont autre chose à faire qu'à demeurer en paix, jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur d'éclairer leur esprit, et de leur donner des lumières qui les occupent.

Pour revenir à ceux qui agissent avec l'entendement, je crois devoir les avertir de ne pas y employer tout leur temps, parce qu'encore que ce soit une chose fort méritoire, cette manière d'oraison leur paraît si douce et si agréable, qu'ils croient devoir toujours s'y appliquer sans qu'il y ait pour cela aucun jour de repos, tel que le dimanche pour les œuvres manuelles. Ils comptent pour perdu le temps qu'ils emploient à autre chose ; et je considère, au contraire, cette perte comme un grand gain. Ils n'ont, ainsi que je l'ai dit, qu'à se figurer Jésus-Christ présent à leurs yeux, et, sans gêner leur esprit, ni se fatiguer à composer des oraisons, lui parler, l'entretenir, lui représenter leurs besoins, reconnaître qu'ils ne sont pas dignes de l'honneur qu'il leur fait de les souffrir en sa compagnie, et diversifier ces considérations, en se servant tantôt de l'une et tantôt de l'autre, pour ne point se dégoûter en n'usant toujours que des mêmes mets. Et comme ceux-ci sont très-bons et très-agréables, la nourriture qu'ils en tireront, s'ils s'y accoutument, sera si solide, qu'elle les maintiendra dans une santé très-vigoureuse.

Je vais éclaircir cela encore davantage, parce que ce qui regarde l'oraison est difficile à comprendre, si quelqu'un ne nous l'enseigne. Ce n'est pas que je ne désirasse d'abrégé, et que je ne sache que la capacité de ceux qui m'ont commandé d'écrire est si grande, qu'il me suffit de toucher seulement les choses pour les leur faire comprendre ; mais je ne suis pas assez habile pour pouvoir expliquer en peu de mots ce

qu'il est si important de faire entendre clairement. Comme j'ai beaucoup souffert en cela, j'ai compassion de ceux qui commencent, sans avoir d'autres secours que des livres, parce qu'il y a une différence incroyable entre celui que l'on en tire et l'expérience.

Pour revenir donc à mon sujet, représentons-nous quelque mystère de la passion, tel que celui de Notre-Seigneur attaché à la colonne; considérons dans quel abandonnement il s'y trouva, les extrêmes douleurs qu'il y souffrit, et autres choses semblables, que ceux qui savent méditer, ou qui sont savants, pourront trouver dans la considération d'un tel objet. C'est la manière d'oraison par où tous doivent commencer et continuer, et un chemin sûr et excellent, dont on ne doit point sortir jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous fasse entrer dans des voies surnaturelles. Je dis tous, quoiqu'il y ait plusieurs âmes qui profitent davantage de quelques autres méditations que de celles de la sacrée passion, parce que, de même qu'il y a diverses demeures dans le ciel, il y a aussi divers chemins qui y conduisent. Les uns sont touchés de la considération du bonheur éternel dont on y jouit, et les autres, des peines éternelles de l'enfer; d'autres le sont de la pensée de la mort; d'autres, qui ont une grande tendresse de cœur, ne pouvant résister à la douleur que leur donne la passion de Jésus-Christ, sont contraints de passer de cette pensée à celle de sa suprême grandeur, de son infini pouvoir, qui paraît dans toutes ses créatures, de l'extrême amour qu'il nous porte, et de son admirable conduite, sans que cela les empêche de rentrer souvent dans la méditation de sa vie et de sa passion, d'où procède tout notre bonheur.

Ceux qui commencent ont besoin de discernement pour juger ce qui leur est le plus utile, et d'être assistés en cela par un sage et habile directeur; car, s'il ne l'est pas, il pourra beaucoup leur nuire au lieu de leur profiter, faute de savoir de quelle manière il doit les conduire, et même les empêcher de mieux se conduire que s'ils ne l'avaient point, parce que, sachant quel est le mérite de l'obéissance, ils n'osent faire que ce qu'il leur ordonne. J'ai vu, avec grande compassion, des personnes souffrir extrêmement en cet état, et une entre autres qui ne savait que devenir, parce que l'incapacité de semblables directeurs afflige tout ensemble l'âme et le corps, et empêche que l'on ne puisse avancer. Une autre personne me dit qu'il y avait huit ans que son directeur la tenait attachée à la seule considération d'elle-même, quoique Notre-Seigneur l'eût déjà mise dans l'oraison de quiétude, ce qui lui donnait une grande peine. Ce n'est pas que cette connaissance de soi-même ne soit si nécessaire qu'on ne doive jamais s'en départir, puisque, encore que l'on marche dans ce chemin à pas de géant, on a souvent besoin de se souvenir que l'on est plus petit qu'un enfant qui tette encore, et je le répéterai diverses fois, à cause qu'il est si important, qu'il n'y a point d'état d'oraison, quelque élevé qu'il puisse être, où l'on ne soit obligé de faire réflexion de temps en temps sur celui auquel on était lorsque l'on ne fai-

sait que de commencer, parce que cette connaissance de nous-mêmes et de nos péchés est dans l'oraison ce qu'est le pain dans la nourriture que nous prenons, qui, quelque bonnes et délicates que soient les viandes, ne saurait profiter sans lui; mais il faut en user avec discrétion; car, lorsqu'une âme est si persuadée de son néant qu'elle ne peut sans confusion se trouver en la présence d'un si grand roi, parce qu'elle sait que tout ce qu'elle peut faire pour son service n'est rien en comparaison de ce qu'elle lui doit, qu'est-il besoin de s'arrêter là, au lieu de se nourrir des autres mets que Notre-Seigneur nous présente, puisqu'il connaît beaucoup mieux que nous ceux qui nous sont les plus propres?

Il importe donc extrêmement que le directeur soit judicieux et expérimenté. Que si avec cela il est savant, ce sera un très-grand bien; mais si l'on ne saurait en rencontrer un qui ait tout ensemble ces trois qualités, c'est beaucoup qu'il ait les deux premières, parce que l'on peut, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes.

Encore que j'aie dit que ceux qui commencent ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens savants, s'ils ne sont exercés dans l'oraison, je n'entends pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux; car j'aimerais mieux traiter avec un homme savant qui ne ferait point oraison qu'avec un homme d'oraison qui ne serait pas savant, parce que ce dernier ne pourrait m'instruire de la vérité, ni fonder sur elle sa conduite. Comme les femmes sont ignorantes, elles ont besoin d'être enseignées par des personnes éclairées qui leur apprennent les vérités de l'Écriture sainte, si nécessaires pour les porter à s'acquitter de leurs devoirs. Mais je mêle peut-être trop de choses ensemble, et il faut que je m'explique mieux. J'ai toujours eu le défaut de ne pouvoir me faire entendre qu'avec beaucoup de paroles.

Lorsqu'une religieuse commence à faire oraison, si son directeur n'est pas habile, et qu'il se mette dans l'esprit qu'elle doit lui obéir plutôt qu'à son supérieur, il l'y portera tout simplement en pensant bien faire. Que si ce même confesseur conduit une femme mariée, il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devrait donner aux soins qui regardent sa famille, bien que cela mécontente son mari, et ainsi il renverse l'ordre des temps et des choses par sa mauvaise conduite, à cause que, manquant de lumière, il ne peut en donner aux autres, quoique son intention soit bonne. Encore qu'il semble qu'il n'est pas besoin pour ce sujet d'avoir beaucoup de science, j'ai toujours cru, et je croirai toujours qu'il n'y a personne qui ne doive tâcher de communiquer avec les plus savants qu'il pourra trouver, et que plus on est spirituel et avancé dans l'oraison, plus cela est nécessaire. C'est se tromper que de s'imaginer que les savants, qui ne font point oraison, ne peuvent servir à ceux qui la font. J'en puis parler par expérience, ayant toujours aimé de communiquer avec eux, et particulièrement durant quelques années, à cause du besoin que j'en avais; car, encore

que quelques-uns ne s'exercent pas à l'oraison, ils n'en ont point d'éloignement, et n'en ignorent pas l'utilité, parce que l'Écriture sainte qu'ils lisent sans cesse la leur fait connaître. Ainsi, je tiens qu'une personne d'oraison, qui consulte des gens savants, ne sera point trompée par les artifices du diable, si elle ne veut se tromper elle-même, tant je suis persuadée que cet esprit de ténèbres appréhende les gens savants, vertueux et humbles, à cause qu'étant capables de découvrir ses illusions, elles ne peuvent que lui nuire au lieu de lui réussir.

Ce qui me fait parler de la sorte, c'est qu'il y en a qui s'imaginent que les savants ne sont pas propres pour des personnes d'oraison, s'ils ne sont spirituels; et il est vrai que j'ai dit qu'un directeur doit être spirituel, mais il importe tellement aussi qu'il soit savant, et il serait si fâcheux qu'il ne le fût pas, que c'est ce qui me fait croire qu'il est très-avantageux de traiter avec des gens doctes et vertueux, encore qu'ils ne soient pas spirituels, puisqu'ils ne laisseront pas de nous servir. Dieu leur fera connaître ce qu'ils doivent nous enseigner, et les rendra spirituels, afin que leur conduite nous soit utile. Je puis l'assurer, parce que je l'ai remarqué en plus de deux personnes.

Je dis donc qu'une religieuse qui est résolue de se soumettre entièrement à la conduite d'un directeur, fait une très-grande faute de ne pas tâcher de le choisir tel que j'ai représenté qu'il doit être, et particulièrement si ce directeur est un religieux, puisqu'il dépend de son supérieur, qui peut n'avoir aucune de ces trois qualités nécessaires à une bonne conduite; ce qui serait seul une croix assez pesante pour cette personne, sans assujettir encore son esprit à un homme qui ne serait pas habile. J'avoue que je n'ai jamais pu gagner cela sur moi, et que je n'y trouve point de raison.

Que si c'est une personne séculière, qu'elle loue Dieu de ce qu'il lui est permis de choisir; qu'elle ne manque pas d'user de cette heureuse liberté qu'il lui donne, et qu'elle demeure plutôt sans directeur jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un qui lui soit propre; car Dieu le lui donnera, pourvu qu'elle en ait un grand désir, et qu'elle le lui demande avec humilité.

Je lui rends des grâces infinies; et les femmes et tous ceux qui ne sont pas lettrés devraient sans cesse le remercier, comme je fais, de ce qu'il se trouve des hommes qui ont acquis, par tant de travaux, la connaissance des vérités que nous ignorons. J'ai souvent admiré que des gens savants, et entre autres des religieux, aient employé tant de veilles pour acquérir des connaissances qui m'ont été si utiles, sans que j'aie eu d'autre peine que de m'en faire instruire par eux, en leur proposant mes doutes, et qu'il y ait des personnes qui négligent de profiter d'un si grand bien. Dieu nous garde de les imiter; car quelle plus grande imprudence peut-il y avoir que de perdre, par sa faute, le profit que l'on peut faire des travaux et des peines de ces religieux, dont les austérités dans le manger, dans le dormir et dans tous les autres exercices de la

pénitence, jointes au renoncement de leur propre volonté par le vœu d'obéissance, sont des croix continuelles auxquelles je ne puis penser sans confusion? et peut-être néanmoins s'en trouvera-t-il parmi nous, qui sommes exemptes de ces travaux, et vivons trop à notre aise, qui oseront se préférer à eux, à cause que nous faisons un peu plus d'oraison.

« Quelque inutile que je sois, et incapable de profiter aux autres, je « ne laisse pas, mon Dieu, de vous louer de m'avoir fait telle que je suis ; « mais je vous loue et vous remercie encore davantage des connais-
« sances que vous avez données à d'autres, pour éclairer par leurs lu-
« mières les ténèbres de notre ignorance, et nous devrions sans cesse
« prier pour eux ; car autrement où en serions-nous dans cette grande
« tempête qui agite et trouble maintenant votre Église? Que si quelques-
« uns d'eux sont tombés, leur chute doit d'autant plus faire éclater la
« vertu des autres, qui sont demeurés fermes dans la piété ; et nous ne
« saurions, Seigneur, trop vous prier de les y maintenir, et de les assis-
« ter toujours, afin qu'ils continuent à nous assister. »

J'ai fait une grande digression, mais elle était nécessaire pour empêcher de s'égarer ceux qui commencent à marcher dans un chemin si important. Je reviens à ce que je disais, de se représenter Jésus-Christ attaché à la colonne. Il sera bon, sur cela, de s'arrêter un peu de temps à considérer les extrêmes douleurs qu'il y souffrait, pour qui il les souffrait, et avec quel amour il les souffrait ; mais on ne doit pas se peiner pour s'imaginer toutes ces choses ; il faut au contraire demeurer en paix, et tâcher seulement, si on le peut, d'occuper son esprit à regarder Jésus-Christ comme il nous regarde, à lui tenir compagnie, à lui demander ce dont nous avons besoin, à s'humilier devant lui, à se réjouir d'y être, et à se reconnaître indigne d'une si grande faveur. Si on peut en venir là, dès le commencement de l'oraison, on fera un grand profit, et j'y en ai trouvé beaucoup. Je ne sais, mon père, si je m'explique bien, c'est à vous d'en juger, et je prie Notre-Seigneur de me faire toujours la grâce de ne point me tromper dans les choses que j'entreprendrai pour tâcher de lui plaire.

CHAPITRE XIV.

De l'oraison de quiétude ou de recueillement, qui est la seconde sorte d'oraison que la Sainte compare à la seconde manière d'arroser ce jardin spirituel par le moyen d'une machine qui tire de l'eau avec une roue.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE OU DE RECUEILLEMENT.

Après avoir dit avec quel travail il faut tirer à force de bras de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, j'ai maintenant à parler de la seconde manière d'en avoir par le moyen d'une roue où des seaux seront attachés ; ce qui sera un grand soulagement au jardinier, et lui fournira, avec beaucoup moins de peine, de l'eau en plus grande abon-

dance. Dans une sorte d'oraison que l'on nomme oraison de quiétude, l'âme commence à se recueillir et à éprouver quelque chose de surnaturel qu'il lui serait impossible d'acquérir par elle-même. Il est vrai qu'elle a, durant un peu de temps, de la peine à tourner la roue, et à travailler, avec l'entendement, à remplir les seaux; mais elle en a beaucoup moins qu'à tirer de l'eau du puits, parce que celle-ci est plus à fleur de terre, à cause que la grâce se fait alors connaître plus clairement. Cela se fait en recueillant au-dedans de soi toutes ses puissances, c'est-à-dire l'entendement, la mémoire et la volonté, afin de mieux goûter cette douceur toute céleste. Ces puissances ne s'endorment pas néanmoins, mais la seule volonté agit sans savoir en quelle manière elle agit: elle sait seulement qu'elle est captive, et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime. « O Jésus, mon Sauveur, c'est alors que nous éprouvons si heureusement quelle est la puissance de votre amour, puisqu'il tient le nôtre tellement uni à lui, qu'il nous est impossible, en cet état, d'aimer autre chose que vous. »

L'entendement et la mémoire contribuent à rendre la volonté capable de jouir d'un si grand bien; mais il arrive quelquefois qu'ils lui nuisent au lieu de l'aider, et alors elle ne les doit point considérer, mais continuer à jouir de sa tranquillité et de sa joie, parce qu'en voulant les rappeler de leur égarement elle s'égarerait avec eux. Ils sont comme des pigeons qui, ne se contentant pas de la nourriture qu'on leur donne, vont en chercher à la campagne, d'où, après qu'ils n'ont rien trouvé, ils reviennent au colombier pour voir si on leur donnera encore à manger, et voyant qu'on ne leur en donne point, ils retournent de nouveau en chercher. C'est ainsi qu'agissent ces deux puissances à l'égard de la volonté, dans l'espérance qu'elle leur fera quelque part des faveurs qu'elle reçoit de Dieu. Elles s'imaginent sans doute de la pouvoir servir en lui représentant le bonheur dont elle jouit, et il arrive souvent, au contraire, qu'elles lui nuisent; ce qui l'oblige de se conduire envers elles de la manière que je dirai dans la suite.

Tout ce qui se passe dans cette oraison de quiétude est accompagné d'une très-grande consolation, et donne si peu de peine, que, quelque longtemps qu'elle dure, elle ne lasse point l'âme, parce que l'entendement n'y agit que par intervalles, et tire néanmoins beaucoup plus d'eau qu'il n'en tirerait du puits, dans l'oraison mentale, avec beaucoup moins de travail. Les larmes que Dieu donne alors sont des larmes toutes de joie, et on sent qu'on les répand sans pouvoir contribuer à les faire naître.

Cette eau, si favorable et si précieuse, dont Notre-Seigneur est la source, fait incomparablement davantage croître les vertus que celle que l'on pouvait tirer de la première manière d'oraison, parce que l'âme s'élève au-dessus de sa misère, et commence déjà un peu à connaître quel est le bonheur de la gloire; ce qui la fait, comme je l'ai dit, croître

en vertu, parce qu'elle approche de Dieu, qui est le principe de toutes les vertus, et qu'il ne commence pas seulement à se communiquer à elle, mais veut qu'elle connaisse qu'il s'y communique. Ainsi l'âme ne se trouve pas plus tôt dans cet état, qu'elle perd le désir de toutes les choses d'ici-bas, et qu'elles lui paraissent méprisables, parce qu'elle voit clairement qu'il n'y a ni honneurs, ni richesses, ni plaisirs, dont la possession puisse approcher d'un seul moment du bonheur dont elle jouit alors, et qu'elle connaît certainement être véritable et solide; au lieu qu'il est difficile de comprendre sur quoi l'on se fonde pour croire qu'il puisse y avoir de véritables contentements dans cette vie, puisque ceux qui passent pour les plus grands sont toujours mêlés de dégoûts et d'amertume; qu'après les avoir possédés un peu de temps, on tombe dans la douleur de les perdre, sans espérance de pouvoir les recouvrer.

Quant à cette seconde manière d'oraison, que l'on nomme, comme je l'ai déjà dit, oraison de quiétude, il n'y a ni prière, ni travaux, ni pénitences qui nous la puissent faire acquérir. Il faut que ce soit Dieu lui-même qui nous la donne; et il veut, pour faire paraître son immensité, qui le rend présent partout, que l'âme connaisse qu'elle n'a point besoin d'entremetteurs pour traiter avec lui, mais qu'elle peut lui parler elle-même et sans élever sa voix, parce qu'elle est si proche de lui qu'elle n'a qu'à remuer les lèvres pour se faire entendre.

Il semble qu'il soit ridicule de parler ainsi, puisque personne n'ignore que Dieu nous entend toujours; mais je prétends dire qu'il veut alors montrer à l'âme quels sont les effets de sa présence, et lui faire connaître, par cette merveilleuse satisfaction intérieure et extérieure qu'il lui donne, si différente de toute celle d'ici-bas, qu'il commence d'agir en elle d'une manière particulière, et de remplir le vide que ses péchés y avaient fait.

L'âme ressent cette satisfaction dans le plus intime d'elle-même, sans savoir d'où ni comment elle la reçoit; elle ne sait pas même souvent ce qu'elle doit faire, ni ce qu'elle doit désirer et demander, parce qu'il lui semble que rien ne lui manque, quoiqu'elle ne puisse comprendre ce que c'est qu'elle a trouvé. J'avoue ne savoir non plus comment l'expliquer; j'aurais besoin en cela, ainsi qu'en plusieurs autres choses où je puis m'être trompée, de l'aide de la science, pour apprendre, à ceux qui l'ignorent, qu'il y a deux secours que Dieu donne, l'un général, et l'autre particulier; et que, dans ce dernier, il se fait si clairement connaître à l'âme, qu'elle croit le voir de ses propres yeux. Mais j'agis sans crainte, parce que je sais que ce que j'écris sera vu par des personnes si savantes et si habiles, que, s'il s'y rencontre des erreurs, ils ne manqueront pas de les corriger. Je voudrais néanmoins pouvoir bien expliquer ceci, parce qu'une âme à qui Dieu fait de semblables faveurs, dès qu'elle commence de s'occuper à l'oraison, n'y comprend rien, ni ne sait ce qu'elle doit faire; car si Dieu la mène par le chemin de la crainte, comme il m'a menée, elle se trouvera dans une fort grande peine, à moins qu'elle

ne rencontre quelqu'un qui lui donne lumière ; mais alors cette peine se changera en consolation, parce qu'elle verra clairement quel est le chemin qu'elle doit tenir, et y marchera avec assurance.

En quel état que nous soyons, c'est un si grand avantage pour s'avancer de savoir ce que l'on doit faire, que j'ai beaucoup souffert et perdu beaucoup de temps, faute d'avoir cette connaissance. C'est ce qui me donne une grande compassion des âmes qui se trouvent seules et sans assistance, lorsqu'elles arrivent à ce point-là ; car, encore que j'aie lu plusieurs livres spirituels qui traitent en quelque sorte de ce sujet, c'est fort obscurément ; et, quand même ils en parleraient avec beaucoup de clarté, on aurait grande peine à le comprendre, à moins que d'être fort exercé dans cette manière d'oraison.

Je désirerais de tout mon cœur que Dieu me fit la grâce de représenter si clairement ce que cette oraison de quiétude, qui commence à nous mettre dans un état surnaturel, opère en l'âme, que l'on peut connaître par ces effets si c'est l'esprit de Dieu qui agit. Quand je dis qu'on le peut connaître, j'entends comme on le peut ici-bas ; car, encore que ce soit l'esprit de Dieu, il est toujours bon de marcher avec crainte et retenue, parce qu'il pourra arriver que le démon se transformera en ange de lumière sans que l'âme s'en aperçoive, à moins que d'être déjà très-exercé à l'oraison.

J'ai d'autant plus de besoin d'une assistance particulière de Notre-Seigneur pour bien expliquer ceci, que j'ai très-peu de loisir, à cause qu'étant dans une maison qui ne commence que de s'établir, ainsi qu'on le verra dans la suite, les heures que je suis obligée de passer avec la communauté et tant d'autres occupations, emportent et consomment tout mon temps ; ce qui fait qu'au lieu d'écrire de suite je n'écris qu'à diverses reprises, quoiqu'il me fallût du repos et que je désirasse d'en avoir, parce que, lorsque l'on n'écrit que par le mouvement de Dieu, on le fait beaucoup mieux et avec plus de facilité, car alors c'est comme si l'on avait devant ses yeux un modèle que l'on n'a qu'à suivre ; au lieu que quand cela manque et que l'on n'agit que par soi-même, on n'entend pas plus ce langage que si c'était de l'arabe, bien qu'on ait passé plusieurs années dans l'exercice de l'oraison. Ainsi je trouve un si grand avantage d'y être, quand je travaille à cette relation, que je vois clairement que ce n'est pas mon esprit qui conduit ma main, et qu'il a si peu de part à ce que je fais, que je ne saurais, après l'avoir écrit, dire comment je l'ai écrit : ce que j'ai éprouvé diverses fois.

Il faut revenir à notre jardin spirituel, et dire comme ces plantes commencent à pousser des boutons, pour produire ensuite des fleurs et des fruits, et de quelle sorte ces fleurs se préparent à parfumer l'air par leur odeur. Cette comparaison me donne de la joie, parce que, lorsque je commençai à servir Dieu, ainsi qu'on le verra dans la suite de ma vie, s'il est vrai qu'il m'ait fait la grâce de commencer véritablement, il m'est souvent arrivé de considérer avec un extrême plaisir que mon âme était

comme un jardin dans lequel il se promenait. Je le priais alors de vouloir augmenter la bonne odeur de ses vertus, qui, semblables à de petites fleurs, paraissent vouloir s'ouvrir, de les faire fleurir pour sa gloire que je recherchais seule, et non la mienne; de les nourrir après les avoir fait croître, et de couper et tailler ces plantes comme il le jugerait à propos, afin de les faire pousser avec plus de force. J'use de ce terme parce qu'il arrive des temps auxquels l'âme ne reconnaît plus ce jardin, tant il lui paraît sec et aride, sans qu'elle ait aucun moyen de l'arroser pour le faire reverdir, se trouvant elle-même si sèche et si stérile qu'elle ne se souvient point d'avoir jamais eu aucune vertu. Le pauvre jardinier souffre beaucoup en cet état, parce que Notre-Seigneur veut qu'il lui semble qu'il a perdu toute la peine qu'il a prise à arroser et cultiver ce jardin; mais c'est alors le temps le plus propre pour arracher jusqu'aux moindres racines de ce peu de mauvaises herbes qui y restent, et qui ne peuvent être arrachées que par l'humilité que nous donne la connaissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et que tous nos travaux sont inutiles si Dieu ne nous favorise de l'eau de sa grâce; mais il ne recommence pas plus tôt à nous la donner, que l'on voit ces plantes pousser et croître de nouveau.

« O mon Seigneur et mon Dieu, qui faites toute ma béatitude, je ne saurais, sans répandre des larmes de joie, dire, ainsi que je puis le dire très-véritablement, que vous prenez plaisir d'être dans nous comme vous êtes dans l'Eucharistie, et que, si ce n'est pas notre faute, nous pouvons jouir de cet incomparable bonheur, puisque vous avez dit vous-même que vous preniez plaisir d'être avec les enfants des hommes. Quelle parole, ô mon Sauveur ! Je n'ai jamais pu l'entendre sans une extrême consolation, lors même que mes péchés m'avaient le plus éloignée de vous. Est-il possible, mon Dieu, qu'après que vous avez fait de si grandes faveurs à une âme, et lui avez donné de telles preuves de votre amour, qu'il lui est impossible de douter qu'elle les ait reçues, tant les effets les lui rendent évidentes, elle continue à vous offenser ? Oui certes, Seigneur, cela n'est que trop possible, puisqu'il ne m'est pas seulement arrivé une fois, mais plusieurs fois, et je souhaite de tout mon cœur d'être la seule coupable d'une si noire ingratitude. Il a plu néanmoins à votre infinie bonté d'en tirer quelque bien, et de faire voir que c'est dans les plus grands maux que vous prenez plaisir à faire éclater la grandeur de votre miséricorde. Combien me trouvai-je donc obligée de la publier toute ma vie ! Je vous supplie, mon Dieu, de m'accorder la grâce de ne jamais y manquer, et de faire entendre à tout le monde jusqu'où va l'excès des faveurs dont je vous suis redevable. Elles sont si grandes, que ceux qui en ont connaissance ne les peuvent considérer sans s'étonner, et qu'elles me font souvent sortir hors de moi-même, afin de vous mieux louer que je ne le pourrais autrement; car, si je demeurais seule sans votre assistance, ne me trouverais-je pas réduite à voir sécher, dans ce jardin de mon âme, les

« fleurs spirituelles des vertus que vous y avez fait croître, et cette misérable terre ne redeviendrait-elle pas aussi aride qu'elle l'était auparavant? Ne le permettez pas, mon Sauveur, ne souffrez pas qu'une âme que vous avez rachetée par tant de travaux, et que l'on peut dire que vous avez encore rachetée diverses fois en la tirant d'entre les griffes de ce dragon infernal, se perde misérablement. »

Pardonnez-moi, mon père, si je parais m'éloigner de mon sujet, et ne vous en étonnez point, puisque ce n'est pas en effet en sortant, et que, lorsque j'écris ceci, les extrêmes obligations que j'ai à Dieu, se représentant à mon esprit, je n'ai pas souvent peu de peine à me retenir pour ne m'étendre pas encore davantage à publier ses louanges. Je veux espérer que vous ne l'aurez pas pour désagréable, parce qu'il me semble que je puis, sur cela, chanter avec vous le même cantique, mais avec cette différence que je lui suis beaucoup plus redevable que vous, parce qu'il m'a pardonné plus de péchés, comme vous ne l'ignorez pas.

CHAPITRE XV.

La Sainte continue à traiter de l'oraison de quiétude ou de recueillement, et donne d'excellents avis sur ce sujet.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE OU DE RECUEILLEMENT.

Je reviens maintenant à mon sujet. Ce recueillement et cette tranquillité qui se rencontrent dans ce que l'on nomme oraison de quiétude, se fait beaucoup sentir à l'âme, par la satisfaction et par la paix qu'elle y trouve; ainsi son contentement est très-grand, et le repos dans lequel ses puissances sont alors, augmente le plaisir dont elle jouit. Comme elle n'est point encore arrivée à un grand bonheur et n'en connaît point qui le surpasse, il lui semble qu'elle n'a plus rien à souhaiter, et elle dirait volontiers, comme saint Pierre à Jésus-Christ: Seigneur, établissons ici notre demeure. Elle n'ose se remuer, et voudrait même quelquefois ne point respirer, tant elle appréhende que ce bonheur ne lui échappe, quoiqu'elle dût considérer que, n'ayant rien pu contribuer à l'attirer, elle peut encore moins le retenir plus longtemps qu'il ne plaît à Dieu qu'elle en jouisse.

J'ai déjà dit que dans cette oraison de quiétude les puissances de l'âme se trouvent si contentes d'être avec Dieu, qu'encore que, tandis qu'elle dure, la mémoire et l'entendement ne soient pas exempts de distractions, la volonté demeure toujours si unie à sa divine majesté, que non seulement elle ne perd point sa tranquillité et son repos, mais qu'elle rappelle même peu à peu ces deux autres puissances pour les obliger à se recueillir. Car, bien qu'elle ne soit pas entièrement abîmée en Dieu, elle est si occupée de lui, sans savoir en quelle manière cela se passe, que, quoi que fassent ces deux autres puissances, elles ne peuvent troubler sa joie, ni la distraire de travailler paisiblement à empêcher que cette étincelle de l'amour de Dieu, dont il lui plaît de la favoriser, ne s'éteigne.

Je supplie sa divine majesté de m'assister pour bien faire entendre ceci. Il y a plusieurs âmes qui arrivent à cet état d'oraison, mais peu qui passent outre; je ne sais à quoi en attribuer la faute, étant certaine qu'elle ne vient point de Dieu; car peut-on croire qu'après qu'il lui a plu d'accorder à une âme une aussi grande grâce que celle d'arriver jusqu'à un tel degré de bonheur, il ne lui en fasse pas de plus grande si elle ne s'en rend point indigne? Il lui importe donc extrêmement de connaître combien elle lui est obligée, et le mépris qu'elle doit faire de toutes les choses de la terre, lorsqu'il la met en état de s'élever ainsi vers le ciel. Que si cette âme est si malheureuse que de retourner en arrière, comme j'ai fait et aurais continué de faire, si la miséricorde de Dieu ne m'eût ramenée à lui, je ne doute point que l'on n'en doive principalement attribuer la cause à de grands péchés, et l'on ne saurait passer d'un tel bonheur à un si extrême malheur sans un étrange aveuglement. C'est pourquoi je conjure, au nom de Dieu, ceux à qui il a fait une si grande faveur que de leur donner l'oraison de quiétude, de considérer quel en est le prix, afin de l'estimer autant qu'elle le mérite, et de croire fermement, par une humble et sainte confiance en sa bonté, qu'ils ne seront point touchés du désir de retourner goûter des viandes d'Égypte; mais si par leur lâcheté cette tentation les ébranlait, ainsi qu'il m'est arrivé, qu'ils se remettent toujours devant les yeux quel est le bien qu'ils ont perdu, et qu'ils marchent avec crainte. Que s'ils ne rentrent pas dans l'exercice de l'oraison, leur mal ira toujours en augmentant, et ils tomberont enfin tout-à-fait; car n'est-ce pas une véritable chute que de ne pouvoir se résoudre à rentrer dans un chemin par lequel on était arrivé à un tel bonheur?

Lorsque je parle de la sorte, je ne prétends pas dire que ces personnes doivent être impeccables, quoiqu'après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, il n'y a rien qu'elles ne soient obligées de faire pour tâcher de ne point l'offenser; mais je n'ignore pas combien grande est notre misère. Je les exhorte seulement et je les conjure de ne point cesser de faire oraison, puisque c'est le moyen de reconnaître leur faute, de s'en repentir, et d'obtenir de la bonté de Dieu la force nécessaire pour se relever; au lieu qu'autrement je ne sais si, en parlant de la sorte, je ne me trompe point, en ce que, comme je l'ai dit, je juge des autres par moi-même.

Cette oraison de quiétude ou de recueillement est comme une étincelle par laquelle Dieu commence à embraser l'âme de son amour, et à lui faire connaître avec plaisir quel est cet amour. Il est impossible que ceux qui ont l'expérience de cette manière d'oraison ne reconnaissent bientôt si cette étincelle est un effet de la grâce de Dieu, ou une illusion du démon, ou une tromperie qui vient d'eux-mêmes, parce que, si elle est véritable, on ne saurait l'acquérir, mais il faut nécessairement qu'elle soit donnée de Dieu. Car, encore que nous soyons naturellement si portés à désirer des choses agréables et délicieuses, qu'il n'y a rien que nous

ne fassions pour nous les procurer, et qu'ainsi nous employons tous nos efforts pour tâcher d'allumer un feu dont la chaleur est si douce, il se trouve qu'au lieu de réussir dans notre dessein nous ne faisons que jeter de l'eau dessus, qui l'éteindrait s'il était allumé. Mais lorsque cette étincelle vient de Dieu, quelque petite qu'elle soit, pourvu que l'âme ne l'éteigne point par sa faute, elle allume bientôt un grand feu qui, ainsi que je le dirai en son lieu, jette des flammes de ce violent amour pour Dieu, dont il favorise et embrase les âmes parfaites. Cette étincelle est une marque et un gage qu'il donne à l'âme du choix qu'il a fait d'elle pour lui accorder de grandes grâces, si elle se prépare à les recevoir avec le soin qu'elle doit : cette faveur est telle, qu'elle va infiniment au-delà de tout ce que j'en pourrais rapporter; c'est pourquoi, comme je l'ai déjà dit, je ne saurais voir sans douleur que, plusieurs âmes arrivant jusque-là, il y en ait si peu qui passent outre, que j'aurais honte de dire combien le nombre est petit. Celui des autres, dont j'ai eu connaissance, est assez grand, et je pense devoir les exhorter à ne pas cacher dans la terre le talent qu'elles ont reçu, puisqu'il y a sujet de croire que Dieu les a choisies pour profiter à plusieurs autres, particulièrement en ce temps où il a besoin de serviteurs forts et courageux pour soutenir les faibles et les lâches. Ceux qui se sentent avoir du cœur doivent croire que Dieu leur fait la grâce d'être des premiers, et s'efforcer de s'en rendre dignes, en faisant au moins, pour le service de leur bienfaiteur, ce que dans le monde les lois de l'amitié portent les amis à faire les uns pour les autres. Ils ne peuvent y manquer, comme je l'ai dit, sans avoir sujet de trembler, puisque leur ingratitude serait capable de les faire tomber dans le précipice, et Dieu veuille, si cela arrive, qu'ils n'en entraînent pas d'autres avec eux !

L'âme n'a autre chose à faire dans cette oraison de quiétude que de demeurer en repos et sans faire de bruit. J'appelle bruit, de chercher avec l'entendement plusieurs paroles et plusieurs considérations pour remercier Dieu de la faveur qu'il lui fait, et faire une exacte revue de ses fautes et de ses péchés, pour reconnaître qu'elle ne la mérite pas; car c'est ce que veut faire l'entendement et à quoi travaille la mémoire. J'avoue que ces deux puissances me donnent souvent beaucoup de peine, particulièrement la mémoire que je ne saurais alors arrêter, quoique j'en aie si peu dans les autres temps. Quand cela arrive, la volonté doit demeurer en repos, et reconnaître que ce n'est pas de la sorte qu'on doit traiter avec Dieu, mais que c'est comme jeter sans discrétion sur une étincelle de grosses bûches qui l'éteignent; il faut qu'elle lui dise avec une profonde humilité : « Que puis-je faire, mon Dieu ! quelle proportion y a-t-il entre la servante et son seigneur ? entre la terre et le ciel ? » ou autres paroles semblables que son amour lui inspirera, et qui seront conformes à ses sentiments, sans s'arrêter aux importunités de son entendement qui voudrait qu'il lui fit part de sa joie, ni sans vouloir l'obliger à se recueillir quand il s'égare, comme il fait souvent lorsqu'elle

est dans le repos et dans l'union avec Dieu, car elle travaillerait en vain; et il vaut beaucoup mieux que sans le suivre elle le laisse aller, pour continuer à jouir en paix de la faveur qu'elle reçoit, et qu'elle se retire en elle-même, comme les prudentes abeilles se retirent dans leurs cellules pour faire le miel, qu'elles ne feraient jamais, si, au lieu d'y travailler, elles s'amusaient à courir les unes après les autres.

Cet avis est si important que l'âme ne saurait, sans perdre beaucoup, manquer à le suivre, principalement si elle a l'entendement subtil, parce qu'il ne commencera pas plus tôt d'agir qu'il s'engagera dans de grands raisonnements, et croira faire beaucoup s'ils sont éloquentes; au lieu qu'alors tout ce que l'on doit faire est d'être très-persuadé que c'est de Dieu que nous tenons cette faveur, sans que nulle autre raison que sa seule bonté le porte à nous l'accorder; c'est de reconnaître que nous sommes auprès de lui; c'est de lui demander son assistance et de le prier pour l'Église, pour les âmes du purgatoire et pour les personnes qui se recommandent à nos prières. Mais tout cela doit se faire sans y employer beaucoup de paroles et avec un grand désir qu'il lui plaise de nous écouter.

Cette manière d'oraison est fort puissante, et l'on obtient plus par elle que par tous les discours de l'entendement. La volonté, considérant l'avantage qu'elle en reçoit, se représente les raisons qu'elle a de s'enflammer de plus en plus dans l'amour de Dieu, et doit alors faire quelques actes de cet amour, tels que ceux de penser à ce quelle fera pour reconnaître, envers sa divine majesté, tant d'obligations, sans écouter, je le répète encore, ce que l'entendement voudrait lui représenter pour la faire entrer dans des pensées fort élevées. De petites pailles, et moins encore que des pailles s'il était possible, que nous jetterons avec humilité dans ce feu de l'amour de Dieu, l'allumeront beaucoup mieux que si nous y mettions quantité de bois par de grands raisonnements, qui, quelque beaux qu'ils nous parussent, l'éteindraient presque à l'heure même au lieu de l'allumer davantage. Cela n'est bon que pour les savants, tels que ceux qui me commandent d'écrire ceci; car, par la miséricorde de Dieu, les savants aussi bien que les ignorants, et les ignorants aussi bien que les savants, peuvent être favorisés du don de cette oraison. Ainsi il pourra arriver que les premiers se trouveront alors dans la liberté de faire réflexion sur quelque passage de l'Écriture; mais quelque avantage que la science leur donne avant et après l'oraison, je crois que pendant le temps qu'elle dure elle leur est peu nécessaire, et ne fait au contraire que refroidir la volonté, parce que l'entendement se trouvant si près de la lumière divine, est tellement éclairé que je ne me connais plus alors moi-même; je me trouve une tout autre personne; et, quoique je n'entende presque rien de toutes les prières latines, il m'est arrivé quelquefois dans cette oraison de quiétude, non-seulement d'entendre ce que signifient en ma langue quelques versets des Psalmes, mais d'avoir la joie de voir que j'en comprenais le sens. J'excepte,

dans ce que je viens de dire, ceux qui sont obligés de prêcher et d'enseigner; car ils peuvent alors se servir de l'avantage qu'ils tirent de l'oraison pour instruire les ignorants comme moi, n'y ayant rien de plus louable que d'exercer la charité, et de servir les âmes en la seule vue de Dieu.

Dans cette heureuse quiétude les plus savants même doivent laisser jouir l'âme du repos où elle se trouve, sans se servir de leur science. Un temps viendra qu'elle leur sera fort utile, et qu'ils ne voudraient, pour quoi que ce fût, ne pas l'avoir, à cause du moyen qu'elle leur donne de servir Dieu, qui est le seul usage que l'on en doit faire; mais je les prie de croire que, quand on est en la présence de la sagesse éternelle, le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la science du monde; ce n'est pas alors le temps de raisonner, mais de reconnaître sincèrement ce que nous sommes et de nous présenter en cet état devant Dieu, qui, s'abaissant jusqu'à vouloir bien nous souffrir en sa présence, veut que nous entrions sincèrement dans la vue de notre néant. Que l'entendement s'occupe tant qu'il lui plaira à choisir des termes élégants pour rendre des actions de grâces à Dieu; la volonté doit demeurer en repos sans oser, non plus que le publicain, lever les yeux vers le ciel; et cette manière de remercier Dieu lui est infiniment plus agréable que toute la rhétorique dont se sert l'entendement.

Quelque excellente que soit cette oraison de quiétude, je ne prétends pas qu'il faille abandonner entièrement la mentale, ni cesser même d'user de quelques prières vocales, si on le peut. Je dis, si on le peut, parce que, si la quiétude est grande, on ne saurait parler qu'avec grande peine. Il me semble que l'on peut connaître quand c'est l'esprit de Dieu qui nous porte à cette oraison, ou quand, par un sentiment de dévotion qu'il nous donne, nous nous y portons nous-mêmes par le désir de jouir des douceurs qui s'y rencontrent; auquel cas elle ne produit aucun effet, et l'on retombe aussitôt dans la sécheresse. Que si c'est le démon qui nous y pousse, une âme exercée pourra la connaître, parce qu'elle demeurera dans l'inquiétude avec peu d'humilité, peu de disposition à pratiquer ce que Dieu veut, peu de lumière dans l'entendement et nulle fermeté pour la vérité.

Mais pourvu que l'âme réfère à Dieu toute la douceur et le plaisir dont elle jouit dans cette oraison, et qu'elle le prenne pour objet de tous ses désirs et de toutes ses pensées, non seulement le démon ne lui pourra nuire par ce plaisir qu'il lui aura causé pour la tromper, mais Dieu permettra qu'elle en tire de l'avantage, parce que, dans la créance que c'est à Dieu qu'elle est obligée de ce plaisir, il arrivera souvent que le désir d'en jouir la portera à faire oraison avec encore plus de joie. Ainsi, si cette âme est humble, si elle n'a point de curiosité, si elle ne recherche point les consolations, quoique spirituelles, et prend au contraire plaisir à souffrir, elle ne fera point de cas de toutes ces consolations que le dé-

mon lui donnera, et ne sera touchée que de celles qui lui viendront de la part de Dieu.

Il faut surtout avoir un soin extrême, dans l'oraison et dans les consolations que l'on y reçoit, de s'humilier toujours de plus en plus, c'est le moyen de rendre inutiles tous les artifices du diable, qui ne sont que mensonge et illusion, et de l'empêcher d'oser souvent nous tenter par ces plaisirs et ces consolations qu'il nous cause, lorsqu'il verra que, ne réussissant qu'à sa confusion et à sa honte, il y perd au lieu d'y gagner. C'est pour cette raison et d'autres encore que j'ai marquées dans la première manière d'oraison, qui est mentale, par laquelle on tire de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, qu'il importe extrêmement de commencer par renoncer à toutes sortes de consolations, et, comme de braves soldats qui veulent servir leur prince à leurs dépens, n'avoir d'autre désir ni d'autre pensée que d'aider Notre-Seigneur Jésus-Christ à porter sa croix, sans prétendre de lui d'autre récompense que celle qu'ils sont assurés qu'il leur donnera dans son royaume éternel.

Il est nécessaire dans les commencements d'avoir toujours ces pensées devant les yeux; je dis dans les commencements, parce que lorsque l'on est plus avancé, on en est si persuadé, qu'au lieu d'avoir besoin de se représenter le néant du monde et des plaisirs qui s'y rencontrent, il faut en détourner sa vue pour tâcher de les oublier, afin de ne pas trouver la vie ennuyeuse. En effet, c'est si peu de chose, que ceux qui sont arrivés à une plus grande perfection auraient honte de n'avoir renoncé aux biens du monde qu'à cause qu'ils sont périssables, puisqu'ils les quitteraient avec encore plus de joie s'ils duraient toujours; et plus on augmente en vertu, plus on se confirme dans ce sentiment. L'amour de Dieu, qui est déjà grand dans ces âmes, opère en elles ces effets; mais quant à ceux qui commencent, cet avis est si important que je ne me lasse point de le répéter, et même les plus avancés dans l'oraison ont besoin de s'en servir en certains temps où Dieu, pour les éprouver, paraît les abandonner. On doit toujours se souvenir que, dans cette vie, l'âme ne croît pas comme le corps, quoique l'on dise qu'elle croisse, et qu'elle croisse en effet en une certaine manière; car, lorsqu'un enfant a pris sa croissance pour devenir homme, on ne voit plus son corps décroître; mais il n'en est pas de même de l'âme, parce que Dieu le permet ainsi, comme je l'ai éprouvé en moi, ne sachant pas ce qui se passe dans les autres. C'est sans doute pour notre bien qu'il en use de la sorte, afin de nous humilier et de nous obliger à nous tenir sur nos gardes pendant que nous sommes dans cet exil, où ceux qui paraissent les plus avancés et les plus fermes ont le plus sujet de craindre et de se défier de leur faiblesse. Il y a des temps où ceux même dont la volonté est si unie à celle de Dieu qu'ils souffriraient plutôt toutes sortes de tourments, et même la mort, que de commettre volontairement la moindre imperfection, sont combattus par des tentations si violentes qu'ils ont besoin, pour ne point offenser Dieu, de recourir aux premières armes de l'oraison, c'est-à-dire,

dè se représenter que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer et autres choses semblables.

Mais, pour revenir à ce que je disais, c'est un excellent moyen pour se garantir des artifices du démon, et des fausses douceurs qu'il nous fait trouver dans l'oraison, que de ne point les désirer, et de se résoudre au contraire à la commencer toujours par une forte résolution de ne jamais cesser de marcher dans ce chemin de croix, que Jésus-Christ lui-même nous a montré et obligé de suivre par ces paroles: *Prenez votre croix et me suivez*. Il est notre règle et notre modèle: ceux qui pratiquent ses conseils et ne pensent qu'à lui plaire n'ont rien à craindre, et leur avancement dans la vertu leur fera connaître que c'est par son esprit qu'ils agissent, et non par celui du démon. Que s'il arrive quelquefois qu'ils tombent, la promptitude avec laquelle ils se relèveront et d'autres choses que je vais dire, leur seront des marques que Notre-Seigneur ne les a pas abandonnés.

Quand c'est par l'esprit de Dieu que nous agissons, nous n'avons pas besoin de chercher des considérations pour nous humilier et pour nous confondre; Notre-Seigneur lui-même nous en met devant les yeux de beaucoup plus fortes que celles que nous pourrions nous imaginer, et que l'on peut dire n'être rien en comparaison de la véritable humilité qu'il nous donne et de la lumière dont il l'accompagne. Ces considérations nous mettent dans une telle confusion qu'elles nous anéantissent, parce que leur lumière est si grande qu'elle nous fait clairement connaître que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et plus Dieu nous favorise de ses grâces, plus elle augmente. Elle nous donne aussi un grand désir de nous avancer encore dans l'oraison, avec une ferme résolution de ne jamais la discontinuer, quelque peine qui s'y rencontre; elle nous met dans une ferme confiance, mais une confiance mêlée d'humilité et de crainte pour notre salut; elle chasse ensuite cette crainte servile pour mettre à sa place une crainte filiale beaucoup plus forte; elle commence à faire entrer l'âme dans un amour de Dieu entièrement désintéressé, et à rechercher la solitude pour jouir avec plus de repos du bonheur de ne s'occuper que de lui seul; et enfin, pour n'en pas dire davantage, c'est comme une source dont l'âme sent couler en elle toutes sortes de biens, et qui lui fait connaître évidemment qu'il ne lui manque presque plus rien pour faire épanouir ces fleurs, dont les boutons étaient déjà si préparés à s'ouvrir. Quand une âme est dans cet état elle ne saurait point croire que Dieu est avec elle jusqu'à ce qu'elle retombe dans ses imperfections; mais alors tout lui fait peur, et cette crainte lui est avantageuse, quoiqu'il y ait des âmes à qui la persuasion que Dieu est avec elles sert plus que ne feraient toutes les appréhensions et les terreurs que l'on pourrait leur donner, principalement si elles ont beaucoup d'amour et de désir de lui plaire; car, cela étant, le souvenir des faveurs qu'il leur a faites est plus capable de les ramener à lui que la vue de toutes les peines de l'enfer ainsi que je l'ai éprouvé, toute méchante que je suis.

Je remets à parler ailleurs plus particulièrement des marques qui nous font connaître ce qui vient de l'esprit de Dieu; et j'espère qu'il me fera la grâce d'en dire quelque chose d'assez à propos, par l'expérience que m'en donnent tant de peines que j'ai souffertes, avant que d'en avoir connaissance, et parce que j'en ai appris par des personnes si savantes et si saintes, que ceux que Dieu permet qui souffrent en cela autant que j'ai fait, ne doivent point faire difficulté d'ajouter foi à leurs sentiments et de profiter des instructions qu'ils peuvent tirer de leurs lumières.

CHAPITRE XVI.

De l'oraison d'union, qui est la troisième sorte d'oraison que la Sainte compare à la troisième manière d'arroser un jardin par des rigoles d'une eau vive, tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine.

DE L'ORAISON D'UNION.

Il faut maintenant parler de la troisième manière d'arroser ce jardin spirituel, par le moyen d'une eau courante, tirée d'une fontaine ou d'un ruisseau; ce qui ne donne pas grande peine, parce qu'il n'y a qu'à la conduire, car Dieu soulage tellement le jardinier, que l'on peut dire en quelque sorte que lui-même est le jardinier, puisque c'est lui qui fait presque tout.

Cette troisième sorte d'oraison est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, dans lequel, encore qu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comment elles opèrent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûtait dans l'oraison de quiétude; et l'âme est alors tellement inondée et comme assiégée de l'eau de la grâce, qu'elle ne saurait passer outre, ni ne voudrait pas, quand elle le pourrait, retourner en arrière, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une grande gloire; c'est comme une personne agonisante, qui, avec le cierge béni qu'elle tient en sa main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite; car, dans une oraison si sublime, l'âme ressent une joie qui va au-delà de toute expression; et cette joie me paraît n'être autre chose que de mourir presque entièrement à tout ce qui est dans le monde, pour ne posséder que Dieu seul; ce qui est la seule manière dont je puisse m'expliquer. L'âme ne sait alors ce qu'elle fait; elle ignore même si elle parle, ou si elle se tait; si elle rit, ou si elle pleure, c'est une heureuse extravagance; c'est une céleste folie, dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse, d'une manière qui la remplit d'une consolation inconcevable.

Depuis cinq ou six ans, Dieu m'a souvent donné avec abondance cette sorte d'oraison, sans que je comprisse ce que c'était, ni que je puisse le faire comprendre aux autres. Ainsi, quand je me suis trouvée dans cet endroit de ma relation, j'avais résolu de n'en point parler, ou de n'en dire que très-peu de chose; je voyais bien que ce n'était pas une

entière union de toutes les puissances avec Dieu, et je connaissais encore plus clairement que c'était plus que ce qui se rencontre dans l'oraison de quiétude; mais je ne pouvais discerner quelle est la différence qui se trouve entre elles. Maintenant, je crois, mon Père, que l'humilité que vous avez témoignée en voulant vous servir, pour écrire sur un sujet si relevé, d'une personne aussi incapable que je le suis, a fait qu'il a plu à Dieu de me donner aujourd'hui cette troisième sorte d'oraison, lorsque je venais de communier, sans que j'aie pu m'occuper d'autre chose; de me mettre dans l'esprit ces comparaisons, de m'enseigner cette manière de les exprimer, de m'apprendre ce que l'âme doit faire alors, sans que je puisse me lasser d'admirer de quelle manière il m'avait fait, dans un moment, connaître toutes ces choses. Je m'étais souvent vue transportée de cette sainte folie, et comme enivrée de cet amour, sans néanmoins pouvoir connaître comment cela se faisait. Je voyais bien que c'était Dieu, mais je ne pouvais comprendre de quelle manière il agissait alors en moi; parce qu'en effet, ma volonté, mon entendement et ma mémoire, étaient presque entièrement unis à lui, mais non pas tellement absorbés qu'ils n'agissent encore. J'ai une joie extrême de ce qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ainsi les yeux de mon âme, et je le remercie de tout mon cœur de cette grâce.

Dans le temps dont je viens de parler, les puissances sont incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu; il semble que nulle d'elles n'osant se mouvoir, nous ne saurions, sans leur faire une grande violence, les distraire d'un tel objet; et encore je ne sais pas si, avec tous nos efforts, nous le pourrions. En cet état, on n'a dans la bouche que des paroles d'actions de grâces, sans ordre et sans suite, si ce n'est que Dieu lui-même les arrange, car l'entendement n'y a point de part; et dans cet heureux état où l'âme se trouve, elle voudrait ne faire autre chose que de louer et de bénir Dieu. C'est alors que les fleurs commencent déjà à s'épanouir et à parfumer l'air de leur odeur; c'est alors que l'âme désirerait, pour l'intérêt de la gloire de son maître, que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse, afin de l'aider à l'en remercier, et prendre part à sa joie, dont l'excès est tel, qu'elle en est presque suffoquée. Il me semblait que j'étais comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Évangile, qui appelait ses voisines pour se réjouir avec elle de ce qu'elle avait retrouvé la dragme qu'elle avait perdue; et que c'étaient les sentiments où devait être David, cet admirable prophète, quand il touchait sa harpe avec tant de ferveur et de zèle, pour chanter les louanges de Dieu. J'ai une grande dévotion à ce glorieux saint, et je désirerais que tout le monde y en eût, particulièrement les pécheurs.

Mon Dieu, en quel état se trouve l'âme dans un si haut degré d'oraison! elle voudrait être toute convertie en langues, pour avoir plus de moyens de vous louer, et elle dit mille saintes extravagances qui ne précèdent toutes que du désir de vous plaire. Je connais une personne

qui, bien qu'elle ne sache point faire de vers, en faisait alors sur-le-champ, pleins de sentiments très-vifs et très-passionnés, pour se plaindre à Dieu de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur lui faisait souffrir; son entendement n'avait point de part à ces vers: c'était une production de son amour, et non pas de son esprit; et que n'aurait-elle point voulu faire, pour donner des marques de la joie dont cette peine était mêlée? il n'y a point de tourments qui ne lui eussent paru doux, si l'occasion se fut offerte de les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de ses faveurs, et elle voyait clairement que l'on ne devait presque rien attribuer aux martyrs, de la constance avec laquelle ils souffraient tant d'effroyables supplices, parce que toute leur force venait de lui.

Mais quelle peine n'est-ce point à une âme de se voir contrainte de sortir de cet état de bonheur et de gloire, pour se rengager dans les soins et les occupations du monde, puisque je crois n'avoir rien dit des joies que l'on ressent alors, qui ne soit au dessous de la vérité? « Que
 « vous soyez béni à jamais, Seigneur, et que toutes les créatures ne
 « cessent point de vous louer! Je vous supplie, ô mon roi, que, comme
 « en écrivant ceci, je me trouve encore dans cette céleste et sainte folie
 « de votre amour, dont votre miséricorde me favorise, vous y fassiez
 « entrer tous ceux à qui je m'efforcerais de la communiquer: ou permet-
 « tez, Seigneur, que je ne converse plus avec personne, et délivrez-moi
 « de tous les embarras du siècle, ou faites finir mon exil sur la terre,
 « pour me retirer avec vous. Votre servante, mon Dieu, ne peut plus
 « souffrir une aussi grande peine que celle d'être éloignée de votre
 « présence, et, si elle a plus longtemps à vivre, elle ne saurait goûter
 « d'autres consolations que celles que vous lui donnerez; elle brûle du
 « désir d'être affranchie des liens du corps, le manger lui est insupportable; le dormir l'afflige, elle voit qu'en cette vie tout le temps se
 « passe à satisfaire le corps, et rien ne peut la contenter que vous seul,
 « parce que, ne voulant vivre qu'en vous, c'est renverser l'ordre que
 « vivre en elle-même. O mon véritable maître de toute ma gloire! que
 « la croix que vous faites porter à ceux qui arrivent jusqu'à cette ma-
 « nière d'oraison est légère et pesante tout ensemble! légère par sa
 « douceur; pesante parce qu'en de certains temps on la trouve insup-
 « portable, sans que néanmoins l'âme voulût s'en décharger, si ce n'é-
 « tait pour se voir unie à vous dans une autre vie. Mais, d'autre part,
 « quand elle se représente qu'elle ne vous a jamais rendu de services,
 « et qu'en demeurant dans le monde elle pourrait vous en rendre, elle
 « voudrait que cette croix fût encore plus pesante, et la porter jus-
 « qu'au jour du jugement, parce qu'elle ne compte pour rien tous ses
 « travaux, lorsqu'il s'agit de vous rendre le moindre service; ainsi elle
 « ne sait que désirer, mais elle sait bien qu'elle ne désire que de vous
 « plaire. »

Mon fils, puisque votre humilité m'oblige, pour vous obéir, à vous

nommer ainsi, si, lorsque j'écris ceci par votre ordre, vous trouvez que j'exécède en quelque chose, je vous prie qu'il ne soit vu que de vous, et de considérer que l'on ne doit pas prétendre que je puisse rendre raison de ce que je dis, lorsque Notre-Seigneur me tire hors de moi-même; car je ne saurais croire que ce soit moi qui parle; depuis cette communion dont je viens de parler, tout ce qui se présente à mon esprit me paraît un songe, et je voudrais ne voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Que nous soyons tous frappés de cette sainte folie, pour l'amour de celui qui a bien voulu, pour l'amour de nous, passer pour un insensé. Puisque vous me témoignez tant d'affection, mon Père, car, étant mon confesseur, je dois bien vous nommer ainsi, quoique, pour vous obéir, je vous ai appelé mon fils; faites-la moi paraître, s'il vous plaît, en demandant à Dieu qu'il m'accorde cette grâce qui est si rare, que je ne vois presque personne qui n'ait des soins excessifs pour ce qui le touche en particulier; et détrompez-moi, je vous prie, si je suis, comme il se peut faire, plus que nulle autre dans cette erreur, en me le disant tout franchement, avec la liberté dont l'on use si peu en semblables choses.

Je souhaiterais, mon Père, que, de même que l'on voit en ce temps des méchants s'unir pour conspirer contre Dieu, et répandre dans le monde des hérésies, ces cinq personnes que nous sommes, qui nous aimons en lui, nous nous unissions pour nous désabuser les uns les autres, en nous reprenant de nos défauts, afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu, nul ne se connaissant si bien soi-même qu'il connaît ceux qu'il considère avec charité, par le désir de leur profiter; mais cela doit se pratiquer en particulier, parce que c'est un langage dont on use si peu dans le monde, que même les prédicateurs prennent garde dans leur sermons de ne mécontenter personne: je veux croire qu'ils ont bonne intention; ce n'est pas néanmoins le moyen de faire un grand fruit; et j'attribue ce que leurs prédications convertissent si peu de personnes, à ce qu'ils ont trop de prudence, et trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûlaient les apôtres; de ce feu qui leur faisait tellement mépriser l'honneur et la vie, qu'ils étaient toujours prêts à les perdre pour gagner tout lorsqu'il s'agissait d'annoncer et de soutenir les vérités qui regardent la gloire de Dieu. Je ne me vante pas d'être en cet état; mais je m'estimerais heureuse d'y être. Oh! que c'est bien connaître la liberté, que de considérer comme une véritable servitude la manière dont on vit et on converse dans le monde; et que ne doit point faire un esclave pour obtenir de la miséricorde de Dieu l'affranchissement de cette captivité, afin de pouvoir retourner dans sa patrie! Ainsi, puisque ce que je viens de dire en est le chemin, et que nous ne saurions arriver à un si grand bonheur qu'à la fin de notre vie, nous devons sans cesse y marcher sans nous arrêter. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous en faire la

grâce, et vous, mon Père, si vous le jugez à propos, de déchirer ce papier qui n'est que pour vous, et de me pardonner ma trop grande hardiesse.

CHAPITRE XVII.

La Sainte continue à parler dans ce chapitre de l'oraison d'union.

DE L'ORAISON D'UNION (suite).

Je crois avoir suffisamment parlé de l'oraison d'union, qui, dans la comparaison dont je me suis servie, est la troisième manière dont on tire de l'eau pour arroser ce jardin spirituel; et j'ai fait voir ce que l'âme y doit faire, ou pour mieux dire, ce que Dieu, qui fait alors l'office de jardinier, opère en elle; car il la laisse dans une pleine joie, et ne lui demande autre chose, sinon que sa volonté jouisse avec plaisir des faveurs qu'il lui communique, et qu'elle se soumette à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner d'elle : en quoi elle n'a pas besoin de peu de résolution, parce que l'excès de son contentement est quelquefois tel, qu'elle se croit toute prête à se séparer de son corps : et quelle mort pourrait être plus heureuse !

Il me paraît, mon Père, comme je l'ai déjà dit, que ce que l'âme peut faire de mieux en cet état, est de s'abandonner entièrement à Dieu. S'il veut l'enlever au ciel, qu'elle y aille; s'il veut la mener en enfer, qu'elle s'y résolve sans s'en mettre en peine, puisqu'elle ne fait que le suivre, et qu'il est tout son bonheur; s'il veut qu'elle vive encore mille années, qu'elle y consente; et enfin qu'elle se remette absolument à sa divine majesté, pour disposer d'elle comme d'une chose qui lui appartient par le don qu'elle lui a fait, sans réserve, de tout ce qu'elle est, et sans s'informer de la manière dont il lui plaira d'en ordonner.

Dans cette oraison si élevée, qui est un effet de la puissance de Dieu, à qui des choses encore plus difficiles sont faciles, l'entendement ne travaille point, et il me paraît qu'il s'étonne seulement de voir que ce céleste jardinier ne demande autre chose de lui, sinon qu'il se réjouisse du plaisir qu'il reçoit de commencer à sentir l'odeur des fleurs. Lorsque cet admirable jardinier arrose l'âme de cette eau dont il est le créateur, encore que cela dure peu, il lui en donne en si grande abondance, qu'elle acquiert en un moment ce qu'elle n'avait pu obtenir par tous les efforts de son esprit, durant vingt années de travail, et elle voit aussitôt grossir et mûrir les fruits, en sorte qu'elle peut en manger; mais ce divin jardinier ne lui permet pas d'en faire part à personne, jusqu'à ce que la nourriture qu'elle en tire l'ait tellement fortifiée, qu'elle le puisse faire sans se faire tort et sans se mettre en hasard de mourir de faim, comme il arriverait si, au lieu de s'occuper à rendre grâce à celui à qui elle a été obligée d'une si grande faveur, et à en faire son profit, elle consommait inutilement ces fruits, par le désir d'en faire goûter aux autres. Ceux qui ont connaissance de ce

que je dis pourront mieux l'expliquer que moi, et je sens que mon esprit se lasse.

Comme, lorsque l'on est arrivé à cette oraison d'union, les vertus sont beaucoup plus fortes que dans celles de quiétude, l'âme ne saurait l'ignorer, parce qu'elle se sent tout autre qu'elle n'était, et qu'elle admire comment elle peut opérer de grandes choses, par la vigueur que lui donne l'odeur des fleurs que notre Seigneur veut qui s'ouvrent, afin de lui faire connaître les vertus qu'elle possède; mais elle voit clairement en même temps qu'elle a travaillé en vain durant plusieurs années pour les acquérir, et que c'est cet admirable jardinier qui l'en a enrichi en une moment. Cette connaissance la fait entrer dans une humilité encore plus profonde que celle qu'elle avait auparavant, parce qu'elle voit clairement que la seule chose qu'elle a faite a été de donner un consentement à ce que Notre-Seigneur voulait accomplir en elle, et de recevoir avec joie les grâces dont il l'a favorisée. Cette manière d'oraison est, à mon avis, une union manifeste de l'âme avec Dieu, dans laquelle il me semble qu'il permet que ces trois puissances de notre âme, l'entendement, la mémoire et la volonté, connaissent ce qu'il opère en elles, et s'en réjouissent. Comme il pourra, mon Père, vous arriver la même chose que j'ai souvent éprouvée, et qui m'a donné tant d'étonnement, je me crois obligée de vous la dire. On sent que la volonté est comme liée, et jouit d'une grande joie et d'un grand repos, dans le même temps que l'entendement et la mémoire sont si libres, qu'ils peuvent traiter d'affaires, et s'occuper à des œuvres de charité.

Or, quoiqu'il semble que ceci soit la même chose que ce que j'ai dit arriver dans l'oraison de quiétude, il y a de la différence parce que, dans l'oraison de quiétude, l'âme demeure dans ce saint repos dont jouissait Madeleine, sans oser se remuer; au lieu que, dans l'oraison d'union, elle se trouve capable de travailler comme Marthe. Ainsi l'on peut dire qu'elle est presque tout ensemble dans la vie active et la vie contemplative, et qu'elle peut s'appliquer à des œuvres de charité, et des affaires conformes à sa profession, et à la lecture, quoiqu'elle sente bien qu'elle ne saurait disposer absolument d'elle-même, parce que sa volonté, qui est sa principale partie, est tout occupée ailleurs. C'est comme si, parlant à quelqu'un lorsqu'un autre nous parle en même temps, notre attention était partagée, et l'on connaît avec beaucoup de satisfaction que l'on est ainsi : c'est une préparation à jouir d'une très-grande tranquillité, quand, après s'être dégagé de l'occupation des affaires, on se trouve dans la retraite et dans la solitude; c'est de même que, si une personne qui, n'ayant point de faim, et ne se souciant point de manger, ne laisserait pas de manger quelque chose avec appétit si elle la trouve à son goût. Ainsi l'âme ne voudrait pas alors se rassasier des contentements du monde, parce que celui dont elle jouit la satisfait beaucoup plus; mais elle est prête de recevoir avec joie celui de plaire à

Dieu encore davantage, de se conformer à sa volonté, et de posséder le bonheur d'être avec lui.

Il y a une autre sorte d'union qui, encore qu'elle ne soit pas entière et parfaite, est plus grande que celle que je viens d'expliquer; mais elle ne l'est pas tant que celle de cette troisième eau dont j'ai parlé. Je prie Dieu, mon Père, de vous les donner toutes si vous ne les avez déjà; et je ne doute point que vous ne soyez bien aise de me la voir expliquer ici, parce que c'est une nouvelle grâce que nous recevons de Dieu que de comprendre celle qu'il nous fait, et de pouvoir la faire comprendre aux autres. Or, bien qu'il semble que la première suffise pour bannir de l'âme le trouble et la crainte, et la faire marcher courageusement dans le chemin du ciel, en lui donnant du mépris de toutes les choses de la terre, cette autre grâce qui lui fait comprendre quel est son bonheur est si avantageuse, que celui qui la reçoit ne saurait trop en remercier Notre-Seigneur; et celui qui ne l'a pas, trop le louer de l'avoir donnée à d'autres, qui peuvent par ce moyen lui profiter.

Dieu me favorise souvent de cette sorte d'union dans laquelle il recueille la volonté ainsi que l'entendement, ce me semble, parce qu'il ne discourt point, mais s'occupe seulement à jouir du bonheur de sa présence, et entre dans une telle admiration de tant de merveilles, qu'il voit que, l'une lui faisant oublier l'autre, il ne sait à laquelle s'attacher.

Quant à la mémoire, elle demeure libre, et l'imagination aussi, à mon avis; et lorsqu'elle se trouve seule, on ne saurait croire quelle guerre elle fait à la volonté et à l'entendement, pour tâcher de les troubler. Elle me fatigue de telle sorte, m'irrite tellement contre elle, que je demande souvent à Dieu de m'en priver alors entièrement, si elle continue à me causer de la distraction, et quelquefois je lui dis : Quand sera-ce, Seigneur, que les puissances de mon âme ne seront plus ainsi partagées, mais se réuniront pour ne s'occuper que de vos louanges? Ceci me fait voir quel est le mal que nous a causé le péché, puisque c'est lui qui nous empêche de faire ce que nous voudrions, et de n'avoir point d'autres pensées que de plaire à Dieu. Je dis que cela m'arrive quelquefois, et je l'ai éprouvé encore aujourd'hui, ayant employé tous mes efforts pour faire que ma mémoire et mon imagination se réunissent avec mon entendement et ma volonté, sans qu'il m'ait été possible d'en venir à bout. Elles ne leur font néanmoins autre mal que de les troubler, à cause que, l'entendement ne considérant point ce que la mémoire lui représente, elle ne peut s'arrêter à rien, mais passe d'un objet à un autre, et demeure ainsi toujours errante et vagabonde comme ces papillons qui volent la nuit; ce qui est une comparaison qui me paraît assez propre, parce qu'encore que ces petits animaux soient incapables de faire du mal, ils ne laissent pas d'être importuns. A cela je ne sais point de remède, et si Dieu m'avait fait connaître qu'il y en eût, je m'en serais servi avec grand plaisir, tant je m'en trouve souvent importunée. On

peut voir par-là notre misère et la puissance de Dieu, puisque cette mémoire qui demeure libre, nous lasse et nous tourmente si fort; et qu'au contraire l'entendement et la volonté jouissent d'un si grand repos, parce qu'ils sont unis à Dieu.

Le seul soulagement que j'ai trouvé, après en avoir cherché durant tant d'années, est celui dont j'ai parlé dans l'oraison de quiétude, de considérer la mémoire comme une extravagante et une folle, dont Dieu seul peut arrêter les égarements, et l'enchaîner. Il faut que nous la souffrions avec patience, de même que Jacob souffrait Lia, et nous contenter de la grâce que Notre-Seigneur nous fait de posséder Rachel. Je dis qu'il enchaîne la mémoire et la traite comme une esclave, parce que, quelques efforts qu'elle fasse, elle ne saurait tirer à elle l'entendement et la volonté; au lieu qu'ils peuvent souvent, sans grand travail, l'attirer à eux; car il arrive quelquefois que Dieu, ayant compassion de cet égarément, de ses inquiétudes et du désir quelle a de se réunir avec les autres puissances, permet qu'elle se vienne brûler à ce divin feu, qui a déjà tellement consumé les autres, qu'il leur a comme fait changer de nature pour les rendre capables de jouir de ce bonheur surnaturel, dont il les favorise alors par une grâce si extraordinaire.

La joie et la gloire dont l'âme jouit dans les diverses manières dont elle tire de l'eau de cette divine source, est si grande qu'elle rejaille sur le corps; on connaît évidemment qu'il y participe, que les vertus croissent et s'augmentent comme je l'ai dit, et il semble que Dieu veut par-là faire connaître, le plus clairement qu'on le peut en cette vie, les divers états où l'âme se trouve. Vous pourrez, mon Père, en communiquer avec des personnes spirituelles et savantes qui sont arrivées jusqu'à ce degré d'oraison; et si elles l'approuvent, vous aurez sujet de croire que cette connaissance vient de Dieu, et de l'en remercier beaucoup, à cause qu'il pourra, comme je l'ai dit, vous donner avec le temps la joie de la comprendre, et d'avoir cependant celle de savoir qu'il l'a accordée à un autre, et que la lumière de votre esprit et de votre science pourront vous faire juger, par ce que je vous en ai rapporté, combien grande est cette faveur. Qu'il soit béni et loué aux siècles des siècles! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

De la quatrième sorte d'oraison, qui est l'oraison de ravissement ou d'extase, ou d'élévation et transport d'esprit, qui sont des termes différents pour exprimer une même chose, et que la Sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT OU D'EXTASE, OU D'ENLÈVEMENTS ET TRANSPORTS D'ESPRIT.

Dieu veuille, s'il lui plaît, mettre sa parole en ma bouche, pour pouvoir dire quelque chose de la quatrième manière dont l'âme obtient de l'eau pour arroser ce jardin spirituel. J'ai en ceci encore beaucoup plus de besoin de son assistance que je n'en avais pour parler de cette

troisième eau que l'on reçoit dans l'oraison d'union ; car alors l'âme sentait bien qu'elle n'était pas entièrement morte au monde, mais qu'elle y vivait encore, quoique dans une grande solitude, et était capable de faire entendre, au moins par des signes, l'heureux état où Dieu la mettait.

Dans toutes les précédentes manières d'oraison, il faut que le jardinier travaille, bien qu'il soit vrai que dans celle d'union son travail est accompagné de tant de consolations et de tant de gloire, que l'âme voudrait qu'il durât toujours, et le considère plutôt comme une félicité que comme un travail. Mais en cette quatrième manière d'oraison, on est dans une joie parfaite et toute pure ; on connaît que l'on en jouit, quoique sans savoir comment on en jouit ; et l'on sait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables, sans pouvoir néanmoins concevoir quel il est ; tous les sens sont tellement remplis et occupés de cette joie, qu'ils ne sauraient s'appliquer à quoi que ce soit d'intérieur ou d'extérieur. Ils pouvaient, comme je l'ai dit dans les autres manières d'oraison, donner quelques marques de leur joie ; mais en celle-ci, bien qu'elle soit incomparablement plus grande, l'âme et le corps sont incapables de la témoigner, parce que, quand ils le voudraient, ils ne le pourraient sans troubler, par cette distraction, le merveilleux bonheur dont ils jouissent ; et que, s'ils le pouvaient, cette union de toutes les puissances cesserait d'être.

Je ne saurais bien faire entendre ce que c'est que ce que l'on appelle en cela union, ni comment elle se fait ; et je le laisse à expliquer à ceux qui sont savants dans la théologie mystique, dont j'ignore tous les termes. Je ne sais pas bien ce que c'est qu'esprit, ni quelle différence il y a entre l'esprit et l'âme ; il me paraît que ce n'est que la même chose, quoiqu'il me semble quelquefois que l'âme sorte d'elle-même ainsi que la flamme sort du feu, et s'élève au dessus de lui avec impétuosité, sans néanmoins que l'on puisse dire que ce soit deux corps différents, puisque ce n'est qu'un même feu. Je laisse donc aux savants, tels que vous êtes, mon Père, à comprendre sur ce sujet ce que je ne puis bien démêler.

Je prétends seulement faire voir ce que l'âme sent dans cette divine union, qui fait que deux choses, qui auparavant étaient distinctes et séparées, n'en font plus qu'une. « Que vous êtes bon, mon Dieu, que
« vous soyez béni à jamais, et que toutes les créatures vous louent de
« ce que votre amour pour nous fait que nous pouvons parler avec
« certitude de cette communication que vous avez avec quelques âmes,
« même durant cette vie ; car, encore qu'elles soient justes, cette faveur
« est un effet si extraordinaire de votre grandeur et de votre magnifi-
« cence, qu'elle surpasse tout ce que l'on en peut dire. O libéralité sans
« bornes, d'accorder des faveurs si excessives à des personnes qui vous
« ont tant offensé ! Peut-on n'en être point épouvanté, à moins que
« d'avoir l'esprit si préoccupé des choses de la terre, que l'on soit en

« tièrement incapable d'envisager les merveilles de vos œuvres ? J'avoue
« qu'un tel excès de bonté surpasse tellement tout ce que j'en saurais
« comprendre, que je me perds dans cette considération, sans pouvoir
« passer outre ; car où pourrais-je aller sans reculer au lieu d'avan-
« cer, puisque nulles paroles ne sont capables d'exprimer les remerci-
« ments que je vous dois de tant de grâces ? Quelquefois, pour me soula-
« ger, je vous dis des extravagances, non pas durant cette sublime union,
« étant alors incapable d'agir, mais au commencement ou à la fin de
« mon oraison, et je vous parle en cette sorte : Prenez garde, Seigneur,
« à ce que vous faites ; et bien qu'en me pardonnant tant de péchés, vous
« ayez voulu les oublier, souvenez-vous-en, je vous prie, afin de mo-
« dérer les faveurs dont vous me comblez : ne mettez pas, ô mon créa-
« teur, une liqueur si précieuse dans un vase à demi cassé, puisque vous
« avez vu si souvent qu'elle ne peut demeurer sans se répandre ; n'enfer-
« mez pas un tel trésor dans une âme qui est incapable de le conserver,
« parce qu'elle n'a pas encore entièrement renoncé aux consolations de la
« vie présente : ne confiez pas une place à une personne si lâche, qu'elle
« en ouvrirait les portes aux premiers efforts des ennemis ; que l'excès de
« votre amour ne vous fasse pas, ô mon roi, en hasardant des pierreries
« de si grand prix, donner sujet de croire que vous n'en tenez pas grand
« compte, puisque vous les laisseriez en garde à une créature si faible
« et si misérable, que, quelque soin qu'elle prit pour tâcher, avec votre
« assistance, d'en bien user, elle ne pourrait en profiter pour personne ;
« et enfin, pour dire tout en un mot, entre les mains d'une femme aussi
« méchante que je suis, et qui, au lieu de faire valoir ses talents, ne se
« contente pas de les laisser inutiles, mais les enterre. Vous ne faites
« d'ordinaire, mon Dieu, de si grandes grâces, qu'afin que l'on ait plus le
« moyen de servir les autres, et vous savez que c'est de tout mon cœur
« que je vous ai dit autrefois que je m'estimerais heureuse, si vous me
« priviez du plus grand bien que l'on puisse posséder sur la terre, afin
« de l'accorder à un autre qui en ferait un meilleur usage pour votre
« gloire. »

Il m'est, comme je l'ai dit souvent, arrivé de tenir de semblables dis-
cours à Dieu, et je m'apercevais ensuite de mon ignorance, puisque je
ne connaissais pas qu'il savait mieux que moi ce qui m'était propre ; et
de mon peu d'humilité, de ne pas voir que j'étais incapable de travail-
ler à mon salut, s'il ne m'en eût donné la force par d'aussi grandes fa-
veurs que celles qu'il me faisait.

J'ai maintenant à parler des grâces et des effets que produit cette orai-
son, et à dire si l'âme peut, ou ne peut pas, contribuer à quelque chose
pour s'élever à un état si sublime. Il arrive souvent, dans l'union dont
j'ai parlé, que cette élévation et cette union d'esprit viennent avec l'a-
mour céleste ; mais selon ce que je puis comprendre, il y a de la diffé-
rence dans cette union entre l'élévation de l'esprit et l'union. Ceux qui
ne l'ont pas éprouvé seront persuadés du contraire ; mais pour moi, il me

semble qu'encore que cette union et cette élévation ou transport d'esprit soient la même chose, Dieu opère l'un et l'autre en diverses manières, et que plus l'âme se détache des créatures, plus l'esprit prend son vol vers le ciel. Ainsi je connus clairement que ce sont des grâces différentes, quoique, comme je l'ai dit, elles ne paraissent être que la même chose; de même qu'un petit feu est un feu aussi bien qu'un grand, encore qu'il y ait de la différence entre l'un et l'autre, car il faut beaucoup de temps pour faire qu'un petit morceau de fer devienne tout rouge dans un petit feu; au lieu qu'il n'en faut guère pour faire qu'un gros morceau de fer devienne si ardent dans un grand feu, qu'il ne lui reste plus aucune apparence de ce qu'il était auparavant; et ainsi j'ai sujet de croire que ce sont deux grâces différentes que Dieu accorde dans cette sorte d'oraison. Je suis assurée que ceux qui auront eu des ravissements n'auront pas de peine à le comprendre; mais ceux qui n'en ont point eu le considéreront comme une folie, et ce pourrait bien en être une, qu'une personne comme moi ose se mêler de parler d'une chose qu'il paraît impossible d'expliquer, et de trouver seulement des termes qui puissent la faire comprendre grossièrement.

Néanmoins, comme Notre-Seigneur sait que je n'ai d'autre intention en ceci que d'obéir et de faciliter quelques moyens aux âmes pour acquérir un si grand bien, j'espère qu'il m'aidera dans cette entreprise, et je ne dirai rien qu'une longue expérience ne m'ait fait connaître. J'ai d'autant plus de sujet de me promettre de son infinie bonté qu'il m'assistera, que, lorsque je commençai à vouloir écrire cette quatrième manière d'oraison que je compare à la quatrième sorte d'eau dont ce jardin spirituel se trouve arrosé, cela me parut aussi impossible que de parler grec; ainsi je quittai la plume et m'en allai communier. Béni soyez-vous à jamais, Seigneur, qui instruisez les ignorants. O vertu de l'obéissance, que vous avez de pouvoir! Dieu éclaira mon esprit en me disant et en me représentant ce que je devais dire, et il veut maintenant, ce me semble, faire la même chose, en me mettant dans la bouche ce que je suis incapable par moi-même de comprendre et d'écrire. Comme ce que je viens de rapporter est très-véritable, il est évident que ce que je dirai de bon viendra de Dieu, et que ce que je dirai de mauvais tirera sa source de cet océan de misère qui est en moi.

Que s'il y a quelques personnes, comme il y en a sans doute plusieurs, qui soient arrivées à ces degrés d'oraison dont il a plu à notre Seigneur de me favoriser, tout indigne que je suis, et que, dans la crainte qu'elles auront de s'égarer, elles désirent de me communiquer leurs sentiments, j'espère que son adorable bonté fera la grâce à sa servante de les aider à passer plus avant sans crainte de se tromper.

Il me reste donc à parler de cette eau qui tombe du ciel en si grande abondance, qu'elle arrose entièrement le jardin; et il est facile de juger de quel repos et de quel plaisir jouirait toujours le jardinier, si notre Seigneur ne manquait jamais de la donner lorsqu'il en serait besoin et

si l'air était toujours si tempéré que, n'y ayant point d'hiver, les plantes fussent sans cesse couvertes de fleurs et chargées de fruits; mais, parce que c'est un bonheur que l'on ne peut espérer en cette vie, il faut que ce jardinier soit dans un soin continuel de ne pas demeurer sans eau, afin que, quand l'une manque, on puisse y suppléer par une autre. Celle qui vient du ciel tombe quelquefois lorsque le jardinier y pense le moins; et il arrive presque toujours que c'est en suite d'un long exercice d'oraison mentale que notre âme, étant comme un petit oiseau que notre Seigneur, après l'avoir vu voltiger longtemps pour s'élever vers lui avec son entendement et sa volonté qui sont ses ailes, le prend de sa divine main pour le remettre dans son nid, afin d'y être en repos, et le récompenser ainsi dès cette vie. « Que cette récompense est grande, ô mon Dieu, puisqu'un moment de joie qu'elle donne suffit pour payer « tous les travaux que nous saurions souffrir ici bas pour votre service ! »

Lorsque, dans cette quatrième manière d'oraison, une personne cherche ainsi son Dieu, peu s'en faut qu'elle se sente entièrement défaillir; elle est comme évanouie; à peine peut-elle respirer; toutes ses forces corporelles sont si affaiblies, qu'il lui faudrait faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains; les yeux se ferment d'eux-mêmes; et s'ils demeurent ouverts, ils ne voient presque rien, ni ne sauraient lire quand ils le voudraient; ils connaissent bien que ce sont des lettres, mais ils ne peuvent les distinguer ni les assembler, parce que l'esprit n'agit point alors; et si l'on parlait à cette personne, elle n'entendrait rien de ce qu'on lui dirait. Ainsi ses sens non seulement lui sont inutiles, mais ne servent qu'à troubler son contentement; elle tâcherait en vain de parler, parce qu'elle ne saurait ni former ni prononcer une seule parole; toutes ses forces extérieures l'abandonnent, et celles de son âme s'augmentent pour pouvoir mieux posséder la gloire dont elle jouit; mais elle ne laisse pas d'éprouver au dehors un fort grand plaisir.

Quelque long temps que dure cette sorte d'oraison, on ne s'en trouve jamais mal; et je ne me souviens pas que Dieu m'en ait favorisée lorsque j'étais malade, sans que je me sois ensuite portée beaucoup mieux; car comment un si grand bien pourrait-il causer du mal? Les effets de cette sublime oraison sont si manifestes, que l'on ne saurait douter qu'elle n'augmente la vigueur de l'âme, et qu'après avoir ainsi fait perdre au corps avec plaisir toute la sienne, elle ne lui en redonne une nouvelle beaucoup plus grande.

Il est vrai, selon ce que j'en puis juger par ma propre expérience, que, dans le commencement, cette sorte d'oraison finit si promptement qu'elle ne se fait pas connaître par des marques extérieures; mais l'on voit, par les avantages que l'on en reçoit, qu'il faut que les rayons du soleil aient été bien vifs et bien ardents, pour avoir pu pénétrer l'âme de telle sorte, qu'elle l'ait comme fait fondre; et il est fort remarquable que cette suspension de toutes les puissances ne dure, à mon avis, jamais longtemps; c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure,

et je ne crois pas qu'elle m'ait jamais tant duré. Il est vrai qu'il est difficile d'en juger, puisque l'on a perdu tout sentiment; et j'ajoute que, même alors, il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances se réveille. La volonté est celle qui se maintient davantage; mais l'entendement et la mémoire recommencent bientôt à l'importuner; néanmoins, comme elle demeure dans le calme, elle les ramène et les oblige à se recueillir; ainsi elles demeurent tranquilles pendant quelques moments, et se laissent emporter ensuite à de nouvelles distractions. On peut, en cette manière, passer quelques heures en oraison, et on les y passe, en effet, parce que l'entendement et la mémoire, après avoir goûté de ce vin céleste, le trouvent si délicieux, que ces facultés s'en enivrent et se perdent heureusement pour se réunir avec la volonté dans la jouissance d'un si grand bonheur; mais le temps qu'elles demeurent en cet état, incapables, ce me semble, de s'imaginer quoi que ce soit, est fort court; et lorsqu'elles commencent à revenir à elles, ce n'est pas de telle sorte qu'elles ne paraissent, durant quelques heures, comme stupides, parce que Dieu les ramène peu à peu à lui.

J'aurais maintenant à dire ce que l'âme sent intérieurement, lorsqu'elle est en cet état; mais je laisse à en parler ceux qui en sont capables, car comment pourrais-je écrire une chose que je ne saurais comprendre? Lorsqu'au sortir de cette oraison, et après avoir communiqué, je pensais de quelle manière je pourrais exprimer ce que l'âme fait quand elle jouit d'un si grand bonheur, notre Seigneur me dit : « Ma fille, elle s'oublie entièrement elle-même pour se donner tout entière à moi; ce n'est plus elle qui vit, mais c'est moi qui vis en elle; et cela est si incompréhensible, que tout ce qu'elle peut comprendre est qu'elle n'y comprend rien. »

Ceux qui l'auront éprouvé entendront quelque chose à ceci; et il est si obscur, que je ne saurais l'expliquer plus clairement; tout ce que je puis ajouter, c'est qu'il est impossible de douter alors que l'on ne soit proche de Dieu, et que toutes les puissances sont tellement suspendues et comme hors d'elles-mêmes, qu'elles ne savent ce qu'elles font. Si l'on pense méditer sur quelques mystères, la mémoire n'en représente non plus le souvenir que si elle n'en avait jamais entendu parler, si on lit, on ne comprend rien à ce qu'on lit; et il en arrive de même des oraisons vocales. Ainsi les ailes de ce petit papillon, auxquelles on peut comparer les distractions que donne la mémoire, se trouvant brûlées, il tombe par terre sans pouvoir se remuer: la volonté est tout occupée à aimer, sans comprendre en quelle manière elle aime, et quant à l'entendement, s'il entend, il ne comprend rien à ce qu'il entend, mais je crois qu'il n'entend rien, puisque, comme je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même; et je n'entends rien non plus à tout cela.

J'étais au commencement dans une si grande ignorance, que je ne savais pas que Dieu est dans toutes les créatures; et il me paraissait néanmoins si clairement qu'il était présent, qu'il m'était impossible d'en

douter : ceux qui n'étaient point savants me disaient que ce n'était que par sa grâce ; mais comme j'étais persuadée du contraire, je ne pouvais le croire, et cela me donnait de la peine. Un savant religieux, de l'ordre de saint Dominique, m'en tira, et me consola beaucoup en m'assurant que Dieu était alors présent, et qu'il se communique ainsi aux hommes.

Je finirai ce chapitre en disant qu'il faut remarquer que Dieu ne fait jamais que par une grâce très-particulière tomber du ciel cette eau dont j'ai parlé, et que l'âme en reçoit toujours de très-grands avantages, ainsi qu'on le verra dans la suite.

CHAPITRE XIX.

La Sainte continue à traiter, dans ce chapitre, de l'oraison de ravissement ou d'extase, elle parle des effets qu'elle opère dans l'âme, et exhorte encore à ne discontinuer jamais, pour quelque cause que ce soit, de faire oraison.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT. (Suite.)

Au sortir de cette oraison, qui unit si fortement l'âme à son Créateur, elle demeure dans une si grande tendresse pour lui, qu'elle voudrait s'anéantir, afin de se perdre heureusement en lui-même : on se trouve noyé dans ses larmes, sans savoir quand ni comment elles ont commencé de couler, et l'on sent avec un plaisir inconcevable que, par un effet incompréhensible, ces heureuses larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci paraît obscur ; mais il n'y a néanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois, dans cette sorte d'oraison, de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle était finie, je ne savais si ce n'avait point été un songe, où si la gloire à laquelle je m'étais sentie participer était véritable ; je me trouvais toute baignée des larmes qui tombaient de mes yeux, avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tomber du ciel ; et cela me faisait connaître que ce n'avait pas été un songe ; au commencement il durait peu, et je me sentais alors si encouragée à endurer pour Dieu, que pour lui en donner des preuves, j'aurais souffert avec joie que l'on eût mis mon corps en mille pièces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des désirs fervents, que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière héroïque, qu'on le lui promet solennellement, et que l'on commence d'avoir le monde en horreur, par la vraie connaissance de sa vanité et de son néant. Ainsi l'on tire de beaucoup plus grands avantages de cette oraison de ravissement que des précédentes, et elle augmente l'humilité, parce que l'âme voit manifestement qu'elle est très-indigne d'une faveur qui va si fort au-delà de ce qu'elle saurait prétendre et espérer, qu'elle est absolument incapable de rien faire pour l'acquérir. Et comme lorsque le soleil donne d'aplomb en quelque lieu, on y aperçoit jusqu'aux moindres filets des toiles d'araignées, cette heureuse âme connaît jusqu'à ses moindres imperfections et son extrême misère. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire, parce qu'elle ne saurait plus ignorer qu'elle ne peut rien

d'elle-même, ou que si elle peut quelque chose, c'est si peu, qu'à peine peut-elle croire d'avoir prêté son consentement à cette extrême faveur qu'elle a reçue; parce qu'il semble que Dieu le lui ait arraché comme par force, qu'il ait fermé malgré elle la porte à ses sens, afin de la faire jouir du bonheur de sa présence; elle ne voit rien, elle n'entend rien, à moins qu'on ne lui fasse une grande violence; il n'y a presque rien qui lui puisse plaire; sa vie passée et les grandes miséricordes que Dieu lui a faites se représentent à elle dans un plein jour, et son entendement n'a pas besoin d'agir pour en discerner distinctement les plus petites circonstances, parce qu'il les envisage toutes d'un seul regard: ainsi l'âme voit que Dieu, au lieu de la châtier par les peines de l'enfer qu'elle avait si justement méritées, la rend participante de sa gloire; elle se répand alors dans les louanges de Dieu, et je voudrais, à l'heure que je parle, pouvoir m'anéantir pour ne subsister plus qu'en lui seul. « Soyez béni, mon « Sauveur, de ce que, me trouvant telle qu'une eau toute corrompue « et pleine de bourbe, vous daignez la purifier de telle sorte, qu'elle « ne soit pas indigne d'être servie à votre divine table. Et soyez aussi « béni à jamais de ce que, faisant, comme vous faites, toute la félicité « des anges, vous voulez bien élever à un état si heureux un vermis- « seau tel que je suis. »

L'âme voit donc clairement qu'elle n'a contribué en rien à produire ce fruit si délicieux; elle s'en nourrit, et, après avoir fait connaître par diverses marques qu'elle conserve au dedans de soi ce trésor du ciel, elle commence d'en faire part aux autres, pour les enrichir comme elle en est enrichie, et demande à Dieu qu'elle ne soit pas seule à le posséder. Elle profite ensuite beaucoup à son prochain, sans presque s'en apercevoir, ni rien faire en cela d'elle-même, et les autres le connaissent mieux qu'elle, parce que ses bonnes œuvres sont comme autant de fleurs, dont l'excellente odeur, qui va toujours en augmentant, les attire; ils admirent ses vertus, et en estiment tant le fruit, qu'ils désireraient de pouvoir comme elle s'en nourrir. Quand l'âme, qui est comme la terre qui porte ses heureuses plantes et ses excellents fruits, est cultivée par les persécutions, par les maladies, et par tant d'autres souffrances, sans lesquelles il arrive rarement qu'elle parvienne à un état si heureux, et qu'elle est arrosée par le détachement de ses propres intérêts, cette eau céleste la pénètre de telle sorte, que l'on ne voit guère qu'elle se sèche. Mais si l'âme ne s'éloigne de toutes les occasions du péché, si elle manque de reconnaître les obligations qu'elle a à Dieu, et qu'ainsi cette terre se remplisse d'épines, comme j'en étais au commencement, elle redevint bientôt si aride, que pour peu que le jardinier néglige de travailler, et que Notre-Seigneur ne recommence, par un effet de son infinie bonté, à donner de la pluie, le jardin peut se compter pour perdu, ainsi que cela m'est quelquefois arrivé, et je ne pourrais jamais le croire. Je l'écris pour la consolation des âmes faibles comme la mienne, afin qu'elles ne perdent point courage, mais se con-

ñent toujours à la miséricorde de Dieu, quoiqu'elles soient tombées par leur faute d'un état aussi sublime que celui où il lui avait plu de les élever ; car il n'y a rien que l'on n'obtienne par les larmes qu'un saint repentir fait répandre, et une eau en attire une autre.

C'est par cette raison qu'étant telle que je suis, et ne faisant qu'offenser Dieu, au lieu de lui témoigner, par mes services, ma reconnaissance de tant de grâces, je me suis portée à obéir au commandement que j'ai reçu d'écrire ma vie. C'est aussi ce qui me ferait souhaiter de pouvoir parler d'une telle manière, que l'on fût obligé de me croire, et me fait demander à Dieu de me la donner. Je répète donc encore que ceux qui ont commencé de s'exercer à l'oraison ne doivent jamais perdre courage, sous prétexte que, s'ils retombaient dans le péché, ils ne pourraient la continuer sans devenir encore pires. Cela serait vrai, si d'un côté l'on discontinuait ce saint exercice, et que de l'autre on ne se corrigeât point de ses défauts ; mais, pourvu que l'on persévère dans l'oraison, on doit être persuadé que l'on arrivera enfin au port.

Le piège que le démon me tendit, en me faisant croire qu'étant aussi mauvaise que je l'étais, je ne pouvais, sans témérité, continuer à faire oraison, fut cause que je la quittais durant dix-huit mois, ou au moins durant un an, car je ne me souviens pas bien du temps, et cela seul aurait suffi pour me précipiter dans l'enfer, sans que les démons s'en mêlassent.

Quel aveuglement peut être plus grand ! et que cet ennemi mortel des hommes sait bien ce qu'il fait lorsqu'il s'efforce de nous pousser ainsi dans le précipice ! Il n'ignore pas, le traître qu'il est, qu'une âme qui continue dans l'oraison est perdue pour lui, et que les fautes dans lesquelles il la fait tomber, au lieu de lui nuire, lui servent, par l'assistance de Dieu, à s'avancer dans son service.

« O Jésus-Christ, mon Sauveur, lorsqu'une âme, qui était si heureuse que de s'occuper à l'oraison, tombe dans quelque péché, et que, par un effet de votre bonté, vous lui donnez la main pour la relever, quel mouvement n'excite point en elle la connaissance de sa misère et de votre miséricorde ! Elle se perd alors dans la vue de votre suprême grandeur ; elle n'ose lever les yeux vers le ciel, et ne les ouvre que pour connaître ce qu'elle vous doit ; elle implore le secours de la reine des anges, votre mère, pour apaiser votre colère ; elle invoque les saints qui vous ont offensé, après avoir été appelés par vous à votre service, afin qu'ils l'assistent par leur intercession, et se reconnaît indigne que la terre la soutienne ; elle admire la libéralité qui vous a porté à lui faire tant de grâces ; elle a recours aux sacrements, et comprend, avec une vive foi, la merveilleuse vertu que vous y avez renfermée ; elle vous donne mille louanges d'avoir préparé de tels remèdes pour ses plaies, que, quelque grandes qu'elles soient, ils sont capables de les guérir parfaitement ; elle s'en étonne, elle admire ; et qui pourrait, mon Sauveur, n'être point épouvanté de voir d'un côté les bienfaits dont vous nous comblez, et de l'autre l'excès de notre

« ingratitude et de notre perfidie ! Je ne sais comment mon cœur ne se
 « fend point de douleur de me trouver si méchante, qu'en écrivant ceci
 « il me semble qu'avec ce peu de larmes qu'il vous plaît de me faire
 « répandre, celles qui viennent de moi, ne partant que d'une source
 « corrompue, je puisse réparer tant d'offenses que je commets sans cesse
 « contre vous, comme si j'avais dessein de rendre inutiles, par mes pé-
 « chés, les grâces et les faveurs que vous m'avez faites. Quant à ces lar-
 « mes qui viennent de moi, éclairez, Seigneur, une eau si trouble ;
 « donnez-leur du prix et de la valeur par votre assistance, afin qu'au
 « moins elles ne soient pas un sujet de tentation à d'autres, pour oser
 « former des jugements téméraires, comme j'ai fait lorsque je disais en
 « moi-même : D'où vient, mon Dieu, qu'encore que je ne sois religieuse
 « que de nom, vous me faites des faveurs que vous n'accordez qu'à des
 « personnes si saintes, élevées dès leur enfance dans la religion, qui
 « vous ont toujours si fidèlement servi, et que l'on peut dire être de vé-
 « ritables religieuses ? Je comprends bien maintenant, mon Sauveur, que
 « vous connaissez ma faiblesse, vous voyez que j'ai besoin de votre se-
 « cours ; et qu'au contraire ces personnes étant fermes et courageuses,
 « vous leur réservez les récompenses qu'elles méritent pour leur don-
 « ner tout à la fois au sortir de cette vie, au lieu de ne les leur donner
 « que peu à peu. Vous savez néanmoins, mon Dieu, que j'ai souvent ex-
 « cusé en votre présence ceux qui murmuraient contre moi, parce que
 « je trouvais qu'ils n'en avaient que trop de sujets, mais cela n'arriva que
 « depuis que vous me retîntes par votre bonté pour m'empêcher de vous
 « tant offenser, et que je m'éloignais de tout ce que je croyais qui vous
 « pût déplaire ; car ce fut alors que vous commençâtes d'ouvrir les tré-
 « sors de vos grâces à votre servante. Il semblait que vous attendiez que
 « je fusse préparée à les recevoir, puisque vous commençâtes aussitôt
 « non seulement à me les donner, mais à me faire connaître que vous
 « me les donniez avec libéralité.

« Ainsi, au lieu qu'auparavant on avait mauvaise opinion de moi,
 « quoique non pas telle qu'on aurait dû l'avoir, parce que l'on ne con-
 « naissait pas tous mes défauts, bien qu'ils fussent assez visibles, on
 « commença de l'avoir bonne ; mais cela changea dans la suite, et passa
 « jusqu'à murmurer contre moi et même à me persécuter. Au lieu de me
 « plaindre et d'en vouloir du mal à quelqu'un, je vous suppliais, mon
 « Dieu, de considérer qu'ils avaient raison d'en user ainsi, et vous, de
 « permettre qu'ils découvrirent toutes mes imperfections. Les religieuses
 « disaient donc, et d'autres aussi, que je voulais passer pour sainte ;
 « et que, bien qu'il s'en fallût beaucoup que j'eusse encore accompli
 « toute ma règle, et que je n'eusse pas la vertu des saintes religieuses
 « qu'il y avait dans notre monastère, ainsi qu'il est vrai que je ne l'ai ni
 « ne l'aurai jamais, si Dieu ne fait tout de sa part pour me la donner,
 « je m'efforçais d'introduire de nouvelles coutumes, et que j'étais toute
 « propre à faire du mal.

« Cela m'étant quelquefois un sujet de tentation, un jour qu'en disant
 « mon office j'arrivai à ce verset du psaume : *Justus es, Domine, et re-*
 « *ctum judicium tuum* : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont
 « équitables ; je considérai en moi-même combien ces paroles étaient
 « vraies ; car le démon n'a jamais eu le pouvoir de me tenter en ce qui
 « regarde la foi ; j'ai toujours, Seigneur, été très-fortement persuadée que
 « vous êtes la source de tous les biens ; et plus les choses sont élevées
 « au-dessus de la nature, plus je les crois fermement, parce que je sais
 « que votre pouvoir n'a point de bornes, et que votre grandeur est infi-
 « nie. Pensant donc alors en moi-même comment il se pouvait faire qu'é-
 « tant aussi juste que vous êtes, et moi aussi mauvaise que je suis, vous
 « me fissiez des grâces et des faveurs que vous n'accordiez pas à ces
 « bonnes religieuses qui vous servent, comme je l'ai dit, avec tant de
 « fidélité, vous me répondîtes : *Contentez-vous de me servir, et ne vous*
 « *mettez pas en peine du reste*. Ce furent là, mon Dieu, les premières pa-
 « roles que je vous ai entendu me dire. » Elles me remplirent d'un mer-
 « veilleux étonnement ; mais je remets à expliquer en un autre lieu de
 « quelle sorte ces merveilleuses paroles se font entendre, parce que ce se-
 « rait sortir de mon sujet dont je ne me suis déjà que trop éloignée, puis-
 « que je ne sais presque plus où j'en suis. Votre révérence, mon père, me
 « doit pardonner ces digressions, puisqu'il n'est pas étrange que je perde
 « la suite de mon discours, lorsque je me représente avec quelle patience
 « il a plu à Dieu de me souffrir, et l'état où il me met par sa grâce.

Je prie de tout mon cœur sa divine majesté de me rendre toujours ex-
 « travagante de la sorte, et de m'ôter plutôt la vie dans ce moment que de
 « permettre qu'il y en ait jamais un seul dans lequel je sois capable de ré-
 « sister aux mouvements qu'il lui plaira de me donner. Il ne faut point
 « d'autre preuve pour faire connaître jusqu'à quel excès va sa miséricorde,
 « que de voir combien de fois il m'a pardonné tant d'ingratitude ; il a fait
 « cette grâce à saint Pierre, mais il ne la lui a faite qu'une fois, et il me l'a
 « faite tant de fois, que le diable n'avait que trop de sujet de me tenter, en
 « me représentant que je ne pouvais prétendre sans extravagance, que me
 « déclarant ainsi ouvertement l'ennemie de Dieu, je dusse jamais être ai-
 « mée de lui. Quel aveuglement pouvait être comparable au mien, et où
 « avais-je l'esprit, ô mon Sauveur, lorsque je m'imaginai pouvoir trou-
 « ver hors de vous quelque remède à mon mal ! Quelle folie de fuir la lu-
 « mière pour m'engager dans des ténèbres où l'on ne saurait marcher sans
 « broncher à chaque pas ; et quelle orgueilleuse humilité que celle dont
 « le démon se servit pour me faire abandonner la colonne de l'oraison,
 « dont l'appui aurait pu m'empêcher de faire de si grandes chutes ? Je ne
 « saurais maintenant considérer, sans être épouvantée, la grandeur du
 « péril où me poussait cet artifice sous prétexte d'humilité ; il me repré-
 « sentait, comme je l'ai dit, qu'étant si mauvaise et ayant reçu tant de
 « grâces de Dieu, je ne devais pas m'appliquer à l'oraison, mais me con-
 « tenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée, et dont je m'acquit-

tais si imparfaitement ; à quoi il ajoutait que je ne pouvais prétendre de faire davantage sans indiscretion et sans témoigner que je connaissais bien peu le prix des faveurs particulières que Dieu fait aux âmes. Il est vrai que ces pensées étaient louables en elles-mêmes ; mais l'effet en aurait été très-dangereux, et je ne saurais trop vous remercier, mon Sauveur, de m'avoir préservée d'un si grand mal.

Il me semble que c'est ainsi que cet esprit malheureux commença à tenter Judas, quoique non si ouvertement ; et je ne doute point que si Dieu n'y eût remédié, il m'aurait fait tomber peu à peu dans le précipice où il me poussait. Je conjure, au nom de Notre-Seigneur, tous ceux qui veulent s'appliquer à l'oraison de bien considérer cette avis que je leur donne, et de profiter de mon exemple, en apprenant que je n'eus pas plus tôt quitté ce saint exercice, que je me trouvai encore plus imparfaite qu'auparavant ; ce qui montre quel était le venin caché dans le remède que le diable me présentait, et quelle belle humilité était celle qui ne produisait dans mon esprit que de l'inquiétude et du trouble. Mais comment mon âme aurait-elle pu être dans le calme, au même temps qu'elle se trouvait privée de ce qui faisait toute sa douceur et tout son repos, que les grâces et les faveurs qu'elle avait reçues de Dieu lui étaient présentes, et qu'elle voyait qu'il ne se rencontre que du dégoût dans tous les contentements de la terre ? Il y a plus de vingt et un ans que cela se passe en moi de la sorte, et je ne comprends pas comment j'ai pu demeurer si longtemps en cet état ; mais, si je m'en souviens bien, c'était seulement dans la résolution de reprendre l'exercice de l'oraison, lorsque je serais meilleure. Jamais espérance ne fut plus mal fondée ; car, si lors même que je faisais de saintes lectures qui auraient dû m'ouvrir les yeux pour connaître mes péchés, que je m'occupais à l'oraison et que je répandais des larmes en la présence de Dieu, j'étais néanmoins si mauvaise, que devais-je attendre autre chose que de me perdre malheureusement, quand étant privée de tous ces secours, je me trouvais engagée dans de vains divertissements et dans plusieurs occasions dangereuses, sans autre assistance que de ceux qui pouvaient m'aider à me précipiter dans l'abîme ?

Je crois qu'un religieux de l'ordre de saint Dominique, fort savant, a beaucoup mérité devant Dieu de m'avoir réveillée d'un sommeil si périlleux. Ce bon père, comme je pense l'avoir déjà dit, me fit communier tous les quinze jours ; et je commençai à revenir à moi, quoique j'offensasse encore Dieu ; mais, parce que je n'étais pas hors de la bonne voie, j'y marchais et m'y avançais peu à peu, en tombant et en me relevant ; car, pourvu que l'on ne cesse point d'y marcher, on arrive enfin, quoique tard, où doit nous conduire cet heureux chemin, dont on s'égare à mon avis, en abandonnant l'oraison. Dieu veuille, s'il lui plaît, par sa grâce, nous préserver d'un tel malheur !

Ce que je viens de dire est si important, que je conjure, au nom de Notre-Seigneur, ceux qui le liront, d'y faire une très-grande attention,

et de bien considerer que, quelque grandes que soient les faveurs que Dieu fait à une âme dans l'oraison, elle ne doit point cesser de se défier d'elle-même, mais éviter jusqu'aux moindres occasions de l'offenser, puisqu'autrement elle courrait toujours risque de tomber; l'artifice du démon étant si grand, qu'encore qu'il soi véritable que cette âme est favorisée de Dieu, il tâche à se servir de ces mêmes grâces qui devaient contribuer à son salut. Ainsi, quelque véritables que soient les désirs et les résolutions de bien faire qu'ont ceux qui ne sont pas encore affermis dans les vertus, ni assez mortifiés et détachés d'eux-mêmes, ils ne sauraient trop suivre ce conseil pour éviter un tel péril. Un avis si important ne vient pas de moi; c'est Dieu lui-même qui le donne; et c'est ce qui me fait désirer que les personnes ignorantes comme je suis en profitent, parce qu'une âme qui se trouve en cet état doit continuellement être sur ses gardes, sans sortir d'elle-même pour s'engager dans le combat par une vaine confiance en ses forces; il lui doit suffire de se défendre; et encore a-t-elle besoin de bonnes armes pour soutenir l'effort des démons, tant elle est incapable de les attaquer et de les vaincre, comme font ceux qui sont arrivés à ce degré de perfection dont je parlerai dans la suite.

L'artifice du diable est si grand, qu'il se sert pour perdre une âme de ce qui devrait le plus lui servir; car, lorsqu'elle se voit si proche de Dieu, qu'elle connaît la différence qui se trouve entre les biens du ciel et ceux de la terre, et combien elle lui est obligée de l'amour qu'il lui porte, cet ennemi mortel des hommes prend sujet de ce même amour qu'elle a pour Dieu, pour la faire entrer dans une si grande confiance, et une telle certitude de son salut, qu'elle se persuade de ne pouvoir jamais perdre le bonheur qu'elle possède, et pense voir si clairement la récompense que Dieu lui prépare, et en connaître tellement le prix, qu'elle mourrait plutôt, ce lui semble, que de renoncer à une si grande félicité pour des choses aussi basses et aussi méprisables, que sont les plaisirs de la terre. Ainsi, par cette malheureuse confiance, elle perd la défiance qu'elle devrait avoir d'elle-même, et, croyant n'avoir plus rien à appréhender, parce que son intention est bonne, elle ne se tient plus sur ses gardes, mais s'expose hardiment dans les périls. Ce n'est pas néanmoins par orgueil qu'elle agit de la sorte; elle sait qu'elle ne peut rien d'elle-même; c'est par une confiance de Dieu qui n'est pas accompagnée de la discrétion, qui devrait lui faire considérer que, n'étant encore que comme un petit oiseau dont la plume ne fait que commencer à paraître, elle peut bien sortir de son nid, et en sort en effet par l'assistance de Dieu, mais ne saurait encore voler, à cause qu'elle n'est pas affermie dans les vertus qui sont ses ailes, et n'a pas assez d'expérience pour connaître les dangers qu'elle doit craindre, et le dommage qu'elle peut recevoir de se confier à elle-même.

Ce fut cette dangereuse confiance qui me fut si préjudiciable; et l'on voit par là quel est le besoin d'avoir un directeur, et de communiquer

avec ces personnes spirituelles. Je crois néanmoins que, lorsque Dieu a fait arriver une âme à ce degré d'oraison, il continue de la favoriser, et ne permet pas qu'elle se perde, si elle ne l'abandonne entièrement. Mais s'il arrive qu'elle tombe, je la conjure encore, au nom de Notre-Seigneur, de bien prendre garde à ne pas se laisser tromper par le démon, s'il voulait, sous prétexte d'une fausse humilité, lui persuader d'abandonner l'oraison comme il me le persuada, ainsi que je l'ai dit, et que je ne saurais trop le répéter. Confions-nous en Dieu; sa bonté est plus grande que notre malice; notre repentir lui fait oublier notre ingratitude, et, au lieu de nous châtier d'avoir abusé de ses grâces, elles le portent à nous pardonner, parce qu'il nous considère comme des domestiques qui ont eu l'honneur de le servir. Que ceux qui se trouveront en cet état se souviennent de ce qu'il dit sur ce sujet dans l'Évangile, et de la manière dont il en a usé envers moi, qui me suis plutôt lassée de l'offenser, qu'il ne s'est lassé de me pardonner. Que s'il ne se lasse donc point de donner, et si la source de ses miséricordes est inépuisable, ne serions-nous pas bien malheureux de nous lasser de recevoir? Qu'il soit béni à jamais, et que toutes les créatures lui donnent dans tous les siècles des siècles les louanges qui lui sont dues.

CHAPITRE XX.

De la différence qu'il y a entre l'oraison d'union et celle de ravissement, et des merveilleux effets que produit cette dernière.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT. (Suite.)

Je désirerais de pouvoir, avec l'assistance de Dieu, faire connaître la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement, que l'on nomme autrement l'élévation ou le vol de l'esprit; car ces trois différents noms ne signifient qu'une même chose, et l'on y ajoute aussi celui d'extase (1).

Le ravissement va encore beaucoup au-delà de l'union, et produit de beaucoup plus grands effets. On peut dire que l'union est comme le commencement, le milieu et la fin, mais c'est seulement dans l'intérieur, au lieu que le ravissement, étant dans un beaucoup plus haut degré d'élévation, il n'opère pas seulement dans l'intérieur, mais aussi dans l'extérieur. Que Notre-Seigneur rende, s'il lui plaît, cela intelligible comme le reste, qu'il m'aurait été impossible d'expliquer, s'il ne m'eût fait connaître de quelle manière j'en pouvais donner l'intelligence.

(1) Lorsque la Sainte dit que le ravissement surpasse l'union, elle veut dire que l'âme jouit plus pleinement de Dieu dans le ravissement que dans l'union, parce qu'il s'en rend alors plus absolument le maître. Ce qui est en effet de la sorte, parce que l'usage des puissances tant intérieures qu'extérieures se perd dans le ravissement. Et, quand elle dit que l'union est le commencement, le milieu et la fin, elle entend que la pure union est presque toujours d'une même sorte; mais que dans le ravissement il y a des degrés dont les uns sont comme le commencement, d'autres comme le milieu, et d'autres comme la fin; ce qui fait qu'on leur donne divers noms, dont les uns signifient ce qui est le moins parfait, d'autres ce qui est plus parfait, et d'autres ce qui est encore davantage, ainsi que la Sainte le déclare ailleurs.

Cette dernière eau dont j'ai parlé tombe en si grande abondance, que, si nous étions capables de la recevoir tout entière, nous croirions avec raison avoir au-dedans de nous la nuée d'où Dieu, en se cachant à nos yeux, fait sortir et répand cette admirable pluie qui arrose si heureusement notre âme. Quand nous lui rendons grâces d'une si grande faveur, et nous efforçons autant qu'il est en notre pouvoir de la reconnaître, il rassemble toutes les puissances de notre âme, de même qu'une nuée se forme des vapeurs de la terre, et la tire ensuite vers le ciel, où il lui montre les trésors et les richesses infinies de ce royaume éternel dont il veut la rendre participante. Je ne sais si cette comparaison est juste, mais je sais très-bien que cela se passe de la sorte. L'âme, dans ces ravissements, semble ne plus animer le corps. Il sent sensiblement que la chaleur naturelle l'abandonne, et devient tout froid, mais avec un plaisir inconcevable.

On peut presque toujours, dans l'oraison d'union, résister à l'attrait de Dieu, quoique avec peine, parce que nous sommes encore dans notre pays et dans notre terre; mais il n'en est pas de même dans le ravissement; on ne peut presque jamais y résister; et il arrive souvent que, sans que nous y pensions, et sans aucune autre préparation qui nous y dispose, il vient avec une impétuosité si prompte et si forte, que nous voyons et sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes. Il nous est impossible de concevoir de quelle sorte cela se passe; car, encore que nous y trouvions un grand plaisir, nous sommes naturellement si faibles, que nous ne pouvons d'abord n'être point touchés de crainte.

Il faut qu'une âme soit extraordinairement généreuse, pour s'abandonner alors sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisser conduire par lui où il lui plaît, quelque peine qu'elle en ressente. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande, que je faisais tous mes efforts pour tâcher de résister, principalement lorsque je tombais dans ces ravissements en présence de plusieurs personnes; tant j'appréhendais qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état qui est comme un combat que l'on entreprendrait contre un très-puissant géant, je résistais quelquefois un peu; mais je me trouvais après si lasse et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le corps tout brisé.

En d'autres temps il m'était absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent; je me sentais ensuite enlever l'âme et la tête sans que je pusse l'empêcher, et quelquefois tout mon corps, en sorte qu'il ne touchait plus à terre. Une chose si extraordinaire, et qui ne m'est arrivée que rarement, m'arriva cependant une autre fois, lorsque j'étais à genoux dans le chœur avec toutes les religieuses, prête à communier. Comme cela me parut surnaturel, et qu'il pourrait être extrêmement remarqué, j'usai du pouvoir que me donnait la qualité de prieure, que j'avais alors, pour leur défendre d'en parler.

Une autre fois, durant un sermon qui se faisait le jour de la fête de

notre patron, et où il y avait plusieurs dames de qualité, commençant à sentir que la même chose m'allait arriver, je me jetai par terre, nos sœurs s'approchèrent de moi pour me retenir; mais cela ne put empêcher qu'on s'en aperçût. Je priai alors beaucoup Notre-Seigneur de ne plus me favoriser de ces grâces qui paraissent à l'extérieur sans pouvoir être cachées, et qui me donnaient tant de peine; et j'ai, ce me semble, sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer, cela ne m'étant point arrivé depuis, mais il n'y a pas encore longtemps.

Dans la résistance que je faisais pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je sentais sous mes pieds quelque chose qui me poussait avec tant de violence, que je ne saurais à quoi la comparer, nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'ayant rien qui approche d'une telle impétuosité; et ce combat que j'éprouvais en moi-même était si grand, que j'en avais le corps tout rompu sans pouvoir rien gagner par ma résistance, à cause qu'il faut que tout cède au pouvoir infini de Dieu.

Quelquefois Dieu se contente de nous faire voir qu'il nous veut accorder cette faveur, et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir; mais, encore que nous y résistions par humilité, elle ne laisse pas de produire les mêmes effets que si nous y avions donné un entier consentement.

Ces effets sont grands. Nous connaissons que de telles grâces ne sauraient venir que de lui, qu'il est le maître de notre corps aussi bien que de notre âme, et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes; ce qui imprime dans notre esprit une grande humilité. Je confesse néanmoins que cela me donnait au commencement une étrange crainte, parce que rien n'est plus étonnant que de se voir ainsi élever en l'air; car, encore que l'âme tire le corps après elle avec un singulier plaisir, quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; au moins cela se passait de la sorte en moi, puisque je connaissais bien que j'étais élevée de terre. La majesté de Dieu se montre alors à nous dans un tel éclat qu'il nous épouvante, et nous fait concevoir une extrême appréhension d'offenser un maître si redoutable; mais nous sentons en même temps redoubler notre amour pour lui, en voyant que, bien que nous ne soyons que des vers de terre et que pourriture, celui qu'il nous porte est si grand, qu'il ne se contente pas d'élever notre âme jusqu'à lui, mais qu'il veut élever notre corps, quoique mortel et composé d'un limon qui étant de soi-même si méprisable, l'est encore beaucoup plus par nos péchés.

Un autre de ces effets est un si merveilleux détachement, que je ne saurais l'exprimer; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il me paraît en quelque sorte différent des autres auxquels l'esprit seulement a part, parce qu'il semble que dans celui-ci Dieu veut que le corps, aussi bien que l'âme, se détache tellement de toutes les choses de la terre, que la vie lui devienne ennuyeuse, et nous fait ainsi entrer dans une heu-

reuse peine que nous ne saurions concevoir de nous-mêmes, ni cesser d'avoir quand Dieu nous la donne.

Je désirerais de faire entendre en quelque sorte combien grande est cette peine ; mais je ne crois pas le pouvoir. J'en dirai néanmoins quelque chose, après avoir remarqué que je ne l'ai eue qu'ensuite des visions et des révélations dont je parlerai, et dans le temps auquel Notre-Seigneur me favorisait de tant de grâces dans l'oraison, et m'y faisait goûter tant de douceurs. Or, quoique je ne laisse pas de goûter encore quelquefois ces mêmes douceurs, je me trouve le plus souvent dans la peine dont je vais parler. Elle est tantôt plus grande et tantôt moindre : je commencerai par celle qui est la plus grande.

Quelque violents et impétueux que fussent les mouvements que je ressentais lorsque Dieu me voulait faire entrer dans le ravissement, dont je traiterai ci-après, il me paraît n'y avoir pas moins de différence entre eux et cette peine dont j'ai maintenant à parler, qu'entre une chose corporelle et une spirituelle ; et je ne crois pas exagérer en usant de cette expression, parce qu'encore qu'il semble que le corps participe à ce que l'âme souffre dans ces mouvements, ce n'est pas avec un aussi extrême abandon que celui que l'on éprouve dans cette peine dont il s'agit, et à laquelle, comme je l'ai dit, nous ne pouvons en rien contribuer. L'âme s'y voit souvent, en un moment et lorsqu'elle y pense le moins, dans un transport dont elle ignore la cause, qui l'agite d'une telle sorte, qu'elle se sent élevée au-dessus d'elle-même et de toutes les choses créées, parce que Dieu l'en sépare d'une manière si extraordinaire, que, quelques efforts qu'elle fit, elle ne pourrait trouver sur la terre une seule créature qui lui fît compagnie ; et quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas, mais souhaiterait plutôt de mourir dans cette heureuse solitude. On lui parlerait alors inutilement ; il lui serait impossible de répondre, tant son esprit est inséparablement attaché à ce seul objet qui l'occupe tout entière, et tant elle est incapable de pouvoir, pour peu que ce soit, disposer d'elle-même. Quoiqu'il lui semble en cet état que Dieu soit très-éloigné, il lui fait voir quelquefois quelle est sa grandeur infinie d'une manière si admirable, qu'avec grande peine je pourrais l'exprimer par mes paroles, puisque cela va tellement au-delà de l'imagination, qu'il faut l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir et de le croire. Mais cette communication merveilleuse dont Dieu favorise l'âme, n'est pastant pour la consoler que pour lui faire connaître le sujet qu'elle a de s'affliger de ne pas jouir continuellement du bonheur de sa présence, lui qui, étant le souverain bien, est l'unique source de tous les biens.

Cette même communication de l'âme avec Dieu augmente encore de telle sorte son désir d'être toujours unie à lui, qu'elle se trouve hors de sa présence dans une solitude qui lui est si insupportable, qu'elle lui fait dire ce que disait David, ce grand roi et ce grand prophète, lorsqu'il se trouvait dans une solitude encore plus grande, parce que Dieu la lui

rendait plus sensible à cause qu'il était plus saint : *Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto* : Je passe la nuit en veillant, et je me trouve comme un passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. Ce verset me vient dans l'esprit, parce qu'il me semble que j'en éprouve la vérité en moi-même, et ce m'est une consolation de voir que d'autres ont senti, comme je fais, la peine de se trouver dans une solitude si extrême, que les plus grands saints la sentent encore davantage que les autres. Il me semble que l'on peut dire que l'âme en cet état n'est pas seulement élevée au-dessus de toutes choses créées, mais qu'elle l'est au-dessus d'elle-même.

D'autres fois je me trouvais dans un tel délaissement, que je m'interrogeais moi-même et demandais à mon âme où était son Dieu. Sur quoi il faut remarquer que je n'entendais point ce verset du psaume, quand il me vint à l'esprit, et qu'après qu'on me l'eut expliqué, j'eus une grande consolation de voir que Notre-Seigneur me l'avait comme mis devant les yeux lorsque j'y pensais le moins.

Je me souvenais d'autres fois de ce que disait saint Paul, qu'il était crucifié au monde : non que je croie être de la sorte, ne voyant que trop que je ne le suis pas ; mais il me semble que, dans l'occasion dont je viens de parler, on peut dire que l'âme est comme crucifiée et suspendue entre le ciel et la terre ; car elle n'est pas dans le ciel, ni n'en reçoit point de consolation, et elle ne tient plus à la terre ni ne voudrait pas en recevoir du secours ; ainsi elle souffre sans pouvoir, de quelque côté qu'elle se tourne, trouver du soulagement. Ce qui lui vient alors du ciel est une si grande connaissance de Dieu, qu'elle se perd dans la vue de son infinie grandeur ; et cette connaissance accroît sa peine au lieu de la diminuer, parce qu'elle augmente encore son désir de le posséder. Cette peine est quelquefois si violente, qu'elle lui fait perdre le sentiment ; mais cela dure peu ; c'est une espèce d'agonie, excepté que le contentement dont cette souffrance est accompagnée est si grand, que je ne sais à quoi le comparer ; c'est un martyr délicieux, dans lequel l'âme a un tel dégoût de tout ce qu'il y a de plus agréable dans le monde, qu'elle ne peut en souffrir la vue quand elle s'offre à sa pensée ; elle connaît bien qu'elle n'aime et ne cherche que Dieu seul, mais elle ne le considère et ne l'aime qu'en général, sans examiner ni sans savoir ce qu'elle aime particulièrement en lui, à cause que son imagination ne lui représente rien, et que, pendant la plus grande partie du temps que cela dure, toutes ses puissances demeurent, à mon avis, sans action, parce qu'ainsi que dans l'union et dans le ravissement, la joie les suspend, la peine fait ici le même effet.

Que je souhaiterais, mon père, de pouvoir vous faire bien entendre ceci, afin que vous puissiez ensuite me faire mieux comprendre à moi-même ce que ce peut être ; car c'est l'état où je me trouve toujours maintenant. Lorsque je me vois dégagée des occupations où je suis contrainte de m'appliquer, j'entre d'ordinaire dans des peines que l'on

souffre aux approches de la mort, et je les appréhende, parce que je sais qu'elles ne finiront pas ma vie; je souhaiterais néanmoins qu'elles durassent autant qu'elle, quoiqu'elles soient si excessives que je m'en sens accablée. Elles me réduisent en tel état, que celles de mes sœurs qui viennent à moi, et qui commencent à s'accoutumer à me voir ainsi, disent qu'elles me trouvent sans pouls; les jointures de mes os se relâchent, mes mains sont si raides, que je ne saurais les joindre; et la douleur que je sens dans les artères et dans tout le reste du corps est si violente, qu'elle continue jusqu'au lendemain, et qu'il semble que toutes les parties de mon corps n'aient plus de liaison les unes avec les autres. Il me vient quelquefois dans l'esprit que, si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de finir ma vie par un tel tourment, puisqu'il me paraît assez violent pour produire cet effet, si je n'étais point indigne de recevoir une si grande faveur. Tous mes désirs ne tendent alors qu'à la mort; je ne pense point au purgatoire, je ne pense point à mes péchés, quoiqu'ils soient si grands qu'ils m'aient fait mériter l'enfer; cet ardent désir de voir Dieu efface de ma mémoire tout le reste, et cette extrême solitude dont j'ai parlé me paraît beaucoup plus agréable que toutes les compagnies du monde. Si j'étais capable de recevoir quelque consolation, ce serait de traiter avec des personnes qui eussent éprouvé le même tourment, et de voir que l'on a peine d'ajouter foi à ce qu'ils en disent.

Mais voici encore un autre tourment. Cette peine s'augmente quelquefois de telle sorte, que l'âme ne voudrait plus, ainsi qu'auparavant, se trouver dans une si grande solitude, ni avoir pour compagnie quelqu'un à qui elle pût se plaindre de ce qu'elle souffre. C'est comme une personne qui, ayant la corde au cou, et étant prête d'être étranglée, s'efforce de respirer; et ce désir d'avoir compagnie ne procède, à mon avis, que de l'extrémité où l'on se trouve, à cause que cette peine est si grande que nulle autre ne la surpasse; elle va jusqu'à nous mettre en danger de perdre la vie, ainsi que je l'ai éprouvé quelquefois, parce que d'une part le corps et l'âme, qui ne veulent point se séparer, cherchent des remèdes pour conserver la vie et se soulager, en se plaignant de ce qu'ils endurent; et que, d'un côté, la partie supérieure de l'âme voudrait bien ne point sortir de cette peine.

Je ne sais, mon père, si je m'explique bien; mais il me semble que cela se passe de la sorte. Considérez donc, je vous prie, quel repos je puis avoir en cette vie, puisque celui que j'éprouvais dans l'oraison et la solitude, à cause des consolations que Dieu m'y donnait, se trouve maintenant presque toujours changé en ce tourment dont je viens de vous parler. Mais ce tourment est si agréable, et l'âme en connaît tellement le prix, qu'elle le préfère à toutes les consolations dont elle jouissait auparavant; elle se trouve plus assurée en cet état, à cause que c'est marcher dans un chemin de croix, et la satisfaction qu'elle y reçoit me paraît être beaucoup plus préférable aux autres, parce que le corps

n'y a point de part ; il en a seulement à sa peine, et elle seule jouit du contentement que donne cette souffrance. Je ne comprends pas comment cela se peut faire ; je sais seulement qu'il en est ainsi, et que je ne changerais pas cette faveur qui, étant surnaturelle, ne peut procéder que de Dieu, contre aucune de celles dont il me reste à parler.

Il faut remarquer que ces mouvements si impétueux ne me sont arrivés qu'après les grâces que j'ai dit avoir plu à Notre-Seigneur de me faire, celles dont je parlerai dans la suite, et l'état dans lequel il me tient maintenant.

Comme je n'ai jamais reçu aucune de ces faveurs qui ne m'ait donné de la crainte, jusqu'à ce que Dieu m'eût fait connaître qu'elles venaient de lui, je me trouvai étonnée, dans le commencement, de ces transports si violents ; mais sa divine majesté me rassura en me disant, *que je n'appréhendasse point, et que j'estimasse plus cette grâce que toutes les autres qu'il m'avait faites, parce que, dans cette peine, l'âme se purifie des taches et des péchés qu'elle serait obligée d'expier dans le purgatoire, de même que l'or se purifie dans la fournaise, pour devenir plus digne d'être enrichi des pierres précieuses que l'on y veut enchâsser.* Ces paroles me confirmèrent entièrement dans la créance que j'avais déjà, que cette faveur était fort grande, et mon confesseur me dit que j'avais raison. Il est vrai que, quelque sujet de crainte que la connaissance de mes imperfections et de mes péchés me donnât, je n'avais jamais pu douter que ces mouvements si extraordinaires ne vinssent de Dieu, et mon appréhension ne procédait que de ce que je me trouvais indigne d'une grâce si excessive. Soyez béni à jamais, Seigneur, de m'avoir été si bon et si libéral.

Je suis sortie de mon sujet, car j'avais commencé à traiter des ravissements, et ce dont je viens de parler, et qui produit les effets que j'ai dit, est plus qu'un ravissement.

Je reviens donc à ces ravissements moins extraordinaires. Il me semblait souvent, lorsqu'ils m'arrivaient, que mon corps ne pesait plus rien ; et quelquefois je le sentais si léger, que mes pieds ne me paraissaient plus toucher à terre.

Durant cette extase, le corps est comme mort, sans pouvoir, le plus souvent, agir en aucune façon, et elle le laisse en l'état où elle le trouve ; ainsi, s'il était assis, il demeure assis ; si les mains étaient ouvertes, elles demeurent ouvertes ; et si elles étaient fermées, elles demeurent fermées. On ne perd pas d'ordinaire le sentiment, comme il m'est arrivé de le perdre entièrement, mais rarement et durant fort peu de temps ; il se trouble seulement, et bien qu'on ne puisse agir dans l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre ; c'est comme si l'on nous parlait de loin, si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé, c'est-à-dire lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir, tant elles sont unies à Dieu ; car il me semble qu'alors on ne voit, on n'entend et on ne sent rien. Cette transformation de l'âme en Dieu, qui prive les puissances

de leurs fonctions, dure peu, et les rend incapables de rien comprendre à ce qui se passe, ainsi que je l'ai éprouvé et que je l'ai dit, soit que nous n'y puissions rien comprendre en cette vie, ou que Dieu ne le veuille pas.

Que si vous me demandez, mon père, comment il arrive donc que ce ravissement continue quelquefois durant plusieurs heures, je réponds que ce que j'en éprouve souvent en moi, c'est que, comme je l'ai dit en traitant de l'oraison précédente, on en jouit par intervalles, et l'âme s'abîme souvent en Dieu, ou pour mieux dire Dieu l'abîme en lui; et lorsqu'il l'a renfermée ainsi dans lui-même, la volonté est la seule de ses puissances dont elle conserve l'usage. Quant au mouvement de ses deux autres puissances, la mémoire et l'entendement, il me paraît qu'il est semblable à celui de l'aiguille d'un cadran solaire qui ne s'arrête jamais. Ce divin soleil de justice les fait néanmoins quelquefois un peu arrêter; mais comme l'impétuosité avec laquelle il a élevé l'esprit à un si haut degré d'union avec lui est si grande, quoique ces deux puissances recommencent à se mouvoir et à s'agiter, la volonté, qui continue d'être abîmée en Dieu, demeure la maîtresse des effets qu'elles produisent dans le corps. Ainsi elles s'efforcent inutilement de la distraire de l'heureuse application dont elle est tout occupée, et l'opération des sens se trouve aussi suspendue alors, parce qu'il plaît à Notre-Seigneur de conserver la volonté dans le calme, sans que rien puisse troubler sa tranquillité. Quand l'âme se trouve en cet état, on a d'ordinaire les yeux fermés, quoiqu'on ne voulût pas les fermer; et s'il arrive quelquefois qu'ils s'ouvrent, ils ne discernent et ne remarquent rien de ce qu'ils voient.

Le corps est alors entièrement incapable d'agir, et même après que ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, sont réunies, il ne le peut que faiblement. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur ne s'étonne donc point de se trouver durant plusieurs heures dans cette impuissance, et de voir que quelquefois sa mémoire et son entendement soient ainsi errants et vagabonds. Il est vrai que, pour l'ordinaire, ces deux puissances s'occupent à louer Dieu, ou à tâcher de comprendre ce qu'elles sentent se passer en elles; mais elles sont comme un homme qui, après avoir longtemps dormi et longtemps songé, n'est encore qu'à demi-réveillé. Je m'arrête beaucoup sur ceci, parce que je sais qu'il y a quelques personnes, et même dans cette maison, que Notre-Seigneur favorise de semblables grâces, et que si ceux qui les conduisent n'en ont pas fait l'expérience, il leur semblera, principalement s'ils ne sont pas savants, que, dans ces ravissements, ces personnes sont comme mortes. C'est une chose digne de compassion, comme je le dirai dans la suite, que ce que ces personnes souffrent lorsque leurs confesseurs ne comprennent rien à ce qui se passe en elles. Peut-être je ne sais pas ce que je dis; mais vous verrez, mon père, si je rencontre bien en quelque chose, puisque Notre-Seigneur vous en

a donné l'intelligence par votre propre expérience, quoique ce ne soit pas depuis si longtemps que vous ayez pu le remarquer aussi souvent que moi.

Je dis donc que le corps demeure si faible, à cause que l'âme le tire après elle, que, quelques efforts que j'aie souvent faits pour tâcher de le mouvoir, je n'ai pu en venir à bout; et les effets de ce ravissement sont si admirables, qu'il arrive souvent que celui qui, avant d'y entrer, était malade et travaillé de grandes douleurs, en sort plein de santé et de vigueur, parce que Dieu, pour récompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'âme, veut qu'il participe à son bonheur. Que si le ravissement a été grand, les puissances se trouvent, durant un jour ou deux, et même durant trois jours, après qu'il est passé, tellement abimées en Dieu, et comme enivrées de la joie de le posséder, qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

La seule peine que l'âme ressent alors, c'est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde; elle est comme un oiseau qui, après avoir jeté ses premières plumes, se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le ciel; elle est comme un vaillant capitaine qui ne se contente pas de déplier l'étendard de la croix de Jésus-Christ, mais qui, après s'être signalé par son courage et par sa fidélité pour son service, le plante sur une haute tour, d'où, victorieux, triomphant, et n'ayant plus rien à craindre, il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagés dans les périls, où ils souhaiteraient de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin maître.

On voit clairement, d'un état si élevé, quel est le néant des choses du monde; on n'a, et on ne veut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu, et on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. Cet heureux jardinier, devenu capitaine et gouverneur d'une place si importante, n'a plus d'autre volonté que celle de son Seigneur et de son roi. Bien loin qu'il voulût pouvoir disposer de lui-même, il ne voudrait pas seulement disposer du moindre des puits de ce jardin spirituel qu'il lui a commandé de cultiver; il laisse à ce grand prince de départir à qui il lui plaît les fruits qu'il produit; il ne veut plus rien avoir de propre, et son seul désir est de continuer à travailler pour sa gloire.

C'est ainsi que cela se passe, et ce sont là les effets que ces ravissements produisent dans l'âme, s'ils sont véritables. Que s'ils ne les produisaient pas, et que l'âme n'en tirât pas ces avantages, non-seulement je douterais qu'ils vinssent de Dieu, mais je craindrais fort que ce ne fussent plutôt de ces transports de fureur dont saint Vincent parle.

Je sais par expérience que dans les ravissements dont Dieu est l'auteur, quoiqu'ils ne durent qu'une heure, et moins encore, l'âme se trouve tellement élevée, libre, et comme maîtresse de tout ce qu'il y a dans le monde, qu'elle ne se connaît plus elle-même, ni ne sait d'où lui vient un si grand bonheur; tout ce qu'elle en peut comprendre, c'est qu'elle n'y a point de part, et qu'elle connaît clairement les extrêmes

avantages qu'elle tire de ces heureux ravissements. Comme il faut l'avoir éprouvé pour être persuadé d'une chose si merveilleuse, on a peine à ajouter foi aux changements que l'on remarque dans les personnes que Dieu favorise de ces grâces si extraordinaires. Au lieu qu'elles étaient auparavant lâches et faibles, on les voit devenir en un moment si ferventes et si courageuses, que, ne se contentant pas d'être à Dieu d'une manière ordinaire, il n'y a rien de si difficile qu'elles ne soient prêtes d'entreprendre pour son service. Ceux qui voient un si soudain changement s'imaginent que c'est une tentation et une folie; mais ils ne s'en étonneraient pas, et changeraient bientôt de sentiment, s'ils savaient que ce n'est pas d'elles-mêmes que ces âmes tirent leur force, et que c'est Dieu seul qui la leur donne, après qu'elles l'ont rendu le maître de leur volonté.

Je crois que, lorsque une âme est arrivée à un si haut degré de bonheur, elle ne parle ni ne fait plus rien par elle-même, mais n'agit que par les mouvements de ce souverain monarque, à qui elle se trouve si heureusement assujettie. O mon Dieu! que l'on voit clairement par là le sujet qu'avait David, et que nous avons tous avec lui, de vous demander ces ailes de colombe, qu'il vous priait de lui donner, dans l'un des versets de ses psaumes; car qu'est-ce autre chose ce que je viens de dire, sinon un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures et de soi-même? mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit.

Quel empire est comparable à celui d'une âme que Dieu a mise dans un état de voir ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde, sans être attachée à aucune par affection? quelle confusion n'a-t-elle point de les avoir autrefois estimées? quel étonnement ne lui donne point le souvenir de l'aveuglement où elle était? et qui pourrait exprimer combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur, principalement si ce sont des personnes d'oraison, et que Dieu favorise de ces grâces? Elle voudrait élever sa voix, et quelquefois elle l'élève en effet pour leur faire connaître leur égarement, et attire ainsi sur elle mille et mille persécutions. On l'accuse de n'être guère humble, de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre, et particulièrement si c'est une femme. Ainsi on la condamne, et avec raison, parce que l'on ne sait pas quelle est l'impétuosité du mouvement qui la contraint d'agir de la sorte, sans pouvoir y résister, et ne pas tâcher à détromper ceux qu'elle aime, afin de les délivrer de la servitude où elle s'est vue engagée, comme eux, durant si longtemps.

Cette âme a peine alors à comprendre comment elle a pu faire cas de ce que l'on nomme le point d'honneur; elle admire que, par une erreur qui n'est pas moins grande que générale, on donne ce nom à des choses si méprisables; elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être, à ne considérer que

comme un néant, et moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu; et elle ne peut, sans se moquer d'elle-même, se souvenir du temps auquel elle faisait cas des richesses, et en désirait. Je n'ai jamais eu, grâces à Dieu, sujet de me confesser du dernier de ces défauts; mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans les autres. Que si l'on pouvait, par le moyen de ces richesses périssables, acheter le bonheur qu'il plaît maintenant à Dieu de me donner, je les priserais extrêmement; mais je vois, au contraire, qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien.

Car qu'est-ce que l'on acquiert par le moyen des richesses que l'on recherche avec tant de passion? est-ce une chose de grande valeur? est-ce une chose durable? est-ce une chose qui mérite d'être si ardemment souhaitée? N'est-ce pas, au contraire, acheter très-cher de malheureux plaisirs, de fausses joies, et souvent même l'enfer, pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais? Que de désordres seraient donc bannis du monde, que d'embarras on éviterait, et combien grande serait l'amitié qui nous unirait les uns avec les autres, si chacun s'accordait à ne considérer l'or et l'argent que comme une terre infructueuse, et si ce misérable intérêt de bien et d'honneur ne remplissait plus, comme il fait, tout de confusion et de trouble! Je suis persuadée que ce serait un remède à toutes sortes de maux.

Ainsi, quand l'âme est dans l'état dont j'ai parlé, elle connaît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquiétudes, des peines et des douleurs; car elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet; elle discerne jusqu'à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les toiles des araignées et que la poussière, parce qu'un rien ne peut se dérober à la lumière de ce divin soleil, qui l'éclaire et l'illumine de telle sorte, que, quelque soin qu'elle prenne de se purifier, elle se trouve toute pleine d'imperfections et de taches; de même qu'une eau, qui semblait fort claire avant que le soleil eût paru, se voit mêlée d'infinies impuretés, comme autant d'atomes, aussitôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. Cette comparaison me semble juste, étant certain qu'avant que l'âme fût dans le ravissement et dans l'extase, elle croyait travailler de tout son pouvoir à ne point offenser Dieu; mais le soleil de justice ne lui fait pas plus tôt ouvrir les yeux, qu'elle se trouve si défectueuse, qu'elle voudrait les fermer, ainsi qu'un jeune âglon qui n'aurait pas encore la vue assez forte pour regarder fixement le soleil; et elle en voit néanmoins assez, pour connaître qu'elle n'est qu'imperfection et que misère. Alors elle se souvient de ce verset du psaume : *Qui peut, Seigneur, passer pour juste devant vos yeux?* elle ne saurait regarder cet être éternel, sans se trouver éblouie de sa lumière, ni se considérer elle-même sans se trouver toute couverte de fange. Ainsi, de quelque côté que cette âme se tourne, elle demeure aveuglée et si épouvantée des

merveilles qu'elle voit, et de la grandeur infinie de Dieu, qu'elle tombe dans la défaillance. C'est alors qu'elle entre dans une véritable humilité, et ne fait point de scrupule de dire du bien d'elle-même ni de souffrir que l'on en dise, parce qu'elle sait que c'est au seigneur du jardin d'en distribuer les fruits à qui bon lui semble, comme appartenant à lui seul; et qu'ainsi n'y ayant aucune part et ne s'en pouvant rien attribuer, si elle dit quelque chose d'elle-même à son avantage, ce n'est que pour être référé à lui et pour sa gloire. Car comment pourrait-elle l'ignorer, puisqu'elle voit manifestement que, quelque résistance qu'elle y voulût faire, il ne serait pas en son pouvoir de ne point fermer les yeux à toutes les choses de la terre, et de ne les pas ouvrir à la lumière de la vérité?

CHAPITRE XXI.

La Sainte continue et achève de traiter dans ce chapitre de la quatrième manière d'oraison, qui est le ravissement, et des effets qu'elle produit dans les âmes.

Pour achever ce que j'avais commencé de traiter dans le chapitre précédent, je dis, que lorsqu'en cette quatrième manière d'oraison l'âme est dans le ravissement, elle n'a plus besoin de donner son consentement à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner d'elle, parce qu'elle l'a déjà donné; qu'elle s'est dépouillée de sa volonté pour l'en rendre maître, et sait que rien ne se pouvant cacher à sa connaissance, elle ne saurait le tromper. Ce n'est pas comme ici-bas, où tout étant plein d'artifice, lorsque l'on croit avoir gagné l'amitié d'une personne qui nous en donne des apparences, on trouve que ce n'était que dissimulation; et quel moyen de vivre parmi tant de déguisements et de tromperies si ordinaires dans le monde, principalement lorsque l'intérêt s'y rencontre? Qu'heureuse est une âme à qui Dieu fait connaître la vérité! et combien serait-il plus avantageux aux rois de posséder ce bonheur, que de commander à tant de provinces! Quel ordre ne régnerait pas dans leurs états, et quels maux n'empêcheraient-ils pas d'arriver, lorsqu'ils n'appréhendraient point de perdre, pour l'amour de Dieu, s'il en était besoin, l'honneur et la vie! et combien sont-ils plus obligés que leurs sujets de préférer sa gloire à la leur propre, puisqu'ils doivent leur servir d'exemple! Le désir d'augmenter la foi et de retirer les hérétiques de leur erreur, ne devrait-il pas leur faire hasarder mille royaumes, s'ils les avaient, pour acquérir des couronnes immortelles, puisqu'il y a tant de différence entre les royaumes temporels et périssables, et ce royaume éternel auquel ils doivent aspirer, que pour peu qu'une âme ait goûté de cette eau céleste, il ne lui reste plus que du dégoût pour toutes les choses créées? Et que sera-ce donc lorsqu'elle se trouvera dans le ciel entièrement plongée dans cette mer que l'on peut nommer un océan de félicité et de gloire?

« Seigneur, mon Dieu, quand vous m'auriez élevée dans une condition qui me donnerait droit de publier de si grandes vérités, on ne me

« croirait pas plus que plusieurs autres qui sont plus capables que moi
 « d'en faire connaître l'extrême importance ; mais je me satisferais au
 « moins moi-même ; et il me semble que je donnerais de bon cœur ma
 « vie pour un tel sujet. Je n'oserais néanmoins répondre de moi, tant
 « ma faiblesse et ma misère donnent peu lieu de se fier à mes paroles,
 « quoique le mouvement qui me pousse à désirer de faire entendre cela
 « à ceux qui gouvernent soit si violent, qu'il me dévore et me consume.
 « Tout ce que je puis faire, mon Dieu, est d'avoir recours, pour vous
 « prier de remédier à tant de maux. Vous savez, Seigneur, que je con-
 « sentirais avec joie d'être privée de toutes les grâces que vous m'avez
 « faites, pourvu que vous me missiez en état de ne vous plus offenser,
 « et de pouvoir inspirer ce sentiment aux rois et aux princes ; parce
 « que, s'ils l'avaient, il leur serait impossible de consentir à tant de
 « maux qui se commettent sous leur autorité, et de ne pas faire de très-
 « grands biens. Ouvrez leurs yeux, Seigneur, afin qu'ils connaissent
 « quels sont leurs devoirs, et qu'il n'y a rien qu'ils ne soient obligés de
 « faire, pour répondre aux faveurs dont ils vous sont redevables, et qui
 « sont si grandes que vous ne les élevez pas seulement sur la terre au-
 « dessus du reste des autres hommes, mais que, comme on le dit, lors-
 « qu'ils passent de ce monde dans un autre, vous en donnez des mar-
 « ques par des signes qui paraissent dans le ciel ; ce qui me ferait
 « souhaiter, mon Sauveur, que de même que si cela est véritable, il y
 « aurait quelque rapport en ce qui se passe en leur mort et ce qui se
 « passa en la vôtre, ils s'efforçassent d'imiter la sainteté de votre vie. »

Mais ne me trouvez-vous point trop hardie, mon père, d'oser parler de la sorte ? Si cela est, déchirez, s'il vous plaît, ce papier aussitôt que vous l'aurez lu ; et excusez la passion avec laquelle je désirerais de pouvoir contribuer en quelque chose au salut de ces personnes sacrées, qui sont les images de Dieu, et pour qui je le prie sans cesse, puisque cette passion est si grande, que si je pouvais leur parler de vive voix, et que je crusse qu'ils ajouteraient foi à mes paroles, je leur parlerais encore avec plus de hardiesse que je ne vous écris ceci. Je souhaiterais même souvent de donner ma vie pour pouvoir en quelque sorte leur être utile, et je croirais beaucoup gagner en la perdant pour un tel sujet. Car quel moyen de vivre dans un aussi grand aveuglement et d'aussi grandes ténèbres que sont celles qui couvrent aujourd'hui toute la surface de la terre ?

Lorsqu'une âme est arrivée à l'état que j'ai dit, elle n'a pas seulement les désirs, mais Dieu lui donne la force de passer jusqu'aux effets ; elle ne rencontre aucune occasion de le servir, qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, et croit néanmoins ne rien faire, parce qu'elle voit clairement qu'excepté de plaire à Dieu, tout le reste n'est qu'un néant : mais ma douleur en cela est que ces occasions de travailler pour le servir ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je suis.
 « Faites-moi la grâce, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer au moins

« quelque obole sur d'aussi grandes sommes que sont celles que je vous
 « dois, et ordonnez de tout le reste comme il vous plaira, pourvu que
 « je puisse vous rendre quelque service. D'autres femmes vous ont té-
 « moigné leur amour par des actions héroïques, et vous ne m'employez
 « point, parce que vous voyez que tout ce que je fais ne consiste qu'en
 « des paroles et en des désirs ; et je ne puis pas seulement me bien ex-
 « pliquer, à cause que peut-être j'en abuserais. Jésus, mon Sauveur, qui
 « êtes le souverain bien, ne tardez pas davantage, s'il vous plaît, à for-
 « tifier mon âme, afin de la rendre capable de faire quelque chose pour
 « votre service ; car quel moyen de souffrir plus longtemps de vous tant
 « devoir, sans vous rien payer ? Ne permettez pas que je me présente
 « toujours ainsi devant vous avec les mains vides. Je désire, quoi qu'il
 « m'en coûte, de vous satisfaire, et je sais qu'il n'y a point de bonnes
 « œuvres que vous laissiez sans récompense. Je vous ai donné ma vie,
 « mon honneur et ma volonté ; disposez donc de moi selon la vôtre,
 « puisque je suis à vous absolument et sans réserve. Je sais, Seigneur,
 « que je ne puis rien de moi-même ; mais, pourvu qu'après m'avoir fait
 » la grâce de m'attirer à vous, et de me donner la connaissance de la
 « vérité, vous ne vous éloigniez point de moi, rien ne me sera impossi-
 « ble ; au lieu que, pour peu que vous m'abandonniez, je me trouve-
 « rais comme j'étais, c'est-à-dire dans le chemin de l'enfer. »

Quelle douleur égale à celle d'une âme qui, après avoir éprouvé un si grand bonheur que celui qui se rencontre dans les grâces que vous m'avez faites, se voit rengagée à traiter avec le monde, à paraître encore sur le théâtre de la vie humaine, qui n'est que désordre et dérèglement, et à employer du temps à dormir et à manger pour satisfaire aux besoins du corps ! Tout la lasse, tout l'ennuie ; et elle ne peut s'affranchir de ces peines à cause des chaînes qui l'y retiennent. C'est alors qu'elle ressent encore davantage le poids de la captivité qui l'attache avec le corps, et la misère de cette vie ; elle connaît avec combien de raison saint Paul demandait à Dieu de l'en délivrer ; elle élève sa voix avec lui, comme je l'ai dit ailleurs, pour le prier de la mettre en liberté ; et ses paroles sont souvent accompagnées de mouvements si violents, qu'il semble qu'elle veuille sortir de la prison de son corps pour aller chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui ; elle se considère comme un esclave dans une terre étrangère ; et ce qui l'afflige encore davantage, est de ne rencontrer presque personne qui soit pressé du même désir qu'elle, de sortir de cette captivité ; tous, au contraire, si on en excepte un très-petit nombre, souhaitent de vivre.

Que si nous étions détachés de tout, et ne missions point notre contentement dans les choses de la terre, combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu diminuerait-il dans notre esprit l'appréhension de la mort, par le désir de jouir dans un autre monde de la véritable vie ! Lorsque je pense qu'ayant si peu de charité, et étant si incertain de mon bonheur à venir, parce que mes œuvres m'en rendent

indigne, la connaissance que Dieu m'a donnée de ces vérités me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil, quel a dû être le sentiment des saints ? quel a été celui de saint Paul, de la Magdeleine, et d'autres qui brûlaient comme eux d'un si violent amour de Dieu, que l'on peut dire qu'ils souffraient un continuel martyre ? Il me semble que rien ne peut en cela me soulager, que de traiter avec des personnes qui ont le cœur plein de ces désirs, j'entends de désirs accompagnés d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément et déclarent qu'ils sont détachés de tout, comme ils devraient l'être en effet, puisque leur profession, et le long temps qu'il y a que quelques-uns d'eux commencent à marcher dans le chemin de la perfection, les y obligent. Mais une âme éclairée de la lumière de Dieu connaît aisément, par le peu d'avancement des uns dans la vertu, et le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples paroles ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

J'ai fait voir quels sont les effets que produisent les ravissements qui viennent de l'esprit de Dieu, et je dois ajouter qu'il s'y rencontre du plus ou du moins ; car, au commencement, ces effets ne sont pas si grands, et on ne saurait s'en assurer à cause qu'ils ne sont pas confirmés par les œuvres ; mais on croit en vertu à mesure que l'on travaille à corriger jusqu'à ses moindres imperfections, que j'ai dit se pouvoir comparer à des toiles d'araignées ; ce qui demande un peu de temps : et plus l'amour et l'humilité croissent dans l'âme, plus l'odeur des vertus, qui sont ses fleurs, se fait sentir à ceux qui les pratiquent et aux autres. Il est vrai néanmoins que Dieu opère quelquefois de telle sorte dans ces ravissements, que l'âme peut, sans un grand travail, acquérir la perfection. Il faut l'avoir éprouvé pour croire de quelle manière il agit, sans qu'elle puisse, ce me semble, y rien contribuer de sa part ; ce qui n'empêche pas qu'avec son assistance, et avec l'aide des écrits qui traitent de l'oraison, elle n'arrive aussi à un grand détachement ; mais ce n'est qu'en plusieurs années et avec beaucoup de travail ; au lieu qu'ici c'est en peu de temps, et sans que nous y contribuions en rien, parce qu'il plaît à Notre-Seigneur d'élever tout d'un coup de telle sorte l'âme au-dessus de la terre et l'en rendre la maîtresse, qu'elle la voit sous ses pieds, quoique cette âme ne s'en soit pas rendue la plus digne que j'avais fait ; ce qui est le plus que l'on puisse dire, puisque l'on ne saurait moins y contribuer que j'y avais contribué. Que si l'on m'en demande la raison, je n'en sais pas d'autre, sinon que c'est la volonté de ce souverain monarque qui fait tout ce qu'il lui plaît, et qu'ainsi, encore que cette âme ne soit pas disposée par elle-même à recevoir une si grande faveur, il l'y dispose et la lui accorde. Ce n'est donc pas toujours à cause qu'on l'a mérité par le soin qu'on a pris de bien cultiver ce jardin spirituel, que Dieu fait de si grandes grâces, quoiqu'il soit certain qu'il ne manque jamais de récompenser très-libéralement ceux qui travaillent avec grand soin, et qui tâchent de se détacher de l'affection

de toutes les créatures ; mais c'est parce qu'il veut quelquefois faire connaître la grandeur infinie de son pouvoir, en répandant avec tant d'abondance ses faveurs sur la terre de notre cœur, au lieu qu'étant auparavant si ingrate, elle devienne si fertile en bonnes œuvres, qu'il semble que l'on soit désormais incapable de retomber dans les offenses que l'on commettait contre lui.

Lorsqu'une âme est en cet état, elle connaît si clairement la vérité, et conçoit tant d'amour pour elle, qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfants, et entre dans un tel mépris de l'honneur du monde, qu'elle ne peut voir que comme une chose digne de risée, que des personnes graves, des personnes d'oraison et religieuses en tiennent encore quelque compte, sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi pour conserver l'autorité du rang dans lequel ils sont, et être ainsi plus utiles aux autres. Cette personne sait très-bien que, si au contraire ils méprisaient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang et leur état, ils profiteraient plus en un jour qu'ils ne font en dix ans avec le désir de la conserver. Ainsi l'âme se trouve dans un état très-pénible, et marche sans cesse dans un chemin plein de croix ; mais elle y fait un si grand progrès, que lorsque ceux qui ont connaissance de sa vertu croient qu'il ne se peut rien ajouter, Dieu, qui prend plaisir de la combler de nouvelles grâces, la fait passer encore plus avant. Il est l'âme de cette âme ; il en prend un soin tout particulier, il l'éclaire de ses lumières ; il veille sans cesse sur sa conduite, pour l'empêcher de l'offenser ; il la favorise de ses grâces, et l'excite à le servir.

Lorsqu'il eut plu à sa divine majesté de me faire une si grande faveur, tous mes maux s'évanouirent ; la force qu'il me donna les dissipa ; et non-seulement je ne recevais plus de préjudice de me trouver dans les occasions, et avec les personnes qui me nuisaient auparavant, mais j'en tirais du profit ; tout me servait pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu, pour l'aimer plus que jamais, et pour mieux connaître les obligations que je lui avais.

Je voyais donc bien que cette force ne venant point de moi, j'en étais redevable à la seule bonté de Dieu ; et depuis qu'il m'a eu favorisée de ces ravissements, elle a toujours été en augmentant ; il m'a tenu par la main pour m'empêcher de retourner en arrière, et je connais manifestement que c'est lui qui agit en moi. Ainsi je suis persuadée que, pourvu qu'une personne à qui il fait de si grandes grâces marche avec humilité et avec crainte, qu'elle reconnaisse qu'elle ne les tient que de sa seule bonté, et qu'elle n'y a presque rien contribué, elle pourra converser avec qui que ce soit, et en tirer plus de profit que de dommage.

Dieu choisit ainsi certaines âmes, les remplit d'une force à laquelle elles n'ont presque point de part, afin de les rendre capables de servir à d'autres, et leur communique alors de grands secrets. Elles ont, dans ces

ravissements et dans ces extases, de véritables révélations, des visions merveilleuses, et y reçoivent d'autres faveurs qui augmentent de plus en plus leur humilité, leur force, leur mépris de toutes les choses de la terre, et leur font encore mieux connaître la grandeur des récompenses que Dieu prépare dans un autre monde à ceux qui lui sont fidèles. Je le prie de tout mon cœur que l'extrême libéralité dont il a usé envers une misérable pécheresse, serve à exciter ceux qui liront ceci de renoncer à tout pour l'amour de lui, en considérant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puisqu'il nous paie avec tant d'abondance, même en celle-ci, les services que nous lui rendons.

CHAPITRE XXII.

Qu'il ne faut pas porter notre esprit à une contemplation trop élevée, si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avait été de n'oser envisager l'humanité de Jésus-Christ, dans la créance que ce lui était un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime.

DE L'ORAISON.

Je remarquerai ici une chose qui me paraît importante, et qui pourra, mon père, si vous l'approuvez, servir d'un avis utile à quelques personnes : c'est que l'on voit dans certains livres qui traitent de l'oraison, qu'encore qu'une âme ne puisse par elle-même arriver à l'état dont j'ai parlé, à cause que c'est une chose surnaturelle, et que Dieu seul opère en elle, elle pourra y contribuer en élevant avec humilité son esprit au-dessus de toutes les choses créées, après avoir passé plusieurs années dans la vie purgative, et s'être avancée dans l'illuminative, qui est un mot que je n'entends pas bien, si ce n'est qu'il signifie que l'âme ait fait du progrès dans la vertu. Ces livres recommandent expressément de ne rien imaginer de corporel, et de contempler seulement la divinité, parce que, disent-ils, l'humanité même de Jésus-Christ embrasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison, et les empêche d'arriver à une contemplation plus parfaite. Ils allèguent sur cela les paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres lors de son ascension dans le ciel avant la venue du Saint-Esprit ; mais il me semble que si les Apôtres eussent cru dès lors aussi fermement qu'ils le crurent après la venue du Saint-Esprit, que Jésus-Christ était Dieu et homme tout ensemble, la vue de son humanité n'aurait pu servir d'obstacle à leur plus sublime contemplation, puisqu'il n'a rien dit de cela à sa sainte Mère, quoiqu'elle l'aimât plus qu'eux tous. Ce qui fait entrer ces contemplatifs dans ce sentiment, c'est qu'il leur semble que, comme la contemplation est une chose toute spirituelle, la représentation des corporelles ne saurait qu'y nuire, et que tout ce qu'on doit tâcher de faire est de se considérer comme environné de toutes parts, et tout abîmé en lui. Cette dernière pensée se peut, à mon avis, pratiquer quelquefois utilement ; mais quant à se séparer de Jésus-Christ, en se séparant de la vue de sa sacrée humanité et la mettre ainsi au rang de nos misérables corps et

du reste des choses créées, c'est ce que je ne saurais du tout souffrir, et je le prie de me faire la grâce de bien m'expliquer sur ce sujet. Je ne prétends pas disputer contre les auteurs de ces livres ; je sais qu'ils sont savants et spirituels, qu'ils ne parlent pas sans savoir sur quoi ils se fondent, et que Dieu se sert de divers moyens pour attirer des âmes à lui, comme il lui a plu d'attirer la mienne. Sans m'engager donc à parler de tout le reste, je veux seulement rapporter ici le péril où je me trouvais, pour avoir voulu pratiquer sur ce sujet ce que je trouvais dans ces livres. Je n'ai pas de peine à croire que celui qui sera arrivé à l'oraison d'union sans passer aux ravissements, aux visions, et autres grâces extraordinaires que Dieu fait à quelques âmes, estimera ne pouvoir rien faire de mieux que de suivre l'avis porté dans ces livres, ainsi que j'en étais persuadée. Mais si j'en fusse demeurée là, et n'eusse point changé de sentiment, je ne serais jamais arrivée à l'état où il a plu à Dieu de me mettre, parce qu'à mon avis, il y a en cela de la tromperie. Peut-être me trompai-je moi-même, et l'on en pourra juger par ce que je vais dire.

N'ayant point alors de directeur, je croyais que la lecture de ces livres pourrait peu à peu m'instruire ; mais je connus dans la suite que si Dieu ne m'eût lui-même donné de l'intelligence, ils ne m'auraient guère servi, parce que ce qu'ils m'apprenaient n'était presque rien, jusqu'à ce qu'il me l'eût fait comprendre par ma propre expérience. Ainsi je ne savais ce que je faisais ; et, quand je commençais à entrer un peu dans l'oraison de quiétude, je tâchais d'éloigner de ma pensée toutes les choses corporelles, et n'osais élever mon âme à Dieu, parce qu'étant toujours si imparfaite, je croyais qu'il y aurait en cela trop de hardiesse. Je sentais néanmoins, ce me semblait, la présence de Dieu ; en quoi je ne me trompais pas, et faisais tout ce que je pouvais pour ne pas m'éloigner de lui. Comme la satisfaction et l'avantage que l'on croit trouver dans cette manière d'oraison la rendent très-agréable, rien n'aurait été capable de me faire arrêter mes pensées à l'humanité de Notre-Seigneur à cause qu'il me paraissait que ce m'aurait été un obstacle au contentement dont je jouissais. « O Dieu de mon âme, Jésus-Christ crucifié, qui « êtes mon souverain bien, je ne me souviens jamais sans douleur de « cette folle imagination que j'avais alors, parce que je ne puis la considérer que comme une grande trahison que je vous faisais, quoique ce « ne fût que par ignorance. »

Lorsque ceci m'arriva, Dieu ne m'avait point encore donné de ravissements ni de visions, et j'avais toujours eu auparavant une grande dévotion à cette humanité sacrée de Notre-Seigneur. Je ne demeurai guère dans cette erreur, et n'ai jamais cessé depuis de ressentir une grande joie d'être en la présence de Jésus-Christ, principalement quand je communie, et je voudrais alors toujours avoir quelqu'une de ses images devant mes yeux, afin de l'imprimer encore plus fortement dans mon âme. « Est-il possible, ô mon Sauveur, qu'il me soit entré dans l'esprit du-

« rant seulement une seule heure, que vous m'auriez été un obstacle
 « pour m'avancer dans la piété ! et quel bien ai-je reçu, si ce n'est par
 « vous, qui êtes la source éternelle de tous les biens ? Je ne veux pas
 « croire que j'aie péché en cela ; ce me serait une trop grande douleur.
 « Je suis persuadée de n'avoir failli que par ignorance, et qu'ainsi vous
 « voulûtes y remédier par votre bonté, en faisant que l'on me tirât de
 « cette erreur, et en vous montrant depuis tant de fois à moi, comme je
 « le dirai dans la suite, afin de me faire encore mieux connaître la gran-
 « deur de mon aveuglement, et qu'après l'avoir dit, comme j'ai fait à
 « tant de personnes, je le déclarasse encore ici. J'attribue à cette cause
 « ce que la plupart de ceux qui arrivent jusqu'à l'oraison d'union ne
 « passent pas plus avant, et ne jouissent pas d'une grande liberté d'es-
 « prit. »

Deux raisons me le font croire, quoique peut-être je me trompe ; mais je ne dirai rien dont je n'aie l'expérience, m'étant très-mal trouvée de détourner ainsi ma vue de l'humanité de Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'il m'ait fait connaître ma faute ; car les contentements et les consolations que je recevais n'étaient que par intervalles, à cause que je ne me trouvais pas, au sortir de l'oraison, dans la compagnie de Jésus-Christ, comme j'ai fait depuis, et qu'ainsi je n'avais pas la force qu'il me donne maintenant pour supporter les travaux et les tentations.

La première de ces deux raisons est qu'il y avait en cela un défaut d'humilité, quoiqu'il fût si caché que je ne m'en apercevais point. Car qui est celui qui, encore qu'il ait passé toute sa vie en travaux, en pénitences, en prières, et souffert toutes les persécutions imaginables, sera, comme je l'étais, si superbe et si misérable, que de ne pas se trouver trop dignement récompensé, lorsque Notre-Seigneur lui permet d'être avec saint Jean au pied de sa croix ? Quel autre que moi aurait été capable de ne pas se contenter d'une si grande faveur, ainsi que je n'en étais pas alors satisfaite, parce que j'étais si malheureuse que de tourner à ma perte ce qui aurait dû me profiter ?

Que si notre complexion et notre infirmité ne nous permettent pas de considérer ce divin Sauveur dans les tourments de sa passion, accablé de travaux et de douleurs, persécuté de ceux à qui il avait fait tant de bien, déchiré de coups, nageant dans son sang, et abandonné de ses Apôtres, parce que ce nous serait une peine insupportable, qui nous empêche de demeurer en sa compagnie depuis qu'il est ressuscité, l'ayant maintenant si près de nous dans l'Eucharistie, plein de gloire, et tel qu'il était lorsqu'avant de monter dans le ciel il animait et encourageait les siens à se rendre dignes de régner un jour éternellement avec lui ? S'il semble, ô mon Sauveur, par la faveur que vous nous faites d'être toujours proche de nous dans ce très-saint et auguste sacrement, que vous ne puissiez durant un seul moment nous quitter, comment ai-je pu m'éloigner de vous sous prétexte de vous mieux servir ? Lorsque je vous offensais, je ne vous connaissais pas bien encore ; mais qu'après vous

avoir connu, je me sois éloignée de vous dans la créance de prendre un meilleur chemin, c'est ce que je ne puis maintenant comprendre. N'était-ce pas, au contraire, m'égarer entièrement ; et cet égarement n'aurait-il pas toujours duré, si vous ne m'eussiez remise par votre bonté dans la bonne voie, et donné sujet de ne rien craindre en me trouvant si proche de vous, parce qu'on ne peut rien appréhender en la compagnie d'un protecteur tout-puissant, et qui est la source de tous les biens ?

Il ne m'est point depuis arrivé de peines que je n'aie souffertes avec joie, me voyant en la compagnie d'un ami si généreux, qu'il ne manque jamais de nous assister, et d'un capitaine si vaillant, qu'il s'expose le premier au péril pour nous en garantir et pour nous sauver. J'ai connu clairement que, pour plaire à Dieu et obtenir de lui de grandes faveurs, il veut que nous les lui demandions et les recevions par Jésus-Christ, son fils, Dieu et homme, en qui il a dit qu'il prenait son bon plaisir. Je l'ai éprouvé diverses fois ; Notre-Seigneur me l'a dit lui-même ; et je vois clairement que c'est le chemin que nous devons tenir, et la porte par laquelle nous devons entrer, si nous désirons que sa suprême majesté nous révèle de grands secrets.

Aussi, mon père, quoique vous soyez arrivé au comble de la contemplation, ne prenez point, s'il vous plaît, un autre chemin ; on ne s'égaré jamais en le suivant. C'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus ; il nous en apprend les moyens, il nous en donne l'exemple dans sa vie, il en est le parfait modèle ; et que pouvons-nous désirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami, qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances, comme font les amis de ce monde ? Heureux donc celui qui l'aime véritablement et se tient toujours auprès de lui ! ne voyons-nous pas que le glorieux saint Paul avait continuellement son nom dans la bouche, parce qu'il l'avait profondément gravé dans le cœur ? et depuis que j'ai connu cette vérité, et considéré avec soin la vie de quelques saints grands contemplatifs, j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin. On le voit dans saint François, par l'amour qu'il avait pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans saint Antoine de Padoue, par son affection pour sa sacrée et divine enfance ; dans saint Bernard, par le plaisir qu'il prenait à considérer sa très-sainte humanité ; dans sainte Catherine de Sienne, par la dévotion qu'elle y avait, et dans plusieurs saints dont vous êtes, mon père, beaucoup mieux instruit que moi.

Je ne doute point qu'il ne soit bon de détacher sa pensée des choses corporelles, puisque tant de personnes spirituelles le disent ; mais ce ne doit être que lorsque l'on est fort avancé dans l'exercice de l'oraison ; car il est évident que jusque-là il faut chercher le Créateur par les créatures, selon la grâce que Notre-Seigneur fait à chacun, dont je n'entreprends point de parler. Ce que je prétends seulement dire, et que je voudrais pouvoir bien expliquer, parce que l'on ne saurait trop le

remarquer, c'est que l'on ne doit mettre en ce rang la très-sacrée humanité de Jésus-Christ.

Lorsque Dieu suspend toutes les puissances de l'âme, de la sorte que nous avons vu dans les diverses manières d'oraison dont j'ai traité, il est évident que, quand même nous ne le voudrions pas, nous perdons alors cette présence de l'humanité de Jésus-Christ ; mais nous aurions tort de nous plaindre d'une si heureuse perte, puisque nous acquérons par elle un bonheur encore plus grand que celui qu'il nous paraît avoir perdu. Car l'âme s'occupe alors tout entière à aimer celui que son entendement avait travaillé à lui faire connaître ; elle aime ce qu'elle ne comprenait point auparavant, et possède un bien dont elle ne pouvait jouir qu'en se perdant elle-même, comme je l'ai dit, pour gagner beaucoup plus qu'elle ne perd. Mais que nous employions tous nos efforts pour éloigner de notre vue cette très-sainte humanité de Jésus-Christ, c'est ce que je répète encore ne pouvoir du tout approuver, parce qu'il me semble que c'est marcher en l'air, comme l'on dit d'ordinaire, et sans appui, quoique l'on s'imagine être plein de Dieu.

Puisque nous sommes hommes, il nous importe extrêmement, durant que nous sommes en cette vie, de nous représenter Jésus-Christ comme homme aussi bien que comme Dieu, qui est l'autre point dont j'ai à parler. Quant au premier, j'avais déjà commencé à dire que l'âme ne peut, sans quelque petit défaut d'humilité vouloir s'élever plus haut que Notre-Seigneur ne l'élève, en ne se contentant pas de prendre pour sujet de sa méditation une chose aussi précieuse qu'est l'humanité de Jésus-Christ, et prétendre de ressembler à Magdeleine, avant que d'avoir travaillé avec Marthe. Que s'il veut, dès le premier jour, lui accorder cette grâce, il n'y a point alors sujet de craindre ; mais quant à nous, humiliions-nous, comme je crois l'avoir déjà dit ; car, encore que ce petit défaut d'humilité paraisse n'être presque rien, il peut nous être un grand obstacle pour nous avancer dans la contemplation.

Il faut revenir maintenant à mon second point. Comme nous ne sommes pas des anges, mais des hommes revêtus d'un corps mortel, nous ne pourrions pas, sans folie, vouloir passer pour des anges, tandis que nous sommes encore sur la terre, et aussi enfoncés que je l'étais dans les misères de cette vie. Ainsi, bien que quelquefois notre âme soit pleine de l'esprit de Dieu, que, s'élevant au-dessus d'elle-même, elle n'a pas besoin pour se recueillir de considérer aucune des choses créées, elle en a d'ordinaire besoin pour arrêter ses pensées, et particulièrement dans les peines, les travaux, les persécutions et les sécheresses qui troublent sa tranquillité et son repos. Car, nous représentant alors que Jésus-Christ a souffert en qualité d'homme les mêmes peines, nous éprouvons combien son assistance nous est nécessaire ; et il nous sera facile de nous trouver ainsi proches de lui, si nous nous y accoutumons. Il arrivera néanmoins peut-être que l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre de ce que je viens de dire ; et alors on éprouvera quel est l'avantage de

ne point rechercher des consolations spirituelles, et qu'au contraire il y en a un très-grand d'être toujours résolu, quoi qu'il arrive, d'embrasser de bon cœur la croix. Notre divin Sauveur ne s'est-il pas vu privé de toute consolation ? et si ses disciples l'ont abandonné dans ses travaux, devons-nous les imiter ? Il s'éloigne et s'approche de nous, et élève notre âme au-dessus d'elle-même, selon qu'il juge nous être le plus utile. Tous nos efforts sont vains sans son assistance, et nous n'avons qu'à le laisser faire.

Il se plaît à voir une âme prendre avec tant d'humilité son Fils pour médiateur auprès de lui, que, lorsqu'il veut l'élever à un haut degré de contemplation, elle s'en reconnoisse si indigne, qu'elle lui dise avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur*. Je l'ai éprouvé, et ce fut la conduite que Dieu a tenue envers moi. D'autres prendront un autre chemin ; tout ce que je puis comprendre de celui-ci, est que cet édifice de l'oraison étant fondé sur l'humilité, plus l'âme s'abaisse, plus Dieu l'élève. Je ne me souviens point qu'il m'ait jamais fait aucune de ces grâces signalées, dont je parlerai dans la suite, que quand j'étais dans une telle confusion de me voir si imparfaite et si misérable, que je ne savais que devenir ; et c'était alors que, pour m'aider à me connoître moi-même, il me faisait entendre des choses que je n'eusse jamais pu m'imaginer.

Je suis persuadée que si dans cette oraison d'union l'âme veut s'efforcer d'y contribuer, quoiqu'il lui paraisse sur l'heure que cela lui sert, elle tombera bientôt, et apprendra par sa chute qu'elle avait bâti sur un mauvais fondement. J'apprends même beaucoup pour elle qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit, qui consiste à ne chercher aucune consolation non-seulement dans les choses de la terre, auxquelles elle doit déjà avoir renoncé, mais dans l'oraison ; à ne mettre sa satisfaction qu'à souffrir pour celui qui a passé pour l'amour de nous toute sa vie dans la souffrance, et à demeurer tranquille dans ses travaux et ses sécheresses, sans s'en inquiéter, quoiqu'elle les sente, ni s'en tourmenter, ainsi que font certaines personnes qui s'imaginent que tout est perdu si leur entendement n'agit sans cesse, et si elles n'ont une dévotion sensible, comme si elles pouvaient, par leur travail, mériter un si grand bien. Je ne prétends pas néanmoins que l'on manque de faire tout ce que l'on peut pour se tenir en la présence de Dieu ; je dis seulement que, quand même on n'aurait pas une seule bonne pensée, il ne faut pas pour cela se désespérer ; car étant, comme nous sommes, des serviteurs inutiles, ne serait-ce pas nous flatter que de nous croire propres à quelque chose ? Dieu veut, pour nous faire connoître notre impuissance, nous rendre semblables à de petits ânes, qui, encore qu'ils aient les yeux bandés, et ne sachant ce qu'ils font, lorsqu'ils tournent la roue de la machine avec laquelle on tire de l'eau, en fournissent plus que le jardinier avec toute sa peine et tout son travail.

On doit marcher sans contrainte dans ce chemin, en s'abandonnant entre les mains de Dieu. S'il veut nous élever aux principales charges de sa maison, et nous honorer de sa confiance, recevons de si grandes faveurs avec joie; sinon, servons-le avec plaisir dans les emplois les plus bas et les plus vils, sans être si hardis que de nous asseoir aux premières places, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Il sait mieux que nous à quoi nous sommes propres; et, après lui avoir donné notre volonté, devons-nous prétendre qu'il nous soit permis de nous conduire selon notre fantaisie? Cela nous serait moins pardonnable que dans le premier degré d'oraison, et nous nuirait bien davantage, parce que les biens dont il s'agit sont surnaturels. Un homme qui a mauvaise voix, peut-il, par les efforts qu'il fait pour chanter, la rendre bonne? Et s'il l'a bonne naturellement, quel besoin a-t-il de se tourmenter? Nous pouvons bien prier Dieu de nous favoriser de ses grâces, mais avec soumission et confiance en sa bonté. Puisqu'il nous permet d'être aux pieds de Jésus-Christ, tâchons de n'en point partir; demeurons-y en quelque manière que ce soit, à l'imitation de la Magdeleine; et, quand notre âme sera plus forte, il la conduira dans le désert.

C'est, mon père, ce que je vous conseille de faire jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui en soit plus instruit que moi et qui en ait plus d'expérience; mais, si ce sont des personnes qui ne fassent que de commencer à goûter les douceurs qui se rencontrent dans l'oraison, ne les croyez pas, parce qu'elles se persuadent qu'il leur est avantageux de contribuer quelque chose pour se les procurer. Oh! que Dieu, quand il lui plaît, fait, sans ces petits secours, voir manifestement sa puissance! quoi que nous puissions faire, et quelque résistance que nous y apportions, il enlève notre âme comme un géant enlèverait une paille. Que s'il voulait qu'un crapaud volât, peut-on croire qu'il attendrait que cet animal prit par lui-même l'essor pour s'élever vers le ciel? et n'est-il pas encore plus difficile à notre esprit de réussir sans l'assistance de Dieu dans une chose si surnaturelle, étant comme il est tout chargé de terre et arrêté par mille et mille autres obstacles? car, bien qu'il soit par sa nature plus capable de voler que le crapaud, le péché l'a tellement enfoncé dans la fange, qu'il lui a fait perdre cet avantage.

Je finirai ceci en disant que toutes les fois que nous pensons à Jésus-Christ, nous devons nous représenter quel est l'amour qui l'a porté à nous faire tant de grâces, et combien grand est celui que son Père éternel nous a témoigné, en nous donnant un tel gage qu'est celui de nous avoir donné son propre Fils; car l'amour attire l'amour. Ainsi, quoique nous ne fassions que de commencer, et soyons de grands pécheurs, nous devons nous efforcer d'avoir toujours devant les yeux ce que je viens de dire, afin de nous exciter à aimer Dieu, puisque, s'il nous fait une fois la grâce de nous imprimer cela dans le cœur, nous nous verrons bientôt en état de ne rien trouver de difficile pour son service.

Je le prie de vouloir, par l'amour qu'il a pour nous, et par celui que son glorieux Fils nous a témoigné aux dépens de sa propre vie, nous remplir de cette sainte ardeur qu'il sait nous être si nécessaire.

Je voudrais bien, mon père, vous demander d'où vient qu'après que Dieu a fait une si grande faveur à une âme, que de la mettre dans une parfaite contemplation, il ne lui donne pas aussitôt toutes les vertus, comme apparemment elle aurait sujet de l'espérer, puisqu'il semble qu'une grâce si extraordinaire qu'est celle des ravissements doit la détacher de tous les sentiments de la terre, et peut la sanctifier en un moment ? J'avoue que j'en ignore la raison ; mais je sais bien qu'il y a de la différence entre la force que donnent au commencement ces ravissements, lorsqu'ils ne durent qu'un clin d'œil et ne se sentent que par les effets, et entre la force que l'âme en reçoit lorsqu'ils durent beaucoup plus. J'ai souvent pensé que cette différence peut procéder de ce que l'âme ne s'abandonne entièrement à Dieu qu'à mesure qu'il l'y pousse, ainsi qu'il opéra si promptement cet effet dans la Magdeleine ; qu'il agit dans les personnes conformément à la manière dont elles le laissent disposer d'elles, et que nous devons croire que, même dès cette vie, il nous récompense au centuple de ce que nous faisons par le désir de lui plaire.

Cette comparaison m'est ainsi venue dans l'esprit : que ces grâces si extraordinaires sont comme une excellente viande que Dieu donne à ceux qui s'avancent le plus dans son service ; que celles qui n'en mangent qu'un peu ne conservent que durant un peu de temps le goût d'un mets si agréable ; que ceux qui en mangent davantage s'en nourrissent, que ceux qui en mangent beaucoup en tirent de la vigueur et de la force ; et que l'on peut tant manger de cette divine viande qui donne la vie, qu'elle fait, par l'avantage que l'on en reçoit, mépriser toutes les autres ; le plaisir que l'on y trouve étant si grand, que l'on ne voudrait pour rien au monde perdre, par le mélange d'une autre nourriture, le goût d'une viande si délicieuse à l'âme. Ne voit-on pas que l'on ne profite pas tant en un jour qu'en plusieurs dans la compagnie d'un saint ; mais qu'en y demeurant longtemps, on peut, avec l'assistance de Dieu, se rendre semblable à lui ? Enfin tout dépend de ce souverain maître de nos cœurs ; il favorise de ses grâces qui il lui plaît et quand il lui plaît ; mais il importe extrêmement à ceux qui commencent à en recevoir, d'en faire l'estime qu'elles méritent, et de prendre une ferme résolution de se détacher entièrement de toutes choses.

Il me paraît aussi que Dieu, pour augmenter l'amour de ceux qui l'aiment, en se faisant voir à eux dans sa majesté et dans sa gloire, et ranimer leur espérance des faveurs qu'il leur veut faire, laquelle était comme morte, les fait jouir de cet inconcevable plaisir, et semble leur dire : Ouvrez les yeux et regardez ; ce que vous voyez n'est qu'une goutte de cet océan des biens infinis dont je suis la source. Ce qui

montre qu'il n'y a rien qu'il ne veuille faire pour ceux qui l'aiment ; et, lorsqu'ils reçoivent ses grâces comme ils doivent, il ne les honore pas seulement, mais il se donne lui-même à eux ; car il aime ceux qui l'aiment ; eh ! qui mérite tant que lui d'être infiniment aimé ? quel ami lui est comparable ?

« Dieu de mon âme, qui me donnera des paroles pour faire entendre
 « quelles sont vos libéralités envers ceux qui mettent toute leur con-
 « fiance en vous, et ce que perdent au contraire ceux qui étant arrivés
 « à un état aussi heureux que celui dont j'ai parlé, demeurent encore
 « attachés à eux-mêmes ? Ne permettez pas, mon Sauveur, qu'un si
 « grand malheur m'arrive après la grâce que vous m'avez faite de me
 « vouloir honorer de votre présence, et comme prendre quelque repos
 « dans une âme aussi indigne qu'est la mienne de vous recevoir. »

Je vous supplie encore, mon père, que si vous conférez de ce que je vous ai écrit touchant l'oraison avec des personnes aussi spirituelles, de prendre garde qu'elles le soient véritablement ; parce que, si elles ne connaissent en cela qu'une seule voie et qu'elles soient demeurées à moitié chemin, elles ne pourront en bien juger. Il y en a que Dieu élève bientôt à un état fort sublime, et il leur paraît alors que les autres pourront aussi facilement qu'eux y arriver, sans se servir de l'entendement et de la considération des choses corporelles. Ainsi ils font que ces âmes demeurent sèches et arides ; et d'autres se trouvant avoir un peu d'oraison de quiétude, s'imaginent de pouvoir aussitôt passer aux manières d'oraison plus sublimes ; ce qui les fait reculer au lieu d'avancer, et montre que l'on a besoin en toutes choses de discrétion et d'expérience. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous les donner !

CHAPITRE XXIII.

La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantage qu'elle reçoit des excellents avis d'un gentilhomme de très-grande vertu et de la conduite d'un père de la compagnie de Jésus, à qui elle fit une confession générale.

Je reviens maintenant à cet endroit de ma vie où j'en étais demeurée, et je crains que cette interruption n'ait trop duré ; mais je l'ai crue à propos pour mieux faire entendre la suite. C'est donc ici une nouvelle relation d'une vie toute nouvelle. On peut dire que jusque-là je vivais de ma propre vie ; mais depuis ce que j'ai rapporté des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison, il me paraît que c'est Dieu qui a vécu en moi, parce que je ne puis douter qu'il m'aurait autrement été impossible de renoncer si promptement à tant de mauvaises habitudes. Qu'il soit loué à jamais de m'avoir ainsi délivrée de moi-même !

Lorsque je commençai, comme je l'ai déjà dit, à fuir les occasions de lui déplaire et à m'appliquer davantage à l'oraison, il commença à me favoriser de ces grâces si extraordinaires ; et il me paraissait qu'il voulait que je désirasse de les recevoir. Il me donnait plus fréquem-

ment l'oraison de quiétude, et souvent celle d'union, qui durait beaucoup.

Comme dans ce même temps le démon avait trompé des femmes par de grandes illusions, je commençai à appréhender que cet extrême contentement dont je jouissais dans l'oraison n'en fût une ; et je ne pouvais d'un autre côté douter qu'il ne vînt de Dieu, parce qu'au sortir de la prière, je me trouvais meilleure et plus forte qu'auparavant ; mais il ne m'arrivait pas plus tôt quelque distraction, que je recommençais de craindre que ce ne fût le démon qui voulait me faire croire qu'il m'était avantageux de ne me point servir de l'entendement, afin de me porter, par cet artifice, à abandonner l'oraison mentale, et m'empêcher de penser à la passion de Notre-Seigneur ; en quoi mon peu de lumière me persuadait que j'aurais plus perdu que je ne gagnais dans une oraison plus sublime. Dieu voulant alors éclairer mes ténèbres, afin que je ne l'offensasse plus, et me faire connaître combien je lui étais redevable, cette crainte s'augmenta de telle sorte qu'elle m'obligea de rechercher avec soin des personnes spirituelles à qui j'en pusse parler. J'en connaissais déjà quelques-unes, car j'avais su qu'il était arrivé des pères de la Compagnie de Jésus, auxquels j'étais fort affectionnée sans en connaître néanmoins aucun, mais seulement sur ce que l'on m'avait dit de leur façon de vivre et de leur manière d'oraison ; mais je ne me trouvais pas digne de leur parler, ni ne me sentais pas la force d'exécuter ce qu'ils m'ordonneraient ; ce qui augmentait encore mon appréhension et ma peine, parce qu'il me semblait qu'étant telle que j'étais, il n'y avait guère d'apparence de traiter avec eux.

Ces appréhensions et ces peines continuèrent durant quelque temps ; mais enfin, après tant de combats qui se passèrent dans mon esprit, je résolus, pour ne rien oublier de ce qui dépendait de moi, afin de ne point offenser Dieu, de parler à quelque personne spirituelle de la manière de mon oraison, pour connaître par son moyen s'il y avait de l'erreur, à cause, comme je l'ai dit, que ma faiblesse me donnait sujet de craindre. Mais quelle tromperie, mon Dieu, peut être plus grande que de s'éloigner comme je faisais de ce qui est excellent par le désir d'être meilleure ?

Ce que je ne pouvais gagner de moi-même de faire une chose qui m'aurait été si utile, montre combien grands sont les efforts du démon, pour empêcher ceux qui commencent d'embrasser la vertu de communiquer avec des serviteurs de Dieu, parce qu'il sait que rien ne leur est si avantageux. Ainsi je ne pouvais m'y résoudre ; j'attendais que je fusse meilleure, de même que quand je cessai de faire oraison ; et j'en serais peut-être toujours demeurée là, étant si avant engagée dans ces choses qui, bien que mauvaises en effet, me paraissent si peu importantes, que je n'aurais jamais compris combien elles m'étaient préjudiciables, si on ne me l'eût fait connaître, et donné la main pour m'aider à me relever. Soyez béni à jamais, mon Sauveur, d'avoir été le premier qui me secourûtes dans ce besoin.

Quand je vis que plus je m'avançais dans l'oraison, et plus ma crainte augmentait, je crus qu'il y avait en cela quelque grand bien ou quelque grand mal ; car je connaissais clairement que c'était une chose surnaturelle, parce que je ne pouvais ni résister à ces mouvements, ni les avoir quand je l'aurais voulu. Ainsi je pensais que le mieux que je pouvais faire, pour n'avoir rien sur ma conscience, était d'éviter toutes les occasions d'offenser Dieu, quand ce ne serait qu'en des choses vénielles, puisque, si ce qui se passait en moi venait de son esprit, je profiterais beaucoup de cette conduite, et que, si c'était une tentation du démon, lui seul y perdrait et non pas moi. Après avoir pris cette résolution, je priaï continuellement Notre-Seigneur de m'assister ; et, quelques jours s'étant passés de la sorte, je reconnus que je n'étais pas assez forte par moi-même pour arriver sans aide à une si grande perfection, à cause de la peine que me donnaient certaines choses qui, bien qu'elles ne fussent pas fort mauvaises en elles-mêmes, étaient capables de ruiner tout ce que je faisais de bien.

Lorsque j'étais dans ces pensées, j'appris qu'il y avait en ce lieu là un prêtre savant, et dont Notre-Seigneur commençait à faire éclater la vertu et la sainteté. Je désirai de le voir et employai pour cela un gentilhomme éminent en vertu qui demeurait aussi au même lieu. Il est marié, mais cet engagement n'empêche pas que sa vie ne soit exemplaire ; sa bonté est si grande, sa charité si ardente et son oraison si sublime, qu'on peut dire qu'il est admirable en tout, et il est aimé et révééré avec raison de tout le monde, à cause des avantages que plusieurs âmes ont reçus par son moyen ; car les talents dont Dieu l'a favorisé sont tels, qu'encore que sa condition ne paraisse pas favorable pour les employer, ils ne sauraient demeurer inutiles. Il a extrêmement d'esprit, il n'y a rien dont il ne soit capable ; sa conversation est si douce et si agréable, que, se trouvant jointe à une vie si sainte, il gagne le cœur de tous ceux avec qui il traite, et il ne s'en sert que pour les servir, n'ayant point d'autre plaisir que d'obliger ceux à qui son assistance peut être utile. Je pense avoir sujet de croire que ce saint gentilhomme fut, par sa sage conduite, l'une des premières causes de mon salut, et je ne saurais trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit désirer de me voir. Il y avait près de quarante ans qu'il s'occupait à l'oraison, et vivait dans toute la perfection que son état pouvait porter. Sa femme, qui était aussi une grande servante de Dieu, était si charitable, qu'elle n'avait garde de le détourner de faire de bonnes œuvres ; et elle témoignait en tout être si digne de lui, qu'il paraissait que c'était un présent qu'il avait reçu de la main de Dieu. Il y avait alliance entre leurs parents et les miens, et ils avaient une étroite liaison avec un autre gentilhomme aussi très-vertueux, qui avait épousé une de mes cousines, et qui était fort ami de l'ecclésiastique dont j'ai parlé. Ce fut par son moyen que ce bon prêtre vint me voir, et je me trouvai dans une très-grande confusion devant un homme si saint. Je lui déclarai l'état de mon âme et de

mon oraison, et voulus me confesser à lui et le prendre pour mon directeur ; mais il s'en excusa sur ses occupations qui étaient en effet très-grandes. Comme il jugeait de moi par mon oraison, il me crut beaucoup plus forte que je n'étais, et telle que j'aurais dû être. Ainsi il voulut me porter tout d'un coup à une aussi grande perfection que je n'offensasse Dieu en aucune sorte. Cette proposition de renoncer sans différer à de petites choses dont je ne me sentais pas avoir la force de me dégager tout-à-fait si promptement, m'affligea. Il me parut que ce qu'il estimait pouvoir se faire à l'heure même avait besoin de plus de temps ; et enfin je reconnus que les moyens qu'il me proposait ne m'étaient pas propres et n'étaient bons que pour des personnes plus parfaites que je n'étais, puisqu'encore que Dieu me favorisât de tant de grâces, je n'étais que dans les commencements de la vertu et des mortifications ; et je suis persuadée que si j'eusse continué de communiquer avec lui, il n'eût jamais remédié à mes maux, parce que ma douleur de ne pas faire ce qu'il me conseillait, et de ne le pouvoir, ce me semblait, était si grande qu'elle m'aurait fait tout abandonner et jeter dans le désespoir. Sur quoi j'admire quelquefois comment il peut se faire que ce saint ecclésiastique, ayant une grâce si particulière pour commencer à avancer les âmes dans la piété, Dieu ne permit pas qu'il connût l'état de la mienne, et refusât de se charger de ma conduite. Mais je vois bien maintenant que ce fut pour mon plus grand bien, et afin de me donner la connaissance de personnes aussi saintes que sont ceux de la compagnie de Jésus.

Ce saint gentilhomme dont j'ai premièrement parlé me promit alors de venir quelquefois me voir, et fit paraître par là combien grande était son humilité de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que j'étais. Il commença par m'encourager et me dire que je ne devais pas m'imaginer de pouvoir tout faire en un jour, mais que Dieu me détacherait peu à peu des choses auxquelles il me fallait encore renoncer ; comme il le savait par expérience, ayant passé quelques années sans pouvoir se dégager de quelques-unes, quoiqu'elles parussent fort légères. O humilité ! quel bien ne produisez-vous pas dans une âme où vous établissez votre demeure, et quel avantage ne reçoit-on pas de s'approcher de ceux qui sont humbles ! Ce saint, car je pense pouvoir avec raison le nommer ainsi, pour me soulager dans mes peines, me racontait de lui-même certaines choses que son humilité lui persuadait être en lui de grandes faiblesses ; comme en effet, c'en aurait été en moi dans la profession religieuse que j'avais embrassée ; mais qui, dans celle où il se trouvait, ne pouvaient passer pour des fautes ni pour des imperfections.

Ce n'est pas sans sujet que je m'étends sur ces particularités, parce que l'on ne saurait croire, sans l'avoir éprouvé, combien elles sont importantes pour commencer de profiter à une âme, et lui montrer, même avant qu'elle ait des ailes, de quelle manière il faut voler.

J'espère, mon Père, de la bonté de Dieu, que vous vous servirez avantageusement de voir que tout mon bonheur vient de l'humilité et de la charité avec laquelle ce saint gentilhomme remédia à mes imperfections, en souffrant avec tant de patience que je ne m'en corrigeasse pas aussitôt entièrement. Il agissait avec une extrême discrétion, se contentait de me faire avancer peu à peu, et m'instruisait des moyens de surmonter et de vaincre les démons. Je conçus une si grande affection pour lui, que nul autre contentement n'égalait en moi celui que je recevais de ses visites ; mais elles étaient rares, et je ne pouvais sans beaucoup de peine, voir qu'elles le fussent plus qu'à l'ordinaire, parce que je croyais que mes péchés en étaient la cause.

Lorsque je lui eus fait connaître mes grandes imperfections, qui étaient peut-être des péchés, quoique je fusse moins imparfaite depuis que j'avais eu sa connaissance et que je lui dis les grâces que Dieu me faisait, afin qu'en les sachant il me donnât les lumières pour en bien user, il me répondit que l'un ne s'accordait pas avec l'autre, puisque de semblables faveurs de Dieu n'étaient que pour des personnes parfaites et mortifiées ; qu'ainsi il ne pouvait s'empêcher de beaucoup craindre pour moi, à cause qu'il lui semblait qu'en certaines choses il y entrait du malin esprit ; qu'il ne voudrait pas néanmoins l'assurer, mais que j'examinasse soigneusement tout ce que je pouvais comprendre de ce qui se passait dans mon oraison, et que je le lui rapportasse. Cela me mit en grande peine, à cause que je ne savais en nulle manière ce que c'était que mon oraison, Dieu ne m'ayant fait que depuis peu la grâce de le comprendre et de le pouvoir dire. Ainsi mon affliction fut grande et je répandis quantité de larmes, parce que certainement je désirais de plaire à Dieu et ne pouvais me persuader que cela vint du démon ; mais la grandeur de mes péchés me faisait craindre que Dieu ne m'aveuglât, pour m'ôter la connaissance de ce qui se passait dans ces faveurs qu'il me faisait.

Je lus des livres qui parlent de l'oraison, pour voir ce qui se passait dans la mienne, et je trouvai dans l'un, qui porte pour titre : *l'Echelle de la montagne*, à l'endroit où il parle de l'union de l'âme avec Dieu, toutes les marques de ce que je disais si souvent, que je ne pouvais penser à rien lorsque j'étais dans cette manière d'oraison ; je marquai ces endroits dans le livre, et les donnai à ce gentilhomme, afin que lui et ce saint ecclésiastique, après les avoir considérés, me disent s'ils étaient d'avis que j'abandonnasse entièrement l'oraison, puisqu'au lieu d'en profiter après m'y être occupée durant près de vingt ans, je me trouvais toujours dans le péril et trompée par les illusions du démon. Ce m'était toutefois une grande peine de penser à la quitter quand je me souvenais de l'état déplorable où je m'étais vue lorsque j'avais cessé de la faire. Ainsi, de quelque côté que je me tournasse, ce n'était pour moi que des sujets de douleurs, et j'étais comme une personne qui, se trouvant au milieu d'une rivière, prête à se noyer, ne voit point de lieu

où elle puisse aborder qui ne soit également dangereux. On peut juger par là combien grande était ma peine, et j'en ai eu plusieurs autres semblables, comme je le dirai dans la suite, parce qu'encore qu'il ne paraisse pas importer beaucoup, il servira peut-être à faire connaître comment on peut éprouver si c'est par l'esprit de Dieu que l'on agit. Cette peine est assurément fort grande, et il faut user de prudence avec les personnes qui la souffrent, principalement si ce sont des femmes, à cause de leur faiblesse, et qu'on pourrait extrêmement leur nuire en leur disant clairement que ces consolations et ces douceurs qu'elles ressentent dans l'oraison sont des illusions du démon. Il faut donc marcher en cela avec grande retenue, leur faire éviter toutes les occasions qui pourraient les porter à offenser Dieu, leur recommander extrêmement le secret, et le leur garder à elles-mêmes. J'en parle, parce que je sais combien je me suis mal trouvée de ce que l'on ne me la pas gardé, lorsque ceux à qui je rendais compte de mon oraison s'en entretenaient avec d'autres, pensant bien faire, et publiaient ainsi des choses qui auraient dû demeurer secrètes. Je veux croire que leur intention était bonne, et que Dieu l'a ainsi permis pour me faire souffrir. Je n'entends pas parler en ceci de ce que je leur disais en confession, mais je dis seulement que, comme je leur rendais compte de mes peines, afin de tirer d'eux quelque lumière, et n'osais rien cacher à des personnes pour qui j'avais tant de confiance et tant de respect, il me semble qu'ils auraient dû me conserver le secret. J'estime donc que l'on doit agir avec grande discrétion dans la conduite des femmes en les encourageant et en attendant le temps que Notre-Seigneur les assiste, ainsi qu'il m'a assistée. Car étant dans la crainte où j'étais, et travaillée outre cela de grands maux de cœur, ce manque de secret m'aurait pu être préjudiciable, et je ne saurais assez m'étonner qu'il ne l'ait pas beaucoup été.

Après avoir mis ce livre entre les mains de ce gentilhomme, je lui fis une révélation si exacte de ma vie et de mes péchés, qu'encore que je ne pusse me confesser à lui parce qu'il était séculier, je ne laissai pas de lui donner une connaissance très-particulière de ma misère. Il conféra ensuite avec ce bon ecclésiastique; tous deux examinèrent avec une très-grande charité ce qui me regardait, et pendant quelques jours que cela dura, je faisais de mon côté beaucoup de prières, j'employais beaucoup de personnes pour me recommander à Dieu, et je souffrais beaucoup en attendant la réponse que l'on me rendrait. Enfin elle fut qu'ils croyaient que ce qui se passait en moi venait du démon, et qu'ils me conseillaient de faire prier quelqu'un des pères de la compagnie de Jésus, qui avaient une très-grande expérience dans les choses spirituelles, de venir me voir; de lui rendre compte dans une confession générale de toute ma vie et de mes inclinations avec le plus de clarté que je pourrais, afin d'augmenter encore sa lumière par celle que donne ce sacrement, et d'exécuter ponctuellement ce qu'il m'ordonnerait,

parce que, dans le péril où j'étais, j'avais besoin d'un bon guide pour me conduire. Cette réponse me donna une telle crainte et me mit dans une si grande peine, que tout ce que je pouvais faire, c'était de répandre des larmes. Lorsque j'étais dans un tel accablement de douleur et que je ne savais que devenir, je trouvai dans un livre, que j'ai sujet de croire que Dieu me fit tomber entre les mains, ces paroles de saint Paul : *Que Dieu est fidèle, et ne permet jamais que ceux qui l'aiment soient trompés par le démon.* Cela me consola beaucoup, et je travaillai ensuite à écrire ma confession avec toute l'exactitude et la clarté qu'il me fut possible, sans rien oublier, autant que je puis m'en souvenir, de tout le mal et de tout le bien que j'avais fait. Après avoir achevé, ce me fut une très-grande affliction de trouver d'un côté tant de péchés, et de l'autre presque rien de bon ; et ce ne m'était pas d'ailleurs une petite peine, que l'on vit dans notre maison que je traitasse avec des personnes aussi saintes que sont ceux de cette compagnie, parce que la connaissance que j'avais de ma faiblesse me donnait de la défiance de moi-même, et que je jugeais assez que cette action que je faisais m'obligeait à me corriger de mes défauts et à renoncer à mes divertissements ; puisqu'autrement, au lieu de tirer de l'avantage de la conduite où je m'engageais, j'en deviendrais encore pire. Ainsi je priai la sacristine et la portière de n'en parler à personne ; mais cette précaution fut inutile, parce que, lorsque l'on vint m'appeler, il se rencontra à la porte une religieuse qui le publia dans tout le couvent, ce qui fait voir que le diable ne manque jamais de traverser, autant qu'il peut, les bons desseins de ceux qui veulent s'approcher de Dieu.

Après que j'eus donné connaissance de toute ma vie et du fond de mon âme à ce bon religieux, qui était fort sage et fort éclairé, il me rassura dans mes craintes en me disant qu'il voyait manifestement que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, mais qu'il fallait corriger les défauts qui se rencontraient dans mon oraison, parce que je ne l'avais pas établie sur un bon fondement, n'ayant pas commencé par pratiquer la mortification, en quoi il disait si vrai, qu'à peine j'en connaissais le nom. Il ajouta que je devais bien me garder de ne jamais abandonner l'oraison, mais au contraire m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puisque Dieu m'y favorisait de tant de grâces, et qu'il voulait peut-être, par mon moyen, en faire aussi à beaucoup d'autres. La suite a fait voir qu'il semblait être animé d'un esprit de prophétie, et que le Saint-Esprit parlât par sa bouche pour mon salut, de même que dans ce qu'il me dit, que je ne pourrais, sans me rendre très-coupable, manquer de répondre aux grâces que je recevais de Dieu. Plus ces paroles me faisaient d'impression, plus je me trouvais confondue d'avoir été jusqu'alors si imparfaite, et la manière dont il me conduisit me fut si avantageuse, que je paraissais entièrement changée, ce qui montre combien est importante la connaissance de ce qui se passe dans les âmes. Il me dit ensuite de prendre chaque jour pour sujet de mon

oraison un mystère de la passion, de tâcher d'en profiter, de ne penser qu'à l'humanité de Jésus-Christ, et de résister autant que je le pourrais à ces goûts et à ces douceurs qui me donnaient tant de plaisir dans l'oraison, jusqu'à ce qu'il m'ordonnât de faire autre chose. Ainsi, il me laissa consolée et fortifiée, et Notre-Seigneur l'assista et moi aussi, pour lui faire connaître l'état de mon âme, et de quelle manière il devait me conduire. Je résolus de pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnait, et je l'ai exécuté jusqu'ici. Je ne saurais trop remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite d'obéir, quoique imparfaitement, à mes confesseurs, ses bons serviteurs, qui ont presque toujours été de la compagnie de Jésus, et l'on verra dans le chapitre suivant le profit que je commençai à tirer de cette conduite.

CHAPITRE XXIV.

La Sainte ayant, par le conseil de son confesseur, demandé à Dieu, dans l'oraison, de l'assister pour le contenter en tout, elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la première fois, et lui change en un moment tellement le cœur qu'elle se détache de toutes les affections qui, bien qu'elles lui parussent innocentes, lui étaient fort préjudiciables.

Après cette confession générale, je me trouvai si soumise à tout ce que l'on pouvait désirer de moi, que rien ne me paraissait difficile, et je commençai à changer en beaucoup de choses, quoique mon confesseur ne m'en pressât pas, et ne témoignât pas d'en tenir grand compte. Je me m'y trouvais d'autant plus portée, que l'amour de Dieu était la voie par laquelle il me conduisait, et que, sans user de contrainte, il me faisait connaître que je ne devais point espérer de récompense, si je n'agissais en cela avec liberté, et si je ne m'en rendais digne par mon amour pour sa divine majesté. Je fis ainsi, durant plus de deux mois, tout ce que je pus pour ne point goûter la douceur des faveurs que Dieu me faisait, et comme il commençait à me donner le courage de surmonter les difficultés que les personnes qui me connaissaient, et particulièrement les religieuses de notre monastère, me croyaient, avec raison, incapable de vaincre, elles remarquaient en moi un grand changement, quoique l'habit que je portais, et la profession que j'avais embrassée m'obligeassent à faire encore davantage. Cette manière d'agir, opposée à l'amour-propre, m'obtint de Dieu une connaissance que je n'avais pas encore eue. Car, au lieu qu'auparavant il me semblait que pour recevoir de lui des faveurs dans l'oraison, il fallait que je me retirasse en quelque lieu à l'écart, et que je n'osais presque me remuer, je vis que cela m'était fort inutile, puisque, lorsque je faisais de plus grands efforts pour résister à ces douceurs, Notre-Seigneur m'en donnait en telle abondance, et me faisait si clairement voir sa gloire, que je m'en trouvais comme tout environnée, sans que je pusse, par toute ma résistance, m'empêcher de l'être. Plus je me travaillais pour cela, et plus, durant ces deux mois, il redoublait vers moi ses faveurs, et me donnait une plus claire connaissance qu'il n'avait encore fait de

ses divines perfections, afin de m'apprendre qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui résister.

Je recommençai à m'affectionner à la sacrée humanité de Notre-Seigneur, à établir mon oraison sur un fondement solide, et à pratiquer davantage la pénitence dont je m'étais relâchée à cause de mes grandes infirmités. Ce saint homme qui me confessait me dit qu'il y avait certaines austérités qui ne pouvaient pas nuire à ma santé, et que Dieu ne m'envoyait peut-être tant de maladies que parce que, voyant que je ne faisais point de pénitence, il voulait lui-même m'en imposer. Il m'ordonna ensuite de certaines mortifications que mon naturel ne me rendait pas fort agréables, mais je les pratiquais toutes, parce qu'il me semblait que Dieu me l'ordonnait par sa bouche, et qu'il lui faisait la grâce de me conduire d'une telle manière que je me trouvais disposée à lui obéir. Quelque petites que fussent les offenses que je commettais alors envers Dieu, je les ressentais beaucoup, et pour peu que j'eusse quelque chose de superflu, je ne pouvais plus me recueillir. Je priais ardemment Dieu de m'assister et de ne pas permettre que, traitant avec ses serviteurs, je tournasse la tête en arrière, ce qui me paraissait un grand péché, parce qu'il serait cause que l'on aurait moins d'estime pour eux.

En ce même temps, le père François, qui, étant duc de Candie, avait tout abandonné pour entrer dans la compagnie de Jésus, arriva, et mon confesseur et ce gentilhomme dont j'ai parlé l'engagèrent à venir me voir. Il était fort éclairé, et Dieu, comme pour le récompenser dès cette vie de ce qu'il avait tout quitté pour le servir, lui faisait des grâces toutes particulières. Je lui rendis compte de mon oraison, et après qu'il eut appris de ma bouche l'état de mon âme, il me dit que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu; qu'il ne trouvait rien à redire à ce que j'avais fait jusqu'alors, mais qu'il ne croyait pas que je dusse résister davantage; qu'il fallait toujours commencer mon oraison par me représenter un mystère de la passion, et que, si Notre-Seigneur élevait mon esprit à quelque chose de plus sublime, sans que j'y contribuassee en rien, je ne résistasse pas davantage, et m'abandonnasse à sa conduite. Un conseil si salutaire fit voir quelle était sa capacité et son expérience en semblables choses, et je demeurai fort consolée. Ce bon gentilhomme ne le fut pas moins des sentiments de ce grand serviteur de Dieu, qui continuait toujours de m'assister et de me donner des avis salutaires.

Incontinent après, on envoya ce bon religieux en un autre lieu, et cet éloignement me fut très-sensible, parce que, ne croyant pas pouvoir trouver un autre directeur semblable à lui, je craignais de retomber dans le même état où j'étais auparavant que de l'avoir connu. Mon âme se trouvait comme seule dans un désert, sans consolation, au milieu de tant d'appréhensions et de craintes, que je ne savais à quoi me résoudre. Une de mes parentes obtint de mes supérieures la permission de

me mener chez elle , et je n'y fus pas plus tôt que je tâchai d'avoir un confesseur de cette compagnie. Notre-Seigneur permit que je me liasse d'amitié avec une dame, veuve, de grande qualité et fort exercée dans l'oraison, qui communiquait beaucoup avec ces pères. Leur maison était proche de la sienne ; j'eus beaucoup de joie de la facilité que cette rencontre me donnait de traiter avec eux, ce que j'entendais dire de la sainteté de leur conduite me touchant de telle sorte, que je m'apercevais sensiblement que j'en profitais.

Cette dame me donna pour confesseur son directeur, et il commença à me conduire d'une manière plus parfaite. Il me dit qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement ; mais il me le disait avec beaucoup de douceur, parce qu'il voyait que j'étais encore faible et d'un naturel très-tendre , particulièrement en ce qui regardait quelques amitiés dans lesquelles , bien que je n'offensasse pas Dieu , mon affection était excessive. Il me semblait que je ne pouvais les quitter sans ingratitude, et je disais à ce bon père que, puisque je ne péchais point en cela, je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû les abandonner. Il m'ordonna de recommander la chose à Dieu durant quelques jours , et de dire pour ce sujet l'hymne *Veni Creator*, afin qu'il me donnât la lumière qui m'était nécessaire pour connaître ce que je devais faire.

Après avoir ensuite demeuré longtemps en oraison, et demandé à Dieu de m'assister pour le contenter en tout, je commençai cette hymne, et je me trouvai aussitôt dans un ravissement qui me tira presque hors de moi-même, sans que j'en pusse douter, tant la chose était manifeste. Ce fut la première fois que Dieu me fit une si grande faveur, et j'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes, mais seulement avec les anges.* Ces paroles me furent dites dans le plus profond de mon âme , et une chose si extraordinaire, et qui m'était si nouvelle, me remplit d'un étrange étonnement et d'une merveilleuse crainte. Mais, cette crainte étant passée, j'en ressentis une fort grande consolation.

Ces divines paroles produisirent un tel effet, que je n'ai jamais depuis su faire amitié ni liaison particulière, ni trouver de la consolation qu'avec ceux que je connaissais aimer Dieu et s'efforcer de le servir ; et quoiqu'ils fussent auparavant mes amis ou mes parents, je puis dire avec vérité qu'à moins que ce ne soit des personnes d'oraison, ce m'est une croix fort pénible que de converser avec eux. Notre-Seigneur me changea tellement le cœur dans ce moment (car cela ne dura pas davantage, ce me semble), et je me sentis si encouragée de renoncer à tout pour l'amour de lui, qu'il n'a plus été besoin de m'en renouveler le commandement, au lieu qu'auparavant mon confesseur me voyant si attachée à ces amitiés qui, bien qu'elles me parussent innocentes, m'étaient très-préjudiciables, il n'osait, par prudence, m'ordonner absolument de les quitter, mais il attendait que Dieu opérât en moi, comme il

fit, ce grand changement pour lequel j'avais inutilement fait tant d'efforts, et je crois que si l'on m'eût pressée d'avantage, j'aurais tout abandonné, parce que je ne croyais pas qu'il y eût du péril; mais alors Dieu rompit mes chaînes, et me donna la force d'exécuter ce que j'avais auparavant entrepris en vain. Je le dis à mon confesseur; je quittai tout de la manière qu'il me l'ordonna, et une si grande résolution, si fidèlement exécutée, servit beaucoup aux personnes avec qui j'avais une communication particulière.

Que Dieu soit béni à jamais de m'avoir donné, en un moment, cette force que je n'avais pu acquérir en plusieurs années, quoique je me fisse, pour cela, une si grande violence, que ma santé s'en trouvait extrêmement altérée. Mais il n'y a pas sujet de s'étonner que j'en sois venue à bout, sans aucune peine, lorsqu'il a plu à celui qui est tout-puissant et qui règne absolument sur toutes les créatures de me faire cette grâce.

CHAPITRE XXV.

De la différence qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques âmes, et celles que notre entendement forme lui-même, et s'imagine venir de Dieu. Marques auxquelles on peut connaître cette différence et les tromperies du démon. Paroles que Dieu dit à la Sainte, dans un extrême trouble où elle était, et qui mirent en cet instant son esprit dans un tel calme, et lui donnèrent tant de courage qu'elle n'appréhenda plus les démons.

DE LA DIFFÉRENCE DES PAROLES DE DIEU ET DE CELLES DES HOMMES.

Je pense devoir dire ici qu'elle est cette manière de parler dont Dieu se sert envers les âmes, et de quelle sorte elles l'entendent, afin que votre révérence comprenne, par ce qu'elle verra dans la suite, que depuis le jour que Notre-Seigneur me fit cette faveur, il continue très-souvent à me l'accorder. Ce sont ces paroles très-distinctes, mais que nos oreilles corporelles sont incapables d'entendre, quoique l'âme les entende plus clairement qu'elle ne pourrait le faire par leur entremise, et que, quelque résistance qu'elle y apportât, elle ne saurait ne point les entendre. Lorsque, dans la manière ordinaire d'ouïr, nous ne voulons pas écouter ce que l'on nous dit, nous pouvons nous boucher les oreilles et nous distraire à autre chose, et ainsi ne rien comprendre au sens des paroles dont le son nous frappe; mais, dans cette autre manière dont Dieu parle à l'âme, quelque résistance que je fasse pour ne point l'écouter, il me contraint d'être très-attentive à ce qu'il me dit; et ainsi, quoique nous le voulions ou nous ne le voulions pas, il faut nécessairement que nous l'entendions, parce qu'il le veut, et qu'ayant un empire absolu sur nous, il nous est impossible de ne pas faire ce qui lui plaît. Je puis en parler par expérience, l'appréhension que j'avais qu'il y eût de l'illusion m'ayant fait résister près de deux ans, et j'éprouve que les efforts que cette même crainte me fait encore faire quelquefois pour résister, me sont inutiles.

Je désirerais pouvoir faire entendre quelles sont les tromperies qu'il peut y avoir en cela, bien qu'il me semble qu'il ne s'en rencontre point ou fort peu pour les personnes qui ont de l'expérience ; mais il faut que cette expérience soit grande. Et je voudrais aussi pouvoir faire connaître quelle est la différence qu'il y a entre ce qui procède du bon esprit ou ce qui procède du mauvais, ou ce qui ne vient que d'une imagination que l'entendement se forme, comme cela peut arriver, ou si c'est l'esprit qui se parle à lui-même. J'avoue ne le savoir pas bien ; mais il m'a semblé encore aujourd'hui que cela peut être. Quant à ce qui vient de l'esprit de Dieu, il m'a été, en plusieurs rencontres, facile de le connaître à diverses marques, et entre autres à ce que les choses qui m'avaient été dites deux ou trois ans auparavant, ont toutes été ponctuellement accomplies.

Il peut arriver, à mon avis, que, lorsque l'on recommande quelque affaire à Dieu avec grande affection et application, on se persuade d'entrevoir si cette affaire réussira ou ne réussira pas ; mais une personne à qui Dieu a parlé de la manière que je l'ai dit n'aura pas de peine à connaître l'extrême différence qui se rencontre entre ces divines paroles et ce qu'elle s'imagine, quelque subtile que soit la manière dont son entendement la trompe, sans avoir dessein de la tromper. Car, au lieu que, quand c'est Dieu qui parle, l'âme ne fait qu'écouter ce qu'il dit, l'entendement n'a garde d'écouter lorsque c'est lui-même qui parle, et comme les paroles qu'il forme, quoique bien arrangées, ne procèdent que de son imagination, qui est obscurcie par tant de nuages, comment auraient-elles cette clarté et cette lumière qui éclate dans celle de Dieu ! Aussi pouvons-nous, quand c'est notre entendement qui forme ces paroles, distraire notre imagination à autre chose, de même qu'une personne qui parle peut se taire ; mais il n'est pas en notre pouvoir de le faire lorsque c'est Dieu qui nous parle.

Il y a encore une autre marque, la plus évidente de toutes ; c'est que les paroles qui procèdent de notre entendement ne produisent aucun effet, et qu'au contraire, quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, elles sont toujours suivies des effets. Ainsi, lors même qu'il ne les emploie que pour nous reprendre de nos fautes, elles font à l'instant une telle impression dans notre âme, qu'elles l'attendrissent, l'illuminent, la réjouissent, la disposent à tout entreprendre pour son service, et la mettent, plus promptement qu'on ne saurait le croire, dans une tranquillité si admirable, qu'il semble que Dieu veuille lui faire connaître que son pouvoir n'a point de bornes, et que ses paroles sont des effets. Ainsi, il me paraît y avoir la même différence qui se trouve entre parler et écouter, à cause, comme je l'ai dit, que lorsque nous parlons, c'est notre entendement qui arrange nos paroles, et qu'au contraire, quand on nous parle, nous n'avons qu'à écouter, sans aucun travail, ce que l'on nous dit. Dans la première de ces deux sortes de paroles, nous ne saurions assurer si ce que nous disons est conforme à la vérité, parce

que nous sommes alors comme des personnes à demi-endormies ; mais dans la seconde manière, les paroles que Dieu nous dit s'entendent si clairement, que l'on n'en perd pas une syllabe, quoique cela arrive quelquefois dans un temps que l'entendement et l'âme sont si troublés et si distraits, qu'ils ne pourraient former une seule pensée raisonnable, et ces divines paroles font comprendre à l'âme de si grandes vérités, que, quelque recueillie qu'elle fût en elle-même, elle serait incapable de les concevoir ; joint, comme je l'ai déjà dit, qu'elle se trouve toute changée dès la première de ces paroles, particulièrement s'il se rencontre qu'elle soit dans le ravissement ; car, ses puissances étant alors suspendues et n'agissant point, comment son imagination, qui est toute stupide, pourrait-elle se représenter et comprendre des choses auxquelles auparavant elle n'avait jamais pensé, et dont par conséquent sa mémoire n'aurait pu conserver aucune image !

Il faut remarquer que, lorsque nous avons des visions et que nous entendons ces divines paroles, ce n'est jamais, ce me semble, dans ce temps de ravissement que l'âme est unie à Dieu, parce qu'alors, comme je pense l'avoir dit dans la seconde manière d'arroser le jardin spirituel, l'entendement, la mémoire et la volonté, demeurant sans aucune action et comme perdus, on ne saurait, à mon avis, ni voir, ni écouter, ni entendre, et, durant ce temps qui est fort court, Dieu se rend tellement maître de l'âme, qu'il ne lui laisse, si je ne me trompe, aucune liberté d'agir. Mais quand, après que ce peu de temps est passé, l'âme continue à demeurer dans le ravissement, c'est alors que je dis que ces puissances se trouvent en tel état, qu'encore qu'elles ne soient point perdues, elles n'agissent presque point, et sont comme abimées en Dieu et incapables de raisonner. Il y a tant de moyens de connaître cette différence, qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent, et j'ose même ajouter qu'une personne qui en a quelque expérience la discernera clairement, parce que, outre plusieurs autres preuves que je pourrais en alléguer, les paroles qui ne procèdent que de notre entendement ne produisent aucun effet, et l'âme les rejette, à cause que, ne les considérant que comme des rêveries de l'entendement, elle n'en tient non plus de compte que de ce que dirait un frénétique. Mais au contraire nous écoutons ces paroles proférées de Dieu comme si elles sortaient de la bouche d'une personne savante, sainte et de grande autorité, que nous sommes assurés être incapable de mentir, ce qui est même une comparaison trop basse, parce que ces paroles sont quelquefois accompagnées d'une telle majesté, que, sans considérer de qui elles procèdent, nous ne saurions ne point trembler lorsqu'elles nous reprennent de nos fautes, et ne nous pas sentir embrasés d'amour lorsqu'elles nous témoignent de l'amour. Notre mémoire ne peut rien nous représenter qui leur soit comparable, et elles expriment en peu de mots, et nous font concevoir tant de sens si admirables, qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour les démêler et les mettre en ordre, ce qui montre que ces

paroles surpassent de telle sorte notre capacité, qu'il nous est fâcheux de voir qu'elles sont divines et non humaines.

J'estimerai inutile de m'arrêter davantage ici, parce que je ne crois pas qu'une personne qui en a l'expérience puisse s'y tromper et tomber dans l'illusion, si elle ne se trompe volontairement elle-même. Il m'est souvent arrivé qu'étant entrée dans quelque doute de ce qui m'avait été dit, non pas alors, cela étant impossible, mais après, et de penser que je pouvais m'être abusée, j'en ai vu depuis longtemps l'accomplissement. Et au lieu que ce qui procède de l'entendement est comme un premier mouvement de la pensée qui passe et s'oublie, ceci est comme une chose subsistante que Dieu imprime de telle sorte dans la mémoire, qu'elle ne saurait s'en effacer, si ce n'est après un fort long temps, et que ce fût seulement des paroles de tendresse et d'instruction. Car, quant à celles de prophétie, je ne crois pas qu'elles se puissent oublier, et il ne m'est jamais arrivé de les avoir oubliées, quoique j'aie fort peu de mémoire.

Je répète encore que, si une personne ne prend plaisir à se tromper, en se persuadant qu'elle entend ce qu'elle n'entend pas, et que c'est Dieu qui lui parle, elle n'aura pas de peine à connaître que c'est elle-même qui se parle, et à sortir ainsi d'une tromperie où elle demeurerait durant toute sa vie. Mais j'avoue ne pas comprendre comment elle y pourrait tomber, si elle avait seulement entendu une fois Dieu lui parler, parce que, quand c'est elle-même qui se parle, quoiqu'elle ne voulut rien écouter de ce qu'on lui dirait, soit par le désir de demeurer tranquille dans son oraison et la crainte d'y être troublée, ou par d'autres considérations, elle ne saurait ne pas le connaître, à cause que son entendement a besoin de temps pour raisonner, au lieu que, quand c'est Dieu qui nous parle, il nous instruit en un moment et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions concevoir et démêler en tout un mois, et dont quelques-unes sont si élevées, que nous en demeurons épouvantés. Je suis assurée que ceux qui en auront fait l'expérience demeureront d'accord que je ne dis rien en cela qui ne soit vrai, et je remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite de le pouvoir expliquer.

Je finirai en disant que lorsque c'est nous-mêmes qui parlons, nous le pouvons faire toutes les fois que nous le voulons et que nous sommes en oraison, en nous imaginant que l'on nous parle; mais il n'en est pas de même lorsque c'est véritablement Dieu qui nous parle, ainsi que je l'ai éprouvé, puisque quelque désir que j'aie eu de l'entendre me parler, il s'est passé plusieurs jours sans que ce bonheur m'arrivât, et que d'autres fois, lorsque je n'y pensais point, il m'a favorisée de cette grâce. Que si quelqu'un, pour tromper le monde, disait qu'il aurait appris de Dieu ce qu'il se serait dit à lui-même, il ne coûterait guère d'y ajouter qu'il a entendu ces paroles avec ses oreilles corporelles; et j'avoue sincèrement que je n'avais jamais cru que l'on pût entendre d'une

autre manière, jusqu'à ce que je l'eusse éprouvé, après avoir tant souffert.

Lorsque c'est une illusion du démon, non seulement les paroles que nous entendons ne produisent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et Dieu m'a aussitôt fait connaître la tromperie. Outre que l'âme demeure dans une grande sécheresse, elle se trouve aussi dans une inquiétude semblable à celle que j'ai souvent éprouvée en d'autres rencontres, Notre-Seigneur ayant permis que j'aie eu des tentations et des travaux d'esprit de diverses sortes, et qui me tourmentent encore assez souvent, comme on le verra dans la suite. On ne sait d'où vient cette inquiétude dont je parle maintenant, et l'on sent seulement que l'âme y résiste, qu'elle s'en trouble et s'en afflige sans savoir pourquoi, parce qu'encore que le démon, pour mieux se cacher dans ses illusions, ne lui dise rien de bon, nous avons, ce me semble, quelque pressentiment qu'il y a en cela de la tromperie, et le plaisir que ces paroles nous donnent me paraît très-différent de celui qu'on reçoit lorsque c'est Dieu lui-même qui nous parle. Ainsi cet ange de ténèbres ne peut, par ses fausses douceurs, tromper ceux qui ont goûté la véritable douceur qui se rencontre dans ces paroles de Dieu, parce qu'au lieu qu'elles font une très-forte impression sur notre âme, et la comblent d'une joie également tranquille, permanente et agréable, ces autres paroles dont le démon est l'auteur ne produisent que de faibles mouvements de dévotion qui, semblables à de petites fleurs que le premier vent des persécutions emporte, ne méritent pas de porter le nom de dévotion, puisqu'encore que ce soient de bons commencements et de bons sentiments, ils sont incapables de nous donner la lumière nécessaire pour discerner ce qui procède du bon et du mauvais esprit. C'est ce qui nous oblige toujours de marcher avec une grande retenue, parce que ceux qui n'ont pas passé plus avant dans l'oraison pourraient facilement être trompés par de telles visions et révélations. Pour moi, je n'ai point eu de celles qui sont véritables qu'après que Dieu par sa seule bonté, m'eût donné l'oraison d'union, si ce n'est la première fois que Jésus-Christ m'apparut, il y a plusieurs années, ainsi que je l'ai dit, et plutôt à sa divine majesté que j'eusse compris dès lors, comme je l'ai compris depuis, que cette vision était véritable ! j'en aurais tiré sans doute un grand avantage ; mais quant à celles dont le démon est l'auteur, elles ne laissent dans l'âme que de l'effroi et un grand dégoût.

Je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais que le diable trompe une personne qui, sans se confier à elle-même, est si ferme dans la foi, qu'elle souffrirait plutôt mille morts que de s'en départir de la moindre chose, parce que l'amour que Dieu lui donne pour cette foi la rend si vive, si forte et si immuablement attachée à celle de la sainte Eglise, qu'établissant ses vertus sur elle comme sur un fondement immobile, toutes les révélations imaginables, quand même elle verrait les

ieux ouverts, seraient incapables de l'ébranler dans le plus petit article de sa créance. Que si l'âme hésite quelquefois en cela et s'amuse à raisonner ainsi en elle-même : Si c'est Dieu qui me dit ceci, il pourrait être aussi véritable que ce qu'il a dit aux saints; cette pensée viendrait du démon, qui commencerait à la tenter par un premier mouvement, et ce serait un très-grand mal si elle s'y arrêtait; mais je ne saurais croire que l'on tombe dans ces premiers mouvements quand on a la force que Dieu donne à ceux qu'il favorise de ses grâces, et je suis même persuadée que tous les démons ensemble leur seraient peu redoutables, lorsqu'il s'agirait de soutenir la moindre des vérités que l'Eglise nous enseigne. Que si l'âme, après même qu'elle a eu ces visions, ne se sent pas avoir cette dévotion et cette force, elle ne doit point s'y assurer, puisque encore qu'elle ne connaisse pas à l'instant le mal qu'elles seraient capables de lui causer, non seulement il serait grand, mais il pourrait encore croître, et je sais par expérience qu'il ne faut se persuader qu'une chose vient de l'esprit de Dieu qu'autant qu'elle se trouve conforme à l'Écriture sainte. A moins que cela, il me semble, s'il m'est permis d'user de cette comparaison, que je me tiendrais plus assurée que ces visions viendraient du démon, que je ne le suis maintenant que celles que j'ai eues viennent de Dieu, quelque certitude que j'en aie; car les visions qui viennent du démon se connaissent à des marques si visibles que, quand tout le monde ensemble m'assurerait qu'elles viennent de Dieu, je n'y ajouterais point de foi. Ces marques sont que l'âme se trouve aussitôt dénuée de toute vertu, dans le dégoût, dans le trouble, et incapable de rien faire de bon, parce qu'encore que le démon paraisse lui donner de bons désirs, ils sont si faibles, son humilité est si fausse et son inquiétude est si grande, qu'elle ne goûte ni douceur ni suavité, et que ceux qui ont éprouvé les effets tout contraires que l'esprit de Dieu produit comprendront, à mon avis, facilement.

Néanmoins, comme le diable peut nous tendre plusieurs pièges, et qu'ainsi nous avons toujours sujet de craindre, nous devons sans cesse nous tenir sur nos gardes et prendre pour guide un directeur vertueux et capable, à qui nous donnions une entière connaissance du fond de notre âme. Par ce moyen, nous vivrons en assurance, quoique avec tout cela ces craintes démesurées n'aient pas laissé de me faire, aussi bien qu'à d'autres, beaucoup de mal.

Outre mon directeur, à qui seul je déclarais mes plus intimes sentiments, il y avait quatre ou cinq grands serviteurs de Dieu avec qui je communiquais quand il me l'ordonnait, et j'avais avec raison une grande confiance en eux. Comme ils avaient tous beaucoup d'affection pour moi et appréhendaient que je ne fusse trompée par le démon, ce que je ne craignais pas moins qu'eux hors de l'oraison, mais non pas dans l'oraison, parce qu'alors Dieu me rassurait, ils s'assemblèrent pour délibérer sur ce sujet, et en suite de leur conférence, mon confesseur me dit qu'ils croyaient tous que ces douceurs que j'éprouvais dans l'oraison

étaient des illusions du démon ; qu'ainsi ils étaient d'avis que je ne communiasse pas si souvent, et que j'évitasse le plus que je pourrais la solitude. J'étais naturellement si peureuse, que souvent, même durant le jour, je n'osais demeurer seule dans une chambre, et ce mal de cœur dont j'étais travaillée y contribuait encore. Voyant donc que tant de personnes savantes et incomparablement meilleures que moi étaient de ce sentiment, que je ne pouvais néanmoins y entrer, j'en eus un très-grand scrupule, parce qu'il me semblait que c'était manquer d'humilité que de ne pas me rendre à leur avis. Ainsi, je fis tous mes efforts pour les croire ; je me représentai pour cela tout ce que j'avais fait de mal en ma vie, et passai plusieurs jours sans communier et sans demeurer en solitude, quoique ce fut toute ma consolation, parce que je n'avais personne avec qui communiquer, chacun étant contre moi. Les uns traitaient ce que je disais d'imagination et de rêveries que je me mettais dans la tête, d'autres avertissaient mon confesseur de ne pas ajouter foi à mes paroles, et d'autres assuraient hardiment qu'il y avait de l'illusion. Lui seul me consolait ; car, bien qu'il suivit leur avis pour m'éprouver, ainsi que je l'ai su depuis, il me disait qu'encore que ce fût le démon, je n'avais rien à appréhender de ses artifices, puisqu'ils ne me faisaient point tomber dans le péché, qu'il serait enfin contraint de me laisser en repos, et que je n'avais qu'à le demander instamment à Dieu. Ce bon père et toutes les personnes qu'il confessait, comme aussi plusieurs autres, priaient beaucoup pour moi, et toutes leurs oraisons et les miennes ne tendaient qu'à obtenir de sa divine majesté qu'il lui plût de me conduire par un autre chemin, ce qui dura sans discontinuation, ce me semble, pendant deux ans.

Pendant ce temps, je ne pouvais me consoler, lorsque je pensais que c'était le démon qui me parlait si souvent. Car, encore que je ne me retirasse plus dans la solitude pour prier, Notre-Seigneur ne laissait pas de me faire recueillir au milieu même des conversations où je me trouvais, de me dire ce qu'il lui plaisait, et de me contraindre de l'entendre, quelque résistance que j'y apportasse ; mais n'y ayant une seule personne avec qui je pusse me soulager de mes peines, je ne pouvais ni prier ni lire ; ainsi, je me trouvais souvent dans un tel accablement, et si troublée de la crainte d'être trompée par le démon, que je ne savais plus que devenir.

Un jour que j'étais plus tourmentée que je ne l'avais encore été, je passai de l'église dans un oratoire, et j'y demeurai quatre ou cinq heures en tel état, que, ne recevant aucune consolation ni du côté du ciel ni de celui de la terre, je me trouvais comme abîmée dans l'appréhension de mille périls. « O Dieu de mon âme ! il paraît bien que vous êtes l'ami véritable ; qu'étant tout-puissant, vous pouvez tout ce que vous voulez, et que vous ne cessez jamais de vouloir tout ce que nous pouvons souhaiter, pourvu que nous ne cessions point de vouloir tout ce que vous voulez. Souverain maître de l'univers, que toutes les créa-

« tures vous bénissent : eh ! qui me donnera une voix assez forte pour
 « faire entendre jusqu'aux extrémités du monde, combien vous êtes fi-
 « dèle à ceux qui ont le bonheur d'être aimés de vous ! Tout ce qui
 « est ici-bas peut nous manquer, mais vous, Seigneur, vous ne nous
 « manquez jamais. Qu'est-ce que ce peu que vous permettez que souf-
 « frent ceux qui vous aiment ? et quelles délices sont comparables
 « à celles que vous leur faites éprouver ? O qu'heureux et plus
 « heureux qu'on ne saurait dire serait celui qui n'aurait jamais
 « aimé que vous ! Il me paraît, mon Dieu, que vous ne traitez avec ri-
 « gueur ceux qui vous aiment, que pour leur faire mieux comprendre,
 « dans l'excès de leurs souffrances, quel est l'excès de votre amour. O
 « mon Sauveur, que n'ai-je assez d'esprit, assez de science et assez
 « d'éloquence pour pouvoir exprimer aussi bien que je le comprends
 « quelles sont les merveilles de vos œuvres. Tout me manque pour
 « cela, mon Dieu ; mais ma consolation est que, pourvu que vous ne
 « m'abandonniez point, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les
 « savants s'élèvent donc tant qu'ils voudront contre moi, que toutes les
 « créatures me persécutent, et que tous les démons joints ensemble
 « m'attaquent ; rien ne sera capable de m'étonner, pourvu que vous
 « continuiez de m'assister, parce que j'ai éprouvé combien toutes ces
 « peines sont avantageuses à ceux qui ne mettent leur confiance qu'en
 « vous seul. »

Lorsque j'étais dans l'extrémité d'affliction que je viens de dire, et je n'avais point encore eu de visions, ces paroles que j'entendis furent seules suffisantes pour remettre mon âme dans la tranquillité et dans le calme : *N'ayez point de peur, ma fille, je ne vous abandonnerai jamais : n'appréhendez rien.*

Il me semblait, avant d'avoir entendu ces divines paroles, que l'on n'aurait pu me tirer d'une si étrange peine, quelque temps et quelques efforts que l'on y eût employés ; mais ce peu de mots calmèrent en un moment de telle sorte mon esprit, et me donnèrent tant de force, d'assurance, de repos et de lumière, que je me trouvai tout une autre personne, et quand tout le monde ensemble aurait voulu me faire croire que ces paroles n'étaient pas de Dieu, j'aurais hardiment soutenu le contraire, et j'en serais toujours demeurée très-persuadée.

« Jusqu'à quel excès, Seigneur, va votre bonté, et cette puissance sans
 « bornes qui vous rend facile ce qui vous paraît être le plus impossible !
 « Vous ne vous contentez pas de proposer des remèdes pour guérir les
 « blessures que le péché fait dans nos âmes, mais vous les guérissez en
 « effet ; vos paroles sont des actions : et je ne puis assez admirer de
 « quelle sorte vous fortifiez notre foi, et augmentez notre amour pour
 « vous. Cela m'a fait souvenir cent fois du calme que vous rendites à
 « la mer en taçant les vents qui avaient excité une si violente tem-
 « pête ; et je disais en moi-même : Quel doit être celui à qui toutes les

« puissances de mon âme obéissent ainsi sans résistance, qui dissipe en un instant, par l'éclat de sa lumière, des ténèbres si épaisses; qui attendrit un cœur qui paraissait être de marbre, et qui, par une agréable pluie de larmes, arrose une terre si aride, qu'elle semblait devoir toujours demeurer dans la sécheresse! quel est celui qui nous donne de si saints désirs, et nous inspire tant de courage? Il m'est arrivé souvent d'avoir ces pensées : Que puis-je appréhender, et qui sera capable de me faire peur? mon seul désir est de servir Dieu; je ne souhaite autre chose que de lui plaire, et je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma joie, tout mon repos et tout mon bonheur. Si donc le Seigneur est tout-puissant, et que les démons sont ses esclaves, comme je ne saurais en douter, puisque la foi m'en assure, quel mal ces malheureux esprits sauraient-ils me faire, étant ainsi que je le suis servante de ce souverain monarque, et quand j'aurais à combattre tout l'enfer ensemble, quel sujet aurais-je de le craindre? »

Je prenais ensuite une croix, et je sentais que Dieu me donnait tant de courage, que je me trouvais si changée, et j'appréhendais si peu ces esprits de ténèbres, que, ne mettant point en doute de pouvoir les vaincre sans peine par la force que me donnait cette croix, je disais : Venez tous maintenant, je vous attends de pied ferme, et étant comme je le suis une humble servante du Dieu tout-puissant, je veux voir quel mal vous pourrez me faire.

Il me parut depuis que véritablement ces malheureux esprits me craignaient; et au contraire je les craignais si peu, et je demeurai si tranquille, que toutes mes appréhensions s'évanouirent. Ainsi, lorsqu'ils m'ont apparu, comme cela est arrivé quelquefois, ainsi qu'on le verra dans la suite, je leur faisais peur, et ils ne m'en faisaient point, parce que Dieu m'a donné un tel avantage sur eux, que je ne les considère que comme des mouches. Je les trouve lâches, timides, et sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent, ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu, et augmenter leur sainteté. Je prie sa divine majesté de nous faire la grâce de ne craindre que ce qu'il faut véritablement craindre, et d'être bien persuadé de cette vérité qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble ne peut nous en faire. Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens, aux honneurs, aux plaisirs; mais nous voyant alors conspirer contre notre propre perte, par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes, se servent pour nous vaincre des armes que nous leur mettons entre les mains, au lieu de nous en servir pour les combattre; et c'est de là que vient tout notre malheur. Que si au contraire, par amour pour Dieu, nous méprisons ces faux biens, ces vains honneurs,

et ces dangereux plaisirs, et qu'un véritable désir de le servir nous fit embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité, ces esprits de mensonge, que l'on peut dire être le mensonge même, et qui n'appréhendent rien tant que la vérité, s'enfuiraient bientôt, parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. Mais, lorsqu'ils voient que notre entendement est obscurci, ils travaillent adroitement à l'obscurcir encore davantage, ils nous aident à nous aveugler, et ne nous considérant que comme des enfants, lorsqu'ils nous voient mettre toute notre satisfaction et notre plaisir dans des choses aussi vaines que sont celles de ce monde, ils nous traitent comme des enfants, et n'ont garde d'appréhender d'en venir souvent aux mains avec nous.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces enfants, et me faire au contraire la grâce de connaître ce qui mérite de passer pour un véritable bien, et un véritable honneur, et un véritable plaisir. Je ne comprends rien à ces craintes qui nous font proférer le nom du diable au lieu du nom de Dieu qui le fait trembler; car ne savons-nous pas qu'il ne peut rien faire que par sa permission? j'avoue que j'appréhende davantage ceux qui craignent le diable que le diable même, parce que quant à lui, il ne saurait me faire de mal, au lieu que les autres, et particulièrement les confesseurs, donnent des peines incroyables, comme je l'ai éprouvé durant quelques années, et j'en ai souffert de si grandes, que je ne comprends pas maintenant comment j'ai pu y résister. Que Notre-Seigneur soit béni à jamais de m'en avoir délivré! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVI.

Les âmes que Dieu favorise de ses visions admirables ne peuvent ignorer l'amour qu'elles ont pour lui. Trois paroles qu'il dit à la Sainte, dans un grand trouble où elle était, rendent le calme à son esprit. Conduite qu'il tient envers elle. Il devient lui-même le livre admirable dans lequel elle s'instruit de toutes choses.

Je compte entre les plus grandes grâces dont Dieu m'a favorisée, celle de ne point craindre les démons, parce que je sais combien il est périlleux pour une âme d'appréhender autre chose que d'offenser Dieu. Puisque ce suprême roi que nous servons est si puissant, qu'il n'y a rien dans le ciel et sous le ciel qui ne lui soit assujetti, quel sujet avons-nous de craindre, pourvu que nous marchions toujours, comme je l'ai dit, dans le chemin de la vérité, avec une conscience pure? Mais il est certain que nous ne saurions trop craindre d'offenser en la moindre chose cette souveraine majesté qui peut nous anéantir en un moment lorsque nous sommes si malheureux que de lui déplaire, et qui nous rend au contraire victorieux de tous nos ennemis quand nous lui sommes agréables. On demeurera sans doute d'accord de ce que je dis; mais on pourra demander qui est celui qui peut s'assurer d'être si parfait que de contenter Dieu en toutes choses et n'avoir point ainsi sujet de craindre. J'avoue que ce n'est pas moi, puisque je suis si imparfaite et si misérable: mais il ne nous traite pas à la rigueur comme font les hommes;

il connaît notre faiblesse, et les âmes qui sont arrivées jusqu'à l'état que j'ai dit ne peuvent, comme auparavant, ignorer le véritable amour qu'elles lui portent. Elles ne comprennent pas seulement combien grand est cet amour ; elles le sentent par le violent transport que leur donne le désir de voir Dieu, comme je le dirai dans la suite si je ne l'ai pas déjà dit ; tout les ennuie, tout les importune, tout les tourmente, si elles ne jouissent du bonheur de sa présence, ou ne travaillent pas pour son service ; et, sans cela, le repos même leur est pénible, parce qu'elles ne trouvent de repos qu'en lui.

Étant un jour accablée d'afflictions et dans un merveilleux trouble, par le sujet que m'en donnait, dans une affaire dont je parlerai ensuite, le murmure de toute la ville où j'étais, et même de notre ordre, Dieu me dit : *Qu'appréhendez-vous ? Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant ? J'accomplirai ce que je vous ai promis.* Ces paroles furent suivies de l'effet quelque temps après ; et je me trouvai en cet instant remplie d'une telle force, que j'étais prête à m'engager, pour son service, dans d'autres entreprises encore plus difficiles, et à souffrir avec joie de nouveaux travaux beaucoup plus grands. Cela m'est arrivé tant de fois, que je n'en sais pas le nombre ; et lorsque je tombe dans quelques imperfections, Dieu m'en reprend d'une manière qui serait capable de m'anéantir ; mais ces répréhensions sont si salutaires, qu'elles produisent toujours leur effet, parce que ce souverain médecin des âmes ne leur fait jamais connaître leurs maux sans y apporter le remède.

D'autres fois il me représentait mes péchés passés, et particulièrement lorsqu'il voulait m'accorder quelque grâce signalée ; et l'âme, dans ces rencontres, voit si clairement la grandeur de ses péchés, qu'il lui semble que ce juge terrible et éternel va la juger, et elle ne sait que devenir. D'autres fois Dieu m'avertissait des dangers où je tomberais, ainsi que d'autres personnes, trois ou quatre ans après ; ce qui n'a jamais manqué d'arriver, et je pourrais en rapporter quelques-uns.

Ai-je donc tort de dire que tant de choses nous font connaître ce qui procède de l'esprit de Dieu, qu'il me semble qu'on ne peut l'ignorer ? Le plus sûr en cela, et c'est ce que les femmes particulièrement doivent faire, à cause qu'elles ne sont point savantes, c'est de donner une connaissance entière du fond de leur cœur à un confesseur savant et capable, et de lui obéir, puisqu'il n'en saurait arriver que du bien. Dieu me l'a ordonné plusieurs fois, je le pratique, et je ne pourrais sans cela avoir de repos.

J'avais un confesseur qui me mortifiait beaucoup, m'affligeait quelquefois, et me mettait dans des peines qui allaient jusqu'à m'inquiéter, et il m'a paru que c'est celui qui m'a le plus profité. Quoique j'eusse une grande affection pour lui, j'étais quelquefois tentée de le quitter, parce qu'il me semblait que ces peines qu'il me donnait me détournaient de l'oraison, mais lorsque j'étais prête d'en venir à l'exécution Notre-Sei-

gneur me le défendait, et m'en reprenait d'une manière qui me touchait plus sensiblement que ce que mon confesseur me faisait souffrir. Ainsi j'étais tourmentée des deux côtés, et cela m'était nécessaire pour dompter la rébellion de ma volonté. Notre-Seigneur me dit une fois : *Que ce n'était pas obéir que de ne pas être disposée à souffrir, et que, pour ne rien trouver de difficile, je n'avais qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avait enduré.*

Un confesseur à qui je m'étais confessée au commencement me dit que, puisque j'étais assurée que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, je n'en devais parler à personne, parce qu'il est avantageux de tenir ses faveurs cachées. Je fus fort aise de ce conseil qu'il me donnait, à cause que j'avais tant de honte de lui déclarer les grâces que je recevais de Dieu, que j'en aurais souvent moins eu de confesser de grands péchés, principalement lorsqu'elles étaient grandes ; parce qu'il me semblait que l'on n'y ajouterait point de foi et que l'on se moquerait de moi, outre qu'il me paraissait que c'était avoir peu de respect pour les merveilles de Dieu que de les publier, et qu'ainsi il valait beaucoup mieux les taire. Mais je connus depuis que ce confesseur m'avait en cela fort mal conseillée, et que, tant s'en faut que je dusse rien cacher dans mes confessions, je ne pouvais sans péril n'y pas déclarer tout ce qui se passait en moi, parce qu'autrement je pourrais quelquefois me tromper.

Que s'il arrivait que Notre-Seigneur me dit, dans l'oraison, quelque chose de contraire à ce que mon confesseur m'ordonnait, il ne laissait pas de me commander de lui obéir ; mais il lui inspirait ensuite de changer de sentiment, et de m'ordonner la même chose.

Lorsque l'on défendit plusieurs livres traduits en langue vulgaire, dont je lisais quelques-uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parce que n'entendant pas le latin, je ne pouvais plus les lire ; mais Notre-Seigneur me dit : *Que cela ne vous fâche point ; je vous donnerai un bon livre.* Je ne pus comprendre alors le sens de ces paroles, parce que je n'avais point encore eu de visions ; mais peu de jours après, il me fut facile de l'entendre, à cause qu'elles me donnent tant de sujets de me recueillir et de méditer sur ce qu'elles me représentent, et que Dieu m'y instruit en diverses manières avec tant de témoignages de son amour, que j'ai peu ou presque point du tout besoin de livres. Sa suprême majesté a été, depuis ce temps-là, le livre admirable où j'ai appris de si grandes vérités ; et peut-on trop estimer le bonheur d'avoir un tel livre, qui imprime de telle sorte dans l'esprit ce que l'on y voit et ce que l'on doit faire, que l'on ne saurait jamais l'oublier ?

Car peut-on voir Notre-Seigneur tout couvert de plaies, accablé d'afflictions et persécuté d'une manière effroyable, sans désirer avec ardeur de participer à ses peines, afin de lui témoigner que notre amour pour lui nous les rend aimables ? Peut-on voir quelle est la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent, sans compter pour rien tout ce que l'on fait

et tout ce que l'on souffre dans l'espérance d'obtenir un jour une telle récompense ? Et peut-on penser aux tourments des damnés, sans regarder comme des délices tous ceux qu'on endure ici-bas, en les comparant à ces flammes éternelles ; et ne pas reconnaître en même temps combien nous sommes obligés à Dieu de nous avoir tant de fois délivrés du péril d'y être précipités ? Mais, parce qu'avec son assistance, je traiterai plus particulièrement ailleurs de ce sujet, je reprendrai maintenant le discours de ma vie, et je souhaite que Dieu m'ait fait la grâce de bien m'expliquer en ce que j'ai dit jusqu'à cette heure.

Je suis persuadée que ceux qui en ont fait l'expérience n'auront pas de peine à le comprendre, et qu'ils trouveront que j'ai assez bien rencontré en quelque chose. Mais quant à ceux qui ne l'ont point éprouvé, je ne serai pas surprise de voir qu'ils ne considèrent tout cela que comme des rêveries ; il suffit, pour les excuser, que ce soit une personne aussi imparfaite que moi qui l'ai écrit, et je ne blâmerai point ceux qui en jugeront de la sorte. Je demande seulement à Dieu de m'assister, pour accomplir en toutes choses sa volonté.

CHAPITRE XXVII.

La Sainte reprend la suite de sa vie. Lorsqu'elle demandait et que l'on demandait à Dieu pour elle de la conduire par un autre chemin, elle sentit et connut, d'une manière inexplicable, que Jésus-Christ était à côté d'elle, quoiqu'elle ne le vit point. Comparaison dont elle se sert pour tâcher de faire comprendre quelque chose de ces visions et de leurs effets. Elle déplore l'aveuglement des personnes, même religieuses, qui, sous prétexte de ne vouloir point donner de scandale, en donnent beaucoup, et rapporte ensuite plusieurs particularités de la vie et de la mort du bienheureux père Pierre d'Alcantara.

Pour revenir donc à la suite de ma vie, je souffrais, comme je l'ai dit, de grandes peines, et l'on priaît beaucoup pour moi, afin qu'il plût à Dieu de me conduire par un autre chemin plus assuré que celui que l'on disait devoir m'être suspect. Mais, encore que de mon côté, je lui demandasse instamment et continuellement, je me trouvais si changée en mieux, que je ne pouvais désirer qu'il me l'accordât, sinon une seule fois que je me trouvai accablée par tant de choses que l'on me disait, et tant de craintes que l'on me donnait. Ainsi tout ce que je pouvais faire était de m'abandonner entièrement à ce suprême roi des âmes, pour qu'il disposât absolument de sa servante, selon sa sainte volonté, comme sachant mieux que moi-même ce qui m'était le plus utile. J'étais persuadée que le chemin par lequel je marchais me menait au ciel ; au lieu que celui que je tenais auparavant me conduisait en enfer ; et ainsi, quelque violence que je me fisse pour croire que le démon me trompait, et pour désirer d'entrer dans une autre voie, il m'était impossible de gagner cela sur moi. Que si je faisais quelque bonne œuvre, je l'offrais à Dieu pour ce sujet ; j'implorais l'assistance des saints à qui j'avais une particulière dévotion ; je faisais des neuvaines ; je me recommandais à saint Hilarion et à saint Michel, auxquels l'état où je me trouvais me rendait encore plus affectionnée, et j'avais recours à plusieurs au-

tres saints, afin qu'ils obtinssent de sa divine majesté de m'éclairer de sa lumière, pour me faire connaître la vérité, dont j'avais d'autant plus besoin, que j'entendais presque continuellement Dieu me parler, et ce que je vais dire m'arriva ensuite.

Étant en oraison, le jour du glorieux saint Pierre, je vis, ou pour mieux dire, je sentis, car je ne voyais rien ni des yeux du corps, ni de ceux de l'âme, que quelqu'un était auprès de moi, et il me sembla que c'était Jésus-Christ lui-même qui me parlait. Comme j'ignorais entièrement qu'il pût y avoir de semblables visions, je fus d'abord effrayée, et je répandis quantité de larmes. Mais une seule parole de ce divin Sauveur me rassura de telle sorte, que je demeurai, comme auparavant, sans aucune crainte, et fort tranquille et fort consolée. Il me paraissait qu'il marchait à côté de moi, sans que je pusse néanmoins regarder en lui aucune forme corporelle, parce que cette vision était intérieure et non pas sensible. Je connaissais seulement fort clairement qu'il était toujours à mon côté droit; qu'il voyait tout ce que je faisais; et, pour peu que je me recueillisse, ou que je ne fusse pas extrêmement distraite, je ne pouvais ignorer qu'il était avec moi.

Je le dis aussitôt à mon confesseur, quoique j'eusse assez de peine à m'y résoudre. Il s'enquit de moi en quelle forme je le voyais, et je lui répondis que je ne le voyais pas. Il me demanda comment je savais donc que c'était Jésus-Christ; et je lui répondis que je ne pouvais lui expliquer la manière par laquelle je le savais; mais qu'il n'était pas en mon pouvoir d'ignorer qu'il était auprès de moi, parce que je le connaissais clairement, que je le sentais, que mon recueillement dans l'oraison de quiétude était beaucoup plus grand et plus continu, et qu'il était évident que cette divine présence produisait en moi des effets beaucoup plus grands qu'à l'ordinaire. J'usai de diverses comparaisons pour tâcher de me faire entendre, mais il me semble qu'il y en a peu qui aient du rapport à cette sorte de vision. Et comment des femmes ignorantes, telle que je suis, pourraient-elles trouver des termes propres pour bien expliquer une chose si difficile, qu'il n'y en a point de plus relevée, comme je l'ai appris depuis par un saint homme de grand esprit, nommé le père Pierre d'Alcantara, dont je parlerai dans la suite, et de quelques autres aussi forts savants, qui m'ont assuré comme lui, qu'il n'y a rien en quoi le démon puisse avoir moins de part qu'à une telle vision? Ainsi je laisse à ces personnes savantes à expliquer en quelle manière cela se peut faire. Que si je dis, comme il est vrai, que je ne le vois ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, parce que cette sorte de vision n'est pas sensible, on me demandera sans doute comment je puis donc assurer que je connais plus clairement que Jésus-Christ est près de moi que si je le voyais de mes propres yeux. Je réponds que c'est comme quand une personne qui est aveugle ou dans une très-grande obscurité n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle, quoiqu'elle ne laisse pas assurément de savoir qu'elle y est. Mais encore que cette comparaison ait

du rapport au sujet dont il s'agit, j'avoue qu'il y en a peu, parce que cette personne aveugle ou qui est dans une extrême obscurité peut entendre cette autre personne parler, ou se remuer, ou la toucher; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela. Il ne s'y rencontre aucune obscurité, et l'âme est assurée de ce qu'elle voit et de ce qu'elle sent, par une connaissance plus claire que n'est la lumière du soleil. Il n'y a néanmoins ni soleil ni clarté; mais seulement une certaine lumière sans lumière, qui illumine l'entendement pour rendre l'âme capable de jouir d'un si grand bien, et qui est suivi de tant d'autres.

Ce n'est pas comme cette présence de Dieu que l'on sent quelquefois, et principalement ceux qu'il favorise de l'oraison d'union et de quiétude qui, lorsqu'ils commencent à prier, leur paraît par les sentiments spirituels qu'ils ont d'un grand amour, d'une vive foi, et de saintes résolutions accompagnées d'une grande tendresse, ce qui leur fait connaître qu'ils ont trouvé celui qu'ils cherchent, et qu'il écoute ce qu'ils lui disent. Cette grâce que Dieu fait à quelques âmes est sans doute très-singulière, et ceux qui la reçoivent la doivent extrêmement estimer parce que c'est une manière d'oraison fort sublime; mais ce n'est pas une vision qui fasse voir par les effets que Dieu est présent, ainsi qu'il le fait voir aux âmes à qui il donne ces visions que je viens de dire, dans lesquelles il veut qu'elles connaissent très-clairement que Jésus-Christ, fils de la Vierge, est présent; et, au lieu que dans cette autre manière d'oraison on ne reçoit que quelques influences de la divinité, on éprouve dans ces visions doat je parle qu'outre ces influences, la divinité même est présente, et que la très-sainte humanité de Jésus-Christ est avec nous pour nous enrichir de ses grâces.

Mon confesseur me demanda ensuite qui m'avait dit que c'était Jésus-Christ. Je lui répondis que lui-même me l'avait dit plusieurs fois, et qu'avant qu'il me l'eût dit, je ne pouvais en douter, tant cela était fortement imprimé dans mon esprit, quoique je ne le visse pas. Que c'était de même que, si étant aveugle ou dans une grande obscurité, une personne dont j'aurais seulement entendu parler sans l'avoir jamais vue, me disait qui elle est, et que je le crusse, quoique je ne pusse pas l'assurer si hardiment que si je l'avais vue; qu'il y avait même en ceci encore davantage, puisque, bien que l'on ne voit point Jésus-Christ, on est persuadé qu'il est présent, par une connaissance si claire, que l'on n'en saurait douter, à cause que Notre-Seigneur imprime de telle sorte cette créance dans notre entendement, que nous en sommes plus assurés que de ce que nous voyons de nos propres yeux, parce qu'ils peuvent nous laisser quelque sujet de douter si ce n'est point une imagination; au lieu qu'il ne reste aucun lieu de doute, lorsque, dans cette autre manière que je viens de dire, Dieu parle à l'âme sans lui parler, et se fait manifestement connaître à elle.

Ce langage est si surnaturel et si céleste, que l'on s'efforce en vain de l'expliquer, si Dieu lui-même n'en donne l'intelligence par les effets

qu'il produit. Sa divine majesté imprime dans le fond de l'âme ce qu'elle veut qu'elle comprenne, et le lui représente dans ces visions, en la manière que j'ai dit, sans se servir pour cela d'images, ni de figures, ni de paroles.

On doit extrêmement remarquer que Dieu agit de la sorte pour faire connaître aux âmes de grandes vérités et de grands mystères. C'est ce qui m'arrive souvent dans ces visions, et en quoi il me semble que le diable peut le moins avoir de part, pour les raisons que je dirai, et j'avoue que je me trompe, si elles ne sont bonnes.

Ces visions sont spirituelles, et ce qui s'y passe est si sublime, que l'entendement, la mémoire, la volonté et les sens sont tellement suspendus, qu'il ne leur reste pas le moindre petit mouvement. Ainsi je ne vois pas que le démon puisse, en nulle manière, s'en servir pour nous tromper; mais cela arrive rarement et ne dure guère, et l'usage des puissances et des sens ne demeure ainsi entièrement suspendu que lorsque Notre-Seigneur veut seul opérer en nous, sans que nous agissions en aucune sorte. C'est de même que si notre estomac se trouvait rempli d'un aliment que nous n'eussions point mangé, ni ne sussions point de quelle sorte il y serait entré, ni quel serait cet aliment, ni d'où il viendrait. Et comment aurais-je pu savoir de quelle manière il y serait entré, puisque je n'en avais auparavant vu, ni su quel il était, ni désiré d'en être nourrie, ni même appris qu'il s'en rencontre de tels.

Lorsque Dieu nous parle de la sorte, il rend notre esprit attentif à écouter ce qu'il nous dit, quoiqu'il ne voulût pas l'entendre. Il semble qu'il donne des oreilles à notre âme, et l'empêche de se pouvoir distraire à autre chose; de même qu'il faudrait bien, par nécessité, qu'une personne qui aurait l'ouïe fort subtile, et à qui on ne permettrait pas de boucher ses oreilles, entendit malgré qu'elle en eût, ce qu'on lui dirait de fort près et à haute voix. Cette personne agirait néanmoins en quelque sorte, puisqu'elle serait attentive à ce qu'on lui dirait; mais ici l'âme ne fait rien; elle n'a pas seulement la peine d'écouter; elle trouve tout préparé et tout apprêté, et n'a qu'à jouir du plaisir de se voir rassasiée d'une viande si délicieuse. C'est comme si, sans avoir la peine d'apprendre à lire et d'étudier, sans savoir comment cela se serait pu faire, on se trouvait très-savant par une science infuse.

Cette dernière comparaison me paraît pouvoir faire comprendre quelque chose de cette connaissance surnaturelle et toute céleste. L'âme en cet état conçoit dans un instant si clairement le mystère de la très-sainte Trinité et d'autres si élevés, qu'il n'y a point de théologien contre qui elle n'osât disputer ces grandes vérités; et elle en demeure si épouvantée, qu'une seule de ces faveurs suffit pour la changer entièrement, et la faire renoncer à l'affection de toutes les créatures, pour n'aimer que celui-là seul, qui, sans qu'elle y contribue en rien, la rend capable de jouir d'un si extrême bonheur, lui découvre de si grands secrets, et

lui témoigne tant d'amour, que de semblables grâces ne peuvent s'écrire, parce qu'elles sont si admirables, qu'à moins d'avoir une vive foi, on ne pourrait concevoir qu'il fût possible que Dieu les accordât à une personne qui en est si indigne. C'est pourquoi, si on ne me le commande expressément, je dirai peu de chose de ces grâces toutes extraordinaires que Notre-Seigneur m'a faites, et me contenterai de rapporter quelques visions qui pourront empêcher ceux à qui il en donnera de semblables, de s'en étonner comme si c'étaient des illusions, ainsi que cela m'est arrivé, et aussi à faire connaître la conduite que Dieu a tenue envers moi, qui est ce que l'on m'a ordonné d'écrire.

Pour revenir à cette manière d'entendre, il me semble que Notre-Seigneur veut alors donner à l'âme quelque connaissance de ce qui se passe dans le ciel. Je n'en avais rien compris auparavant; mais il me le fit voir par sa bonté dans un ravissement. Ainsi Dieu et l'âme s'entendent ici-bas sans se parler, parce qu'il plaît à ce maître absolu de toutes choses, de témoigner son amour à l'âme par une si grande faveur, de même que deux intimes amis se parlent en se regardant seulement, comme je pense l'avoir entendu dire de l'époux et de l'épouse, dans les Cantiques.

« Que votre bonté, Seigneur, est admirable de souffrir que les yeux
 « de mon âme vous voient, quoiqu'ils aient fait un si mauvais usage de
 « la puissance de voir que vous leur avez donnée. Faites, mon Dieu,
 « qu'une telle vue les détourne pour jamais de celle des choses basses,
 « et que rien, sinon vous seul, ne soit plus capable de leur plaire. Les
 « hommes ne cesseront-ils donc jamais d'être ingrats? Et quelle ingra-
 « titude peut égaler celle de ne pas reconnaître des faveurs que je sais
 « par expérience être si grandes, que ce que j'en ai rapporté n'est que
 « la moindre partie de ce que vous faites en faveur des âmes que vous
 « conduisez jusqu'à l'éclat que je viens de dire? »

O âme qui commencez à faire oraison, et qui avez une véritable foi, quel bonheur, hors celui de l'éternité, pouvez-vous chercher en cette vie, qui approche de ce que je viens de dire? Considérez quelle est l'infinie bonté de Dieu, de se donner de la sorte à ceux qui abandonnent tout pour l'amour de lui. Il ne fait acception de personne; il aime tout le monde; et quelque grand pécheur que l'on soit, l'on ne peut avoir d'excuse de le servir; puisque étant aussi méchante que je suis, il n'a pas laissé de me faire tant de grâces. Considérez que ce que j'écris de cet état si élevé où il met une âme, n'est rien en comparaison de ce que j'en pourrais dire, parce que je me suis contentée d'en rapporter ce qui était nécessaire, pour faire entendre quelle est cette manière de vision. Mais qui pourrait exprimer ce que l'on ressent lorsque Dieu nous révèle ses secrets et nous découvre sa gloire? Ce merveilleux contentement surpasse de telle sorte tous ceux dont on peut jouir ici-bas, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner qu'il nous donne de l'horreur pour tous les plaisirs de cette vie, puisqu'ils ne sauraient tous ensemble, quand ils

dureraient toujours, ne causer que du dégoût à une âme qui a une fois goûté ces délices toutes célestes, quoiqu'elles ne soient que comme une goutte de ce grand fleuve des plaisirs éternels qui nous sont préparés dans un autre monde.

Si l'on pouvait avoir de la confusion dans le ciel, quelle autre devrait plus que moi s'y trouver confuse, de voir que nous prétendions d'acquiescer aux dépens de Jésus-Christ, des biens, des contentements, et une gloire qui ne finissent jamais? Que si nous ne pouvons, avec Simon Cyrénéen, lui aider à porter sa croix, ne joindrons-nous pas au moins nos larmes à celles des filles de Jérusalem, pour témoigner notre sentiment des douleurs qu'il souffre? Croyons-nous en ne pensant qu'à nous divertir, avoir droit de prétendre au bonheur qui lui a coûté tant de sang? et en ne recherchant que de vains honneurs, de tirer de l'avantage des mépris qu'il a endurés pour nous faire régner éternellement avec lui? Y eut-il jamais un si grand égarement? et peut-on s'imaginer, sans folie, d'arriver au ciel par un tel chemin? Puisque Dieu ne me permet pas de faire entendre ces vérités à tout le monde, comme je désirerais de le pouvoir faire sans cesse, je conjure votre révérence de les publier hautement; je les ai comprises bien tard, ainsi qu'on le pourra voir dans cette relation de ma vie, et ce m'est une si grande confusion d'en parler, qu'elle me ferme la bouche.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que, considérant quelquefois quelle joie c'est aux bienheureux, dont je prie Dieu de me faire la grâce d'augmenter le nombre, de voir qu'encore qu'ils n'aient commencé que tard à le servir, ils n'ont manqué depuis à rien de ce qui était en leur pouvoir pour lui témoigner leur amour, les uns plus et les autres moins, selon l'étendue de leurs forces, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier: Que riche sera celui qui aura renoncé à ses richesses pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ? De quelle gloire jouira celui qui, au lieu de rechercher l'honneur du monde, aura pris plaisir à se voir humilié! Et que celui-là se trouvera être véritablement sage, qui aura été bien aise de passer pour fou, en se souvenant que celui qui est la sagesse même et la sagesse éternelle a été traité comme tel. Mais hélas! que pour punition de nos péchés, le nombre de ces personnes est maintenant bien petit! il me semble qu'il ne reste plus de ces hommes admirables, que l'on considérait comme des insensés, lorsque leur véritable amour pour Jésus-Christ leur faisait faire tant d'actions héroïques.

O monde, malheureux monde, que vous avez d'intérêt pour votre honneur, que si peu de personnes vous connaissent? et ce ne vous est pas un moindre avantage, si nous nous persuadons de pouvoir mieux servir Dieu, lorsque l'on nous tiendra pour sages et pour discrets. Voilà en quoi consiste la discrétion d'aujourd'hui, et l'on croirait mal édifier le monde, si chacun, selon sa condition, ne s'efforçait de paraître au meilleur état qu'il put, et ne se maintenait pas dans son rang.

Il n'y a pas jusqu'aux prêtres, aux religieux et aux religieuses, qui ne s'imaginent que c'est introduire une nouveauté, et donner du scandale aux faibles, de porter de vieux habits et où il y ait des pièces, comme aussi d'être fort recueillis et faire oraison, tant on est maintenant éloigné de cette perfection et de cette ferveur qu'avaient les saints; quoique le dérèglement qui se rencontre en ce siècle dans toutes sortes de conditions dût, ce me semble, donner beaucoup plus de scandale que si l'on voyait les religieux pratiquer ce qu'ils enseignent du mépris que l'on doit faire des choses du monde, puisque Notre-Seigneur tirerait de grands avantages de ce scandale, dans lequel si quelques-uns tombaient, d'autres seraient excités par ce moyen à se repentir de leurs péchés; et plutôt à sa divine majesté qu'il restât maintenant quelques traces dans les actions des chrétiens de ce que lui et ses Apôtres ont souffert.

DU BIENHEUREUX PÈRE PIERRE D'ALCANTARA.

Je sais que l'on dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection; que cela était bon au temps passé; mais que la nature est maintenant affaiblie. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara que Dieu vient de retirer à lui, était néanmoins né en ce siècle, et ne cédait point toutefois en ferveur à ces grands serviteurs de Dieu des siècles passés; il avait autant de mépris qu'eux de toutes les choses de la terre, et l'on en voit aussi d'autres qui, encore qu'ils n'aillent pas comme lui les pieds nus, et ne pratiquent pas de si grandes pénitences; ne laissent pas de témoigner par leurs actions quel est leur mépris pour tout ce qui est ici-bas, en se servant pour cela des moyens que Dieu leur inspire lorsqu'il voit qu'ils ne manquent pas de courage. Peut-on trop admirer celui qu'il donna à ce saint homme dont je parle, pour pouvoir fournir une carrière de quarante-sept ans d'une aussi âpre pénitence que l'on sait qu'a été la sienne? Je veux en rapporter quelque chose, et n'en rapporterai rien qui ne soit très-véritable. Comme Notre-Seigneur lui avait donné une grande affection pour moi, afin qu'il entreprit ma défense, il me fortifia par ses conseils dans un temps où j'en avais tant besoin, ainsi qu'on l'a déjà vu, et qu'on le verra dans la suite de ma vie. Il m'a dit, et à une autre personne en qui il avait aussi beaucoup de confiance, qu'il avait passé quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie dans tout le jour et la nuit; et que de toutes les austérités qu'il avait jamais pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avait, dans les commencements, paru la plus grande; que pour ce sujet il était toujours debout ou à genoux; et que durant le peu de temps qu'il était assis pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur; et que, quand il aurait voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme chacun le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps, il ne se couvrit jamais de son capuce, quelque ardent que fût le soleil et quelque violente que

fût la pluie. Il marchait toujours les pieds nus, ne portait rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe qu'il quittait, à ce qu'il m'a dit, durant les grands froids, et ouvrait la porte et la fenêtre de sa cellule, afin que le reprenant après, et fermant cette porte et cette fenêtre il donnât quelque soulagement à son corps. Il lui était assez ordinaire de ne manger que de trois en trois jours, et voyant que je m'en étonnais, il me dit que cela n'était pas impossible lorsqu'on s'y accoutumait; et son compagnon m'assura qu'il en passait quelquefois huit sans prendre aucune nourriture. Cela arrivait, à mon avis, dans l'oraison et dans les grands ravissements que son amour pour Dieu lui causait, de l'un desquels j'ai été témoin. Sa pauvreté était extrême, et sa mortification si grande, que j'ai su de lui qu'en sa jeunesse il avait passé trois ans dans un monastère de son ordre, sans connaître aucun des religieux, sinon à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour rien regarder, et qu'ainsi il ne pouvait qu'en suivant les autres, aller dans les divers endroits de la maison où il se trouvait obligé d'aller; et la même chose lui arrivait par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme, et il me disait que s'il les voyait, c'était comme s'il ne les voyait pas. Il était déjà fort âgé lorsque je commençai à le connaître, et si atténué et si décharné, que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendait point farouche; il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât; mais comme il avait un très-bon esprit, son entretien était très-doux et très-agréable. Je m'étendrais volontiers, mon père, beaucoup plus sur le sujet de ce grand serviteur de Dieu, si je n'appréhendais que vous ne me demandassiez pourquoi je me suis engagée à cette digression, et j'ai même eu cette crainte dans le peu que j'en ai dit. J'ajouterai donc seulement qu'il est mort comme il a vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Lorsqu'il se vit proche de sa fin, il se mit à genoux et rendit l'esprit à son Créateur en récitant ce psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*

Dieu a permis que depuis sa mort il m'a encore plus assistée en diverses rencontres qu'il n'avait fait durant sa vie. Je l'ai vu plusieurs fois tout resplendissant de gloire; et à la première, il me dit que bienheureuses étaient les austérités qui lui avaient fait mériter une si grande récompense, et autres semblables. Un an avant sa mort, étant absent, il m'apparut; et comme j'appris dans cette vision qu'il mourrait bientôt, je lui en donnai avis au lieu où il était, distant de quelques lieues de mon monastère. Il m'apparut encore et me dit qu'il allait se reposer. Je n'ajoutai point de foi à cette vision que je rapportai à diverses personnes; et nous reçumes dix jours après la nouvelle qu'il était mort, ou pour mieux dire qu'il était mort pour devenir immortel. Ce fut ainsi qu'une vie si pénitente fut couronnée d'une si grande gloire; et il me paraît que ce saint homme m'assiste encore beaucoup plus depuis qu'il est dans le ciel que lorsqu'il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui

demanderait rien en son nom qu'il ne l'accordât, et je l'ai éprouvé diverses fois. Que sa divine majesté soit éternellement louée.

Mais à quel propos, mon père, vous en tant dire pour vous exhorter au mépris de tout ce qui est ici-bas, comme si vous n'en étiez pas persuadé et ne témoigniez pas par vos actions la résolution que vous avez faite d'y renoncer ! Pardonnez-le, s'il vous plaît, au sentiment que me donne la corruption du monde qui fait que je ne puis m'en taire. Encore que je n'y gagne autre chose que de me lasser en écrivant, il me semble que cela me soulage, quoique ce soit parler contre moi-même. Dieu me pardonne, s'il lui plaît, cette faute ; et pardonnez-moi aussi, mon père, la peine que je vous donne, comme si je voulais vous faire porter la pénitence de mes manquements.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte étant en oraison, Jésus-Christ lui fait voir des yeux de l'âme ses mains, et puis son visage ; et, dans une autre vision, sa sainte humanité tout entière. Effets que produisent ces visions, et la différence qu'il y a entre elles et les illusions du démon. Extrême peine que l'on donnait à la Sainte, sur ce que l'on croyait qu'elle était trompée dans ces visions ; mais son confesseur la console.

Pour revenir à mon sujet, la vision dont j'ai parlé fut presque continuelle durant quelques jours, avec un tel avantage pour moi que je ne sortais point d'oraison, et tâchais dans toutes mes actions de ne point déplaire à celui que je voyais clairement en être le témoin. Tant de choses que l'on me disait pour m'empêcher de croire que cette vision venait de Dieu me faisaient néanmoins quelquefois peur ; mais cette crainte ne durait guère, parce que Notre-Seigneur me rassurait.

Étant un jour en oraison, il lui plut de me montrer ses divines mains ; et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en était la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension, comme il m'arrive toujours lorsqu'il commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie, que, si je m'en souviens bien, je perdîs toute connaissance. S'étant depuis montré à moi tout entier, je ne pouvais comprendre pourquoi il ne se montrait auparavant que peu à peu ; mais je vois bien à présent que c'était par un effet de sa bonté qu'il me traitait en cela selon ma faiblesse, parce qu'étant si misérable, je n'aurais pu soutenir en même temps et tout à la fois l'éclat d'une si grande gloire.

Que s'il semble à votre révérence que l'on n'a pas besoin d'un grand effort pour voir avec un extrême plaisir de telles mains et un tel visage, elle saura, s'il lui plaît, que la vue des corps glorieux, comme étant surnaturelle, va si fort au-delà de tout ce qu'on peut en dire, qu'elle étonne l'esprit et me donnait ainsi tant de frayeur, que j'en demeurais toute troublée. Mais j'étais ensuite si assurée de la vérité de ce que je voyais, et les effets qu'elle produisait en moi étaient si grands, que cette crainte se changeait bientôt en une entière assurance.

Le jour de la fête de saint Paul, étant à la messe, Jésus-Christ se